

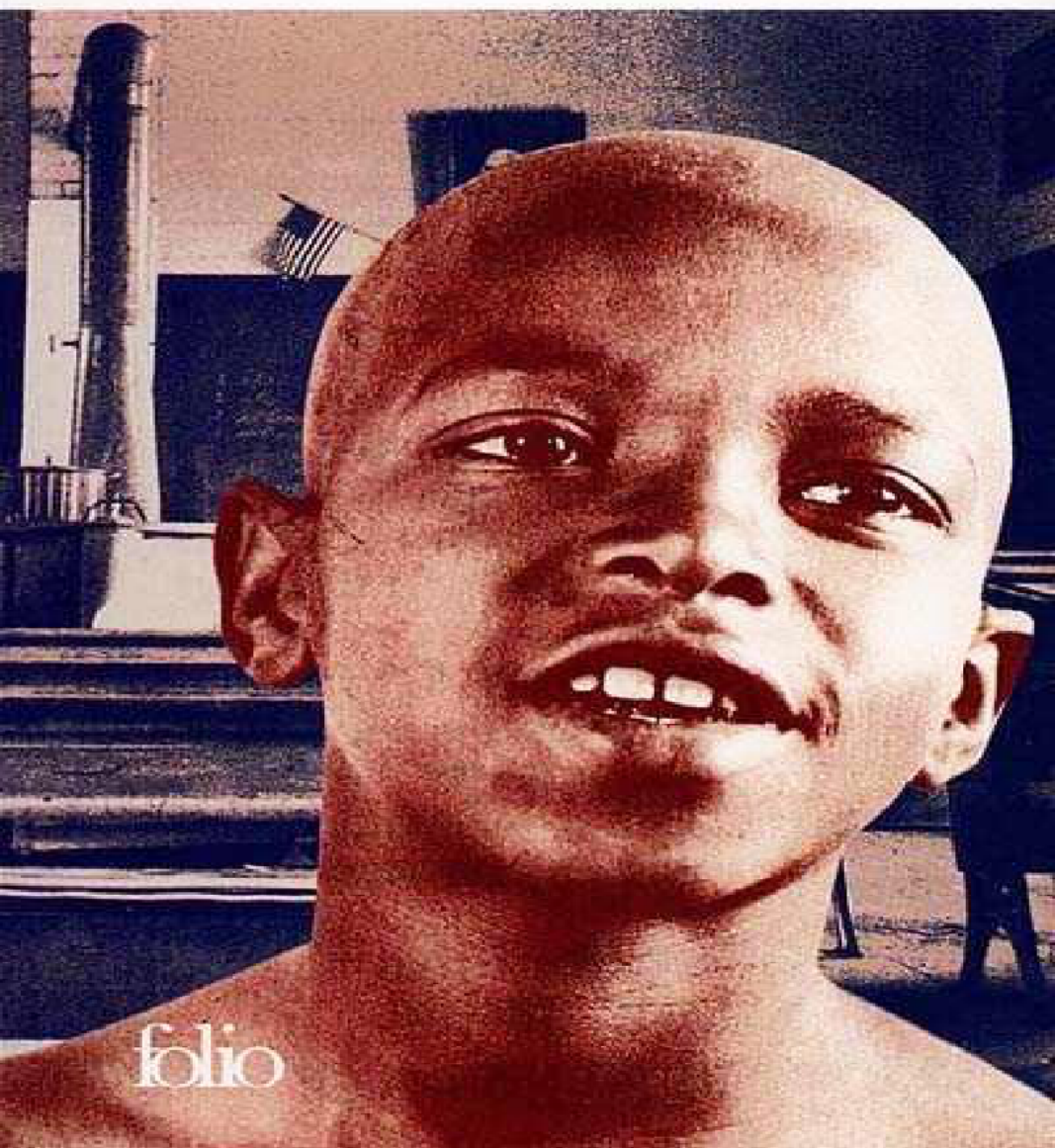
Un enfant du pays

Wright, Richard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Richard Wright
Un enfant du pays



Richard Wright

Un enfant du pays

*Traduit de l'anglais
par Hélène Bokanowski et Marcel Duhamel*

*Postface de l'auteur
traduite de l'anglais
par Andrée Valette et Raymond Schwab*

Gallimard

Titre original :
NATIVE SON

© Éditions Albin Michel, 1947, pour la traduction française.

© Éditions Gallimard, 1988, pour la présente édition.

Première partie

LA PEUR

Drrrrrrriiiiiiiiiiiiiiiiiinng !

La sonnerie d'un réveil retentit dans la pièce obscure et silencieuse. Un sommier grinça ; une voix agacée de femme cria :

“Bigger, arrête donc ce machin !”

Un grognement bourru couvrit le timbre grêle du réveil. Il y eut un bruit sec de pieds nus cinglant les lattes du parquet et brusquement la sonnerie se tut.

“Allume, Bigger.”

“Bon, bon”, marmonna une voix endormie.

La lumière inonda la pièce, révélant un adolescent noir debout entre deux lits de fer très rapprochés, en train de se frotter les yeux du revers de ses mains. Du lit de droite la voix de femme s'éleva de nouveau :

“Lève-toi d'là, Buddy ! J’fais une grosse lessive aujourd’hui, va falloir décamper, tous autant que vous êtes !”

Un autre garçon noir dégringola du lit. La femme se leva également ; elle était en chemise de nuit.

“Tournez la tête, que j’m’habille”, fit-elle.

Les deux adolescents se détournèrent et fixèrent leurs regards sur le coin opposé. La femme dépouilla précipitamment sa chemise de nuit et enfila une combinaison-culotte. Elle se tourna vers le lit qu'elle avait occupé et appela ;

“Véra ! Lève-toi d’là !”

De dessous un couvre-pied, la voix assourdie d'un enfant demanda :

“Quelle heure qu’il est, M’man ?”

“J’té dis d’té lever d’là !”

“Okay, M’man.”

Une fille à la peau brune, vêtue d'une robe de cotonnade, se leva en bâillant et en étirant ses bras au-dessus de sa tête. Elle s'assit tout endormie sur une chaise et se mit à tripoter ses bas. Les deux garçons détournèrent la tête jusqu'à ce que leur mère et leur sœur fussent suffisamment vêtues pour qu'il n'y eût plus de gêne ; la mère et la sœur firent de même tandis que les garçons s'habillaient. Soudain, ils se figèrent tous, leurs vêtements à la main, leur attention éveillée par un grattement léger qui semblait venir de l'intérieur des minces cloisons de plâtre. Ils oublièrent leur entente tacite contre l'impudeur et leurs regards s'égaillèrent craintivement à travers le plancher. "Le v'là qui r'vient, Bigger !" hurla subitement la femme, déclenchant du même coup une agitation frénétique dans l'unique pièce du minuscule logis. Une chaise bascula, tandis que la femme, à demi dévêtue, ses bas dégringolant sur ses chevilles, grimpait tant bien que mal sur le lit. Pieds nus, ses deux fils

demeuraient immobiles, à l'affût, cependant que leurs yeux scrutaient anxieusement le plancher sous le lit et sous les chaises. La jeune fille se précipita dans un coin de la pièce, s'accroupit à demi et saisit à pleines mains l'ourlet de sa combinaison qu'elle ramena sur ses genoux.

"Oh ! Oh !" fit-elle d'un ton geignard.

"Le v'là !"

La femme braqua un index tremblotant. Ses yeux agrandis par l'épouvante étaient comme fascinés.

"Où ça ?"

"J'le vois pas !"

"Bigger, il est derrière la malle !" s'écria plaintivement la fille.

"Véra !" brailla la mère. "Monte ici su'l'lit ! Tu vas t'faire *mordre* !"

Véra grimpa comme une folle sur le lit et sa mère l'étreignit. Les bras emmêlés, se cramponnant l'une à l'autre, la mère noire et la fille brune regardaient bouche bée la malle qui encombrait un coin de la chambre.

Bigger jeta un regard éperdu tout autour de la pièce puis il se rua vers un rideau, l'écarta violemment et s'empara de deux poêlons en fonte pendus au-dessus du fourneau à gaz. Il fit volte-face et appela doucement son frère sans quitter la malle des yeux.

"Buddy !"

"Hein ?"

"Tiens ; prend ce poêlon."

"Okay."

"Maintenant, va te mettre devant la porte !"

"Okay."

Buddy s'accroupit contre la porte ; il tenait le poêlon par le manche, le coude replié, prêt à frapper. Le silence n'était troublé que par le souffle rapide et profond des quatre personnages. Sur la pointe des pieds, Bigger s'avança vers la malle, les doigts crispés autour du manche du poêlon, ses yeux vigilants surveillant chaque pouce du parquet. Il s'arrêta et sans bouger les yeux, sans un frémissement de muscles, il appela :

"Buddy !"

"Hm-m ?"

"Mets cette boîte devant l'trou, pour l'empêcher de sortir !"

"Okay."

Buddy s'élança, s'empara d'une caisse en bois et la poussa rapidement devant un trou béant dans la plinthe puis il regagna la porte à reculons, le poêlon levé. Bigger se coula vers la malle, prudemment, et regarda derrière. Il ne vit rien. Avec précaution il avança un pied nu et déplaça la malle de quelques pouces.

"Le v'là !" brailla de nouveau la mère.

Avec un cri aigu, un gigantesque rat noir se jeta sur Bigger, planta ses dents dans sa jambe de pantalon et s'y accrocha désespérément.

"Nom de Dieu !" murmura farouchement Bigger, en tournoyant et en

secouant sa jambe de toutes ses forces. Il y mit tant de vigueur que le rat lâcha prise, fut projeté à travers toute la largeur de la pièce et rebondit contre le mur. Instantanément, il retomba sur ses pattes et repartit à l'attaque. Bigger fit un saut de côté et le rat atterrit contre un pied de table. Les dents serrées, Bigger brandissait son poêlon ; il n'osait pas le lancer, de peur de manquer son coup. Avec des petits cris aigus, le rat se retourna et se mit à courir en rond à la recherche d'une cachette ; d'un nouveau bond, il passa devant Bigger et se mit à courir d'un bout à l'autre de la caisse, raclant le sol de ses petites pattes, affolé, cherchant le trou. Puis il se retourna et se dressa sur ses pattes de derrière.

“Tape dessus, Bigger !” hurla Buddy.

“Tue-le !” braillaient les femmes.

Le ventre du rat battait de peur. Bigger fit un pas en avant et le rat émit un long sifflement de défi ; les yeux noirs en tête d'épingle étincelaient, les minuscules pattes de devant battaient l'air fébrilement. Bigger lança le poêlon qui dérapa sur le sol en passant à côté du rat et heurta le mur avec fracas.

“Nom de Dieu !”

Le rat bondit. Bigger fit un brusque saut de côté. Le rat s'arrêta sous une chaise en couinant furieusement. Bigger recula lentement vers la porte.

“Passe-moi c'poêlon. Buddy”, fit-il calmement, sans quitter le rat des yeux.

Buddy tendit la main. Bigger attrapa le poêlon et l'éleva à bout de bras. Le rat fila sur le plancher et s'arrêta de nouveau près de la caisse, cherchant désespérément le trou ; puis il se dressa encore une fois et découvrit de longs crocs jaunes ; il couinait rageusement et son ventre frissonnait.

Bigger visa et lança le poêlon avec un “han !” sourd. La boîte défoncée vola en éclats. La femme se mit à crier et se cacha la figure dans ses mains. Bigger s'avança sur la pointe des pieds et regarda.

“J'l'ai eu”, grogna-t-il, les dents serrées dans un sourire vindicatif. “J'l'ai eu, bon Dieu !”

D'un coup de pied il écarta la boîte défoncée et le corps noir et plat du rat apparut, ses deux longs crocs jaunes bien en évidence.

Bigger prit un soulier et martela la tête du rat, l'écrabouilla, tout en jurant comme un possédé.

“Enfant de *putain* !”

La femme sur le lit tomba à genoux, enfouit son visage dans les couvertures et se mit à sangloter.

“Seigneur, Seigneur, ayez pitié...”

“Oh ! M'man”, pleurnicha Véra en se penchant vers elle. “N'pleure pas. Il est mort.”

Les deux frères, penchés sur le rat mort, échangeaient des remarques sur un ton de crainte admirative.

“Oh ! dis donc, ce qu'il est gros, le salaud !”

“L'enfant d'putain, il est de taille à vous trancher la gorge.”

“Il a plus d’un pied de long.”

“Mais bon Dieu, comment qu’y deviennent si gros ?”

“Ils bouffent les ordures et tout ce qu’ils trouvent.”

“Regarde, Bigger, t’as la jambe de ton pantalon toute déchirée.”

“Ça, on peut dire qu’il m’en voulait...”

“Bigger, enlève-le, s’il te plaît”, supplia Véra.

“Oh ! sois pas si froussarde”, dit Bigger.

Sur le lit, la femme pleurait toujours. Bigger prit un bout de papier journal, saisit délicatement le rat par la queue et le brandit à bout de bras.

“Sors-le, Bigger”, supplia encore Véra.

Bigger se mit à rire et s’approcha du lit avec le rat qui pendillait au bout de ses doigts ; il le balança sous le nez de sa sœur, prenant plaisir à la terrifier.

“Bigger !” Véra haletait ; elle se mit à hurler, vacilla, ferma les yeux, tomba de tout son long sur sa mère et glissa mollement du lit sur le sol.

“Bigger, pour l’amour du Ciel !” En pleurant, la mère se leva et se pencha sur Véra. “Ne fais pas ça, voyons ! Va jeter ce rat dehors !”

Il déposa le rat par terre et commença à s’habiller.

“Bigger, aide-moi à soulever ta sœur pour la mettre sur le lit”, dit la mère.

Il s’arrêta et se tourna vers elle.

“Qu’est-ce qu’il y a ?” demanda-t-il, feignant l’étonnement.

“Fais c’que j’té demande, fils.”

Il s’approcha du lit et donna un coup de main à sa mère. Les yeux de Véra étaient clos. Il s’écarta et finit de s’habiller. Puis il enveloppa le rat dans un journal, prit la porte, descendit les escaliers et alla jeter le rat dans une poubelle au coin de la ruelle. Quand il rentra dans la pièce, sa mère était toujours penchée sur Véra ; elle lui appliquait un linge mouillé sur le front. Elle se redressa et le regarda droit dans les yeux, tout son visage ruisselant de larmes, les lèvres comprimées par la fureur.

“Parfois je m’demande c’qui t’fait agir comme ça, fils.”

“Qu’est-ce que j’ai encore fait ?” dit-il d’un ton de défi.

“Y a des fois qu’tu t’conduis comme le dernier des imbéciles.”

“Qu’est-ce que tu racontes ?”

“T’as fait peur à ta sœur avec ce rat et elle est *tombée faible* ! T’as donc pas pour deux sous d’cervelle ?”

“Ben quoi, j’la croyais pas si froussarde.”

“Buddy !” appela la mère.

“Oui, M’man.”

“Prends un journal et mets-le sur c’té tache.”

“Oui, M’man.”

Buddy déploya un journal et recouvrit l’éclaboussure sanguinolente qui marquait l’endroit où le rat avait été écrasé. Bigger gagna la fenêtre et contempla la rue d’un air morne. Sa mère lui jetait des regards furieux.

“Bigger, des fois j’mé demande pourquoi j’t’ai mis au monde”, fit-elle avec amertume.

Bigger la regarda, puis il se détourna.

“P’t’être bien qu’t’aurais pas dû. P’t’être bien qu’t’aurais mieux fait d’mé laisser où qu’j’étais”, dit-il.

“Ferme ton sale bec.”

“Oh ! la barbe”, fit Bigger en allumant une cigarette.

“Buddy, ramasse les poêlons et pose-les dans l’évier”, dit la mère.

“Oui, M’man.”

Bigger traversa la pièce et s’assit sur le lit. Sa mère le suivait des yeux.

“On s’rait pas obligé d’vivre dans c’dépôt d’ordures si t’étais un homme”, fit-elle.

“Ah ! ne r’commence pas.”

“Comment tu t’sens, Véra ?” demanda la mère.

Véra leva la tête et parcourut la chambre des yeux, comme si elle s’attendait à voir surgir un autre rat.

“Oh ! maman.”

“Ma pauv’tiote !”

“C’est pas d’ma faute. Bigger m’a fait peur.”

“Tu t’es fait mal ?”

“Je m’suis cogné la tête.”

“Du calme, ne t’énervé pas. Ça va s’passer.”

“Pourquoi qu’y fait ça, Bigger ?” demanda Véra en recommençant à pleurer.

“Pa’c’qu’il est fou”, répondit la mère. “Fou à lier, comme un sale cochon de nègre qu’il est.”

“J’vais manquer la classe de couture à l’Y.M.C.A.”, dit Véra.

“Attends. Allonge-toi bien sur le lit. Tu t’sentiras mieux dans un p’tit moment”, dit la mère.

Elle se détourna de Véra et posa sur Bigger un regard accusateur.

“Suppose que tu t’éveilles un beau matin et qu’tu trouves ta sœur morte ? Qu’est-ce que tu dirais, hein ?” demanda-t-elle. “Suppose que les rats viennent nous trancher les veines pendant la nuit ? Non, bien sûr, c’est pas ça qui t’dérangerait ! Tu n’penses qu’à t’amuser ! Et quand l’Bureau d’Bienfaisance te propose une place tu n’la prends que sy t’menacent de t’couper les vivres et de t’laisser mourir de faim ! J’t’assure, Bigger, t’es l’plus grand prop’ à rien qu’j’aie jamais vu !”

“T’es pas encore fatiguée de me le dire ?” fit Bigger sans se retourner.

“Non, et j’m’en fatiguerai pas ! Et note bien c’que j’té dis : Un d’ces jours, tu vas t’asseoir, et vas pleurer toutes les larmes de ton corps. Un d’ces jours tu r’gretteras de n’pas être aut’chose qu’un va-nu-pieds. Mais ça s’ra trop tard.”

“Cesse de prophétiser sur mon compte !”, dit-il.

“J’prophétiserai tant que ça m’plaira ! Et si t’es pas content, t’as qu’à t’en aller. On s’passera très bien d’toi ici. On peut très bien viv’ dans une chambre comme on vit à l’heure qu’il est, même si tu t’en vas”, dit-elle.

“Oh ! la barbe !” fit-il d’une voix irritée.

“Un jour tu r’gretteras la vie qu’tu mènes”, poursuivait-elle. “Si tu continues à traîner avec ta bande de voyous et qu’tu rentres pas dans l’droit ch’mîn, tu finiras là où que t’aurais jamais pensé finir. Tu t’figures que j’sais pas c’que vous faites, mais j’le sais. C’est la potence qu’est au bout de ta route, mon garçon. Souviens-toi de c’que j’tè dis.” Elle se tourna vers Buddy : “Jette cette boîte dehors, Buddy.”

“Oui, M’mân.”

Il y eut un silence. Buddy emporta la boîte. La mère s’affaira autour du fourneau à gaz, derrière le rideau.

Véra s’assit sur le lit et d’une secousse amena ses jambes à terre.

“Recouche-toi, Véra”, dit la mère.

“Je m’sens bien maintenant, M’mân. Faut qu’j’aille à ma classe de couture.”

“Bon, alors si tu te sens d’aplomb, mets l’couvert”, dit la mère en retournant derrière son rideau. “Seigneur’ j’en ai tellement plein l’dos que je n’sais plus où j’en suis...” Sa voix plaintive émergeait de derrière le rideau. “J’fais tout ce que j’peux pour que mes enfants se sentent bien chez eux et ils s’en fichent comme de l’an quarante !”

“Oh ! M’mân”, protesta Véra. “Ne dis pas ça.”

“Véra, y a des fois que j’voudrais m’étendre de tout mon long et tout laisser là.”

“M’mân, j’t’en prie, ne dis pas ça.”

“J’f’rai pas d’vieux os avec l’existence qu’je mène.”

“J’pourrai bientôt gagner ma vie, M’mân.”

“J’ai idée qu’je s’rai morte à c’moment-là. J’ai idée que j’s’rai auprès du bon Dieu.”

Véra passa derrière le rideau et Bigger l’entendit essayer de consoler sa mère. Bigger chassa leurs voix de sa pensée. Il en voulait aux siens parce qu’il savait qu’ils souffraient et qu’il était incapable de les soulager. Il savait que dès l’instant où il consentirait à réaliser pleinement toute la honte et l’abjection de leurs existences, la terreur et le désespoir le rendraient enragé. Alors il adoptait à leur égard une attitude de réserve glaciale ; il vivait avec eux, mais derrière un mur, un rideau. Et il était encore plus exigeant pour lui-même. Il savait qu’à la minute où il ouvrirait volontairement les yeux sur ce que signifiait son existence, il se tuerait ou bien il tuerait quelqu’un d’autre. Alors il se reniait et jouait les durs.

Il se leva et écrasa sa cigarette sur le rebord de la fenêtre. Véra entra dans la pièce et disposa des couteaux et des fourchettes sur la table.

“À la soupe !” cria la mère.

Il prit place à table. L’odeur de lard rissolé et de café bouillant qui émanait de derrière le rideau, lui monta aux narines. Il entendit la voix de sa mère chanter :

La vie est comme un ch’mîn de fer de montagne

*Avec un mécanicien plein d’courage
Du berceau jusqu’à la tombe
Tâchons de faire un bon voyage (1).*

La chanson l’agaçait et il fut content lorsque sa mère cessa et s’amena avec un pot de café et une assiette de lard recroquevillé et croustillant. Véra apporta le pain et tout le monde s’assit. Sa mère ferma les yeux, inclina la tête et marmonna :

“Seigneur’, nous Te remercions pour les aliments qu’Tu as posés devant nous pour not’ subsistance. *Amen.*” Elle leva les yeux et sans changer le ton de sa voix elle dit : “Va falloir qu’tu apprennes à t’lever d’mieilleure heure, Bigger, si tu veux garder une place.”

Il ne répondit pas et ne leva pas les yeux.

“Tu veux que j’t verse du café ?” demanda Véra.

“Oui.”

“Tu vas la prendre, cette place, Bigger ?” demanda sa mère.

Il posa sa fourchette et la regarda dans les yeux.

“J’t’ai dit hier au soir que j’allais la prendre. Combien d’fois qu’tu vas me l’demander ?”

“Pas b’soin de te monter comme ça”, dit Véra. “Elle t’a seulement posé une question, c’est tout.”

“Passe le pain et fais pas ta dessalée.”

“Tu sais qu’tu dois voir M. Dalton à cinq heures et demie”, dit sa mère.

“Ça fait vingt fois qu’tu me l’dis.”

“J’veux pas qu’tu oublies, fils.”

“Et tu sais qu’ça t’arrive”, dit Véra.

“Oh ! fichez-lui la paix”, dit Buddy. “Puisqu’il vous a dit qu’il allait la prendre, la place.”

“Leur dis rien”, fit Bigger.

“Toi, Buddy, tu vas te taire ou bien quitter la table”, dit la mère. “Tu n’es qu’un sale petit effronté, voilà c’que t’es. Comme si c’était pas suffisant d’avoir un imbécile dans la famille.”

“Finis donc, M’man”, dit Buddy.

“Bigger reste assis là comme s’il était pas content de l’avoir, cette place”, dit-elle.

“Qu’est-ce que tu veux qu’je fasse ? Que je m’mette à brailler ?” demanda Bigger.

“Oh ! Bigger !” dit sa sœur.

“Tu peux pas la fermer, ta grande gueule ?” dit-il à sa sœur.

“Si tu avais cette place”, dit doucement la mère, tout en coupant une miche de pain, “j’pourrais vous installer gentiment, mes enfants. De façon qu’vous soyez bien logés, pas obligés de vivre comme des cochons.”

“Bigger est trop moche pour s’intéresser à ces choses-là”, dit Véra.

“Bon Dieu, laissez-moi manger en paix, tous autant que vous êtes”, dit

Bigger.

Sa mère continuait comme si elle ne l'avait pas entendu, alors il cessa d'écouter.

"M'man t'cause, Bigger", dit Véra.

"Et *alors* ?"

"Sois pas comme ça, Bigger !"

Il posa sa fourchette et saisit le bord de la table de toute la vigueur de ses doigts noirs ; le silence se fit, troublé seulement par le tintement de la fourchette de son frère contre l'assiette. Il regarda sa sœur fixement, jusqu'à ce qu'elle eût baissé les yeux.

"J'voudrais qu'on m'laisse manger", dit-il encore.

Tout en mangeant il sentait qu'ils pensaient à l'emploi qu'il devait trouver ce soir-là et cela l'irritait ; il avait l'impression d'avoir été roulé, d'avoir cédé à un odieux chantage.

"Il m'faut d'l'argent pour l'autobus", dit-il.

"C'est tout c'que j'ai", dit sa mère en glissant vingt-cinq *cents* à côté de son assiette.

Il fourra la pièce dans sa poche et vida sa tasse de café d'un seul trait. Puis il prit son manteau et sa casquette et se dirigea vers la porte.

"Tu sais, Bigger", dit sa mère, "qu'si tu n'prends pas cette place, l'Bureau d'Bienfaisance nous coupe les vivres. On n'aura rien à manger."

"J't'ai dit qu'j'allais la prendre !" hurla-t-il en claquant la porte.

Il descendit l'escalier menant au vestibule et s'arrêta pour contempler la rue à travers la vitre de la porte d'entrée. De temps à autre un tramway passait en grinçant sur ses rails. La vie familiale l'écœurait. Du matin au soir ce n'étaient que cris et disputes. Mais que faire ? Chaque fois qu'il se posait cette question, il se heurtait à un mur et s'arrêtait de penser. De l'autre côté de la rue, juste en face, un camion freina puis s'arrêta au tournant et il vit deux blancs en salopette en descendre avec des seaux et des brosses. Oui, il avait le choix entre accepter cet emploi chez Dalton et être malheureux, ou bien le refuser et mourir de faim. L'idée qu'il n'avait pas un champ de possibilités plus étendu le rendait fou. De toute façon, il ne pouvait pas rester planté là toute la journée. Que faire ? Il essaya de décider entre s'acheter un illustré de dix *cents*, aller voir un film, aller à la salle de billard discuter le coup avec les copains ou simplement vadrouiller dans les parages. Les mains enfouies dans les poches, une nouvelle cigarette pendant obliquement de ses lèvres.

Il ruminait sa mauvaise humeur tout en observant les hommes qui travaillaient de l'autre côté de la rue. Ils étaient en train de placarder sur un panneau une gigantesque affiche en couleurs qui représentait un visage de blanc.

"C'est Buckley !" Il se parlait à lui-même, entre ses dents : "Il se r'présente comme Procureur (2)." Les hommes plaquaient leurs brosses humides sur l'affiche. Il contempla le visage rond, haut en couleur, et secoua la tête. "J'parie que ce salaud-là se fait son million de dollars de gratte dans

l'année. Dire que si j'étais seulement dans ses souliers pendant vingt-quatre heures, j'aurais plus jamais à m'en faire, vingt dieux !”

Lorsqu'ils eurent achevé, les hommes ramassèrent leurs seaux et leurs brosses et repartirent dans le camion. Il considéra l'affiche : le visage blanc était rond et replet, mais le regard était sévère ; de sa main levée, le personnage braquait son index sur tous les passants. C'était un de ces visages qui, tout le temps que vous poursuiviez votre chemin en vous retournant de temps à autre pour le regarder, continue de vous suivre des yeux jusqu'à ce que vous soyez tellement éloigné que vous êtes obligé de le lâcher, et alors tout s'arrête comme au cinéma, quand les ténèbres interrompent le film. Au sommet de l'affiche, de grandes lettres rouges clamaient : “Si tu enfrens la loi tu as perdu d'avance !”

Il écrasa sa cigarette entre ses doigts et eut un petit rire silencieux. “Filou”, marmonna-t-il en branlant la tête. “Tu t'arranges pour que tous ceux qui te graissent la patte, *gagnent* !”

Il ouvrit la porte et se laissa pénétrer de l'atmosphère matinale. Il suivit le trottoir, tête baissée, tripotant la pièce dans sa poche. Il s'arrêta et se fouilla minutieusement ; dans la poche de sa veste il trouva une pièce d'un *cent* en cuivre. Cela faisait un total de vingt-six *cents* dont il fallait distraire quatorze *cents* pour le trajet en car jusque chez M. Dalton, s'il décidait de prendre la place. Pour acheter un illustré et aller cinéma, il lui aurait fallu au moins vingt-cinq *cents* de plus.

“Quelle saloperie ! J'suis toujours fauché !” marmonna-t-il.

Il se posta au soleil à l'angle de la rue, observant la circulation et les passants. Il lui fallait davantage d'argent ; s'il ne parvenait pas à s'en procurer davantage, il ne saurait pas quoi faire de sa peau toute la journée. Il avait envie de voir un film ; ses sens avaient soif de distraction. Au cinéma, il pourrait se laisser aller à la rêverie, sans effort ; il lui suffirait de s'installer confortablement dans son fauteuil et de garder les yeux ouverts.

Il pensait à Gus, à G. H. et à Jacques. Irait-il les voir à la salle de billard ? Cela ne servirait à rien s'ils n'étaient pas disposés à faire ce qu'ils avaient projeté depuis longtemps. S'ils marchaient, c'était de l'argent sûr, et tout de suite. De trois à quatre, il n'y avait pas de policeman de service devant le pâté de maisons où se trouvait la charcuterie Blum, ce qui éliminait les risques. L'un d'eux tiendrait Blum sous la menace de son revolver et l'empêcherait de gueuler ; un autre surveillerait la porte d'entrée ; un autre, la porte donnant sur l'allée de dégagement, derrière, et le dernier prendrait l'argent de la caisse sous le comptoir. Ensuite, à eux quatre ils boucleraient Blum dans le magasin, se sauveraient par-derrière, se planqueraient dans l'allée et se retrouveraient une heure plus tard soit chez Doc, à la salle de billard, soit au Club de la Jeunesse de South Side, où ils se partageraient l'argent.

Le coup qu'ils projetaient chez Blum ne durerait pas plus de deux minutes, au maximum. Et ce serait le dernier. Mais aussi le plus dur de tous ceux qu'ils avaient entrepris. Les autres fois ils avaient dévalisé des kiosques à journaux,

des boutiques de fruitiers et des appartements. Et puis ils n'avaient encore jamais osé se livrer à un attentat contre un blanc. Ils avaient toujours cambriolé des noirs. Ils sentaient qu'il était plus facile et plus sûr de cambrioler des gens de leur race, sachant bien que la police des blancs ne menait jamais d'enquête sérieuse lorsqu'il s'agissait de crimes commis entre noirs. Depuis des mois ils parlaient de cambrioler Blum, mais ils n'avaient encore jamais eu le courage de le faire. Ils avaient le sentiment qu'en volant Blum ils violaient le tabou suprême ; ils pénétraient dans un territoire où se déchaînerait contre eux toute la fureur contenue d'un monde blanc à jamais hostile ; en un mot, ils jetaient un défi symbolique à l'opresseur blanc ; un défi qu'ils rêvaient et redoutaient de lancer. Oui, s'ils réussissaient à cambrioler la boutique de Blum, ce serait un véritable coup de force, lourd de sens, en comparaison duquel leurs exploits antérieurs feraient figure de jeux d'enfants.

“Au revoir, Bigger.”

Il leva le nez et vit passer Véra, sa trousse de couture pendue à son bras. Elle s'arrêta au coin de la rue et revint sur ses pas.

“Qu'est-ce que tu veux encore ?”

“Dis, Bigger, écoute... Tu vas avoir une bonne place. Pourquoi que tu ne lâches pas toute ta bande, Jack, Gus et G. H. Tu t'éviterais des sales histoires...”

“Tu vas te mêler de tes oignons, oui ?”

“Mais écoute, Bigger...”

“Va-t-en à l'école, j'te dis !”

Elle fit brusquement demi-tour et poursuivit sa route. Il savait que sa mère avait parlé de lui avec Véra et Buddy, leur disant que cette fois, s'il se mettait dans un mauvais cas, il irait en prison. Il se moquait bien de ce que sa mère pouvait raconter à Buddy sur son compte. Buddy était régulier. Un dur, un vrai. Mais Véra, c'était une gourde ; elle croyait tout ce qu'on lui racontait.

Il se dirigea vers la salle de billard. En arrivant devant la porte, il aperçut un peu plus loin Gus qui venait vers lui. Il s'arrêta et l'attendit. C'était Gus qui avait eu l'idée de cambrioler Blum.

“Salut, Bigger !”

“Qu'est-ce que ça dit, Gus ?”

“Rien de neuf. T'as vu G. H. ou Jack ?”

“Non. Dis donc, t'as une pipe ?”

“Ouais.”

Bigger sortit son paquet et lui passa une cigarette ; il alluma la sienne et tendit l'allumette à Gus. Ils s'adossèrent contre une bâtisse en brique rouge ; ils fumaient et la barre blanche de leur cigarette zébrait obliquement leur menton noir. À l'est, le soleil brûlant était d'un jaune éblouissant. Au-dessus de leur tête, de gros nuages blancs allaient à la dérive. Bigger tirait silencieusement sur sa cigarette et se sentait détendu, la cervelle agréablement vide. Le moindre mouvement de la rue éveillait en lui une curiosité détachée.

Automatiquement, il suivait des yeux chaque voiture qui glissait en ronronnant sur l'asphalte lisse et noir. Une femme passa et il suivit le doux rythme de son corps jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous une véranda. Il poussa un soupir, se gratta le menton et marmonna :

"Le soleil tape aujourd'hui, hein ?"

"Ouais", dit Gus.

"Il donne plus de chaleur que ces cochonneries de radiateurs, à la maison."

"Ouais ; pour sûr que ces proprios blancs ne se donnent pas beaucoup de mal pour nous chauffer."

"J'serai content quand ça sera l'été."

"Moi aussi", dit Bigger.

Il s'étira en bâillant ; ses yeux devinrent humides. La précise acuité de ce monde d'acier et de pierre se dissolvait en vagues indistinctes. Il cligna des yeux et le monde redevint dur, mécanique, précis.

Un mouvement circulaire qui s'inscrivait au ciel lui fit lever les yeux sur le bleu profond ; il vit une mince trace blanche se déployer en floconneuses ondulations. Tout là-haut dans le ciel, un avion écrivait.

"Regarde !" dit Bigger.

"Quoi ?"

"L'avion qu'écrit là-haut," précisa Bigger en le montrant du doigt.

"Ah !"

Ils guignaient le minuscule ruban qui se déroulait en lettres vaporeuses. *Utilisez...* L'avion était si loin que par instants l'éclat aveuglant du soleil le déroba à leurs regards.

"C'est à peine si on le voit", dit Gus.

"On dirait un petit oiseau", dit Bigger en retenant son souffle, en proie à un émerveillement de gosse.

"Ils s'y entendent, ces blancs, pour ce qui est de voler."

"Ouais", fit mélancoliquement Bigger. "Pour eux c'est commode, ils ont le droit de tout essayer."

Sans bruit, le minuscule avion faisait pirouette sur pirouette, disparaissant, réapparaissant, lâchant derrière lui une longue traîne de duvet blanc, comme des spirales de pâte vaporeuse issues d'un tube que l'on presse, ressort duveté qui croissait, enflait et lentement, se dissolvait dans l'espace en commençant par les bords. L'avion écrivit un autre mot : *L'essence...*

"À quelle hauteur tu crois qu'il est ?" demanda Bigger.

"J'sais pas. Cent milles, peut-être bien. Ou p'têt' mille milles..."

"J'apprendrais vite à voler, dans un de ces trucs-là, si on me laissait", marmonna pensivement Bigger.

Gus abaissa le coin de ses lèvres, s'écarta du mur, bomba le torse, ôta sa casquette, s'inclina très bas et dit sur un ton d'ironie déférente :

"Oui, m'sieur !"

"Va te faire foutre !" dit en souriant Bigger.

"Oui, m'sieur", répéta Gus.

“C’est vrai que je volerais bien, si j’en avais l’occasion”, dit Bigger.

“Si t’étais pas noir, si t’étais riche et si on te laissait entrer à leur école d’aviation, tu *pourrais* apprendre à voler”, dit Gus.

Un instant Bigger considéra tous les “si” mentionnés par Gus. Puis les deux garçons éclatèrent d’un rire âpre, en échangeant un regard sous leurs paupières mi-closes. Lorsqu’ils eurent fini de rire, Bigger dit d’un ton de voix mi-interrogateur, mi-affirmatif :

“C’est marrant la façon que les blancs nous traitent, tu trouves pas ?”

“Encore heureux que ça soit marrant”, dit Gus.

“Ils ont p’têt’ raison de pas vouloir nous laisser voler”, dit Bigger. “Parce que si j’emmenais un avion là-haut, aussi vrai que je suis là, j’prendrais deux ou trois bombes et j’té les foutrais en bas...”

Ils repartirent à rire, les yeux toujours fixés au ciel.

L’avion voguait et plongeait, étalant un autre mot sur le bleu : *Speed...*

“Utilisez l’essence Speed”, murmura Bigger d’un air méditatif, modelant les syllabes et les laissant lentement couler de ses lèvres. “Bon Dieu, qu’est-ce que je donnerais pour pouvoir voler là-haut dans le ciel.”

“Le bon Dieu te laissera voler quand Il t’aura donné ta paire d’ailes, là-haut au Paradis”, fit Gus.

Ils rirent encore ; adossés au mur, ils fumaient, les paupières baissées pour se protéger du soleil. Devant eux les voitures filaient sur leurs pneus de caoutchouc. Sous le soleil éclatant le visage de Bigger était d’un noir métallique. Il y avait dans ses yeux une expression amusée, mais pensive et réfléchie, celle d’un homme poursuivi et tourmenté par un rébus dont la solution semblerait toujours sur le point de lui échapper, mais qui se sentirait irrésistiblement poussé à le résoudre. Le silence était pénible à Bigger, il avait hâte de faire quelque chose pour échapper à la nécessité d’affronter le problème.

“Jouons au blanc”, proposa Bigger faisant allusion à un jeu qu’il pratiquait avec ses amis et qui consistait à singer les gestes et la manière d’être des blancs.

“J’ai pas envie”, dit Gus.

“Général !” tonitrua Bigger, en regardant Gus d’un air discipliné.

“Oh ! laisse tomber, j’ai pas envie de jouer”, fit Gus d’un ton geignard.

“Vous passerez en conseil de guerre”, dit Bigger, détachant ses mots avec une raideur et une précision toutes militaires.

“Négro, t’es sonné !” dit Gus en riant.

“Général !” insista résolument Bigger.

Gus regarda Bigger d’un air accablé, puis il se mit au garde-à-vous, salua et répondit :

“À vos ordres !”

“Au petit jour, vous enverrez vos hommes du côté de la rivière et vous attaquerez le flanc gauche de l’ennemi”, ordonna Bigger.

“À vos ordres !”

“Vous enverrez les cinquième, sixième et septième régiments”, continua Bigger en fronçant les sourcils. “Et vous attaquerez avec les tanks, les gaz, l’aviation et l’infanterie.”

“À vos ordres !” répéta Gus, saluant et claquant des talons.

Ils restèrent un moment silencieux face à face, les épaules effacées, les lèvres serrées pour réprimer l’envie de rire qui les gagnait. Puis ils s’esclaffèrent, se moquant à la fois d’eux-mêmes et du vaste monde des blancs qui s’étalait impudemment sous le soleil, les dominait de toute sa hauteur et les écrasait.

“Dis donc, qu’est-ce que c’est qu’un flanc gauche ?” demanda Gus.

“J’sais pas”, répondit Bigger, “j’ai entendu ça dans un film.”

Ils rirent encore un peu puis s’arrêtèrent et s’appuyèrent au mur, tirant sur leurs cigarettes. Bigger vit Gus porter une main en cornet à son oreille comme s’il tenait un écouteur de téléphone et l’autre à sa bouche comme s’il parlait dans un appareil.

“Allô”, fit Gus.

“Allô”, dit Bigger. “Qui est-ce ?”

“Pierpont Morgan à l’appareil”, répondit Gus.

“Bien, m’sieur Morgan à vos ordres, m’sieur Morgan”, dit Bigger en écarquillant les yeux pour feindre l’admiration et le respect.

“Vous allez me vendre vingt mille actions des Acières de l’État en Bourse, ce matin”, dit Gus.

“À quel prix, m’sieur ?” interrogea Bigger.

“Oh ! bazardez-les à n’importe quel prix”, dit Gus d’une voix légèrement agacée. “Nous en avons trop en stock.”

“Bien, m’sieur”, fit Bigger.

“Et appelez-moi au Cercle à deux heures cet après-midi pour me dire si le Président a téléphoné”, dit Gus.

“Bien, m’sieur Morgan, à vot’ service, m’sieur Morgan.”

Ils firent en même temps le geste de raccrocher. Puis un rire homérique les plia en deux.

“J’parie que c’est comme ça qu’ils parlent”, dit Gus.

“Ça ne m’étonnerait pas”, dit Bigger.

Ils se turent à nouveau. Bientôt Bigger porta sa main en cornet à sa bouche et commença à parler dans un appareil imaginaire.

“Allô.”

“Allô”, répondit Gus. “Qui est-ce qui parle ?”

“Le Président des États-Unis à l’appareil”, fit Bigger.

“Oh ! parfaitement, m’sieur l’Président”, fit Gus.

“Je convoque le cabinet cet après-midi à quatre heures, et bien entendu, en tant que Secrétaire de la Présidence, vous devez être présent.”

“Ben, m’sieur l’Président”, fit Gus, “c’est que j’ai pas mal à faire. Ça commence à faire du bousin là-bas en Allemagne, faut que j’leur envoie une note...”

“Mais cette réunion est très importante”, dit Bigger.

“De quoi qu’il va être question, à c’conseil de cabinet ?” demanda Gus.

“Ben, voilà : Les nègres commencent à aller au pétard dans tout le pays”, dit Bigger, en s’efforçant de réprimer son envie de rire. “Faut se décider à faire quelque chose au sujet de ces moricauds...”

“Oh ! du moment qu’il s’agit des nègres, vous pouvez compter sur moi, m’sieur l’Président”, dit Gus.

Ils raccrochèrent leurs récepteurs imaginaires, s’adossèrent au mur et se mirent à rire. Un tramway passa dans un bruit de ferraille. Bigger poussa un soupir et proféra un juron.

“Sacré nom de Dieu !”

“Qu’est-ce qu’il y a ?”

“Ils ne nous laissent jamais rien *faire* ?”

“Qui ?”

“Les *blancs*.”

“On dirait que tu viens juste de t’en apercevoir”, fit Gus.

“Non. Mais j’peux pas m’y faire”, dit Bigger. “J’t’assure, bon Dieu, j’peux pas. Je sais que j’dévrais pas y penser, mais c’est plus fort que moi. À chaque fois qu’j’y pense, c’est comme si quelqu’un m’enfonçait un tisonnier rouge dans la gorge. Enfin, bon Dieu, écoute ! Nous, on vit d’un côté et eux de l’autre. On est noirs et ils sont blancs. Ils ont des trucs et nous pas. Ils font des choses et nous on ne peut pas les faire. C’est exactement comme si on était en prison. La moitié du temps, j’m figure qu’on m’a mis à la porte du monde et qu’j’ai juste le droit de lorgner par un trou de la clôture...”

“Oh ! c’est pas la peine de prend’ les choses comme ça. Ça n’arrange rien”, dit Gus.

“Tu sais une chose ?” demanda Bigger.

“Quoi ?”

“Des fois j’ai l’impression qu’il va m’arriver quéq’chose de terrible”, dit Bigger avec une pointe d’orgueil amer dans la voix.

“Comment ça ?” demanda Gus, avec un regard vif. Il y avait de l’effroi dans ses yeux.

“J’sais pas. Je l’sens, c’est tout. À chaque fois que j’m mets à penser que j’suis noir et qu’eux sont blancs et qu’moi j’suis ici et eux là-bas, j’ai l’impression qu’il va m’arriver une chose terrible...”

“Oh ! laisse tomber, bon Dieu quoi ! Tu peux rien y faire. Pourquoi qu’t’irais te faire des cheveux ? T’es noir et c’est eux qui font les lois...”

“Pourquoi qu’y nous forcent à viv’ dans un coin de la ville ? Pourquoi qu’y nous laissent pas conduire des avions ou des bateaux...”

Gus poussa Bigger du coude et gentiment lui murmura :

“Allez, allez, négro... pense à aut’chose. Sinon tu vas devenir cinglé !”

L’avion avait disparu dans le ciel et le blanc duvet de fumée ne formait plus qu’une couche transparente qui se dissolvait peu à peu. Parce qu’il était agité et qu’il avait du temps devant lui, Bigger bâilla de nouveau et leva les

bras très haut au-dessus de sa tête.

“Il n’arrive jamais rien”, se lamenta-t-il.

“Qu’est-ce que tu veux qu’il arrive ?”

“N’importe quoi”, fit Bigger en balayant l’espace de sa paume sale, d’un geste qui englobait toutes les activités possibles au monde.

Quelque chose accrocha leurs regards. Un pigeon gris ardoise avait plongé jusque sur la voie du tramway et se pavanait entre les rails, ébouriffant ses plumes et plongeant du cou avec des mouvements pleins de noblesse. Un tramway arrivait dans un fracas de ferraille et le pigeon s’envola rapidement, ses ailes étalées si raides et si transparentes que Bigger pouvait apercevoir l’or du soleil à travers leurs extrémités translucides. Il pencha la tête en arrière et regarda l’oiseau ardoisé battre des ailes et disparaître par-dessus le rebord d’un toit.

“Si seulement j’étais capab’ d’en faire autant”, dit Bigger.

Gus se mit à rire.

“T’es piqué, négro !”

“J’ai dans l’idée qu’on est les seuls dans c’tte ville à pas pouvoir aller où qu’on veut ni faire ce qu’on veut.”

“N’y pense pas”, dit Gus.

“C’est plus fort que moi.”

“C’est pour ça qu’t’as l’impression qu’il va t’arriver quéq’chose de terrible ?” fit Gus. “Tu penses trop.”

“Qu’est-ce que tu veux qu’on foute”, demanda Bigger en se tournant vers Gus.

“Se saouler, et cuver son vin dans son lit.”

“J’peux pas. J’suis sans un.”

Bigger écrasa sa cigarette, en prit une autre et tendit le paquet à Gus. Ils continuèrent à fumer. Un gigantesque camion balaya l’asphalte, envoyant des bouts de papier blanc voler au soleil ; les morceaux retombèrent lentement.

“Gus.”

“Hum ?”

“Tu sais où qu’ils vivent, les blancs ?”

“Ouais”, répondit Gus, en désignant l’est. “Là-bas, de l’aut’ côté de la “ligne du côté de Cottage Crove Avenue.”

“Non, c’est pas vrai”, dit Bigger.

“Qu’est-ce que tu veux dire ?” demanda Gus, perplexe.

Bigger ferma le poing et se frappa le plexus solaire. “Alors, où c’est qu’ils habitent ?”

“Là. Juste là. Dans mon ventre”, dit-il.

Gus jeta à Bigger un coup d’œil interrogateur, puis il détourna les yeux, comme s’il avait honte.

“Ouais. Je comprends c’que tu veux dire”, murmura-t-il.

“Chaque fois que j’pense à eux, j’les *sens*”, dit Bigger.

“Oui ; et dans la poitrine et dans la gorge, aussi”, dit Gus.

“C’est comme du feu.”

“Et qu’éq’fois, c’est à peine si on peut respirer.”

Braqués sur le vide, les yeux de Bigger étaient grands ouverts et immobiles.

“C’est dans ces moments-là que je sens qu’il va m’arriver qu’éq’chose de terrible...”

Bigger s’interrompit et ses yeux se rétrécirent. “Non ; c’est pas comme s’il allait m’arriver qu’éq’chose. C’est... c’est comme si j’étais poussé à faire qu’éq’chose sans que j’y sois pour rien...”

“Oui”, dit vivement Gus d’une voix où perçait l’angoisse, les yeux pleins d’une crainte admirative. “Oui, je sais c’que tu veux dire. C’est comme si tu te sentais tomber sans savoir où tu vas atterrir...”

La voix de Gus se perdit dans un murmure. Le soleil se glissa derrière un gros nuage blanc et la rue fut plongée dans la fraîcheur de l’ombre ; prestement, le soleil réapparut et tout redevint chaud et clair. Une longue et svelte voiture noire dont les pare-chocs étincelaient comme du verre au soleil fila sous leur nez à toute vitesse et tourna le coin d’une rue voisine. Bigger serra les lèvres et chantonna :

“Zouuuuuuum !”

“Ils ont tout”, dit Gus.

“Le monde est à eux”, dit Bigger.

“Oh ! et puis merde”, conclut Gus. “Allons faire un billard.”

“Okay.”

Ils se dirigèrent vers la salle de billard.

“Dis donc, tu la prends cette place que tu nous parlais, l’aut’jour ?” interrogea Gus.

“J’sais pas.”

“On dirait qu’t’en as pas envie.”

“Oh bon Dieu, si ! Tu parles que je la veux”, dit Bigger.

Ils se regardèrent et un même rire les secoua. Ils entrèrent. La salle était vide, à part un gros homme noir qui avait à la bouche un mégot de cigare éteint et qui se tenait appuyé au comptoir. Le fond de la salle était éclairé par une unique ampoule voilée de vert.

“Salut, Doc”, dit Bigger.

“Bien de bonne heure, c’matin”, remarqua Doc.

“Jack ou G. H. sont passés ?” demanda Bigger.

“Non”, répondit Doc.

“On fait une partie”, proposa Gus.

“J’suis fauché”, dit Bigger.

“J’ai de l’argent.”

“Vous n’avez qu’à allumer. Les boules sont sorties”, fit Doc.

Bigger alluma. Ils tirèrent à celui qui jouerait le premier. Bigger gagna. Ils se mirent à jouer. Bigger jouait mal ; il pensait à Blum ; l’idée du cambriolage le fascinait et l’effrayait un peu aussi.

“Tu te souviens de ce qu’on a tant parlé ?”, demanda Bigger d’une voix neutre.

“Non.”

“Le vieux Blum.”

“Oh !”, fit Gus. “Y a un mois qu’on n’en a pas parlé. Comment ça se fait que ça te revient tout d’un coup ?”

“On rafle tout ce qu’il a dans sa boutique ?”

“Oh ! j’sais pas...”

“C’était une idée à toi”, fit Bigger.

Gus se redressa et jeta un coup d’œil à Bigger puis à Doc qui regardait par la fenêtre.

“Tu veux que Doc le sache ? Tu ne peux pas apprendre à parler bas, non ?”

“Oh ! j’t demandais, simplement. Tu veux qu’on tente le coup ?”

“Non.”

“Qu’est-ce qui te prend ? T’as la trouille parce que c’est un blanc !”

“Non. Mais Blum a un revolver. Mettons qu’il fasse plus vite que nous...”

“Oh ! t’as la trouille, c’est pas aut’chose. C’est un blanc, alors t’as la trouille.”

“Je t’en fous, que j’ai la trouille, tiens !”

Vexé et piqué au vif, Gus protestait avec véhémence.

Bigger s’approcha de Gus et mit un bras autour de ses épaules.

“Écoute : t’auras pas besoin d’entrer. Tu resteras à la porte et tu feras le guet, t’as compris ? Moi j’entrerai avec Jack et G. H. S’il s’amène quelqu’un, tu siffles et on se débène tous par la porte du fond. C’est pas plus compliqué que ça.”

La porte d’entrée s’ouvrit ; ils se turent et tournèrent la tête.

“Tiens, voilà Jack et G. H.”, dit Bigger.

Jack et G. H. vinrent les retrouver.

“Qu’est-ce que vous faites, vous deux ?” demanda Jack.

“Un frottin. Tu veux jouer ?” demanda Bigger.

“C’est moi qui paie le billard, et c’est toi qui les invite”, fit Gus.

Tous s’esclaffèrent et Bigger rit avec eux mais ce fut bref. Il sentait qu’ils plaisantaient à ses dépens et il s’assit le long du mur et posa ses pieds sur les barreaux d’une chaise, comme s’il n’avait rien entendu. Gus et G. H. riaient toujours.

“Vous êtes tous une bande de cinglés”, dit Bigger. “Vous êtes tout juste bons à vous marrer comme des baleines et à discuter le coup, mais quand s’agit de faire qu’éq’chose, y a plus personne.”

“Qu’est-ce que tu veux dire ?” demanda G. H.

“J’ai une affaire toute cuite, et qui rapporterait”, dit Bigger. “J’ai tout mis au point.”

“Qu’est-ce que c’est ?”

“Le vieux Blum.”

Il y eut un silence. Jack alluma une cigarette. Gus détourna les yeux pour

éviter de participer à la conversation.

“Si l’vieux Blum était un noir, vous seriez tous à vous batt’ pour y aller. À cause qu’il est blanc, tout le monde a la frousse.”

“J’ai pas la frousse”, dit Jack. “Je marche avec toi.”

“Tu dis qu’t’as tout mis au point ?” fit G. H.

Bigger respira profondément et les regarda l’un après l’autre. Il lui semblait que les explications étaient superflues.

“Écoutez. Ce sera simple comme bonjour. Et y a pas de quoi avoir peur. Entre trois et quatre, le vieux est tout seul dans sa boutique. Le flic de service est tout à l’aut’ bout du pâté de maisons. L’un de nous restera dehors à faire le guet. Les trois autres entreront, vous comprenez ? Y en aura un qui pointera son revolver sur le vieux Blum ; un autre sautera sur le tiroir-caisse qu’est sous le comptoir ; l’autre ira directement dans le fond ouvrir la porte, de façon qu’on puisse se tirer en vitesse par la ruelle, derrière... C’est tout. Ça ne prendra pas trois minutes.”

“J’croyais qu’on avait dit qu’on ne se servirait jamais du revolver”, fit G. H. “Et à part ça, c’est la première fois qu’on s’en prend à un blanc.”

“Vous ne comprenez donc pas ? Cette fois, il s’agit de quéq’chose d’important”, dit Bigger.

Il s’attendit à de nouvelles objections. Voyant qu’ils se taisaient, il poursuivit.

“Nous pouvons le réussir. À condition que vous n’ayez pas les foies.”

À part Doc qui sifflait à l’autre bout de la salle, tout était silencieux. Bigger observait étroitement Jack ; il savait que devant une telle situation l’opinion de Jack serait décisive. Bigger avait peur de Gus parce qu’il savait que si Jack acceptait, Gus n’oserait plus reculer. Debout près de la table. Gus jouait avec une queue de billard ; ses yeux erraient nonchalamment sur les billes éparses sur le tapis dans une disposition qui révélait une partie non terminée. Bigger se leva et sa main balayant le billard envoya valser les billes en tous sens ; puis il regarda Gus dans les yeux tandis que les billes scintillantes s’entrechoquaient et rebondissaient contre les bandes de caoutchouc, zigzaguant aux quatre coins du tapis vert. Et bien que Bigger eût demandé à Gus de se joindre à lui pour le cambriolage, la crainte de l’entendre accepter lui serrait le ventre ; il avait terriblement chaud. Il avait une envie d’éternuer qui n’arrivait pas à se déclencher ; mais c’était un réflexe nerveux bien davantage qu’un besoin d’éternuer. Il avait de plus en plus chaud, il se crispait de plus en plus ; ses nerfs étaient tendus à l’extrême et il grinçait des dents. Il sentit qu’il allait bientôt éclater.

“Nom de Dieu ! Dites quéq’chose, quelqu’un !”

“J’en suis”, répondit Jack.

“Moi, je marche si les autres marchent”, déclara G. H.

Gus ne disait toujours rien et Bigger éprouvait une impression curieuse – mi-sensuelle, mi-cérébrale. Il était partagé et tiraillé à l’encontre de lui-même. Jusqu’à présent il avait bien mené les choses ; à part Gus, tous avaient

accepté. Ils étaient trois contre Gus et c'était exactement ce que Bigger avait cherché. Bigger avait peur de voler un blanc et il savait que Gus avait peur, lui aussi. La boutique de Blum était exiguë et Blum était seul, mais Bigger n'aurait pas songé une seconde à le cambrioler sans être flanqué de ses trois acolytes. Et même avec eux il avait peur. Il avait discuté avec tous ses copains pour les amener, à l'exception d'un seul, à participer à ce cambriolage et à l'égard de celui-là seul qui lui tenait tête il ressentait une haine farouche en même temps que de la crainte ; il avait reporté sur Gus sa terreur des blancs. Il haïssait Gus parce qu'il savait que Gus avait peur comme lui-même ; et il redoutait Gus parce qu'il sentait que Gus allait consentir et qu'alors il serait forcé d'aller jusqu'au bout. Comme un homme sur le point de se suicider qui a peur de tirer, mais qui sait pourtant qu'il lui faut tirer et qui éprouve tout cela en même temps et avec intensité, il regarda Gus et attendit qu'il dise oui. Mais Gus ne parlait pas. Les dents de Bigger étaient tellement serrées qu'il en avait mal aux mâchoires. Il se glissa vers Gus, sans le regarder, mais il sentait peser la présence de Gus sur tout son corps, à travers lui, en lui et en dehors de lui, et il haïssait Gus et se haïssait lui-même parce qu'il sentait cette présence. Puis il n'y tint plus. La tension hystérique de ses nerfs le poussa à parler, à se libérer. Il se planta devant Gus, les yeux rouges de fureur et de peur, les poings serrés et collés au corps.

"S'pèce d'enfant de putain de nègre", dit-il d'une voix monocorde. "T'as peur parce que c'est un blanc."

"Ne m'insulte pas, Bigger", répliqua Gus d'une voix calme.

"Je m'en priverai, peut-être !"

"T'as pas besoin de m'insulter !", reprit Gus.

"Alors pourquoi qu'tu la fais pas marcher, ta sale langue noire ?" demanda Bigger. "Pourquoi que tu dis pas c'que tu vas faire ?"

"Rien ne me force à faire marcher ma langue si *j'veux pas* !"

"Salaud ! Sale trouillard !"

"J'ai pas d'ordres à recevoir de toi", fit Gus.

"T'es un dégonfleur !" dit Bigger. "T'as peur de voler un blanc."

"Oh ! n'dis pas ça, Bigger", fit G. H. "Laisse-le tranquille."

"J'te dis que c'est un dégonfleur, il ne veut pas venir avec nous."

"J'ai pas dit que j'irais pas", protesta Gus.

"Alors, bon Dieu, décide-toi et dis ce que tu veux faire", dit Bigger.

Gus appuya sur sa queue de billard et regarda Bigger et l'estomac de Bigger se serra comme s'il s'attendait et se préparait à recevoir un coup. Il serra davantage les poings. Durant un centième de seconde, il ressentit l'impression qu'éprouveraient ses poings, son bras et son corps, s'il frappait carrément Gus sur la bouche, jusqu'au sang ; Gus tomberait et s'en irait et tout serait fini et le cambriolage n'aurait pas lieu. À cette idée, l'impression d'étouffement qu'il ressentait depuis le creux de l'estomac jusqu'à la gorge s'apaisa un peu.

"Je vais te dire, Bigger..." commença Gus sur un ton qui était un

compromis entre la gentillesse et l'orgueil. "Tu comprends, Bigger, c'est toi qu'es la cause de tous les embêtements qu'on ait jamais eus. Avec ton sale caractère. D'abord, quel besoin t'avais de me traiter de tous les noms ? Depuis quand que j'aurais plus le droit de décider moi-même ce que je veux faire ? Non. Ça t'plaît pas. Faut qu'tu te mettes à m'insulter. Tu dis que j'ai peur. C'est *toi* qui as peur. T'as peur que je dise oui et qu'tu sois forcé de marcher avec nous..."

"Répète-le ! Répète-le seulement et j'prends une bille et j'te la fourre dans ta sale gueule", dit Bigger, son orgueil à vif.

"Oh ! assez, bon Dieu", fit Jack.

"Vous voyez comment il est", dit Gus.

"Pourquoi qu'tu dis pas ce que tu vas faire ?" ragea Bigger.

"C'est bon, j'vais avec vous", dit Gus d'une voix qui cachait mal son trouble ; d'une voix qui se dépêchait de passer à autre chose. "J'y vais, mais Bigger n'a pas besoin d'agir de cette façon-là. Il n'avait pas besoin de m'insulter."

"Pourquoi qu'tu l'as pas dit tout de suite ?" demanda Bigger, animé d'une fureur qui devenait presque de la démence. "Tu nous donnes envie de te coller un marron !"

"... Mais j'veux bien êt' pendu si je m'laisse commander par *toi*, Bigger ! T'es qu'un lâche et un froussard ! Tu dis que j'ai peur pour que personne ne s'aperçoive que c'est *toi* qu'as une peur bleue !"

Bigger sauta sur Gus, mais Jack se précipita pour les séparer. G. H. attrapa Gus par le bras et l'éloigna.

"Qui c'est qui t'a commandé ?" dit Bigger. "J'm'en voudrais de donner des ordres à un petit merdeux comme toi !"

"Vous avez fini de faire du raffut, vous aut' là-bas ?" cria Doc.

Ils demeurèrent silencieux autour de la table. Bigger suivait Gus des yeux. Il le vit poser sa queue de billard dans le râtelier, épousseter la craie sur son pantalon et se mettre à l'écart. Bigger avait les entrailles en feu et durant une seconde, un voile noir passa devant ses yeux. De confuses images de violence, sèches et rapides, comme une rafale de sable, lui passèrent dans la tête, puis s'évanouirent. Il se sentait capable de donner un coup de couteau à Gus ; de le gifler ; de lui donner des coups de pied ; de lui faire un croc-en-jambe et de l'envoyer s'étaler sur le nez. Il se sentait capable de lui en faire voir de toutes les couleurs, à Gus, pour l'avoir mis dans cet état.

"Tu viens, G. H.", fit Gus.

"Où qu'on va ?"

"Marchons un peu."

"Okay."

"Qu'est-ce qu'on fait ?" demanda Jack. "On se donne rendez-vous ici à trois heures ?"

"Nature", dit Bigger. "On ne vient pas de le décider ?"

"Je serai là", dit Gus en lui tournant le dos.

Lorsque Gus et G. H. furent partis, Bigger s'assit et sentit une sueur froide sur sa peau. C'était décidé : il faudrait aller jusqu'au bout. Il grinça des dents sans parvenir à se débarrasser de la dernière image qu'il avait eue de Gus prenant la porte. Il aurait pu attraper une queue de billard, la serrer dans ses mains, en frapper Gus à la nuque et sentir le choc du bois dur contre la base du crâne. Il était encore tout contracté et savait que cette sensation demeurerait en lui jusqu'à ce qu'ils soient en train de faire le coup, jusqu'à ce qu'il soit dans la boutique en train de dérober l'argent.

"Gus et toi, ça ne colle pas très bien, dis donc", fit Jack en secouant la tête.

Bigger tourna les yeux vers Jack ; il avait oublié que Jack était encore là.

"Oh ! c't'espece de sale dégonfleur d'enfant de cochon de noir", dit Bigger.

"Mais non, mais non...", fit Jack.

"Il a peur, j'te dis", insista Bigger. "Pour le décider à marcher faut lui fout' la trouille de deux façons. Faut lui faire plus peur de ce qui lui arrivera s'il ne marche pas dans le coup, que de ce qui lui arrivera s'il marche."

"Si on cambriole Blum aujourd'hui, c'est pas le moment de faire des histoires de ce genre", dit Jack. "Ça va êt' du boulot... du vrai boulot."

"Oui, oui, on le sait", dit Bigger.

Bigger éprouvait le besoin pressant de cacher cet état d'hystérie qu'il sentait se développer en lui ; il fallait qu'il s'en débarrasse pour ne pas y succomber. Il était impatient de trouver un stimulant assez puissant pour absorber son attention et dériver son besoin d'activité. Il avait envie de courir, ou d'écouter du swing, ou de rire et de plaisanter, ou de lire la revue : *Le Vrai Détective*. Ou d'aller au cinéma. Ou de rendre visite à Bessie. Toute la matinée, il s'était caché derrière son rideau d'indifférence et s'était contenté de regarder les choses avec détachement, en se mettant sur la défensive et en aboyant chaque fois qu'il s'était agi de sortir de lui-même. Mais maintenant c'était fait ; l'affaire Blum et son altercation avec Gus l'avaient forcé à pénétrer dans le domaine objectif et il avait perdu sa belle confiance. Elle ne lui reviendrait à présent que dans l'action, une action dont la violence imposerait l'oubli. C'était cela le rythme de sa vie : indifférence et violence ; périodes de méditation abstraites et mornes et périodes de désir exaspéré ; moments de silence et moments de fureur – comme une eau dont le flux et le reflux eussent été réglés par une force invisible et distante. Il lui était aussi indispensable d'être ainsi que de manger. Il ressemblait à une plante étrange qui s'épanouit le jour, et la nuit se flétrit ; mais on ne voyait jamais le soleil qui la faisait s'épanouir ni les froides ténèbres qui la faisaient s'étioler. Il éprouvait une âpre fierté à ressentir ces sautes d'humeur rapides et crânait lorsqu'il lui fallait en subir les conséquences. Il disait en secouant la tête qu'il était fait comme ça et qu'il n'y pouvait rien. Et son regard sombre et l'acte de violence qui avait suivi avaient suscité à son égard, chez Gus et chez G. H., une haine et une crainte égales à celles qu'il éprouvait envers lui-même.

"Où veux-tu aller ?" demanda Jack. "J'en ai marre d'être assis."

“Marchons”, dit Bigger.

Ils se dirigèrent vers la porte. Bigger s’arrêta et ses yeux exaspérés et hagards firent le tour de la salle de billard, tandis qu’il serrait les lèvres pour affermir sa résolution.

“Partez ?” s’informa Doc, sans remuer la tête.

“Ouais”, répondit Bigger.

“À plus tard”, dit Jack.

Ils déambulaient silencieusement dans le soleil matinal. Il était midi lorsqu’ils atteignirent le coin de la 45^e rue et de South Parkway. Le *Regal* venait d’ouvrir ses portes. Bigger s’attarda dans le hall à regarder les affiches en couleurs pendant que Jack prenait les places. Deux films étaient commencés : le premier, *Femme Facile*, était représenté sur les affiches par des blancs des deux sexes que l’on voyait à la plage, en train de nager et de danser dans des boîtes de nuit ; pour *Horn le trafiquant* (3) le second film, les affiches représentaient des hommes et des femmes de couleur qui dansaient sur un fond de jungle sauvage. Bigger leva les yeux et vit Jack à ses côtés.

“Viens. Entrons”, dit Jack.

“Okay.”

Il suivit Jack dans la salle obscure. L’ombre était reposante à ses yeux après l’éclat aveuglant du soleil ardent. Le film n’était pas encore commencé. Il se cala dans son fauteuil, les jambes confortablement étendues ; il écoutait la voix de l’orgue américain dont le frisson nostalgique faisait écho à cette voix intérieure qui le hantait de son bourdonnement.

Très agité, il se retournait sans cesse comme s’il s’attendait à ce qu’on lui saute dessus inopinément. Le son de l’orgue retentit dans toute son ampleur pour se réduire brusquement à un mince filet de musique.

“T’as idée qu’on s’en tirera bien, chez Blum ?” demanda Bigger d’une voix traînante où perçait l’inquiétude.

“Oh ! c’est sûr”, répondit Jack, mais sa voix à lui aussi trahissait de l’angoisse.

“T’sais, j’aimerais autant aller en taule que d’prendre ce foutu boulot du Bureau d’Bienfaisance”, dit Bigger.

“Ne dis pas ça. Tout se passera bien.”

“Tu crois.”

“Sûr.”

“Oh ! et puis je m’en fous.”

“Pensons à comment qu’on va combiner le coup, ne pensons pas à comment on se fera poisser.”

“T’as les foies ?”

“Penses-tu. Toi ?”

“T’es pas fou ?”

Ils se turent, écoutant l’orgue. Il résonna un long moment sur une note tremblante puis se tut pour repartir en une sorte de murmure à peine perceptible.

“On ferait bien d’prendre nos pétards, cette fois-ci”, dit Bigger.

“D’accord. Mais attention. S’agit pas de tuer personne.”

“Non. Mais cette fois-ci, je serai plus tranquille avec mon pétard.”

“Oh dis donc, j’voudrais bien qu’y soit trois heures. J’voudrais bien qu’ce soit fini.”

“Moi aussi.”

L’orgue émit un ultime soupir et l’écran s’anima au rythme de mouvantes ombres. Bigger regarda avec indifférence les actualités. Puis *Femme Facile* commença. Tandis que se déroulaient des scènes diverses, réceptions, danses, baignades, parties de golf et de roulette, une riche jeune femme blanche retrouvait en cachette son amant, cependant que son mari le milliardaire était pris par son travail dans les bureaux d’une fabrique de papier. Bigger donnait des coups de coude à Jack en regardant la jeune femme qui trompait son mari.

“Elle lui en fait voir de toutes les couleurs à son bonhomme”, dit Bigger.

“M’en a tout l’air. Il est tellement occupé à faire du fric qu’y se rend pas compte de c’qui se passe”, fit Jack. “Ces poules de luxe, elles sont capables de tout...”

“Ouais. Surtout qu’elle a l’air d’en vouloir, la môme”, dit Bigger. “Dis-donc, p’t’êt’ que j’travaillerai pour des gens comme ça si j’ prends la place. P’têt que j’les conduirai en ville, partout...”

“Sûrement”, dit Jack. “Tu devrais la prendre, mon vieux. On ne sait jamais sur quoi on peut tomber. Tiens, ma mère travaillait chez des blancs, des richards, eh ben tu peux pas savoir les histoires qu’elle racontait...”

“Qu’est-ce qu’elle disait ?” demanda Bigger, dévoré de curiosité.

“Oh ! mon vieux, toutes ces richardes blanches, elles couchent avec n’importe qui, à commencer par leur caniche. Tu rigoles... elles s’envoient même leurs chauffeurs. À part ça, si jamais tu tombes sur un numéro qu’est difficile à contenter, fais-moi signe...”

Ils se mirent à rire. L’histoire se poursuivait et Bigger vit l’intérieur d’une boîte de nuit. Sur la piste de danse, les couples pressés les uns contre les autres tournoyaient au rythme d’un orchestre swing. La riche jeune femme dansait et riait avec son amant.

“J’voudrais bien êt’ invité dans une boîte comme ça, rien que pour voir ce que ça me ferait”, dit Bigger d’un air rêveur.

“Ben mon vieux, quand ils te verraient, ils foutraient le camp à fond de train”, dit Jack. “Ils te prendraient pour un gorille échappé du zoo qui se serait mis en smoking !”

Ils riaient aux éclats, pliés en deux sur leurs sièges. Lorsque Bigger se redressa, les images continuaient à se dérouler.

Un maître d’hôtel d’une taille impressionnante servait à la riche jeune femme et à son amant des boissons dans des flûtes de cristal.

“J’parie que leurs matelas sont rembourrés avec des billets de banque”, dit Bigger.

“J’té dis qu’ces gars-là ont même pas besoin de se retourner dans leur

sommeil”, dit Jack. “Ils ont un valet de chambre au pied de leur lit, et quand ils poussent un soupir, le type les retourne, tout doucement...”

Ils rirent encore et se turent brusquement. L'accompagnement musical n'était plus à présent qu'un roulement sourd et la riche jeune femme se tourna vers la porte d'entrée de la boîte de nuit d'où montait un concert de clameurs et de cris.

“J'parie que c'est son mari”, fit Jack.

“Ouais”, dit Bigger.

Bigger vit un jeune homme à l'air effaré, couvert de sueur, se frayer un passage à coups d'épaule parmi un groupe de garçons et traverser la piste encombrée.

“Il a l'air d'un fou”, dit Jack.

“Qu'est-ce qu'il veut, à ton idée ?” demanda Bigger comme s'il était personnellement outré d'un tel sans-gêne.

“J'en sais foutre rien”, marmonna Jack d'un air préoccupé.

Bigger regardait le jeune homme égaré bousculer les maîtres d'hôtel et s'élancer en courant vers la table de la femme riche. La musique de l'orchestre se tut tandis que les clients se précipitaient aux quatre coins de la salle ou vers la porte. Il y eut des cris d'*Arrêtez-le ! Attrapez-le !* L'homme fit halte à quelques pas de la femme riche, chercha dans son manteau et sortit un objet noir. On entendit encore crier : *Il a une bombe ! Arrêtez-le !* Bigger vit l'amant de la femme bondir au centre de la pièce, lever très haut les mains et attraper la bombe à l'instant même où le fou la lançait. Tandis que la femme riche s'évanouissait, son amant jetait la bombe par la fenêtre, brisant un carreau. Bigger vit une blanche lueur illuminer l'obscurité du dehors, tandis que la bombe éclatait dans un fracas assourdissant. Alors il regarda le blanc qui était maintenu au sol par une douzaine de mains. Il entendit une femme crier : *C'est un communiste !*

“Dis-donc, Jack ?”

“Hein ?”

“Qu'est-ce que c'est qu'un communiste ?”

“Un communiste, c'est un Rouge, non ?”

“Ouais ; mais qu'est-ce que c'est qu'un Rouge ?”

“J'en sais foutre rien. C'est une race de gens qui vivent en Russie, non ?”

“Ça doit êt' des sauvages.”

“Tu parles. Il voulait du sang, ce gars-là.”

La scène suivante montrait le fou agenouillé qui sanglotait en proférant des injures. *Je voulais le tuer !* disait-il à travers ses larmes et Bigger comprit que l'enragé jeteur de bombes était un communiste qui avait pris l'amant de la femme riche pour son mari et tenté de le supprimer.

“Les Rouges, ça doit pas aimer les riches”, dit Jack.

“Et comment qu'ils les aiment pas”, opina Bigger. “Chaque fois qu'on en voit un, il est toujours à vouloir tuer quelqu'un ou à tout chambarder.”

Le film continuait et montrait la jeune femme riche, subitement prise de

remords, remerciant son amant de lui avoir sauvé la vie et lui disant que ce qui s'était passé lui avait appris que son mari avait besoin d'elle. *Supposez qu'il se soit trouvé à votre place ?* faisait-elle bouleversée.

“Elle va remett' ça avec son bonhomme”, dit Bigger.

“Ouais, bien sûr”, fit Jack. “Faut qu'y s'embrassent à la fin.”

Bigger vit la jeune femme riche se précipiter chez elle pour retrouver son mari le milliardaire. Il y eut de longues étreintes et des baisers cependant que mari et femme faisaient le vœu de ne jamais se séparer et de se pardonner leurs torts réciproques.

“Les gens se comportent vraiment comme ça, selon toi ?” demanda Bigger, tout pénétré de la signification d'un genre de vie qui lui était totalement étranger.

“Pour sûr, mon vieux. Sont riches”, répondit Jack.

“Je m'demande si le type chez qui j'veais travailler il est riche comme ceux-là !” demanda Bigger.

“Possib'.”

“Oh ! flûte. J'ai bien envie de prend' la place”, dit Bigger.

“T'as raison. Tu n'sais pas sur quoi tu peux tomber.”

Ils rirent. Bigger tourna les yeux vers l'écran, mais il ne regardait plus. Il était tout agité en songeant à son nouvel emploi. Était-ce donc vrai, ce qu'il avait entendu raconter au sujet de blancs riches ? Si c'était vrai, il allait voir un tas de choses de près ; il allait être en plein dans le bain, pouvoir se tuyauter, se rencarder.

Dans *Horn le trafiquant* il vit des noirs, hommes et femmes, tout nus, tourbillonner dans des danses échevelées au son du tambour et puis lentement la scène africaine se transforma et des images surgies de sa propre imagination remplacèrent celles qui emplissaient l'écran ; il voyait des blancs vêtus de blanc et de noir rire, parler, boire et danser. Ça, c'étaient des gens chic qui savaient gagner de l'argent, des millions. Peut-être qu'en travaillant pour eux il se passerait quelque chose, peut-être qu'il pourrait en gagner, lui aussi. Il verrait comment ils s'y prenaient. Pour sûr que c'était une sorte de jeu et que les blancs savaient y faire. Et les blancs riches n'étaient pas tellement durs avec les noirs. C'étaient les blancs pauvres qui détestaient les noirs. Ils détestaient les noirs parce qu'ils n'avaient pas leur part du gâteau. Sa mère lui avait toujours dit que chez les blancs, les riches préféraient les nègres pauvres aux pauvres de leur propre race. Il se disait que s'il avait été un blanc pauvre et qu'il ne se soit pas arrangé pour avoir sa part du gâteau, il aurait mérité des coups de pied. Les blancs pauvres étaient des imbéciles. C'étaient les blancs riches qui étaient chic et qui savaient traiter le monde. Il se souvenait d'avoir entendu raconter l'histoire d'un chauffeur nègre qui avait épousé une riche jeune fille blanche, et qu'après ça les parents les avaient expédiés à l'étranger et les avaient aidés à vivre.

Oui, cette place chez les Dalton, c'était quelque chose. Peut-être que M. Dalton était millionnaire. Peut-être qu'il avait une fille qui avait du

tempérament : peut-être qu'elle aurait envie de visiter le South Side. Ou bien peut-être qu'elle aurait un amoureux clandestin qu'il serait le seul à connaître puisqu'il serait obligé de la conduire ; peut-être qu'elle lui donnerait de l'argent pour le faire taire.

Quelle folie de vouloir cambrioler Blum alors qu'il était sur le point d'avoir une bonne place. Pourquoi n'y avait-il pas songé auparavant ? Quelle idée de courir un risque imbécile alors qu'il allait peut-être se passer des événements sensationnels. Si quelque chose flanchait, cet après-midi, il serait de nouveau en chômage et peut-être même en prison. Et de toute façon il n'était pas tellement chaud pour ce cambriolage chez Blum. Il fronça les sourcils dans l'obscurité tout en écoutant le roulement des tam-tams et les cris des noirs qui dansaient, libres et déchaînés ; hommes et femmes adaptés à leur sol et chez eux, dans leur propre univers, à l'abri de la peur et de la panique.

"Viens, Bigger", dit Jack. "Faut s'en aller."

"Hum ?"

"Il est trois heures moins vingt."

Il se leva et longea le bas-côté obscur recouvert d'un doux tapis invisible. Il n'avait presque rien vu du film mais cela lui était égal. Comme il franchissait le seuil du hall, ses entrailles se contractèrent de nouveau à l'idée de Gus et de l'affaire Blum.

"C'était bath, hein ?"

"Ouais, à tout casser", dit Bigger.

D'un pas alerte, il accompagna Jack jusqu'à la 39^e rue.

"Vaudrait mieux aller chercher nos pétards", dit Bigger.

"Ouais."

"Il nous reste à peu près un quart d'heure."

"Okay."

"À t'à l'heure."

Il rentra chez lui, repris par un sentiment de terreur croissante. Devant la porte d'entrée, il se demanda s'il allait monter. Il ne voulait pas cambrioler la boutique de Blum ; il avait peur. Mais à présent, il lui fallait aller jusqu'au bout. Sans bruit, il gravit les marches et glissa sa clé dans la serrure ; la porte s'ouvrit silencieusement et il entendit sa mère qui chantait derrière le rideau :

Seigneur', je désire êt' chrétien,

Du fond du cœur, du fond du cœur.

Seigneur' je désire êt' chrétien,

Du fond du cœur, du fond du cœur...

Il s'avança sur la pointe des pieds, souleva son matelas, en retira le revolver et le glissa dans le creux de sa chemise. Au moment où il allait ouvrir la porte sa mère s'arrêta de chanter.

"C'est toi, Bigger ?"

Gagnant précipitamment le corridor, il claqua la porte et bondit dans

l'escalier. Il traversa le vestibule et franchit la porte de la rue, sentant son ventre et sa poitrine se crisper en une boule de feu qui croissait sans cesse en taille et en pesanteur. Il ouvrit la bouche pour reprendre son souffle. Il prit la direction de chez Doc, s'approcha de la porte et regarda à l'intérieur.

Jack et G. H. faisaient un billard dans le fond de la salle. Gus n'était pas là. Il sentit décroître sa tension nerveuse et réussit à avaler sa salive. Il parcourut la rue des yeux ; il y avait peu de monde dehors et le flic n'était pas en vue. De l'autre côté de la rue, une pendule visible par une fenêtre marquait trois heures moins douze. Il n'y avait rien à faire, il fallait entrer. Levant la main gauche, il essuya d'un geste lent la sueur qui coulait sur son front.

Il hésita un instant sur le seuil, puis il entra et se dirigea d'un pas assuré vers la table du fond. Il n'échangea pas un mot avec Jack et G. H. D'une main tremblante, il alluma une cigarette et regarda le tourbillon des boules de billard qui roulaient, brillaient et s'entrechoquaient sur le tapis vert, rebondissant contre les bandes pour finir par tomber dans les trous. Brusquement, il lança d'une pichenette sa cigarette dans un crachoir et tandis que deux bouffées de fumée lui sortaient des narines, il s'écria d'une voix rauque :

“Jack, j'te parie dix *cents* que tu la mets pas !”

Jack ne répondit pas ; la boule traversa toute la table et disparut dans une poque latérale.

“T'aurais perdu”, dit Jack.

“Trop tard”, fit Bigger. “T'as pas voulu parier, alors c'est *toi* qu'as perdu.”

Il parlait sans les regarder. Tout son corps aspirait aux sensations violentes, à quelque chose d'excitant qui lui apporterait une détente. Il était à présent trois heures moins dix et Gus n'était pas arrivé. Si Gus tardait encore, il serait trop tard. Et Gus le savait. S'ils faisaient le coup, il fallait le faire avant que les gens ne commencent à sortir faire leurs provisions pour le dîner et profiter de ce que le policeman de service serait occupé plus loin.

“Ce salaud-là...”, fit Bigger. “Je le savais !”

“Oh ! il viendra”, dit Jack.

“Des fois, j'sais pas c'qui m'retient de lui sortir son cœur de poulet et de le lui faire avaler”, dit Bigger en tripotant son couteau dans sa poche.

“Il a p't'êt' trouvé de la fesse, par là”, dit G. H.

“Il a peur, voilà c'que c'est”, dit Bigger. “Peur de voler un blanc.”

Les boules de billard s'entrechoquèrent. Jack passa de la craie sur son procédé et le léger crissement fit serrer les dents à Bigger, si fort qu'il en eut mal. Il n'aimait pas ce bruit ; il avait l'impression, à l'entendre, qu'il coupait quelque chose avec son couteau.

“S'il nous fait rater c'coup-là, j'lui fais son affaire. J'vous le promets”, dit Bigger. “Il d'vrait pas êt' en retard. Chaque fois que quelqu'un est en retard, il arrive une tuile. Prenez les grosses légumes, les as. Jamais on n'a entendu dire qu'ils étaient en retard. Jamais ! Réglés comme des horloges. Toujours à l'heure, au poil !”

“Y en a pas un de nous qui soit plus gonflé que Gus”, dit G. H. “Chaque fois qu’il y a eu quéq’chose, il a toujours été dans le coup.”

“Oh ! ferme ton clapet”, dit Bigger.

“Te v’là reparti, Bigger”, dit G. H. “Gus n’a rien fait d’aut’ que te dire que t’avais une drôle de façon d’être, c’matin. Tu t’énerves chaque fois qu’on prépare un coup...”

“Qui c’est qui s’énervé ?” fit Bigger.

“Si on le fait pas aujourd’hui, on le fera demain”, dit Jack.

“Demain, c’est dimanche, idiot.”

“Bigger, nom de Dieu ! Ne gueule pas comme ça !” dit Jack d’une voix angoissée.

Bigger jeta sur Jack un regard dur et insistant, puis il se détourna avec une grimace.

“T’as pas besoin d’aller crier sur les toits ce qu’on s’appête à faire”, chuchota Jack, d’un ton légèrement radouci.

Bigger s’éloigna et alla regarder par la fenêtre donnant sur la rue. Soudain, il fut pris de nausée : Gus s’amenait le long du trottoir.

Ses muscles se contractèrent. Il allait faire quelque chose à Gus ; il ne savait pas exactement quoi. Tandis que Gus se rapprochait, il l’entendit siffler : *The Merry-Go-Round Broke Down...* (4).

La porte s’ouvrit.

“Salut, Bigger”, dit Gus.

Bigger ne répondit pas. Gus passa devant lui et se dirigea vers le billard. Bigger fit demi-tour et lui décocha un violent coup de pied. Gus s’étala comme une masse, face à terre. Avec une expression qui prouvait qu’il regardait en même temps Gus par terre, Jack et G. H. à la table du fond, et Doc – les englobant tous dans un même regard vaguement souriant, errant, lentement circulaire – Bigger se mit à rire, d’abord doucement, puis plus haut et plus fort, d’un rire dément. Il sentait quelque chose bouillonner en lui comme de l’eau chaude cherchant à se répandre. Gus se releva et resta debout sans rien dire, bouche bée, les yeux noirs de haine.

“Hé, doucement, les enfants”, dit Doc en levant les yeux de derrière son comptoir, puis les baissant de nouveau.

“Pourquoi que tu m’as donné un coup de pied ?” interrogea Gus.

“Parce que ça m’plaisait”, répondit Bigger.

Gus regarda Bigger en dessous. G. H. et Jack s’appuyaient sur leurs queues de billard et observaient en silence.

“Tu me paieras ça”, promit Gus.

“Répète... !” dit Bigger.

Doc se mit à rire, se redressa et regarda Bigger.

“Laisse le p’tit gars tranquille, Bigger.”

Gus fit demi-tour et se dirigea vers les tables du fond. D’un bond stupéfiant Bigger tomba sur Gus et l’empoigna derrière son col.

“Je t’ai dit de répéter ce que tu viens de dire !”

“Finis, Bigger !” bredouilla Gus d’une voix étranglée, en s’affaissant sur les genoux.

“J’sais ce que j’ai à faire !”

Ses muscles bandés, il vit son poing descendre sur la tête de Gus ; en fait, il l’avait frappé avant d’avoir eu conscience de son geste.

“Ne lui fais pas de mal”, dit Jack.

“Je serais capab’ de le tuer”, fit Bigger entre ses dents, en tordant de plus en plus le col de Gus, l’étranglant davantage.

“L... L... L... Lâche m... m... moi !” gargouilla Gus, en essayant de se débattre.

“Force-moi donc à te lâcher !” dit Bigger en serrant les doigts.

Gus, agenouillé, demeurait immobile. Puis comme un arc bandé qui se détend, il se dressa d’un bond, se libéra de l’étreinte de Bigger et fit demi-tour pour s’échapper. Bigger tituba en arrière et s’arrêta contre le mur, le temps de reprendre son souffle. La main de Bigger fut si preste que personne ne vit le geste ; une lame étincelante jaillit. Il esquissa un très long pas, gracieux, le bond d’un fauve, lança son pied gauche en avant et, d’un croc-en-jambe, envoya Gus par terre. Gus se retourna pour se relever mais Bigger était déjà sur lui, son couteau ouvert.

“Relève-toi ! Relève-toi, que j’t’enlève les amygdales !”

Gus ne bougea pas.

“Bon, ça va, Bigger”, dit Gus d’un ton soumis. “Laisse-moi me relever.”

“Ah ! tu voulais te fout’ de moi...”

“Non”, dit Gus, remuant à peine les lèvres.

“J’t’le conseille pas, nom de Dieu !” fit Bigger.

Son visage s’adoucit un peu et la lueur méchante qui brillait dans ses yeux injectés de sang s’éteignit. Mais il restait agenouillé, son couteau ouvert. Finalement il se redressa.

“Debout !” fit-il.

“Laisse-moi, Bigger !”

“Tu veux que j’t’coupe en p’tits morceaux ?”

Il se pencha et mit la pointe de la lame sur la gorge de Gus. Gus ne bronchait pas et ses grands yeux noirs le regardaient en suppliant. Mais Bigger n’était pas satisfait ; il sentit de nouveau ses muscles se crispier.

“Lève-toi ! C’est la dernière fois que j’t’le demande !”

Lentement, Gus se mit debout. Bigger maintenait la lame ouverte à quelques centimètres des lèvres de Gus.

“Lèche-la, j’t’le dis ! Tu te figures que je rigole ?”

Gus regarda autour de lui sans bouger la tête, se bornant à rouler des yeux avec une expression de muette supplication. Mais personne ne bougeait. Le poing gauche de Bigger se leva très lentement pour frapper. Gus avança ses lèvres vers le couteau ; il tira la langue et toucha la lame. Les lèvres de Gus frémissaient et ses joues ruisselaient de larmes.

Doc s’esclaffa : “Ah ah ah ah !”

“Oh ! laisse-le tranquille”, cria Jack.

Bigger observait Gus, ses lèvres tordues dans un sourire grimaçant.

“Dis-donc, Bigger, tu crois pas lui avoir assez foutu le trac ?” demanda Doc.

Bigger ne répondit pas. Ses yeux s'étaient remis à briller méchamment, couvant une idée nouvelle.

“Lève les mains en l'air, très haut !” fit-il.

Gus avala sa salive et leva les mains très haut contre le mur.

“Laisse-le, Bigger”, protesta faiblement G. H.

“Je ferai c'que j'ai décidé de faire”, dit Bigger.

Il inséra la pointe du couteau dans la chemise de Gus et traça un cercle avec son bras, comme s'il le découpait.

“Tu veux que j'te fasse une boutonnière à la place du nombril ?”

Gus ne répondit pas. La sueur lui ruisselait des tempes. Sa bouche était grande ouverte et sa lèvre inférieure pendait.

“Ferme ta sale gueule de dégonflé !”

Pas un muscle de Gus ne bougea. Bigger enfonça davantage le couteau dans le ventre de Gus.

“Ferme-la, j'te dis !”

Gus ferma la bouche. Doc riait. Jack et G. H. se mirent à rire. Puis Bigger fit un pas en arrière et regarda Gus en souriant.

“Espèce de clown”, fit-il. “Baisse les mains et assieds-toi sur la chaise.”

Gus obéit. Bigger l'observait.

“Ça t'apprendra à être en retard la prochaine fois...”

“On n'est pas en retard, Bigger, on a encore le temps...”

“Ta gueule ! On est en retard !” affirma Bigger d'un ton sans réplique.

Bigger se détourna ; mais un frottement bref le fit se crispier. Gus bondit de la chaise et saisissant sur la table une bille de billard, il la lança avec un cri mi-imprécation mi-sanglot. Bigger jeta ses mains en avant pour se protéger le visage et la bille lui heurta le poignet. La vision fugitive de la bille volant dans sa direction lui avait fait instinctivement fermer les yeux ; quand il les rouvrit, Gus filait par la porte du fond. Au même moment il entendit la bille heurter le sol et continuer à rouler. Il sentit une douleur lancinante dans son poignet et s'élança en avant avec un juron.

“Espèce d'enfant de putain !”

Il glissa sur une queue de billard qui gisait au milieu de la pièce et tomba en avant.

“Ça suffit, Bigger”, fit Doc en riant.

Jack et G. H. riaient aussi. Bigger se releva et se tourna vers eux, en tenant d'une main son poignet blessé. Il les fixait de ses yeux rougis avec une expression de haine farouche.

“Riez donc !” fit-il.

“Du calme, mon gars”, fit Doc.

“Allez-y riez”, répéta Bigger en sortant son couteau.

“Hé, pas de blagues”, conseilla Doc.

“Oh ! Bigger...”, dit Jack, gagnant à reculons la porte du fond.

“T’as tout gâché”, dit G. H. “J’ai dans l’idée que tu l’as cherché...”

“Va te faire foutre !” hurla Bigger, couvrant la voix de G. H.

Doc se pencha derrière son comptoir et lorsqu’il se releva il tenait dans ses mains quelque chose qu’il ne montra pas. Il restait là debout à rire. Un peu d’écume blanche commençait à se former au coin des lèvres de Bigger. Il se dirigea vers la table de billard sans quitter Doc des yeux. Puis il se mit à lacérer le drap vert avec de grands gestes. Pas un instant, il ne quitta Doc des yeux.

“Espèce de crapule !” fit Doc. “J’sais pas c’qui me retient de te descendre, bon Dieu ! Sors d’ici ou j’appelle les flics !”

Bigger passa lentement devant Doc, en le regardant dans les yeux, sans se presser, son couteau grand ouvert à la main. Il s’arrêta au seuil de la porte et regarda derrière lui. Jack et G. H. avaient disparu.

“Fous-moi le camp !” dit Doc, exhibant son revolver.

“Ça vous plaît pas ?” demanda Bigger.

“Fous-moi le camp ou j’té descends”, dit Doc. “Et t’avise pas de ramener tes sales pieds noirs ici !”

Doc était furieux et Bigger eut peur. Il referma son couteau, le fourra dans sa poche et gagna la rue. Il cligna des paupières à la clarté du soleil ; il avait du mal à respirer tant ses nerfs étaient tendus. À mi-chemin du pâté de maisons, il passa devant la boutique de Blum ; du coin de l’œil, il regarda à travers la vitrine et vit que Blum était seul dans son magasin. Oui ; ils auraient eu le temps de cambrioler la boutique ; en fait, ils en avaient encore le temps. Il avait menti à Gus, à G. H. et à Jack. Il poursuivit sa route ; pas de policeman en vue. Oui ; ils auraient pu cambrioler la boutique et se tirer. Il espérait que le fait de s’être battu avec Gus dissimulerait ce qu’il s’efforçait à tout prix de cacher. Grâce à la rixe, il se sentait l’égal des autres. Et il se sentait à la hauteur de Doc, également ; n’avait-il pas lacéré sa table et ne l’avait-il pas défié d’utiliser son revolver ?

Il éprouvait un irrésistible besoin de solitude ; il fit encore quelques pas et tourna le coin d’une petite rue. Il se mit à rire doucement, d’un rire crispé ; il s’arrêta net et sentit sur sa joue quelque chose de chaud qu’il essuya. “Bon Dieu !” fit-il dans un souffle. “J’ai tant rigolé que j’en pleure.” Soigneusement, il sécha ses larmes avec la manche de son pardessus, puis il demeura immobile pendant deux longues minutes à contempler l’ombre d’une cabine téléphonique publique sur le pavé de la ruelle.

Soudain il se redressa et poursuivit sa route en se libérant d’une seule expiration de tout son souffle contenu. “Eh merde !” Il trébucha violemment sur une minuscule fente du pavé. “Nom de Dieu !” dit-il. Lorsqu’il eut atteint le bout de l’allée, il s’engagea dans une rue ; il marcha lentement au soleil, les mains enfouies dans les poches, tête basse, déprimé.

Il rentra chez lui, prit une chaise, s’assit près de la fenêtre et contempla

rêveusement le ciel.

“C’est toi, Bigger ?” appela sa mère, de derrière le rideau.

“Ouais.”

“Pourquoi que t’es venu et reparti en courant, tout à l’heure ?”

“Pour rien.”

“Ne va surtout pas t’attirer d’histoires, fiston.”

“Oh ! laisse-moi tranquille, M’man !”

Il l’écoula un moment frotter les vêtements contre le métal de la planche à laver, puis il regarda distraitement au-dehors en songeant à ce qu’il avait éprouvé pendant qu’il se battait avec Gus dans la salle de billard. Il était soulagé et ravi à l’idée d’aller voir Dalton dans une heure pour cet emploi. Il était dégoûté de la bande ; il savait que ce qui s’était passé aujourd’hui l’empêcherait dorénavant de participer à leurs expéditions. Comme un homme qui contemple avec un sentiment fait de regret et d’impuissance le moignon de sa jambe coupée, il savait que la peur de cambrioler un blanc s’était emparée de lui lorsqu’il avait suscité la rixe avec Gus ; mais la conscience qu’il avait de cet état de choses n’était pas assez claire pour s’imposer à lui sous forme d’une idée forte et nette. Ses émotions confuses lui avaient fait instinctivement sentir qu’il valait mieux se battre avec Gus et gâcher les préparatifs du cambriolage que de porter une arme sur un blanc. Mais il refoulait soigneusement ce sentiment conscient de sa peur ; son courage de vivre dépendait de sa réussite à empêcher sa peur de parvenir à sa conscience. Il s’était battu avec Gus parce que Gus était en retard ; telles étaient les raisons admises par ses émotions. Il n’essayait nullement de se justifier à ses propres yeux ou à ceux de la bande. Il n’avait pas d’eux une opinion suffisante pour en voir la nécessité ; il ne se considérait pas responsable de ses actes vis-à-vis d’eux, bien qu’ils fussent aussi fortement engagés que lui-même dans l’élaboration du cambriolage. Il éprouvait les mêmes sentiments à l’égard de tout le monde. Il ne se souvenait pas de s’être jamais senti responsable vis-à-vis de quiconque. Dès l’instant qu’une situation évoluait de telle façon qu’elle lui imposait ses exigences, il se révoltait. C’était sa façon de vivre ; il passait ses journées à essayer de vaincre ou de satisfaire des élans forcenés, dans un monde qu’il redoutait.

*

Dehors, il vit le soleil expirer derrière les toits à l’occident du ciel et observa la première ombre du crépuscule. De temps à autre un tramway passait. Le radiateur rouillé sifflait à l’autre extrémité de la pièce.

Toute la journée, il avait fait un temps printanier, mais maintenant des nuages noirs absorbaient lentement le soleil. Les réverbères s’allumèrent tous en même temps ; le ciel s’obscurcit brusquement et se rapprocha du faite des maisons.

Il sentait dans le creux de sa chemise le métal froid de l’arme contre sa

peau nue ; il devrait la remettre sous le matelas. Non ! Il la garderait. Il l'emporterait chez les Dalton. Il avait l'impression qu'il serait plus prudent de la prendre. Il n'avait pas l'intention de s'en servir et il n'avait rien de particulier à craindre, mais le sentiment de malaise et de méfiance qui l'habitait lui dictait cette décision. Il allait se mêler aux blancs, alors il devait prendre son couteau et son revolver ; il se sentirait ainsi leur égal, cela complèterait, en quelque sorte. Et puis, il trouva une bonne raison de le prendre : pour se rendre chez les Dalton, il lui fallait traverser le quartier blanc. Il n'avait pas entendu parler récemment de nègres maltraités, mais tout était possible.

Au loin, une horloge sonna cinq coups. Il poussa un soupir, se leva, bâilla et s'étira de tout son long pour se détendre les muscles. Il prit son pardessus, car il commençait à faire froid dehors ; puis il mit sa casquette. Il gagna la porte sur la pointe des pieds, désireux de s'esquiver sans que sa mère l'entende. Comme il s'apprêtait à ouvrir la porte elle appela :

“Bigger !”

Il s'immobilisa et fronça les sourcils.

“Quoi, M'man ?”

“Tu vas voir pour cette place ?”

“Ouais.”

“Tu ne manges pas ?”

“J'ai plus le temps.”

Elle vint à la porte, essuyant à son tablier ses mains savonneuses.

“Tiens, prends ces vingt-cinq *cents* et achète-toi quelque chose.”

“Bon.”

“Et fais attention à toi, fils.”

Il sortit et s'achemina vers la 46^e rue ; là, il prit la direction de l'est. Dans quelques instants, il allait voir si ses futurs patrons, les Dalton, ressemblaient à ceux qu'il avait vus et entendus au cinéma. Mais tandis qu'il traversait le quartier silencieux et aéré des blancs, les choses n'évoquaient pas en lui cette impression attirante et mystérieuse qu'il avait éprouvée au cinéma. Il passait devant de gigantesques maisons ; des lumières éclairaient doucement les fenêtres. Les rues étaient désertes, à part quelques rares voitures qui filaient sur leurs pneus tournoyants. C'était un monde froid et distant ; un monde de secrets blancs soigneusement gardés. Il sentait dans ces rues et dans ces maisons, de la fierté, de l'assurance, de la sécurité.

Il atteignit Drexel Boulevard et se mit à chercher le numéro 4605. Quand il l'eut trouvé, il resta debout devant une haute clôture noire hérissée de pieux en fer ; il se sentait les entrailles nouées. Les impressions qu'il avait éprouvées au cinéma s'étaient évanouies ; il n'y avait plus en lui que la peur et le vide.

S'attendait-on à ce qu'il entre par la porte d'entrée ou par l'autre ? Bizarre qu'il n'y eût pas songé. Nom de Dieu ! Il longea la grille à la recherche d'une allée donnant sur le derrière de la maison. Mais il n'y en avait pas. À part la

porte d'entrée, il n'y avait qu'une allée carrossable et la porte qui en ouvrait l'accès était soigneusement verrouillée. Si un agent le voyait errer dans un pareil quartier il croirait certainement qu'il avait l'intention de voler ou de violer quelqu'un. Il commençait à s'énervier. Qu'est-ce qui lui avait pris de venir prendre cette foutue place ? Il aurait mieux fait de rester parmi les gens de son espèce que d'être là à ressentir cette impression de peur et de haine. Ce monde-ci n'était pas le sien ; il avait été idiot de s'imaginer qu'il pourrait l'aimer. Il se tenait au milieu du trottoir, les mâchoires serrées ; il avait envie de taper sur quelque chose à coups de poing. Et puis merde !... Il n'y avait pas d'autre solution que d'entrer par la grille. Du moins, s'il avait mal fait, on ne le tuerait pas ; tout ce qu'on pourrait lui dire, c'est que la place était prise.

Timidement, il souleva le loquet de la grille et se dirigea vers les marches du perron. Il fit halte, s'attendant à être interpellé. Mais il ne se passait rien. Peut-être n'y avait-il personne ? Il s'approcha de la porte et aperçut une lueur diffuse dans une niche qui surplombait la sonnette. Il appuya et fut surpris d'entendre résonner un gong à l'intérieur. Peut-être avait-il appuyé trop fort ? Oh et puis quoi ? Qu'est-ce qu'il avait à être comme ça ! Il fit un effort pour se détendre et resta calmement debout à attendre. Le bouton de la porte tourna. Il vit un visage blanc. C'était une femme.

“Bonjour !”

“Oui, m'dame”, fit-il.

“Vous cherchez quelqu'un ?”

“Euh... euh... je venais voir M. Dalton.”

“Vous êtes le fils Thomas ?”

“Oui, m'dame.”

“Entrez.”

Il franchit la porte avec circonspection et s'arrêta à mi-chemin. La femme était si proche qu'il pouvait discerner une verrue minuscule au coin de sa bouche. Il retenait son souffle. Il avait l'impression qu'il n'avait pas assez de place pour passer sans la frôler.

“Entrez”, dit la femme.

“Oui, m'dame”, dit-il dans un murmure.

Il se coula discrètement à l'intérieur et s'arrêta, mal à l'aise, dans le vestibule qu'éclairait une lueur tamisée.

La casquette à la main, les épaules rentrées, il la suivit, enfonçant ses pieds dans un tapis si doux et si moelleux qu'à chaque pas il avait l'impression qu'il allait tomber. Il pénétra dans une pièce faiblement éclairée.

“Asseyez-vous”, dit-elle. “J'veais prévenir M. Dalton et il va venir dans un petit moment.”

“Oui, m'dame.”

Il s'assit et leva les yeux vers la femme ; elle le dévisageait ; confus, il se détourna. Il fut content de la voir partir. La vieille toupie ! Qu'est-ce qu'elle a à rigoler ? Qu'est-ce que j'ai de si drôle ? J'suis comme elle... Il se sentait mal à l'aise et se rendit compte qu'il était assis à l'extrême bord de sa chaise.

Il se souleva pour se rasseoir plus en arrière mais alors il s'enfonça si soudainement et si profondément qu'il se dit que la chaise avait dû s'effondrer sous son poids. Il rebondit de peur et, s'étant à demi relevé, il regarda sous lui et comprit ce qui s'était passé ; alors il se rassit, plein de méfiance. Il inspecta la pièce ; elle était éclairée par une lueur diffuse dont la source demeurait invisible bien qu'il se démanchât le cou pour la découvrir. Il ne s'attendait à rien de semblable ; il n'avait pas pensé que ce monde serait si totalement différent du sien qu'il s'en trouverait intimidé. Sur les murs lisses étaient accrochés des tableaux dont il essaya de comprendre la nature sans y parvenir. Il aurait aimé les examiner de près mais il n'osait pas. Puis il prêta l'oreille ; quelque part on jouait du piano et le son des notes lointaines lui parvenait faiblement. Il était assis chez des blancs ; provoqué par des objets insolites, il se sentait mécontent et mal à l'aise.

“Allons, viens par ici.”

Le son d'une voix masculine le fit sursauter.

“M'sieur ?”

“Viens par ici.”

Il avait mal calculé la profondeur du siège sur lequel il était assis et la première tentative qu'il fit pour se lever fut un échec ; il retomba en arrière, plié de côté. Se cramponnant aux bras du fauteuil, il réussit à se mettre debout. Il se trouva devant un personnage grand et maigre, aux cheveux blancs, qui tenait un papier à la main. L'homme le regardait avec un sourire amusé qui le rendait conscient de chaque millimètre de sa peau noire.

“Thomas ?” interrogea l'homme. “Bigger Thomas ?”

“Oui, m'sieur”, murmura-t-il machinalement, écoutant les mots s'échapper involontairement de sa bouche, comme s'ils obéissaient à une force qui leur était propre.

“Viens par ici.”

“Oui, m'sieur.”

Il quitta la pièce derrière l'homme et descendit le vestibule à sa suite. L'homme fit brusquement halte. Bigger, ahuri, s'arrêta derrière lui. C'est alors qu'il aperçut, venant lentement à sa rencontre, une femme blanche, grande et mince, qui marchait sans bruit ; ses mains délicatement levées palpaient les murs de part et d'autre du couloir. Bigger se recula pour la laisser passer. Son visage et ses cheveux étaient d'une blancheur absolue ; il eut l'impression de voir un fantôme. L'homme la prit doucement dans ses bras et la retint un instant. Bigger vit qu'elle était âgée et que ses yeux gris étaient vitreux.

“Tu vas bien ?” demanda l'homme.

“Oui”, répondit-elle.

“Où est Peggy ?”

“Elle prépare le dîner. Je vais très bien, Henry.”

“Tu ne devrais pas rester seule comme cela. Quand est-ce que Mme Patterson revient ?” demanda-t-il.

“Elle sera là lundi. Mais Mary est là. Je vais très bien ; ne t'inquiète pas

pour moi. Il y a quelqu'un avec toi ?”

“Ah ! oui. Le jeune garçon qui nous est envoyé par le Bureau de Bienfaisance.”

“Le Bureau de Bienfaisance tenait beaucoup à te voir travailler chez nous”, dit la femme... Elle parlait sans bouger son corps ou son visage, mais son ton de voix impliquait qu'elle s'adressait à Bigger. “J'espère que tu te plairas ici.”

“Oui, m'dame”, murmura Bigger en se demandant s'il aurait dû parler.

“En quelle classe étais-tu, à l'école ?”

“En huitième, m'dame.”

“Tu ne crois pas que la méthode la plus sage consisterait à l'incorporer immédiatement à son nouveau milieu, de façon à le mettre tout de suite dans l'ambiance ?” demanda la femme, marquant au ton de sa voix qu'elle s'adressait maintenant à l'homme.

“Oh ! il sera bien temps demain”, répondit l'homme après une légère hésitation.

“Je crois que si nous voulons ménager sa sensibilité, il est essentiel de lui donner au plus tôt l'occasion de se familiariser avec son entourage”, dit la femme. “Si l'on s'en rapporte à l'analyse qui est contenue dans le dossier du Bureau de Bienfaisance, je suis persuadée qu'il faudrait d'abord réveiller en lui un sentiment de confiance...”

“Mais c'est trop précipité”, fit l'homme.

Bigger, les yeux clignotants, écoutait avec ahurissement. Les mots bizarres et interminables dont ils faisaient usage étaient pour lui du charabia ; c'était une langue étrangère. D'après leur ton de voix, il avait l'impression qu'ils n'étaient pas d'accord à son sujet, mais il n'arrivait pas à comprendre de quoi il s'agissait. Cela le mettait mal à l'aise. Il était contracté, comme s'il avait été entouré d'influences et de présences qu'il pouvait sentir sans réussir à les distinguer. Il se sentait étrangement aveugle.

“Néanmoins essayons”, dit la femme.

“Oh ! très bien. Nous verrons. Nous verrons”, fit l'homme.

Il abandonna le bras de la femme qui poursuivait lentement sa route, frôlant délicatement les murs de ses longs doigts blancs.

Silencieux et presque caché dans les plis de sa robe, un gros chat blanc la suivait. “Elle est aveugle !” se dit Bigger, stupéfait.

“Viens ; suis-moi”, dit l'homme.

“Oui, m'sieur.”

Il se demanda si l'homme avait remarqué qu'il dévisageait l'aveugle. Il lui faudrait faire attention. Il y avait tant de choses étranges... Il suivit l'homme dans une pièce.

“Assieds-toi.”

“C'est Mme Dalton que tu viens de voir”, dit l'homme. “Elle est aveugle.”

“Oui, m'sieur.”

“Elle s'intéresse énormément aux gens de couleur.”

“Oui, m’sieur murmura Bigger. Il avait conscience de l’effort qu’il faisait pour respirer ; il humectait ses lèvres avec sa langue et tripotait nerveusement sa casquette.”

“Et moi, je suis M. Dalton.”

“Oui, m’sieur.”

“Tu crois que cela te plaira de conduire une voiture ?”

“Oh ! oui, m’sieur.”

“Tu as apporté le papier ?”

“M’sieur ?”

“Le Bureau de Bienfaisance ne t’a pas donné un mot pour moi ?”

“Oh ! si, m’sieur.”

Il l’avait complètement oublié, ce papier. Il se leva pour fouiller dans sa poche et du coup lâcha sa casquette. L’espace d’une minute il se vit acculé : il ne savait pas s’il fallait ramasser sa casquette et puis chercher le papier ou trouver le papier et ramasser ensuite sa casquette. Il décida de ramasser sa casquette.

“Pose ta casquette là”, dit M. Dalton, indiquant un coin du bureau.

“Oui, m’sieur.”

Alors d’un seul coup son corps se figea, le chat blanc bondit devant lui et sauta sur le bureau ; il s’assit, le regardant de ses grands yeux indifférents et se mit à pousser des miaulements plaintifs.

“Qu’est-ce qu’il y a, Kate ?” fit l’homme en caressant le chat et en souriant. M. Dalton se retourna vers Bigger. “Tu l’as trouvé ?”

“Non m’sieur. Mais je l’ai... je l’ai là qu’éq’ part.”

Il s’en voulait terriblement. Pourquoi agissait-il ainsi, se sentait-il ainsi ? Il avait envie d’effacer d’un geste de la main ce blanc qui le mettait dans cet état. Ou alors de s’effacer lui-même. Depuis son entrée dans la maison, il n’avait pas une seule fois levé les yeux sur le visage de M. Dalton. Il se tenait debout, les jambes légèrement pliées, la bouche entrouverte, les épaules rentrées ; et l’expression de ses yeux était vague, comme s’ils ne parcouraient que la surface des objets. Il avait le sentiment physique, la conviction intime qu’il se conduisait exactement comme les blancs voulaient qu’il se conduise devant eux. Aucun d’eux ne le lui avait jamais expliqué de façon aussi nette, mais leurs manières étaient suffisamment explicites. Il posa sa casquette et remarqua que M. Dalton l’observait de près. Peut-être qu’il n’agissait pas correctement ? Nom de Dieu ! Il chercha maladroitement son papier. Il n’arrivait pas à le trouver et se sentit dans l’obligation de s’excuser du temps qu’il prenait.

“Je l’avais là dans la poche de ma veste”, marmonna-t-il.

“Prends ton temps.”

“Ah ! le voilà !”

Il tira le papier de sa poche. Il était froissé et maculé. D’un geste fébrile, il le défripa et le tendit du bout des doigts à M. Dalton.

“C’est très bien”, dit M. Dalton. “Voyons un peu... Tu habites au 3721,

Indiana Avenue ?”

“Oui, m’sieur.”

M. Dalton resta un moment silencieux, fronça le sourcil et leva les yeux au plafond.

“Quel genre d’immeuble est-ce donc ?”

“Vous voulez dire là où que j’habite, m’sieur ?”

“Oui.”

“Oh ! c’est rien qu’une vieille maison.”

“Où réglez-vous votre loyer ?”

“Là-bas dans la trente et unième rue.”

“À la Compagnie Immobilière du South Side ?”

“Oui, m’sieur.”

Bigger se demandait pourquoi on lui posait toutes ces questions ; il avait entendu dire que M. Dalton était le propriétaire de la Compagnie Immobilière de South Side mais n’en était pas certain.

“Combien payez-vous de loyer ?”

“Huit dollars par semaine.”

“Pour combien de pièces ?”

“On n’en a qu’une, m’sieur.”

“Je vois... Et dis-moi, Bigger, quel âge as-tu ?”

“J’ai vingt ans, m’sieur.”

“Marié ?”

“Non, m’sieur.”

“Assieds-toi. Tu n’as pas besoin de rester debout. Et je n’en ai plus pour longtemps.”

“Oui, m’sieur.”

Il s’assit. Le chat blanc le contemplait toujours avec de grands yeux humides.

“Voyons... Tu as une mère, un frère et une sœur ?”

“Oui, m’sieur.”

“Vous êtes quatre en tout ?”

“Oui, m’sieur, on est quatre en tout...” bégaya-t-il en essayant de montrer qu’il n’était pas aussi stupide qu’il devait en avoir l’air. Il éprouvait le besoin de parler davantage, car il avait l’impression que M. Dalton devait s’y attendre. Et tout d’un coup il se souvint que sa mère lui avait recommandé de ne pas regarder par terre lorsqu’il parlait à des blancs ou qu’il était question pour lui d’un emploi. Il leva les yeux et vit que M. Dalton l’observait étroitement. Il baissa les yeux.

“On t’appelle Bigger ?”

“Oui, m’sieur.”

“Eh bien, Bigger, je voudrais que nous ayons une petite conversation tous les deux...”

Ça y est, nom de Dieu ! Il savait ce qui allait suivre. On allait lui demander combien de fois il avait été accusé d’avoir volé des pneus et envoyé en maison

de correction. Il se sentait coupable, condamné. Il n'aurait pas dû venir.

“Au Bureau de Bienfaisance, on m'en a appris de belles sur ton compte. C'est à ce sujet que je voulais te parler. Mais tu n'as pas à avoir honte devant moi”, dit M. Dalton en souriant. “Moi aussi, j'ai été jeune, je sais ce que c'est. Alors sois simplement toi-même...” M. Dalton tira un paquet de cigarettes de sa poche. “Tiens, prends-en une.”

“Oh ! non, m'sieur, merci bien, m'sieur.”

“Tu ne fumes pas ?”

“Si, m'sieur. C'est seulement que j'ai pas envie de fumer maintenant.”

“Alors, Bigger, au Bureau de Bienfaisance, on m'a dit que tu étais un excellent travailleur quand tu t'intéressais à ton métier. Est-ce vrai ?”

“Ben, j'fais mon travail, m'sieur.”

“Mais on m'a dit que tu t'attirais sans cesse des histoires. Comment expliques-tu cela ?”

“J'sais pas, m'sieur.”

“Pourquoi t'a-t-on envoyé en maison de correction ?”

Ses yeux fixaient désespérément le plancher.

“On m'avait accusé d'avoir volé !” lâcha-t-il brusquement, d'un ton indigné. “Mais c'était pas vrai.”

“Tu es bien sûr ?”

“Oui, m'sieur.”

“Mais alors, comment t'es-tu trouvé mêlé à cette histoire ?”

“J'étais avec des types et la police nous a tous ramassés.”

M. Dalton demeura silencieux. Bigger entendit une pendule tinter derrière lui et fut pris du désir imbécile de la regarder. Mais il se contint.

“Eh bien, Bigger. Qu'est-ce que tu en penses, maintenant ?”

“Si'ou plaît, m'sieur ? Que j'pense de quoi ?”

“Si tu avais une place, est-ce que tu volerais, maintenant ?”

“Oh ! non, m'sieur, j'vole pas.”

“Eh bien”, dit M. Dalton, “il paraît que tu sais conduire ; alors je vais te donner du travail.”

Il resta silencieux.

“Tu te sens capable de le faire ?”

“Oh ! oui, m'sieur.”

“En général les appointements se montent à vingt dollars par semaine, mais je t'en donnerai vingt-cinq. Les cinq dollars en supplément seront pour toi, tu en feras ce que tu voudras. Tu seras nourri et habillé. Tu logeras dans la chambre du fond, au-dessus de la cuisine. Les vingt dollars, tu pourras les donner à ta mère, pour qu'elle envoie ton frère et ta sœur à l'école. Ça te plaît ?”

“Oh ! ça me plaît bien, ça oui, m'sieur.”

“Tu crois que nous nous entendrons ?”

“Oui, m'sieur.”

“Je ne pense pas que nous ayons d'ennuis ?”

“Non, m’sieur.”

“Eh bien, Bigger”, fit M. Dalton, “puisque la chose est réglée, voyons maintenant ce que tu auras à faire chaque jour. Tous les matins je pars à neuf heures pour mon bureau. C’est à vingt minutes de la maison. Tu devras être de retour à dix heures pour emmener Mlle Dalton à l’Université. Après cela, tu seras à peu près libre jusqu’au soir. Si Mlle Dalton ou moi décidons de sortir le soir, bien entendu c’est toi qui nous conduiras. Tu seras de service, tous les jours, mais le dimanche, nous ne nous levons qu’à midi. De cette façon, tu auras la matinée du dimanche à toi, à moins d’imprévu. Et tu auras une journée de sortie tous les quinze jours.”

“Oui, m’sieur.”

“Tu te sens capable de tenir cette place ?”

“Oh ! oui, m’sieur.”

“Et chaque fois que tu seras tourmenté par quelque chose, viens me trouver. Nous examinerons cela ensemble.”

“Oui, m’sieur.”

“Ouh ouh, papa”, cria gaiement une voix de jeune fille.

“Je suis là. Mary !” dit M. Dalton.

Bigger se retourna et vit entrer dans la pièce une jeune fille blanche à l’allure très gracile. “Oh ! je ne savais pas que tu étais occupé.”

“Cela ne fait rien. Mary. Qu’y a-t-il ?”

Bigger vit que la jeune fille le regardait.

“C’est le nouveau chauffeur, père ?”

“Qu’est-ce que tu veux. Mary ?”

“Tu veux prendre les billets pour le concert de jeudi ?”

“À *Orchestra Hall* ?”

“Oui.”

“Entendu. Je les prendrai.”

“C’est le nouveau chauffeur ?”

“Oui”, répondit M. Dalton. “Je te présente Bigger Thomas.”

“Bonsoir, Bigger”, dit la jeune fille.

Bigger avala sa salive. Il regarda M. Dalton, puis il sentit qu’il n’aurait pas dû le regarder.

“Bonsoir, m’dame.”

La jeune fille s’approcha de lui et s’arrêta devant sa chaise.

“Bigger, fais-tu partie d’un syndicat ?” demanda-t-elle.

“Voyons, Mary !” dit M. Dalton en fronçant les sourcils.

“Mais, père, il devrait...”, fit la jeune fille en se tournant vers lui. Puis elle revint à Bigger. “Alors ?”

“Mary...”, dit M. Dalton.

“Mais je lui pose simplement une question, père.”

Bigger hésita. Il haïssait la jeune fille à cet instant. Pourquoi lui faire ça, alors qu’il essayait de se faire embaucher.

“Non, m’dm’”, bredouilla-t-il en baissant la tête, ses yeux étincelant de

fureur.

“Et pourquoi pas ?” demanda la jeune fille.

Bigger entendit M. Dalton marmonner quelque chose. Il aurait voulu que M. Dalton parle et en finisse. Elle est en train de m’faire perdre ma place ! se dit-il. Nom de Dieu ! Il ne connaissait rien aux syndicats à part qu’ils étaient mal vus. Et pourquoi lui parlait-elle de la sorte devant M. Dalton qui, lui, n’aimait sûrement pas les syndicats ?

“Nous reparlerons de la question du syndicat plus tard, Mary”, dit M. Dalton.

“Mais tu accepterais d’entrer dans un syndicat, n’est-ce pas ?” demanda la jeune fille.

“J’sais pas, m’dame”, répondit Bigger.

“Voyons, Mary, tu vois bien que ce garçon est nouveau”, dit M. Dalton.

“Laisse-le tranquille.”

La jeune fille se retourna et lui tira la langue.

“Très bien, monsieur le capitaliste !”

Elle se retourna vers Bigger. “Pas vrai qu’c’est un capitaliste, Bigger ?”

Bigger regarda le tapis sans répondre. Il ne savait pas ce que c’était qu’un capitaliste.

La jeune fille allait quitter la pièce lorsqu’elle s’arrêta.

“Oh ! dis-moi, père, s’il n’a rien d’autre à faire, tu veux bien qu’il me conduise à la conférence de l’Université, ce soir ?”

“J’ai à lui parler, en ce moment, Mary. Il va être libre tout de suite.”

La jeune fille saisit le chat et sortit. Il y eut un court moment de silence. Bigger était navré que la jeune fille eût parlé des syndicats. Peut-être qu’on ne l’engagerait pas, maintenant. Ou bien si on l’engageait, peut-être qu’il ne serait pas long à être renvoyé, si elle agissait de la sorte. Il n’avait jamais rencontré un numéro pareil. Elle ne ressemblait en rien à ce qu’il avait imaginé.

“Mary !” appela M. Dalton.

“Oui, père”, répondit-elle du vestibule.

M. Dalton se leva et quitta la pièce. Bigger demeura assis, l’oreille tendue. Une ou deux fois, sans en être bien sûr, il crut entendre la jeune fille rire. Le mieux à faire était de ne pas penser à cette folle. Il avait entendu parler des syndicats ; dans son esprit les syndicats et les communistes c’était tout un. Il se détendit un peu puis se contracta en entendant les pas de M. Dalton se rapprocher. Sans mot dire, l’homme blanc s’assit à son bureau et contempla longuement le papier. Bigger, les yeux baissés, l’observait ; il savait que M. Dalton pensait à tout autre chose qu’au papier. Dans son cœur, il maudissait cette folle. Peut-être que M. Dalton était en train de décider qu’il ne l’engagerait pas. Nom de Dieu ! Peut-être bien qu’il ne toucherait pas ses cinq dollars supplémentaires par semaine, à présent. *Saloperie de femelle !* Elle avait tout gâché ! Peut-être que M. Dalton se disait qu’il ne pouvait pas se fier à lui.

“Dis-moi, Bigger”, fit M. Dalton.

“Oui, m’sieur.”

“Je veux que tu saches pourquoi je t’engage.”

“Oui m’sieur.”

“Tu comprends, Bigger, je suis un des soutiens de l’Association Nationale pour l’Avancement des Gens de Couleur. Tu as entendu parler de cette œuvre ?”

“Non, m’sieur.”

“Enfin, peu importe”, dit M. Dalton. “Est-ce que tu as dîné ?”

“Non, m’sieur.”

“Eh bien, je crois que tu feras l’affaire.”

M. Dalton appuya sur un bouton. Il y eut un silence. La femme qui lui avait ouvert fit son apparition.

“Vous désirez, monsieur Dalton ?”

“Peggy, je vous présente Bigger. C’est lui qui nous conduira. Donnez-lui à manger et montrez-lui sa chambre et le garage.”

“Bien, monsieur Dalton.”

“Alors, Bigger, à huit heures et demie, tu conduiras Mlle Dalton à l’Université et tu l’attendras”, dit M. Dalton.

“Oui, m’sieur.”

“Voilà, c’est tout.”

“Oui, m’sieur.”

“Venez avec moi”, lui dit Peggy.

Bigger se leva, il prit sa casquette et suivit la femme à travers la maison et pénétra à sa suite dans la cuisine. Des marmites mijotaient sur le fourneau et des odeurs de cuisson assaillirent ses narines.

“Asseyez-vous ici”, fit Peggy en lui ménageant une place à la table blanche. Il s’assit et posa sa casquette sur ses genoux. Depuis qu’il avait quitté le devant de la maison, il se sentait moins gêné, mais pas encore complètement à l’aise.

“Le dîner n’est pas encore tout à fait prêt”, dit Peggy. “Vous aimez les œufs au bacon ?”

“Oui, m’dame.”

“Du café ?”

“Oui, m’dame.”

Il contemplait les murs blancs de la cuisine, tout en écoutant la femme s’agiter derrière lui.

“M. Dalton vous a parlé du calorifère ?”

“Non, m’dame.”

“Eh ben, il a dû oublier. Vous êtes chargé de ça aussi. Je vous ferai voir où ça se trouve avant de partir.”

“Vous voulez dire que c’est moi qui dois faire marcher le feu, m’dame ?”

“Oui. Mais c’est facile. Vous vous êtes déjà occupé d’un calorifère ?”

“Non, m’dame.”

“Alors, vous apprendrez. C’est facile comme tout.”

“Oui, m’dame.”

Peggy avait l’air d’une brave femme, mais peut-être bien qu’elle se montrait bonne fille afin de lui coller une partie de son ouvrage. Il n’y avait qu’à patienter, il verrait bien. Si elle devenait désagréable, il en parlerait à M. Dalton. Il renifla l’odeur du lard grillé et découvrit qu’il avait très faim. Il avait oublié de s’acheter un sandwich avec les vingt-cinq *cents* que sa mère lui avait donnés et n’avait rien mangé depuis le matin. Peggy plaça devant lui une assiette, un couteau, une fourchette, une cuiller, du sucre, du lait et du pain. Puis elle lui servit les œufs au bacon.

“Il y en a encore, si vous en voulez.”

La nourriture était bonne. La place n’avait pas l’air mauvaise. Le seul point noir, jusque-là, c’était cette folle de fille. Tandis qu’il mastiquait ses œufs au lard, il se livrait à des considérations issues d’un recoin de sa pensée sur cette stupéfiante jeune fille riche qui était si totalement différente de celle qu’il avait vue au cinéma. Celle qu’il avait contemplée sur l’écran ne lui avait pas semblé dangereuse et sa pensée avait pu la modeler à sa guise, mais celle-ci piétinait tout, se mettait en travers de votre route et, chose étrange, qui dépassait toute compréhension, elle parlait et agissait si simplement, d’une manière si directe, qu’elle le bouleversait. Il avait complètement oublié la présence de Peggy dans la cuisine et lorsqu’il eut vidé le contenu de son assiette, il se mit à la saucer avec de la mie en portant à sa bouche d’énormes morceaux de pain.

“Vous en voulez encore ?”

Il s’arrêta de mastiquer et posa son pain. Il regrettait qu’elle l’eût surpris en train de manger ainsi ; il ne faisait cela qu’à la maison.

“Non, m’dame”, fit-il. “J’ai mangé à ma faim.”

“Vous croyez que vous vous plairez, ici ?” demanda Peggy.

“Oui, m’dame, je l’espère.”

“C’est une maison épatante”, dit Peggy. “On trouverait difficilement mieux. Le dernier homme de couleur qui était employé chez nous y est resté dix ans.”

Bigger se demanda pourquoi elle disait “nous”. Elle doit être au mieux avec les vieux, se dit-il.

“Dix ans ?” fit-il.

“Oui, dix ans. Il s’appelait Green. C’était un bon travailleur.”

“Comment ça se fait qu’il s’est en allé ?”

“Oh ! c’est qu’il était intelligent, ce Green. Il a trouvé une place dans l’Administration. Mme Dalton lui faisait suivre des cours du soir. Mme Dalton est toujours en train d’aider les gens.”

Oui ; Bigger savait cela. Mais pas question pour lui de cours du soir. Il regarda Peggy ; penchée sur l’évier, elle faisait la vaisselle. Il avait été piqué au vif par ses mots et sentit qu’il devait dire quelque chose.

“Ça oui, l’était intelligent”, fit-il. “Et dix ans, c’est long.”

“Oh ! pas si long que ça”, dit Peggy. “Personnellement, ça fait vingt ans que je suis là. J’ai toujours été d’avis que quand on avait une place, fallait la garder. Surtout une bonne place. Pierre qui roule n’amasse pas mousse, c’est la vérité vraie.”

Bigger n’ouvrit pas la bouche.

“Tout est facile et agréable, dans la maison”, reprit Peggy. “Ils ont des millions mais ils vivent comme des êtres humains. Ils ne sont pas là à se pavaner et à prendre des grands airs. Mme Dalton estime que c’est comme ça que les gens doivent vivre.”

“Oui, m’dame.”

“Ils sont chrétiens et ils estiment qu’on doit travailler dur et mener une vie sans tache. Il y a des gens qui pensent qu’on devrait avoir plus de personnel que nous n’en avons, mais on s’en tire. C’est comme une grande famille, chez nous.”

“Oui, m’dame.”

“M. Dalton est un homme remarquable”, dit Peggy.

“Oh ! oui, m’dame. Pour sûr.”

“Et vous savez, il fait beaucoup pour les vôtres.”

“Pour les miens ?” fit Bigger, perplexe.

“Oui, les gens de couleur. Il a donné plus de cinq millions de dollars pour les écoles noires.”

“Ah !”

“Mais c’est Mme Dalton qui est vraiment gentille. Si elle n’était pas là, il ne ferait pas tout ce qu’il fait. C’est elle qui l’a enrichi. Elle avait des millions quand il l’a épousée. Bien sûr, il a gagné beaucoup d’argent après, dans des affaires immobilières. Mais presque tout l’argent est à elle. Elle est aveugle, la pauvre. Elle a perdu la vue il y a dix ans. Vous l’avez vue ?”

“Oui, m’dame.”

“Elle était seule ?”

“Oui, m’dame.”

“La pauvre ! Mme Patterson, qui prend soin d’elle, est partie pour le week-end et elle reste toute seule. N’est-ce pas que c’est terrible d’être comme ça ?”

“Oh ! oui, m’dame”, fit-il, en s’efforçant de mettre dans sa voix un peu de cette pitié que Peggy s’attendait à le voir ressentir à l’égard de Mme Dalton.

“En réalité, c’est plus qu’une simple place, que vous avez ici”, poursuivit Peggy. “On y est un peu comme dans sa propre famille. Je dis toujours à Mme Dalton que cette maison c’est le seul foyer que j’aurai jamais. Y avait pas plus de deux ans que j’étais arrivée dans ce pays quand j’ai été engagée ici...”

“Ah !” fit Bigger en la regardant.

“C’est que je suis irlandaise, vous comprenez. Tous les miens, là-bas, au pays, eh ben ! ils ressentent pour l’Angleterre c’que vous aut’ gens de couleur vous ressentez pour ce pays-ci. C’est vous dire si je les connais, les gens de couleur. Oh ! c’est de bien bonnes gens, les Dalton, ils sont bons comme le bon pain. Même la jeune fille. Vous l’avez vue ?”

“Oui, m’dame.”

“Ce soir ?”

“Oui, m’dame.”

Peggy se retourna et lui lança un bref coup d’œil.

“Elle est mignonne, pour ça oui”, fit-elle. “Je l’ai connue quand elle avait deux ans. Pour moi, c’est toujours un bébé et elle en sera toujours un. Mais elle est un peu écervelée, ça oui. Toujours dans le pétrin. Elle n’arrête pas de faire faire une bile du diable à ses parents. Elle court avec une bande de mabouls, des Rouges...”

“Des Rouges !...” s’exclama Bigger.

“Oui. Mais ça ne tire pas à conséquence, avec elle”, assura Peggy. “Elle est comme son père et sa mère ; elle plaint les gens et elle croit que les Rouges feront quelque chose pour eux. Dieu sait où elle a bien pu aller chercher toutes ces manières extravagantes, mais pour les avoir elle les a... Si vous restez ici, vous apprendrez à la connaître. Mais ne faites pas attention à ses amis les Rouges. Ils font beaucoup d’embarras et beaucoup de tapage, mais c’est tout.”

Bigger avait envie de lui demander d’en raconter davantage au sujet de la jeune fille, mais il se dit que pour l’instant, il valait mieux ne pas insister.

“Si vous avez fini, je vais vous montrer le calorifère et l’automobile, et puis votre chambre”, dit-elle en baissant le feu sous les casseroles et les pots qui étaient à chauffer sur la cuisinière.

“Oui, m’dame.”

Il se leva et sortit devant elle ; ils descendirent l’étroit escalier qui conduisait au sous-sol. Il faisait noir ; Bigger entendit un bref déclic et tout s’éclaira.

“Par ici... Comment que vous vous appelez, déjà ?”

“Bigger, m’dame.”

“Comment ?”

“Bigger.”

Il sentit une odeur de charbon et de cendres et entendit le crépitements d’un feu.

Dans le foyer, il vit rougeoyer une couche de braises ardentes.

“Voilà le calorifère”, dit-elle.

“Oui, m’dame.”

“Tous les matins, vous trouverez les ordures là ; vous les brûlerez et vous poserez le seau dans le monte-plat.”

“Oui, m’dame.”

“Vous n’aurez pas à vous servir d’une pelle pour le charbon. C’est à remplissage automatique. Regardez... Voyez ?”

Peggy tira sur un levier et l’on entendit le fracas des gros morceaux de charbon qui dévalaient un conduit métallique. Bigger s’accroupit et vit, à travers les fentes du foyer, le charbon qui se répandait en éventail sur la couche flamboyante.

“C’est épatant”, murmura-t-il admirativement.

“Et vous n’aurez pas à mettre de l’eau, non plus. Ça se remplit tout seul.”

Cela plut à Bigger ; c’était facile ; ce serait presque une distraction.

“Votre plus gros travail sera de sortir les cendres et de balayer. Et surveiller le niveau du charbon ; quand ça baisse, faut me le dire à moi ou à M. Dalton, et nous en commanderons.”

“Oui, m’dame. J’saurai le faire.”

“Et maintenant, pour aller à vot’ chambre, tout ce que vous avez à faire, c’est monter par cet escalier de service. Venez.”

Il grimpa un étage à sa suite. Elle ouvrit une porte, alluma et Bigger se trouva dans une grande chambre dont les murs étaient tapissés de portraits de femmes et de boxeurs.

“C’était la chambre de Green. Il a toujours été amateur d’images. Mais c’était toujours propre et coquet, chez lui. Il fait rudement chaud ici. Ah ! oui, avant que j’oublie. Voilà les clés de la chambre et du garage et les clés de la voiture. À présent je vais vous montrer le garage. Faut sortir pour y aller.”

Il descendit à sa suite dans l’allée carrossable. Il faisait bien plus doux.

“J’ai idée qu’il va neiger”, dit Peggy.

“Oui, m’dame.”

“Voilà le garage”, dit-elle, ouvrant une porte qui, lorsqu’on la poussait, déclenchait automatiquement l’éclairage. “Faut toujours sortir la voiture et attendre les gens à la petite porte. Voyons voir... Vous dites que vous devez conduire Mlle Dalton, ce soir ?”

“Oui, m’dame.”

“Eh bien, elle part à huit heures et demie. Alors vous êtes libre jusque-là. Vous pouvez aller jeter un coup d’œil dans vot’ chambre si vous voulez.”

“Oui, m’dame. C’est c’que je vais faire, m’dame.”

Bigger prit l’escalier derrière Peggy et redescendit au sous-sol. Elle s’en alla dans la cuisine et lui se dirigea vers sa chambre. Il demeura au milieu de la pièce à regarder les portraits. Il y avait là Jack Johnson, Joe Louis, Jack Dempsey et Henry Armstrong ; il y avait aussi des photos de Ginger Rogers, Jean Harlow et Janet Gaynor. La chambre spacieuse était chauffée par deux radiateurs. Il tâta le lit ; il était moelleux. Chic ! Il amènerait Bessie, un de ces soirs. Pas tout de suite ; il attendrait d’être à la coule, de bien connaître la maison. Une chambre à lui tout seul ! Il allait pouvoir amener un litre d’alcool et le boire en toute tranquillité. Plus de cachotteries. Plus besoin de dormir avec Buddy et de recevoir des coups de pied toute la nuit. Il alluma une cigarette et s’étendit de tout son long sur le lit. Ohhh... Ça ne s’annonçait pas mal ! Il regarda l’heure à sa montre-bracelet : il était sept heures. Dans un petit moment, il descendrait examiner la voiture. Et il s’achèterait une autre montre-bracelet. Une montre à un dollar, ce n’était pas assez bien pour ce genre de place ; il s’achèterait une montre en or. Il allait pouvoir s’acheter un tas de choses. Oh ! dis donc ! Il allait l’avoir, la belle vie ! Tout se présentait bien, à part la fille ; cela le tourmentait. Elle était capable de lui faire perdre sa

place avec ses histoires de syndicats. Quelle drôle de souris, tout de même ! Jamais il n'avait rencontré un numéro pareil. Elle l'intriguait. Elle était riche mais n'avait pas les façons des riches. Elle se conduisait comme... En fait, il ne savait pas très bien comment. Chez les femmes blanches qu'il avait rencontrées sur sa route, dans son travail ou au Bureau de Bienfaisance, il y avait toujours une certaine froideur, de la réserve ; elles tenaient leurs distances et lui parlaient sur un ton impersonnel. Mais cette fille fonçait droit au but et le stupéfiait par ses paroles et son comportement. Ah ! merde ! À quoi bon y penser davantage ? Après tout, elle était peut-être inoffensive. Il suffisait peut-être de s'y habituer, tout simplement. J'parie qu'elle dépense un pèse fou, se dit-il. Le vieux avait donné cinq millions de dollars aux noirs. Un homme qui fait de pareils cadeaux ne doit guère faire de différence entre les millions et les centimes. Il se releva et s'assit au bord du lit.

Quelle était la marque de la voiture qu'il allait conduire ? Il n'avait pas pensé à regarder quand Peggy avait ouvert la porte du garage. Il espérait que ce serait une Packard, ou une Lincoln, ou une Rolls-Royce. Ça alors, c'était quelque chose ! Et comment qu'il allait conduire ! Naturellement il serait prudent quand il conduirait les Dalton. Mais seul dans la voiture, comment qu'il les ferait fumer, les pneus !

Il passa sa langue sur ses lèvres ; il avait soif. Il regarda sa montre : il était huit heures dix. Il décida d'aller chercher un verre d'eau à la cuisine, puis de sortir la voiture du garage. Il descendit les marches, traversa le sous-sol et gagna l'escalier qui menait à la cuisine. Sans le savoir, il marchait sur la pointe des pieds. Il ouvrit très doucement la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Ce qu'il vit lui coupa le souffle : Mme Dalton, revêtue d'un déshabillé blanc, se tenait immobile au milieu de la cuisine. On n'entendait que le tic-tac de la pendule accrochée au mur blanc. Il resta un instant à se demander s'il devait entrer ou retourner à l'escalier ; il n'avait plus soif. Le visage tendu à l'extrême, les mains ballantes, Mme Dalton était aux aguets. Bigger avait l'impression que son visage avait la faculté d'entendre par tous les pores de sa peau, qu'il était constamment à l'écoute de quelque imperceptible voix. Assis par terre à côté d'elle, le chat blanc le regardait fixement de ses grands yeux noirs ; il s'apprêtait à refermer la porte et à regagner l'escalier sur la pointe des pieds, lorsqu'elle parla.

“C'est le petit nouveau qui est là ?”

“Oui, m'dame.”

“Tu voulais quelque chose ?”

“Je ne voulais pas vous déranger, m'dame... euh... euh... j'avais juste un verre d'eau.”

“Eh bien, entre. Tu trouveras un verre là quelque part.”

Il se dirigea vers l'évier sans la quitter des yeux, sentant qu'elle le voyait, bien qu'aveugle. Des picotements lui parcouraient la peau. Il prit un verre sur une planche étroite et le remplit au robinet. Tout en buvant, il lui jeta un regard furtif, par-dessus le bord du verre. Son visage demeurait immobile,

légèrement penché, attentif. Il lui rappelait le visage d'un mort qu'il avait vu. Puis il se rendit compte que Mme Dalton s'était retournée et qu'elle épiait le bruit de ses pas. Elle sait exactement où je me trouve, se dit-il.

"Ta chambre te plaît ?" demanda-t-elle, et en l'entendant, il se rendit compte qu'elle était restée là, debout, à attendre le choc de son verre contre l'évier.

"Oh ! oui, m'dame."

"J'espère que tu conduis bien."

"Oh ! oui, m'dame, je ferai attention."

"Tu as déjà conduit ?"

"Oui, m'dame. Mais c'était un camion de livraison."

Il avait l'impression que de parler à un aveugle c'était comme de parler à quelqu'un que l'on pouvait à peine voir.

"Dans quelle classe étais-tu à l'école, déjà, Bigger ?"

"En huitième, m'dame."

"Il ne t'est jamais venu à l'idée d'y retourner ?"

"Ben, faut que j'travaille, maintenant, m'dame."

"Et si tu avais la possibilité d'y retourner ?"

"Ben, j'sais pas, m'dame."

"Le dernier employé que nous ayons eu a fait son éducation en suivant les cours du soir."

"Oui, m'dame."

"Qu'est-ce que tu voudrais être, si tu avais de l'instruction ?"

"J'sais pas, m'dame."

"Y as-tu déjà pensé ?"

"Non, m'dm..."

"Tu préférerais travailler ?"

"J'ai idée que oui, m'dame."

"Eh bien, nous en reparlerons une autre fois. Je crois qu'il est temps d'aller chercher la voiture pour Mlle Dalton."

"Oui, m'dame."

Lorsqu'il quitta la pièce, elle se tenait au milieu de la cuisine, exactement là où il l'avait trouvée. Il ne savait pas au juste ce qu'il devait penser d'elle ; il avait l'impression qu'elle jugerait tous ses actes sévèrement, mais charitablement. Le sentiment qu'il éprouvait à son égard ressemblait à celui qu'il éprouvait à l'égard de sa mère. La seule différence, c'était qu'il sentait que sa mère voulait qu'il fasse ce *qu'elle* voulait, tandis que Mme Dalton voulait qu'il fasse ce qu'elle estimait qu'il aurait dû vouloir faire *lui-même*. Mais il n'avait pas envie d'aller au cours du soir. C'était très bien, le cours du soir, mais il avait d'autres idées en tête. Il ne savait pas encore très bien quoi, mais cela se dessinait tout doucement.

L'air de la nuit s'était radouci. Le vent s'était levé. Il alluma une cigarette et déverrouilla la porte du garage ; la porte s'ouvrit et il eut la surprise et la joie de voir tout s'allumer automatiquement. Y z'ont tout, ici, se dit-il

rêveusement. Il examina la voiture : c'était une Buick bleu foncé d'un type récent, avec des roues à rayons d'acier. Il se recula pour en avoir une vue d'ensemble ; puis il ouvrit la porte et regarda la tableau de bord. Il était un peu déçu que la voiture ne soit pas un modèle de grand luxe, mais sa couleur et sa ligne compensaient la banalité du type. "Elle est bien", dit-il presque à haute voix. Il s'y installa, recula dans l'allée, tourna et la rangea devant l'entrée latérale de la maison.

"C'est toi, Bigger ?"

La jeune fille attendait sur les marches.

"Oui, m'dame."

Il descendit et lui ouvrit la porte arrière.

"Merci."

Il toucha sa casquette en se demandant si c'était la chose à faire.

"L'Université, c'est bien l'école qu'est là-bas dans Midway, m'dame ?"

Il la vit dans le rétroviseur qui hésitait avant de répondre.

"Oui ; c'est celle-là."

Il sortit la voiture et prit la direction du sud de la ville. Il roulait à soixante à l'heure. Il conduisait avec beaucoup d'adresse, accélérant au début de chaque pâté de maisons et ralentissant aux croisements.

"Tu conduis bien", dit-elle.

"Oui, m'dame", dit-il avec orgueil.

Tandis qu'il conduisait, il l'observait dans le rétroviseur ; elle était assez jolie mais très petite. Elle ressemblait à ces poupées qu'on voit aux devantures : yeux noirs, figure blanche, lèvres rouges. Elle n'était plus la même que lorsqu'il l'avait vue la première fois. En fait, il y avait dans son regard quelque chose de lointain. Il freina à la 47^e rue devant un signal rouge, puis fila sans donner un seul coup de frein jusqu'à la 51^e rue ; là il se trouva pris dans un encombrement. Il tenait à peine son volant, attendant que la file de voitures reparte.

Lorsqu'il conduisait, il éprouvait un vif sentiment de puissance ; le seul fait d'avoir une voiture entre les mains ajoutait quelque chose à sa personnalité. Il adorait appuyer son pied sur une pédale et se sentir glisser à toute allure en regardant les autres demeurer sur place, et voir l'asphalte de la chaussée se dérouler sous ses yeux. Les lumières passèrent du rouge au vert et il repartit.

"Bigger !"

"Oui, m'dame ?"

"Tourne, et arrête-toi dans une petite rue."

"Ici, m'dame ?"

"Oui, ici."

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Il quitta Cottage Grove Avenue et continua jusqu'au tournant. Il se retourna et fut surpris de la voir assise à l'extrême bord du siège arrière, son visage à quelques pouces seulement du sien.

“Je te fais peur ?” demanda-t-elle à mi-voix, en souriant.

“Oh ! non, m’dm’...” marmonna-t-il, sidéré.

Il l’observa dans le rétroviseur. Ses minuscules mains blanches ballottaient dans le vide, sur le dossier du siège avant, et son regard était vague.

“Je ne sais pas exactement comment t’expliquer ce que j’ai à te dire”, fit-elle.

Il ne broncha pas. Il y eut un long silence. Qu’est-ce qu’elle pouvait bien vouloir ? Un tramway passa dans un grondement de ferraille. Derrière lui, il voyait dans le rétroviseur les lumières passer du vert au rouge et inversement. Il aurait bien voulu qu’elle dise ce qu’elle avait à dire, et qu’on en finisse. Cette fille était bizarre. À tout instant, elle faisait des choses les plus imprévues. Il attendait qu’elle se décide à parler. Elle retira ses mains du siège avant et fourragea dans son sac.

“T’as une allumette ?”

“Oui, m’dame.”

Il fouilla dans la poche de sa veste et trouva une allumette.

“Allume-la”, dit-elle.

Il cligna des yeux, gratta une allumette et lui présenta la flamme. Elle fuma pendant un moment sans parler.

“Tu n’es pas un rapporteur ?” lui demanda-t-elle dans un sourire.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais les mots ne vinrent pas. D’après ce qu’elle avait demandé et d’après le ton de sa voix, il sentait qu’il lui fallait répondre d’une façon ou d’une autre ; mais quoi ?

“Je ne vais pas à l’Université”, dit-elle enfin. “Mais c’est tout à fait entre nous. Tu vas me conduire dans le Loop (5). Mais si quelqu’un te posait des questions, n’oublie pas que je suis allée à l’Université, hein, Bigger ?”

“Oui, m’dame, c’est comme vous voulez”, marmonna-t-il.

“Je crois que je peux me fier à toi.”

“Oui, m’dame.”

“Après tout, je suis de ton bord.”

Mais qu’est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Être de son bord. De quel bord était-il ? Voulait-elle dire par là qu’elle aimait les noirs ? Ça, on le lui avait dit de toute la famille. Était-elle vraiment toquée ? Jusqu’à quel point sa famille était-elle renseignée sur sa conduite ? Mais si elle était vraiment folle, pourquoi M. Dalton la laissait-il sortir seule avec lui ?

“J’ai rendez-vous avec un de mes amis qui est aussi un ami à toi”, dit-elle.

“Un ami à moi !” s’exclama-t-il involontairement.

“Oh ! tu ne le connais pas encore”, dit-elle en riant.

“Ah !”

“Prends le boulevard extérieur et arrête-toi au numéro 16 de Lake Street.”

“Oui, m’dame.”

C’était peut-être des Rouges qu’elle parlait. *Sûrement* même. Mais aucun de ses amis n’était Rouge. En voilà une histoire ! Si M. Dalton lui demandait s’il l’avait conduite à l’Université, il lui faudrait répondre que oui et compter

sur elle pour le reste. Mais si par hasard M. Dalton les faisait surveiller et découvrirait où il l'avait réellement conduite ? Il avait entendu dire que les blancs employaient fréquemment des détectives. Si seulement il avait su de quoi il retournait il se serait senti plus à l'aise. Elle avait dit avoir rendez-vous avec un ami à lui. Il ne voulait pas rencontrer de communistes. Ils n'avaient pas d'argent. Autant c'était régulier d'être condamné à la prison pour vol, autant c'était de la connerie d'y aller pour avoir fricoté avec des Rouges. Il fallait bien qu'il la conduise puisqu'il était payé pour ça. Mais attention... méfiance ! Tout ce qu'il espérait c'était de ne pas perdre sa place à cause d'elle. Il quitta le boulevard extérieur à la hauteur de la 7^e rue, remonta Michigan Boulevard jusqu'à Lake Street puis il prit à gauche et chercha le numéro 16.

"C'est là, Bigger."

"Oui, m'dame."

Il freina devant un bâtiment sombre.

"Attends-moi", dit-elle en descendant de voiture.

Il vit qu'elle lui montrait toutes ses dents dans un sourire qui était presque un rire. Il eut l'impression qu'elle devinait tout ce qu'il ressentait et pensait à cet instant, et il détourna la tête pour cacher sa confusion. Sacré nom de Dieu de bonne femme !

"Je ne serai pas longue", dit-elle en partant.

Elle revint sur ses pas.

"Ne t'affole pas, Bigger. Tu t'y feras. Peu à peu tu comprendras mieux."

"Oui, m'dame", fit-il en s'efforçant de sourire, mais en vain.

"N'y a-t-il pas une chanson comme cela, que les tiens chantent... ?"

"Une chanson comme quoi, m'dame ?"

"Peu à peu nous comprendrons mieux ?"

"Oh ! oui, m'dame."

Pour être bizarre, elle était bizarre. Il sentait quelque chose en elle, au-delà de la peur qu'elle lui inspirait. Elle se conduisait avec lui comme avec un être humain, comme s'il vivait dans le même monde qu'elle. Et il n'avait jamais éprouvé cela avec des blancs. Mais pourquoi ? Était-ce une sorte de jeu ? Le sentiment circonspect de liberté qu'il éprouvait en l'écoutant était mêlé au fait brutal qu'elle était blanche et riche, qu'elle appartenait au monde de ceux qui lui indiquaient ce qui lui était permis ou défendu.

Il regarda l'immeuble où elle était entrée ; il était vieux et décrépi. Les fenêtres et la porte d'entrée n'étaient pas éclairées. Elle avait peut-être rendez-vous avec son amoureux ? Si ce n'était que ça, tout se tasserait. Mais si elle était allée retrouver ces communistes ? Et d'abord à quoi ça ressemblait, un communiste ? Et elle, est-ce qu'elle en était ? Qu'est-ce qui rendait les gens communistes ? Il se souvenait d'avoir vu des caricatures de communistes dans les journaux : Tous des barbus ; toujours en train de brandir des torches enflammées et d'essayer d'assassiner quelqu'un ou de provoquer des incendies. Il fallait être fou pour agir comme ça. Tout ce qu'il se souvenait

d'avoir entendu dire à leur sujet se trouvait lié dans sa pensée aux ténèbres, aux vieilles bâtisses, aux mots chuchotés à l'oreille et aux grèves syndicalistes. Et maintenant, il sentait qu'il y avait de cela dans l'atmosphère.

Il se raidit ; la porte par laquelle elle était entrée s'ouvrit. Elle sortit ; un jeune homme blanc la suivait. Ils s'avancèrent jusqu'à la voiture mais au lieu de monter derrière, ils s'approchèrent de la portière et restèrent debout devant lui.

“Dis-moi, Bigger, je te présente Jan. Jan, j'te présente Bigger Thomas.”

Jan eut une large sourire et lui tendit la main. De gêne et d'inquiétude, le corps de Bigger se contracta.

“Ça va, Bigger ?”

La main droite de Bigger agrippa le volant et il se demanda s'il devait serrer la main à ce blanc.

“Ça va”, bredouilla-t-il.

La main de Jan était toujours tendue. Bigger fit un geste pour tendre la sienne et s'arrêta à mi-course.

“Allons, serre-moi la main.”

Bigger tendit une paume molle ; de stupeur il restait bouche bée. Il sentit les doigts de Jan se refermer sur les siens. Il essaya de retirer sa main, très très doucement, mais Jan, toujours souriant, tenait bon.

“Autant faire connaissance tout de suite”, dit Jan. “Je suis un ami de Mary.”

“Oui, m'sieur”, marmonna-t-il.

“Tout d'abord”, continua Jan, en posant son pied sur le marchepied, “ne me dis pas “monsieur”. Je t'appellerai Bigger et toi tu m'appelleras Jan. C'est comme ça que ça se passera entre nous. Ça te va ?”

Bigger ne répondit pas. Mary souriait. Jan tenait toujours solidement sa main et Bigger avait penché sa tête de façon à n'avoir qu'à détourner les yeux pour regarder la rue lorsqu'il voulait éviter le regard de Jan. Il entendit Mary qui riait doucement.

“Rassure-toi, Bigger. Jan est tout à fait sérieux.”

Le sang lui monta à la tête. Qu'elle aille se faire foutre ! Est-ce qu'elle se moquait de lui ? Est-ce qu'ils se fichaient de lui, tous les deux ? Qu'est-ce qu'ils lui voulaient ? Pourquoi ne le laissaient-ils pas tranquille ? Il ne les gênait pas. Oui, avec des gens de cette espèce, on pouvait s'attendre à n'importe quoi. Tout son corps, tout son esprit se concentraient péniblement dans une direction unique : il essayait désespérément de comprendre. Il se sentait idiot, assis derrière ce volant avec sa main dans celle d'un blanc. Que penseraient les passants ? Il était terriblement conscient de sa peau noire et se sentait de plus en plus convaincu que c'étaient Jan et ses semblables qui s'arrangeaient pour qu'il en fût ainsi. Les blancs ne méprisaient-ils pas les noirs ? Alors pourquoi Jan se conduisait-il de cette façon ? Pourquoi Mary se tenait-elle aussi, l'air tout agitée, les yeux brillants ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien manigancer ? Peut-être qu'ils ne le méprisaient pas ? Mais ils

lui faisaient sentir sa peau noire rien qu'en restant plantés là à le dévisager, l'un lui tenant la main, et l'autre lui souriant. À cet instant il avait l'impression de ne plus avoir d'existence physique ; il était quelque chose qu'il détestait, le symbole de la honte qu'il savait inhérente à la peau noire. Il se trouvait dans une région pleine d'ombre, un *no man's land* à la frontière du monde des blancs et du monde des noirs qui était le sien. Il se sentait nu, transparent ; il sentait qu'après avoir contribué à son abaissement, à sa déformation, ce blanc le relevait pour le considérer avec curiosité et se distraire. À cet instant précis, il éprouvait à l'égard de Mary et de Jan une haine muette, froide et inexprimable.

Jan retira sa main. "Laisse-moi conduire un peu", dit-il en ouvrant la portière.

Bigger regarda Mary. Elle s'approcha et lui toucha le bras.

"N'aie crainte, tu peux le laisser", dit-elle.

Il s'apprêtait à descendre lorsque Jan l'arrêta.

"Non reste là, et pousse-toi."

Il se glissa le long de la banquette et Jan prit sa place au volant. Il éprouvait encore une sensation bizarre ; il lui semblait que la pression des doigts de Jan avait laissé sur sa main une empreinte indélébile. Mary s'installait à l'avant, elle aussi.

"Pousse-toi, Bigger", fit-elle.

Il se rapprocha de Jan. Mary se hissa dans la voiture et se cala confortablement, étroitement serrée entre lui et la porte. Il était flanqué de blancs de part et d'autre, coincé entre deux hautes murailles blanches, impalpables. Jamais il ne s'était trouvé aussi proche d'une blanche. Il sentait l'odeur de ses cheveux et le doux contact de sa cuisse contre la sienne. Jan reprit le chemin du boulevard extérieur, zigzaguant à travers les encombrements. Ils atteignirent rapidement le lac et longèrent l'immense nappe d'eau glauque. Le ciel était assombri de nuages lourds de neige et la bise soufflait en rafales.

"C'est prodigieusement beau, ce soir, tu ne trouves pas ?" fit-elle.

"Grands dieux oui !" dit Jan.

Bigger écoutait le son de leurs voix, leurs accents étranges, les phrases exubérantes qui coulaient si spontanément de leurs bouches.

"Ce ciel !"

"Et cette eau !"

"C'est tellement beau que cela vous fait mal rien que de regarder", dit Mary.

Jan se tourna vers lui ; "Le monde est magnifique, Bigger", dit-il. "Regarde le profil des toits sur le ciel."

Bigger regarda sans tourner la tête. Il se bornait à rouler des yeux. Une vaste étendue de hautes constructions constellées de minuscules carrés de lumière jaune se déroulait d'un côté de la route.

"Tout ça nous appartiendra un jour, Bigger", fit Jan, en balayant l'espace

d'un geste de la main.

“Après la révolution, ce sera à nous. Mais il nous faudra lutter pour l'avoir. Quel monde magnifique à conquérir, Bigger ! Et ce jour-là, tout changera. Il n'y aura plus de blancs ni de noirs, il n'y aura plus de riches ni de pauvres.”

Bigger ne dit rien. L'auto filait avec un ronflement doux.

“Tu dois nous prendre pour des gens bizarres, n'est-ce pas, Bigger ?” demanda Mary.

“Oh ! non, m'dm'...”, répondit-il dans un souffle, sachant bien qu'elle ne le croyait pas, mais ne voyant pas la possibilité de lui répondre autrement.

Il avait des crampes aux bras et aux jambes tant il était serré, mais n'osait faire le moindre mouvement. Il savait qu'ils n'auraient rien trouvé de mal à ce qu'il s'installât plus confortablement, mais en bougeant, il aurait attiré l'attention sur lui-même et sur sa peau noire. Et cela, il ne le voulait pas.

Ces gens lui faisaient sentir des choses qu'il ne voulait pas sentir. S'il avait été blanc, s'il leur avait ressemblé, c'eût été différent. Mais il était noir. Alors il demeura immobile, avec ses crampes aux jambes et aux bras.

“Dis donc, Bigger”, fit Jan. “Tu connais un coin où on mange bien dans le South Side ?”

“Ben...”, dit Bigger, d'un air méditatif.

“Un bistrot vrai... authentique”, dit Mary en se tournant gaiement vers lui.

“Vous voulez aller dans une boîte de nuit ?” demanda Bigger sur un ton qui impliquait qu'il se contenterait de suggérer des noms, sans leur recommander un endroit de préférence à un autre.

“Non, nous voulons manger.”

“Écoute, Bigger ; ce que nous cherchons, c'est un endroit où mangent les gens de couleur, pas une de ces boîtes clinquantes où on danse.”

Mais *qu'est-ce* qu'ils pouvaient bien vouloir ? Il leur répondit d'un ton neutre et indifférent ;

“Ben, y a “Le Poulailleur de chez Ernie... (6).”

“Ça a l'air appétissant !”

“Allons-là, Jan”, dit Mary.

“Okay”, fit Jan. “Où est-ce ?”

“Au coin de la 47^e et d'Indiana Avenue”, leur dit Bigger.

Quittant le boulevard extérieur à hauteur de la 37^e rue, Jan se dirigea vers Indiana Avenue. Bigger aurait voulu que Jan conduise plus vite afin d'atteindre le bistrot d'Ernie le plus rapidement possible. Il pourrait alors s'asseoir dans la voiture et allonger ses jambes douloureuses et ankylosées pendant qu'ils mangeaient. Jan tourna dans Indiana Avenue et fila tout droit. Bigger se demanda ce que Jack, Gus et G. H. diraient s'ils le voyaient assis entre deux blancs dans cette belle voiture. Ils en auraient pour le restant de leur existence à l'asticoter. Il sentit que Mary se tournait. Elle posa sa main sur son bras.

“Tu sais, Bigger, il y a longtemps que j'ai envie d'entrer dans une de ces

maisons”, fit-elle en indiquant du doigt les grands immeubles sombres qui s’estompaient de chaque côté de la rue. “Pour voir *de mes yeux* comment vivent les tiens. Tu comprends ce que je veux dire ? Je suis allée en Angleterre, en France, au Mexique, mais je ne sais rien des gens qui habitent à cinq minutes de chez moi. Nous nous connaissons *tellement mal*. Je veux simplement *voir*. Je veux *connaître* ces gens. Durant toute ma vie, je n’ai pas une seule fois pénétré chez des noirs. Et pourtant ils *doivent* mener la vie que nous menons. Ce sont des êtres *humains*... Ils sont douze millions... Ils habitent notre pays... Dans notre ville, à côté de nous...” Sa voix s’éteignit rêveusement.

Il y eut un silence. La voiture filait, traversant la Black Belt (7), dépassant les grands immeubles qui logeaient des vies noires. Bigger savait qu’ils pensaient à son existence et à celle des siens. Soudain, il eut envie de s’emparer d’un objet pesant, de le serrer de toutes ses forces entre ses doigts et puis, s’étant levé Dieu sait comment, de se trouver debout dans l’éther, au-dessus de l’auto filant sur la route et de l’écrabouiller d’un seul coup – avec tous ses occupants, lui y compris. Son cœur battait à coups précipités et il cherchait péniblement son souffle. Il était dépassé par les événements ; il sentait qu’il avait tort de se laisser aller ainsi à ses sentiments. Mais c’était plus fort que lui. Pourquoi ne le laissaient-ils pas tranquille ? Qu’est-ce qu’il leur avait fait ? Quel plaisir pouvaient-ils bien éprouver à rester là assis à côté de lui à le tourmenter ?

“Dis-moi où c’est, Bigger”, fit Jan.

“Oui, m’sieur.”

Bigger jeta un coup d’œil et vit qu’ils se trouvaient dans la 46^e rue.

“C’est juste à l’aut’ coin, m’sieur.”

“Est-ce que je peux me garer quelque part dans les parages ?”

“Oh ! oui, m’sieur.”

“Bigger, j’t’en *prie* ! Ne me dis pas *monsieur*... J’ai *horreur* de ça. Tu es un homme, tout comme moi. Je ne vaux pas mieux que toi. Il y a peut-être des blancs qui aiment ça, mais pas moi. Écoute, Bigger...”

“Oui...” Bigger s’interrompit, avala sa salive et baissa les yeux sur ses mains noires. “Okay”, marmonna-t-il, espérant qu’ils n’avaient pas remarqué le son rauque de sa voix.

“Tu comprends, Bigger...”, commença Jan.

Mary allongea le bras derrière le dos de Bigger et toucha de sa main l’épaule de Jan.

“Descendons”, dit-elle vivement.

Jan amena la voiture au tournant, ouvrit la portière et descendit. Bigger se glissa derrière le volant, content d’avoir enfin la place d’allonger ses bras et ses jambes.

Mary sortit par l’autre portière. À présent, il allait pouvoir se reposer. Il était si intensément absorbé par ses sensations immédiates qu’il demeura les yeux baissés jusqu’à ce qu’il sentît quelque chose de bizarre dans ce silence

qui se prolongeait. Lorsqu'il releva la tête il vit, l'espace d'une fraction de seconde, Mary détourner ses yeux de lui. Elle regardait Jan et Jan la regardait. Impossible de se tromper sur la signification de ces regards échangés. Pour Bigger c'était nettement un regard perplexe et interrogateur, un regard qui demandait : "Qu'est-ce qu'il peut bien avoir ?" Bigger serra les dents et regarda droit devant lui.

"Tu ne viens pas avec nous, Bigger ?" lui demanda Mary avec une telle douceur qu'il eut envie de lui sauter à la gorge.

On le connaissait chez Ernie et il ne voulait pas être vu en compagnie de ces blancs. Il savait que s'il les accompagnait, les gens se diraient : *Tiens, Bigger fraie avec des blancs ! Qui ça peut bien être ?*

"J... j... j'ai pas envie d'entrer...", murmura-t-il en haletant.

"Tu n'as pas faim ?" demanda Jan.

"Non. J'ai pas faim."

Jan et Mary s'approchèrent de la voiture.

"Viens quand même t'asseoir avec nous", dit Jan.

"J... je...", bégaya Bigger.

"Ça se passera très bien", dit Mary.

"Je peux rester là. Faut que quelqu'un garde la voiture", dit-il.

"Oh ! au diable la voiture !" dit Mary. "Viens."

"J'veux pas manger", s'entêta Bigger.

"Eh bien", dit Jan avec un soupir, "si tu le prends comme ça, alors nous n'entrons pas non plus."

Bigger se sentit pris au piège. Oh ! merde ! Il vit dans un éclair qu'il aurait pu rendre tout plus simple si dès le début il s'était comporté comme s'ils agissaient de façon normale. Mais il ne les comprenait pas ; il se méfiait d'eux, les haïssait cordialement. Il se demandait pourquoi ils le traitaient ainsi. Mais après tout, c'était son boulot et il était aussi pénible de rester assis à se laisser dévisager que de les accompagner dans le bistrot.

"Okay", bougonna-t-il.

Il descendit et claqua la portière. Mary s'approcha de lui et lui prit le bras. Il la dévisagea longuement en silence ; c'était la première fois qu'il la regardait en face, et il avait le courage de le faire parce qu'il était de mauvaise humeur.

"Bigger", dit-elle, "tu n'es pas forcé d'entrer si tu n'en as vraiment pas envie. Ne t'imagines pas que... Oh ! Bigger... Ce n'est pas pour te vexer ou te gêner que nous te demandons d'entrer..."

Sa voix se brisa. À la diffuse lueur du réverbère, Bigger vit que ses yeux s'embuaient et que ses lèvres tremblaient. Elle vacilla tout contre la voiture. Il s'écarta à reculons, comme si elle avait été contaminée par quelque maladie invisible. Jan glissa son bras autour de sa taille pour la soutenir. Bigger l'entendit pleurer doucement. Dieu de Dieu ! Il avait une envie folle de faire demi-tour et de s'en aller. Il se sentait pris au piège d'un réseau d'ombres profondes, des ombres noires comme la nuit qui s'étalait au-dessus de sa tête.

Sa façon d'agir avait fait pleurer la jeune fille, et pourtant son attitude à elle lui avait donné le sentiment qu'il lui fallait se comporter ainsi à son égard. Dans ses rapports avec elle, il avait l'impression d'être en balançoire ; ils ne se trouvaient jamais sur le même plan ; tantôt c'était à lui, tantôt à elle de se trouver en l'air. Mary sécha ses larmes et Jan lui murmura quelque chose. Bigger se demandait ce qu'il raconterait à sa mère ou au Bureau de Bienfaisance ou à M. Dalton s'il les plaquait. Ils demanderaient sûrement pourquoi il avait quitté sa place et il ne pourrait pas répondre.

Il entendit Mary qui disait : "C'est fini, Jan. Je m'excuse. C'est de la bêtise, je sais bien. Je me conduis comme une sottise." Elle leva les yeux sur Bigger. "Ne fais pas attention, Bigger. Je dois être un peu bête..."

Il resta silencieux.

"Viens, Bigger", fit Jan d'un ton qui cherchait à tout arranger. "On va manger."

Jan le prit par le bras et voulut l'entraîner. Mais Bigger résista et resta en arrière. Jan et Mary se dirigèrent vers l'entrée du restaurant et Bigger les suivit, dérouté et furieux. Jan choisit une petite table contre le mur.

"Assieds-toi, Bigger."

Bigger s'assit. Jan et Mary lui faisaient vis-à-vis.

"Tu aimes le poulet frit ?" demanda Jan.

"Oui, m'sieur", souffla-t-il.

Il se gratta la tête. Comment diable pouvait-il en une seule soirée apprendre à ne pas dire *oui m'sieur* et *oui m'dame* aux blancs alors qu'il l'avait fait durant toute sa vie. Il regarda devant lui, s'arrangeant pour que ses yeux ne rencontrent pas les leurs. La serveuse s'approcha d'eux et Jan commanda trois bières et trois portions de poulet frit.

"Salut, Bigger !"

Il se retourna et aperçut Jack qui lui faisait signe tout en dévisageant Mary et Jan. Il lui rendit son salut d'un geste bref. Nom de Dieu ! Jack s'éloignait précipitamment. Prudemment, Bigger se retourna ; les serveuses et diverses personnes assises à d'autres tables le dévisageaient. Tous le connaissaient et ils étaient intrigués comme il l'eût été à leur place. Mary lui toucha le bras.

"Tu es déjà venu ici, Bigger."

Il essaya de trouver des termes indifférents, des mots qui la renseigneraient sans lui livrer quoi que ce soit de ses propres sentiments.

"Quéq' fois."

"C'est très gentil", dit Mary.

Quelqu'un mit une pièce dans le phonographe automatique et ils écoutèrent la musique. Puis Bigger sentit une main peser sur son épaule.

"Hé Bigger ! Où que tu te cachais donc ?"

Il leva les yeux et vit Bessie qui lui riait au visage.

"Soir", dit-il d'un ton bourru.

"Oh ! pardon, excuse. J'savais pas que t'avais de la compagnie", dit-elle en s'éloignant, les yeux toujours fixés sur Jan et Mary.

“Dis-lui de venir, Bigger”, fit Mary.

Bessie s’était dirigée vers une table éloignée et s’était assise avec une autre jeune fille.

“Elle est déjà assise là-bas”, dit Bigger.

La serveuse leur apporta la bière et le poulet.

“C’est tout simplement épatant !” s’exclama Mary.

“De première bourre !” dit Jan, avec un coup d’œil vers Bigger.” C’est comme ça qu’il fallait le dire ?”

Bigger hésita.

“Oui, ça se dit”, fit-il sans se compromettre.

Jan et Mary mangeaient. Bigger saisit un morceau de poulet et mordit dedans. Lorsqu’il voulut mâcher, il s’aperçut qu’il avait la bouche sèche ; on eût dit que ses fonctions organiques elles-mêmes s’étaient modifiées ; et lorsqu’il en réalisa la cause, il ne lui fut plus possible de mastiquer. Après deux ou trois bouchées, il y renonça et sirota sa bière.

“Mange ton poulet”, dit Mary. “C’est bon.”

“J’ai pas faim”, marmonna-t-il.

“Tu veux encore un peu de bière ?” demanda Jan après un long silence.

Peut-être que ça l’aiderait de se saouler un peu.

“J’veux bien”, fit-il.

Jan commanda une autre tournée.

“Est-ce qu’ils ont quelque chose de plus fort que la bière, ici ?” demanda Jan.

“Ils ont tout ce que vous voudrez”, répondit Bigger.

Jan commanda du rhum et en versa une tournée. Bigger sentit la chaleur du rhum le pénétrer. Après une seconde rasade, Jan se mit à parler.

“Où es-tu né, Bigger ?”

“Dans le Sud.”

“De quel côté ?”

“Mississippi.”

“Dans quelle classe étais-tu quand tu as quitté l’école ?”

“En huitième.”

“Pourquoi as-tu quitté ?”

“Pas d’argent.”

“Tu es allé à l’école dans le Nord ou dans le Sud ?”

“Surtout dans le Sud. Deux ans, j’y ai été, là-bas.”

“Depuis combien de temps es-tu à Chicago ?”

“Oh ! à peu près cinq ans.”

“Tu t’y plais ?”

“Ça peut aller.”

“Tu habites dans ta famille ?”

“Ma mère, mon frère et ma sœur.”

“Où est ton père ?”

“Mort.”

“Il y a combien de temps ?”

“Il a été tué dans une émeute quand j’étais tout gosse... dans le Sud.”

Il y eut un silence. Le rhum facilitait les choses à Bigger.

“Et qu’est-ce qui s’est passé ? On a fait quelque chose à ce propos ?” demanda Jan.

“Non, rien, autant que je sache.”

“Et toi qu’est-ce que tu en penses ?”

“J’sais pas.”

“Écoute, Bigger, c’est justement ça que nous voulons *empêcher*. C’est contre ça que nous luttons, nous autres communistes. Nous voulons empêcher des gens de traiter d’autres gens de cette façon. Moi je suis membre du Parti. Mary est sympathisante. Tu ne crois pas qu’en marchant ensemble on pourrait arrêter ce genre de choses ?”

“Je ne sais pas”, dit Bigger. Il sentait le rhum lui monter à la tête. “Il y a beaucoup de blancs sur la terre.”

“Tu as lu des articles sur les gars de Scottsboro ?”

“J’ai entendu parler d’eux.”

“Tu ne crois pas que nous avons fait du bon travail en les empêchant de tuer ces hommes ?”

“Sûrement.”

“Tu sais, Bigger”, dit Mary, “nous voudrions que tu sois notre ami.”

Il ne dit rien. Il vida son verre et Jan le remplit de nouveau. À présent il était assez ivre pour avoir le courage de les regarder en face. Mary lui souriait.

“Tu t’habitueras à nous”, dit-elle.

Jan reboucha la bouteille de rhum.

“Allons-nous-en”, dit Jan.

“Oui”, dit Mary. “Dis-moi, Bigger, je pars pour Detroit demain matin à neuf heures et je voudrais que tu portes ma petite malle à la gare. Dis-le à mon père ; il te laissera le temps. Il faudrait que tu viennes la prendre à huit heures et demie.”

“Je la prendrai.”

Jan paya l’addition et ils regagnèrent la voiture. Bigger prit le volant. Il se sentait en pleine forme ; Jan et Mary s’installèrent derrière. Tout en conduisant, il vit qu’elle reposait entre les bras de Jan.

“Roule un peu dans le parc, tu veux, Bigger ?”

“Okay.”

Il tourna dans Washington Park et s’engagea lentement dans les longues rampes circulaires. De temps à autre il voyait Jan embrasser Mary dans le rétroviseur.

“Tu as une amie, Bigger ?” demanda Mary.

“Oui, j’ai une amie.”

“Tu nous la présenteras, un de ces jours ?”

Il ne répondit pas. Mary regardait devant elle avec une expression songeuse, comme si elle eût fait des projets d’avenir.

Puis elle se tourna vers Jan et posa tendrement sa main sur son bras.

“Comment ça s’est passé, la manifestation ?” interrogea-t-elle.

“Pas mal. Mais les flics ont arrêté trois camarades.”

“Qui était-ce ?”

“A.Y.C.L. (8) et deux négresses. Ah oui, au fait. Mary... Nous allons avoir terriblement besoin d’argent pour la caution.”

“Combien ?”

“Trois mille.”

“Je t’enverrai un chèque par la poste.”

“Parfait.”

“Tu as travaillé dur, aujourd’hui ?”

“Oui. J’ai assisté à une réunion. Ça a duré jusqu’à trois heures du matin. Et toute la journée j’ai cherché de l’argent pour la caution, avec Max.”

“Max est un amour, tu ne trouves pas ?”

“C’est un de nos meilleurs avocats.”

Bigger écoutait ; il savait qu’ils parlaient communisme et il essayait de comprendre. Mais sans succès.

“Jan.”

“Oui, ma chérie ?”

“Je lâche le lycée au printemps et je m’inscris au Parti.”

“*Chouette.*”

“Mais il faudra que je sois prudente.”

“Dis donc si tu travaillais avec moi, au bureau ?”

“Non, je veux travailler parmi les noirs. C’est là qu’on a le plus besoin de monde. Il semble bien qu’on les ait chassés de partout.”

“C’est vrai.”

“Quand je vois ce que ces gens ont à supporter, ça me rend folle...”

“Oui, c’est terrible.”

“Et je me sens tellement désemparée, tellement inutile... je veux absolument *faire* quelque chose.”

“Je le savais bien que tu finirais par y venir.”

“Dis-moi, Jan. Tu connais beaucoup de noirs ? Je voudrais en rencontrer.”

“Je n’en connais pas beaucoup personnellement. Mais quand tu seras dans le Parti tu en connaîtras.”

“Ils ont une telle sensibilité ! Quelle race ! Si on pouvait seulement arriver à les mettre en branle.”

“Nous ne pouvons pas faire la Révolution sans eux”, dit Jan. “Ils ont besoin de s’organiser. Ils ont du cœur, du courage... Ils donneront au Parti une impulsion nouvelle.”

“Et leurs chansons... les spirituals ! Tu ne les trouves pas merveilleux !”

Bigger vit qu’elle se tournait vers lui. “Dis-moi, Bigger, tu chantes ?”

“J’sais pas chanter”, fit-il.

“Oh ! Bigger...”, dit-elle en faisant la moue. Elle pencha la tête, ferma les yeux et ouvrit la bouche :

*“Descends bien bas, mon beau carrosse
Qui vient pou’ m’remporter chez moi...” (9).*

Jan se joignit à elle et Bigger eut un sourire de dérision. Peuh, c’est pas l’air, se dit-il.

“Allez, Bigger, donne-nous un coup de main”, dit Jan.

“J’sais pas chanter”, dit-il encore.

Ils se turent. La voiture roulait dans un ronronnement. Puis il entendit Jan parler à voix basse.

“Où est la bouteille ?”

“Tiens, là.”

“J’ai envie de boire un petit coup.”

“Moi aussi, mon chou.”

“Tu vas fort, ce soir, il me semble ?”

“À peu près aussi fort que toi.”

Ils les entendit rire. Bigger conduisait en silence. Le glouglou de l’alcool lui parvint comme une sorte de murmure indistinct et musical.

“Jan !”

“Quoi ?”

“Tu appelés ça un *petit coup* ?”

“Tiens ; fais-en autant et nous serons quittes.”

Il la vit dans le rétroviseur incliner la bouteille et boire.

“Bigger a peut-être encore soif, Jan. Demande-lui.”

“Hé, dis donc, Bigger ! Tiens, bois un coup.”

Il ralentit et tendit le bras vers la bouteille ; il la pencha deux fois de suite, engloutissant deux énormes rasades.

“Wouououh !” s’exclama Mary en riant.

“Tu parles d’une lampée !” fit Jan.

Bigger s’essuya la bouche du revers de sa main et continua de rouler au ralenti à travers le parc obscur. De temps à autre il entendait le glouglou de la bouteille de rhum à demi vide. Y’ se noircissent, se dit-il en sentant les effets du rhum gagner ses mains et ses lèvres. Peu après, il entendit rire Mary. Merde ! Elle a son compte ! Engagée dans les virages en pente, la voiture roulait lentement. La douce chaleur du rhum issue de son estomac s’irradiait en éventail et gagnait tout son corps. Il ne conduisait pas ; il était simplement assis et il voguait doucement à travers l’espace. Ses mains reposaient à peine sur le volant et son corps était paresseusement étalé au fond de son siège. Il regarda le rétroviseur ; ils étaient encore en train de boire. Sont pleins, y a pas, se dit-il. Il prenait lentement les virages, regardant une seconde la route devant lui et le rétroviseur la seconde d’après. Il entendit Jan chuchoter : puis il les entendit tous deux soupirer. Ses lèvres étaient engourdies. J’suis presque saoul, se dit-il. Il oublia l’existence du parc et de la ville ; il voguait dans la voiture et Jan et Mary étaient derrière en train de s’embrasser. Un long

moment s'écoula.

"Il est une heure, mon chou", dit Mary. "Je ferais bien de rentrer."

"C'est bon ; mais roulons encore un peu. On est tellement bien, ici."

"Papa dit que je suis une mauvaise fille."

"Je suis désolé, ma chérie."

"Je te téléphonerai demain matin avant de partir."

"D'accord. À quelle heure ?"

"Vers huit heures et demie."

"Oh ! ça m'ennuie que tu doives aller à Detroit."

"Moi aussi. Mais il le faut. Tu comprends, mon chou, il faut que je me fasse pardonner notre escapade en Floride. Je dois faire ce que papa et maman voudront pendant un bout de temps."

"Quand même, ça m'ennuie que tu partes."

"Je serai de retour dans deux ou trois jours."

"C'est long, deux ou trois jours."

"Tu es idiot, mais tu es gentil", dit-elle en riant et en l'embrassant.

"Tu peux rentrer, Bigger", lui cria Jan.

Bigger sortit du parc, prit Cottage Grove Avenue et se dirigea vers le nord de la ville. Les rues étaient vides, obscures et silencieuses, et les pneus de l'auto fredonnaient sur l'asphalte. Arrivé à la 45^e rue, à quelques pas de chez les Dalton, il entendit derrière lui le vacarme indistinct d'un tramway qui s'amenait du bout de l'avenue.

"Voilà mon tramway", dit Jan, se retournant pour lancer un coup d'œil par la vitre arrière.

"Oh ! pauvre chou", fit Mary. "C'est si loin chez toi. Si j'avais le temps je te conduirais. Mais il est déjà tellement tard que maman va se méfier de quelque chose."

"Ne t'inquiète pas. Ça ira très bien."

"Oh ! mais au fait ! Bigger va te conduire."

"C'est de la folie ! Pourquoi veux-tu qu'il m'emmène à l'autre bout de la ville à cette heure-ci de la nuit ?"

"Alors, attrape au moins ce tramway, mon chou."

"Non. Je veux t'accompagner d'abord."

"Mais mon chou, les tramways ne passent plus que toutes les demi-heures, il est très tard", dit Mary. "Tu vas attraper du mal à attendre dans ce froid. Écoute, prends celui-là. Maintenant je suis arrivée, pour ainsi dire. C'est au prochain coin de rue..."

"Vraiment, je peux te laisser aller seule ?"

"Mais bien sûr. On voit la maison d'ici. Regarde : là..."

Dans le rétroviseur, Bigger la vit qui indiquait du doigt la demeure des Dalton.

"Okay", fit Jan. "Alors arrête, Bigger, je descends là."

Il freina. Bigger entendit des chuchotements, puis :

"Au revoir, Jan."

“Au revoir, chérie.”

“Je t’appelle demain ?”

“C’est ça.”

Jan se planta devant la portière avant de la voiture et tendit la main. Bigger la serra timidement.

“J’suis content d’avoir fait ta connaissance”, dit Jan.

“Okay...”, marmonna Bigger.

“J’suis bougrement content de te connaître. Attends. Bois encore un coup.”

Bigger ingurgita une énorme lampée de rhum.

“Tu ferais bien de me la passer aussi”, dit Mary. “Ça me fera dormir.”

“Tu ne crois pas que tu as suffisamment bu ?”

“Oh ! allez, donne, chéri.”

Elle descendit de voiture et s’arrêta au bord du trottoir. Jan lui tendit la bouteille et elle l’inclina vers sa bouche.

“Ouh là !” fit Jan.

“Qu’est-ce qu’il y a ?”

“Je n’ai pas envie de te voir tourner de l’œil.”

“Je suis capable de tenir le coup.”

Jan vida la bouteille puis il la déposa dans le ruisseau. Il fourragea maladroitement dans ses poches. Il vacillait ; il était ivre.

“Tu as perdu quelque chose, mon chou ?” articula Mary ; elle aussi était ivre.

“Naan... j’ai là des trucs que je voudrais faire lire à Bigger. Tiens, Bigger, j’ai des tracts... je voudrais que tu les lises, comprends-tu ?”

Bigger tendit la main et reçut une liasse de tracts.

“Okay.”

“Mais je tiens absolument à ce que tu les lise, tu entends ? On en reparlera d’ici deux ou trois jours...” Sa langue devenait pâteuse.

“Je les lirai”, dit Bigger, étouffant un bâillement et fourrant les tracts dans sa poche.

“Je veillerai à ce qu’il les lises”, dit Mary.

Jan l’embrassa une dernière fois. Bigger entendit le tramway du Loop qui se rapprochait.

“Eh bien, au revoir”, dit-il.

“Au revoir, chou”, dit Mary. “Je monte devant avec Bigger.”

Elle monta à l’avant de la voiture. Le tramway s’arrêta dans un crissement d’acier, Jan sauta dedans et le tramway repartit en direction du nord. Bigger se dirigea vers Drexel Boulevard. Mary s’affala sur son siège et poussa un soupir. Ses jambes allongées étaient largement écartées. Ils roulèrent ainsi un moment. Bigger avait la tête qui lui tournait.

“Tu es très gentil, Bigger”, dit-elle.

Il la regarda. Sa figure était livide. Ses yeux étaient vitreux. Elle était très ivre.

“J’sais pas”, dit-il.

“Ce que tu peux être *drôle*”, dit-elle en pouffant.

“Possible”, dit-il.

Elle appuya sa tête contre son épaule.

“Ça ne t’ennuie pas, non ?”

“Ça ne m’ennuie pas.”

“Tu sais, en l’espace de *trois* heures, tu n’as pas dit une seule fois *oui* ou *non*.”

Elle s’esclaffa. De haine, tout son corps se contracta. Une fois de plus elle voyait tout ce qui se passait en lui et il n’aimait pas ça. Elle se redressa et se tapota les yeux avec son mouchoir. Les yeux fixés droit devant lui, il engagea la voiture dans l’allée et stoppa. Il sortit pour ouvrir la porte. Elle ne bougeait pas. Ses yeux étaient clos.

“On est arrivés”, dit-il.

Elle essaya de se lever et retomba en arrière.

“Oh ! flûte !”

Elle est saoule, *vraiment* saoule, songeait Bigger. Elle tendit le bras.

“Donne-moi un coup de main. J’ai les jambes en coton...”

Elle s’appuyait sur ses reins et sa robe était remontée si haut qu’il voyait la chair de ses cuisses, à la limite des bas. Il demeura un instant à la contempler ; elle leva les yeux et le regarda. Puis elle se mit à rire.

“Aide-moi, Bigger. J’suis en panne.”

Il l’aida à prendre pied par terre et ses mains sentirent la douceur de son corps. Du fond de leurs orbites, ses yeux noirs le contemplaient fiévreusement. Ses cheveux balayaient le visage de Bigger, le pénétrant de leur parfum. Il serra les dents, pris d’un léger vertige.

“Où est mon chapeau ? Il est tombé quelque part...”

Elle vacillait tout en parlant et ses bras l’enlacèrent plus étroitement. Il regarda autour de lui ; son chapeau gisait sur le marchepied.

“Le voilà”, dit-il.

En le ramassant, il se demanda ce que dirait un blanc s’il le voyait là, avec une femme dans cet état. Et si le vieux Dalton les apercevait ? Plein d’appréhension, il jeta un coup d’œil sur la vaste demeure. Elle était noire et silencieuse.

“Eh ben”, dit Mary, “je crois que je ferais bien d’aller me coucher.”

Il la lâcha, mais dut la rattraper pour l’empêcher de s’étaler sur le pavé. Il la soutint jusqu’au perron.

“Vous pourrez y arriver ?”

Elle le regarda comme s’il l’avait mise au défi.

“Je comprends. Lâche-moi...”

Il retira son bras et d’un pas ferme elle gravit les marches pour s’affaler bruyamment sur le perron de bois, Bigger fit un pas dans sa direction puis il s’arrêta net, les mains tendues, glacé d’épouvante. Grands dieux ! Elle va réveiller tout le monde ! Elle était repliée sur elle-même et se tenait en équilibre sur un genou en s’aidant de la main. Elle s’était retournée et le

contemplant avec une expression d'étonnement amusé. Elle est piquée ! Elle se releva et descendit lentement les marches en se retenant à la rampe. Elle se balançait devant lui avec un sourire sur les lèvres.

“Je peux dire que je suis bien saoule...”

Il l'observait avec un sentiment mitigé d'impuissance, d'admiration et de haine. Si son père les trouvait ensemble, il perdrait sa place. Mais elle était belle, gracile, avec quelque chose dans les yeux qui lui faisait penser qu'elle n'avait pas pour lui les sentiments de haine des autres blancs. Mais, malgré tout, elle était blanche et il la détestait. Elle ferma lentement les yeux, puis les rouvrit : elle faisait un effort désespéré pour se ressaisir. Il fallait peut-être appeler M. Dalton ou Peggy puisqu'elle n'était pas capable d'aller seule à sa chambre. Non... Ce serait la trahir. Et puis... malgré sa haine, il se sentait excité à rester là ainsi à la contempler. Ses yeux se refermèrent et elle perdit l'équilibre. Il la rattrapa.

“Vaut mieux que je vous aide”, dit-il.

“Passons par l'entrée de service, Bigger. Je vais sûrement me fout' par terre... et réveiller tout le monde... si on passe par devant...”

Ses pieds raclaient le ciment tandis qu'il la pilotait jusqu'au sous-sol. Il alluma, tout en la maintenant de sa main libre.

“J'savais pas que j'étais ch...aoule à c'point-là...”, bredouilla-t-elle.

Il la soutint en gravissant lentement l'étroit escalier qui menait à la cuisine ; il la tenait par la taille, et du bout de ses doigts, il touchait le doux renflement de ses seins. Elle s'appuyait de plus en plus lourdement contre lui.

“Essayez de vous tenir debout”, lui chuchota-t-il d'un ton féroce lorsqu'ils arrivèrent dans la cuisine.

Il se disait que Mme Dalton était peut-être debout dans ses voiles blancs au milieu de la cuisine, avec ses yeux vitreux d'aveugle, comme il l'avait trouvée lorsqu'il était venu chercher un verre d'eau. Il entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil. La cuisine était vide et plongée dans l'obscurité, à part une diffuse lueur bleue venue du ciel d'hiver, qui filtrait à travers une fenêtre.

“Venez.”

Elle s'accrochait à Bigger de tout son poids, un de ses bras passé autour de son cou. Il poussa la porte, fit un pas en avant et s'arrêta, tout son corps tendu, l'oreille aux aguets. Il sentit ses cheveux lui balayer les lèvres. Une douce chaleur courait sur sa peau, détendant ses muscles ; il contempla son visage dans la pénombre, les sens intoxiqués par le parfum de ses cheveux et de sa peau. Pendant un moment il resta immobile puis il lui chuchota, à la fois excité et effrayé :

“Venez ; faut que vous montiez dans vot' chambre.”

Il la sortit de la cuisine et la mena dans le corridor ; il était obligé de la faire avancer pas à pas. Le hall était vide et sombre ; lentement, la traînant plutôt que ne la soutenant, il réussit à l'amener jusqu'au pied de l'escalier de service. De nouveau il la haïssait, il la rudoya un peu ;

“Allons, secouez-vous !”

Elle restait immobile, les yeux fermés ; finalement elle marmonna quelque chose et se laissa mollement glisser. Il sentait sous ses doigts la douceur incurvée de son corps et resta immobile à la contempler, plongé dans une sensation d'exaltation physique. La petite garce ! se disait-il. Elle avait son visage tout contre le sien. Il lui fit faire demi-tour et entreprit de gravir les marches une à une. Il entendit un léger craquement et s'arrêta. Il essaya de percer les ténèbres. Mais il n'y avait personne. Lorsqu'il eut atteint le palier, elle s'abandonna totalement, tout en essayant de balbutier quelque chose. Nom de Dieu ! S'il voulait la remuer, maintenant, il ne lui restait plus qu'à la soulever. Il la prit dans ses bras et la porta tout au long du couloir, puis il fit halte. Où donc se trouvait sa porte ? Bon Dieu !

“Où est votre chambre ?” chuchota-t-il.

Elle ne répondit pas. Était-elle ivre morte ? Il ne pouvait pas la planter là ; s'il la lâchait, elle s'affaîsserait sur le sol et y demeurerait toute la nuit. Il la secoua violemment, élevant la voix autant qu'il l'osait.

“Où est vot' chambre ?”

Elle eut un sursaut momentané et le regarda avec des yeux vides.

“Où est vot' chambre ?” lui redemanda-t-il.

Elle roula ses yeux en direction d'une porte. Il l'amena jusque-là et fit halte. Était-ce vraiment sa chambre ? Était-elle trop saoule pour répondre ? Et s'il ouvrait la porte de la chambre des vieux Dalton ? Et puis après ? Ils le congédierait, tout au plus. Ce n'était pas sa faute à lui si elle était saoule ? Il se sentait bizarre, inspiré, comme s'il était en train de jouer la comédie sur une scène, devant une foule de gens. Prudemment, il dégagea une de ses mains et fit tourner le bouton de la porte ; la pièce était obscure et silencieuse. Il tâta le mur sans trouver l'interrupteur. Il resta debout, indécis, effrayé, tenant toujours Mary dans ses bras. Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité et une faible lueur commençait à filtrer à travers une fenêtre. À l'extrémité de la pièce il réussit à distinguer les contours vagues d'un lit blanc. Il la souleva, la porta dans la chambre et ferma doucement la porte.

“Là, réveillez-vous, maintenant.”

Il essaya de la mettre sur ses pieds et s'aperçut qu'elle était toute flasque. Il la reprit dans ses bras, scrutant les ténèbres. Ses sens étaient exaspérés par le parfum de sa chevelure et de sa peau. Elle était bien plus petite que Bessie, son amie, mais bien plus douce aussi. Elle avait la tête sur son épaule ; il resserra son étreinte. Elle tourna lentement la tête et il ne bougea pas la sienne, attendant qu'elle eût suffisamment tourné son visage pour qu'il se trouvât en face du sien. Puis elle inclina sa tête en arrière, lentement, doucement, comme pour s'abandonner. Ses lèvres légèrement humides dans la pénombre bleuâtre étaient entrouvertes et il vit ses dents briller d'un éclat fugitif. Elle avait les yeux clos. Il contempla son visage blafard et son front ceint de boucles noires. Il glissa sa main largement ouverte le long de son dos et le visage de Mary fut contre le sien et leurs lèvres se touchèrent exactement comme une chose qu'il aurait pu lui arriver d'imaginer. Il la mit debout sur

ses pieds et elle s'affaissa contre lui.

Il la souleva et la posa sur le lit. Quelque chose le poussait à partir sur-le-champ, mais il se pencha sur elle, vibrant d'excitation ; il contemplait son visage dans la pénombre, il n'avait pas envie d'ôter ses mains de sa poitrine. Elle s'agitait en murmurant des mots sans suite, toute somnolente. Ses doigts se resserrèrent autour de ses seins et il l'embrassa de nouveau sur les lèvres, la sentant attirée vers lui. Maintenant rien d'autre n'existait que son corps, pour Bigger ; ses lèvres frémissaient Puis il se figea. Derrière lui, la porte avait grincé.

Il se retourna, saisi d'une terreur panique, comme lorsqu'on tombe de très haut dans un rêve. Une forme blanchâtre était debout près de la porte, silencieuse, spectrale. Elle remplissait ses yeux, lui étreignit le corps. C'était Mme Dalton. Il avait envie de la bousculer et de foncer hors de la chambre. Elle appela doucement : "Mary !" d'un ton interrogateur.

Bigger retenait son souffle. Mary balbutiait toujours ; il se pencha sur elle, serrant les poings de frayeur. Il savait que Mme Dalton ne pouvait pas le voir, mais il savait que si d'aventure Mary parlait, elle s'approcherait du lit, le découvrirait et le toucherait. La tension de l'attente était terrible, il avait peur de bouger, craignant de se heurter à quelque chose dans l'obscurité et de révéler sa présence.

"Mary !"

Il sentit que Mary essayait de se lever et repoussa sa tête sur l'oreiller.

"Elle doit dormir", murmura Mme Dalton.

Il aurait voulu s'éloigner du lit, mais il avait peur de trébucher sur un obstacle et que Mme Dalton l'entende, qu'elle sache que Mary n'était pas seule dans la pièce. Complètement affolé, il mit sa main sur la bouche de Mary et pencha la tête de façon à pouvoir porter son regard ou sur Mary ou sur Mme Dalton, en roulant simplement des pupilles. Mary bredouilla quelque chose et chercha encore à se lever. Comme un fou, il attrapa un coin de l'oreiller et l'appliqua sur sa bouche. Il fallait la réduire au silence, sinon il était pincé. Mme Dalton s'avança lentement vers lui et il eut l'impression qu'il allait éclater, tant il était tendu et gonflé. Mary lui enfonceait sauvagement ses ongles dans les mains, alors il saisit l'oreiller et lui recouvrit fermement tout le visage. Le corps de Mary se raidit dans un effort pour se relever et il appuya de tout son poids sur l'oreiller, déterminé à l'empêcher de bouger ou d'émettre le moindre son susceptible de le trahir. Ses yeux étaient pleins de cette vision blanche qui s'approchait de lui à la faveur des ombres. Le corps de Mary eut un nouveau sursaut et il pesa sur l'oreiller, le pressant de toutes ses forces.

Longtemps, il sentit la douleur aiguë des ongles de Mary dans ses poignets. La vision blanche était immobile.

"Mary, c'est toi ?"

Il serra les dents et retint son souffle, complètement subjugué par l'effrayante vision blanche qui flottait devant lui. Il fléchit ses muscles durs

comme de l'acier et appuya sur l'oreiller, il sentit le lit céder lentement, sans heurts, sans bruit. Et subitement, les ongles de Mary cessèrent de lui lacérer les poignets. Ses doigts avaient desserré leur étreinte. Il ne sentait plus les sursauts violents de son corps se dressant contre lui. Elle demeurait immobile.

“Mary ! Est-ce *toi* ?”

À présent, il voyait nettement Mme Dalton. Comme il ôtait ses mains de l'oreiller, il entendit un long soupir s'élever du lit et monter dans la chambre obscure, un soupir qui par la suite, lorsqu'il se le rappela, avait quelque chose de définitif, d'irrévocable.

“Mary ! Tu es malade ?”

Il se redressa. Chaque fois qu'elle esquissait un mouvement, le corps de Bigger en faisait un identique ; il s'écartait sans soulever les pieds, glissant doucement et sans bruit sur le tapis lisse et moelleux, ses muscles si tendus qu'ils lui faisaient mal. À présent, Mme Dalton était penchée sur le lit. Elle étendit les mains et toucha Mary.

“Mary ! Tu dors ? Je t'entendais marcher...”

Mme Dalton se redressa brusquement et fit un pas en arrière.

“Tu es ivre morte ! Tu *pues* le whisky !”

Elle resta silencieuse dans la diffuse lueur bleue ; puis elle s'agenouilla auprès du lit. Bigger l'entendit murmurer. Elle prie, se dit-il, stupéfait, et les mots résonnaient dans sa pensée comme si quelqu'un les avait prononcés à haute voix. Finalement, Mme Dalton se releva et son visage reprit son attitude habituelle, légèrement tendue, à l'écoute. Il attendit, dents et poings serrés. Elle se dirigea lentement vers la porte ; c'est à peine s'il la voyait maintenant. Il entendit craquer la porte ; puis plus rien.

Il se décontracta et se laissa glisser à terre, exhalant violemment son souffle. Il se sentait faible et il était trempé de sueur. Il resta un moment recroquevillé, écoutant le bruit de sa respiration emplir les ténèbres. Peu à peu l'intensité de ses sensations faiblit et il prit conscience de la chambre. Il avait l'impression d'avoir été sous l'empire d'un affreux sortilège et de s'en être libéré. L'extrémité des doigts de sa main droite était profondément enfoncée dans les poils soyeux du tapis et tout son corps vibrait au rythme des battements affolés de son cœur. Il lui fallait sortir au plus vite de cette chambre. Si ç'avait été M. Dalton, que se serait-il passé ? Il l'avait échappé belle.

Il se releva et prêta l'oreille. Mme Dalton était peut-être dans le corridor. Comment sortir de la pièce ? Sa haine pour cette maison et tout ce qu'elle lui avait fait éprouver depuis qu'il s'y trouvait était si intense qu'il en avait des frissons. Il étendit la main derrière lui et sentit le mur ; il était content d'avoir quelque chose de solide derrière le dos. Il regarda le lit plongé dans l'ombre et se souvint de Mary comme de quelqu'un qu'il n'aurait pas revu depuis longtemps. Elle était toujours là. Lui avait-il fait mal ? Il s'approcha du lit et se pencha sur elle ; son visage reposait de profil sur l'oreiller. Il fit un geste vers elle, mais sa main s'arrêta à mi-course. Il cligna des yeux et scruta le

visage de Mary ; il était plus foncé que l'instant d'avant. Elle avait la bouche ouverte, les yeux exorbités et vitreux. Sa poitrine... sa poitrine... sa poitrine ne se soulevait pas ! Il n'entendait plus son souffle comme au début, lorsqu'il l'avait portée dans la chambre ! Il se pencha, lui déplaça la tête avec sa main et s'aperçut qu'elle était détendue et toute molle. Il retira vivement la main. En lui, idées et sensations se dérobaient ; il y avait une chose qu'il s'efforçait désespérément de se dire sans y parvenir. Puis, convulsivement, il retint son souffle et les mots énormes se formèrent lentement, résonnant dans ses oreilles : *Elle est morte...*

La pièce devint irréelle ; elle fut remplacée par la vaste cité des blancs qui s'étalait à l'extérieur. Elle était morte et il l'avait tuée. Il était un assassin, un nègre assassin, un assassin noir. Il avait tué une blanche. Il fallait absolument qu'il s'en aille de là. Mme Dalton s'était trouvée dans la chambre avec lui mais sans le savoir. Était-ce bien sûr ? Peut-être le savait-elle ? Non ! Si ! Peut-être était-elle allée chercher du secours. Non. Si elle avait su elle aurait crié. Elle ne savait pas. Il fallait filer de cette maison. Oui. Il pouvait très bien rentrer chez lui et leur dire demain qu'il avait ramené Mary à la maison et qu'il l'avait quittée à la porte de l'office.

Dans l'obscurité, sa frayeur avait éveillé en lui un élément qu'il considérerait comme *eux* ; c'était à *eux* qu'il lui faudrait fournir des explications. Mais *Jan* ! Oh... Jan le dénoncerait lorsqu'on découvrirait sa mort, Jan dirait qu'il les avait quittés dans la voiture à la 46^e rue, dans Cottage Grave Avenue. Mais il leur dirait que ce n'était pas vrai. Et après tout, c'était un *Rouge*. Sa parole valait bien celle de Jan. Il dirait que Jan était rentré avec eux. Personne ne devait savoir qu'il était le dernier à être resté avec Mary.

Les empreintes digitales ! Il en avait entendu parler dans les illustrés. Ses empreintes digitales le trahiraient à coup sûr ! Elles prouveraient qu'il était entré dans la pièce ! Mais s'il leur disait qu'il était entré pour prendre la malle ? C'est ça ! La *malle* ! Ses empreintes digitales pouvaient très bien se trouver dans la chambre. Il regarda autour de lui et aperçut de l'autre côté du lit, la malle ouverte, avec son couvercle levé. Il pourrait emporter la malle au sous-sol, ranger la voiture au garage et puis s'en retourner chez lui. *Non* ! Il y avait mieux. Il ne rangerait pas la voiture au garage ! Il dirait que Jan était venu jusqu'à la maison et qu'il l'avait laissé dehors dans la voiture. Mais il y avait encore *mieux que ça* ! Il fallait leur faire croire que c'était Jan qui avait fait le coup. Les Rouges étaient capables de tout. Les journaux le disaient bien ! Il leur dirait qu'il avait ramené Jan et Mary en voiture et que Mary avait demandé de l'accompagner dans sa chambre pour prendre la malle – et que Jan était avec eux ! Et qu'il avait pris la malle, l'avait descendue au sous-sol et que lorsqu'il était parti, il avait laissé Jan et Mary – qui étaient... redescendus – assis dans la voiture en train de s'embrasser... *C'est ça* !

Il entendit le tic-tac de la pendule et la chercha des yeux ; elle se trouvait à la tête du lit de Mary ; son cadran blanc luisait dans l'obscurité bleue. Il était trois heures cinq. Jan les avait quittés dans la 45^e rue à Cottage Grave. *Jan ne*

nous a pas quittés dans la 45^e rue ; il est venu avec nous...

Il s'avança vers la malle, abaissa le couvercle et la traîna au milieu de la pièce. Il souleva le couvercle et tâta le contenu ; elle était à moitié vide.

Alors il demeura immobile, respirant à peine, pénétré d'une idée nouvelle.

M. Dalton n'avait-il pas dit qu'ils se levaient tard le dimanche matin ? Mary n'avait-elle pas dit qu'elle allait à Detroit ? Si Mary n'était pas là lorsqu'ils se lèveraient ne croiraient-ils pas qu'elle était déjà partie pour Detroit ? Il... *Oui !* Il pourrait... il pourrait la mettre *dans* la malle ! Elle était petite. Oui ; la fourrer dans la malle. Elle avait dit qu'elle resterait absente trois jours. Peut-être que durant ces trois jours il serait le seul à savoir. Il aurait trois jours devant lui. D'ailleurs c'était une toquée. Toujours fourrée avec les Rouges, pas vrai ? Il pouvait lui arriver n'importe quoi. Si on s'apercevait de son absence, on dirait sans doute que c'était encore un tour de sa façon. Oui, les Rouges sont capables de tout. Les journaux le disent bien, non ?

Il s'approcha du lit ; il lui faudrait la porter dans la malle. Il n'avait pas envie de la toucher mais il savait que c'était nécessaire. Il se pencha. Ses mains tendues tremblaient dans le vide. Il essaya de remuer ses mains et n'y parvint pas. C'était comme s'il s'attendait à l'entendre crier lorsqu'il poserait la main sur elle. Nom de Dieu ! Comme toute cette histoire paraissait idiote ! Il avait envie de rire. Tout cela était irréel. Comme un cauchemar. Il lui fallait soulever une morte et il avait peur. Il avait le sentiment d'avoir depuis longtemps rêvé d'une chose de ce genre et voilà que cette chose était vraiment arrivée. Il entendit le tic-tac de la pendule. Le temps passait. Bientôt il ferait jour. Il fallait agir. Il ne pouvait pas rester là toute la nuit ; ça pourrait lui valoir la chaise électrique. Un frisson d'horreur le saisit, et il sentit quelque chose de froid courir sur sa peau. Nom de Dieu !

Il glissa doucement sa main sous son corps et le souleva. Il la tint dans ses bras ; elle était flasque. Il la porta jusqu'à la malle et involontairement tourna la tête et vit une apparition blanche debout sur le seuil ; instantanément, l'épouvante se glissa dans ses os et paralysa ses membres tandis qu'une douleur lancinante s'emparait de sa tête, quand soudain le fantôme blanc disparut. *J'ai cru que c'était elle...* Son cœur battait à grands coups.

Debout dans la pièce silencieuse avec le cadavre dans les bras, il était assailli par la brutalité des faits comme par les vagues de la mer ; elle était morte ; elle était blanche ; c'était une femme ; il l'avait tuée ; il était noir, il pourrait être pris ; il ne voulait pas être pris ; s'il l'était, on le tuerait.

Il se pencha pour la déposer dans la malle. Allait-il pouvoir la rentrer ? Il regarda encore la porte, s'attendant à voir le fantôme blanc ; mais il n'y avait rien. Il l'inclina sur le côté ; il respirait très fort et son corps tremblait. Il la fit glisser au fond de la malle, écoutant le doux bruissement de sa robe. Il poussa la tête dans un coin, mais les jambes étaient trop longues et ne voulaient pas entrer.

Il crut entendre un bruit et se redressa ; il lui semblait que sa respiration

était aussi bruyante qu'un vent d'orage. Il prêta l'oreille et n'entendit rien. Il fallait faire entrer ses jambes ! Plie-lui les jambes au genou, se dit-il. Oui, ça y est presque. Encore un peu... Il les plia davantage. La sueur lui coulait du menton sur les mains. Il lui replia les genoux et réussit à la fourrer dans la malle. C'était déjà ça de fait. Il rabattit le couvercle, tripota la serrure dans l'obscurité et l'entendit se fermer avec un fort déclic.

Il se redressa, attrapa la malle par une poignée et tira. La malle ne voulait pas bouger. Il se sentit faible et ses mains trempées de sueur n'avaient pas de prise. Il serra les dents, attrapa la malle à deux mains et la traîna vers la porte. Il ouvrit la porte et scruta le couloir ; il était vide et silencieux... Il mit la malle debout, porta sa main droite à son épaule gauche, se baissa pour attraper la poignée et souleva la malle sur son dos.

À présent, il fallait se redresser. Il se raidit ; les muscles de ses épaules, et de ses jambes tressaillaient sous l'effort. Il se mit debout, vacillant et se mordant les lèvres.

À pas de loup, posant lentement un pied devant l'autre, il franchit le couloir, descendit l'escalier, s'engagea dans le couloir menant à la cuisine, puis il s'arrêta. Son dos lui faisait mal et la poignée lui brûlait la main comme un fer rouge. Il avait l'impression que la malle pesait une tonne. À chaque instant, il s'attendait à voir apparaître la vision blanche, à ce qu'elle étende la main, à ce qu'elle touche la malle et s'informe de son contenu. Il aurait voulu poser la malle par terre et se reposer. Mais il craignait de ne plus pouvoir la soulever. Il traversa la cuisine, descendit les marches, laissant la porte de la cuisine ouverte derrière lui. Debout dans le sous-sol obscur avec la malle sur son dos, il écoutait le ronflement du calorifère et vit les charbons rougeoyer à travers les fentes. Il se baissa, pressé d'entendre le choc de la malle contre le ciment du dallage. Il se baissa davantage et s'appuya sur un genou. Nom de Dieu ! Sa main, sciée par le cuir, lâcha la poignée et la malle heurta le sol avec bruit. Il se pencha en avant et saisit sa main droite pour tâcher d'apaiser la cuisante douleur.

Il contempla le foyer. Et soudain, il trembla tout entier à l'idée qui lui était venue. Il – il pourrait, – il pourrait la mettre, il pourrait la mettre *dans* le calorifère, il la *brûlerait* ! C'était le moyen le plus sûr. Il s'approcha du calorifère et ouvrit la porte. Une couche énorme de charbons ardents rougeoyait et vibrait de fureur incandescente.

Il ouvrit la malle. Elle était telle qu'il l'y avait mise : la tête enfouie dans un coin et les genoux repliés sur son abdomen. Il faudrait la soulever une fois de plus. Il se baissa et, la prenant par les épaules, il l'emporta dans ses bras. Le feu sifflait. Fallait-il l'enfourner par la tête ou par les pieds ? Parce qu'il était las et qu'il avait peur et parce que les pieds étaient plus proches, il l'enfoua par les pieds. La chaleur lui desséchait les mains.

Tout était dedans, à part les épaules. Il regarda dans le calorifère ; ses vêtements avaient pris feu et la fumée envahissait tout, de sorte qu'il pouvait à peine y voir. Le courant d'air qui accélérât la combustion lui assourdissait les

oreilles. Il l'attrapa aux épaules et poussa de toutes ses forces, mais le corps ne rentrait pas. Il essaya encore mais sa tête demeurerait toujours dehors. Et maintenant... Nom de Dieu ! Il avait envie de taper du poing. Que faire ? Il se recula et regarda.

Un bruit le fit tourner sur lui-même : Deux flaques de feu vertes – des flaques accusatrices et réprobatrices – le fixaient, issues d'une tache blanche perchée à l'extrémité de la malle. Sa bouche s'ouvrit en un cri silencieux et son corps, paralysé, devint brûlant. C'était le chat blanc, et ses yeux ronds et verts contemplaient, au-delà de lui, la blanche figure qui pendait mollement de la porte du calorifère. *Mon Dieu !*

Il ferma la bouche et avala sa salive. Allait-il attraper le chat pour le tuer et le fourrer dans le calorifère, lui aussi ? Il esquissa un mouvement. Le chat se leva ; sa fourrure blanche se hérissa : son dos s'arrondit. Il essaya de le saisir mais il bondit devant lui avec un long miaulement de terreur et grimpant les escaliers, il franchit la porte et disparut. Oh ! Il avait laissé la porte de la cuisine ouverte. C'était ça. Il ferma la porte et demeura songeur devant le calorifère. Les chats ne parlent pas.

Il sortit son couteau de sa poche, l'ouvrit et demeura près du calorifère à contempler le cou blanc de Mary. Pourrait-il le faire ? Il le fallait. Y aurait-il du sang ? Oh ! Seigneur ! Il regarda alentour avec une expression traquée et suppliante. Il aperçut un tas de vieux journaux soigneusement empilés dans un coin. Il en prit un gros paquet et les mit sous la tête. Il posa la lame acérée contre le cou, sans appuyer, comme s'il s'attendait à ce que le couteau tranche tout seul la chair blanche, sans qu'il ait besoin d'intervenir. Pensif, il contempla le tranchant de sa lame sur la peau blanche ; le métal brillant reflétait la vibrante furie des charbons ardents. Oui, il le *fallait*. Avec des gestes pleins de douceur, il scia dans la chair et la lame heurta un os. Il serra les dents et trancha avec plus de fermeté. Jusqu'à présent il n'y avait de sang nulle part, sauf sur le couteau. Mais l'os rendait sa tâche difficile. La sueur lui coulait dans le dos. Puis le sang se mit à sourdre de plus en plus rapidement, formant des cercles roses qui s'élargissaient sur le journal. Il frappa l'os avec son couteau. La tête pendait mollement sur les journaux et les boucles noires de la chevelure traînaient dans le sang. Il frappa plus fort, mais la tête ne voulait pas se détacher.

Il s'arrêta, complètement affolé. Il avait envie de s'enfuir du sous-sol, le plus loin possible, de se soustraire au spectacle de cette gorge ensanglantée. Mais il ne pouvait pas. Il *fallait* qu'il brûle cette fille. Les yeux vitreux, les nerfs à vif, il se mit à fouiller le sous-sol. Il vit une hachette. *Oui !* Ça ferait l'affaire. Il étala un paquet de journaux sous la tête, la tint de biais avec sa main gauche et après s'être arrêté dans une attitude de prière, il abattit de toutes ses forces la hachette sur l'os du cou. La tête roula par terre.

Il ne pleurait pas mais ses lèvres tremblaient et sa poitrine se soulevait avec violence. Il aurait voulu se coucher à même le sol et dormir pour oublier l'horreur de la chose. Mais il fallait qu'il se sorte de là. À la hâte, il enveloppa

la tête dans les journaux et se servit du paquet pour repousser le tronc sanglant dans le fond du foyer. Puis il y fourra la tête et pour finir, la hachette.

Y aurait-il assez de charbon pour que le corps entier se consume ? Personne ne descendrait avant dix heures du matin, sans doute. Il regarda sa montre. Il était quatre heures. Il prit un autre morceau de papier et y essuya la lame de son couteau. Il mit le papier au feu et son couteau dans sa poche. Il tira sur le levier et le charbon dégringola tout le long de la chute métallique et il vit le foyer s'embraser tandis que s'amplifiait le ronflement de la combustion. Lorsque le corps fut entièrement recouvert de charbon, il remit le levier en place. Ça y est !

Puis, brusquement, il se recula et regarda le calorifère la bouche grande ouverte. Merde ! Les gens allaient *sentir* ! Il y aurait une odeur et quelqu'un regarderait dans le calorifère. Sans but précis, ses yeux fouillaient le sous-sol. Voilà ! Ça ferait l'affaire ! Il aperçut, tout en haut du mur, derrière le calorifère, les lames noires de suie d'un ventilateur. Il trouva le disjoncteur et l'enclencha. Il y eut un brusque ronflement puis un bourdonnement. Tout était bien, à présent ; l'appareil allait aspirer l'air et l'odeur disparaîtrait.

Il ferma la malle et la poussa dans un coin, il la porterait à la gare dans la matinée. Il jeta un coup d'œil circulaire pour voir s'il avait oublié quelque chose de compromettant ; il ne vit rien.

Il sortit par la porte de service ; il tombait une fine poussière de neige. Le temps s'était refroidi. L'auto était toujours dans l'allée. Oui ; il l'y laisserait.

Jan et Mary étaient assis dans la voiture à s'embrasser. Ils avaient dit, bonsoir Bigger... Et il avait répondu, bonsoir... Et il avait touché sa casquette...

En passant devant la voiture, il vit que la portière était encore ouverte. Le sac de Mary était sur le tapis. Il le prit et referma la portière. Non ! Laisse-la ouverte ; il la rouvrit et poursuivit son chemin.

Les rues étaient vides et silencieuses. Le vent glaçait son corps moite. Il fourra le sac sous son bras et se mit à marcher. Que faire à présent ? Devait-il s'enfuir ? Il s'arrêta à l'angle d'une rue et examina le contenu du sac. Il y avait une grosse liasse de billets de 10 et 20 dollars... Bonne affaire ! Il attendrait jusqu'au matin pour décider ce qu'il allait faire. Il était abruti de fatigue et de sommeil.

Il se hâta de rentrer chez lui, monta les marches en courant et pénétra dans la chambre sur la pointe des pieds. Sa mère, son frère et sa sœur dormaient d'un souffle régulier. Il commença à se déshabiller et tout en ôtant ses vêtements, il songeait :

Je leur dirai que je l'ai laissée avec Jan dans l'auto après que j'ai eu descendu la malle dans le sous-sol. Demain matin, je porterai la malle à la gare, comme elle me l'a dit...

Il sentit quelque chose de lourd qui tirait sur sa chemise ; c'était son revolver. Il le sortit ; il était chaud et humide. Il le glissa sous l'oreiller. *Ils ne pourront pas m'accuser de l'avoir fait. S'ils m'accusent, ils ne pourront pas le*

prouver.

Il repoussa les couvertures, se glissa dessous et s'étendit aux côtés de Buddy ; cinq minutes plus tard, il dormait profondément.

Deuxième partie

LA FUITE

Bigger eut l'impression de s'être réveillé aussitôt après avoir fermé les yeux. Ce fut un réveil brutal et soudain, comme si quelqu'un l'avait empoigné par les épaules et l'avait secoué sans ménagements. Il gisait dans son lit, couché sur le dos, ne voyant rien et n'entendant rien. Puis, comme si quelqu'un avait tourné l'interrupteur, il eut conscience de la lumière du jour inondant la pièce. Quelque part au plus profond de lui-même une pensée se dessina : c'est le matin. C'est dimanche matin. Il se souleva sur son coude et pencha sa tête dans une attitude attentive. Plongés dans un profond sommeil, sa mère et ses frère et sœur respiraient doucement. Il vit la pièce et il vit la neige tomber derrière les carreaux ; mais sa pensée n'en concevait nulle image. Toutes ces choses se contentaient d'exister sans relation entre elles ; il subissait l'étrange envoûtement de la neige et du jour et de la douceur de leur souffle, et cet envoûtement attendait la baguette magique de la peur qui d'un seul coup lui donnerait une réalité, une signification. Étendu dans son lit, à peine tiré d'un sommeil profond, il était paralysé dans ses impulsions, incapable de s'élever au niveau du monde des vivants.

Puis, répondant à un pressentiment issu de sa conscience obscure, il bondit hors du lit et atterrit pieds nus au milieu de la pièce. Il avait le cœur battant, les lèvres entrouvertes, les jambes tremblantes. Il fit un effort pour se réveiller complètement. Il détendit ses muscles, sentant la peur, se souvenant qu'il avait tué Mary, qu'il l'avait étouffée, qu'il lui avait tranché la tête et qu'il avait fourré son corps dans le foyer embrasé.

C'était dimanche et il fallait qu'il porte la malle à la gare. Il regarda autour de lui et vit sur une chaise le sac noir et brillant de Mary, posé sur son pantalon. Bonté divine ! Bien qu'il fît froid dans la chambre, des gouttes de sueur perlèrent à son front et sa respiration s'arrêta net.

Il jeta rapidement un coup d'œil autour de lui ; sa mère et sa sœur dormaient toujours. Buddy dormait dans le lit qu'il venait de quitter. Jeter le sac ! Peut-être qu'il avait encore oublié d'autres choses ? De ses doigts nerveux, il chercha dans les poches de son pantalon et trouva le couteau. Il l'ouvrit d'un coup sec et s'avança vers la fenêtre sur la pointe des pieds. Il y avait des traînées de sang noir desséché sur la lame ! Il fallait les supprimer sur-le-champ. Il fourra le couteau dans le sac et s'habilla en hâte, silencieusement. Jeter le couteau et le sac dans la boîte à ordures. C'est ça ! Il mit sa veste et trouva au fond d'une poche les tracts que Jan lui avaient donnés. Les jeter aussi ! Oh ! mais... Non ! Il s'arrêta et froissa les tracts entre ses doigts noirs tandis qu'une idée astucieuse s'emparait de son cerveau. Jan lui avait donné ces tracts, alors il les garderait et les montrerait à la police, s'il

lui arrivait d'être interrogé. C'est ça ! Il les porterait dans sa chambre chez les Dalton et les mettrait dans un tiroir de la commode. Il dirait qu'il ne les avait même pas dépliés et qu'il n'en avait pas eu envie. Il dirait qu'il les avait pris parce que Jan avait insisté. Il mania les tracts avec précaution afin de ne pas faire de bruit et lut les titres : *Le Procès des Préjugés Raciaux. Le Problème Noir aux États-Unis. Blancs et Noirs unis dans la Lutte*. Mais cela ne paraissait pas dangereux. Il regarda au bas du tract et vit un dessin en blanc et noir représentant un marteau et une faucille. En dessous, il lut la phrase suivante : *Imprimé par le Parti Communiste des États-Unis*. Voilà qui paraissait dangereux. Il passa outre et vit un dessin à la plume représentant une main blanche qui serrait une main noire dans un geste de fraternité et il se souvint du moment où Jan, debout sur le marchepied de la voiture, lui avait serré la main. Ç'avait été un moment terrible de honte et de haine. Oui, il leur dirait qu'il avait peur des Rouges, qu'il n'avait pas voulu rester assis dans la voiture avec Jan et Mary, qu'il n'avait pas voulu manger avec eux. Il dirait qu'il l'avait fait uniquement par obligation. Il leur dirait que c'était la première fois de sa vie qu'il s'était assis à une table avec des blancs.

Il fourra les tracts dans la poche de sa veste et consulta sa montre. Il était sept heures moins dix. Il fallait qu'il se dépêche d'emballer ses effets. Il fallait qu'il soit à la gare à huit heures et demie pour porter la malle.

Sa peur était telle qu'il en avait les jambes liquéfiées. Et si Mary ne s'était pas consumée ? Si elle était encore là... visible ? Il avait envie de tout lâcher pour retourner là-bas. Mais peut-être qu'il s'était passé des choses pires encore ; peut-être qu'ils avaient découvert qu'elle était morte et que la police le recherchait. Ne ferait-il pas mieux de quitter la ville sur-le-champ ? Sentant revenir cette excitation qui l'avait poussé à agir lorsqu'il portait Mary dans les escaliers, il demeurait immobile au milieu de la pièce. *Non* ; il allait rester. Les circonstances étaient propices ; personne ne se doutait qu'elle était morte. Il se tirerait d'affaire et détournerait les soupçons sur Jan. Il prit son revolver sous l'oreiller et le fourra dans le creux de sa chemise.

Il quitta la pièce sur la pointe des pieds tout en regardant par-dessus son épaule sa mère et ses frère et sœur qui dormaient. Il descendit dans le vestibule et gagna la rue. Tout était blanc ; il faisait froid. La neige tombait et une bise glaciale soufflait. Les rues étaient désertes. Fourrant le sac sous son bras, il s'engagea dans une ruelle où se trouvait une poubelle couverte de neige.

Était-il prudent de le laisser là ? Les boueux videraient la boîte de bonne heure et par un temps pareil, un dimanche, personne n'aurait idée de venir fouiller dedans. Il souleva le couvercle et enfonça profondément le sac sous une pile d'écorces d'oranges givrées et de pain moisi. Il remit le couvercle à sa place et jeta un coup d'œil alentour, il n'y avait pas une âme en vue.

Il retourna à la chambre et tira sa valise de dessous le lit. Sa famille dormait toujours. Pour emballer ses effets, qui se trouvaient dans la commode, il lui fallait traverser la pièce. Mais comment y parvenir, avec le lit de sa mère

en plein milieu du chemin ? Nom de Dieu ! Il aurait voulu pouvoir les effacer d'un geste de la main. Ils étaient toujours trop près de lui, si proches qu'il ne pouvait jamais faire à son idée. Il se glissa près du lit et l'enjamba. Sa mère fit un léger mouvement puis elle ne bougea plus. Il ouvrit un tiroir de la commode et en retira ses vêtements qu'il empila dans sa valise. Tandis qu'il s'affairait, l'image de la tête de Mary gisant sur les journaux trempés avec ses bouclettes brunes sanguinolentes lui revenait sans cesse.

"Bigger !"

Il retint son souffle et fit demi-tour, roulant des yeux effarés. Sa mère s'était accoudée dans son lit. Tout de suite il se rendit compte qu'il n'aurait pas dû révéler sa peur.

"Qu'est-ce qu'il y a, fils ?" demanda-t-elle à voix basse.

"Rien", répondit-il, chuchotant lui aussi.

"T'as fait un saut comme si on t'avait mordu."

"Oh ! laisse-moi tranquille, faut que je fasse ma valise."

Il savait que sa mère attendait qu'il la mette au courant de ses affaires et à cause de cela il se mit à la haïr. Pourquoi ne pouvait-elle pas attendre qu'il le fasse spontanément ? Et cependant, il savait que de toute façon il ne lui dirait jamais rien.

"T'as eu la place ?"

"Ouais."

"Combien on te paie ?"

"Vingt."

"T'as déjà commencé ?"

"Ouais."

"Quand ?"

"Hier au soir."

"J'me demandais pourquoi tu rentrais si tard."

"Je travaillais", dit-il d'un ton agacé, en traînant ses mots.

"Il était passé quatre heures quand t'es rentré."

Il se retourna et la regarda.

"J'suis rentré à *deux* heures."

"*Quatre* heures passées, Bigger", dit-elle en se démanchant le cou pour regarder l'heure au réveil qui était placé au-dessus de sa tête.

"Je sais tout de même bien à quelle heure j'suis rentré, M'man."

"Mais je te dis qu'il était *quatre* heures passées, Bigger."

"Il était *deux* heures et quelques."

"Oh ! Seigneur ! Si tu *tiens* à ce que ce soit deux heures, c'est bon, mettons deux heures et n'en parlons plus. On dirait que t'as peu de quelque chose."

"Oh ! ça y est, qu'est-ce que t'as encore besoin de faire des histoires ?"

"Quelles histoires, fils ?"

"J'suis à peine levé, qu'tu commences à m'entreprendre."

"Mais voyons, j't'entreprends pas, mon chou. J'suis contente que t'aies la

place.”

“On le dirait pas, à t’entendre.”

Il sentait qu’il avait tort d’agir de cette manière. En insistant de la sorte sur l’heure à laquelle il était rentré la veille au soir, ce détail risquait de prendre trop d’importance aux yeux de sa mère et provoquer une gaffe de sa part. Il se retourna et se remit à emballer. Il n’était pas à la hauteur ; il fallait absolument qu’il se maîtrise.

“Tu veux manger ?”

“Ouais.”

“Je vais te préparer quég’chose.”

“Okay.”

Il l’entendit se lever ; maintenant il n’osait plus se retourner. Il fallait qu’il détourne la tête pendant qu’elle s’habillait.

“Ils sont gentils, les gens, Bigger ?”

“Ça va.”

“T’as pas l’air très content.”

“Oh ! M’man ! Je t’en supplie, bon Dieu ! Tu veux que je *pleure* ?”

“Bigger, des fois j’mé demande ce qui te fait agir comme tu le fais.”

Il avait pris le ton qu’il ne fallait pas ; il devait faire très attention. Il lutta contre la colère qu’il sentait sourdre en lui. Il avait bien assez d’ennuis pour ne pas se disputer avec sa mère par-dessus le marché.

“T’as une bonne place, maintenant”, lui dit la mère. “À toi de t’appliquer à ton travail pour la garder et tâcher de devenir un homme. Un de ces jours, tu auras envie de te marier et d’avoir une maison à toi. Tu as une chance, maintenant. Toi qui disais toujours qu’on ne t’avais jamais donné une chance. Tu l’as, profites-en.”

Il l’entendit aller et venir et sentit qu’elle était suffisamment vêtue pour qu’il pût se retourner. Il boucla sa valise et la posa contre la porte ; puis il se mit à la fenêtre et, l’air triste et songeur, il regarda tomber les gros flocons de neige duveteuse.

“Bigger, tu as l’air tout drôle. Qu’est-ce que tu as ?”

Il fit brusquement volte-face.

“Rien”, fit-il en se demandant quel changement elle pouvait bien discerner en lui. “Rien. Tu m’embêtes, c’est tout”, conclut-il avec le sentiment que même s’il se trahissait d’une façon quelconque, il fallait à tout prix empêcher sa mère de le harceler. Il se demandait sur *quel* ton il parlait. Son ton de voix était-il différent ce matin des autres matins ? Y avait-il quelque chose d’insolite dans sa voix depuis qu’il avait tué Mary ? Pouvait-on deviner qu’il avait fait quelque chose de mal, d’après son comportement ? Sa mère secoua la tête et disparut derrière le rideau pour préparer le petit déjeuner. Il entendit un bâillement, se retourna et aperçut Véra qui s’était accoudée dans son lit, et qui lui souriait.

“T’as été engagé ?”

“Ouais.”

“Combien tu gagnes ?”

“Oh ! écoute Véra. Demande à M’man, j’lui ai d’jà tout raconté.”

“Chic alors ! Bigger a trouvé une place !” chanta Véra.

“Oh ! la ferme”, dit-il.

“Laisse-le tranquille, Véra”, dit sa mère.

“Qu’est-ce qu’il a ce matin ?”

“C’est qu’est-ce qu’il a *tout le temps*, que tu devrais demander.”

“Oh ! Bigger”, dit Véra d’une voix tendre et désolée.

“Cet enfant-là n’a vraiment pas pour deux sous de cervelle”, dit la mère.

“On ne peut même pas lui tirer une parole convenable.”

“Tourne-toi, que je m’habille”, dit Véra.

Bigger regarda par la fenêtre. Il entendit quelqu’un faire “Ah !” et se dit que Buddy s’était réveillé.

“Tourne-toi, Buddy”, dit Véra.

“Okay.”

Bigger entendit sa sœur enfiler ses vêtements à la hâte.

“Vous pouvez vous retourner, maintenant”, dit Véra.

Buddy était assis dans son lit et se frottait les yeux. Assise sur le bord d’une chaise, Véra avait posé son pied droit sur une autre chaise et attachait la boucle de son soulier. Bigger regarda d’un œil vague dans sa direction. Il aurait voulu s’élancer à travers le plafond et s’envoler à jamais de cette pièce.

“T’as pas fini de me regarder comme ça”, dit Véra.

“Hum ?” fit Bigger en regardant ses lèvres boudeuses d’un air surpris. Puis il se rendit compte de ce qu’elle voulait dire et lui fit une grimace en gonflant ses lèvres. Elle se redressa prestement et lui lança un soulier à la tête, le ratant de peu. Le soulier rebondit contre le rebord de la fenêtre et le choc fit trembler les carreaux.

“Je t’avais défendu de me regarder !” hurla Véra.

Bigger se leva, les yeux rouges de colère.

“J’aurais voulu que tu me touches, tiens !” dit-il.

“Véra !” cria la mère.

“Empêche-le de me regarder !” brailla Véra.

“Personne ne la regardait”, dit Bigger.

“T’as regardé sous ma robe pendant que je boutonnais mon soulier !”

“Tu ne peux pas savoir ce que je *regrette* que tu ne m’aies pas touché avec ton soulier”, répéta Bigger.

“J’suis pas un chien, tout de même !” dit Véra.

“Viens t’habiller dans la cuisine, Véra”, dit la mère.

“Avec lui, on a toujours l’impression de n’être pas plus qu’un chien”, dit Véra en sanglotant dans ses mains et en s’éclipsant derrière le rideau.

“Ben mon vieux”, fit Buddy, “j’ai essayé de rester éveillé pour t’attendre, la nuit dernière, mais y avait pas moyen. J’ai été me coucher à trois heures ; j’avais tellement sommeil que j’arrivais pas à garder les yeux ouverts.”

“J’étais rentré avant ça”, dit Bigger.

“Penses-tu ! J’suis resté debout...”

“J’sais à quelle heure j’suis rentré, peut-être !”

Ils se regardèrent en silence.

“Okay !”, dit Buddy.

Bigger était mal à l’aise. Il sentait qu’il s’y prenait mal.

“T’as eu la place ?” interrogea Buddy.

“Ouais.”

“Tu conduis ?”

“Ouais.”

“Quel genre de bagnole ?”

“Une Buick.”

“Je pourrai monter avec toi, un de ces jours ?”

“Bien sûr ; laisse-moi le temps de me retourner.”

Les questions de Buddy le mettaient un peu plus à l’aise ; il appréciait toujours l’adoration que Buddy lui témoignait.

“Oh dis-donc ! Voilà le genre de place qu’y me faudrait”, dit Buddy.

“C’est facile.”

“Tu ne veux pas essayer de m’en dégouter une.”

“Entendu ; mais laisse-moi un peu de temps.”

“T’as une cigarette ?”

“Ouais.”

Ils fumèrent en silence. Bigger pensait au calorifère. Mary était-elle complètement brûlée ? Il regarda sa montre ; il était sept heures. Fallait-il retourner tout de suite sans attendre son petit déjeuner ? Peut-être qu’il avait laissé traîner quelque chose qui leur révélerait que Mary était morte. Mais s’ils se réveillaient tard le dimanche matin comme l’avait dit M. Dalton, ils n’auraient aucune raison d’aller au sous-sol.

“Bessie est passée, hier soir”, dit Buddy.

“Ah ! oui ?”

“Elle a dit qu’elle t’avait vu avec des blancs chez Ernie.”

“Ouais. Je les conduisais, hier soir.”

“Elle parlait de se marier avec toi.”

“Hum !”

“Comment ça se fait qu’les filles sont comme ça, Bigger ? Sitôt qu’un type dégotte une bonne place, tout de suite elles veulent se marier.”

“J’en sais foutre rien.”

“Maintenant que t’as une bonne place, tu peux trouver quelqu’un de mieux que Bessie.”

Bien qu’il fût d’accord avec Buddy, il ne le montra pas.

“J’le dirai à Bessie”, cria Véra.

“Dis-le et j’te casse les reins”, dit Bigger.

“En voilà des façons de parler ! Vous avez pas fini, tous les deux ?” s’écria la mère.

“Ah oui”, dit Buddy. “J’ai rencontré Jack hier soir. Il a dit que t’avais failli

zigouiller ce vieux Gus.”

“J’ai plus rien à voir avec cette bande-là”, dit Bigger d’un ton catégorique.

“Mais Jack est un type bien”, lui dit Buddy.

“Oui, Jack, mais pas les autres.”

À présent, Gus, Jack et G. H. lui paraissaient terriblement loin ; ils appartenaient à une autre vie et tout cela parce qu’il avait passé quelques heures chez les Dalton, parce qu’il avait tué une blanche. Il jeta un regard autour de lui et pour la première fois il vit la chambre. Il n’y avait pas de tapis et le plâtre des murs et du plafond pendait par plaques à maints endroits. Il y avait deux lits de fer en mauvais état, quatre chaises, une vieille commode et une table pliante sur laquelle ils prenaient leurs repas. Ceci ne ressemblait en rien à l’habitation des Dalton. Ici, tout le monde dormait dans la même pièce ; là-bas, il aurait une chambre pour lui seul. Il sentit l’odeur de la cuisine et se souvint que chez les Dalton on ne sentait pas d’odeurs de cuisine ; on n’entendait pas le fracas des casseroles et des pots à travers toute la maison. Chacun vivait dans une chambre et avait son petit monde particulier. Il détestait cette pièce et tous ses occupants, lui inclus. Pourquoi étaient-ils donc obligés de vivre ainsi, lui et les siens ? Qu’avaient-ils fait ? Peut-être qu’ils n’avaient rien fait. Peut-être qu’ils étaient condamnés à vivre ainsi précisément pour cette raison qu’aucun d’entre eux n’avait jamais fait grand-chose de bien ou de mal.

“Mets la table, Véra. Le petit déjeuner est prêt”, annonça la mère.

“Oui, M’man.”

Bigger s’assit à sa place et attendit son repas. C’était peut-être la dernière fois qu’il mangeait là. Il réalisait cela nettement et cela l’aidait à lui faire prendre patience. Peut-être bien qu’un jour il mangerait en prison. Il était là assis avec eux et ils ne savaient pas qu’il avait assassiné une blanche, qu’il lui avait tranché la tête et qu’il avait brûlé son cadavre. La pensée de l’acte qu’il avait commis, son atrocité même, l’audace qui s’associait à de semblables actes lui constituaient pour la première fois, dans sa vie dominée par la peur, une barrière protectrice contre le monde qu’il redoutait. Il avait assassiné et il s’était créé une existence neuve. C’était quelque chose qui lui appartenait en propre et pour la première fois de sa vie il possédait quelque chose que les autres ne pouvaient pas lui retirer. Oui ; il pouvait demeurer calmement assis et manger sans se préoccuper de ce que sa famille pouvait penser ou faire. Il possédait un rempart naturel derrière lequel il pouvait les contempler à son aise. Son crime était une ancre qui l’amarrait solidement dans le temps. Elle lui donnait une sorte de confiance qu’il ne trouvait ni dans son revolver ni dans son couteau. À présent, il était en dehors de sa famille, au-dessus et au-delà d’elle ; ils étaient incapables même de concevoir un acte pareil de sa part. Et il avait commis un acte dont il ne se serait jamais cru capable.

Bien qu’il eût tué par accident, il ne se sentait pas une seule fois le besoin de se redire à lui-même que ç’avait été un accident. Il était noir et il s’était trouvé seul dans une pièce où une jeune fille avait été assassinée ; par

conséquent, il l'avait tuée. De toute façon et quoi qu'il pût dire, ce serait la version unanime. Et dans un certain sens, il savait que la mort de la jeune fille n'avait pas été accidentelle. Il avait tué bien des fois auparavant, mais les autres fois, il ne s'était pas trouvé de victime ou de circonstance à portée pour incarner ou dramatiser sa volonté de tuer. Son crime lui semblait naturel ; il sentait que sa vie tout entière convergeait, vers une chose de ce genre. Il n'était plus question de se demander stupidement ce qui allait lui arriver, à lui et à sa peau noire ; il le savait, maintenant. Le sens caché de toute son existence – un sens que les autres ne voyaient pas et qu'il avait toujours essayé de dissimuler – s'était révélé. Non ; ce n'était pas un accident et il ne prétendrait jamais que c'en était un. Une sorte d'orgueil mêlé de terreur le prenait lorsqu'il sentait et se disait qu'un jour il pourrait crier à la face de tous qu'il avait commis cet acte. En acceptant le crime, il répondait au sentiment obscur mais profond d'un devoir accompli à l'égard de lui-même.

À présent que la glace était rompue, n'y avait-il pas d'autres choses qu'il pourrait faire ? Qu'y avait-il pour l'arrêter ? Tandis qu'il était là assis, à attendre son petit déjeuner, il sentait qu'il en arrivait à une conclusion qui s'était longtemps dérobée. Les choses se précisaient : dorénavant il saurait agir. L'important c'était de se comporter exactement comme les autres, de vivre comme ils vivaient et pendant qu'ils ne regardaient pas, de faire ce qui vous passait par la tête. Ils ne sauraient jamais. Il sentait dans la présence tranquille de sa mère et de ses frère et sœur une force inconsciente et muette, aspirant à vivre sans penser, aspirant à la vie paisible avec ses habitudes, aspirant à l'espoir qui aveugle. Il sentait qu'ils tenaient et aspiraient à voir la vie sous un angle donné ; qu'ils avaient besoin d'une certaine vision du monde ; qu'il y avait un mode d'existence qu'ils préféraient à tout autre et qu'ils étaient aveugles devant tout ce qui ne cadrerait pas avec cela. Ils ne voulaient pas voir ce que faisaient les autres si cela ne satisfaisait pas leurs propres aspirations. Il n'y avait donc qu'à être hardi, qu'à faire quelque chose à quoi personne ne songerait. Tout cela se présentait à lui sous la forme d'un sentiment puissant et simple ; il y avait en chacun un besoin aveuglant de croire, et s'il avait, lui, la possibilité de voir cependant que les autres étaient aveugles, il pourrait s'emparer de ce qu'il convoitait sans être jamais pris. Qui donc pourrait une seconde s'imaginer que *lui*, cet adolescent noir et timide, était capable d'assassiner et de brûler une riche jeune fille blanche et ensuite de s'asseoir à table et d'attendre tranquillement son petit déjeuner ? Il frémit d'exaltation à cette pensée.

Tandis qu'il était assis à la table à regarder la neige tomber, bien des problèmes se simplifiaient. Non, désormais, il n'aurait plus besoin de se dissimuler derrière un mur ou un rideau ; il possédait un plus sûr moyen d'assurer sa sécurité, un moyen plus simple. Ce qu'il avait fait la veille au soir lui en avait fourni la preuve. Jan était aveugle. Mary était aveugle. M. Dalton était aveugle ; et Mme Dalton était aveugle ; oui, aveugle dans plus d'un sens. Bigger sourit légèrement. Mme Dalton n'avait pas su que Mary était morte

lorsqu'elle s'était penchée sur le lit de cette chambre, la veille. Elle avait cru que Mary était ivre parce qu'elle était habituée à voir Mary rentrer ivre à la maison. Et Mme Dalton n'avait pas su qu'il était dans la pièce avec elle ; c'était la dernière chose à laquelle elle eût songé. Il était noir et par conséquent n'eût pas figuré dans ses pensées en de pareilles circonstances. Bigger sentait qu'il y avait des tas de gens semblables à Mme Dalton, des tas de gens aveugles...

"Tiens, Bigger", dit sa mère en posant une assiette de gruau d'avoine sur la table.

Il se mit à manger, soulagé d'avoir réfléchi à ce qui lui était arrivé la veille. Il sentait qu'il pouvait à présent se dominer.

"Et vous, vous ne mangez pas ?" demanda-t-il avec un regard circulaire.

"T'occupe pas, mange. T'es pressé. Nous aut' nous mangerons plus tard", répondit sa mère.

Il n'avait pas besoin d'argent, car il avait celui qu'il avait pris dans le sac de Mary ; mais il ne voulait rien laisser au hasard.

"T'as de l'argent, M'man ?"

"Un tout p'tit peu, Bigger."

"M'en faut."

"Tiens, v'là cinquante *cents*. C'qui fait qu'il me reste tout juste un dollar pour tenir jusqu'à mercredi."

Il fourra le demi-dollar dans sa poche. Buddy avait fini de s'habiller et se tenait assis sur le bord du lit. Soudain il vit Buddy, il le vit sous le même angle que Jan. Buddy était doux et imprécis ; ses yeux étaient sans défense et leur regard ne dépassait pas la surface des choses. C'était étrange qu'il ne l'eût pas remarqué auparavant. Buddy était aveugle, lui aussi. Buddy restait là assis, à lui envier son emploi. Buddy aussi tournait en rond comme une bille dans sa rainure, sans rien voir des choses. En comparaison de la façon dont Jan était habillé, les vêtements de Buddy avaient l'air de flotter de partout. Il semblait être sans but, perdu, sans arêtes vives, sans aspérités, comme un chiot grassouillet. En regardant Buddy tout en songeant à Jan et à M. Dalton, il vit en Buddy une sorte de stagnation, d'isolement, une chose vide de sens.

"Pourquoi que tu me regardes comme ça, Bigger."

"Hum ?"

"Tu me regardes d'un air si drôle."

"Je ne m'en rendais pas compte. Je réfléchissais."

"À quoi ?"

"À rien."

Sa mère reparut dans la pièce, portant des aliments, et il vit combien elle était inconsistante et informe. Elle avait les yeux creux et tirés, avec de grands cernes dus au manque de sommeil. Elle se déplaçait lourdement, touchant de ses doigts les meubles pour assurer son équilibre. Elle traînait les pieds sur le plancher et son visage tendu par l'effort avait une expression douloureuse. Chaque fois qu'elle voulait regarder quelque chose, même lorsqu'elle était

proche, elle tournait complètement la tête et le corps, sans bouger les yeux. Il semblait qu'il y eût dans son cœur un fardeau si pesant et d'un équilibre si précaire qu'elle prenait toutes sortes de précautions afin de ne pas avoir à en supporter le poids. Elle vit qu'il la regardait. "Mange, Bigger."

"Je mange."

Véra apporta son assiette et s'assit en face de lui. Bigger avait le sentiment que bien que son visage fût plus petit et plus lisse que celui de leur mère, on y lisait déjà les premiers symptômes d'une lassitude identique. Combien Véra était différente de Mary ! Il s'en rendait compte rien que dans la façon dont Véra remuait la main pour porter sa fourchette à ses lèvres ; dans chacun de ses gestes elle semblait se soustraire à la vie. Rien que sa façon de s'asseoir dénotait une peur si profonde qu'elle en était devenue organique. Elle portait de minuscules portions de nourriture à ses lèvres comme quelqu'un qui craint de s'étouffer ou d'en avoir trop peu.

"Bigger ?" brailla Véra d'un ton pleurard.

"Hum ?"

"Tu vas finir, oui ?" dit Véra, en posant sa fourchette et en balayant violemment l'air de sa main.

"Quoi ?"

"Finis de me regarder, Bigger."

"Oh ! ferme ton bec et mange."

"M'man, empêche-le de me regarder !"

"J'la regarde pas, M'man !"

"Mon œil, tiens !" dit Véra.

"Mange ton déjeuner et tais-toi", dit la mère.

"Il n'arrête pas d'me dévisager, M'man !"

"T'es piquée, ma fille !" dit Bigger.

"J'suis pas plus piquée qu'toi !"

"Finissez, *vous deux* !" dit la mère.

"J'mangerai pas tant qu'il sera là à me dévisager", dit Véra ; elle se leva et alla s'asseoir sur le bord du lit.

"Vas-y, bouffe !" dit Bigger en se levant d'un bond et en prenant sa casquette. "Moi je fous le camp."

"Qu'est-ce qui t'a pris, Véra ?" interrogea Buddy.

"Mêle-toi de ce qui te regarde !" dit Véra, les yeux pleins de larmes.

"Je vous en *supplie* mes enfants, allez-vous vous taire !" clama la mère.

"M'man, tu devrais pas le laisser me traiter comme ça", dit Véra.

Bigger prit sa valise. Véra reprit sa place en s'essuyant les yeux.

"Quand vais-je te revoir, Bigger ?" demanda la mère.

"Je ne sais pas", répondit-il en claquant la porte derrière lui.

Il était à mi-chemin dans les escaliers lorsqu'il entendit crier son nom.

"Hé, Bigger !"

Il s'arrêta et tourna la tête. Buddy descendait en courant. Il attendit en se demandant ce qui n'allait pas.

“Qu’est-ce que tu veux ?”

Buddy restait devant lui, timide, souriant.

“Ben... euh... euh...”

“Qu’est-ce que t’as ?”

“Oh, flûte ! j’pensais juste que...”

Bigger se contracta, pris de peur.

“Mais dis-donc, qu’est-ce que t’as à être excité comme ça ?”

“Oh ! c’est sûrement rien... je m’disais que t’avais p’têt des embêtements...”

Bigger gravit quelques marches et se tint tout près de Buddy.

“Des embêtements... Comment ça ?” demanda-t-il d’une voix étouffée, chargée d’angoisse.

“Ben euh... euh... j’trouvais comme ça que t’avais l’air un peu énervé. Je voulais t’aider, c’est tout... Alors je... je...”

“Qu’est-ce qui t’a donné cette idée-là ?”

Buddy lui tendit une poignée de billets de banque.

“T’as laissé tomber ça par terre”, dit simplement Buddy.

Bigger recula, pétrifié. Il fouilla dans sa poche, l’argent n’y était pas. Il prit l’argent et le fourra dans sa poche d’un geste rapide.

“M’man l’a vu ?”

“Non.”

Sans un mot, il considéra longuement Buddy. Il savait que Buddy mourait d’envie d’être avec lui, de partager son secret ; mais ce n’était pas possible, à présent. Il empoigna le bras de Buddy et le serra fortement.

“Écoute, ne le dis à personne, t’as compris ? Tiens...” fit-il, tirant le rouleau de sa poche et en détachant une coupure. Tiens, prends ça et, achète-toi quéq’chose. Mais surtout ne le dis à *personne* !”

“Oh ! dis. Merci... Je... je l’dirai pas. Mais j’peux rien faire pour toi ?”

“Non... non...”

Buddy remonta l’escalier.

“Attends !” dit Bigger.

Buddy revint et le regarda en face, les yeux brillants, avides. Bigger le regarda, son corps tendu comme celui d’un animal prêt à bondir. Mais son frère ne le trahirait pas. Il pouvait compter sur Buddy. Il reprit Buddy par le bras et le serra à le faire crier.

“Ne le dis à *personne*, t’entends ?”

“Nan, nan... j’le dirai pas.”

“C’est bon. Rentre, maintenant.”

Buddy remonta les escaliers quatre à quatre et disparut. Bigger demeurerait immobile, à méditer dans l’ombre de l’escalier. Il se débarrassa de la sensation qu’il avait éprouvée sans en ressentir de la honte, mais avec impatience. Pendant un instant, il avait ressenti à l’égard de Buddy la même chose qu’à l’égard de Mary lorsqu’elle avait été couchée sur son lit et que la blanche vision s’était avancée vers lui dans la pénombre bleuâtre. Mais il ne dira rien,

songeait-il.

Il sortit. L'air était froid et la neige ne tombait plus. Là-haut, le ciel s'éclaircissait un peu. En tournant devant la boutique du coin qui était ouverte toute la nuit, il se demanda si quelqu'un de la bande se trouvait dans les parages. Peut-être que Jack ou G. H. traînaient par là après une nuit blanche, comme cela leur arrivait souvent. Bien qu'il eût le sentiment d'être à jamais séparé d'eux, il désirait étrangement leur présence. Il voulait savoir ce qu'il éprouverait en les revoyant. Comme un ressuscité, il voulait éprouver et sentir chaque chose pour savoir ce qui se passerait ; comme un homme qui se relève guéri d'une longue maladie, il avait des envies profondes et fantasques.

Il jeta un coup d'œil à travers la vitre givrée ; oui, G. H. était là. Il ouvrit la porte et entra. Assis près de la fontaine à soda, G. H. s'entretenait avec le barman. Bigger s'assit à ses côtés. Ils ne se parlaient pas. Bigger acheta deux paquets de cigarettes et en passa un à G. H. qui lui jeta un regard étonné.

“C'est pour *moi* ?” demanda G. H.

Bigger fit un geste de la main et abaissa les coins de sa bouche.

“Mais oui.”

G. H. ouvrit le paquet.

“Bon Dieu, c'est fou c'que j'avais envie de fumer. Dis-donc, tu travailles, maintenant ?”

“Ouais.”

“Ça te plaît ?”

“Oh ! j'y comprends”, fit Bigger en croisant deux doigts par superstition.

Il tremblait d'excitation ; la sueur perlait à son front. Il était excité et quelque chose le poussait à s'exciter davantage. C'était comme une soif surgie de son sang. La porte s'ouvrit et Jack entra.

“Alors, comment c'est, Bigger ?”

Bigger hocha la tête.

“Tout ce qu'y a d'pépère”, fit-il. “Dites donc ; donnez-moi un autre paquet de cigarettes”, dit-il à l'employé. “Pour toi, Jack.”

“Merde alors, t'es plein aux as !” fit Jack en lorgnant le paquet de billets.

“Où est Gus ?” demanda Bigger.

“Il sera là dans une minute. On a passé toute la nuit chez Clara.”

La porte s'ouvrit à nouveau ; Bigger tourna la tête et vit entrer Gus. Gus s'arrêta net.

“Allez, n'commencez pas à vous battre”, dit Jack.

Bigger acheta un autre paquet de cigarettes et le lança en direction de Gus. Gus l'attrapa et se figea sur place, l'air ahuri.

“Alors, on se raccommode, Gus ?” dit Bigger.

Gus s'avança lentement ; il ouvrit le paquet et en alluma une.

“Toi alors, on peut dire que t'es un drôle de cinglé”, fit-il avec un sourire embarrassé.

Bigger savait que Gus était heureux d'être réconcilié avec lui.

Bigger n'avait plus peur d'eux, à présent ; il était assis, les pieds sur sa

valise, et les dévisageait à tour de rôle avec un paisible sourire.

“Tu peux pas me refiler un dollar ?” dit Jack.

Bigger détacha de la liasse un dollar pour chacun.

“Bigger, si tous les nègres sont cinglés, tu ne déparas pas la collection”, reprit Gus, avec un rire joyeux.

Mais il fallait qu’il parte ; il ne pouvait pas rester là avec eux. Il commanda trois bouteilles de bière et prit sa valise.

“Tu n’en bois pas une avec nous ?” demanda G. H.

“Non ; il faut que j’m’en aille.”

“À un de ces jours !”

“R’voir !”

Il leur fit un geste d’adieu et sortit. Il foulait la neige avec un sentiment de vertige et d’ivresse. Sa bouche était ouverte et ses yeux brillaient. C’était la première fois qu’il se trouvait en leur présence sans ressentir de crainte. Il suivait une route étrange dans un monde étrange et ses nerfs étaient avides de savoir où elle le conduirait. Il traîna sa valise jusqu’au coin de la rue et attendit le tramway. Il glissa ses doigts dans la poche de son veston et palpa la liasse de billets. Au lieu d’aller chez les Dalton, il pourrait prendre le tramway jusqu’à une gare et quitter la ville. Mais que se passerait-il s’il partait ? S’il se sauvait maintenant, on penserait tout de suite qu’il savait quelque chose au sujet de Mary, dès qu’on se serait aperçu de sa disparition. Non ; il valait bien mieux tenir le coup et voir ce qui allait se passer. Bien du temps pourrait s’écouler avant que l’on suppose que Mary ait été assassinée et davantage encore avant qu’on le soupçonne d’être l’auteur du coup. Et quand on s’apercevrait de la disparition de Mary, n’est-ce pas aux Rouges que l’on penserait immédiatement ?

Le tramway s’arrêta et il sauta dedans ; il changea à la 47^e rue et prit un autre tramway qui desservait le quartier est de la ville. Il scruta anxieusement le reflet imprécis de son visage noir sur la vitre embuée. Est-ce qu’un seul de ces visages blancs qui l’entouraient pourrait le soupçonner d’avoir tué une jeune blanche. Non ! Ils le croiraient peut-être capable de voler quelques *cents*, de violer une femme, de se saouler ou de jouer de la lame ; mais tuer une fille de milliardaire et brûler son cadavre ? Il esquissa un sourire et sentit tout son corps vibrer. Tout était devenu clair et simple ; il fallait se comporter comme les autres se figuraient que l’on devait le faire tout en agissant à sa guise. Dans un sens, c’était bien cela qu’il avait fait toute sa vie, d’une façon bruyante et grossière, mais ce n’était que la veille au soir, lorsqu’il avait étouffé Mary dans sa chambre sous le regard aveugle de sa mère qui était là, les bras écartés, que l’évidence de la chose l’avait frappé. Bien qu’il tremblât légèrement, il n’avait pas réellement peur. Il était avide de savoir et en même temps terriblement ému. Je m’en charge, se dit-il en pensant à M. et à Mme Dalton.

Une seule chose le tourmentait ; il lui fallait se débarrasser de cette vision qu’il avait de Mary avec sa tête sanglante sur la pile de journaux. S’il y

parvenait, tout irait bien.

“C’est fou ce qu’elle a pu se conduire bêtement”, songeait-il en se rappelant les façons de Mary... “Pas idée de ça ! C’est de sa faute à cette sacrée fille. C’est elle qui m’a *forcé* à le faire. Je pouvais pas faire autrement ! Elle aurait pu avoir un peu plus de jugeote ! Elle aurait dû me laisser tranquille, nom de Dieu !”

Il n’avait pas de peine à cause de Mary ; il ne songeait pas à elle comme à une personne réelle, comme à un être humain ; il ne l’avait pas connue assez longtemps ni assez bien pour cela. Pour lui, le fait de l’avoir assassinée se justifiait plus qu’amplement par la peur et la honte qu’elle lui avait fait éprouver.

À première vue la façon d’agir de Mary avait suscité en lui de la peur et de la honte. Mais lorsqu’il approfondissait la question, la chose lui paraissait impossible. Il ne pouvait s’expliquer l’origine de cette peur et de cette honte ; elles étaient là, sans plus. Chaque fois qu’il avait pris contact avec Mary il les avait senties monter en lui avec une chaleur et une force insoupçonnées.

Ce n’était pas à la présence de Mary qu’il réagissait lorsqu’il éprouvait cette peur et cette honte. Mary avait servi à déclencher ses émotions, des émotions qui étaient dues à de multiples Mary. Et à présent qu’il l’avait tuée, il sentait diminuer la tension de ses muscles ; il s’était débarrassé d’un fardeau invisible qu’il portait depuis longtemps.

Tandis que le tramway tanguait dans la neige, il leva les yeux et vit des noirs sur les trottoirs couverts de neige. Ces gens éprouvaient de la peur et de la honte comme lui. Bien des fois il avait discuté des blancs avec eux, au coin d’une rue, pendant que les belles autos, sveltes et racées, filaient devant eux à toute allure. Aux yeux de Bigger et de ceux de son espèce, les blancs n’étaient pas réellement des êtres humains ; ils étaient une sorte de grande force de la nature, comme un ciel d’orage dont on sent la menace au-dessus de sa tête, ou comme une rivière profonde et tumultueuse s’étalant soudain à vos pieds dans l’obscurité. Aussi longtemps que lui et ceux de son espèce ne dépassaient pas certaines limites, il n’y avait pas de raison pour craindre cette force blanche. Mais qu’ils la craignissent ou non, elle n’en était pas moins là, dans leur vie, et tous les jours de leur vie ; et bien qu’ils n’eussent jamais accolé un nom à cette chose, ils admettaient sa réalité. Et du moment qu’ils vivaient dans ce quartier qui leur avait été assigné, ils lui payaient un tribut tacite.

Parfois, très rarement, il était pris d’un désir de solidarité, d’un sentiment fraternel à l’égard des autres noirs. Il rêvait alors d’une résistance à cette force blanche, mais ce rêve s’évanouissait lorsqu’il regardait autour de lui ceux de sa race. Bien qu’ils fussent noirs comme lui, il sentait qu’il était trop différent d’eux pour qu’il puisse y avoir association ou vie commune. Cela ne pouvait arriver que sous la menace de la mort ; que dans la honte et dans la peur, le dos collé au mur. Jamais ils ne pourraient noyer leurs divergences dans l’espoir.

Tandis qu’il poursuivait sa route dans le tram en regardant les noirs sur les

trottoirs, il sentait qu'un moyen de mettre un terme à cette peur et à cette honte était de faire agir tous ces noirs d'un seul accord, de les gouverner, de leur indiquer ce qu'il fallait faire et les forcer à le faire. Confusément, il sentait qu'il devait exister une direction que lui et tous les autres noirs suivraient de tout cœur ; qu'il devait exister un moyen de faire fusionner leurs faims dévorantes et leurs aspirations inquiètes ; qu'il devait y avoir une façon d'agir qui dispensait la certitude et la foi au corps et à l'esprit. Mais il sentait que tout cela ne serait jamais pour lui ni pour ceux de sa race, et il les détestait et avait envie de les effacer de la surface de la terre.

Pourtant il espérait toujours, vaguement. Ces derniers temps, il avait pris goût à entendre parler d'hommes qui étaient des chefs, car dans le commandement et l'obéissance, il entrevoyait vaguement le moyen d'échapper à ce bourbier de peur et de honte qui corrompait toute sa vie. Il aimait entendre parler de la conquête de la Chine par les Japonais ; de l'anéantissement des Juifs par Hitler ; de l'invasion de l'Espagne par Mussolini. Ce qu'il y avait de bien ou de mal dans ces agissements ne l'intéressait pas ; ils offraient simplement de l'intérêt à ses yeux comme des moyens possibles d'évasion. Il avait l'impression qu'un jour un noir ferait l'union du peuple noir et que ce jour-là ils agiraient mettant un terme à la peur et à la honte. Il n'évoquait jamais cela par des images précises ; il le sentait ; cette impression durait un certain temps et puis il oubliait. Mais au plus profond de lui-même, il y avait toujours de l'espoir.

C'était la peur qui l'avait poussé à se battre avec Gus à la salle de billard. S'il s'était senti sûr de lui-même et de Gus, il ne se serait pas battu. Mais il connaissait Gus et il se connaissait et il savait que l'un d'eux faillirait à sa tâche au moment décisif. Comment songer à cambrioler Blum dans ces conditions ? Il se méfiait de Gus et le craignait, et dès qu'il essayait de s'allier avec Gus pour faire quelque chose, il détestait Gus et se détestait lui-même. Néanmoins, en dernière analyse, sa haine et son espoir se détournaient de Gus et de lui-même ; son espoir résidait en une chose vague et bienveillante qui l'aiderait et le dirigerait, et sa haine se tournait contre les blancs ; car il sentait que, même de loin, même sans s'occuper de lui, ils le commandaient en déterminant ses rapports avec les autres noirs.

Le tramway rampait à travers la neige ; le prochain arrêt était Drexel Boulevard. Il prit sa valise et s'approcha de la porte. Dans quelques minutes il allait savoir si Mary s'était entièrement consumée. Le tram s'arrêta ; il s'élança sur la voie et s'enfonça dans la neige jusqu'aux chevilles en se dirigeant vers la maison des Dalton.

Lorsqu'il eut atteint l'allée, il vit que la voiture se trouvait exactement où il l'avait laissée, mais qu'elle était couverte d'une moelleuse couche de neige. La masse imposante de la maison émergeait de la brume, blanche et silencieuse. Il ouvrit la grille et passa devant l'auto, les yeux pleins d'une vision de Mary avec son cou sanglant dépassant de la porte du calorifère et sa tête aux boucles brunes reposant sur les journaux maculés. Il s'arrêta, hésitant.

Il pouvait faire demi-tour et s'en aller. Il pouvait monter dans la voiture et se trouver à des milles de distance avant que personne ne le sache. Mais pourquoi s'enfuir sans motif véritable ? Il avait assez d'argent pour gagner le large en temps utile. Et il avait son revolver. Ses doigts tremblaient au point qu'il avait du mal à déverrouiller la porte ; mais ils ne tremblaient pas de peur. Ce qu'il éprouvait, c'était une sorte d'impatience, de confiance, de plénitude, de liberté ; toute sa vie était impliquée dans un acte suprême, lourd de signification. Il poussa la porte puis se figea dans une immobilité de pierre, retenant doucement son souffle. Dans le reflet rouge du calorifère se tenait une silhouette baignée d'ombre. Est-ce Mme Dalton ? Mais elle était plus haute et plus forte que Mme Dalton. Oh ! c'était Peggy. Elle avait le dos tourné et était légèrement penchée. Elle semblait regarder attentivement le foyer. Elle ne m'a pas entendu entrer, se dit-il. *Peut-être que je devrais m'en aller !* Mais avant qu'il eût esquissé un mouvement, Peggy s'était retournée.

“Oh ! bonjour Bigger.”

Il ne répondit pas.

“Je suis contente que vous soyez là, j'allais justement recharger le calorifère.”

“J'vais le faire, m'dame.”

Il s'avança, essayant de voir s'il restait des traces de Mary dans le calorifère. Lorsqu'il fut près de Peggy, il vit qu'elle regardait attentivement, à travers les fentes de la porte, le lit rouge du charbon incandescent.

“Le chauffage marchait très fort, cette nuit”, dit Peggy, “mais il est tombé ce matin.”

“J'vais arranger ça”, dit Bigger qui restait là sans oser ouvrir la porte du calorifère à cause de la présence de Peggy à ses côtés dans la pénombre rougeâtre.

Il entendit le grondement sourd du tirage et se demanda si elle soupçonnait quelque chose. Il savait qu'il aurait dû allumer ; mais il craignait que la lumière ne révèle des lambeaux de Mary dans le foyer.

“J'vais arranger ça, m'dame”, répéta-t-il.

Un instant il se demanda s'il lui faudrait la tuer pour l'empêcher de parler au cas où, en allumant elle découvrirait quelque chose qui lui fasse soupçonner la mort de Mary. Sans tourner la tête, il aperçut une pelle de fer posée dans un coin, à portée de sa main. Ses mains se fermèrent. Peggy s'écarta de lui et alla vers la lampe qui pendait au plafond à l'extrémité de la pièce, au pied de l'escalier.

“Je vais allumer”, dit-elle.

Preste et silencieux, il se dirigea vers la pelle et attendit de voir ce qui allait se passer. La lampe s'alluma. La clarté aveuglante le fit cligner des yeux. Peggy était debout au pied de l'escalier, sa main droite serrée contre sa poitrine. Elle était revêtue d'un kimono et s'efforçait de le maintenir fermé. Bigger comprit tout de suite. Pas un instant elle n'avait songé au calorifère ; elle était simplement un peu confuse de s'être laissé surprendre en kimono

dans le sous-sol.

“Mlle Dalton est-elle descendue ?” demanda-t-elle par-dessus son épaule en s’engageant dans l’escalier.

“Non, m’dm... J’ai pas vue.”

“Vous venez d’arriver ?”

“Oui, m’dame.”

Elle s’arrêta, et tourna la tête dans sa direction.

“Mais la voiture... elle est dans l’allée...”

“Oui, m’dame”, dit-il, sans fournir d’explication.

“Alors elle est restée dehors toute la nuit.”

“J’sais pas, m’dame.”

“Vous ne l’avez pas rentrée au garage ?”

“Non, m’dame. Mam’zelle Dalton m’a dit de la laisser dehors.”

“Oh ! Alors elle est *bien* restée dehors toute la nuit : C’est pour cela qu’elle est couverte de neige.”

“J’ai idée qu’oui, m’dame.”

Peggy secoua la tête et soupira.

“Eh bien, j’imagine qu’elle va pas tarder à descendre pour se faire conduire à la gare.”

“Oui, m’dame.”

“Je vois que vous avez descendu la malle.”

“Oui, m’dame. Elle m’a dit de la descendre hier soir.”

“Ne l’oubliez pas”, dit-elle en passant la porte de la cuisine.

Longtemps après son départ, il demeura au même endroit sans faire un mouvement. Puis, lentement, il inspecta le sous-sol, tournant la tête comme un animal aux aguets, pour voir si rien ne clochait. La pièce était exactement dans l’état où il l’avait laissée la veille. Il la parcourut en tous sens pour regarder plus minutieusement. Soudain il s’arrêta, les yeux écarquillés. Devant lui, il vit par terre, à la lueur livide du brasier qui filtrait par les fentes de la porte du calorifère, un petit morceau de papier journal maculé de sang. Peggy l’avait-elle vu ? Il se précipita vers la lampe et l’éteignit et retourna en courant vers le bout de papier. Il pouvait à peine le distinguer.

Peggy ne l’avait sûrement pas vu. Et Mary ? Était-elle brûlée ? Il alluma de nouveau et ramassa le bout de papier. Puis il jeta un coup d’œil à droite et à gauche pour s’assurer que personne ne l’épiait, ouvrit la porte du foyer et regarda à l’intérieur, les yeux remplis de la vision de Mary et de sa gorge sanglante. Le charbon en combustion faisait vibrer l’air à l’intérieur du foyer. Mais il n’y avait pas trace du cadavre bien que l’image du cadavre flottât devant son regard, entre ses yeux et la couche ardente de charbon en fusion. Comme un monticule oblong d’argile fraîche sur une tombe nouvellement creusée, les charbons rouges révélaient la silhouette repliée du corps de Mary. Il avait le sentiment qu’il lui suffirait de toucher ce monticule rouge et ovale pour qu’il s’effondre et que le corps de Mary apparaisse à l’œil nu, non consumé. Les charbons paraissaient avoir brûlé le corps et leurs braises

ardentes formaient une carapace de chaleur rouge avec au centre une dépression qui gardait encore, dans l'étreinte des charbons rougeoyants, la forme du corps ratatiné de Mary. Il cligna des yeux et se rendit compte qu'il tenait encore le bout de papier. Il l'éleva à la hauteur de la porte et le courant d'air l'aspira ; il le regarda voltiger dans la rouge et vibrante chaleur, fumer, noircir, s'embraser et puis disparaître. Il ferma le ventilateur ; à présent, il n'y avait plus à craindre l'odeur.

Il referma la porte et manœuvra le levier d'alimentation du calorifère. Le fracas des minuscules morceaux de charbon contre les parois métalliques de la chute parvint à ses oreilles tandis que le monticule oblong de braises rouges se trouvait lentement recouvert par le charbon noir qui descendait en tourbillonnant pour s'étaler en éventail et s'embraser à son tour. Il remit le levier en place et se releva ; jusqu'ici tout se passait sans accroc. Aussi longtemps que personne ne viendrait tisonner le foyer, tout irait bien. Lui-même ne voulait pas toucher au feu de peur de tomber sur un débris du corps de Mary. Si les choses se poursuivaient ainsi jusqu'après déjeuner.

Mary se serait suffisamment consumée pour qu'il n'eût plus rien à craindre. Il se retourna et regarda encore la malle. Oh ! Il ne fallait pas qu'il l'oublie ! Il fallait immédiatement porter les tracts communistes dans sa chambre. Il grimpa l'escalier en courant, entra chez lui et rangea soigneusement les tracts dans le coin d'un tiroir de sa commode. Oui, il fallait les empiler avec soin. Personne ne devait s'imaginer qu'il les avait lus.

Il retourna au sous-sol et resta planté devant le calorifère, l'air indécis. Il sentait qu'il avait oublié quelque chose, une chose qui le trahirait. Peut-être qu'il faudrait faire tomber les cendres ? Oui. Il ne fallait pas que le feu puisse s'éteindre. Au moment où il se baissait pour saisir la poignée du bac à cendres afin de la secouer, une vibrante image du visage de Mary tel qu'il l'avait vu sur le lit dans l'éclairage bleuâtre de la chambre, émergea des braises rougeoyantes et il se redressa brusquement, pris de vertige et de panique parce qu'il se sentait coupable et qu'il avait peur. Ses mains s'agitaient fébrilement ; il se sentait incapable de secouer les cendres. Il fallait qu'il sorte à l'air, il fallait à tout prix quitter ce sous-sol dont les murs paraissaient se refermer sur lui à chaque seconde davantage, rendant sa respiration difficile.

Il se dirigea vers la malle, en saisit la poignée et la traîna jusqu'à la porte ; il la hissa sur son dos, la porta jusqu'à la voiture et la fixa sur le marchepied. Il consulta sa montre ; il était huit heures vingt ; à présent il devait attendre que Mary sorte de la maison. Il s'assit au volant et attendit cinq minutes. Il sonnerait à la porte pour la prévenir. Il regarda les marches qui menaient à la porte de service, se rappelant que Mary avait trébuché la veille au soir et comme il l'avait soutenue. Et soudain il eut un sursaut involontaire : le soleil venait brusquement d'embraser tout, faisant étinceler, scintiller, bondir la neige alentour, dans un monde de blancheur magique et silencieuse. Il se faisait tard. Il devrait entrer et demander après Mlle Dalton. S'il restait trop longtemps là, on pourrait croire qu'il ne s'attendait pas à la voir descendre. Il

sortit de la voiture et gravit les marches du perron de l'office. Il regarda par la porte vitrée ; il ne vit personne. Il essaya d'ouvrir la porte et la trouva bouclée. Il appuya sur le bouton et entendit le gong résonner doucement à l'intérieur. Il attendit un moment, puis il vit Peggy accourir. Elle ouvrit la porte.

“Elle n'est pas encore descendue ?”

“Non, m'dm... Et il se fait tard.”

“Attendez, je vais l'appeler.”

Toujours en kimono, Peggy grimpa l'escalier à la hâte, ce même escalier qu'il avait gravi en traînant Mary, ce même escalier qu'il avait descendu en trébuchant avec la malle, la veille au soir. Puis il vit Peggy redescendre plus lentement qu'elle n'était montée. Elle vint à la porte.

“Elle est pas là. Peut-être qu'elle est partie. Qu'est-ce qu'elle vous avait dit ?”

“Elle a dit de la conduire à la gare et d'amener sa malle, m'dame.”

“Eh ben, elle est pas dans sa chambre et elle est pas chez Mme Dalton. Et M. Dalton dort encore. Elle vous avait dit qu'elle partait ce matin ?”

“C'est ce qu'elle m'a dit hier soir, m'dame.”

“Elle vous a dit de descendre la malle hier soir ?”

“Oui, m'dame.”

Peggy demeura pensive, et tourna son regard vers la voiture recouverte de neige.

“Eh bien, faut emmener sa malle à la gare. Elle n'a peut-être pas passé la nuit ici.”

“Oui, m'dame.”

Il fit demi-tour et s'engagea dans l'escalier.

“Bigger !”

“Oui, m'dame.”

“Vous dites qu'elle vous a dit de laisser la voiture *toute la nuit* dehors ?”

“Oui, m'dame.”

“Est-ce qu'elle a dit qu'elle allait la reprendre ?”

“Non, m'dm... Comprenez”, dit Bigger, un peu à l'aveugle, “il était dedans...”

“Qui ?”

“Le monsieur.”

“Ah ! oui... Emmenez la malle. Je suppose que Mary a encore été faire des blagues.”

Il remonta dans la voiture, prit l'allée, sortit dans la rue et partit sur la neige en direction du nord. Il avait envie de se retourner pour voir si Peggy le suivait des yeux, mais il n'osa pas. Cela lui donnerait à penser qu'il soupçonnait quelque chose d'anormal et il ne voulait pas qu'elle ait cette impression tout de suite. Eh bien, il avait réussi à faire croire à quelqu'un ce qu'il voulait que l'on croie ; c'était toujours ça de gagné.

Arrivé à la gare de La Salle Street, il rangea la voiture au sommet de la rampe, souleva la malle et attendit le billet de consigne. Il se demanda ce qui

allait se passer si personne ne la réclamait. Peut-être qu'on préviendrait M. Dalton. En tout cas, il n'allait pas attendre. Il avait exécuté ses ordres. Mlle Dalton l'avait prié de porter la malle à la gare et c'était fait.

Il retourna chez les Dalton aussi rapidement que le lui permettaient les rues enneigées. Il avait envie d'être sur les lieux, de voir ce qui allait se passer, de tâter le pouls des événements de ses propres doigts. Aussitôt rentré, il rangea la voiture dans le garage et ferma la porte puis il se demanda s'il devait aller dans sa chambre ou à la cuisine. Mieux valait se rendre directement à la cuisine, comme si de rien n'était. En ce qui concernait Peggy, il n'avait pas encore pris son petit déjeuner et cela lui paraîtrait naturel qu'il aille à la cuisine. Il traversa le sous-sol, s'arrêtant une seconde pour regarder le calorifère qui ronflait, puis il se dirigea vers la porte de la cuisine et entra doucement. Peggy se tenait devant le fourneau à gaz et lui tournait le dos. Elle se retourna et lui jeta un bref coup d'œil.

“Vous êtes arrivé à temps ?”

“Oui, m'dame.”

“Vous l'avez vue là-bas ?”

“Non, m'dme...”

“Z'avez faim ?”

“P'tit peu, m'dame.”

“Un petit peu ?” dit Peggy en riant. “Vous allez voir comment ça se passe dans cette maison, le dimanche. Personne ne se lève jamais de bonne heure, mais quand ça leur arrive, ils ont une faim de loup.”

“Moi ça va, m'dame.”

“C'était la seule chose dont Green ait eu à se plaindre tout le temps qu'il a été ici”, dit Peggy. “Il jurait ses grands dieux qu'on l'affamait, le dimanche.”

Bigger s'efforça de sourire et regarda par terre le linoléum blanc et noir. Que penserait-elle si elle savait ? Il se sentait en cet instant rempli de bienveillance à l'égard de Peggy ; il sentait qu'il tenait une chose appréciable qu'elle ne pourrait jamais lui retirer, même si elle le méprisait.

Il entendait sonner le téléphone dans le couloir. Peggy se redressa et le regarda en s'essuyant les mains à son tablier. “Qu'est-ce qui peut bien téléphoner un dimanche à cette heure-ci ?” murmura-t-elle.

Elle sortit et il resta assis, dans l'attente de ce qui allait se produire. Peut-être que c'était Jan. Il se souvint que Mary lui avait promis de lui téléphoner. Il se demanda le temps qu'il fallait pour se rendre à Detroit. Cinq ou six heures ? Ce n'était pas loin. Le train de Mary était déjà parti. Elle devait arriver à Detroit vers quatre heures. Quelqu'un devait peut-être la retrouver à la gare ? Si elle ne se trouvait pas au train, préviendrait-on par télégramme ou par un coup de téléphone ? Peggy revint, elle retourna à son fourneau et reprit sa besogne.

“Ça va être prêt tout de suite”, dit-elle.

“Oui, m'dame.”

Puis elle se tourna vers lui.

“Qu’était le monsieur avec Mlle Dalton, hier soir ?”

“J’sais pas, m’dame. J’crois qu’elle l’appelait Jan, ou qu’éq’ chose comme ça.”

“Jan ? Il vient de téléphoner”, dit Peggy. Elle branla la tête et sa bouche se pinça. “Encore un prop’ à rien, celui-là. Un de ces anarchistes qui sont cont’ le gouvernement.”

Bigger écoutait sans rien dire.

“Qu’est-ce qu’une bonne petite fille comme Mary peut bien aller fabriquer avec cette bande de détraqués, Dieu seul le sait. Il n’en sortira rien de bon, moi je vous le dis. Si Mary n’était pas aussi folle, cette maison marcherait toute seule... réglée comme une horloge. Si c’est pas dommage, tout de même ! Sa mère qui est la bonté en personne. Et un homme comme M. Dalton, on peut chercher loin pour en trouver... Enfin... Mary se calmera bien un jour. Ils finissent tous par se ranger. Quand ils sont jeunes comme ça ils sont tous pareils. Ils se croient obligés de faire les quatre cents coups de peur de rater quelque chose...”

Elle lui apporta un bol de bouillie d’avoine au lait et il commença à manger. Il avait du mal à avaler, car il n’avait pas faim. Mais il se força. Peggy bavardait et il se demandait ce qu’il fallait lui dire ; il ne trouvait rien. Peut-être qu’elle ne s’attendait pas à ce qu’il lui réponde. Peut-être qu’elle lui parlait de la sorte parce qu’elle n’avait personne d’autre à qui s’adresser, comme cela arrivait souvent à sa mère. Oui ; il irait s’occuper de ce feu dès qu’il serait au sous-sol. Il remplirait le calorifère jusqu’au bord pour s’assurer que Mary s’en allât en fumée. La bouillie d’avoine lui donnait sommeil et il reprima un bâillement.

“Qu’est-ce que j’ai à faire, aujourd’hui, m’dame ?”

“Vous n’avez qu’à attendre qu’on vous fasse signe. Le dimanche c’est un jour creux. Peut-êtr’ que M. et Mme Dalton voudront sortir...”

“Oui, m’dame.”

Il termina sa bouillie.

“Vous avez besoin de moi, c’moment ?”

“Non. Mais vous n’avez pas fini d’manger. Vous voulez des œufs au jambon ?”

“Non, m’dm... ça suffit.”

“En tout cas, faut pas vous gêner, c’est pas c’qui manque. N’ayez pas peur de demander.”

“J’crois que j’vais d’abord aller voir le feu.”

“C’est bon, Bigger. Tenez-vous prêt pour quand on va vous sonner, vers deux heures. D’ici là, je ne crois pas qu’on ait besoin de vous.”

Il descendit au sous-sol. Le feu brûlait avec rage. Les cendres rougeoyaient et l’appel d’air faisait ronfler le calorifère. Inutile de mettre du charbon. Il inspecta de nouveau la pièce, scrutant les moindres recoins pour s’assurer de n’avoir point laissé de traces de ce qui s’était passé la veille au soir. Il n’y en avait pas.

Il se rendit à sa chambre et s'allongea sur le lit. Et maintenant, qu'allait-il se passer ? La chambre était silencieuse. Non ! Il avait entendu quelque chose ! Il inclina la tête, l'oreille aux aguets. Il perçut vaguement un bruit de casseroles entrechoquées sous ses pieds, à la cuisine. Il se leva et gagna l'extrémité de la pièce ; là le bruit devenait plus distinct. Il entendit le pas tranquille mais ferme de Peggy traversant la cuisine. Elle est juste au-dessous de moi, se dit-il. Il se tint immobile, à l'affût. Il entendit la voix de Mme Dalton puis celle de Peggy. Il se baissa et colla son oreille au sol. Est-ce qu'elles parlaient de Mary ? Il ne pouvait pas distinguer leurs paroles. Il se redressa et regarda autour de lui. La porte du placard était toute proche. Il l'ouvrit ; les voix lui parvinrent très distinctement. Il pénétra dans le placard et les planches craquèrent ; il s'arrêta. L'avaient-elles entendu ? Penseraient-elles qu'il écoutait aux portes ? Oh ! Une idée ! Il prit sa valise, l'ouvrit et en retira une brassée de vêtements. Si quelqu'un entrait dans la pièce on aurait l'impression qu'il rangeait ses vêtements. Il retourna au placard et tendit l'oreille.

"... vous dites que la voiture est restée *toute la nuit* dans l'allée ?"

"Oui ; il a dit qu'elle lui avait dit de la laisser là."

"Quelle heure était-il ?"

"Je ne sais pas, madame Dalton ; je ne lui ai pas demandé."

"Je ne comprends pas du tout."

"Oh ! faut pas vous alarmer, madame Dalton. Il ne peut rien lui être arrivé."

"Mais elle n'a même pas laissé un mot, Peggy. Ce n'est pas dans le caractère de Mary. Même quand elle s'est sauvée à New York, elle avait du moins laissé une lettre."

"Elle n'est peut-être pas partie. Il est peut-être arrivé quelque chose d'imprévu qui a fait qu'elle a passé toute la nuit dehors, madame Dalton."

"Mais pourquoi aurait-elle laissé la voiture dehors ?"

"Je ne sais pas."

"Et il a dit qu'il y avait un homme avec elle."

"Je crois que c'était Jan, madame Dalton."

"Jan ?"

"Oui ; celui qui l'avait accompagnée en Floride."

"Elle ne peut *pas* s'empêcher de fréquenter ces gens impossibles !"

"Il l'a demandée ce matin au téléphone."

"Il a téléphoné *ici* ?"

"Oui."

"Et qu'a-t-il dit ?"

"Il a eu l'air vexé comme tout quand je lui ai dit qu'elle était partie."

"Je me demande ce que cette malheureuse enfant a encore bien pu faire. Elle m'avait assuré qu'elle ne le voyait plus."

"C'est peut-être *elle* qui lui a dit de téléphoner, m'dame..."

"Comment cela ?"

“Eh ben, m’dame, je m’disais qu’elle était p’têt’ retournée avec lui comme la fois qu’elle a été en Floride. Et qu’elle lui avait peut-être dit de téléphoner pour tâcher de voir si on savait quéq’chose...”

“Peggy !”

“Oh ! j’m’excuse, m’dame... Peut-être bien qu’elle est restée chez des amis.”

“Mais, à deux heures du matin, elle *était dans sa chambre*, Peggy. Chez qui voulez-vous qu’elle soit allée à cette heure-là ?”

“Madame Dalton, j’ai remarqué quelque chose en allant dans sa chambre, ce matin.”

“Quoi donc ?”

“Eh ben, m’dame, on dirait que personne n’a couché dans le lit. Il n’a pas été défait. La couverture n’a même pas été tirée. Comme si quelqu’un s’était juste allongé un moment dessus et s’était relevé après...”

“Oh !”

Bigger écoutait de toutes ses oreilles, mais il y eut un silence. À présent, elles savaient qu’il s’était passé quelque chose d’anormal. Il entendit de nouveau la voix de Mme Dalton, tremblante d’inquiétude et de peur.

“Donc elle n’a *pas* couché là, cette nuit ?”

“Ça m’en a tout l’air.”

“Ce garçon a dit que Jan était dans la voiture ?”

“Oui. J’ai trouvé bizarre que l’auto soit restée dehors toute la nuit, alors je l’ai interrogé. Il m’a répondu qu’elle lui avait dit de la laisser dehors et il a dit que Jan était dedans.”

“Écoutez, Peggy...”

“Oui, madame Dalton.”

“Mary était ivre, hier soir. J’espère qu’il ne lui est rien arrivé.”

“Oh ! si c’est pas malheureux, quand même !”

“Je suis allée dans sa chambre quand je l’ai entendue rentrer... Elle était ivre au point de ne pas pouvoir articuler un mot. *Ivre morte*, vous m’entendez ? Jamais je ne l’aurais crue capable de rentrer dans cet état à la maison.”

“Mais rassurez-vous, madame Dalton. Il ne lui est rien arrivé, j’en suis *absolument* sûre.”

Il y eut un long silence. Bigger se demanda si Mme Dalton s’en retournerait chez elle. Il regagna son lit et s’y allongea, prêtant l’oreille.

Tout s’était tu. Il demeura couché un bon moment, sans rien entendre ; puis il y eut de nouveau des pas dans la cuisine. Il courut au placard.

“Peggy !”

“Oui, madame Dalton ?”

“Écoutez, je viens de passer mes mains un peu partout dans la chambre de Mary. Je ne comprends pas ce qui se passe. Elle a laissé au moins la moitié de ses affaires. Elle m’avait dit qu’elle devait aller danser chez des amies à Detroit et elle n’a pas emporté les nouvelles robes qu’elle s’était achetées.”

“Elle n’est peut-être pas allée à Detroit.”

“Mais où peut-elle être ?”

Bigger cessa d’écouter, pris de peur pour la première fois. Il avait oublié que la malle était à moitié vide. Comment expliquer qu’elle lui avait dit d’amener à la gare la malle à moitié vide ? Oh ! zut ! La fille était saoule. C’est ça. Mary était tellement saoule qu’elle ne savait pas ce qu’elle faisait. Il dirait qu’elle lui avait commandé de la prendre et qu’il l’avait tout simplement emportée, sans plus. Si quelqu’un lui demandait pourquoi il avait emporté une malle à demi vide à la gare, il répondrait que cela ne différerait guère des autres stupidités qu’elle lui avait fait faire ce soir-là. N’avait-il pas été vu avec elle et Jan en train de manger au bistrot d’Ernie. Il dirait qu’elle et Jan étaient saouls et qu’il avait fait ce qu’on lui avait dit parce que c’était son métier de le faire. Il écouta de nouveau.

“... et ensuite vous m’enverrez ce garçon. Je voudrais lui parler.”

“Bien, madame Dalton.”

Il retourna s’étendre sur son lit. Il lui fallait revoir son histoire pour qu’elle soit absolument étanche. Peut-être qu’il avait commis une erreur en emportant cette malle ? Peut-être qu’il aurait mieux valu descendre Mary dans ses bras pour la brûler ? Mais il l’avait fourrée dans la malle de peur d’être pris en train de la porter dans ses bras. C’était le seul moyen de la sortir de la chambre pour la descendre. Eh merde ! ce qui était fait était fait et il s’en tiendrait à son histoire. Il la repassa une fois encore, ancrant solidement tous les détails dans son esprit. Il dirait qu’elle était saoule, saoule comme une vache. Étendu sur le lit moelleux, dans la tiédeur de la pièce, il écoutait le sifflement de la vapeur dans le radiateur et songeait paresseusement, dans son demi-sommeil, à quel point elle était ivre et comme il l’avait traînée dans les escaliers, comme il lui avait plaqué l’oreiller sur la tête, comme il l’avait fourrée dans la malle et comme il s’était escrimé avec la malle dans l’escalier obscur et comme ses doigts lui cuisaient pendant qu’il trébuchait dans l’escalier avec la lourde malle qui faisait de tels bang-bang-bang que sûrement le monde entier avait dû l’entendre...

Il se réveilla en sursaut en entendant frapper à la porte. Son cœur battait. Il se mit sur son séant et regarda autour de lui, les yeux encore pleins de sommeil. Avait-on frappé ? Il consulta sa montre ; il était trois heures. Ça alors ! Il avait dû s’endormir quand la cloche avait sonné à deux heures. On frappa de nouveau.

“Voilà”, marmonna-t-il.

“C’est Mme Dalton qui est là.”

“Oui, m’dame. Tout de suite.”

En deux longues enjambées il fut à la porte ; il hésita une seconde, s’efforçant de rassembler ses idées. Il cligna des yeux et humecta ses lèvres. Puis il ouvrit la porte et vit devant lui Mme Dalton vêtue de blanc qui lui souriait, et son visage pâle avait exactement la même attitude légèrement penchée que lorsqu’elle s’était tenue debout dans l’obscurité pendant qu’il

étouffait Mary sur le lit.

“Euh... euh ou... oui, m’dame”, bégaya-t-il... “je... dormais.”

“Tu n’as pas beaucoup dormi, cette nuit, je crois, hein ?”

“Non, m’dm...”, articula-t-il à voix rauque, terrifié par ce qu’elle aurait pu vouloir dire.

“Peggy t’a sonné trois fois et tu n’as pas répondu.”

“Je m’excuse, m’dame.”

“Cela ne fait rien. Je voulais te parler à propos de la nuit dernière... Dis-moi tu as porté la malle à la gare, n’est-ce pas ?” demanda-t-elle.

“Oui, m’dame. Ce matin”, ajouta-t-il, discernant de l’hésitation et un certain trouble dans sa voix.

“Ah ! oui”..., fit Mme Dalton. Elle était debout dans la pénombre du couloir, le visage levé. La main sur le bouton de la porte, il attendait, les muscles tendus. À présent, il lui fallait faire attention à ce qu’il allait répondre. Et pourtant, il se savait protégé dans une certaine mesure ; il savait qu’un certain élément de pudeur empêcherait Mme Dalton d’aller trop loin dans son interrogatoire, de trop lui révéler son inquiétude. C’était un adolescent et elle une vieille femme. Il était l’employé et elle, la patronne. Et entre eux, certaines distances devaient être respectées.

“Tu as laissé la voiture dans l’allée, hier soir, n’est-ce pas ?”

“Oui, m’dame. J’allais la mettre au garage”, fit-il, montrant par là que son unique souci était de garder sa place et de faire son travail, “mais elle m’a dit de la laisser.”

“Et il y avait quelqu’un avec elle ?”

“Oui, m’dame. Un monsieur.”

“Il devait être assez tard, je suppose ?”

“Oui, m’dame. Un peu moins de deux heures, m’dame.”

“Et tu as emmené la malle à deux heures du matin ?”

“Oui, m’dame. Elle me l’a dit.”

“Elle t’a emmené dans sa chambre ?”

Il ne voulait pas qu’elle puisse penser qu’il s’était trouvé seul dans la chambre avec Mary. Vite, il repassa toute l’histoire dans sa tête.

“Oui, m’dame. Ils sont montés...”

“Ah... *il* était avec elle ?”

“Oui, m’dame.”

“Je comprends...”

“Pourquoi... il est arrivé qu’éq’ chose, m’dame ?”

“Oh ! non... je... je... non ; non, rien du tout.”

Elle se tenait sur le pas de la porte et il regarda ses yeux gris clair d’aveugle, des yeux presque aussi pâles que son visage, ses cheveux et sa robe. Il savait qu’elle était réellement inquiète et qu’elle avait envie de lui poser d’autres questions. Mais il savait aussi qu’elle n’aimerait pas qu’il lui dise à quel point sa fille était ivre. Après tout, il était noir et elle était blanche. Il était pauvre et elle était riche. Elle aurait honte de lui laisser entendre

qu'elle l'interrogeait, lui, un domestique noir, parce qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la famille. Il se sentait sûr de lui.

“Est-ce que vous aurez besoin de moi, maintenant, m'dame ?”

“Non. Au fait, tu peux prendre le reste de la journée de sortie. M. Dalton n'est pas bien ; nous ne sortirons pas ce soir.”

“Merci, m'dame.”

Elle se détourna et ferma la porte ; il restait à écouter le murmure feutré de ses souliers s'éloigner dans le vestibule puis dans l'escalier. Il l'imaginait avançant à tâtons, avec ses mains qui palpaient les murs. Elle doit connaître cette maison par cœur, se dit-il. Il tremblait d'excitation. Elle était blanche et il était noir ; elle était riche et il était pauvre ; elle était vieille et il était jeune ; elle était la patronne et il était l'employé. Oui, il était en sécurité. Lorsqu'il entendit la porte de la cuisine s'ouvrir puis se refermer, il retourna au placard et tendit l'oreille. Mais il n'y eut aucun bruit.

Il ne lui restait plus qu'à sortir. Il réagirait ainsi contre la tension qui l'avait envahi pendant qu'il parlait à Mme Dalton. Il irait voir Bessie. C'est ça ! Il prit sa casquette et son pardessus et descendit au sous-sol. Du calorifère s'élevait une plainte due à la circulation d'air et le feu brûlait furieusement ; il y avait assez de charbon pour qu'il dure jusqu'à son retour.

Il se dirigea vers la 47^e rue et attendit le tram au croisement. Oui, c'était Bessie qu'il avait envie de voir. C'était drôle qu'il n'eût pas pensé à elle davantage depuis la veille. Il s'était passé trop de choses. Il n'avait pas eu besoin de penser à elle. Mais à présent, il lui fallait oublier et se détendre et il avait envie de la voir. Elle était toujours chez elle le dimanche après-midi. Il avait terriblement envie de la voir ; il sentait qu'il tiendrait mieux le coup le lendemain, après l'avoir vue.

Le tramway s'approcha et il y monta, songeant à la façon dont les choses venaient de se passer. Non ; il ne pensait pas qu'ils le soupçonneraient. Il était noir. Il palpa la liasse de billets dans sa poche ; si les choses tournaient mal, il s'enfuirait. Il se demanda combien d'argent il y avait dans la liasse ; il n'avait même pas compté les billets. Il verrait en arrivant chez Bessie. Non ; il n'y avait rien à craindre. Il sentit le revolver niché tout contre sa poitrine. Ce revolver tiendrait toujours les gens à distance et les ferait réfléchir à deux fois avant de l'embêter.

Mais il y avait un côté de cette histoire qui le tracassait ; il aurait pu en tirer davantage d'argent ; il aurait dû mieux préparer son affaire. Il avait agi trop vite, sans réfléchir. La prochaine fois, les choses se passeraient différemment ; il combinerait tout de façon à se procurer suffisamment d'argent pour vivre un bon bout de temps. Il regarda par la vitre du tram puis il se retourna vers les visages blancs qui l'entouraient. Il avait envie tout à coup de se dresser et de crier, de leur dire qu'il avait tué une riche jeune fille blanche dont ils connaissaient tous la famille de nom. Oui ; s'il faisait cela, il y aurait sur leurs visages une expression de stupeur horrifiée. Mais non. Malgré l'intense satisfaction qu'il eût éprouvée, il ne le ferait pas. Ils étaient

trap. Il serait arrêté, jugé et exécuté. Il aurait voulu jouir de leur frayeur, mais il sentait que cela lui coûterait trop cher. Il aurait aimé être assez fort pour dire ce qu'il avait fait sans risquer d'être arrêté ; il aurait voulu pouvoir être une de leurs pensées ; pouvoir leur mettre devant les yeux son visage noir et qu'ils le voient en train d'étouffer Mary, de lui couper la tête et de la brûler et qu'ils voient cette représentation terrifiante d'une réalité palpable, sensible, sans cependant pouvoir la détruire. Telles qu'elles se présentaient actuellement, les choses ne le satisfaisaient pas ; il était comme un homme qui après avoir entrevu un but, l'atteint et, en l'atteignant, entrevoit un autre but plus élevé, plus grand, à portée de la main.

Il avait appris à crier et il avait crié et personne ne l'avait entendu ; il venait d'apprendre à marcher et il marchait mais sans réussir à discerner le sol sous ses pieds ; il avait longtemps désiré des armes afin de les tenir entre ses mains et il découvrait soudain que les armes qu'il tenait entre ses mains étaient invisibles.

Le tram s'arrêta tout près de chez Bessie ; il descendit. Lorsqu'il eut atteint l'immeuble où elle habitait, il leva le nez vers le premier étage et vit sa fenêtre éclairée. Les réverbères s'allumèrent tout d'un coup, mettant un voile doré sur les trottoirs couverts de neige. La nuit était tombée très tôt. Les réverbères étaient des boules de lumière rondes et imprécises, immobilisées par le gel, ancrées dans l'espace, et que leurs pieds de fer noir empêchaient de s'envoler sous la poussée du vent glacial. Il entra, sonna et, répondant au déclic du trembleur, il grimpa les escaliers pour trouver sur le pas de sa porte Bessie qui lui souriait.

“Salut, étranger !”

“Salut, Bessie.”

Ils étaient face à face ; il lui prit la main. Elle eut un mouvement de recul.

“Qu'est-ce qui se passe ?”

“Tu le sais ce qui se passe.”

“Non, je l'sais pas.”

“Pourquoi que tu me tires ?”

“Je veux t'embrasser, mon petit loup.”

“J'veux pas t'embrasser.”

“Pourquoi ?”

“C'est à *moi* de te poser la question.”

“Qu'est-ce que tu as ?”

“Je t'ai vu, avec tes amis blancs, hier soir.”

“Oh ! c'était pas mes amis.”

“Qui c'était ?”

“C'est les gens chez qui je travaille.”

“Et tu manges à leur table.”

“Oh ! Bessie...”

“Tu ne m'as même pas adressé la parole.”

“Comment ! Je t'ai parlé.”

“Oui, t’as juste grogné et puis t’as fait un petit signe de la main...”

“Oh ! quoi ! mon petit... C’était dans le boulot, tu comprends.”

“J’ai pensé que t’avais honte de moi, vu que t’étais là assis avec cette blanche tout habillée de soie et de satin.”

“Oh ! quoi ! Bessie. Viens. Ne sois pas comme ça.”

“Tu as vraiment envie de m’embrasser ?”

“Bien sûr. Pourquoi est-ce que je serais venu ?”

“Comment ça se fait qu’ t’es resté si longtemps sans venir me voir, alors ?”

“Je t’ai dit que je travaillais, mon chou. Tu m’as vu hier soir. Allez viens. Ne sois pas comme ça.”

“Oh ! j’sais pas...”, fit-elle en secouant la tête.

Il savait qu’elle essayait de savoir combien elle lui avait manqué, quel était exactement le pouvoir qu’elle exerçait sur lui. Il la saisit par le bras, l’attira contre lui et l’embrassa brutalement, longuement, mais il sentit qu’elle ne répondait pas à son baiser. Lorsqu’il eut détaché ses lèvres de celles de Bessie, il la regarda avec des yeux pleins de reproche et en même temps il sentit ses dents se serrer et ses lèvres vibrer imperceptiblement sous la violence de son désir.

“Entrons”, dit-il.

“Si tu y tiens.”

“Bien sûr que j’y tiens.”

“Tu es resté si longtemps sans venir.”

“Oh ! ne sois pas comme ça.”

Ils entrèrent.

“Pourquoi que tu es si froide, ce soir ?”

“T’aurais pu m’envoyer une carte postale.”

“Oh ! j’ai oublié.”

“Ou t’aurais pu téléphoner.”

“Mais j’étais occupé, mon petit.”

“À reluquer ta petite copine blanche, je parie.”

“Oh ! quelle blague !”

“Tu ne m’aimes plus.”

“Tu parles que j’t’aime plus !”

“T’aurais pu au moins passer cinq minutes.”

“Mais j’avais à faire, mon petit.”

Cette fois, lorsqu’il l’embrassa, elle lui rendit un peu de son baiser. Pour qu’elle sache qu’il l’aimait, il lui prit la taille et la serra fortement contre lui.

“J’suis fatiguée, ce soir”, soupira-t-elle.

“Qui as-tu vu, toi ?”

“Personne.”

“Qu’est-ce t’as à êt’ fatiguée ?”

“Si c’est pour me parler de cette façon que t’es venu, tu peux t’en aller tout de suite. J’t’ai pas demandé avec qui t’étais pour êt’ resté si longtemps

sans me voir.”

“Tu prends tout de travers, ce soir.”

“T’aurais pu au moins me dire... bonjour, chien !”

“Mais puisque j’té dis que j’avais à faire, mon petit.”

“T’étais là assis à table avec ces blancs, comme un avocat ou je ne sais quoi. T’as même pas daigné me regarder quand j’t’ai parlé.”

“Oh ! laisse donc. Parlons d’aut’ chose.”

Il essaya de l’embrasser encore mais elle se déroba.

“Allez viens, chérie.”

“Avec qui qu’ t’as été ?”

“Personne, j’ te jure. J’ai travaillé. Et j’ai pensé à toi tout le temps. Je m’ennuyais de toi. Tu sais quoi ? J’ai une chambre à moi là où je travaille. Des fois, tu pourras passer la nuit avec moi là-bas, tu comprends ? Oh ! dis donc, tu peux pas savoir c’ que tu m’as manqué, mon petit. J’ suis venu aussitôt que j’ai pu.”

Il la regardait dans la pénombre de la chambre. Elle le taquinait et il aimait cela. Du moins cela l’éloignait-il de cette vision terrible de la tête de Mary étalée sur le journal, maculé de sang. Il avait envie de l’embrasser encore mais, au fond de lui-même, il ne lui déplaisait pas qu’elle se dérobe un peu ; cela ne pouvait qu’aiguiser le désir violent qu’il avait d’elle. Elle le regardait pensivement, à demi appuyée contre le mur, les mains aux hanches. Puis soudain, il sut comment l’attirer, comment lui enlever toute idée de le taquiner. Il fouilla dans sa poche et en sortit la liasse de billets. En souriant, il les tint dans sa main et se mit à parler comme pour lui-même.

“Eh ben, si ça ne te plaît pas, j’en connais qui ne cracheraient pas dessus.”

Elle fit un pas en avant.

“Bigger ! Mince alors ! Où que t’as dégotté tout cet argent ?”

“Tu voudrais bien que j’té le dise, hein ?”

“Combien, qu’y a ?”

“Qu’est-ce que ça peut te faire ?”

Elle se rapprocha.

“Non, à part ça, combien y a ?”

“Quel besoin as-tu de le savoir ?”

“Fais voir, je te le rendrai.”

“J’veux bien te le montrer. Mais ça ne sort pas de ma main, t’as compris ?”

Il vit l’expression enjouée de son visage se muer en stupeur tandis qu’elle faisait le compte des billets.

“Mon Dieu Seigneur ! Bigger ! Où que t’as eu tout c’t’argent ?”

“Tu voudrais bien le savoir, hein ?” dit-il en glissant son bras autour de sa taille.

“C’est à toi ?”

“Qu’est-ce que tu t’imagines que je fous avec, si c’est pas à moi ?”

“Dis-moi où tu l’as eu ?”

Il sentit son corps peu à peu se détendre ; mais ses yeux scrutaient le

visage de Bigger.

“T’as pas été te fourrer dans une sale histoire, au moins ?”

“Tu seras gentille avec moi ?”

“Oh ! Bigger.”

“Embrasse-moi, chérie.”

Il sentit qu’elle s’abandonnait ; il l’embrassa et elle l’attira vers le lit. Ils s’assirent. Elle prit délicatement l’argent des mains de Bigger.

“Combien il y a ?” demanda-t-il.

“Tu ne le sais pas ?”

“Nan.”

“Tu ne l’as pas *compté* ?”

“Nan.”

“Bigger, où que t’as eu cet argent ?”

“Je te l’dirai peut-être un jour”, fit-il en se laissant retomber en arrière et en reposant sa tête sur l’oreiller.

“T’as fait quéq’ chose... ?”

“Combien y a ?”

“Cent vingt-cinq dollars.”

“Tu vas être gentille avec moi ?”

“Mais enfin, Bigger, où que t’as eu tout cet argent ?”

“Qu’ça peut faire ?”

“Tu m’achèteras quéq’ chose ?”

“Bien sûr.”

“Quoi ?”

“Tout c’que tu voudras.”

Ils restèrent un moment silencieux. Finalement son bras, qu’il avait glissé autour de sa taille, sentit qu’elle avait enfin retrouvé cette douceur qu’il désirait. Elle mit sa tête sur l’oreiller, il fourra l’argent dans sa poche et se pencha sur elle.

“Oh ! t’sais, c’est fou c’que j’avais envie de toi.”

“Pour de vrai ?”

“J’té le jure.”

Plein de désir, il se penchait sur elle et, inclinant son visage vers celui de Bessie, il l’embrassa.

Lorsqu’il se fut détaché d’elle pour reprendre son souffle, il l’entendit qui disait :

“Faut plus jamais me laisser seule si longtemps, tu entends, mon chou ?”

“Tu peux être tranquille.”

“Tu m’aimes ?”

“Bien sûr.”

Il l’embrassa de nouveau et sentit le bras de Bessie s’élever au-dessus de sa tête et il entendit le déclic de la lumière qui s’éteignait. Il l’embrassa encore, longuement.

“Bessie ?”

“Hum ?”

“Viens, ma chérie.”

Un moment encore, ils demeurèrent immobiles ; puis elle se leva. Il attendit. Il entendit le léger frou-frou de ses vêtements dans l’obscurité. Peu à peu, ses yeux s’habituèrent aux ténèbres ; elle était de l’autre côté du lit, formant une ombre dans l’obscurité plus dense qui l’enveloppait. Il entendit craquer le lit sous son poids. Il s’approcha d’elle et la prit dans ses bras en murmurant ;

“Oh ! ma gosse.”

Il sentit deux paumes douces lui prendre le visage avec tendresse et la pensée et l’image du monde aveugle qui lui avaient fait si honte, si peur, s’évanouit tandis qu’il la sentait sous lui comme un champ en friche étalé sous un ciel nuageux dans l’attente de la pluie ; il flottait, emporté par une marée irrésistible, obéissant au flux et au reflux du sang de Bessie ; volontairement entraîné au sein de la chaude mer nocturne dont il resurgissait régénéré pour affronter un monde qu’il haïssait et voulait effacer de son existence, serrant étroitement une fontaine dont les eaux tièdes lavaient et purifiaient ses sens, les rafraîchissaient, leur redonnaient de la force et le désir de voir et de sentir et de toucher et de goûter et d’entendre, les purifiant pour effacer toute fatigue et pour reforger en lui une sensation neuve du temps et de l’espace. Lorsqu’il eut été rejeté sur la pierre brûlante d’un rocher ensoleillé, sous un ciel blanc, il leva lentement et lourdement sa main et, du bout des doigts, il effleura les lèvres de Bessie en murmurant :

“Oh ! ma petite gosse.”

“Bigger.”

Il retira sa main et se laissa aller. Il ne se sentait pas le désir de reprendre sa vie là où il l’avait quittée ; pas encore. Il était couché dans le fond d’un puits sombre et profond, sur un matelas de paille chaude et humide et au sommet du puits il distinguait la couleur bleue et froide du ciel. Une main s’était glissée en lui et avait apaisé de ses doigts le tourment de son âme et lui avait fait sentir qu’il ne lui était plus nécessaire, à présent, de tant désirer un véritable foyer. Puis, comme le diminuendo d’une vague qui se retire, la sensation des ténèbres, de la nuit et de la chaleur s’évanouit et il demeura étendu dans l’obscurité à contempler les ombres du plafond d’un regard vague, à écouter leurs deux respirations.

“Bigger ?”

“Hum ?”

“Ça te plaît, ta place ?”

“Ouais. Pourquoi ?”

“Je demandais, comme ça.”

“C’que t’es bath.”

“Tu le penses vraiment ?”

“J’té le dis.”

“Où que tu travailles ?”

“Là-bas, dans Drexel Boulevard.”

“Où ?”

“Au numéro 4600.”

“Oh !”

“Quoi ?”

“Rien.”

“Mais quoi ?”

“Oh ! rien, j’pensais juste à quéq’ chose.”

“Qu’est-ce que c’est. Dis-moi.”

“C’est rien, Bigger, mon chéri.”

Pourquoi posait-elle toutes ces questions ? Il se demanda si elle avait découvert quelque chose. Puis il se demanda si ce n’était pas céder à la peur que de tout ramener à Mary et au fait qu’elle avait été étouffée et brûlée. Mais il voulait savoir pourquoi elle lui avait demandé où il travaillait.

“Dis-moi, mon petit loup. Dis moi à quoi tu penses.”

“C’est rien d’important, Bigger. Je travaillais dans c’quartier-là, dans le temps, pas loin de chez les Loeb.”

“Loeb ?”

“Ouais. La famille d’un des types qui avaient tué le petit Franck. Tu te rappelles ?”

“Nan. Où veux-tu en venir ?”

“Tu te rappelles pas que tout le monde parlait de Loeb et de Leopold.”

“Ah !”

Ceux qui avaient tué l’enfant et qu’avaient essayé de soutirer de l’argent à sa famille *en leur envoyant des lettres anonymes*. Bigger n’écoutait pas. Le monde des sons s’évanouit brusquement et un vaste tableau se dessina devant ses yeux, un tableau si chargé de signification qu’il ne lui fut pas possible de réagir sur-le-champ. Il reposait, les yeux fixes, le cœur battant, les lèvres légèrement entrouvertes, et son souffle était si mince qu’on eût dit qu’il ne respirait pas. *Tu t’en rappelles, oh ! t’écoutes même pas*. Il ne dit rien. *Pourquoi qu’ t’écoutes pas quand j’té parle ?* Qu’est-ce que... Qu’est-ce qui l’empêchait... l’empêchait d’envoyer une lettre aux Dalton en leur demandant de l’argent ? *Bigger*. Il s’assit dans le lit, fixant les ténèbres. *Qu’est-ce que t’as, chéri ?* Il pourrait demander dix mille ou peut-être vingt mille dollars. *Bigger qu’est-ce que t’as, j’té parle ?* Il ne répondit pas ; ses nerfs étaient tendus par l’effort qu’il faisait pour essayer de se souvenir. Ça y est ! Oui, Loeb et Leopold avaient projeté de faire prendre le train au père de la victime et de lui faire jeter l’argent par la fenêtre à un moment donné. D’un bond il quitta le lit et demeura au milieu de la pièce. *Bigger*. Il pourrait, oui, il pourrait leur faire emballer l’argent dans un carton à chaussures et le leur faire lancer d’une voiture quelque part dans le South Side. Il regarda autour de lui dans les ténèbres, sentant les doigts de Bessie sur son bras. Il se reprit et poussa un soupir.

“Qu’est-ce que t’as, chéri ?” demanda-t-elle.

“Hum ?”

“T’as l’air tout chose.”

“J’ai rien.”

“Allez, dis-moi. T’as des embêtements ?”

“Nan ; nan...”

“Maintenant que je t’ai dit ce que j’avais en tête, toi tu ne veux pas me le dire. C’est pas régulier.”

“J’avais oublié quéq’chose. C’est tout.”

“C’est pas à ça que tu pensais”, dit-elle.

Il se rassit sur le lit. D’émotion, il avait des frissons à la racine des cheveux. Pourrait-il le faire ? Voilà ce qui lui avait manqué pour que la chose soit complète. Mais c’était une entreprise d’une envergure telle qu’il lui fallait prendre le temps d’y réfléchir sérieusement.

“Chéri, dis-moi où que t’as eu cet argent ?”

“Quel argent ?” dit-il simulant la surprise.

“Oh ! Bigger. Je sais qu’il y a quelque chose qui ne va pas. T’as des ennuis. Quéq’chose qui te tracasse. Je le sens.”

“Tu veux que j’invente quelque chose pour te le raconter ?”

“Bon bon ; si tu le prends de cette façon...”

“Oh ! Bessie...”

“Personne ne t’avait demandé de venir ici, ce soir.”

“J’aurais peut-être mieux fait de ne pas venir !”

“Tu peux ne plus venir du tout, tu sais.”

“Tu ne m’aimes donc pas ?”

“À peu près autant que tu m’aimes.”

“C’est-à-dire ?”

“Tu devrais le savoir.”

“Oh ! cessons de nous chicaner”, dit-il.

Il sentit le lit s’affaisser doucement et entendit le léger froissement des couvertures qu’elle arrangeait sur elle. Il tourna la tête et considéra la tache blanche que faisait son œil dans l’obscurité. Peut-être... peut-être qu’il pourrait... peut-être qu’il pourrait se servir d’elle. Il s’inclina et s’allongea sur le lit à ses côtés ; elle ne bougeait pas. Il posa sa main sur l’épaule de Bessie et la pressa doucement pour lui faire sentir qu’il pensait à elle. Tandis que sa main reposait sur son épaule, sa pensée s’efforçait de saisir et d’englober le plus possible de l’existence de Bessie, de la comprendre et de l’évaluer par rapport à la sienne. Pouvait-il lui faire confiance ? Que pouvait-il exactement lui raconter ? Agirait-elle aveuglément, en croyant à l’exactitude de ses dires ?

“Allez, habillons-nous. On va aller boire un verre quelque part”, dit-elle.

“Okay.”

“T’es pas comme d’habitude, ce soir.”

“Je pense à des choses.”

“Tu ne peux pas me les dire ?”

“Hum... j’ sais pas.”

“T’as pas confiance en moi ?”

“Si.”

“Alors pourquoi que tu ne me le dis pas.”

Il ne répondit pas. Sa voix n’était qu’un murmure, un murmure qu’il avait souvent entendu lorsqu’elle désirait vraiment quelque chose. Cette voix lui faisait réaliser pleinement ce qu’était la vie de Bessie, lui confirmait ce qu’il avait pensé et ressenti en posant la main sur son épaule. Ce qu’il avait profondément senti le matin où chez lui, au petit déjeuner, il avait observé Véra, Buddy et sa mère, lui revint à l’esprit, mais c’était Bessie qu’il regardait à présent, c’était Bessie qui lui montrait à quel point elle était aveugle. Il sentait les limites étroites de sa vie : de sa chambre à la cuisine des blancs, tel était son circuit. Elle travaillait durant de longues heures, des heures pénibles et chaudes, et cela sept jours par semaine, n’ayant que son dimanche après-midi de sortie ; et lorsqu’elle était libre elle voulait se distraire, brûler la chandelle par les deux bouts pour compenser la misère de son existence. C’était sa soif de sensations qui plaisait à Bigger. Le plus souvent, le soir, elle était trop lasse pour sortir, elle ne désirait qu’une chose, se saouler. Elle avait envie de boire et lui avait envie d’elle. Alors il lui donnait de quoi boire et elle se donnait à lui. Il l’avait entendue se plaindre de la vie que lui faisaient les blancs ; elle lui avait répété sans fin que c’étaient leurs vies et non la sienne qu’elle vivait en travaillant chez eux. C’est pourquoi elle buvait. Il savait pourquoi il plaisait à Bessie ; il lui donnait de l’argent pour s’acheter à boire. Il savait que s’il ne lui donnait pas cet argent, d’autres le lui donneraient ; qu’elle y veillerait. Elle aussi était aveugle. Que devait-il lui dire ? Elle pouvait être très utile. Puis il se rendit compte que s’il lui racontait quelque chose, il ne fallait pas lui donner l’impression qu’elle était en dehors du coup ; il fallait qu’elle s’imagine être au courant de tout. Nom de Dieu ! Il n’arrivait pas à prendre l’habitude de se comporter raisonnablement. Il n’aurait pas dû lui donner à penser qu’il se passait des choses qu’elle ne devait pas savoir.

“Donne-moi un peu de temps, mon petit... Je te le dirai plus tard”, dit-il pour essayer d’arranger les choses.

“Tu n’es pas obligé, tu sais.”

“Ne sois pas comme ça.”

“Je ne me laisserai pas traiter par-dessous la jambe, tu sais, Bigger ?”

“J’essaie pas, mon petit.”

“Je ne me laisserai pas traiter comme une moins que rien.”

“T’énerve pas. Je sais ce que je fais.”

“Je l’espère.”

“Oh ! bon Dieu de bon Dieu !”

“Viens, viens, j’ai soif.”

“Attends, écoute...”

“Garde tes affaires pour toi. Je ne tiens pas à les connaître. Mais ne viens pas me chercher quand t’auras besoin d’une amie, t’entends.”

“Quand on aura bu un petit coup, j’te raconterai tout ça.”

“Comme tu voudras.”

Il s'aperçut qu'elle l'attendait sur le pas de la porte ; il enfila son pardessus, mit sa casquette et ils descendirent l'escalier lentement, sans rien dire. Dehors, le temps semblait s'être adouci comme s'il allait encore neiger. Le ciel était bas et sombre. Le vent soufflait. Il marchait à côté de Bessie et ses pieds s'enfonçaient dans l'épais tapis de neige. Les rues désertes et silencieuses s'étendaient devant lui, blanches et nettes, à la lueur mourante d'un long cordon de réverbères. Tout en marchant il voyait du coin de l'œil Bessie trotter à ses côtés et son cerveau s'imprégnait du doux balancement de son corps. Il fut soudain repris du désir d'être au lit avec elle et de sentir son corps chaud et souple répondre au sien. Mais son visage avait une expression froide et distante, évocatrice d'espace, du large intervalle qui le séparait du corps de Bessie. Il n'avait pas très envie de sortir avec Bessie ce soir ; mais ses questions et ses soupçons l'avaient contraint de dire oui, lorsqu'elle avait manifesté le désir d'aller prendre un verre... Tandis qu'il marchait à ses côtés, il sentit qu'il y avait deux Bessie : l'une était un corps qu'il venait de posséder et qu'il désirait encore intensément ; l'autre était dans le visage de Bessie ; elle posait des questions ; elle marchandait et vendait l'autre Bessie au plus offrant. Il aurait aimé serrer son poing, balancer son bras et l'effacer, tuer, balayer la Bessie du visage de Bessie, tandis que l'autre demeurerait devant lui, impuissante et soumise. Alors il la prendrait et la mettrait dans sa poitrine, dans ses entrailles, au plus profond de lui-même ; il la garderait toujours là, même lorsqu'elle dormirait, mangerait, parlerait ; il la garderait là pour sentir et savoir qu'elle était sienne, qu'il pouvait la posséder et la tenir entre ses bras chaque fois qu'il la désirait.

“Où qu'on va ?”

“Où tu voudras.”

“Allons au *Paris-Grill*.”

“D'accord.”

Ils tournèrent le coin d'une rue et gagnèrent le milieu du pâté de maisons. Là, ils entrèrent dans un petit restaurant. Le pick-up fonctionnait. Ils se dirigèrent vers une table du fond. Bigger commanda deux gin-fizz. Ils attendaient en se regardant sans mot dire. Il vit les épaules de Bessie tressaillir au rythme de la musique. L'aiderait-elle ? En tout cas, il allait le lui demander ; il arrangerait l'histoire de façon à ne pas être obligé de tout lui dire. Il savait qu'il aurait dû l'inviter à danser, mais il se sentait trop agité intérieurement.

Ce soir, il se sentait différent de tous les autres soirs ; il n'avait pas besoin de danser et de chanter et de faire des singeries sur la piste pour effacer un jour et une nuit passés à ne rien faire. Il était dans un état de surexcitation intense. La serveuse apporta les consommations et Bessie leva son verre.

“À ta santé, malgré que t'aies pas envie de parler et que tu sois on ne peut plus bizarre.”

“Bessie, j'suis embêté.”

“Oh ! bois et n’y pense plus.”

Ils sirotèrent leurs consommations.

“Bigger.”

“Hum ?”

“J’peux pas t’être utile dans c’que tu fais ?”

“Peut-être.”

“Je voudrais bien.”

“T’as confiance en moi ?”

“Jusqu’ici, oui.”

“Mais en ce moment ?”

“Oui ; si tu me dis pourquoi je dois te faire confiance.”

“Peut-être que je ne peux pas te le dire.”

“Alors c’est toi qui n’as pas confiance en moi.”

“Je fais ce que je dois faire, Bessie.”

“Si j’avais confiance en toi, tu me le dirais ?”

“Peut-être.”

“Ne dis pas peut-être, Bigger.”

“Écoute, mon chou”, dit-il, mécontent d’avoir à lui parler de cette manière, mais n’osant pas tout lui révéler d’un coup. “Si j’agis de cette façon c’est que j’ai une affaire importante en train.”

“Qu’est-ce que c’est ?”

“Ça rapportera gros.”

“Écoute, ou tu me le dis, ou tu parles d’autre chose...” Ils se turent ; il vit que Bessie finissait son verre.

“J’suis prête à partir”, dit-elle.

“Oh !...”

“J’ai envie de dormir.”

“Fâchée ?”

“Peut-être.”

Il ne voulait pas la voir dans cet état. Comment la faire rester ? Jusqu’où pouvait-il aller ? Pourrait-il réussir à la convaincre sans tout lui raconter ? Il eut soudain le sentiment qu’elle se rapprocherait davantage de lui s’il lui faisait sentir qu’il courait un danger. C’est ça ! Il fallait qu’elle se tourmente à son sujet.

“Je serai peut-être forcé de quitter la ville bientôt”, dit-il.

“La police ?”

“Peut-être.”

“Qu’est-ce que t’as fait ?”

“C’est une combine que j’suis en train de mettre au point.”

“Mais où t’as eu cet argent ?”

“Écoute, Bessie, si j’étais forcé de quitter la ville et que j’aie besoin de fric, est-ce que tu m’aiderais si je partageais avec toi ?”

“Si tu m’emmenais, t’aurais pas besoin de partager.”

Il demeura silencieux ; il n’avait pas songé à emmener Bessie. Pour un

fugitif, une femme est un dangereux fardeau. Il avait lu des histoires où des hommes s'étaient fait prendre à cause de femmes et il ne voulait pas se mettre dans le même cas. Mais si... oui... c'est ça !... s'il lui en disait... oui... oui... juste assez long pour la décider à travailler pour lui ?

“Okay”, fit-il. “Je te propose une chose ; je t’emmène si tu m’aides.”

“Vraiment ?”

“Bien sûr.”

“Alors, tu vas tout me raconter ?”

Oui, il pouvait arranger l'histoire. Pourquoi y mêler Jan ? Pourquoi ne pas la raconter de telle sorte que si jamais on l'interrogeait, elle dise les choses qu'il voulait lui faire dire, des choses qui le serviraient ? Il leva son verre, le vida, le reposa et se pencha en avant tout en jouant avec la cigarette qu'il tenait entre ses doigts. Il dit à mi-voix ;

“Écoute, voilà ce qui en est. La même chez qui je travaille, la fille du vieux richard, du milliardaire, elle a foutu le camp avec un Rouge, tu saisis ?”

“Une fugue ?”

“Hein ? Euh... Ouais ; ils ont foutu le camp.”

“Avec un *Rouge* ?”

“Ouais, un de ces communistes.”

“Sans blague ? Elle est malade ?”

“Oh ! elle est piquée. Personne ne sait qu'elle est partie ; alors hier soir j'ai pris l'argent dans sa chambre, tu comprends ?”

“Oh !”

“Ils ne savent pas où elle est.”

“Mais qu'est-ce que tu as l'intention de faire.”

“Ils ne savent pas où elle est”, répéta-t-il.

“Qu'est-ce que tu veux dire ?”

Il tira sur sa cigarette ; il vit qu'elle le regardait, ses yeux noirs agrandis par une curiosité passionnée. Ce regard lui plut. Dans un sens, il lui répugnait de lui en dire davantage, car il voulait la laisser sur des charbons ardents. Il tenait à prendre tout son temps pour observer à loisir sur son visage cette expression attentive, complètement absorbée, qui lui donnait le sentiment de vivre intensément et le grandissait à ses propres yeux.

“J'ai une idée”, dit-il.

“Oh ! Bigger, *dis-la-moi*.”

“Ne parle pas si fort.”

“Bon, mais *dis-moi* ce que c'est !”

“Ils ne savent pas où est la fille. Ils pourraient se figurer qu'on l'a kidnappée, comprends-tu ?” Tout son corps était contracté et ses lèvres tremblaient lorsqu'il parlait.

“Ah ! c'est pour ça que t'avais l'air tout drôle quand je t'ai parlé de Loeb et de Leopold...”

“Alors, qu'est-ce que tu en dis ?”

“Tu crois qu'ils s'imagineraient *vraiment* qu'elle a été kidnappée ?”

“C’est à nous de leur *faire croire*.”

Elle contempla son verre vide. Bigger fit signe à la serveuse et commanda deux autres consommations. Il but une grande gorgée et dit :

“La môme est partie, tu comprends ? Ils ne savent pas où elle est. Y a personne qui le sait. Mais ils pourraient s’figurer que quelqu’un le sait, si on le leur disait tu comprends ?”

“Tu veux dire... Tu veux dire leur faire croire que c’est nous qui l’avons fait... leur écrire, tu veux dire ?”

“... et demander de l’argent, bien sûr”, dit-il. “Et on l’aurait... Tu comprends, on serait sûr de les palper, parce que personne d’autre n’est sur l’affaire.”

“Mais suppose qu’elle revienne ?”

“Pas de danger.”

“Qu’est-ce que t’en sais ?”

“Je le sais, c’est tout.”

“Bigger, t’es *au courant* de quéq’ chose à propos de cette fille. Tu sais où elle est ?”

“T’en fais pas pour ce qui est d’où elle est. J’sais que nous n’avons pas à craindre qu’elle revienne, comprends-tu ?”

“Oh ! Bigger, c’est de la *folie*, cette histoire !”

“Eh ben, on n’en parle plus et c’est marre !”

“Oh ! j’avais pas dire ça.”

“Alors qu’est-ce que tu voulais dire ?”

“Je veux dire qu’il faut êt’ prudents.”

“On pourrait avoir dix mille dollars.”

“Comment ?”

“Y aurait qu’à leur dire de laisser l’argent quéq’ part. Ils croiront qu’ils pourront retrouver la fille...”

“Bigger, tu sais où elle est ?” dit-elle d’un ton mi-interrogateur mi-affirmatif.

“Nan.”

“Alors ça sera dans les journaux. Elle rappliquera.”

“Pas question.”

“Comment le sais-tu ?”

“J’té le dis.”

Il vit ses lèvres remuer, puis il l’entendit parler doucement en se penchant vers lui.

“Bigger, tu lui as rien fait, à cette fille, non ?”

Il se raidit de peur. Il eut brusquement envie de tenir quelque chose dans sa main, quelque chose de solide et de lourd ; son revolver, un couteau, une brique.

“Si tu as le malheur de répéter ça, je te démolis.”

“Oh !”

“Allons, ne sois pas idioté.”

“Bigger, t’aurais pas dû faire une chose pareille...”

“Tu vas m’aider ? Réponds oui ou non.”

“Oh ! écoute, Bigger...”

“T’as peur ? T’as peur, après m’avoir laissé prendre l’argenterie de Mme Heard. Après m’avoir laissé emporter le poste de radio de Mme Macy ? Et maintenant t’as la frousse ?”

“Ben... j’sais pas...”

“Tu voulais que je te mette au courant ; eh ben j’t mets au courant. C’est bien ça les femmes. Tu tiens absolument à savoir quelque chose, et quand on te le dit, tu cours comme un lièvre.”

“Mais nous nous ferons *prendre* !”

“Pas si nous faisons les choses proprement.”

“Mais comment on fera, Bigger ?”

“Je trouverai une combine.”

“Mais je veux savoir.”

“Ça sera facile.”

“Mais comment ?”

“Je peux m’arranger pour que t’aïlles ramasser l’argent sans risquer d’ennuis.”

“Mais les gens qui font des choses comme ça se font attraper.”

“Si tu as peur, c’est *sûr* que tu te feras attraper.”

“Comment je pourrai ramasser l’argent ?”

“Nous leur dirons où le déposer.”

“Mais ils mettront la police aux aguets.”

“Pas s’ils tiennent à revoir la poule vivante. Tu ne comprends pas que c’est une matraque que nous tenons au-dessus de leur tête ? Et à part ça je serai là pour surveiller. Je travaille dans la maison. S’ils essaient de nous rouler, je te préviendrai.”

“Tu crois vraiment que ça peut réussir ?”

“Y aurait qu’à leur faire jeter l’argent par la portière d’une auto. Toi, tu n’aurais qu’à te poster quelque part d’où tu puisses voir s’ils ont mis quelqu’un aux aguets. Et si tu repères qu’éq’ chose de pas catholique, tu ne touches pas à l’argent, comprends-tu ? Mais ils tiennent trop à ravoir la petite ; ils ne mettront personne.”

Il y eut un long silence.

“Je ne sais pas, Bigger...”, dit-elle finalement.

“On pourrait aller à New York, à Harlem, si on avait de l’argent. New York, ça c’est une vraie ville, au moins. On n’aurait qu’à se tenir peinards un bout de temps.”

“Mais suppose qu’ils marquent l’argent ?”

“Rien à craindre. Et même s’ils le faisaient, je te préviendrais. Tu comprends, moi je suis là, dans la maison.”

“Mais si nous nous sauvons, ils penseront que c’est nous qu’avons fait le coup. Nous les aurons pendant des années à nos trousses, Bigger...”

“On ne filera pas tout de suite. Y aura qu’à voir venir.”

“Oh !... j’sais pas, Bigger.”

Il était content ; il savait, rien qu’à la regarder, que s’il la poussait suffisamment elle entrerait dans le coup. Elle avait peur et il était capable de la manœuvrer. Il consulta sa montre ; il se faisait tard. Il était temps de rentrer et de jeter un coup d’œil sur le calorifère.

“Il est temps que j’m’en aille.”

Il régla la serveuse et ils sortirent. Il y avait un autre moyen de se l’attacher.

Il sortit la liasse de billets, en détacha un pour lui-même et lui tendit le reste de l’argent.

“Tiens”, dit-il. “Achète-toi quéq’ chose et mets le reste de côté pour moi.”

“Oh !”

Elle regarda l’argent, hésitante.

“Tu n’en veux pas ?”

“Si”, dit-elle en prenant le rouleau.

“Marche avec moi et j’te promets que t’en verras, du fric.”

Ils s’arrêtèrent à la porte d’entrée ; il la regarda.

“Alors”, fit-il, “qu’est-ce que t’en dis ?”

“Bigger, mon chéri... je... je n’sais pas trop”, dit-elle d’une voix plaintive.

“T’as voulu que je te mette au courant.”

“J’ai peur.”

“Tu n’as pas confiance en moi ?”

“Mais nous n’avons encore jamais rien fait de pareil. Tu te rends compte, ils vont se mettre à nos trousses et ils ne nous lâcheront pas. C’est pas comme de venir voler quelque chose dans la maison où je travaille la nuit pendant que les gens sont en vacances. C’est pas...”

“À toi de décider.”

“J’ai peur, Bigger.”

“Mais qui veux-tu qui puisse s’imaginer que c’est *nous* ?”

“Je ne sais pas. Tu crois vraiment qu’ils ne savent pas où est la fille ?”

“J’en suis sûr.”

“Et *toi*, tu le sais, où elle est ?”

“Nan.”

“Elle va revenir.”

“Non, je te dis. Et d’abord, c’est une piquée. Ils croiront peut-être même que c’est elle qui a manigancé le coup, pour soutirer de l’argent à sa famille. Ils croiront peut-être que c’est les Rouges. Mais jamais ils ne penseront à *nous*. Ils ne nous croient pas assez de cran pour ça. Ils se figurent que les nègres sont bien trop trouillards...”

“Je ne sais pas...”

“Est-ce que je t’ai jamais mal conseillée ?”

“Non ; mais nous n’avons encore jamais fait une chose pareille.”

“Eh ben, je n’m’e trompe pas plus cette fois qu’les aut’ fois.”

“Quand veux-tu qu’on le fasse ?”

“Sitôt qu’ils commenceront à s’inquiéter au sujet de la petite.”

“T’as idée qu’on peut vraiment réussir ?”

“Je t’ai dit c’que j’en pensais.”

“Non, Bigger, non ! J’veux pas le faire. Je crois que tu...”

Il fit un brusque demi-tour et s’éloigna d’elle.

“Bigger !”

Elle courut dans la neige et l’attrapa par la manche. Il s’arrêta mais ne se retourna pas. Elle agrippa son pardessus et se mit à le tirailler. À la lueur jaune d’un réverbère ils s’affrontèrent en silence. Ils étaient environnés par la neige blanche et par la nuit ; ils étaient coupés du monde et n’avaient conscience que d’eux-mêmes. Son regard tourné vers elle était inexpressif ; il attendait. Les yeux de Bessie le dévisageaient avec crainte et méfiance. Comme un équilibriste balançant délicatement sur son fil son corps souple et tendu, il attendait de voir si elle le pousserait en avant ou le tirerait en arrière. Ses lèvres esquissèrent un pâle sourire ; elle leva sa main et, du bout de ses doigts, elle effleura le visage de Bigger. Il savait qu’elle essayait d’y voir clair en elle-même, de savoir exactement jusqu’à quel point elle tenait à lui. Elle lui prit la main et la serra, lui faisant comprendre, par la pression de ses doigts, qu’elle le désirait.

“Mais écoute, Bigger, mon chéri... Ne faisons pas ça. On se débrouille très bien sans avoir besoin de ça...”

Il retira sa main.

“Bigger, écoute, mon petit chou...”

“Allons, Bessie. Qu’est-ce que tu décides ?”

Il s’apprêtait à repartir lorsqu’elle le rattrapa et l’entoura de ses bras. Elle le regarda de ses yeux noirs et ronds tout désespérés. Il balançait toujours sur son fil, attendant de savoir si Bessie l’attirerait vers elle ou si elle le laisserait tomber tout seul. Il jouissait de sa souffrance ; l’affolement de son désespoir lui procurait la vision et le sentiment de sa propre valeur. Ses lèvres tremblaient et elle se mit à pleurer.

“Qu’est-ce que tu décides ?” redemanda-t-il.

“Si je le fais, c’est parce que tu y tiens tant”, dit-elle avec un sanglot. Il la prit par les épaules.

“Allons, Bessie, ne pleure pas.”

Elle s’arrêta et sécha ses larmes ; il la regarda attentivement. Elle va marcher, se dit-il.

“Faut que je m’en aille”, dit-il.

“Moi je ne rentre pas tout de suite.”

“Où tu vas ?”

Il découvrit qu’il avait peur d’elle, à présent qu’elle était dans le coup. Sa quiétude mentale était fonction des faits et gestes de Bessie et de leur mobile.

“J’vais chercher un litre de quéq’ chose.”

Parfait ; elle était dans son état normal.

“Bon, alors à demain soir, hein ?”

“Okay, chéri. Mais sois prudent.”

“Écoute, Bessie, ne te fais pas de mousse. Aie simplement confiance en moi. Quoi qu’il arrive, ils ne nous attraperont pas. Et ils ne sauront même pas que t’étais dans le coup.”

“Mais suppose qu’ils se doutent de quéq’ chose et qu’ils nous recherchent, où pourrait-on se cacher, Bigger ? Tu sais bien qu’on est noirs. On ne peut pas aller *n’importe* où.”

Il scruta la rue couverte de neige sous les réverbères.

“Y a des tas de coins”, dit-il. “Je connais tout le quartier du South Side depuis A jusqu’à Z. On pourrait même se planquer dans une de ces vieilles maisons, là, tu vois ? Comme j’ai fait la dernière fois. Personne ne va jamais regarder là-dedans.”

Il indiqua du doigt sur le trottoir d’en face un grand immeuble vide qui émergeait de l’obscurité.

“Enfin”, lâcha-t-elle avec un soupir.

“Je m’en vais”, dit-il.

“Au revoir, chou.”

Il se dirigea vers l’arrêt du tram ; lorsqu’il se retourna, elle était toujours debout dans la neige ; elle n’avait pas bougé. Ça ira, se dit-il. Elle marchera.

La neige s’était remise à tomber ; les rues étaient de longues pistes qui traversaient une jungle épaisse éclairée çà et là par des torches que brandissaient des mains invisibles. Il attendit pendant dix minutes, mais le tram ne vint pas. Il tourna le coin de la rue et tête baissée, mains dans les poches, il s’achemina vers la maison des Dalton.

Il avait confiance. Le jour et la nuit qui venaient de s’écouler lui avaient apporté de nouvelles craintes, mais des sensations neuves lui avaient permis d’écarter ces craintes. Depuis l’instant où il s’était penché sur le lit de Mary et l’avait trouvée morte, la peur d’être électrocuté avait pris possession de sa chair et de son sang. Mais chez lui, au petit déjeuner avec sa mère et ses frère et sœur, lorsqu’il avait vu combien ils étaient aveugles, et après avoir surpris la conversation de Peggy et de Mme Dalton à la cuisine, une nouvelle sensation lui était venue, une sensation qui effaçait presque la peur de mourir. Il se disait que tant qu’il agirait avec prudence, en sachant où il allait, il serait maître de la situation. Tant qu’il pourrait lui-même diriger son existence et en disposer comme bon lui semblerait, aussi longtemps qu’il pourrait décider de ses propres actes, il n’avait rien à craindre.

Il sentait qu’il tenait sa destinée entre ses mains. Il ne se souvenait pas d’avoir jamais été aussi vivant ; sa pensée et son attention étaient dirigées et braquées sur un but. Pour la première fois de sa vie, il se mouvait consciemment entre deux pôles bien définis ; il s’écartait de la peine de mort qui le menaçait, de ces moments semblables à la mort qui étreignaient sa poitrine dans un étau brûlant ; et il allait vers ce sentiment de plénitude qu’il avait si souvent, mais insuffisamment, ressenti au cinéma ou à la lecture des

magazines.

La honte, la peur et la haine brûlantes et implacables que Mary, Jan et M. Dalton et cette immense maison de riches avaient suscitées en lui s'étaient apaisées. N'avait-il pas fait ce dont ils ne l'eussent jamais cru capable ? Sa condition de noir et d'être inférieur était quelque chose qu'il pouvait accepter avec une force nouvelle. Le meurtre qu'il avait secrètement commis sur la personne de Mary représentait désormais à ses yeux ce qu'avaient autrefois représenté son couteau ou son revolver. Ils pouvaient se moquer de lui, de la couleur de sa peau et de son aspect ridicule, maintenant il se sentait assez sûr de lui pour les regarder en face sans en ressentir de fureur. Le sentiment d'être toujours pris dans l'étreinte suffocante d'une force invisible l'avait quitté.

Comme il s'engageait dans Drexel Boulevard en direction de la maison des Dalton, il songeait à son inquiétude d'antan, à cet appétit charnel qui l'avait consumé. Eh bien, il venait en quelque sorte de régler cette question-là, ce soir ; avec le temps, il la préciserait davantage. Son corps se sentait libre et à l'aise à présent qu'il avait couché avec Bessie. Il était certain qu'elle ferait ce qu'il voulait dès lors qu'il lui avait demandé sa collaboration. Elle serait liée à lui par des liens plus profonds que ceux du mariage. Elle serait sienne ; elle se raccrocherait à lui de toutes ses forces par peur de la prison et de la mort ; exactement comme ce qu'il avait fait la veille le liait par toutes les fibres de son existence à cette voie nouvelle.

Il quitta le trottoir et s'engagea dans l'allée des Dalton ; puis il descendit à la chaufferie et regarda à travers les fentes de la porte du calorifère. Il vit un tas rouge de charbons ardents et entendit le murmure de l'appel d'air. Il appuya sur le levier, entendit le fracas du charbon contre le métal et vit les cendres frémissantes peu à peu s'obscurcir. Il arrêta la chute du charbon, se baissa et ouvrit la porte inférieure du calorifère. Les cendres s'accumulaient. Dans la matinée, il prendrait la pelle et les sortirait, en s'assurant qu'il ne restait pas d'os. Il avait fermé la porte et se dirigeait vers l'arrière du calorifère pour regagner sa chambre, lorsqu'il entendit la voix de Peggy.

"Bigger !"

Il s'arrêta et avant de répondre, il sentit un frémissement courir sur toute sa peau. Elle était debout sur le palier de la cuisine.

"Oui, m'dame."

Il se dirigea vers le bas de l'escalier et leva la tête.

"Mme Dalton vous fait dire d'aller rechercher la malle à la gare..."

"La malle ?"

Il attendit que Peggy réponde à sa question. Peut-être qu'il n'aurait pas dû paraître étonné ?

"On a téléphoné pour prévenir que personne ne l'avait réclamée. Et M. Dalton a reçu un télégramme de Detroit. Mary n'y a pas mis les pieds."

"Oui, m'dame."

Elle descendit jusqu'en bas et inspecta le sous-sol comme si elle cherchait quelque chose qui manquait. Tout son être se contracta ; si elle voyait quelque

chose qui la décidait à le questionner au sujet de Mary, il saisirait la pelle de fer et la lui enverrait en plein sur la tête, puis il prendrait la voiture et filerait à toute vitesse.

“M. Dalton est inquiet”, dit Peggy. “Vous savez. Mary n’a pas emballé les affaires neuves qu’elle s’était achetées pour mettre là-bas. Et ce pauvre M. Dalton n’arrête pas de marcher de long en large et de téléphoner partout.”

“Mais personne ne sait où elle est ?” demanda Bigger.

“Personne. Mary vous avait dit de descendre la malle telle quelle ?”

“Oui, m’dame”, répondit-il, sachant que c’était là son premier obstacle. “Elle était dans le coin, fermée à clé. Je l’ai descendue et mise là où vous l’avez vue ce matin.”

“Dites-moi, Peggy !” fit la voix de Mme Dalton.

“Oui !” répondit Peggy.

Bigger leva le nez et vit Mme Dalton au faîte de l’escalier ; elle était vêtue de blanc comme à l’habitude et son visage était levé dans une attitude confiante.

“Le jeune homme est revenu ?”

“Il est ici, madame Dalton.”

“Veux-tu venir une seconde dans la cuisine, Bigger ?”

“Oui, m’dame.”

Il suivit Peggy à la cuisine. Mme Dalton serrait ses doigts crispés et son visage était toujours levé, un peu plus haut à présent ; ses lèvres blanches étaient entrouvertes.

“Peggy t’a dit d’aller rechercher la malle ?”

“Oui, m’dame. J’y vais tout de suite.”

“À quelle heure as-tu quitté la maison la nuit dernière ?”

“Un peu avant deux heures, m’dame.”

“Elle t’avait dit de descendre la malle ?”

“Oui, m’dame.”

“Et ce matin, elle était à l’endroit où tu l’avais laissée hier soir ?”

“Oui, m’dame.”

Mme Dalton détourna la tête en entendant la porte s’ouvrir, M. Dalton se tenait sur le seuil.

“Hello, Bigger.”

“B’jour, m’sieur.”

“Comment ça va ?”

“Bien, m’sieur.”

“On a téléphoné de la gare, tout à l’heure. Faudra que tu ailles la rechercher.”

“Oui, m’sieur. J’y vais, m’sieur.”

“Dis-moi, Bigger. Qu’est-ce qui s’est passé, hier soir ?”

“Ben, rien, m’sieur. Mlle Dalton m’a dit de descend’ la malle de façon que je n’aie qu’à la porter à la gare ce matin ; c’est ce que j’ai fait.”

“Jan était avec vous ?”

“Oui, m’sieur. On est montés tous les trois là-haut, quand je les ai eu conduits ici. On est montés pour chercher la malle. Et après ça, je l’ai descendue au sous-sol.”

“Jan était ivre ?”

“Ben, j’peux pas dire, m’sieur... Ils buvaient tous les deux...”

“Et que s’est-il passé ?”

“Rien, m’sieur. J’ai juste posé la malle au sous-sol et puis j’ suis parti. Mlle Dalton m’avait dit de laisser la voiture dehors. Elle avait dit que m’sieur Jan s’en occuperait.”

“De quoi parlaient-ils ?”

Bigger baissa la tête.

“J’ sais pas, m’sieur.”

Il vit Mme Dalton élever sa main droite et comprit qu’elle voulait faire entendre à M. Dalton d’avoir à cesser son interrogatoire. Il sentit la gêne qu’elle devait éprouver.

“C’est bon, Bigger”, dit Mme Dalton. Elle se tourna vers M. Dalton.

“Où crois-tu que ce personnage puisse être en ce moment, ce Jan ?”

“Peut-être au bureau du “Défenseur du Prolétariat.”

“Tu crois que tu pourrais le toucher, maintenant ?”

“Eh bien”, fit M. Dalton, qui se tenait tout contre Bigger et fixait obstinément le plancher, “je le pourrais. Mais je préfère attendre. Je suis toujours persuadé qu’il s’agit d’une de ces folles escapades de Mary. Bigger, tu ferais bien d’aller chercher la malle.”

“Oui, m’sieur.”

Il prit la voiture et partit dans la neige en direction du Loop. Dans ses réponses à leurs questions, il sentait qu’il avait réussi à détourner leur attention sur Jan. À ce train-là, il lui faudrait envoyer au plus vite la demande de rançon. Il irait voir Bessie demain et arrangerait la chose avec elle. Oui ; il demanderait dix mille dollars. Il installerait Bessie, munie d’une torche électrique, à la fenêtre d’une vieille bâtisse, à l’angle d’une rue bien éclairée. Dans sa lettre anonyme, il spécifierait à M. Dalton de mettre l’argent dans une boîte à chaussures et de la déposer dans la neige au bord du trottoir ; il lui dirait de ne pas arrêter sa voiture et de faire clignoter ses phares et de ne déposer l’argent qu’après avoir vu la torche s’allumer trois fois à la fenêtre... Oui ; c’est ainsi que les choses se passeraient. Bessie apercevrait la lumière intermittente des phares de M. Dalton et après le départ de la voiture, elle irait ramasser la boîte contenant l’argent. Ce serait facile.

Il entra dans la gare, présenta le billet de consigne, prit la malle, la fixa sur le marchepied et reprit le chemin de la maison des Dalton. Lorsqu’il atteignit l’allée, la neige tombait, si dense qu’il n’y voyait rien à dix pas. Il rangea la voiture au garage, déposa la malle dans la neige, boucla la porte du garage, souleva la malle sur son dos et la porta jusqu’à l’entrée du sous-sol. Oui ; la malle était légère ; elle était à demi vide. Ils lui poseraient certainement encore des questions à ce sujet. La fois prochaine il lui faudrait surveiller les

détails et s'ancrer dans la tête les mots qu'il aurait à dire afin de pouvoir les répéter mille fois, si c'était nécessaire. Il pourrait évidemment abandonner la malle dans la neige, prendre un tramway, chercher l'argent chez Bessie et quitter la ville. Mais pourquoi ? Il saurait bien se débrouiller. Les choses prenaient bonne tournure. Ils ne le soupçonneraient pas et il saurait voir le moment où leurs soupçons se tourneraient contre lui. Et il était content aussi d'avoir donné l'argent à Bessie. Si jamais on le fouillait, cet argent serait terriblement compromettant. Il ouvrit la porte et rechargea la malle sur ses épaules ; il était courbé sous son poids et marchait lentement, suivant des yeux la danse des ombres rouges sur le carrelage. Il entendit chanter le feu dans le calorifère. Il tira la malle jusqu'à l'endroit où il l'avait posée la veille. Il la déposa et demeura debout à la contempler. Il fut pris du désir de l'ouvrir et d'en examiner le contenu. Il se baissa pour manipuler la serrure puis il sursauta vivement et d'un bond se redressa.

“Bigger.”

Sans répondre et sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se retourna brusquement, les yeux agrandis par la peur et la main à demi levée comme pour écarter un coup. Son demi-tour le mit face à face avec ce qui parut être à ses sens excités une armée de blancs. Le souffle coupé, il cligna des yeux dans la pénombre rouge en se disant qu'il aurait dû montrer plus de calme. Puis il aperçut M. Dalton ; il se tenait tout au bout de la chaufferie en compagnie d'un autre blanc ; à la lueur des ombres rouges, leurs visages apparaissaient comme des signaux blancs de danger, flottant immobiles en l'air.

“Oh !” fit-il à mi-voix.

Le blanc qui se trouvait aux côtés de M. Dalton louchait dans sa direction ; il sentit revenir cette peur intense, brûlante, étouffante. L'homme blanc alluma. Il avait des façons froides et impersonnelles qui disaient à Bigger de se tenir sur ses gardes. Dans le regard de l'homme, Bigger vit se refléter une image étriquée, restreinte, de sa propre personnalité.

“Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?”

Bigger ne répondit pas ; il avala sa salive, reprit ses esprits et s'avança lentement. Les yeux du blanc ne le quittaient pas. Bigger fut pris de panique en voyant le blanc baisser la tête, plisser davantage ses paupières, écarter d'un geste les pans de son pardessus et fourrer ses mains dans ses poches, révélant ainsi l'insigne qui brillait sur sa poitrine. Des mots résonnèrent dans le cerveau de Bigger : C'est un flic ! Il ne quittait pas des yeux le morceau de métal brillant.

Brusquement, l'homme changea d'attitude et d'expression, retira ses mains de ses poches et sourit d'un sourire auquel Bigger ne crut pas.

“N'aie pas peur, mon garçon. Je ne suis pas de la police.”

Bigger serra les dents ; il fallait absolument qu'il se domine. Il n'aurait pas dû laisser voir à cet homme qu'il regardait son insigne.

“Oui, m'sieur”, fit-il.

“Bigger, je te présente M. Britten”, dit M. Dalton. “M. Britten est un

enquêteur privé qui fait partie du personnel de mes bureaux...”

“Oui, m’sieur”, répéta Bigger, se décontractant légèrement.

“Il a quelques questions à te poser. Alors sois calme et dis-lui tout ce qu’il veut savoir.”

“Oui, m’sieur.”

“Tout d’abord, je voudrais jeter un coup d’œil sur la malle”, dit Britten.

Bigger s’écarta pour les laisser passer. Il jeta un coup d’œil rapide du côté du calorifère. Il était encore très chaud et ronflait. Puis il s’approcha lui aussi de la malle, demeurant discrètement à l’écart des deux blancs, observant leurs gestes d’un œil détaché. Il fourra profondément ses mains dans ses poches ; il se tenait dans une attitude singulière qui lui permettait de répondre sur-le-champ à ce qu’ils diraient ou feraient tout en demeurant en dehors, à l’écart. Il vit Britten retourner la malle, se baisser et tenter d’ouvrir la serrure. “Faut absolument y aller avec prudence”, se dit Bigger. “À la moindre petite erreur, je gâche tout.” La sueur lui coulait du cou et du visage. Britten n’arrivait pas à ouvrir la malle ; il leva les yeux vers Bigger.

“Elle est fermée. Tu as la clé, mon garçon ?”

“Non, m’sieur.”

Bigger se demanda si c’était un piège ; il décida de jouer la prudence et de ne parler que lorsqu’il serait interrogé.

“Permettez que je casse la serrure ?”

“Allez-y”, fit M. Dalton. “Dis-moi, Bigger, donne la hachette à M. Britten.”

“Oui, m’sieur”, répondit-il machinalement.

Le corps raidi, il réfléchit rapidement. Devait-il leur dire que la hachette se trouvait quelque part dans la maison, se proposer d’aller la chercher et profiter de l’occasion pour s’enfuir ? Jusqu’à quel point le soupçonnaient-ils ? Tout cela n’était peut-être qu’une ruse, un piège tendu pour le confondre. Il jeta un coup d’œil rapide mais attentif à leurs visages ; ils avaient simplement l’air d’attendre l’outil. Oui, il allait risquer le coup et rester ; il saurait mentir pour s’en tirer. Il fit demi-tour et se dirigea vers l’endroit où il avait trouvé la hachette, la veille, là où il l’avait prise pour trancher la tête de Mary. Il se baissa et fit semblant de chercher. Puis il se redressa.

“Elle n’est plus là... je... j’l’avais vue par là hier”, marmonna-t-il.

“Peu importe”, dit Britten. “Je crois que je peux faire sans.”

Bigger se glissa vers les deux hommes, attendant, observant. Britten leva son pied et d’un rapide coup de talon, il fit sauter la serrure et la malle s’ouvrit. Il souleva le plateau et inspecta l’intérieur de la malle. Elle était à demi vide et les vêtements s’y trouvaient en désordre.

“Vous voyez !” dit M. Dalton. “Elle n’a pas emballé toutes ses affaires.”

“C’est vrai. À bien regarder, elle n’avait même pas besoin de malle”, dit Britten.

“Bigger, est-ce que la malle était fermée à clé quand elle t’a dit de la descendre ?”

“Oui, m’sieur”, répondit Bigger, se demandant s’il avait bien fait.

“Était-elle ivre au point de ne plus savoir ce qu’elle faisait, Bigger ?”

“Ben, ils sont entrés dans la chambre”, répondit-il. “Je les ai suivis. Et alors elle m’a dit de descendre la malle. C’est tout ce qu’y a eu.”

“Elle aurait pu tout mettre dans une petite valise”, dit Britten.

Le feu chantait dans les oreilles de Bigger et il vit danser sur les murs des ombres rouges. Qu’ils le trouvent, l’auteur du coup ! Il serrait les dents à en avoir mal.

“Assieds-toi, Bigger”, dit Britten.

Bigger regarda Britten en feignant la surprise.

“Assieds-toi sur la malle”, dit Britten.

“Moi ?”

“Ouais. Assieds-toi.”

Il s’assit.

“Et maintenant, prends ton temps et essaie de te rappeler. J’ai des questions à te poser.”

“Oui, m’sieur.”

“À quelle heure as-tu pris Mlle Dalton ici, hier soir ?”

“Vers huit heures et demie, m’sieur.”

Nous y voilà, se dit Bigger. Cet homme était là pour essayer de tout découvrir. Il lui faisait subir un interrogatoire. Il lui faudrait absolument orienter ses réponses de façon à ne pas attirer l’attention sur lui-même. Il lui faudrait raconter sa propre version. Les faits saillants de son histoire, il les débiterait un à un et lentement, comme s’il n’en comprenait pas la signification profonde. Il ne répondrait qu’aux questions qui lui seraient posées. “Tu l’as conduite à l’école ?”

Il baissa la tête sans répondre.

“Allons, réponds, mon garçon !”

“Ben, m’sieur, vous comprenez... moi j’ suis juste employé ici...”

“Qu’est-ce que tu veux dire ?”

M. Dalton s’approcha de lui et le regarda attentivement.

“Réponds, Bigger.”

Il ne répondait toujours pas.

“Je t’ai posé une question, mon garçon !”

“Non, m’sieur. J’ l’ai pas conduite à l’école.”

“Où l’as-tu emmenée ?”

“Ben, m’sieur... Elle m’a dit, quand on est arrivé devant le parc, de retourner et de la conduire dans le Loop.”

“Elle n’est pas allée à l’école ?” demanda M. Dalton, sidéré.

“Non, m’sieur.”

“Pourquoi ne m’as-tu pas dit cela tout de suite, Bigger ?”

“Elle m’a dit de ne pas le dire.”

Il y eut un silence. Le calorifère ronflait. De gigantesques ombres rouges dansaient sur les murs.

“Alors où l’as-tu emmenée ? demanda Britten.”

“Dans le Loop, m’sieur.”

“Où ça, dans le Loop ?”

“À Lake Street, m’sieur.”

“Tu te souviens du numéro ?”

“Seize, je crois, m’sieur.”

“Seize, Lake Street ?”

“Oui, m’sieur.”

“Ce sont les bureaux du Défenseur du Prolétariat”, dit M. Dalton en se tournant vers Britten. “Ce Jan est un Rouge.”

“Combien de temps est-elle restée là ?” demanda Britten.

“Peu près une demi-heure, selon moi, m’sieur.”

“Et après ?”

“Ben, j’ai attendu dans la voiture.”

“Elle est restée là jusqu’à ce que *tu* la ramènes à la maison ?”

“Non, m’sieur.”

“Elle est sortie...”

“Ils sont sortis...”

“Donc le Jan en question était avec elle ?”

“Oui, m’sieur. Il était avec elle. À mon idée, elle est allée là exprès pour le chercher. Elle n’a rien dit ; elle est juste entrée et puis elle est restée un moment et après ça elle est sortie avec lui.”

“Et tu les as conduits...”

“C’est *lui* qui a conduit”, dit Bigger.

“Tu n’étais pas au volant ?”

“Si, m’sieur. Mais il a voulu conduire et elle m’a dit de le laisser.”

Il y eut un nouveau silence. Ils voulaient une description et il la leur donnerait comme il l’entendait. Il tremblait, tant il était surexcité. Ne lui avait-on pas toujours bourré le crâne à lui, dans le passé ? Il pourrait leur débiter tout ce qui lui passerait par la tête, et ils n’auraient rien à dire, en plus. C’était sa version contre celle de Jan.

“Tu les as attendus quelque part” demanda Britten ; l’hostilité courtoise que l’on sentait dans sa voix avait subitement disparu.

“Non, m’sieur. J’étais dans l’auto...”

“Et où sont-ils allés ?”

Il avait envie de raconter qu’ils l’avaient fait asseoir entre eux ; mais il pensa qu’il valait mieux remettre cela à plus tard, au moment où il leur dirait ce qu’il avait ressenti devant Jan et Mary.

“Eh ben, m’sieur, Jan m’a demandé où qu’on mangeait bien. Le seul restaurant que je connaissais où que les blancs vont manger”, fit-il, en traînant sur “les blancs” pour bien leur montrer qu’il était conscient de ce que cela signifiait, “dans le South Side, c’est le Poulailleur de chez Ernie”.

“Alors tu les as emmenés là ?”

“C’est M. Jan qui conduisait, m’sieur.”

“Combien de temps sont-ils restés ?”

“Ben, nous sommes restés à peu près...”

“Tu n’attendais pas dans la voiture ?”

“Non, m’sieur. Vous comprenez, m’sieur, j’ai fait c’qu’on m’a dit. Moi, j’ai fait mon travail, j’recevais des ordres et c’est tout...”

“Oh !” s’exclama Britten. “Je suppose qu’il t’a fait *manger* avec eux ?”

“J’voulais pas, m’sieur. Je vous l’jure ! Il ne m’a pas lâché tant que je sois entré avec eux.”

Britten s’éloigna de la malle, passant nerveusement sa main gauche dans ses cheveux. Puis il revint à Bigger.

“Ils se sont saoulés ?”

“Oui, m’sieur. Ils buvaient.”

“Qu’est qu’il t’a dit, le dénommé Jan ?”

“Il a parlé des communistes...”

“Ils ont bu beaucoup ?”

“Ça m’a paru beaucoup, oui, m’sieur.”

“Et ensuite, tu les as ramenés à la maison ?”

“Je les ai conduits dans le parc, m’sieur.”

“Et *après ça*, tu les as ramenés ?”

“Oui, m’sieur. Il était près de deux heures.”

“Et Mlle Dalton, elle était très... ivre, elle aussi ?”

“Ben, elle pouvait à peine tenir debout, m’sieur. Quand on est arrivé à la maison, il a été obligé de la porter pour lui faire monter les marches, m’sieur”, dit Bigger en baissant les yeux.

“N’aie pas peur, tu peux tout nous dire”, fit Britten. “À quel point était-elle ivre, au juste ?”

“Elle a tourné de l’œil”, dit Bigger.

Britten regarda M. Dalton.

“Elle n’aurait pas pu quitter la maison par ses propres moyens”, dit Britten. “Si Mme Dalton ne se trompe pas, alors il est *impossible* qu’elle soit partie.” Britten regarda fixement Bigger et Bigger sentit que Britten avait une question plus complexe à formuler.

“Qu’est-ce qui s’est passé, après ?”

Il allait foncer maintenant ; il allait en lâcher un morceau.

“Ben, j’veus ai dit que Mlle Dalton m’avait dit de descendre la malle. J’ai dit ça parce qu’elle m’avait bien recommandé de ne pas raconter que je l’avais conduite dans le Loop. C’est M. Jan qui m’a dit de descendre la malle et de ne pas garer la voiture.”

“C’est *lui* qui t’a dit de ne pas garer la voiture et de descendre la malle ?”

“Oui, m’sieur. C’est bien ça.”

“Pourquoi ne nous l’as-tu pas dit avant, Bigger ?” demanda M. Dalton.

“Elle m’avait dit de ne pas le dire, m’sieur.”

“Et ce... Jan... dans quel état était-il ? Qu’est-ce qu’il faisait ?”

“Il était saoul”, répondit Bigger, sentant que le moment était venu de

compromettre définitivement Jan. “C’est M. Jan qui m’a dit de descendre la malle et de laisser la voiture dans la neige. Je vous avais dit que c’était Mlle Dalton, mais c’est lui. Si je vous l’avais dit tout de suite, ç’aurait été les vendre...”

Britten s’approcha du calorifère et revint sur ses pas ; le calorifère ronflait toujours. Bigger fit des vœux pour que personne ne s’avise de regarder dedans ; sa gorge se dessécha. Puis il sursauta : Britten, pivotant brusquement, braquait son index sur sa figure.

“Qu’est-ce qu’il a dit au sujet du Parti ?”

“M’sieur ?”

“Allez, allez, mon garçon ! Assez de comédie ! Dis-moi ce qu’il t’a dit sur le Parti.”

“Quel Parti ? Il m’a dit de s’asseoir à sa table...”

“Je te parle du *Parti* !”

“Y avait pas de “partie”, m’sieur. Il m’a fait asseoir à sa table, puis il a commandé du poulet et m’a dit de manger. J’ voulais pas, mais il m’a forcé, et moi, c’était mon boulot.”

Britten s’approcha de Bigger à le toucher ; ses yeux gris étaient mi-clos.

“Dans quelle cellule es-tu ?”

“M’sieur ?”

“Allons, *Camarade*, dis-moi de quelle cellule tu es ?”

Bigger écarquillait des yeux effarés, incapable d’articuler un mot.

“Qui est ton organisateur ?”

“J’sais pas c’que vous voulez dire”, dit Bigger d’une voix mal assurée.

“Tu ne lis pas le *Daily* ?”

“Le *Daily* quoi ?”

“Tu ne connaissais pas Jan avant de venir travailler ici ?”

“Non, m’sieur. *Non*, m’sieur !”

“On ne t’a pas envoyé en Russie ?”

Bigger le regardait sans répondre. Il savait que Britten essayait de savoir s’il était communiste. C’était une chose qui ne lui était pas venue à l’esprit. Il se redressa, tremblant. Il n’avait pas imaginé que la chose pût prendre cette tournure. Lentement, il secoua la tête et recula.

“Non, m’sieur. Vous vous trompez sur mon compte. J’ai jamais eu rien à faire avec ces gens-là. Mlle Dalton et M. Jan sont les premiers que j’aie jamais connus, je le jure devant Dieu !”

Britten poursuivit Bigger jusqu’à ce que la tête de Bigger eût heurté le mur. Bigger le regarda droit dans les yeux. D’un geste si rapide qu’il échappa à Bigger, Britten le saisit au collet et lui cogna durement la tête contre le mur. Un éclair rouge passa dans ses yeux.

“Tu es communiste, espèce de *nom de Dieu de salaud* de nègre ! Et tu vas tout me raconter sur Mlle Dalton et ce cochon de Jan !”

“*Non*, m’sieur ! J’suis pas communiste ! *Non*, m’sieur !”

“Alors, qu’est-ce que c’est que ça ?” Britten tira brusquement de sa poche

le petit paquet de tracts que Bigger avait placés dans le tiroir de sa commode et les lui mit sous le nez : “Tu sais très bien que tu mens ! Allons ! Avoue !”

“Non, m’sieur ! J’y suis pour rien ! C’est M. Jan qui m’a donné ces trucs-là ! Mlle Dalton et lui m’ont dit de les lire...”

“Tu ne connaissais pas Mlle Dalton avant ?”

“Non, m’sieur !”

“Un instant, Britten !” dit M. Dalton en posant la main sur le bras de Britten. “Un instant. Il y a du vrai dans ce qu’il dit. Elle l’a tout de suite entrepris sur des histoires de syndicats la première fois qu’elle l’a vu, c’est-à-dire hier. Si c’est ce Jan, comme on l’appelle, qui lui a donné ces prospectus, alors il ne sait pas de quoi il s’agit.”

“Vous êtes bien sûr ?”

“Absolument. Au début, quand vous m’avez apporté ces papiers, j’ai pensé qu’il devait savoir quelque chose. Mais je ne le crois pas. Cela n’avancera à rien de lui mettre sur le dos quelque chose qu’il n’a pas fait.”

Britten desserra les doigts et haussa les épaules. Bigger se détendit, toujours debout, sa tête douloureuse appuyée contre le mur. Il n’avait pas imaginé qu’on oserait le prendre, lui, un nègre, pour l’associé de Jan. La lueur dure dans le regard de Britten lui disait qu’il le tenait pour coupable parce qu’il était noir. Il éprouvait pour Britten une haine si violente et si brûlante tandis qu’il demeurait là, debout, l’air endormi et la bouche entrouverte, qu’il avait envie de prendre la pelle de fer dans le coin de la pièce et de lui ouvrir le crâne en deux. L’espace d’une seconde, un vacarme assourdissant retentit à ses oreilles, effaçant tout autre bruit ; puis il entendit Britten dire :

“... absolument mettre la main sur le dénommé Jan.”

“Je ne vois rien d’autre à faire pour l’instant”, dit M. Dalton avec un soupir.

Bigger eut l’impression qu’en disant quelque chose à M. Dalton directement, il pourrait de nouveau faire tourner le courant en sa faveur, mais il ne voyait pas très bien de quelle façon entamer la chose.

“Vous croyez qu’elle s’est enfuie ?” entendit Britten demander à M. Dalton.

“Je ne sais pas”, répondit M. Dalton.

Britten se tourna vers Bigger et le regarda ; Bigger gardait les yeux baissés.

“Tout ce que je veux savoir, mon garçon, c’est si tu nous dis vraiment la vérité.”

“Oui, m’sieur, j’ai dit la vérité. C’est seulement hier soir que j’ai commencé à travailler ici, j’ai rien fait, j’ai juste fait ce qu’il m’a dit.”

“Vous êtes sûr qu’on peut se fier à lui ?” demanda Britten à M. Dalton.

“Absolument.”

“Si vous ne voulez plus de moi ici. M. Dalton”, dit Bigger, “je retournerai chez nous. J’aurais pas voulu venir ici”, continua-t-il, sentant que ses paroles éveilleraient en M. Dalton le sentiment des circonstances de son engagement,

“mais on m’y a envoyé quand même”.

“C’est exact”, dit M. Dalton à Britten. “Il m’a été envoyé par le Bureau de Bienfaisance. Il vient de la maison de correction et je lui donne une chance...” M. Dalton se tourna vers Bigger. “Ne pense plus à tout cela, Bigger. Mais nous voulions savoir exactement ce qui s’était passé. Reste et continue à faire ton travail. Je suis désolé que cela se soit passé de cette façon. Mais tu n’as pas à te tourmenter.”

“Oui, m’sieur.”

“Très bien”, fit Britten. “Si vous dites qu’il est okay, moi, ça me suffit.”

“Va dans ta chambre, Bigger”, dit M. Dalton.

“Oui, m’sieur.”

Tête basse, il passa derrière le calorifère et monta dans sa chambre. Il verrouilla sa porte et se précipita vers le placard pour écouter. Les voix lui parvenaient distinctement. Britten et M. Dalton étaient dans la cuisine.

“Nom d’un chien, ce qu’il fait chaud ici”, dit M. Dalton.

“Oui.”

“... je regrette un peu que vous l’ayez bousculé. Nous qui voulions justement refaire son éducation, lui donner un nouvel aperçu des choses...”

“Qu’est-ce que vous voulez ! Vous les voyez à votre manière et moi à la mienne. Pour moi, un nègre est un nègre.”

“Mais c’est que ce garçon est en quelque sorte un problème. En vérité, le fond n’est pas mauvais...”

“Y a que la manière forte qui rend avec eux, Dalton. Vous avez vu comme il s’est mis à table avec moi ? Jamais il ne vous aurait dit tout ça.”

“Mais je tiens absolument à ne pas faire de faux pas dans cette histoire. Ce n’était pas sa faute. Il n’a fait strictement que ce que ma folle de fille lui a ordonné de faire. Je ne veux pas prendre des mesures que je serais amené à regretter par la suite. Après tout, ces jeunes noirs ont besoin qu’on leur donne une chance...”

“Je ne suis pas du tout de cet avis. Ils s’attirent déjà suffisamment d’histoires sans ça.”

“Enfin, tant qu’ils font leur travail, ne leur cherchons pas de poux dans la tête.”

“Comme vous voudrez. Vous voulez que je reste sur l’affaire ?”

“Bien entendu. Il faut que nous voyions ce Jan. Je ne comprends pas que Mary soit partie sans rien dire.”

“Je peux le faire ramasser.”

“Non non ! Pas de cette façon. Ces Rouges en profiteraient pour faire du scandale dans les journaux.”

“Alors, que voulez-vous que je fasse ?”

“Je vais essayer de le persuader de venir ici. Je vais téléphoner à son bureau. S’il n’est pas là, je téléphonerai chez lui.”

Bigger surprit le bruit des pas qui s’éloignaient. Une porte claqua et tout redevint calme. Il sortit du placard et regarda dans le tiroir de la commode, là

où il avait rangé les tracts. Oui, Britten avait fouillé sa chambre ; ses vêtements étaient en désordre, par terre. La prochaine fois, il saurait y faire avec Britten. Britten était une vieille connaissance. Il avait rencontré des milliers de Britten dans sa vie.

Planté au milieu de la pièce, il réfléchissait. Lorsque Britten interrogerait Jan, celui-ci nierait-il sa présence auprès de Mary, pour la protéger ? S'il le faisait, Bigger marquerait un point. Si Britten voulait vérifier ce qu'il avait dit au sujet de Mary – qu'elle n'était pas allée à l'Université la veille au soir – il le pouvait. Si Jan prétendait qu'ils n'avaient pas bu, les gens qui les avaient vus boire au bistrot prouveraient aisément le contraire. Si Jan mentait sur un point, on croirait vite à d'autres mensonges. Si Jan disait qu'il n'était pas venu jusqu'à la maison, qui le croirait, lorsqu'il aurait été prouvé qu'il avait menti en prétendant n'avoir pas bu. Si Jan essayait de protéger Mary, comme Bigger se l'imaginait, il ne réussirait qu'à attirer les soupçons sur lui. Bigger se dirigea vers la fenêtre et regarda le blanc rideau de neige. Il songeait à son billet de chantage au kidnapping. Fallait-il essayer tout de suite de leur soutirer l'argent ? Merde, oui ! Il lui ferait voir, à ce salaud de Britten ! Il ferait vite. Mais il attendrait que Jan ait débité son histoire. Il verrait Bessie ce soir. Et il s'occuperait du crayon et du papier qu'il lui faudrait utiliser. Et il ne devait pas oublier de mettre des gants lorsqu'il rédigerait le billet, pour éviter les empreintes digitales. Il lui donnerait du fil à retordre, à ce Britten. Il verrait !

Parce qu'il pouvait partir, s'enfuir s'il en avait envie et tout laisser en plan, il éprouvait un certain sentiment de puissance, une force issue d'une secrète capacité à vivre. Il se sentait environné par l'atmosphère calme, chaude, propre, de cette riche maison, de cette chambre au lit si moelleux ; il sentait autour de lui ces blancs fortunés qui vivaient dans le luxe, ces blancs qui vivaient dans un confort, une sécurité, une certitude qu'il n'avait jamais connus. Le fait d'avoir tué une jeune fille blanche qu'ils chérissaient et qui était pour eux le symbole de la beauté lui donnait le sentiment d'être leur égal, comme un homme qu'on a trop longtemps berné et qui prend sa revanche.

Plus il pensait à Britten et plus il éprouvait le besoin de se retrouver face à face avec lui et de le laisser essayer de lui tirer les vers du nez. La prochaine fois, il s'en tirerait mieux ; il s'était laissé prendre au piège de Britten sur l'affaire communiste. Il aurait dû se méfier de cela ; mais par bonheur, il savait que Britten avait vidé son sac, joué son va-tout, épuisé ses atouts. À présent, il saurait y faire.

En outre, Britten pourrait très bien désirer le voir témoigner contre Jan.

Étendu dans l'obscurité, il souriait. S'il en était ainsi, il n'aurait rien à craindre en envoyant la demande de rançon, il pourrait l'envoyer au moment même où ils attribueraient la disparition de Mary à Jan. Cela sèmerait la confusion et leur donnerait envie de répondre et d'envoyer tout de suite l'argent pour sauver la jeune fille.

La chaleur de la chambre apaisait son sang et un sentiment de fatigue

croissante l'endormait comme une drogue. Il s'étira de tout son long sur le lit, soupira, se mit sur le dos, avala et ferma les yeux. Du silence et des ténèbres environnants, émergea le carillon calme d'une lointaine cloche d'église, un son grêle et distant mais très clair. Elle tinta doucement d'abord, puis fort, puis plus fort encore, si fort qu'il se demanda où elle pouvait bien être. Soudain elle tinta juste au-dessus de sa tête et lorsqu'il regarda elle n'était pas là, mais elle tintait toujours et à chaque instant il éprouvait davantage le pressant besoin de courir et de se cabrer comme si la cloche eût été un avertissement ; il était debout au coin d'une rue dans une lueur rouge semblable à celle qui émanait du calorifère et il avait un gros paquet dans les bras, un paquet si mouillé, si lourd et si glissant qu'il avait grand-peine à le retenir ; il voulait savoir ce qu'il y avait dans le paquet, alors il s'arrêtait au coin d'une allée et l'ouvrait et le papier tombait et il voyait – c'était sa *propre* tête – sa propre tête qui gisait avec sa face noire, ses yeux mi-clos et ses lèvres entrouvertes, exhibant des dents blanches et des cheveux trempés de sang et la lueur devenait plus forte, forte comme la clarté de la lune rouge et des étoiles rouges par les chaudes soirées d'été et il était en nage et haletant d'avoir couru et la cloche tintait si fort qu'il distinguait nettement le choc du battant heurtant les flancs métalliques à chaque balancement et il courait dans une rue pavée de charbon noir, ses souliers heurtaient de tout petits morceaux de charbon qui faisaient un tintamarre terrible contre des récipients de fer et il savait qu'il lui faudrait bientôt trouver une cachette, mais il n'y en avait pas et devant lui s'approchaient des blancs pour le questionner au sujet de la tête, dépouillée des journaux qui l'avaient entourée et qui était à présent gluante de sang entre ses mains nues et il y renonça et demeura debout au milieu de la rue dans la pénombre rouge et sentit qu'il se fichait pas mal de ce qui pouvait lui arriver et lorsque la foule se referma sur lui, il brandit la tête en plein dans leurs figures *dongdongdong...*

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui dans la pièce devenue obscure tandis qu'une cloche tintait. Il s'assit. La cloche tinta de nouveau. Depuis combien de temps sonnait-elle ? Il se mit sur ses pieds, tout ankylosé et chancelant, s'efforçant de chasser le sommeil et cet horrible rêve.

“Oui, m'sieur”, bredouilla-t-il.

La cloche sonna encore avec insistance. À tâtons dans l'obscurité, il chercha la chaînette et alluma. L'énervement le gagnait. S'était-il passé quelque chose ? Était-ce la police ?

“Bigger !” appela une voix assourdie.

“Oui, m'sieur.”

Il se contracta, dans l'expectative, et gagna la porte. En l'ouvrant, il sentit qu'elle était poussée par quelqu'un qui paraissait déterminé à entrer au plus vite. Bigger recula prestement, les yeux clignotants.

“Nous avons à te parler”, dit Britten.

“Oui, m'sieur.”

Il n'entendit pas la suite, car il aperçut juste derrière Britten une vision qui

lui coupa le souffle. Ce n'était pas de la peur qu'il éprouvait, mais une tension de tout son être, dans un rassemblement suprême de toutes ses forces avant de jouer son va-tout.

"Entrez, monsieur Erlone", dit M. Dalton.

Bigger vit les yeux de Jan le regarder sans ciller. Jan pénétra dans la pièce, suivi de M. Dalton. Bigger avait les lèvres entrouvertes, les mains pendantes, le regard attentif, mais voilé.

"Asseyez-vous, monsieur Erlone", dit Britten.

"Non, merci", fit Jan. "Je reste debout."

Bigger vit Britten sortir le paquet de tracts de sa veste et les fourrer sous le nez de Jan. Les lèvres de Jan se tordirent en un pâle sourire.

"Alors ?" fit Jan.

"Vous êtes un de ces Rouges à la peau dure, hein ?"

"Finissons-en", dit Jan. "Qu'est-ce que vous me voulez ?"

"Ne nous énervons pas", dit Britten. "Nous avons tout le temps. Je connais les gens de votre espèce. Vous aimez faire vite pour tout embrouiller."

M. Dalton se mit à l'écart et Bigger vit son regard anxieux aller de l'un à l'autre. À plusieurs reprises M. Dalton fit comme s'il voulait dire quelque chose, mais chaque fois il se retenait, l'air indécis.

"Bigger", demanda Britten. "C'est bien l'homme que Mlle Dalton a amené ici la nuit dernière ?"

La bouche de Jan s'entrouvrit. Il regarda Britten, puis Bigger.

"Oui, m'sieur", murmura Bigger en faisant un effort pour dominer ses sentiments, éprouvant à l'égard de Jan une haine violente parce qu'il savait qu'il lui faisait du mal ; pris du désir de le frapper avec n'importe quoi parce que les yeux de Jan, écarquillés et incrédules, lui faisaient ressentir sa propre culpabilité jusqu'au plus profond de ses entrailles.

"Tu ne m'as pas amené ici, Bigger !" s'exclama Jan. "Pourquoi leur racontes-tu ça ?"

Bigger ne répondit pas ; il décida de ne parler qu'à Britten et à M. Dalton. Il y eut un silence. Jan dévisageait Bigger ; Britten et M. Dalton épiaient Jan. Jan esquissa un mouvement dans la direction de Bigger, mais le bras de Britten le retint.

"Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?" fit Jan.

"Pourquoi avez-vous forcé ce garçon à mentir ?"

"Vous allez peut-être aussi nous dire que vous n'étiez pas saoul hier soir, hein ?" fit Britten.

"En quoi ça vous regarde ?" riposta Jan.

"Où est Mlle Dalton ?" interrogea Britten.

Jan regarda autour de lui, l'air perplexe.

"Elle est à Detroit", répondit-il.

"Vous avez appris vos réponses par cœur, hein ?" dit Britten.

"Dis-moi, Bigger, qu'est-ce qu'ils sont en train de te faire ? N'aie pas peur. Parle !" dit Jan.

Bigger ne répondit pas ; il regardait fixement le plancher.

“Où Mlle Dalton vous a-t-elle dit qu’elle allait ?” demanda Britten.

“Elle m’a dit qu’elle allait à Detroit.”

“Vous l’avez vue hier soir ?”

Jan hésita.

“Non.”

“Vous n’avez pas donné ces tracts à ce garçon, hier ?”

Jan haussa les épaules, sourit et dit :

“C’est bon. Je l’ai vue. Et après ? Vous savez très bien pourquoi je ne l’ai pas admis tout de suite...”

“Non. Nous ne savons *pas*”, dit Britten.

“Eh bien, M. Dalton que voilà ne peut pas sentir les Rouges, comme vous les appelez, alors je ne voulais pas attirer d’ennuis à Mlle Dalton.”

“Donc, vous l’avez vue, hier soir ?”

“Oui.”

“Où est-elle ?”

“Si elle n’est pas à Detroit, alors je ne sais pas où elle est.”

“Vous avez donné ces tracts à ce garçon ?”

“Oui.”

“Vous étiez ivres, Mlle Dalton et vous, hier soir...”

“Oh ! allons donc ! Nous n’étions pas ivres. Nous avions un peu bu...”

“Vous l’avez ramenée chez elle vers deux heures ?”

Bigger se raidit et attendit la suite.

“Ouais.”

“Vous avez dit à ce garçon de descendre la malle au sous-sol ?”

Jan ouvrit la bûche, mais aucun son n’en sortit. Il regarda Bigger, puis ses yeux revinrent à Britten.

“Non mais, dites donc, qu’est-ce que ça veut dire ?”

“Où est ma fille, monsieur Erlone ?” demanda M. Dalton.

“Je vous dis que je n’en sais rien.”

“Écoutez, jouons franc jeu, monsieur Erlone”, fit M. Dalton. “Nous savons que ma fille était ivre quand vous l’avez ramenée ici hier soir. Elle était trop ivre pour avoir pu partir d’ici toute seule. Savez-vous où elle est ?”

“Mais... mais... Je ne suis pas venu ici, hier soir”, bégaya Jan.

Bigger sentit que Jan avait dû dire qu’il était rentré avec Mary afin de convaincre M. Dalton du fait qu’il n’eût pas laissé sa fille seule dans une voiture conduite par un chauffeur inconnu. Et Bigger sentit qu’après avoir admis qu’ils avaient bu, Jan était obligé d’admettre qu’il avait raccompagné la jeune fille. Inconsciemment, il avait servi Bigger en essayant de protéger Mary. À présent, on refuserait de croire Jan, lorsqu’il nierait être entré dans la maison ; M. Dalton et Britten en déduiraient qu’il essayait de cacher quelque chose d’infiniment plus important.

“Vous n’êtes pas venu *ici* avec elle ?” demanda M. Dalton.

“Non.”

“Vous n’avez pas dit à ce garçon de descendre la malle ?”

“Quelle blague ! Qui est-ce qui prétend ça ? Je suis descendu de la voiture et j’ai pris le tramway pour rentrer chez moi.” Jan se tourna vers Bigger. “Bigger, qu’est-ce que tu es en train de raconter à ces gens ?”

Bigger ne répondit pas.

“Il nous a simplement raconté ce que vous aviez fait hier soir”, dit Britten.

“Où est Mary ?... Où est Mlle Dalton ?” demanda Jan.

“C’est à vous de nous le dire”, fit Britten.

“El... el... elle n’est pas allée à Detroit ?” bégaya Jan.

“Non”, répondit M. Dalton.

“J’ai téléphoné ici ce matin et Peggy m’a dit qu’elle y était partie.”

“Vous avez appelé uniquement pour savoir si la famille s’était aperçue de sa disparition, n’est-ce pas ?” fit Britten.

Jan s’approcha de Bigger.

“Laissez-le tranquille !” dit Britten.

“Bigger”, dit Jan. “Pourquoi as-tu dit à ces hommes que j’étais venu ici ?”

“Vous prétendez n’avoir pas *mis les pieds ici*, hier soir ?” redemanda M. Dalton.

“Absolument pas. Bigger, *dis-leur* où j’ai lâché la voiture.”

Bigger se tint coi.

“Allons, Erlone, je ne sais pas ce que vous manigancez, mais je sais que vous n’avez pas arrêté de mentir depuis que vous êtes dans cette pièce. Vous avez dit que vous n’étiez pas venu ici hier soir, et après vous dites que si. Vous avez dit que vous n’étiez pas ivre, et après vous dites que si. Vous avez dit que vous n’avez pas vu Mlle Dalton hier soir et après vous dites que si. Allons, allons. Dites-nous où est Mlle Dalton. Son père et sa mère veulent le savoir.”

Bigger vit le regard effaré de Jan.

“Écoutez, je vous ai dit tout ce que je sais”, dit Jan en remettant son chapeau. “À moins que vous ne me disiez à quoi rime cette plaisanterie, je rentre chez moi...”

“Un instant”, fit M. Dalton.

M. Dalton avança d’un pas et affronta Jan.

“Nous n’avons pas les mêmes idées, vous et moi. Mais oublions cela. Je veux savoir où est ma fille...”

“Est-ce que c’est censé être un jeu ?” demanda Jan.

“Non, non...”, dit M. Dalton. “Je veux savoir. Je suis inquiet...”

“Mais puisque je vous dis que je ne sais pas.”

“Écoutez, monsieur Erlone. Mary est notre fille unique. Je ne veux pas qu’elle se livre à un geste... irréfléchi. Dites-lui de revenir. Ou encore ramenez-nous-la.”

“Monsieur Dalton, je vous dis la vérité...”

“Écoutez”, fit M. Dalton. “Je suis prêt à m’arranger avec vous...”

La rougeur envahit le visage de Jan.

“Que voulez-vous dire ?” interrogea-t-il.

“Je ferai en sorte que vous n’y perdiez rien...”

“Espèce de s... !” Jan s’interrompit. Il gagna la porte.

“Laissez-le aller”, dit Britten. “Il ne peut pas nous échapper. Un simple coup de téléphone et je le fais arrêter. Il en sait plus qu’il ne le prétend...”

Jan s’arrêta sur le seuil et les regarda tous trois. Puis il sortit. Bigger s’assit sur le bord du lit et entendit les pieds de Jan dégringoler les escaliers. Une porte claqua ; puis plus rien. Bigger vit M. Dalton qui le regardait bizarrement. Ce regard ne lui disait rien de bon. Mais Britten était en train de griffonner quelque chose sur un carnet ; sous l’éclairage jaune de l’ampoule qui pendait au plafond, son visage était pâle et dur.

“Tu nous dis bien la vérité sur tout cela, n’est-ce pas, Bigger ?” demanda M. Dalton.

“Oui, m’sieur.”

“Lui n’est pas en cause”, dit Britten. “Venez ; on va téléphoner. Je fais ramasser ce gars-là pour lui faire subir un interrogatoire en règle. C’est la seule chose à faire. Et je vais faire venir des hommes pour inspecter la chambre de Mlle Dalton. Nous saurons ce qui s’est passé. Je parierais mon bras droit que ce maudit Rouge n’a pas la conscience tranquille !”

Britten sortit et M. Dalton le suivit cependant que Bigger demeurait assis au bord du lit. Lorsqu’il entendit claquer la porte, il se leva, saisit sa casquette et à pas de loup, il descendit au sous-sol. Un moment, il s’arrêta pour regarder à travers les fentes le feu ronflant qui était à présent d’un rouge aveuglant. Mais s’il ne faisait pas tomber les cendres, combien de temps tiendrait-il ? Il se souvenait de sa dernière tentative et de l’état de panique qui en était résulté. Il lui fallait absolument se ressaisir. Il se baissa, frôla de la main droite la poignée du bac à cendres et recula précipitamment vers la porte, lacéré par la honte et la peur. Même pour sauver sa peau, il n’aurait pu se contraindre à secouer ces cendres. Mais était-ce vraiment important ? Non. Il essaya de se consoler en se disant qu’il ne risquait rien. Personne n’allait fourrer son nez dans le bac. Et pour quoi faire ? Personne ne le soupçonnait ; tout marchait comme sur des roulettes ; il allait pouvoir envoyer son billet de chantage et toucher l’argent sans se préoccuper des cendres, et avant qu’on ne découvre que Mary était morte, carbonisée. Puis il suivit l’allée et sortit dans la rue sous une averse de neige. Il fallait qu’il voie Bessie tout de suite ; il fallait envoyer immédiatement le billet ; il n’y avait pas de temps à perdre. Si M. Dalton, Britten ou Peggy s’apercevaient de sa disparition, il raconterait qu’il était sorti chercher des cigarettes. Mais au milieu de toute cette agitation, il était probable qu’on ne songerait guère à lui. Et c’est à Jan qu’ils en avaient ; il ne risquait rien.

“Bigger !”

Il s’arrêta, fit demi-tour en cherchant d’une main le revolver dans sa chemise. Il vit Jan, debout à la devanture d’un magasin. Tandis que Jan s’avançait, Bigger recula. Jan s’arrêta.

“Pour l’amour de Dieu ! N’aie pas peur de moi. Je ne vais pas te faire de

mal.”

Ils étaient face à face sous la lumière pâle d'un réverbère ; d'énormes flocons de neige humide descendaient lentement en flottant dans l'air, formant un écran délicat entre leurs deux silhouettes.

Bigger avait fourré sa main dans sa chemise et serrait son revolver. Jan le dévisageait, bouche bée.

“Qu'est-ce que ça signifie, toute cette histoire. Bigger ? Je ne t'ai rien fait, non ? Où est Mary ?”

Bigger se sentait coupable ; la présence de Jan était une condamnation. Et pourtant, il ne voyait aucun moyen de se faire pardonner sa faute ; il sentait qu'il devait agir comme il le faisait.

“Je ne veux pas vous parler”, marmonna-t-il.

“Mais qu'est-ce que je t'ai fait ?” demanda encore Jan, l'air désespéré.

Jan ne lui avait rien fait et c'était l'innocence de Jan qui faisait sourdre en lui la fureur. Ses doigts se resserrèrent autour du revolver.

“Je ne veux pas vous parler”, répéta-t-il.

Il sentait que si Jan persistait à rester là et à lui faire éprouver cet affreux sentiment de culpabilité, il serait contraint de l'abattre en dépit de lui-même. Il se mit à trembler de tous ses membres ; sa bouche s'entrouvrit et ses pupilles se dilatèrent.

“Allez-vous-en”, dit Bigger.

“Écoute, Bigger, si ces gens t'embêtent, tu n'as qu'à me le dire. Ne te laisse pas intimider. Je suis habitué à ce genre de choses. Écoute un peu. Allons prendre une tasse de café quelque part qu'on puisse parler deux minutes...”

Jan s'avança de nouveau et Bigger tira son revolver. Jan s'arrêta ; il devint livide.

“Mais bon Dieu, tu es fou ! Qu'est-ce que je t'ai fait ? Ne tire pas... Je ne t'ai pas embêté, moi... Arrête...”

“Laissez-moi tranquille”, dit Bigger d'une voix tendue, exaspérée.
“Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi tranquille !”

Jan s'écarta de lui.

“Laissez-moi tranquille !” hurla frénétiquement Bigger.

Jan recula davantage, puis il fit demi-tour et s'éloigna rapidement, en regardant par-dessus son épaule. Lorsqu'il fut au coin de la rue, il disparut en courant dans la neige. Bigger demeurerait immobile, le revolver à la main. Il avait totalement oublié où il se trouvait ; ses yeux étaient toujours rivés sur ce point de l'espace où, pour la dernière fois, il avait aperçu la forme de Jan. Un peu détendu, il abaissa le revolver jusqu'à ce qu'enfin il pende à son côté, dans sa main molle. Il reprenait ses sens ; durant les trois précédentes minutes, il semblait avoir été sous l'influence d'un charme étrange, possédé par une force qu'il détestait mais à laquelle il lui fallait obéir.

Il sursauta, entendant des pas feutrés qui s'approchaient de lui dans la neige. Il leva le nez et vit une blanche. La femme le vit et eut un mouvement

de recul ; elle fit brusquement demi-tour et traversa la rue en courant. Bigger fourra le revolver dans sa poche et se mit à courir jusqu'à l'angle de la rue. Il se retourna ; la femme disparut dans la neige, dans la direction opposée.

Il marchait, poussé par une volonté froide. Il irait jusqu'au bout ; il ferait vite. Il avait rencontré chez Jan une volonté qu'il ne soupçonnait pas. S'il envoyait le billet, il fallait que cela fût fait avant que Jan ait prouvé sa totale innocence. À cet instant, il ne se souciait plus d'être arrêté. Si seulement il pouvait réussir à faire trembler Jan et Britten, à leur faire redouter sa peau noire et son humilité !

À l'angle d'une rue, il pénétra dans une boutique. L'employé blanc s'approcha de lui.

“Donnez-moi une enveloppe, du papier et un crayon”, dit-il.

Il paya, mit le paquet dans sa poche et sortit pour attendre son tram. Il en vint un ; il y monta et se dirigea vers l'est de la ville en se demandant comment il allait rédiger son billet. Il sonna pour descendre à l'arrêt. Là, il s'engagea dans les petites ruelles tranquilles du quartier noir. De temps à autre il passait devant un grand édifice vide qui se dressait dans la nuit, fantomatique et silencieux. Il dissimulerait Bessie dans un de ces immeubles d'où elle surveillerait l'arrivée de la voiture de M. Dalton. Mais ceux qu'il dépassait étaient trop vieux ; ils risquaient de s'effondrer si l'on y pénétrait. Il poursuivit sa route. Il lui fallait trouver un immeuble dans lequel Bessie pourrait attendre derrière une fenêtre et apercevoir le paquet contenant l'argent lorsqu'il serait jeté de la voiture. Il atteignit Langley Avenue et se dirigea vers Wasbah Avenue. Il y avait beaucoup d'immeubles vides avec des fenêtres noires, comme des yeux aveugles, des édifices pareils à des squelettes recouverts de neige, debout dans la bise hivernale. Mais aucun ne se trouvait à l'angle d'une rue. Il vit enfin ce qu'il voulait à l'angle de Michigan Avenue et East Thirty-six Place. C'était un grand bâtiment blanc et silencieux, situé à l'angle d'une rue bien éclairée. Par n'importe laquelle de ses fenêtres, Bessie pourrait voir dans toutes les directions. Oh ! Il lui fallait une lampe de poche. Il en acheta une d'un dollar. Il prit ses gants dans la poche intérieure de sa veste. À présent, il était paré. Il traversa la rue et attendit son tram. Il avait froid aux pieds et battit la semelle dans la neige, entouré de gens qui attendaient eux aussi le tram. Il ne les regarda point ; ce n'étaient que des aveugles, aveugles comme sa mère, son frère, sa sœur, Peggy, Britten, Jan, M. Dalton et l'aveugle Mme Dalton et les silencieuses maisons vides avec leurs fenêtres aveugles.

Il parcourut la rue des yeux et vit une affiche sur un édifice : IMMEUBLE GÉRÉ PAR LA SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE DU SOUTH SIDE. Il avait entendu dire que M. Dalton était propriétaire de la Société Immobilière du South Side, laquelle possédait la maison où il habitait. Il payait huit dollars par semaine pour une seule pièce infestée de rats. Il n'avait jamais vu M. Dalton avant d'entrer à son service ; sa mère apportait toujours le montant du loyer au bureau de la Société. M. Dalton se trouvait quelque part, très haut, très loin, aussi lointain

qu'un dieu. Il possédait des immeubles dans toute la Ceinture Noire et aussi dans les quartiers blancs. Mais Bigger ne pouvait pas habiter un immeuble au-delà de la "ligne". Même si M. Dalton donnait des millions de dollars pour l'éducation des nègres, il ne leur louait des habitations que dans cette zone ; dans ce coin de la ville où tout était pourriture et ruines. Et sans en avoir l'air, Bigger le taciturne s'était rendu compte de cela. Oui, il enverrait la demande de rançon. Il s'y prendrait si bien qu'ils en perdraient la tête.

Il reprit le tram, descendit à la 51^e rue et fit le chemin à pied jusque chez Bessie. Il dut sonner cinq fois avant que le trembleur n'ouvrit automatiquement la porte. "Nom de Dieu ! J'parie qu'elle est saoule !" se dit-il. Il monta et la vit qui le guettait à travers la fente de la porte avec des yeux rougis par le sommeil et la boisson. Le fait qu'il doutait d'elle le remplit de crainte et de fureur.

"Bigger ?" demanda-t-elle.

"Rentre dans la chambre", dit-il.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" demanda-t-elle en se reculant, bouche bée.

"Ouvre-moi ! Ouvre la porte !"

Elle ouvrit la porte toute grande et faillit s'étaler.

"Allume."

"Qu'est-ce qu'il y a, Bigger ?"

"Combien de fois faudra-t-il te demander d'allumer ?"

Elle alluma.

"Baisse les stores."

Elle obéit. Il demeurait debout à la regarder. S'agit pas qu'elle me fasse avoir des histoires. Il se dirigea vers la commode, repoussa les peignes, les brosses et les flacons et tira de sa poche le paquet qu'il déposa là où il avait fait place nette.

"Bigger !"

Il se retourna et la regarda.

"Quoi ?"

"Tu n'as pas vraiment l'intention de faire une chose pareille, dis ?"

"Qu'est-ce que tu t'imagines ?"

"Oh ! Bigger, non !"

Il lui prit le bras et le serra dans une étreinte de peur et de haine.

"Tu ne vas pas me laisser tomber maintenant ! Pas en ce moment, nom de Dieu !"

Elle ne dit rien. Il retira sa casquette et sa veste et les jeta sur le lit.

"C'est tout mouillé, Bigger !"

"Et après ?"

"Je ne marche pas dans cette histoire," dit-elle.

"Ça me ferait mal !"

"Tu ne peux pas me forcer !"

"Tu m'as déjà suffisamment aidé à voler chez les gens où que tu travaillais pour être sûre d'aller en taule." Elle ne répondit pas ; il s'écarta, prit une chaise

et l'approcha de la commode. Il défit le paquet et, faisant une boule avec le papier, il la jeta dans un coin de la pièce. Instinctivement, Bessie se baissa pour la ramasser. Bigger éclata de rire et elle se redressa brusquement. Oui, Bessie était aveugle. Il était sur le point de rédiger sa demande de rançon et elle se tourmentait au sujet du désordre de sa chambre.

“Qu'est-ce que tu as ?” demanda-t-elle.

“Rien.”

Il souriait d'un air sinistre. Il sortit son crayon ; il n'était pas taillé.

“Donne-moi un couteau.”

“T'en as pas un ?”

“Non, bon Dieu ! Cherche-moi un couteau !”

“Qu'est-ce que t'as fait du tien ?”

Il la regarda, se souvenant qu'elle savait qu'il possédait un couteau. Une image de sang rouge luisant sur la lame de métal dans le reflet du brasier lui passa devant les yeux et la peur surgit en lui, brûlante.

“Tu veux une baffe ?”

Elle disparut derrière un rideau. Assis, il contemplait le crayon et le papier. Elle revint avec un couteau à découper.

“Bigger, j't'en supplie... Je ne veux pas le faire”.

“T'as quéq' chose à boire ?”

“Ouais...”

“Tape-t'en un coup et assieds-toi sur le lit. Et qu'on ne t'entende plus.”

Elle demeura indécise, puis elle alla prendre la bouteille sous son oreiller et but au goulot. Elle s'allongea sur le ventre, détournant son visage pour qu'il ne puisse pas la voir. Il l'observait dans la glace. Il tailla son crayon et défroissa la feuille de papier. Il était sur le point d'écrire lorsqu'il se souvint qu'il n'avait pas mis ses gants. Nom de Dieu !

“Donne-moi mes gants.”

“Hein ?”

“Prends mes gants dans la poche de dedans mon pardessus.”

Elle se mit debout en vacillant, chercha les gants et se planta derrière sa chaise, les tenant mollement du bout des doigts.

“Allons, donne-les.”

“Bigger...”

“Donne-moi ces gants et fais-moi le plaisir de te rasseoir sur le lit.”

Il les lui arracha des mains, la bouscula et se dirigea vers la commode.

“Bigger...”

“C'est la dernière fois que je te dis de la fermer, t'entends !” fit-il en écartant le couteau qui le gênait pour écrire.

Il mit les gants, prit le crayon d'une main tremblante et le tint en suspens au-dessus de la feuille de papier. Il lui fallait déguiser son écriture. Il passa le crayon de sa main droite dans la gauche. Il écrirait en caractères d'imprimerie. Il avala sa salive, la gorge sèche. Qu'est-ce qui ferait le mieux ? Il pensa : Je vous conseille de mettre dix mille... Non ; ça n'allait pas. Pas “Je”. C'était

mieux de dire “Nous”. “*Nous tenons votre fille*”, il écrivait lentement, traçant de grosses lettres arrondies. Voilà qui était mieux. Il fallait dire quelque chose qui donnerait à penser à M. Dalton que Mary était toujours en vie. Il écrivit : *Elle est en sécurité*. À présent, lui dire de ne pas s’adresser à la police. Non ! D’abord parler de Mary ! Il se pencha et écrivit : *Elle veut rentrer chez elle*. Lui dire maintenant de ne pas aller à la police. *N’allez pas trouver la police si vous voulez qu’on vous rende votre fille saine et sauve*. Non ; ça fait moche. Un frémissement d’exultation parcourait la racine de ses cheveux ; il avait l’impression de pouvoir les compter un à un sur sa tête. Il relut sa phrase et biffa “saine et sauve” et écrivit “vivante”. Pendant un moment il se figea dans une immobilité de glace. Il y avait dans son ventre une lente, froide et grande houle, comme s’il avait contenu aux creux de ses entrailles la giration des planètes. La tête lui tournait. Il se ressaisit, s’appliqua à écrire. À présent, l’argent. Combien ? Oui ; disons dix mille. *Procurez-vous dix mille dollars en coupures de 5 et de 10 et mettez-les dans un carton à chaussures...* Ça va. Il avait lu ça quelque part... *et demain soir, avec votre voiture, montez et descendez Michigan Avenue entre la 35^e et la 40^e rue*. Comme ça, on aurait du mal à découvrir la cachette de Bessie. Il écrivit : *Faites clignoter vos phares. Quand vous verrez une lumière à une fenêtre, donnez trois coups de phare, jetez le carton dans la neige sans vous arrêter. Faites ce que dit cette lettre*. À présent, il allait signer. Mais quoi ? Il fallait signer de façon à brouiller les pistes. Oh ! oui. Signer “Rouge”. Il écrivit *Rouge*. Puis pour une raison quelconque, il se dit que cela ne suffisait pas. Ah ! oui. Il ferait un de ces signes comme ceux qu’il avait vus sur les tracts communistes. Il se demanda comment ils étaient faits. Il y avait un marteau et une sorte de couteau arrondi. Il dessina un marteau, puis un couteau incurvé. Mais cela n’avait pas l’air très exact. Il regarda attentivement et s’aperçut qu’il avait oublié le manche du couteau. Il le traça. À présent, c’était complet. Il relut. Oh ! Il avait omis quelque chose. Il fallait mettre l’heure à laquelle il voulait qu’ils apportent l’argent. Il se pencha et rajouta : *P.-S. – Apportez l’argent à minuit*. Il poussa un soupir, leva les yeux et vit Bessie debout derrière lui. Il se retourna et la regarda.

“Bigger, tu ne vas pas réellement le faire ?” chuchota-t-elle, horrifiée.

“Sûr que j’veais le faire.”

“Où est cette fille ?”

“Je ne sais pas.”

“Tu le sais. Sinon tu ne ferais pas ça.”

“Oh ! qu’est-ce que ça change.”

Elle le regarda droit dans les yeux et murmura :

“Bigger, tu as tué cette fille ?”

Il serra les mâchoires et se leva. Elle se détourna et se jeta sur le lit en sanglotant. Il commençait à avoir froid ; il s’aperçut qu’il était inondé de sueur. Il entendit un faible bruissement et regarda sa main ; la lettre de chantage frémissait entre ses doigts tremblants. “Mais j’ai pas les foies”, se

dit-il. Il plia le billet, le glissa dans une enveloppe qu'il lécha pour la fermer et la fourra dans sa poche. Il s'allongea sur le lit à côté de Bessie et la prit dans ses bras. Il essaya de lui parler, mais sa gorge était si serrée qu'il ne put en tirer un mot "Allez, viens, mon petit", murmura-t-il enfin.

"Bigger, qu'est-ce qui t'est arrivé ?"

"C'est rien. T'auras pas grand-chose à faire."

"Je ne veux *pas* !"

"N'aie pas peur."

"Tu m'avais dit que tu ne tuerais jamais personne."

"Je n'ai tué personne."

"Tu *mens* ! Je le vois dans tes yeux. C'est écrit sur toi, partout."

"T'as donc pas confiance en moi, mon loup ?"

"Où est cette fille, Bigger ?"

"Je ne sais pas."

"Comment sais-tu qu'elle ne reviendra pas ?"

"Je le sais, un point c'est tout."

"Tu l'as tuée, n'est-ce pas ?"

"Oh ! laisse tomber."

Elle se dressa.

"Si tu l'as tuée, tu me tueras aussi", dit-elle. "J'marche pas."

"Ne sois pas idiote. Je t'aime."

"Tu m'avais dit que *jamais* tu ne tuerais."

"Bon, bon. C'est des blancs. Ils ne se sont pas gênés pour en tuer, des nôtres."

"C'est pas une raison."

Il commençait à douter d'elle ; jamais auparavant il n'avait surpris cette intonation dans sa voix. Il vit ses yeux noyés de larmes le regarder avec épouvante et se souvint que personne ne l'avait vu quitter la pièce. Il lui serait si facile de liquider Bessie ; elle en savait trop long. Il n'avait qu'à prendre le couteau à découper et lui trancher la gorge. Il fallait qu'il sache à quoi s'en tenir sur elle, dans un sens ou dans l'autre, avant de retourner chez les Dalton. D'un mouvement rapide il se pencha sur elle, les poings serrés. Il éprouvait ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il s'était penché sur le lit de Mary pendant que le fantôme blanc s'approchait ; un soupçon de peur supplémentaire l'eût replongé dans le meurtre.

"Je te préviens qu'il n'est pas le moment de faire des gries."

"J'ai peur, Bigger", gémit-elle.

Elle essaya de se lever ; il savait qu'elle avait perçu la folie dans ses yeux. La peur l'enrobait dans une gangue de feu. Sa voix s'étrangla et ses mots sortirent en un murmure rauque.

"Tâche d'être calme. Je ne plaisante pas en ce moment. Il s'est peut-être que je les aie bientôt à mes trousses. Et je n'ai pas l'intention de me laisser prendre, t'as compris ? Ils ne m'auront pas ! S'ils se mettent après moi, la première chose qu'ils feront, ça sera de venir te trouver. Ils te cuisineront et toi, comme une

sale poivrote que tu es, tu moucharderas ! Tant que tu ne seras pas dans le coup avec moi, tu moucharderas. Tant que tu ne risqueras pas ta peau, tu moucharderas.”

“Naan... Bigger !” gémit-elle, avec un frémissement dans la voix. À ce moment, elle avait une telle peur qu’elle ne pouvait même pas pleurer.

“Tu feras c’que je te dirai de faire ?”

Elle se dégagea d’une secousse, roula à travers le lit et se remit debout de l’autre côté. Il fit le tour du lit en courant et la suivit dans le coin où elle s’était réfugiée. Sa voix sortait en sifflant de sa gorge.

“J’te laisserai pas là pour que tu me donnes !”

“J’te donnerai pas ! J’te le *jure*, Bigger !”

Il approcha son visage tout contre celui de Bessie. Il lui fallait se l’attacher à tout prix.

“Ouais ; j’ai tué la fille”, dit-il. “Maintenant t’es au courant. Faut que tu m’aides. T’es dans le coup autant que moi ! T’as pris l’argent et t’en as dépensé...”

Elle retomba sur le lit, avec des sanglots étouffés, haletants. Planté devant elle, il l’observait, attendant qu’elle se calme. Lorsqu’elle se fut dominée, il la souleva et la mit sur ses pieds. Il fouilla sous l’oreiller, en sortit la bouteille et retirant la capsule, il lui inclina la tête en arrière.

“Tiens, bois un coup.”

“Non.”

“Bois...”

Il porta la bouteille à ses lèvres ; elle but une petite gorgée. Lorsqu’il voulut poser la bouteille, elle la lui prit des mains.

“Ça suffit ; j’veux pas te voir rouler par terre.”

Il la lâcha et elle s’affaissa comme une loque sur le lit en geignant et en pleurnichant. Il se pencha sur elle.

“Écoute-moi, Bessie.”

“Bigger, je t’en supplie ! Ne me fais pas ça ! *J’t’en supplie !* Je travaille tout le temps, du matin au soir je m’esquinte à travailler. Je n’ai pas de plaisir, pas de bonheur dans la vie. Jamais je n’en ai eu. Je n’ai rien et faut encore que tu viennes me faire ça à moi. Après tout ce que j’ai fait pour toi. Faut que tu viennes me gâcher mon existence. Tout ce que j’ai pu faire pour toi, je l’ai fait, toujours... et voilà comment tu me remercies. Bigger, *je t’en supplie...*” Elle détourna la tête et fixa des yeux le plancher. “Seigneur, épargnez-moi ça ! Je n’ai rien fait pour mériter une chose pareille ! Je travaille, c’est tout. J’ai jamais eu de bonheur ni rien dans ma vie. Je ne fais que travailler. Je ne suis qu’une pauv’ noire qui s’occupe de son travail et qui ne fait de tort à personne...”

“C’est ça, cause toujours”, dit Bigger, avec un signe de tête approbateur, “pour c’que ça te rapportera...”

“Mais je ne veux pas le faire, Bigger. Ils nous attraperont. Aussi *vrai* que Dieu existe.”

“J’té laisserai pas là pour que t’aïlles moucharder sur mon compte.”

“Je ne dirai rien. Je te l’jure, Bigger. Que j’aïlle en enfer si je mens. Je ne dirai rien. Tu peux te sauver...”

“Je n’ai pas d’argent.”

“Si, tu en as. J’ai pris ce qu’y fallait pour le loyer et j’ai acheté à boire sur ce que tu m’as donné ; mais le reste est là.”

“C’est pas suffisant. Il me faut du fric, du sérieux.” Elle se remit à pleurer. Il prit le couteau et approcha sa tête de la sienne.

“Je peux te faire tenir tranquille tout de suite”, fit-il.

Elle eut un sursaut, sa bouche s’ouvrit pour crier.

“Si tu gueules, tu vas *m’obliger* à te tuer. Dieu m’en préserve !”

“Non, non ! Bigger, arrête ! Arrête !”

Lentement, son bras se détendit et retomba le long de son corps ; elle se remit à sangloter.

Il avait peur d’être obligé de la tuer avant que tout soit fini. L’emmener était impossible et il ne voulait pas la laisser derrière lui.

“C’est bon”, fit-il. “Mais tâche d’obéir.”

Il déposa le couteau sur la commode et prit sa lampe de poche dans son pardessus, puis il se pencha sur elle, tenant la lettre et la lampe dans sa main.

“Viens”, dit-il. “Mets ton manteau.”

“Pas ce soir, Bigger ! Pas ce soir...”

“Ce n’est pas pour ce soir. Mais faut que je te montre ce qu’il y aura à faire.”

“Mais il fait froid. Il neige...”

“Justement. Personne ne nous verra. Viens !”

Elle se releva ; il la regarda enfilier son manteau. De temps à autre elle s’arrêtait et le regardait en refoulant ses larmes. Lorsqu’elle fut habillée, il mit son pardessus et sa casquette et la conduisit dans la rue. La neige épaississait l’atmosphère. Le vent soufflait en tempête. C’était un vrai blizzard. Les réverbères n’étaient plus que de vagues taches jaunâtres. Ils marchèrent jusqu’au coin de la me et attendirent le tram.

“J’aimerais mieux faire n’importe quoi que ça”, dit-elle.

“Y a plus à revenir là-dessus. On est dans le coup, maintenant.”

“Bigger, mon chéri, je me sauverai avec toi. Je travaillerai pour toi, mon amour. Rien ne nous force à faire ça. Tu ne crois pas que je t’aime ?”

“Tu perds ton temps, j’té le dis tout d’suite...”

Le tram arriva ; il l’aïda à monter prit place à côté d’elle et regarda au-delà de son visage la neige silencieuse et blanche qui tournoyait follement à l’extérieur de la vitre. Puis il l’observa du coin de l’œil ; son regard était fixe et sans expression, comme celui d’une aveugle qui attend qu’on lui indique son chemin. À un moment donné, elle se mit à pleurer et il lui serra si fort l’épaule qu’elle s’arrêta, davantage absorbée par la douloureuse étreinte de ses doigts d’acier que par son propre sort. Ils descendirent à la 36^e rue et firent le chemin à pied jusqu’à Michigan Avenue. Lorsqu’ils eurent atteint le coin,

Bigger stoppa et l'arrêta d'une pression du bras. Ils se trouvaient devant la grande bâtisse blanche et vide trouée de fenêtres noires.

"Où qu'on va ?"

"Ici."

"Bigger", implora-t-elle.

"Allez, viens. Ne commence pas !"

"Mais je ne *veux pas* !"

"Faudra bien que tu le fasses, que tu veuilles ou non."

Il parcourut des yeux la rue avec ses réverbères fantomatiques qui scandaient la nuit enneigée d'une longue série de cônes jaunes aux reflets livides. Il la conduisit à la porte d'entrée qui s'ouvrait sur des profondeurs silencieuses, d'un noir d'encre. Il sortit sa lampe de poche et braqua le petit cercle lumineux sur un escalier boiteux qui montait vers des ténèbres plus noires encore. Les planches craquaient à chaque pas. De temps à autre, il sentait ses souliers s'enfoncer dans une substance molle. Des toiles d'araignée lui balayaient le visage. L'atmosphère environnante était imprégnée d'une odeur humide de solives pourrissantes. Il s'arrêta brusquement ; quelque chose venait de lui barrer la route dans un bruissement de pattes sèches et tandis que s'éteignait le bruit précipité de sa course, la chose émit un mince petit cri de terreur et de solitude.

"Ououh !"

Bigger fit volte-face et braqua la lumière sur le visage de Bessie. Les lèvres distendues, la bouche ouverte, elle avait les mains à demi levées vers ses yeux cerclés de blanc.

"T'as pas fini ? Tu cherches à nous faire repérer ?"

"Oh ! Bigger."

"Viens !"

Au bout de quelques pas, il s'arrêta et promena sa lampe autour de lui. Il vit des murs poussiéreux, presque aussi hauts que ceux de la maison des Dalton. Les embrasures des portes étaient beaucoup plus larges que celles des maisons où il avait vécu jusqu'alors. Devait y avoir des blancs, ici dans le temps, se dit-il. Des richards. Telles étaient la plupart des habitations du South Side ; élégantes, décrépies, puantes ; autrefois habitées par des blancs riches, à présent louées à des nègres, ou bien vides et noires avec des trous béants pour fenêtres. Il se souvint que les blancs avaient jeté des bombes dans ce type de maisons, lorsque les noirs avaient commencé à emménager dans le quartier du South Side. Avec son disque jaune il balaya les ténèbres et, s'engageant avec précaution dans un couloir, il pénétra dans une des pièces de devant. Elle était faiblement éclairée par les réverbères de la rue ; il éteignit sa lampe et inspecta la pièce. Elle avait six grandes fenêtres. De toutes les fenêtres, en s'approchant de très près, on avait vue sur le croisement et les quatre tronçons de rues.

"Tu vois, Bessie..."

Il se retourna pour la regarder et s'aperçut qu'il était seul. Il appela d'une

voix tendue ;

“Bessie !”

Il n’y eut pas de réponse ; il bondit vers la porte et alluma sa lampe. Appuyée contre un mur, elle sanglotait. Il s’approcha d’elle, lui prit le bras et la tira violemment à l’intérieur.

“Allez viens ! Tu vas te secouer un peu, oui ?”

“J’aimerais encore mieux que tu me tues tout de suite”, dit-elle en sanglotant.

“J’te conseille pas de me le dire deux fois.”

Elle se tut. Sa paume noire ouverte décrivit une courbe légère et rapide et claqua brutalement contre la joue de Bessie.

“Tu veux que je te réveille ?”

Elle courba sa tête sur ses genoux ; il la prit par le bras et la traîna jusqu’à la fenêtre. Il parlait comme un homme essoufflé par une longue course.

“Et maintenant écoute bien. Tout ce que t’auras à faire, c’est venir ici demain soir, t’as compris ? Tu ne risques rien ; personne ne t’embêtera. J’aurai tout préparé. Tu n’as pas à t’inquiéter. Fais simplement ce que je te dis. Tu viens ici et tu fais le guet. Vers les minuit, tu verras s’amener une auto. Elle fera clignoter ses phares, comprends-tu ? Quand tu la verras, tu allumeras trois fois de suite ta lampe de poche... comme ça. Rappelle-toi bien. Et après tu regarderas l’auto. Quelqu’un jettera un paquet par la portière. Attention à ce paquet, l’argent sera dedans. Il tombera dans la neige. Tu inspecteras les alentours pour voir s’il n’y aurait pas quelqu’un. Si tu ne vois personne, alors tu vas ramasser le paquet et tu rentres chez toi. Mais ne rentre pas tout droit chez toi. Assure-toi d’abord que personne ne te surveille, que personne ne te suit, compris ? Prends plusieurs tramways et change à toute vitesse. Descends à trois ou quatre arrêts de chez toi et regarde derrière toi tout en marchant, t’as compris ? Maintenant écoute ; D’ici on voit très bien des deux côtés de Michigan Avenue et de la 36^e rue. Tu verras tout de suite si quelqu’un te surveille. Moi je serai dans la maison des blancs toute la journée de demain. S’ils envoient quelqu’un pour surveiller le coin, je te ferai dire de ne pas venir.”

“Bigger...”

“Allons, viens.”

“Reconduis-moi à la maison.”

“Tu le feras ?”

Elle ne répondit pas.

“De toute façon, t’es dans le coup”, dit-il. “T’as touché à l’argent.”

“Après tout, ça n’a plus d’importance. Tout m’est égal”, dit-elle avec un soupir.

“Ça sera facile.”

“C’est ce qui te trompe. Je me ferai prendre. Mais ça n’a pas d’importance. Je suis fichue de toute façon. Je l’ai été du jour où je me suis mise avec toi. Je suis fichue et ça n’a pas d’importance...”

“Viens.”

Il la reconduisit jusqu'à l'arrêt du tram. Tout le temps qu'ils attendirent dans la bourrasque de neige, il resta silencieux. Lorsqu'il entendit venir le tram, il lui prit son sac, l'ouvrit et y fourra la lampe de poche. Le tram s'arrêta ; il l'aïda à monter, glissa sept *cents* dans sa main tremblante et resta debout dans la neige à contempler son visage noir à travers la fenêtre givrée de blanc tandis que le tramway s'éloignait lentement dans la neige.

Il se rendit à pied dans la neige chez les Dalton. Les doigts dans sa main droite fourrée dans sa poche serraient la lettre de chantage. Lorsqu'il eut atteint l'allée, il inspecta la rue attentivement. Elle était déserte. Il regarda la maison ; elle était blanche, immense et silencieuse. Gravissant les marches, il s'arrêta devant la porte. Là, il attendit un moment pour voir ce qui allait se passer. Il était persuadé qu'il violait un tabou, et avait le sentiment que l'air ou le ciel allaient se mettre à parler et lui intimer l'ordre de s'arrêter. Il voguait toutes voiles dehors sous un vent glacial qui lui coupait presque le souffle ; mais cela lui plaisait. Autour de lui il y avait le silence et la nuit et la neige qui tombait, tombait comme si elle n'avait fait que cela depuis le commencement des temps et ne cesserait de le faire jusqu'à la fin du monde. Il tira la lettre de sa poche et la glissa sous la porte, puis il fit demi-tour, descendit précipitamment les marches et gagna en courant le coin de la maison. J'l'ai fait ! Ça y est ! Ils la verront ce soir ou demain matin... Il se dirigea vers la porte du sous-sol, l'ouvrit et regarda : il n'y avait personne. Le calorifère embrasé palpitait comme une bête furieuse, répandant partout sa rouge lueur. Il se campa devant les fentes et regarda les cendres frémissantes. Mary s'était-elle entièrement consumée ? Il avait envie de fouiller dans les cendres pour s'en assurer mais il n'osait pas ; rien qu'à l'idée de le faire il se sentait paralysé. Il poussa le levier afin de recharger le calorifère, puis il se rendit à sa chambre.

Lorsqu'il se fut allongé sur son lit, dans l'obscurité, il découvrit qu'il tremblait de tous ses membres. Il avait froid et il avait faim. Comme il gisait là tout tremblant, il fut soudain plongé dans un bain de terreur, plus chaud que son propre sang, et se remit brusquement sur ses pieds. Il se tenait au milieu de la pièce, avec, devant les yeux, l'image obsédante de ses gants, du crayon et du papier. Comment avait-il pu les oublier ? Il fallait les brûler. Il fallait le faire tout de suite. Il alluma et se dirigea vers son pardessus ; il en tira gants, crayon et papier et fourra le tout dans le creux de sa chemise. Il s'approcha de la porte, écouta un instant et traversant le couloir, il descendit au calorifère. Un moment, il s'arrêta devant les fentes rougeoyantes, puis il ouvrit la porte et fourra les gants, le crayon et le papier dans le foyer ; il les regarda fumer, s'enflammer ; il referma la porte et les entendit brûler dans un furieux appel d'air.

Une étrange sensation s'empara de lui. Quelque chose frémissait dans ses entrailles, sous la peau de son crâne. Ses genoux tremblants fléchissaient. Pris de faiblesse, il fit quelques pas en chancelant et dut s'appuyer au mur. Une

vague d'engourdissement surgie de son ventre envahit tout son corps, gagna ses yeux et sa tête, le contraignant à ouvrir la bouche toute grande. Ses forces l'abandonnaient. Il tomba à genoux et plaqua ses doigts contre le sol pour ne pas s'écrouler comme une masse. Un sentiment organique d'épouvante le saisit. Il claquait des dents et sentait la sueur lui ruisseler des aisselles et couler le long de son échine. Il gémit, s'efforçant à demeurer immobile. Il voyait trouble, mais peu à peu tout s'éclaircit. Il revit le calorifère. Alors il se rendit compte qu'il avait failli s'évanouir. Bientôt ses yeux et ses oreilles purent discerner la lueur et le ronflement du feu. Il ferma la bouche et grinça des dents ; ce bizarre engourdissement qui l'avait paralysé était en train de disparaître.

Lorsqu'il se sentit assez fort pour se tenir debout sans soutien, il se leva et essuya son front sur sa manche. Il s'était épuisé par manque de sommeil et de nourriture ; et l'état de perpétuelle tension dans lequel il vivait était en train de saper toute son énergie. Il fallait qu'il aille à la cuisine demander son dîner. En tout cas, il ne devait pas se laisser ainsi mourir de faim. Il gravit les marches et frappa timidement à la porte ; il n'y eut pas de réponse. Il tourna le bouton, poussa la porte ; la cuisine était inondée de lumière. Sur une table étaient disposées plusieurs serviettes blanches sous lesquelles se trouvait quelque chose qui ressemblait à des assiettes garnies. Il demeura un instant immobile à les contempler, puis il s'approcha de la table et souleva le coin des serviettes. Il y avait des tranches de pain, des steaks aux frites, de la sauce, des haricots, des épinards et d'énormes tranches de gâteau au chocolat. Il en avait l'eau à la bouche. Tout cela était-il pour lui ? Il se demanda si Peggy se trouvait dans les parages ? Devait-il essayer de la trouver ? Mais l'idée de la chercher ne lui disait rien ; cela attirerait l'attention sur lui, chose qu'il abhorrait. Il demeura dans la cuisine à se demander s'il devait manger, tout en redoutant de le faire. Il posa son doigt noir sur le rebord de la table blanche et de ses lèvres entrouvertes s'échappa un éclat de rire silencieux : durant une fraction de seconde, il s'était vu objectivement sous un jour atroce : il avait assassiné une jeune fille blanche et riche, il avait brûlé son corps après lui avoir tranché la tête, il avait menti pour faire accuser un innocent, il avait écrit une lettre de chantage en réclamant dix mille dollars et pourtant il demeurait là, effrayé à l'idée de toucher aux aliments sur la table, à des aliments qui lui étaient indubitablement destinés.

“Bigger ?”

“Hein ?” répondit-il avant même de savoir qui l'avait appelé.

“Où est-ce que vous étiez donc ? Votre dîner vous attend depuis cinq heures. Tenez, prenez une chaise. Mangez autant que vous voulez...”

Il cessa d'écouter. Dans la main de Peggy il y avait la lettre de chantage. *Je vais faire chauffer votre café, commencez toujours à manger.* L'avait-elle ouverte ? En connaissait-elle le contenu ? Non ; l'enveloppe était encore cachetée. Elle s'approcha de la table et ôta les serviettes. De fièvre, ses genoux tremblaient et la sueur lui perlait au front. Sa peau le cuisait comme si

elle s'était ratatinée dans les flammes. *Vous ne voulez pas que je vous réchauffe votre steak.* La voix lui sembla venir de loin et il secoua la tête sans vraiment savoir ce qu'elle avait voulu dire. *Vous ne vous sentez pas bien...*

“Oh ! ça va très bien”, murmura-t-il.

“Faut pas rester sans manger comme ça.”

“J'avais pas faim.”

“C'est ce que vous croyez”, dit-elle.

Elle mit une tasse et une soucoupe à côté de son assiette, puis elle posa la lettre sur le coin de la table. Elle retenait son regard comme un aimant d'acier attire le fer. Elle chercha la cafetière et lui remplit sa tasse. Elle venait sûrement de retirer la lettre de dessous la porte et n'avait pas encore eu le temps de la porter à M. Dalton. Elle posa un petit pot de lait à côté de son assiette et reprit la lettre.

“Faut que je porte cette lettre à M. Dalton”, dit-elle, “je reviens tout de suite.”

“Oui, m'dame”, souffla-t-il.

Elle sortit. Il s'arrêta de mâcher et regarda fixement devant lui, la bouche sèche. Mais il *fallait* manger. S'il ne mangeait pas, il éveillerait les soupçons. Il engouffra les aliments, les mastiqua et les fit descendre à grands coups de café. Lorsqu'il eut tout bu, il se rabattit sur de l'eau froide. Il tendait l'oreille, à l'affût du moindre son. Mais tout se taisait. Puis la porte s'ouvrit silencieusement et Peggy revint. Il ne pouvait rien distinguer sur son visage rond et rougeaud. Du coin de l'œil, il l'observa tandis qu'elle se dirigeait vers son fourneau et s'affairait parmi ses casseroles.

“Encore un peu de café ?”

“Non, m'dm.”

“Vous n'avez pas peur, au moins, avec toutes ces histoires qu'il y a dans la maison, Bigger ?”

“Oh ! non, m'dame”, répondit-il, se demandant si c'était son attitude qui lui faisait poser cette question.

“Cette pauvre Mary !” soupira Peggy. “Elle se conduit vraiment comme une écervelée. On dirait que son seul plaisir, c'est de tourmenter ses parents. Elle finit par leur faire tourner les sangs. Enfin... la jeunesse c'est comme ça, de nos jours.”

Il se dépêchait de manger, sans rien dire ; il voulait sortir de la cuisine. À présent, les dés étaient jetés, l'affaire se dévoilait, pas tout entière mais en partie. Personne ne connaissait encore le sort de Mary. Il vit en pensée un tableau de la famille Dalton affolée et horrifiée à la nouvelle du rapt de Mary. Cela les détournerait de lui dans une certaine mesure. Ils se diraient que c'était un forfait de blancs ; ils n'imagineraient jamais qu'un noir, timide comme lui, serait capable d'une chose pareille. Ils poursuivraient Jan. Ce “Rouge” au bas de la lettre ainsi que le marteau et la faucille les inciteraient à rechercher des communistes.

“Vous avez assez mangé ?”

“Oui, m’dame.”

“Vous ferez bien de nettoyer les cendres du calorifère demain matin, Bigger.”

“Oui, m’dame.”

“Et soyez prêt à conduire M. Dalton à huit heures.”

“Oui, m’dame.”

“Vot’ chambre est bien ?”

“Oui, m’dame.”

La porte s’ouvrit sous une violente poussée. Bigger eut un sursaut de frayeur. M. Dalton, livide, entra dans la cuisine. Il regarda fixement Peggy et Peggy, armée d’un torchon, le considéra d’un air interrogateur. M. Dalton tenait la lettre ouverte à la main.

“Qu’est-ce qu’il y a, monsieur Dalton ?”

“Qui... Qui est-ce... Qui est-ce qui vous a remis ça ?”

“Quoi ?”

“Cette *lettre*.”

“Mais, personne. Je l’ai ramassée à la porte.”

“Quand ?”

“Il y a cinq minutes. Pourquoi, il y a quelque chose qui ne va pas ?”

M. Dalton regarda autour de lui ; il ne regardait rien en particulier. Les yeux écarquillés, hagards, il promenait son regard sur les murs, sans rien voir. Il se retourna vers Peggy, comme s’il s’abandonnait à sa merci ; comme s’il attendait d’elle un mot qui balaierait toute cette horreur.

“M... M... Mais qu’est-ce qui se passe, monsieur Dalton ?” répéta Peggy.

Avant que M. Dalton ait eu le temps de répondre, Mme Dalton était parvenue à tâtons jusque dans la cuisine ; elle levait en l’air ses mains blanches. Bigger suivit des yeux ses doigts tremblants et les vit se poser sur l’épaule de M. Dalton. Ils s’accrochèrent à son veston avec une force telle qu’on eût dit qu’ils allaient l’arracher. Bien qu’il n’eût pas remué un cil, Bigger sentit ses muscles se raidir et une chaleur envahir sa peau.

“Henry ! Henry !” s’écria Mme Dalton. “Que se passe-t-il ?”

M. Dalton ne l’entendit pas ; il avait toujours les yeux fixés sur Peggy.

“Vous avez vu qui a déposé cette lettre ?”

“Non, monsieur Dalton.”

“Et toi, Bigger ?”

“Non, m’sieur”, dit-il dans un souffle, la bouche pleine de pâte sèche.

“Henry, dis-moi ! Je t’en *supplie* ! Pour l’amour du Ciel, Henry !”

M. Dalton entoura de son bras la taille de Mme Dalton et la tint serrée contre lui.

“C’est... C’est au sujet de Mary... c’est... elle...”

“Quoi ? Où est-elle ?”

“Ils... Ils l’ont enlevée ? Ils l’ont kidnappée !”

“Henry ! Non”, hurla Mme Dalton.

“Oh ! non !” gémit Peggy en s’élançant vers Mme Dalton.

“Ma petite fille”, dit Mme Dalton en sanglotant.

“Elle a été kidnappée”, dit M. Dalton, comme s’il avait besoin de se le répéter pour s’en convaincre.

Bigger les regardait tous trois en roulant des yeux hébétés. Mme Dalton sanglotait toujours et Peggy s’affala sur une chaise, cachant son visage dans ses mains. Puis elle se redressa d’un bond et s’élança au-dehors en criant :

“Seigneur, faites qu’ils ne la tuent pas !”

Mme Dalton s’affaissa. M. Dalton la releva et chancela en s’efforçant de lui faire passer la porte. Tandis que Bigger observait M. Dalton, une image fugitive traversa son cerveau : il se revit en train de soulever le corps de Mary entre ses bras, la veille au soir. Il se leva et tint la porte ouverte pour M. Dalton ; il le regarda longer d’un pas hésitant le couloir faiblement éclairé, tenant Mme Dalton dans ses bras.

Maintenant il était seul dans la cuisine. Une fois encore il se dit qu’il n’avait qu’à quitter la maison et se désintéresser de toute l’affaire, mais il repoussa de nouveau cette idée. Quelque chose l’incitait à rester pour voir la fin de cette histoire, même si cette fin devait l’engloutir dans les ténèbres. Il avait l’impression de vivre sur une haute cime balayée par des vents vivifiants. Des sanglots étouffés parvinrent à ses oreilles. Puis soudain, il y eut un silence. Que se passait-il ? M. Dalton allait-il téléphoner à la police ? Il tendit l’oreille, mais ne perçut pas le moindre son. Il s’approcha de la porte et fit quelques pas dans le couloir. Il entendit un bruit de voix. M. Dalton parlait à quelqu’un. Il fit encore quelques pas ; oui, il entendait, maintenant... *Je voudrais parler à Britten.* M. Dalton téléphonait. *Pouvez-vous venir tout de suite, oui il s’est passé quelque chose d’épouvantable, je ne veux pas en parler au téléphone.* Cela signifiait qu’à l’arrivée de Britten il serait encore interrogé. *Oui tout de suite, je vous attends.*

Il lui fallait retourner à sa chambre. À pas feutrés, il enfila le couloir, traversa la cuisine et descendit au sous-sol. Les fentes torrides du calorifère rougeoyaient dans la pénombre vermeille et il entendit le rauque murmure de l’appel d’air. S’était-elle consumée ? Mais même si elle ne s’était pas consumée, qui songerait à la chercher dans le calorifère ? Il gagna sa chambre, entra dans le placard, ferma la porte et se remit à l’écoute. Rien. Il ressortit, laissa la porte ouverte afin de s’y précipiter dès qu’il entendrait le moindre bruit et retira silencieusement ses chaussures. Il se recoucha sur son lit, la tête pleine d’images tourbillonnantes, nées d’une multitude d’impulsions. Il pouvait s’enfuir ; il pouvait rester ; il pouvait même descendre tout avouer. À la seule idée que toutes ces possibilités d’action lui étaient ouvertes, il se sentait libre, maître de sa vie, maître de sa destinée. Mais jamais ils ne se douteraient qu’il avait fait le coup, lui, un humble petit nègre.

D’un bond, il quitta le lit, l’oreille aux aguets, croyant avoir perçu des voix. Il avait été si profondément absorbé dans ses pensées qu’il ne savait pas s’il avait vraiment entendu quelque chose ou si c’était un fruit de son imagination. Oui ; il entendait en bas un faible bruit de pas. Il se précipita vers

le placard. Les pas s'arrêtèrent. Des sanglots étouffés montèrent jusqu'à lui. C'était Peggy. Les sanglots s'apaisèrent puis reprirent avec plus d'intensité. Longtemps il demeura debout à écouter les sanglots de Peggy et la longue plainte du vent qui balayait la nuit, au-dehors. Les sanglots de Peggy cessèrent et il perçut de nouveau un bruit de pas. Avait-on sonné à la porte ? Les pas se rapprochèrent ; Peggy s'était rendue sur le devant de la maison pour une raison quelconque ; elle revenait. Il entendit une grosse voix d'homme. Tout d'abord, il ne sut pas l'identifier ; puis il reconnut l'accent de Britten. "... et vous avez trouvé la lettre ?"

"Oui."

"Il y a combien de temps ?"

"À peu près une heure."

"Vous êtes sûre de n'avoir vu personne la déposer ?"

"Elle dépassait de dessous la porte."

"Réfléchissez bien. Est-ce que vous avez vu quelqu'un dans les parages ou dans l'allée ?"

"Non. Y avait que le garçon et moi dans la maison."

"Et lui où est-il, en ce moment ?"

"En haut dans sa chambre, je crois."

"Connaissez-vous cette écriture ?"

"Non, monsieur Britten."

"Avez-vous la moindre idée, le moindre soupçon ? Pouvez-vous imaginer qui a pu écrire une lettre pareille ?"

"Non. Personne au monde que je connaisse, monsieur Britten", répondit Peggy d'un ton larmoyant.

La voix de Britten s'éteignit. D'autres pas se firent entendre. Un grincement de chaises sur le carrelage. D'autres gens étaient entrés à la cuisine. Qui était-ce ? des hommes, probablement, au bruit qu'ils faisaient en se déplaçant. Puis Bigger entendit de nouveau la voix de Britten.

"Dites-moi, Peggy. Comment il se comporte, ce garçon ?"

"Que voulez-vous dire, monsieur Britten ?"

"Est-ce qu'il a l'air intelligent ? Est-ce qu'il a l'air *naturel* ?"

"Je ne sais pas, monsieur Britten. Pour moi, il est comme tous les autres garçons noirs."

"Est-ce qu'il dit : "oui m'dame" et "non m'dame" ?"

"Oui, monsieur Britten. Il est poli."

"Mais est-ce qu'il a l'air de vouloir se faire passer pour plus bête qu'il ne l'est *réellement* ?"

"Je ne sais pas, monsieur Britten."

"Rien n'a disparu dans la maison depuis qu'il est là ?"

"Non, rien."

"Est-ce qu'il a jamais été insolent avec vous, ou entreprenant... ?"

"Oh ! non. Non !"

"Quel genre de garçon est-ce ?"

“Un jeune noir, bien tranquille, tout simplement. C’est tout ce que je peux dire...”

“Est-ce que vous l’avez jamais surpris en train de lire ?”

“Non, monsieur Britten.”

“Est-ce qu’il parle d’une façon plus intelligente à certains moments qu’à d’autres ?”

“Non, monsieur Britten. Il a toujours été pareil à ce qu’il m’a semblé.”

“Est-ce qu’il lui est arrivé de faire quelque chose qui puisse vous donner à penser qu’il serait au courant du contenu de cette lettre ?”

“Non, monsieur Britten.”

“Quand vous lui parlez, est-ce qu’il hésite avant de répondre, comme s’il avait besoin de réfléchir à ce qu’il allait dire ?”

“Non, monsieur Britten. Il cause et il agit de façon toute naturelle.”

“Quand il parle, est-ce qu’il fait de grands gestes avec ses mains, comme s’il avait beaucoup fréquenté les Juifs ?”

“J’ai jamais remarqué, monsieur Britten.”

“L’avez-vous déjà entendu appeler quelqu’un “camarade” ?”

“Non, monsieur Britten.”

“Est-ce qu’il ôte sa casquette en entrant dans la maison ?”

“J’ai jamais fait attention. Je crois que oui, monsieur Britten.”

“Est-ce que vous l’avez vu s’asseoir en votre présence sans y avoir été invité, comme s’il était habitué à fréquenter des blancs ?”

“Non, monsieur Britten. Seulement quand je lui ai dit de le faire.”

“Est-ce qu’il parle le premier, ou bien est-ce qu’il attend qu’on lui adresse la parole ?”

“Eh ben, monsieur Britten... il m’a toujours eu l’air d’attendre qu’on lui parle avant de dire quoi que ce soit.”

“Écoutez-moi bien, Peggy. Tâchez de vous rappeler si sa voix *monte* quand il parle, comme les Juifs quand ils discutent. Voyez ce que j’veux dire ? Vous comprenez, Peggy, j’essaie de voir s’il a fréquenté des communistes...”

“Non, monsieur Britten. Il cause juste comme tous les autres noirs, si vous voulez mon avis.”

“Où disiez-vous qu’il était, en ce moment ?”

“Là-haut dans sa chambre.”

Lorsque la voix de Britten s’éteignit, Bigger souriait. Oui ; Britten était en train d’essayer de le coincer, mais il ne trouvait rien contre lui. Britten allait-il venir lui parler ? D’autres voix se firent entendre.

“Il y a dix chances contre une pour qu’elle soit morte.”

“Ouais. Ils leur font leur affaire, d’habitude. Après les avoir enlevés, ils ont peur d’eux. Ils se disent qu’ils pourraient les identifier par la suite.”

“Est-ce que le vieux a dit qu’il allait payer ?”

“Tu parles. Il tient à ravoier sa fille.”

“C’est dix mille dollars de foutus, si vous voulez mon avis.”

“Mais il veut sa fille.”

“Dites donc, je parie que c’est un coup de ces Rouges qui cherchent à ramasser de l’argent.”

“Ouais.”

“C’est peut-être comme ça qu’ils trouvent des fonds. Bruno Hauptmann, vous savez le type qui a enlevé le bébé de Lindbergh, eh bien il paraît qu’il avait fait ça pour les Nazis. Le parti avait besoin de fric.”

“Rouges ou pas Rouges, je voudrais les zigouiller, cette bande de salauds, tous autant qu’ils sont !”

Il y eut un bruit de porte qu’on ouvrait et de nouveaux pas retentirent.

“Vous avez réussi à convaincre le vieux ?”

“Pas encore.” C’était la voix de Britten.

“Il est salement démoli, hein ?”

“Ouais ; qui ne le serait, à sa place ?”

“Il ne veut pas faire venir la police ?”

“Non ; il a une trouille verte.”

“Pour les parents, évidemment ça peut paraître dur, mais suffirait de faire savoir à ces bandits qu’ils ne réussiront pas à extorquer un sou de cette façon pour qu’ils cessent.”

“Dites donc, Brit, essayez encore d’aller le relancer.”

“Ouais ; dites-lui qu’il n’y a plus rien d’autre à faire qu’à appeler les flics.”

“Oh ! j’sais pas. Ça me gêne de le tourmenter.”

“Mais, c’est sa fille, après tout. Qu’il se débrouille tout seul.”

“Écoutez voir, Brit. Quand on va arrêter le dénommé Erlone, il va tout raconter aux flics et les journaux le sauront de toute façon. Autant les appeler tout de suite. Plus tôt ils se mettront en mouvement, mieux ça vaudra.”

“Non ; j’attends que le vieux me donne le départ.”

Bigger savait que M. Dalton n’avait pas voulu remettre l’affaire entre les mains de la police ; de cela il était sûr. Mais combien de temps résisterait-il ? Dès que Jan serait coffré, la police saurait tout, car Jan en dirait assez pour décider la police et les journaux à faire une enquête. Mais si Jan était accusé d’avoir kidnappé Mary, que se passerait-il ? Jan aurait-il un alibi ? S’il en avait un, la police chercherait ailleurs. On se remettrait à l’interroger ; on chercherait à savoir pourquoi il avait menti en affirmant que Jan était venu dans la maison. Mais ce “Rouge” qu’il avait mis au bas de la lettre ne brouillerait-il pas la piste et ne ferait-il pas croire que Jan ou ses camarades étaient responsables du coup ? Il ne viendrait à l’idée de personne que Bigger ait pu kidnapper Mary. Bigger sortit du placard et du revers de sa manche, il essuya la sueur qui perlait à son front. Il était demeuré accroupi si longtemps que sa circulation s’était presque arrêtée et que des fourmillements douloureux montaient de la plante de ses pieds jusque dans ses mollets.

Il s’approcha de la fenêtre et regarda la neige descendre en tourbillonnant. Il entendit le vent qui se levait ; c’était un véritable blizzard. La neige tombait

sans direction précise, emplissant le monde d'un vaste ouragan de poudre blanche. Les courants âpres du vent étaient rendus visibles par les spirales de neige qui brillaient comme des trombes en miniature.

La fenêtre donnait sur une allée à droite de laquelle se trouvait la 45^e rue. Il fit fonctionner la fenêtre pour voir si elle s'ouvrait ; il souleva la vitre de quelques millimètres, puis il la leva complètement, provoquant un grincement bruyant. Quelqu'un l'avait-il entendu ? Il attendit. Il ne se passa rien. Parfait ! Si les choses tournaient mal, il pourrait sauter de là et s'enfuir. Deux étages à sauter et un épais tapis de neige pour le recevoir.

Il abaissa la vitre et se recoucha sur le lit. Il attendait. Un pas décidé se fit entendre dans l'escalier. Oui ; quelqu'un montait ! Son corps se roidit. Un coup fut frappé à la porte.

“Oui, m'sieu.”

“Ouvre !”

Il fit de la lumière, ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec un visage blanc.

“On te demande en bas.”

“Oui, m'sieur !”

L'homme s'effaça ; Bigger le précéda dans le couloir et descendit devant lui l'escalier jusqu'au sous-sol, sentant les yeux du blanc dans son dos, entendant, à mesure qu'il se rapprochait du calorifère, le souffle assourdi du brasier et voyant là, devant lui, la tête de Mary avec ses boucles de cheveux noirs qui reposait, luisante et trempée de sang, sur les journaux froissés. Britten se tenait près du calorifère, flanqué des trois autres blancs.

“Hello, Bigger.”

“Oui, m'sieur”, dit Bigger.

“T'as entendu ce qui est arrivé ?”

“Oui, m'sieur.”

“Écoute, mon garçon. Tu n'as affaire ici qu'à moi et à mes hommes. Tu peux parler sans crainte. Dis-moi ; crois-tu que Jan soit mêlé à cette affaire ?”

Bigger baissa les yeux. Il ne voulait pas répondre trop vite et il ne voulait pas accabler Jan de façon trop précise, ce qui risquerait de lui valoir un interrogatoire serré. Il fallait se borner à suggérer, tout en aiguillant leur attention sur Jan.

“J'sais pas, m'sieur”, répondit-il.

“Dis-moi simplement c'que tu *penses*.”

“J'sais pas, m'sieur”, répéta Bigger.

“Tu l'as *vraiment* vu entrer ici, la nuit dernière, n'est-ce pas ?”

“Oh ! oui, m'sieur.”

“Tu es prêt à jurer qu'il t'a dit de descendre la malle et de laisser la voiture dehors dans la neige ?”

“Je... je suis prêt à jurer que c'est la vérité, m'sieur”, fit Bigger.

“Est-ce qu'il se comportait comme quelqu'un qui a quelque chose derrière la tête ?”

“Je ne sais pas, m’sieur.”

“À quelle heure as-tu dit que tu étais parti ?”

“Un peu avant deux heures, m’sieur.”

Britten se tourna vers les autres. L’un des hommes se tenait près du calorifère, le dos au feu, et se chauffait les mains. Ses jambes étaient largement écartées et il avait un cigare allumé au coin des lèvres.

“C’est sûrement ce Rouge qu’a fait le coup”, lui dit Britten.

“Ouais”, fit l’homme debout près du calorifère. “Pourquoi aurait-il dit à ce garçon de descendre la malle et de laisser la voiture dehors, sinon pour brouiller la piste.”

“Écoute, Bigger”, reprit Britten. “T’as pas remarqué si ce type-là se conduisait de façon bizarre ? J’veux dire genre énervé, par exemple ? De quoi parlait-il, au juste.”

“Il parlait des communistes...”

“Est-ce qu’il t’a demandé de t’inscrire ?”

“Il m’a donné tous ces machins à lire.”

“Vas-y. Raconte-nous un peu ce qu’il disait.”

Bigger savait quelles revendications les blancs détestent entendre dans la bouche des noirs ; et il savait que c’étaient ces mêmes choses que les Rouges réclamaient sans cesse. Et il savait que les blancs n’aiment pas entendre réclamer ces choses, même lorsque ce sont des blancs, défenseurs de la cause des noirs, qui les réclament.

“Eh ben”, dit Bigger, feignant de ne consentir qu’à regret, “il m’a dit qu’un jour il n’y aurait plus de riches ni de pauvres...”

“Ah ! oui ?”

“Et il a dit qu’un noir aurait sa chance...”

“Continue.”

“Et il a dit qu’il n’y aurait plus de lynchages...”

“Et la jeune fille, qu’est-ce qu’elle disait ?”

“Elle était d’accord avec lui.”

“Qu’est-ce que tu ressentais pour eux ?”

“J’sais pas, m’sieur.”

“Je veux dire... est-ce qu’ils te plaisaient ?” Normalement, il devait déplaire à un blanc qu’il eût apprécié ce genre de discours, cela Bigger le savait.

“Je faisais mon travail. J’ai fait ce qu’ils m’ont dit de faire”, murmura-t-il.

“Est-ce que la jeune fille se comportait comme quelqu’un qui n’est pas dans son assiette, ou qui a peur ?” Il se rendit compte du genre d’accusation qu’ils se préparaient à formuler contre Jan et se souvint que Mary avait pleuré lorsqu’il avait refusé de pénétrer dans le café pour dîner avec elle.

“Ben, j’sais pas, m’sieur. Elle a pleuré, une fois...”

“Pleuré ?”

Les hommes s’attroupèrent autour de lui.

“Oui, m’sieur.”

“Est-ce qu’il l’a frappée ?”

“Je ne l’ai pas vu.”

“Alors qu’est-ce qu’il a fait ?”

“Eh ben, il l’a prise par la taille et elle s’est arrêtée.”

Bigger était adossé au mur. L’éclat vermeil du feu jouait sur les visages des blancs. Le ronflement du tirage dans le calorifère se mêlait dans les oreilles de Bigger à la faible plainte du vent, dehors, dans la nuit. Il était las ; il ferma les yeux durant une longue seconde et les rouvrit, sachant qu’il lui fallait demeurer en état d’alerte et répondre aux questions s’il voulait sauver sa peau.

“Est-ce que ce gars-là, je veux dire Jan... t’a dit quelque chose à propos de femmes blanches ?”

Bigger, alarmé, se crispa.

“M’sieur ?”

“Est-ce qu’il t’a dit qu’il te présenterait des blanches si tu t’inscrivais au Parti ?”

Il savait que les rapports sexuels entre blancs et noirs paraissent répugnants à la plupart des blancs.

“Non, m’sieur”, répondit-il en jouant l’ahurissement.

“Est-ce que Jan a couché avec la petite ?”

“J’sais pas, m’sieur.”

“Est-ce que tu les as emmenés dans un appartement ou dans un hôtel ?”

“Non, m’sieur. Seulement dans le parc.”

“Ils étaient à l’arrière ?”

“Oui, m’sieur.”

“Combien de temps êtes-vous restés dans le parc ?”

“Ben, à peu près deux heures, selon moi, m’sieur.”

“Allons, parle, mon garçon. Est-ce qu’il a couché avec la petite ?”

“J’sais pas, m’sieur. Ils étaient là derrière à s’embrasser et à se tenir l’un l’autre.”

“Est-ce qu’elle était couchée ?”

“Ben... oui, m’sieur... oui...”, fit Bigger en baissant les yeux parce qu’il sentait que c’était de bonne politique.

Il savait que les blancs se figurent que les noirs désirent les femmes blanches, aussi voulait-il manifester un respect mêlé d’effroi à la seule mention du nom de l’une d’elles.

“Ils étaient saouls, n’est-ce pas ?”

“Oui, m’sieur. Ils avaient bu beaucoup.”

Il entendit des autos arriver dans l’allée. Était-ce la police ?

“Qui est-ce ?” demanda Britten.

“Je ne sais pas”, répondit un des hommes.

“Je vais voir”, dit Britten.

Lorsque Britten eut ouvert la porte, Bigger aperçut quatre voitures arrêtées dans la neige, tous phares allumés.

“Qui est là ?” cria Britten.

“La presse !”

“Il n’y a rien pour vous ici !” lança Britten, d’un ton ennuyé.

“Allez, ne nous faites pas languir !” répondit une voix.

“Il y en a déjà une partie dans les journaux. Autant nous dire le reste.”

“Qu’est-ce qu’il y a dans les journaux ?” s’enquit Britten, tandis que les arrivants pénétraient dans la chaufferie.

Un grand gaillard au visage rubicond fourra sa main dans sa poche et en tira un journal qu’il tendit à Britten.

“Les Rouges disent que vous les accusez d’avoir escamoté la petite du vieux Dalton.”

Bigger, sans bouger de place, jeta un coup d’œil sur le journal. Il lut :
DISPARITION D’UNE JEUNE FILLE. ON ARRÊTE UN ROUGE.

“Nom de Dieu !” s’exclama Britten.

“Pffui... !” fit le grand rougeaud. “Quelle nuit ! Un Rouge arrêté. Tempête de neige. Et cette cave où on croirait qu’on vient d’assassiner quelqu’un.”

“Un peu de tenue”, fit Britten. “Vous êtes ici chez M. Dalton.”

“Oh ! pardon.”

“Où est le vieux ?”

“Là-haut. Il ne veut pas qu’on le dérange.”

“Est-ce que la petite est vraiment disparue, ou est-ce que c’est simplement un gag ?”

“Je ne peux rien vous dire”, fit Britten.

“Qui est-ce, ce petit gars ?”

“Ne dis rien, Bigger”, fit Britten.

“C’est de lui que parlait Erlone quand il disait que le gosse l’avait accusé ?”

Bigger était appuyé contre le mur et regardait autour de lui d’un œil vague.

“T’as l’intention de nous le faire à l’abruti ?” demanda un des hommes.

“Minute, les enfants”, dit Britten. “Ne vous emballez pas. Je vais voir si le vieux peut vous recevoir.”

“Il ferait bien de se décider... Nous attendons. Toute la ville est déjà au courant.”

Britten s’engagea dans l’escalier, laissant Bigger debout au milieu du groupe.

“C’est toi Bigger Thomas ?” demanda l’homme au visage rubicond.

“Ne réponds pas, Bigger”, dit un des hommes de Britten.

Bigger ne répondit pas.

“Non mais, en voilà des façons ! Il a le droit de parler, ce garçon, s’il en a envie.”

“Je flaire quelque chose de sensationnel là-dessous”, dit un autre.

Bigger n’avait jamais vu des gens de cette espèce ; il ne savait comment s’y prendre avec eux, ni à quoi s’attendre. Ils n’étaient pas riches et distants comme M. Dalton et ils étaient plus durs que Britten, mais dans un genre plus

impersonnel, plus dangereux peut-être. Ils arpentaient le sous-sol aux lueurs du brasier, le chapeau sur la tête, le cigare ou la cigarette au coin des lèvres. Bigger les sentait insensibles à tout, absorbés uniquement par la chasse passionnante du sensationnel à tout prix. Ils ne décolleraient pas de sitôt maintenant que Jan avait été arrêté et interrogé. Que pensaient-ils au juste de ce qu'il avait raconté au sujet de Jan ? Était-ce bon signe que Britten lui eût dit de ne pas leur répondre ? Les yeux de Bigger observaient le journal roulé en boule que tenait l'un des blancs dans sa main gantée. Si seulement il avait pu lire ce journal. Les hommes, dans l'attente du retour de Britten, demeuraient silencieux. Puis l'un d'eux s'approcha et vint s'adosser au mur, tout contre lui. Bigger le regarda du coin de l'œil, sans rien dire. Il vit l'homme allumer une cigarette.

“Tu fumes, petit gars ?”

“Non, m'sieur”, marmonna-t-il.

Il sentit que l'on glissait quelque chose dans le creux de sa main. Il esquissa un geste pour voir ce que c'était, mais un chuchotement l'en empêcha.

“Bouge pas. C'est pour toi. Tu vas me refiler des tuyaux sur cette affaire.”

Les doigts de Bigger se refermèrent sur une mince liasse de billets. Tout de suite, il comprit que c'était de l'argent et se dit qu'il allait le rendre. Il le garda, attendant le moment propice. Les événements se succédaient avec une telle rapidité qu'il avait l'impression de ne pas leur accorder toute l'attention désirable. Il était fatigué. Oh ! s'il avait seulement pu dormir ! Si seulement tout cela avait pu être reculé de quelques heures, le temps de faire un somme. Il sentait qu'alors il eût été capable de se débrouiller. Semblables aux détails d'un cauchemar, les événements se déroulaient sans cause apparente. Par moments, il avait l'impression de ne plus très bien savoir ce qui s'était passé, ni ce qu'il attendait au juste. Au faîte de l'escalier, la porte s'ouvrit et il aperçut Britten.

Pendant que les autres regardaient ailleurs, il glissa l'argent dans la main de son voisin. L'homme le regarda, branla la tête, fit voler son mégot d'une pichenette et s'avança jusqu'au centre de la pièce.

“Désolé, mes amis”, fit Britten. “Le vieux ne pourra pas vous recevoir avant mardi.”

Bigger fit un rapide calcul ; cela signifiait que M. Dalton allait payer la rançon et n'allait pas prévenir la police.

“Mardi ?”.

“Oh ! soyez chic.”

“Où est la petite ?”

“Désolé”, fit encore Britten.

“J'estime que votre attitude nous autorise à publier *tout* ce que nous pourrions découvrir sur cette affaire”, dit un des hommes.

“Vous connaissez tous M. Dalton”, expliqua Britten. “Vous ne pouvez pas faire une chose pareille. Enfin bon sang, donnez-lui un peu de répit, à cet

homme. Je ne peux pas vous dire pourquoi tout de suite, mais c'est de la plus haute importance. Il vous revaudra ça un jour."

"Est-ce que la petite a *disparu* ?"

"Je ne sais pas."

"Est-elle *ici*, dans la maison ?"

Britten hésita.

"Non, je ne crois pas qu'elle soit ici."

"Quand est-elle partie ?"

"Je ne sais pas."

"Quand va-t-elle revenir ?"

"Je ne peux pas vous le dire."

"Est-ce que le nommé Erlone dit la vérité ?" demanda un des hommes. "Il a dit qu'en le faisant appréhender, M. Dalton voulait jeter le discrédit sur le Parti communiste. Et lui faire rompre ses relations avec Mlle Dalton."

"Je ne sais pas", dit Britten.

"On a appréhendé Erlone et on l'a emmené à la Police pour l'interroger", poursuivit l'homme. "Il a affirmé que ce garçon avait menti en prétendant qu'il était entré dans la maison la nuit dernière. Est-ce vrai ?"

"Je vous assure que je ne peux rien vous dire là-dessus", dit Britten.

"M. Dalton a-t-il défendu à Erlone de voir sa fille ?"

"Je ne sais pas", répondit Britten en s'épongeant le front avec son mouchoir. "Je vous donne ma parole que je ne peux rien vous dire de plus, mes amis. Faudra que vous voyiez le vieux."

Tous les yeux s'étaient levés en même temps. M. Dalton se tenait planté au faite de l'escalier, dans l'embrasement de la porte, le visage livide, un papier à la main. Bigger comprit tout de suite que c'était la lettre de chantage. Qu'allait-il se passer à présent ? Les hommes parlaient tous ensemble, hurlant des questions, demandant à prendre des photographies.

"Où est Mlle Dalton ?"

"Vous avez fait lancer un mandat d'arrêt contre Erlone ?"

"Est-ce qu'ils étaient fiancés ?"

"Lui aviez-vous défendu de le voir ?"

"Ses opinions politiques vous déplaisaient ?"

"Vous ne voulez pas faire une déclaration, monsieur Dalton ?"

Bigger vit M. Dalton lever la main pour demander du silence, puis descendre lentement l'escalier et venir se poster près des hommes, les dominant de quelques marches. Ils l'entourèrent aussitôt, élevant leurs ampoules argentées.

"Avez-vous une observation à faire sur ce qu'Erlone a dit de votre chauffeur ?"

"Qu'est-ce qu'il a dit ?" demanda M. Dalton.

"Que votre chauffeur avait été payé pour mentir sur son compte."

"C'est faux", dit avec fermeté M. Dalton.

Aveuglé par le magnésium, Bigger cligna des yeux. Les hommes

abaissèrent leurs ampoules.

“Messieurs, je vous en prie !” dit M. Dalton. “Permettez un instant. J’ai effectivement une déclaration à faire.” M. Dalton s’interrompt, ses lèvres agitées de tremblements. Bigger se rendit compte qu’il était extrêmement ému.

“J’ai une déclaration à faire et je vous demande de la noter très soigneusement. De la façon dont vous présenterez la chose dépendra la vie de quelqu’un, de quelqu’un qui nous est très proche, qui m’est très cher. Quelqu’un...” La voix de M. Dalton s’éteignit. Une rumeur d’impatience courut dans le sous-sol. Bigger entendit la main de M. Dalton froisser la lettre de chantage. M. Dalton était blême et ses yeux au creux des orbites étaient injectés de sang et cernés de bistre. Le feu baissait dans le calorifère et le bruit de l’appel d’air se réduisait à un murmure. Bigger vit que les cheveux de M. Dalton scintillaient comme de l’argent liquide aux pâles reflets des flammes.

Puis brusquement, si brusquement que les hommes en eurent le souffle coupé, la porte derrière M. Dalton s’emplit d’une présence blanche et vaporeuse. C’était Mme Dalton. Ses yeux grands ouverts étaient vitreux ; ses longs doigts blancs largement écartés se portèrent délicatement à ses lèvres. Le sous-sol s’embrasa sous l’éclair d’une demi-douzaine de lampes argentées.

Fantomatique, Mme Dalton descendit silencieusement l’escalier et rejoignit M. Dalton ; le gros chat blanc la suivait. Elle se tenait légèrement appuyée, une main sur la rampe, l’autre en suspens dans le vide. M. Dalton resta immobile. Sans même détourner son regard, il posa une main sur la main qui tenait la rampe, la recouvrant complètement, puis il affronta le groupe. Pendant ce temps, le gros chat blanc avait descendu les marches et s’était perché d’un bond sur l’épaule de Bigger, où il demeura. Bigger resta pétrifié, avec le sentiment que le chat l’avait dénoncé, désigné comme étant le meurtrier de Mary. Il voulut le faire descendre, mais ses griffes s’incrustaient dans sa veste. Un éclair d’argent lui passa dans les yeux et il comprit que les hommes l’avaient photographié avec le chat sur son épaule.

De nouveau, il entreprit de le faire descendre et finalement, à force de tirer, il y réussit. Le chat atterrit sur ses pattes avec un miaulement prolongé puis se mit à se frotter contre les jambes de Bigger. Nom de Dieu ! Pourquoi ce maudit chat ne peut-il pas me laisser tranquille ? Il entendit de nouveau la voix de M. Dalton :

“Messieurs, vous pouvez prendre des photos, mais attendez un instant... Je viens de téléphoner à la police pour demander que l’on relâche immédiatement M. Erlone. Je tiens à ce que l’on sache que je n’ai pas déposé de plainte contre lui. Ce point est essentiel. J’espère que vos journaux publieront mes déclarations...”

Bigger se demanda si cela signifiait que les soupçons se détournaient à présent de Jan. Il se demanda ce qui se passerait s’il essayait de s’enfuir. Était-il surveillé ?

“D’autre part”, poursuivit M. Dalton, “j’ai à cœur de lui faire publiquement mes excuses pour son arrestation et les ennuis que cela a pu lui occasionner.” M. Dalton s’interrompit, passa sa langue sur ses lèvres et parcourut des yeux le groupe serré des journalistes dont les mains s’agitaient fébrilement sur les petits blocs-notes. “Et puis j’ai à vous annoncer, messieurs, que Mlle Dalton, notre fille... Mlle Dalton...” La voix de M. Dalton se brisa. Derrière lui, légèrement de côté, se tenait Mme Dalton. Elle posa sa main blanche sur le bras de son mari. Comme à un signal donné, les hommes levèrent leurs ampoules et de nouveau la pénombre rougeâtre du sous-sol fut traversée d’éclairs. “J’ai... j’ai à vous annoncer”, reprit M. Dalton, d’une voix qui résonnait à travers la pièce, malgré qu’elle ne fût qu’un chuchotement sourd, “que Mlle Dalton a été kidnappée...”

“Kidnappée ?”

“Oh !”

“Quand ?”

“Nous pensons que la chose est arrivée la nuit dernière”, dit M. Dalton.

“Combien demandent-ils ?”

“Dix mille dollars.”

“Soupçonnez-vous quelqu’un ?”

“Nous ne savons rien.”

“Avez-vous eu de ses nouvelles, monsieur Dalton ?”

“Non ; pas directement. Mais nous avons reçu une lettre de ses ravisseurs.”

“C’est celle-là !”

“Oui. C’est cette lettre-là.”

“Quand l’avez-vous reçue ?”

“Ce soir.”

“Par la poste ?”

“Non. Quelqu’un l’a glissée sous la porte.”

“Vous avez l’intention de payer la rançon ?”

“Oui”, répondit M. Dalton, “je paierai”. Écoutez-moi bien, messieurs ; vous pouvez m’être d’un très grand secours et peut-être même pouvez-vous sauver la vie à ma fille en spécifiant dans vos articles que je paierai la somme exigée comme il me l’a été demandé. Et surtout, ceci est très important, dites aux ravisseurs, par l’entremise de vos journaux, que je ne ferai pas intervenir la police. Dites-leur que je ferai tout ce qu’ils demanderont. Dites-leur de nous rendre notre fille. Dites-leur, pour l’amour du Ciel, de ne pas la tuer... je leur donnerai tout ce qu’ils veulent...”

“Vous n’avez pas le moindre soupçon, monsieur Dalton ?”

“Pas le moindre.”

“Vous pouvez nous montrer cette lettre ?”

“Je m’excuse, mais c’est impossible. Elle contient toutes les indications relatives à la façon dont l’argent doit être versé, et il m’a été bien recommandé de ne pas les dévoiler. Mais dites dans vos journaux que les instructions seront

suivies point par point.”

“Quand Mlle Dalton a-t-elle été vue pour la dernière fois ?”

“Dimanche, vers deux heures du matin.”

“Qui l’a vue ?”

“Mon chauffeur et ma femme.”

Bigger regarda fixement devant lui, sans permettre à ses yeux le moindre mouvement.

“Je vous en prie, ne lui posez pas de questions”, dit M. Dalton. “Je parle au nom de toute la famille. Je ne veux pas voir s’ébruiter des versions plus ou moins fantaisistes de cette affaire. Nous demandons que notre fille nous soit rendue ; c’est la seule chose qui importe maintenant. Faites-lui savoir que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu’elle nous revienne et aussi que tout lui sera pardonné. Dites-lui que nous...” Cette fois encore, sa voix se brisa et il lui fut impossible de continuer.

“Je vous en supplie, monsieur Dalton”, implora un des hommes, “laissez-nous seulement jeter un coup d’œil sur cette lettre.”

“Non, non... Je ne peux pas faire cela.”

“Comment est-elle signée ?”

M. Dalton avait les yeux fixes, le regard vide. Bigger se demanda s’il allait parler. Il vit ses lèvres se mouvoir silencieusement, comme s’il hésitait à formuler quelque chose.

“Eh bien, je vais vous le dire”, fit le vieillard, les mains agitées de frissons. Mme Dalton tourna imperceptiblement son visage vers lui et ses doigts s’accrochèrent à sa veste. Bigger savait qu’elle lui demandait tacitement s’il n’était pas préférable de ne pas divulguer la signature de la lettre ; et il comprenait également que M. Dalton paraissait avoir de bonnes raisons pour désirer la révéler. Peut-être était-ce pour faire savoir aux Rouges qu’il avait reçu la lettre.

“Voilà”, dit M. Dalton. “C’est signé ; Rouge (10). C’est tout.”

“Rouge ?”

“Oui.”

“Vous connaissez l’identité du signataire ?”

“Non.”

“Avez-vous des soupçons ?”

“Sous la signature on a dessiné grossièrement l’emblème du Parti communiste, le marteau et la faucille”, répondit M. Dalton.

Les hommes ne firent aucun commentaire. Bigger lut la surprise sur leurs visages.

Plusieurs d’entre eux, n’attendant pas d’en savoir davantage, quittèrent précipitamment le sous-sol pour aller téléphoner leur article à leur journal.

“Vous croyez que c’est les communistes qui ont fait le coup ?”

“Je ne sais pas. Je n’accuse personne. Je ne divulgue ces renseignements que pour apprendre au public et aux ravisseurs que j’ai reçu cette lettre. S’ils me renvoient ma fille, je ne poserai de questions à personne.”

“Votre fille fréquentait-elle ces gens, monsieur Dalton ?”

“Je l’ignore absolument.”

“Vous n’aviez pas défendu à votre fille de fréquenter ce nommé Erlone ?”

“J’espère que cela n’a rien à voir avec l’affaire.”

“Vous croyez qu’Erlone est mêlé à cette histoire ?”

“Je ne sais pas.”

“Pourquoi l’avez-vous fait relâcher ?”

“J’avais exigé son arrestation avant d’avoir reçu ce papier.”

“Vous avez l’impression qu’il est susceptible de vous renvoyer votre fille, une fois sorti ?”

“Je ne sais pas. Je ne sais pas s’il sait où est notre fille. Tout ce que je sais, c’est que Mme Dalton et moi voulons qu’elle nous soit rendue.”

“Alors pourquoi avez-vous fait relâcher Erlone ?”

“Parce que je n’avais pas d’accusations précises à porter contre lui”, s’entêta M. Dalton.

“Monsieur Dalton, levez la lettre, et tendez la main comme pour adresser une prière. C’est ça ! Et maintenant, tendez la main vous aussi, madame Dalton. Comme ça. Okay. Ne bougez plus !”

Bigger vit le brusque éclair des lampes argentées. M. et Mme Dalton étaient debout sur les marches ; Mme Dalton, tout en blanc et M. Dalton, la lettre à la main et les yeux fixés sur le mur du fond. Bigger perçut le murmure étouffé du feu dans le calorifère et vit les hommes braquer leurs appareils. D’autres griffonnaient nerveusement sur leurs blocs. Les lampes flambèrent encore une fois et Bigger constata avec surprise qu’elles étaient dirigées sur lui. Il avait envie de rentrer sa tête, ou de se cacher le visage dans les mains, mais il était trop tard. À présent, ils avaient pris suffisamment de photos pour qu’on pût le reconnaître dans une foule. Il y eut encore quelques départs, puis le couple Dalton remonta lentement l’escalier et disparut par la porte de la cuisine, suivi de près par le gros chat blanc. Bigger se tenait toujours adossé au mur, il observait, et tâchait de juger les événements par rapport à lui-même et à ses chances de toucher la rançon.

“Vous croyez qu’on peut utiliser le téléphone de M. Dalton”, demanda un des hommes en s’adressant à Britten.

“Bien sûr.”

Britten en conduisit quelques-uns à la cuisine. Les trois hommes qui étaient arrivés avec Britten étaient assis sur les marches et regardaient par terre d’un air mélancolique. Ceux qui étaient allés téléphoner furent bientôt de retour. Bigger savait qu’ils voulaient lui parler. Britten revint également et s’assit sur les marches de l’escalier.

“Dites donc, vous n’auriez pas quelques tuyaux supplémentaires à nous refiler ?” demanda un des reporters, s’adressant à Britten.

“M. Dalton vous a tout dit”, répondit celui-ci.

“Ça va faire du bruit, cette histoire”, dit un autre. “À propos, comment Mme Dalton a-t-elle pris la chose ?”

“Elle s’est évanouie”, répondit Britten.

Pendant un moment, personne ne dit mot. Puis Bigger vit les hommes se tourner vers lui, tour à tour, et rester à le dévisager. Il baissa les yeux ; il savait qu’ils mouraient d’envie de l’interroger et c’était précisément ce qu’il redoutait. Ses yeux qui erraient dans la pièce aperçurent le journal froissé qui gisait oublié dans un coin. Il avait terriblement envie de le lire ; à la première occasion, il irait le chercher et saurait ce que Jan avait répondu. Bientôt, les hommes se mirent à parcourir le sous-sol sans but précis, fouillant les recoins, examinant la pelle, le seau à ordures et la malle. Bigger en observa un qui se tenait devant le calorifère. La main de l’homme se tendit et ouvrit la porte du foyer ; une faible lueur rouge éclaira son visage tandis qu’accroupi, il examinait la couche de braises incandescentes. Et si l’idée lui prenait d’aller farfouiller là-dedans ? Et s’il mettait à jour les ossements de Mary ? Bigger retint son souffle. Mais l’homme n’allait pas farfouiller dans le feu ; personne ne le soupçonnait. Un noir, un pitre... pensez donc. Il respira quand il vit l’homme refermer la porte. Les muscles de son visage frémirent, comme pour réprimer un rire nerveux.

Il détourna la tête et fit un effort pour se dominer. Il sentait la folie de gagner.

“Dites donc, on pourrait pas jeter un coup d’œil dans la chambre de la petite ?” demanda un des journalistes.

“Si, allez-y”, répondit Britten.

Tous les hommes suivirent Britten dans l’escalier et Bigger resta seul. Ses yeux se portèrent immédiatement sur le journal ; il avait envie de le ramasser, mais il avait peur. Il gagna la porte du fond et s’assura qu’elle était verrouillée ; puis il monta jusqu’au palier et jeta un rapide coup d’œil dans la cuisine ; il ne vit personne. Il redescendit l’escalier quatre à quatre et s’empara du journal. Il l’ouvrit et vit s’étaler en première page, en gros caractères noirs : ON RECHERCHE UNE HÉRITIÈRE DE HYDE PARK QUI A QUITTÉ SON DOMICILE DEPUIS SAMEDI. ON CROIT QUE LA JEUNE FILLE SE CACHE CHEZ DES COMMUNISTES. LA POLICE APPRÉHENDÉ UN DIRIGEANT ROUGE AYANT EU DES RAPPORTS AVEC MARY DALTON. LES AUTORITÉS ENQUÊTENT D’APRÈS DES SUGGESTIONS FOURNIES PAR LE PÈRE DE LA JEUNE FILLE.

Au milieu de la première page, il y avait une photo de Jan. C’était bien lui. Tout à fait lui. Il se remit à lire.

“Est-ce le rêve enfantin de résoudre le problème de la misère humaine et de la pauvreté en disposant des millions de son père en faveur des malheureux, qui a conduit Mary Dalton à quitter la somptueuse demeure de ses parents, M. et Mme Henry G. Dalton, 4605 Drexel Boulevard, et à vivre sous un nom d’emprunt parmi ses amis du Mouvement Communiste ?”

“Telle est la question que la police s’est efforcée d’élucider hier soir en interrogeant, tard dans la nuit, Jan Erlone, secrétaire de la Ligue pour la Défense du Prolétariat, un organisme du “front” communiste où l’on raconte que Mary Dalton s’était inscrite contre la volonté de son père.”

L’article continuait sur ce ton, relatant que Jan était gardé à la disposition

du poste de police de la 11^e rue et que Mary avait disparu de chez elle depuis samedi soir, huit heures. Il mentionnait également le fait que Mary était demeurée en compagnie d'Erlone jusqu'aux premières heures du jour, dans un restaurant de réputation douteuse du quartier noir du South Side.

C'était tout. Il s'attendait à plus. Il regarda plus loin. Si, il y avait quelque chose d'autre. C'était une photo de Mary. Elle était tellement ressemblante qu'il crut la revoir telle qu'elle était à leur première entrevue. Il cligna des yeux. Suant de peur, il revit sa tête posée sur les journaux poisseux et le sang qui suintait des bords de l'entaille. Au-dessus de la photo, il y avait un en-tête : DU TIRAGE ENTRE LE PÈRE ET LA FILLE.

Bigger leva les yeux et regarda le calorifère ; il semblait impossible qu'elle fût en train de brûler là-dedans... L'article était moins alarmant qu'il ne l'avait craint. Mais que se passerait-il dès qu'ils auraient découvert que Mary avait été kidnappée ? Entendant des pas, il laissa retomber le journal où il l'avait trouvé et reprit sa position première, le dos au mur, les yeux vagues et somnolents. La porte s'ouvrit et les hommes descendirent l'escalier en parlant à voix basse, l'air surexcité. Une fois encore Bigger s'aperçut qu'ils l'observaient. Britten revint à son tour.

"Dites donc, y a pas moyen de dire un mot à ce garçon ?" demanda l'un d'eux.

"Il n'a rien à vous dire", fit Britten.

"Mais il peut nous raconter ce qu'il a vu. Après tout, c'est lui qui conduisait la voiture hier soir."

"Moi, je veux bien", fit Britten. "Mais M. Dalton vous a tout dit."

L'un des hommes s'approcha de Bigger.

"Dis donc, Mike, tu crois que c'est le gars Erlone qu'a fait le coup ?"

"Je m'appelle pas Mike", dit Bigger, vexé.

"Oh ! c'était pas méchant", dit l'homme. "Mais selon toi, c'est lui qui a fait le coup ?"

"Réponds-lui, Bigger", dit Britten.

Bigger regrettait d'avoir pris la mouche. Il ne pouvait pas se permettre ce genre d'attitude. D'ailleurs, il n'avait aucunement besoin de se fâcher. Pourquoi irait-il se lâcher avec une bande d'imbéciles ? Ils cherchaient la jeune fille et elle était à dix pas, en train de brûler. Il l'avait tuée et ils ne le savaient pas. Ils pouvaient bien l'appeler. "Mike" si cela leur faisait plaisir.

"J'sais pas, m'sieur", dit-il.

"Allez, quoi. Dis-nous ce qui s'est passé."

"J'suis juste employé ici, m'sieur", dit Bigger.

"N'aie pas peur. Personne ne te veut de mal."

"Demandez à M. Britten, il vous le dira, lui", fit Bigger.

Les hommes secouèrent la tête et s'éloignèrent.

"Enfin, nom d'un chien, Britten !" fit un des hommes. "Tout ce que nous avons glané sur cet enlèvement c'est qu'il y a une lettre, qu'Erlone a été relâché, que la lettre était signée "Rouge", avec la faucille et le marteau

dessous. Ça ne tient pas debout, voyons... Donnez-nous d'autres détails."

"Écoutez, les gars", fit Britten, "soyez chics avec le vieux. Il fait ce qu'il peut pour retrouver sa fille vivante. Il vous a donné une histoire sensationnelle ; maintenant, ayez un peu de patience".

"Dites-nous franchement : quand a-t-on vu la petite pour la dernière fois ?".

Bigger écouta Britten répéter toute l'histoire. Il était attentif à chaque mot de Britten et au ton de voix sur lequel les hommes posaient leurs questions, car il voulait savoir si l'un d'entre eux le soupçonnait. Mais non. Toutes leurs questions tendaient à incriminer Jan.

"Mais enfin, Britten", demanda l'un d'eux, "pourquoi le vieux a-t-il tenu à faire relâcher Erlone ?"

"C'est à vous de deviner", dit Britten.

"C'est ce qu'il pense qu'Erlone est impliqué dans l'enlèvement de sa fille et qu'en le libérant il la lui rendra."

"Je ne sais pas", dit Britten.

"Oh ! allez, répondez, quoi..."

"Faites fonctionner vos méninges", dit Britten.

Deux des hommes boutonnèrent leur pardessus, rabattirent sur leurs yeux les bords de leur feutre et s'en allèrent. Bigger savait qu'ils allaient téléphoner un complément d'informations à leurs journaux ; ils allaient raconter que Jan avait essayé de le convertir au communisme ; ils parleraient des tracts que Jan lui avait donnés, du rhum, de la malle à moitié vide qu'il avait portée à la gare et pour finir, de la lettre annonçant le kidnapping et réclamant une rançon de dix mille dollars. Les hommes inspectèrent le sous-sol avec des torches. Bigger était toujours appuyé contre le mur. Britten était assis sur les marches. Le feu chuchotait dans le calorifère. Bigger savait qu'il lui faudrait bientôt enlever les cendres, car le feu ne dégagait pas une chaleur suffisante. Il le ferait dès que l'agitation se serait apaisée, aussitôt que tous les hommes seraient partis.

"C'est moche, tout ça, hein, Bigger ?" fit Britten.

"Oui, m'sieur."

"J'parierais bien un million de dollars que c'est Jan qui a manigancé toute l'affaire."

Bigger ne desserra pas les dents. Son corps ne réagissait plus ; il ne tenait debout contre le mur que grâce à une force qui n'émanait pas de lui. Il y avait des heures qu'il avait renoncé à essayer de faire un effort ; il n'avait plus aucune énergie. Alors il n'y pensait même plus et se contentait de tenir.

Il commençait à faire frisquet ; le feu était en train de mourir. On n'entendait presque plus le ronflement de l'appel d'air. Puis la porte du sous-sol s'ouvrit brusquement et l'un des hommes qui était parti téléphoner rentra, la bouche grand ouverte, le visage trempé et rougi par la neige.

"Hé !" cria-t-il.

"Quoi ?"

“Qu’est-ce qu’il y a ?”

“Mon rédacteur en chef vient de m’apprendre qu’Erlone ne veut pas sortir de prison.”

L’étrangeté de la nouvelle les surprit au point qu’ils restèrent un moment bouche bée, les yeux fixes. Bigger se secoua et essaya de comprendre ce que cela signifiait. Puis quelqu’un posa la question qu’il avait sur le bout de la langue.

“Il ne veut pas sortir ? Comment ça ?”

“Ben, Erlone a refusé de s’en aller quand on lui a dit que M. Dalton avait demandé son élargissement. Il paraît qu’il a eu vent de l’enlèvement et qu’il a déclaré qu’il ne sortirait pas.”

“Ce qui signifie qu’il *est coupable* !” s’exclama Britten. “Il ne veut pas quitter la prison, sachant très bien qu’il sera filé et qu’on trouvera la petite, vous comprenez ? Il a *peur* !”

“Et à part ça ?”

“Eh ben, paraît qu’il a une douzaine de témoins prêts à jurer qu’il n’a pas mis les pieds ici la nuit dernière.”

Le corps de Bigger se raidit et il se pencha imperceptiblement en avant.

“C’est un mensonge !” dit Britten. “Ce garçon l’a vu.”

“C’est vrai, ça, petit gars ?”

Bigger hésita. Il soupçonnait un piège. Mais si Jan avait réellement un alibi, il lui fallait parler ; il fallait qu’il réussisse à détourner leurs soupçons de sa personne.

“Oui, m’sieur.”

“Alors, y en a un des deux qui ment Erlone prétend être en mesure de le prouver.”

“Il prouvera des clous !”

“Il a simplement obtenu de ses petits copains communistes qu’ils lui fabriquent un alibi, voilà tout.”

“Mais pourquoi foutre refuse-t-il de quitter la prison ? À quoi ça lui sert ?” demanda un des hommes.

“Il dit que s’il reste bouclé, on ne peut pas le mêler à cette affaire d’enlèvement. Il prétend que ce qu’a dit le gosse qui est là est faux. Il prétend qu’on lui a fait dire tout ça pour salir son nom et sa réputation. Il jure que la famille sait très bien où est la petite et que cette affaire est un coup monté pour exciter le public contre les Rouges.”

Les hommes se groupèrent autour de Bigger.

“Dis donc, petit gars, mets-toi à table, maintenant. Le type est réellement venu, hier soir ?”

“Oui, m’sieur, il est venu, vous pouvez êt’sûrs.”

“Tu l’as vu ?”

“Oui, m’sieur.”

“Où ça ?”

“Je l’ai ramené ici dans la voiture avec Mlle Dalton. On est montés

ensemble chercher la malle.”

“Et tu l’as *laissé* là-haut ?”

“Oui, m’sieur.”

Le cœur de Bigger battait à grands coups, mais il essaya de dominer l’expression de son visage et le son de sa voix. Il ne voulait pas leur donner l’impression d’être anormalement excité par ces nouvelles. Il se demandait si Jan pouvait véritablement prouver qu’il ne s’était pas trouvé dans la maison la veille au soir ; et il y songeait lorsqu’il entendit quelqu’un demander :

“Qu’est-ce qu’il a comme témoins, Erlone, pour prouver qu’il n’est pas venu ici la nuit dernière ?”

“Il dit qu’il a rencontré un ami en montant dans le tramway hier soir. Et il dit qu’il a été à une soirée chez des gens après avoir quitté Mlle Dalton à deux heures et demie.”

“Dans quel quartier ?”

“Quelque part dans le North Side.”

“Mais dites donc, si ce qu’il dit est vrai, alors il y a quelque chose qui ne colle plus dans cette histoire.”

“Pas du tout”, fit Britten. “Je parie qu’il est allé trouver ses copains, ceux avec qui il a combiné toute l’affaire. Bien sûr, voyons ; ils ne refuseraient pas de lui fabriquer un alibi.”

“Alors d’après *vous*, c’est lui qui a fait le coup ?”

“Mais oui, bon sang !” dit Britten. “Ces maudits Rouges sont prêts à tout ; et ils se tiennent les coudes. Bien entendu qu’il a un alibi. Pourquoi n’en aurait-il pas ? Il a assez d’amis pour le soutenir. Son histoire de vouloir rester en prison n’est pas autre chose qu’une feinte, mais il n’est pas aussi ficelle qu’il se l’imagine. Il se figure que son petit truc marchera et l’affranchira de tout soupçon, mais il se trompe.”

La conversation s’arrêta brusquement ; la porte s’ouvrit en haut de l’escalier. Peggy montra sa tête.

“Vous voulez une tasse de café, messieurs ?” demanda-t-elle.

“J’y comprends !”

“Bravo, mignonne !”

“Je vais vous en descendre tout de suite”, dit-elle en refermant la porte.

“Qui est-ce ?”

“La cuisinière et la femme de ménage de Mme Dalton”, dit Britten.

“Elle est au courant de quelque chose ?”

“Non.”

Les hommes se tournèrent à nouveau vers Bigger. Il sentit que cette fois il lui fallait en raconter davantage. Jan disait qu’il mentait et il fallait effacer le doute dans leurs esprits. S’il ne parlait pas, ils penseraient qu’il en savait plus long qu’il ne voulait bien le dire. Après tout, jusqu’à présent leur attitude à son égard lui faisait penser qu’ils ne le considéraient pas comme mêlé au kidnapping. Pour eux, il n’était qu’un nègre ignorant. L’essentiel était de détourner leur attention vers une autre direction, vers Jan ou les amis de Jan.

Un des hommes s'approcha de lui et, posant son pied sur la malle, il demanda : "Dis donc, est-ce qu'Erlone t'a parlé de communisme ?"

"Oui, m'sieur."

"Oh !" s'exclama Britten.

"Quoi ?"

"J'ai oublié ! Attendez que je vous montre les trucs qu'il a donnés à lire à ce gosse."

Britten se redressa, le visage rouge d'animation. Il fouilla dans sa poche, en tira le paquet de tracts de Jan et l'exhiba. Les hommes retournèrent chercher leurs lampes et prirent des photos des tracts. Bigger les entendait souffler ; il savait qu'ils étaient excités. Lorsqu'ils eurent terminé, ils se tournèrent encore vers lui.

"Dis donc, mon garçon, est-ce qu'il était saoul, le type ?"

"Oui, m'sieur."

"Et la petite aussi ?"

"Oui, m'sieur."

Il a emmené la fille là-haut en arrivant ici ?

"Oui, m'sieur."

"Dis donc, mon gars... qu'est-ce que tu penses de la propriété collective ? Est-ce que tu es d'avis que le gouvernement devrait bâtir des maisons pour y loger les gens ?"

Bigger cligna des yeux.

"M'sieur ?"

"J'veux dire... Qu'est-ce que tu penses de la propriété privée ?"

"J'ai pas de propriété, m'sieur. Ça non, m'sieur", fit Bigger.

"Oh ! c'est un pauvre niquedouille. Il ne sait rien", chuchota un des hommes, assez fort toutefois pour être entendu de Bigger.

Il y eut un silence. Bigger était appuyé contre le mur, espérant que ce qu'il avait dit les satisferait, au moins pour un temps. À présent, on n'entendait plus l'appel d'air. La porte se rouvrit et Peggy apparut, une cafetière dans une main et une table de bridge dans l'autre. Un des hommes monta à sa rencontre, la débarrassa de la table, l'ouvrit et la mit en place. Elle y posa la cafetière. Bigger vit un mince filet de vapeur, s'en échapper, et huma la bonne odeur du café. Il en voulait, mais il savait qu'il ne pouvait pas en demander en présence de ces blancs qui attendaient pour boire.

"Merci, messieurs", murmura Peggy, regardant d'un air humble les visages inconnus qui l'entouraient. "Je vais chercher le sucre, le lait et des tasses."

"Dis-moi, mon garçon", fit Britten. "Raconte un peu à ces gens ce qui s'est passé au restaurant, quand Jan t'a forcé à manger avec lui."

"Ouais ; raconte-nous ça."

"C'est vrai ?"

"Oui, m'sieur."

"Tu ne voulais pas manger avec lui, n'est-ce pas ?"

"Non, m'sieur."

“Tu as déjà mangé avec des blancs ?”

“Non, m’sieur.”

“Est-ce qu’Erlone t’a parlé de femmes blanches ?”

“Oh ! non, m’sieur.”

“Qu’est-ce que ça te faisait de manger à la même table que lui et Mlle Dalton ?”

“J’sais pas, m’sieur. C’était mon travail.”

“Tu ne te sentais pas tout à fait à ta place, hein ?”

“Ben, m’sieur... Ils m’ont dit de manger, alors j’ai mangé. C’était mon travail.”

“Autrement dit, t’avais l’impression que si tu refusais, tu perdais ton boulot ?”

“Oui, m’sieur”, fit Bigger, sentant que cela devait le faire apparaître comme un pauvre diable complètement éberlué.

“C’est insensé !” fit un des hommes. “Quel article ça va faire ! Vous ne voyez pas ? Les Noirs demandent qu’on les laisse en paix et ces Extrémistes les forcent à vivre avec eux, comprenez-vous ? Ça va révolutionner toute la Presse !”

“C’est encore mieux que l’affaire Loeb et Leopold”, fit un autre.

“Vous savez quoi ? Je colle ça sous l’angle du Noir primitif qui ne veut pas être embêté par la Civilisation blanche !”

“Épatant !”

“Dites donc, est-ce que le dénommé Erlone est vraiment un citoyen américain ?”

“Encore une possibilité de ce côté-là !”

“Faire ressortir la consonance étrangère de son nom.”

“Est-ce qu’il est Juif ?”

“Je ne sais pas.”

“Ce que nous avons est déjà assez beau comme ça. On ne peut pas tout avoir.”

“C’est une affaire en or.”

“Du gâteau.”

Et soudain, sans crier gare, les blancs braquèrent sur lui leurs ampoules. Il baissa lentement la tête, lentement pour qu’ils ne se rendent pas compte qu’il essayait d’esquiver les objectifs.

“Regarde par ici. Là, c’est ça !”

“Redresse-toi un peu, petit !”

“Allons, lève la tête !”

Oui ; la police allait avoir une belle collection de photos de lui, songeait-il avec amertume, en souriant d’un sourire auquel ne participaient ni ses lèvres ni ses yeux.

Peggy revint, chargée de tasses, de soucoupes, de cuillers, d’un pot à lait et d’un sucrier.

“Tenez, messieurs. Servez-vous.”

Elle se tourna vers Bigger.

“Ça ne chauffe pas suffisamment là-haut. Feriez bien de vider les cendres et de pousser le feu.”

“Oui, m’dame.”

Vider les cendres du calorifère ! Bonté divine ! Pas maintenant, pas en présence de tous ces hommes. Il ne bougea pas du mur ; il observa Peggy qui remontait l’escalier et fermait la porte derrière elle. Il fallait pourtant bien faire quelque chose. Peggy lui avait parlé en présence de tous ces hommes, et ils trouveraient bizarre qu’il ne lui obéît pas. Et même s’ils ne faisaient pas de commentaires, Peggy était capable de revenir et de s’inquiéter au sujet du feu. Oui ; il fallait agir. Il se dirigea vers la porte du calorifère et l’ouvrit. La mince couche de charbon était d’un rouge ardent, mais par la faible chaleur qui lui montait au visage, il vit bien que le feu n’était pas aussi chaud qu’il aurait dû l’être, pas aussi chaud que lorsqu’il y avait fourré Mary. Il essaya d’accélérer les rouages de son cerveau épuisé. Que faire pour éviter cette corvée des cendres ? Il se baissa et ouvrit la porte du bas : les cendres blanches et grises s’amoncelaient presque à la hauteur de la grille inférieure. L’air ne pouvait pas circuler. Peut-être pourrait-il faire tomber les cendres en tassant davantage et faire tenir le feu jusqu’au départ des hommes ? Il allait essayer. Il se saisit de la poignée et l’actionna, tandis que des cendres blanches et des braises rouges dégringolaient dans le fond du foyer. Il entendait derrière lui le bavardage des hommes et le bruit des cuillers heurtant les tasses. Là, c’était fait. Il avait réussi à faire dégringoler quelques cendres, mais elles engorgeaient le bac inférieur et l’air ne passait toujours pas. “Je vais mettre un peu de charbon”, se dit-il. Il ferma les portes du calorifère et tira le levier. Le charbon descendit en heurtant les parois métalliques avec fracas. Le charbon avait assombri l’intérieur du foyer. Mais l’appel d’air ne ronflait pas et le charbon ne s’enflammait pas. Nom de Dieu ! Il se redressa et regarda le foyer, ne sachant plus que faire. Fallait-il essayer de filer en laissant tout en plan ? Non ! Il n’y avait pas de raison de s’affoler ; il avait une chance de toucher cet argent. Il n’y avait qu’à rajouter du charbon ; il finirait bien par prendre.

À l’intérieur du foyer, il vit que le charbon commençait à fumer. D’abord, il y eut de minces spirales de fumée blanche, puis la fumée s’assombrit et commença à se répandre au-dehors. Les yeux de Bigger le piquaient, larmoyaient ; il se mit à tousser.

À présent, la fumée sortait du calorifère en grosses volutes grises qui envahissaient le sous-sol. Bigger recula, il en avait plein les poumons. Il se plia en deux, secoué par la toux. Il entendit les hommes tousser. Il fallait s’occuper des cendres, et vite. Les mains étendues devant lui, il chercha la pelle à tâtons et quand il l’eut trouvée, il ouvrit la porte inférieure du calorifère. La fumée se répandit à flots, épaisse et âcre. Nom de Dieu !

“Dis donc, tu ferais pas mal de t’occuper des cendres, petit gars !” cria un des hommes.

“Le feu est bouché, Bigger ! Tant qu’il n’y aura pas d’aération, il ne

brûlera pas !” C’était la voix de Britten.

“Oui, m’sieur”, marmotta Bigger.

Il y voyait à peine. Il demeura immobile, les yeux fermés et douloureux, essayant d’expulser la fumée de ses poumons engorgés. Il s’accrochait à la pelle, voulant remuer, faire quelque chose ; mais il ne savait pas quoi.

“Eh ! dis donc, toi ! Tu vas te décider à vider ces cendres, oui ?”

“Tu cherches à nous enfumer ou quoi ?”

“Je les vide”, marmonna Bigger, sans faire le moindre mouvement.

Il entendit une tasse se briser sur le ciment et un homme poussa un juron.

“Je n’y vois plus ! La fumée me pique les yeux !”

Bigger sentit une présence à ses côtés ; puis quelqu’un lui arracha la pelle des mains. Il s’y accrochait désespérément, avec le sentiment qu’il livrerait son secret, son existence, en lâchant sa pelle.

“Passe-moi cette pelle. J’v... v... v... ais t’aider...”, dit un homme en toussotant.

“Non, m’sieur. J’p’peux l’f’faire”, dit Bigger.

“D... donne ici. L... lâche ça, allons !”

Ses doigts se desserrèrent autour du manche de la pelle.

“Oui, m’sieur”, fit-il machinalement, ne trouvant rien d’autre à dire.

À travers des nuages de fumée, il entendait l’homme fourrager dans le bac à cendres. Il toussa et recula. Ses yeux le brûlaient comme si les flammes les avaient léchés. Derrière lui, les autres hommes toussaient. Il ouvrit les yeux, s’efforçant de voir ce qui se passait. Il avait l’impression qu’au-dessus de sa tête était suspendu un poids formidable dont la masse n’allait pas tarder à l’écraser dans sa chute. Malgré la fumée qui l’oppressait et lui brûlait les yeux, son corps était contracté comme celui d’un félin prêt à bondir. Il avait envie de se ruer sur l’homme, de lui arracher la pelle, de lui en assener un coup sur la tête et de s’enfuir. Mais il demeurait immobile à écouter le bruit des voix et le heurt de la pelle contre le fer. Il savait que l’homme creusait vigoureusement dans les cendres, essayant d’en enlever le plus possible afin que l’air pût passer à travers les grilles, les conduits, la cheminée et gagner l’extérieur et la nuit. Il entendit l’homme brailler :

“Ouvrez cette porte ! J’étouffe !”

Il y eut un bruit de pas précipités. Bigger se sentit balayé par le vent glacial de la nuit et s’aperçut qu’il était inondé de sueur. Il avait dû se passer quelque chose et maintenant il était débordé par les événements. Il était là en suspens, inquiet, fébrile, se demandant quelle tournure allaient prendre les choses. La fumée qui l’enveloppait fuyait maintenant en direction de la porte. L’air commençait à s’alléger dans la pièce : bientôt il n’y eut plus qu’un mince voile gris de fumée. Il entendit l’homme grogner et le vit se pencher sur les cendres et y fourrager. Il avait envie de s’approcher de lui pour lui demander la pelle, et lui dire qu’il allait s’occuper du feu, maintenant. Mais il ne fit pas un geste. Il sentait qu’il était trop tard pour reprendre les choses en main. Puis il entendit le souffle du tirage, d’abord un bruit de succion qui peu à peu se

transforma en ronflement, puis en vrombissement. L'air passait.

“C'est fou c'qu'il y avait comme cendres, dis donc, petit gars”, dit l'homme en haletant. “Tu ne devrais pas le laisser s'engorger à ce point-là.”

“Non, m'sieur”, articula péniblement Bigger.

L'appel d'air ronflait très fort, à présent ; le passage était complètement libre.

“Ferme cette porte, petit. Il fait froid ici !” cria un des hommes.

Il avait envie de se diriger vers la porte, de profiter du moment pour sortir et de la refermer derrière lui. Mais il n'en fit rien. L'un des hommes la ferma et Bigger sentit l'air glacé fuir son corps ruisselant. Il regarda autour de lui ; les hommes étaient toujours à table, les yeux rougis, en train de boire leur café.

“Qu'est-ce que tu as, mon garçon ?” demanda un des hommes.

“Rien”, répondit Bigger.

L'homme à la pelle était debout devant le calorifère. Il regardait les cendres éparses sur le sol. “Qu'est-ce qu'y fait ?” se demanda Bigger. Il vit l'homme se pencher et plonger la pelle dans les cendres. *Qu'est-ce qu'y regarde ?* Bigger sentit ses muscles se crispier. Il avait envie de se précipiter aux côtés de l'homme pour voir ce qu'il regardait ; il voyait en pensée la tête de Mary gisant là toute sanglante, encore intacte, devant les yeux de l'homme. Soudain, l'homme se redressa, pour se pencher de nouveau, comme s'il doutait de ce qu'il avait vu. Bigger se porta insensiblement en avant, sans qu'un souffle d'air pénétrât dans ses poumons ou en sortît. Il était maintenant, lui aussi, un énorme foyer dans lequel l'air ne circulait plus, et la peur qui l'agrippait au ventre, qui l'envahissait tout entier, qui l'étouffait, était semblable à la fumée vomie par les entrailles du calorifère.

“Dites donc...”, cria l'homme ; il y avait une nuance de doute, d'incrédulité, dans sa voix.

“Quoi ?” répondit quelqu'un de la table.

“Venez voir ! Regardez !” Il parlait maintenant d'une voix sourde, excitée, tendue, dont le peu d'ampleur était largement compensé par la rapidité avec laquelle les mots avaient afflué à ses lèvres.

Les hommes posèrent leurs tasses et accoururent vers le tas de cendres. Bigger, méfiant, indécis, s'arrêta tandis que les hommes passaient devant lui en courant.

“Qu'est-ce que c'est ?”

“Qu'est-ce qui se passe ?”

Sur la pointe des pieds, Bigger s'approcha et regarda par-dessus leurs épaules. Il se demandait comment il avait eu la force de le faire ; il avait marché sans s'en rendre compte et puis voilà qu'il était en train de regarder par-dessus leurs épaules. Il vit une pile de cendres éparses, rien d'autre. Mais il y avait sûrement quelque chose, sans quoi les hommes n'eussent pas regardé.

“Qu'est-ce que c'est ?”

“Voyez ? Ça !”

“Quoi ?”

“Regardez ! C’est...”

La voix de l’homme se tut. Il se baissa de nouveau et enfonça la pelle plus profondément. Bigger vit apparaître à la surface des cendres plusieurs fragments d’os blancs. Instantanément tout son corps fut enrobé dans un linceul d’épouvante. Oui : il aurait dû enlever ces cendres ; mais il avait été trop énervé, il avait eu trop peur ; il s’était pris au piège tout seul. À présent, il fallait qu’il parte : il ne fallait pas qu’ils le prennent... Ces pensées traversèrent son cerveau dans un éclair, le laissant faible et désarmé.

“C’est des os...”

“Oh”, fit un des hommes. “C’est simplement des ordures qu’ils brûlent...”

“Non ! Attendez ; voyons un peu ça de près !”

“Toorman, viens voir. Toi qu’as été étudiant en médecine...”

D’un coup de pied, le dénommé Toorman extirpa du tas de cendres un os de forme allongée qui roula sur le carrelage de ciment.

“Grands dieux ! Ça provient d’un *cadavre* !”

“Et regardez ! Il y a là quelque chose...”

L’un d’entre eux se baissa et ramassa un fragment de métal rond qu’il approcha de ses yeux.

“C’est une boucle d’oreille...”

Il y eut un silence. Bigger avait les yeux fixes ; sa cervelle était vide d’images ou de pensées. Il n’était plus conscient que d’une seule sensation, cette même sensation que toute sa vie il avait éprouvée : il était noir et il avait mal agi ; des blancs regardaient quelque chose dont ils se serviraient bientôt pour l’accuser. C’était la même vieille sensation impitoyable, omniprésente, qui le reprenait tout entier, qui le poussait à attraper la première chose venue, à la serrer dans ses mains et à la lancer à la tête de n’importe qui. Il savait. C’étaient les ossements de Mary qu’ils examinaient. Sans qu’il lui fût possible de se le représenter clairement, il comprit comment la chose était arrivée. Il y avait des os qui ne s’étaient pas consumés et qui étaient tombés dans le bac inférieur lorsqu’il avait actionné le levier pour faire tomber les cendres. Le blanc y avait enfoncé la pelle pour activer le tirage et les avait fait tomber en retirant sa pelle. Et de minuscules fragments allongés d’os blanc étaient enfouis çà et là dans les cendres grises. À présent, il ne pouvait pas rester là. D’un instant à l’autre on allait commencer à le soupçonner. Ils le coïnceraient ; ils ne le lâcheraient pas. Même s’ils n’étaient pas certains qu’il fût l’auteur du coup. Et Jan était toujours en prison à jurer qu’il avait un alibi. Ils sauraient que Mary était morte ; ils étaient tombés sur les ossements blancs de son corps. Ils allaient se mettre à rechercher l’assassin. Pliés en deux, les hommes retournaient les cendres en silence. Bigger vit apparaître la lame de la hache. Bonté divine ! C’était la fin de tout. Très vite, les yeux de Bigger parcoururent les dos courbés ; ils ne l’observaient pas. L’éclat rouge du feu illuminait leurs visages et l’appel d’air ronflait dans le calorifère. Oui ; il allait

partir, tout de suite ! Sans bruit, il gagna l'arrière du calorifère et s'arrêta, prêtant l'oreille. Les hommes chuchotaient, et l'on sentait de l'horreur dans leurs voix contractées.

“C'est la jeune fille !”

“Bon Dieu !”

“Qui a pu faire ça, d'après vous ?”

Bigger grimpa les marches une à une sur la pointe des pieds, faisant des vœux pour que le vacarme du calorifère, les voix des hommes et le bruit de la pelle étouffent les craquements de ses souliers. Arrivé sur le palier, il expira longuement, la poitrine douloureuse d'être demeurée si longtemps contractée. Il se coula jusqu'à la porte de sa chambre, l'ouvrit, entra et fit de la lumière. Il se dirigea vers la fenêtre, glissa ses doigts sous le rebord supérieur de la vitre et la souleva ; une bouffée d'air froid chargé de neige l'enveloppa.

Il entendit des cris étouffés monter de l'étage en dessous et sentit son ventre s'embraser. Il courut à la porte et la ferma à clé, puis il éteignit la lumière. À tâtons, il revint à la fenêtre et l'enjamba, et le vent glacé chargé de neige l'assaillit de nouveau. Les pieds sur le rebord inférieur, les jambes repliées sous lui, son corps trempé de sueur battu par le vent, il regarda dans la neige, essayant d'apercevoir le sol ; mais il n'y parvint pas. Alors il sauta au petit bonheur, sentant son corps se tordre dans l'air glacial. Les yeux clos, les poings serrés, il plongeait à travers la neige en tournoyant. Il resta une seconde en l'air, puis il heurta le sol. D'abord, le choc lui sembla doux, mais ensuite il le sentit remonter le long de son échine jusqu'à sa tête, à travers tout son corps, et il demeura enfoui sous une couche froide de neige, assommé. Il avait de la neige dans la bouche, les yeux, les oreilles ; la neige s'infiltrait dans son dos. Il avait les mains mouillées et glacées. Puis il sentit tous les muscles de son corps se contracter violemment dans le spasme d'un réflexe ; en même temps, il eut l'impression que son bas-ventre baignait dans de l'eau tiède. C'était son urine. Il n'avait pas pu dominer la réaction de ses muscles échauffés sous l'assaut glacial de la neige. Il leva la tête et regarda en l'air, les yeux clignotants. Il éternua. Il était de nouveau lui-même ! Il se dépêtra de la neige et se mit debout, dégageant un pied après l'autre, puis dégageant son corps. Il fit quelques pas, puis il essaya de courir, mais il se sentait trop faible. Il descendit Drexel Boulevard sans savoir où il allait, mais décidé à quitter ce quartier blanc. Il évita la ligne du tram, prit des rues obscures ; il marchait plus vite à présent, les yeux braqués droit devant lui, se retournant de temps à autre pour jeter un coup d'œil en arrière.

Oui, il fallait qu'il dise à Bessie de ne pas aller dans cette maison. Tout était fini. Il lui fallait sauver sa peau. Mais il se sentait dans son élément. La fuite lui était chose familière. Toute sa vie il avait pensé que tôt ou tard il lui arriverait quelque chose de semblable. Et c'était arrivé ! Il s'était toujours senti exclu de ce monde des blancs et maintenant c'était définitif. Cela simplifiait tout. C'était net. Il tâta sa chemise. Oui ; le revolver était toujours là. Il pourrait en avoir besoin. Il tirerait avant de se laisser prendre ; de toute

façon, il marchait à la mort, alors il était décidé à mourir en tirant sa dernière balle.

Il atteignit Cottage Grove Avenue et se dirigea vers le sud. Il ne pouvait faire de projets avant d'avoir rendu visite à Bessie et récupéré son argent. Il essaya de dégager sa pensée de la peur qui le tenaillait. Il baissa la tête pour se protéger de la neige et parcourut les rues glaciales en serrant les poings. Bien que ses mains fussent à moitié gelées, il ne voulait pas les fourrer dans ses poches, car il ne se serait pas senti prêt à se défendre s'il se trouvait brusquement accosté par la police. Les réverbères, couverts d'une épaisse couche de neige qui les faisait ressembler à de gigantesques lunes givrées luisant au-dessus de sa tête, s'échelonnaient derrière lui. Il y avait plusieurs degrés au-dessous de zéro ; le froid lui faisait mal au visage et le vent pénétrait dans son corps trempé comme un long couteau acéré, provoquant une douleur lancinante.

À présent, la 47^e rue était en vue. Il aperçut, à travers un voile de neige, un adolescent qui vendait des journaux sous un auvent. Il baissa la visière de sa casquette et se glissa sous une porte cochère pour attendre son tram. Derrière le crieur, une haute pile de journaux s'entassait sur un étal. Il aurait voulu pouvoir lire le gros titre noir, mais la neige épaisse l'en empêchait. Les journaux devaient parler de lui, à présent. Il ne trouvait à cela rien d'étonnant, car toute sa vie il avait eu l'impression qu'il lui arrivait des choses dignes de figurer dans les journaux. Mais ce n'était qu'après qu'il eut agi conformément à des sentiments éprouvés durant des années que les journaux racontaient cette histoire, *son* histoire. Il lui semblait qu'ils n'avaient pas voulu l'imprimer aussi longtemps qu'elle était demeurée enfouie toute brûlante dans son propre cœur. Mais à présent qu'il l'avait expulsée, donnée en pâture à ceux qui l'avaient fait vivre selon leurs désirs, les journaux la publiaient. Il chercha deux *cents* dans sa poche, après quoi il s'approcha du vendeur, effaçant son visage.

"La Tribune."

Il retourna sous son abri avec le journal, balayant la rue du regard, par-dessus les feuilles déployées, puis il lut, en grosses lettres noires : UNE RICHISSIME HÉRITIÈRE KIDNAPPÉE. LES AUTEURS DU RAPT RÉCLAMENT 10 000 DOLLARS DE RANÇON DANS UNE LETTRE ANONYME. LA FAMILLE DALTON DEMANDE LA MISE EN LIBERTÉ D'UN COMMUNISTE SUSPECT. Oui, ils connaissaient l'histoire maintenant. Bientôt ils parleraient de la mort de Mary, de la découverte de ses ossements dans le calorifère par des reporters, de la tête tranchée, de sa fuite à la faveur de l'excitation générale. Il leva le nez, entendant le tram approcher. Lorsqu'il parut, il vit qu'il était presque vide. Parfait ! Il s'élança et atteignit le marchepied à l'instant où le dernier voyageur y montait. Il paya sa place, tout en observant le conducteur pour voir s'il le remarquait ; puis il traversa la voiture, épiait les visages pour voir si l'un d'eux se tournait vers lui. Il demeura sur la plate-forme avant, derrière le conducteur. De là, il pourrait descendre rapidement s'il se passait quelque chose.

Dès que le tram se remit en route, il rouvrit son journal et y lut ce qui suit :

“La découverte par une domestique, hier vers la fin de l’après-midi, d’une lettre de chantage grossièrement rédigée au crayon et réclamant 10 000 dollars en échange de Mary Dalton, la jeune héritière de Chicago qui a disparu, et d’autre part la mise en liberté, sur la demande de la famille Dalton, de Jan Erlone, leader communiste soupçonné d’avoir joué un rôle dans la disparition de la jeune fille, tels furent les développements d’une affaire qui déconcerte la police.”

“La lettre, signée “Rouge” et portant l’emblème bien connu du parti communiste, la faucille et le marteau, fut découverte sous la porte d’entrée par Peggy O’Flaherty, cuisinière et femme de charge de la famille Henry Dalton, à Hyde Park.”

Bigger lut un article interminable sur “l’interrogatoire d’un chauffeur noir”, “la malle inachevée”, “les tracts communistes”, “une orgie d’ivresse et de sexualité”, “les parents affolés”, et “le récit contradictoire de l’extrémiste”. Bigger parcourut des yeux les mots : “les meetings clandestins étaient propices à un enlèvement”, “la police est priée de ne pas se mêler de l’affaire”, “les parents anxieux essaient d’entrer en contact avec les kidnappeurs”, et :

“On a pensé que les parents possédaient certains renseignements leur permettant de supposer qu’Erlone sait où se trouve Mlle Dalton. C’est l’explication que fournissent certaines personnalités de la police interrogées sur la mise en liberté d’Erlone.”

“Après avoir répété que la police l’avait arrêté dans le but de nuire aux communistes et de les faire expulser de Chicago, Erlone a demandé que l’on rende publiques les accusations portées à l’origine contre lui. Sa demande n’ayant pas reçu satisfaction, il a refusé de quitter la prison. La police l’y garde donc sous l’inculpation d’outrages à la magistrature.”

Bigger leva le nez et jeta un regard circulaire ; personne ne s’occupait de lui. Sa main tremblait. Le tram avançait en peinant dans la neige et il vit qu’il se trouvait tout prêt de l’arrêt de la 50^e rue. Il gagna la porte et dit :

“Je descends là.”

Le tram stoppa ; il descendit et affronta la tempête de neige. Il se trouvait presque en face de chez Bessie. Il regarda sa fenêtre ; elle n’était pas éclairée. L’idée qu’elle était peut-être sortie pour aller boire avec des amis l’irrita. Il entra dans le vestibule. Une faible lueur luisait dans la pénombre et son corps fut reconnaissant de cette chaleur infime. Maintenant, il pouvait achever la lecture de son journal. Il le déplia et pour la première fois, il aperçut sa photographie. Elle se trouvait en bas et à gauche de la deuxième page. Elle était surmontée d’un titre : LES ROUGES ONT ESSAYÉ DE L’EMBOBINER. La photo était petite et son nom se trouvait dessous ; il avait l’air digne et noir ; il regardait droit devant lui d’un air solennel, le gros chat blanc perché sur son épaule droite, ses grands yeux ronds et noirs semblables à deux lacs sombres recelant une faute cachée. Tiens, au fait ! Il y avait aussi une photo de M. et

Mme Dalton, debout sur les marches de la chaufferie. Le fait qu'il pût revoir si vite l'image de M. et Mme Dalton, qu'il avait quittés il y avait deux heures à peine, lui fit sentir à quel point ce monde diffus des blancs, capable de faire les choses si vite, le dominait. Bientôt ils seraient à ses trousses et alors il faudrait s'expliquer. Le vieillard et la vieille femme à cheveux blancs, debout sur les marches, les bras tendus dans un geste suppliant, symbolisaient à la perfection la souffrance et le désespoir. Ils ne pouvaient qu'accroître la haine qui allait se déchaîner contre lui lorsqu'on découvrirait que Mary avait été assassinée par un noir.

Bigger serra les lèvres. Maintenant il n'avait plus aucune chance de toucher l'argent. Ils avaient découvert Mary et rien ne les arrêterait dans la poursuite de celui qui l'avait assassinée. Un millier de policiers blancs allaient fouiller le South Side à sa recherche, à la recherche de n'importe quel noir offrant une ressemblance avec lui.

Il appuya sur la sonnette et attendit le déclic. Était-elle à la maison ? Il sonna de nouveau, ne lâchant le bouton que lorsque le cliquet de la porte eut fonctionné. Il bondit dans l'escalier, prenant son souffle dans une brève aspiration chaque fois que ses genoux se soulevaient. Lorsqu'il eut atteint le palier du deuxième, il était à ce point hors d'haleine qu'il dut s'arrêter ; il ferma les yeux, laissant son thorax reprendre un rythme normal. Puis il leva la tête et vit Bessie qui le regardait d'un air endormi dans l'entrebâillement de la porte. Il entra et demeura un instant immobile dans l'obscurité.

"Allume", dit-il.

"Bigger ! Qu'est-ce qui est arrivé ?"

"Allume, j'te dis !"

Elle ne dit rien et ne fit pas un mouvement. À tâtons, il chercha le cordon de la lampe, balayant l'air de sa paume ouverte ; il le trouva et alluma d'un geste saccadé. Puis il se retourna brusquement et regarda autour de lui, s'attendant à trouver quelqu'un de caché dans un coin de la pièce.

"Qu'est-ce qui est arrivé ?" Elle s'avança et toucha ses vêtements. "Tu es tout mouillé."

"L'affaire est dans le lac", dit-il.

"Je n'aurai pas à faire ce que tu as dit ?" demanda-t-elle d'une voix angoissée.

C'est bien ça : elle ne pensait plus qu'à elle, maintenant. Il était seul.

"Bigger, dis-moi ce qui est arrivé ?"

"Ils savent tout. Ils ne vont pas tarder à se mettre à mes trousses."

Elle avait trop peur pour pleurer. Bigger tournait en rond et ses chaussures mettaient des flaques de boue sur le plancher.

"Raconte-moi, Bigger ! Je t'en supplie !"

Elle attendait le mot qui la délivrerait de ce cauchemar, mais il refusait de le lui dire. Non ; qu'elle soit avec lui ; qu'il y ait à présent quelqu'un avec lui. Elle s'accrocha à son pardessus, et il sentit son corps trembler.

"Est-ce qu'ils viendront me chercher, moi aussi, Bigger ? Je ne voulais pas

le faire !”

Oui ; il lui raconterait, il lui raconterait tout ; mais d’une façon qui la lierait à lui, au moins pour un temps. Pour le moment, il ne voulait pas être seul.

“Ils ont trouvé la fille”, dit-il.

“Qu’est-ce qu’on va devenir, Bigger ? Tu vois c’que tu m’as fait...”

Elle se mit à pleurer.

“Oh ! pleure donc pas, mon petit.”

“Tu l’as *vraiment* tuée ?”

“Elle est morte”, dit-il. “Ils l’ont trouvée.”

Elle courut vers le lit et s’y jeta en sanglotant. La bouche tordue et les yeux mouillés de larmes, elle le questionna en haletant ;

“T... t... tu n’leur as p... pas envoyé la... la... la... lettre ?”

“Si.”

“Bigger !” gémit-elle.

“C’est fait. On ne peut plus rien y changer.”

“Mon Dieu Seigneur ! Ils vont venir me prendre. Ils savent que c’est toi qu’as fait le coup et ils iront chez toi voir ta mère, ton frère et tout le monde. Maintenant, c’est sûr qu’ils vont venir m’arrêter.”

C’était vrai. Elle ne pouvait faire autrement que de le suivre. Si elle restait là, ils viendraient la trouver et elle se coucherait tout bonnement sur son lit en pleurant et leur dirait tout. C’était couru. Et ce qu’elle leur dirait à son sujet, de ses habitudes, de sa vie, les aiderait à le dépister.

“T’as l’argent ?”

“Il est dans la poche de ma robe.”

“Combien il y a ?”

“Quatre-vingt-dix dollars.”

“Alors, qu’est-ce que tu as l’intention de faire ?” interrogea-t-il.

“J’voudrais avoir le courage de me tuer.”

“Ça ne t’avance à rien de dire des choses pareilles.”

“Y a rien d’autre à dire.”

À tout hasard, il risqua :

“Si tu continues à faire l’idiote, je m’en vais, c’est simple.”

“Non... Non... Bigger !” s’écria-t-elle en se levant et en s’élançant vers lui.

“Alors, secoue-toi un peu”, fit-il en se reculant jusqu’à la chaise.

Il s’assit et sentit le poids de sa fatigue. Une force insoupçonnée lui avait permis de s’enfuir, de rester là debout à lui parler ; mais à présent, il sentait qu’il n’aurait plus la force de courir, même si la police faisait brusquement irruption dans la pièce.

“T’es b... blessé ?” demanda-t-elle en le prenant par l’épaule.

Il se pencha en avant, son menton dans ses mains.

“Bigger, qu’est-ce que tu as ?”

“J’suis fatigué, j’tombe de sommeil”, dit-il dans un soupir.

“Je vais te faire quelque chose à manger.”

“J’ai besoin de boire un coup pour me remonter.”

“Non, pas de whisky. Ce qu’il te faut, c’est du lait chaud.”

Il attendit, écoutant Bessie aller et venir. Il lui semblait que son corps était une masse de plomb froide, pesante, mouillée et douloureuse. Bessie alluma le fourneau électrique et vida une bouteille de lait dans une casserole qu’elle posa sur le disque rouge. Elle revint vers lui et posa ses mains sur ses épaules et de nouveau les larmes affluèrent à ses yeux.

“J’ai peur, Bigger.”

“C’est pas le moment d’avoir peur.”

“T’aurais pas dû la tuer, mon chéri.”

“J’avais pas : j’ai pas pu faire autrement. Je te l’jure !”

“Qu’est-ce qui est arrivé ? Tu ne me l’as jamais dit.”

“Oh, bon Dieu, j’étais dans sa chambre...”

“Dans sa *chambre* ?”

“Ouais. Elle était saoule. À ne plus tenir debout. Alors... je... je l’ai montée chez elle.”

“Qu’est-ce qu’elle a fait ?”

“Elle... Rien. Elle n’a rien fait. Sa mère est entrée. Elle est aveugle...”

“La fille ?”

“Non ; sa mère. J’avais pas qu’elle me trouve là. Enfin bref, la fille allait parler et moi j’avais peur. J’ai juste mis le bout de l’oreiller dans sa bouche et... j’avais pas la tuer. J’ai simplement mis l’oreiller sur sa tête et elle est morte. Sa mère est entrée dans la chambre et elle essayait de dire qu’éq’chose ; et sa mère avait les bras écartés comme ça, tu comprends ? J’avais peur qu’elle me touche avec ses mains. J’ai juste appuyé un coup sur l’oreiller pour l’empêcher de gueuler... Sa mère ne m’a pas touché, je me suis reculé. Mais aussitôt qu’elle a été partie, je suis revenu au lit et la fille... Elle... elle était morte... C’est tout. Elle était morte... C’était pas de ma...”

“Tu n’avais pas eu l’intention de la tuer ?”

“Non, je te le jure. Mais qu’est-ce que ça change ? Personne ne me croira.”

“Mais, mon chéri, tu ne vois donc pas... ?”

“Quoi ?”

“On dira...”

Elle se remit à pleurer. Il prit le visage de Bessie entre ses mains. Il était troublé ; à cet instant, il voulait voir la chose à travers ses yeux.

“Quoi ?”

“On... dira que tu l’as violée.”

Bigger écarquilla les yeux. Il avait complètement oublié le moment où il avait porté Mary dans les escaliers. Il avait refoulé tout cela si profondément en lui-même qu’il ne réalisait que maintenant toute l’ampleur de la chose. Ils diraient qu’il l’avait violée et il n’y aurait aucun moyen de prouver le contraire. Jusqu’à présent, ce fait n’avait eu aucune importance à ses yeux. Il se redressa, serrant les mâchoires. L’avait-il violée ? Oui, il l’avait violée.

Chaque fois qu'il éprouvait ce qu'il avait éprouvé ce soir-là, il violait. Mais le viol n'était pas ce qu'on faisait aux femmes. Le viol c'était ce que l'on éprouvait lorsqu'on se trouvait acculé à un mur, obligé de frapper, qu'on le voulût ou non, pour éviter d'être tué par la populace. Il commettait un viol chaque fois qu'il regardait un visage blanc. Il était comme un long caoutchouc tendu, étiré par des milliers de mains blanches jusqu'à la limite extrême de sa résistance, et lorsqu'il claquait, il commettait un viol. C'était un viol lorsque, las de fournir l'effort quotidien de vivre, il exhalait sa rage dans un cri parti du fond de son cœur.

"Ils l'ont trouvée ?" demanda Bessie.

"Hein ?"

"Ils l'ont trouvée ?"

"Ouais. Ses os..."

"Ses os ?"

"Oh ! Bessie. Je ne savais plus quoi faire. Je l'ai mise dans le calorifère."

Bessie s'élança, plaqua sa tête contre son pardessus trempé et gémit bruyamment.

"Bigger !"

"Humh ?"

"Qu'est-ce qu'on va faire ?"

"Je ne sais pas."

"Ils vont nous rechercher."

"Ils ont ma photo."

"Où peut-on se cacher ?"

"On pourrait se planquer dans une de ces vieilles maisons pendant un bout de temps."

"Mais il se peut qu'ils nous trouvent, là-dedans ?"

"Y en a des tas. On serait aussi bien cachés qu'en pleine jungle."

Comme le lait se sauvait, Bessie se redressa, les lèvres tordues par les sanglots, et ferma le courant. Elle versa du lait dans un verre et le lui apporta. Il le but lentement, puis il posa le verre et se pencha de nouveau en avant. Ils étaient silencieux. Bessie lui tendit de nouveau le verre, il le vida d'un trait, puis il en but encore un autre. Il se leva ; il avait les jambes en plomb et le corps lourd de sommeil.

"Habille-toi. Et prends les couvertures. Faut se tirer d'ici."

Elle s'approcha du lit et roula ses oreillers dans ses couvertures ; tandis qu'elle s'affairait, Bigger s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses épaules.

"Où est la bouteille ?"

Elle la tira de son sac et la lui tendit ; il but une longue gorgée et elle la remit dans le sac.

"Grouille-toi", fit-il.

Elle pleurait doucement en travaillant, s'arrêtant de temps à autre pour essuyer ses larmes. Planté au milieu de la pièce, Bigger réfléchissait. "Peut-être qu'ils sont chez moi, en ce moment. Peut-être qu'ils parlent à m'man et à

Véra et à Buddy.” Il traversa la pièce, écarta les rideaux et regarda dehors. Les rues étaient blanches et désertes.

Il se retourna et vit Bessie immobile, penchée sur une pile de couvertures.

“Allons, viens. Faut se tirer d’ici.”

“Je me fiche de tout ce qui peut arriver.”

“Viens, je te dis. Tu ne vas pas faire l’imbécile.”

Qu’allait-il faire d’elle ? Pour lui, elle était un dangereux fardeau. Pas question de l’emmener si elle agissait de la sorte ; pourtant, il ne pouvait pas la laisser là. En réfléchissant froidement il savait bien qu’il était forcé de la prendre avec lui ; par la suite, dans un avenir indéterminé, il déciderait de son sort en s’arrangeant pour ne courir aucun risque. Il y pensait calmement ; comme si cette décision lui avait été fournie par une logique étrangère à la sienne, sur laquelle il n’avait aucun pouvoir, mais à laquelle il devait obéir.

“Tu veux que je te laisse là toute seule ?”

“Non... Non !... *Bigger !*”

“Eh ben alors, viens. Mets ton chapeau et ton manteau.”

Elle se tenait plantée devant lui, et soudain elle tomba à genoux.

“Oh ! Seigneur”, implora-t-elle. “À quoi bon se sauver ? Ils nous attraperont n’importe où. J’aurais dû m’en douter que c’est ce qui arriverait.” Elle serra les poings et se mit à se balancer d’avant en arrière, ses paupières closes sur ses yeux ruisselants de larmes. “Je n’ai eu que de la misère toute mon existence. Quand j’avais pas faim, j’étais malade. Et quand j’étais pas malade, j’avais de sales histoires. Jamais je n’ai embêté personne. J’ai simplement travaillé comme un cheval, du plus loin que j’m’en souviens, à tomber de fatigue ; et après ça j’étais obligé de boire pour oublier. Et c’est tout ce que je faisais. Et maintenant me voilà dans cette histoire. Ils me cherchent, et s’ils me trouvent ils me tueront.” Sa tête s’affaissa sur sa poitrine. “Dieu seul pourrait dire pourquoi je t’ai permis de me traiter comme ça. J’voudrais ne t’avoir jamais connu. Oh ! Seigneur, j’voudrais que l’un de nous deux soit mort avant que l’autre soit venu au monde. Je te le jure bien ! Tout ce que tu m’as jamais apporté, c’est des ennuis ; des ennuis, des embêtements et du cafard. Depuis qu’on se connaît, t’as pas fait aut’ chose que chercher à me saouler pour faire ce que tu voulais de moi. C’est tout ! Je le vois bien, maintenant. J’suis pas saoulé en ce moment. Je vois bien tout ce que tu m’as fait. Je ne voulais pas ouvrir les yeux avant. J’étais trop occupée à me dire que j’étais bien auprès de toi. Je me croyais heureuse mais tout au fond de moi je savais que je ne l’étais pas. Mais tu m’as entraînée dans ce crime et je vois les choses clairement, maintenant. Je n’ai été qu’une imbécile, une pauvre aveugle, stupide, ivrogne, imbécile de noire. Maintenant me voilà obligée de me sauver et je sais très bien que dans le fond de ton cœur tu te fous pas mal de moi.”

Elle s’arrêta ; les sanglots l’étouffaient. Il n’avait pas écouté ce qu’elle avait dit. Ses mots avaient fait surgir à sa conscience mille incidents de son existence qu’il connaissait depuis longtemps et qui lui montraient clairement

qu'elle n'était pas en état d'être emmenée et en même temps, pas en état d'être laissée derrière. Il découvrait cela sans regret ni colère, simplement comme un homme qui voit ce qui lui reste à faire s'il veut sauver sa peau et qui se sent résolu à le faire.

“Viens, Bessie. Nous ne pouvons pas rester là comme ça.”

Il se baissa et d'une main il lui prit le bras, tandis que de l'autre, il soulevait le paquet de couvertures. Il la traîna jusqu'au seuil et ferma la porte derrière lui. Il descendit l'escalier ; elle le suivait, trébuchant et pleurnichant. Lorsqu'il eut atteint le vestibule, il sortit son revolver du creux de sa chemise et le fourra dans la poche de son pardessus. D'un moment à l'autre, il aurait peut-être à s'en servir. Passé cette porte, il tenait sa vie dans ses mains. Ce qui arriverait désormais dépendait de lui ; en considérant les choses de cette façon, il sentait qu'il avait un peu moins peur ; tout redevenait simple. Il ouvrit la porte et reçut une bouffée de vent glacial en pleine figure. Il recula et se tourna vers Bessie.

“Où est la bouteille ?”

Elle tendit son sac ; il saisit la bouteille et but un grand coup.

“Tiens”, fit-il. “Bois un coup, ça te fera du bien.”

Elle but et remit la bouteille dans son sac. Ils marchaient dans la neige, parcourant les rues glacées dans la tourmente. À un moment donné, elle s'arrêta et se mit à pleurer. Il lui empoigna le bras.

“Boucle-la, et amène-toi !”

Ils s'arrêtèrent devant une haute maison couverte de neige, aux fenêtres noires et béantes comme des orbites de crânes vides. Il lui prit son sac et en tira la torche. Il attrapa son bras et lui fit gravir les marches du perron. La porte bâillait légèrement. Il y appliqua son épaule et poussa un bon coup ; elle céda en grinçant. À l'intérieur, il faisait noir et le faible reflet de la lampe de poche n'offrait guère de secours. Une forte odeur de pourriture monta jusqu'à ses narines et il entendit une course folle de pattes sèches et rapides sur le plancher. Bessie faillit crier, mais Bigger serrait si fort son bras qu'elle retint son souffle et se plia en deux en gémissant. Tandis qu'il montait les marches, il entendit un craquement léger, pareil à la plainte d'un arbre qui se ploie sous le vent. Le paquet de couvertures sous son bras, d'une main il tenait le poignet de Bessie et de l'autre, il balayait un voile dense et tenace de toiles d'araignées qui s'accrochaient à son visage et à ses lèvres. Il monta jusqu'au troisième étage et pénétra dans une chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur une étroite courette d'aération. Cela puait le bois de charpente moisi. Il centra le jet de sa torche sur le sol ; le plancher était tapissé de crasse noire et deux briques gisaient dans un coin. Il regarda Bessie ; ses mains recouvraient son visage et ses doigts noirs étaient humides de larmes. Il jeta le paquet de couvertures par terre.

“Défais-les et étale-les.”

Elle obéit. Il installa les deux oreillers près de la fenêtre de manière à l'avoir juste au-dessus de sa tête quand il se coucherait. Il avait si froid qu'il

claquait des dents. Bessie était adossée à un mur. Elle pleurait.

“Calme-toi”, dit-il.

Il descendit la vitre et se retourna vers Bessie ; elle n’avait pas bougé. Il traversa la pièce, lui prit son sac, en tira le flacon à demi plein et le vida d’un trait. C’était bon. Cela lui brûlait les entrailles et détournait ses pensées du froid et du vacarme que faisait le vent, dehors. Il s’assit sur le bord du grabat et alluma une cigarette. C’était la première fois qu’il en grillait une depuis longtemps ; il emplît ses poumons de fumée chaude et la rejeta lentement. Le whisky lui brûlait le corps et lui tournait la tête. Bessie pleurait, doucement, pitoyablement.

“Viens t’allonger”, dit-il.

Il retira le revolver de la poche de son pardessus et le posa à portée de sa main.

“Viens, Bessie. Tu vas geler à rester debout comme ça.”

Il se leva, ôta son pardessus et l’écala sur la couverture en guise de couvre-pied ; puis il éteignit sa torche. Le whisky le berçait, lui atrophiait les sens. Les doux gémissements de Bessie lui parvenaient à travers le froid. Il tira une dernière et longue bouffée de sa cigarette, puis il l’écrasa. Les souliers de Bessie crissaient sur le plancher. Il reposait calmement, sentant la chaleur de l’alcool le pénétrer tout entier. Il était contracté en dedans de lui comme s’il avait dû garder longtemps une position inconfortable et qu’il lui fût impossible de se détendre, maintenant qu’il en avait l’occasion. Le désir l’obsédait, mais, ayant conscience que Bessie était demeurée debout au milieu de la pièce, il évitait d’y penser. Bessie était tourmentée et ce n’était pas le moment de penser à elle de cette façon. Mais la part de lui-même qui le faisait toujours s’adapter aux circonstances et se conformer, du moins en apparence, à ce qu’on attendait de lui, lui faisait à présent dissimuler à sa conscience ce que son corps désirait. Il entendit un bruissement dans l’obscurité et en déduisit que Bessie retirait son manteau. Bientôt, elle serait couchée à ses côtés. Il l’attendit. Au bout de quelques instants, il sentit les doigts de Bessie frôler légèrement son visage ; elle cherchait le grabat. Il étendit la main, tâtonna dans le vide et lui saisit le bras.

“Là ; couche-toi.”

Il souleva la couverture ; elle se coula près de lui. Maintenant qu’elle était contre lui, le whisky lui tournait davantage la tête et la tension de son corps augmentait. Une rafale de vent fit trembler les carreaux et craquer la vieille bâtisse. Il se sentait confortable, bien au chaud, malgré le danger. La maison allait peut-être s’écrouler sur lui pendant son sommeil, mais s’il s’était réfugié ailleurs, il eût risqué de se faire pincer par la police. Il posa ses doigts sur l’épaule de Bessie ; peu à peu il sentit fondre sa rigidité, et au fur et à mesure que le corps de Bessie se décontractait, il sentait le sien se tendre et son sang bouillonner.

“T’as froid ?” lui chuchota-t-il.

“Ouais”, répondit-elle dans un souffle.

“Serre-toi contre moi.”

“Jamais j’aurais pensé qu’on en arriverait là.”

“Ça ne sera pas toujours comme ça.”

“J’aimerais autant mourir tout de suite.”

“Ne dis pas ça.”

“J’ai froid partout, j’ai l’impression que je pourrai plus jamais me réchauffer.”

Il l’attira tout contre lui et sentit la chaleur de son haleine sur sa figure. Le vent fit trembler les vitres et balaya la vieille maison avec une longue plainte qui peu à peu s’éteignit, faisant place au silence. Abandonnant la position horizontale, il se tourna sur le côté et colla son visage contre celui de Bessie. Il l’embrassa ; ses lèvres étaient froides. Il continua de l’embrasser, jusqu’à ce qu’il eût senti ses lèvres redevenir chaudes et douces. Une gigantesque vague de désir surgit en lui, brûlante et pleine d’exigence ; sa main glissa de ses épaules jusqu’à ses seins, palpant l’un, puis l’autre ; il passa son autre bras sous la tête de Bessie et recommença à l’embrasser, violemment, longuement.

“Je t’en prie, Bigger...”

Elle essaya de se détourner, mais il la serrait fort ; elle gémit, sans bouger. Il l’entendit soupirer ; il connaissait ce soupir pour l’avoir souvent entendu. Mais cette fois, sous ce soupir familier, il découvrit quelque chose de plus profond ; de la résignation, un renoncement, l’abandon d’une chose qui était davantage que son seul corps. La tête de Bessie reposait mollement au creux de son bras et de sa main ; il atteignit l’ourlet de sa robe, le prit entre ses doigts et le releva lentement. Balayé par une soudaine passion, il resserra son étreinte. Il l’embrassa encore et tout de suite elle parla ; ce n’était pas un mot, mais un son résigné et prolongé qui révélait l’acceptation de toute cette horreur. Son souffle s’exhalait en de longs et doux soupirs ; bientôt il ne fut plus qu’un murmure suppliant.

“Bigger... arrête !”

Maintenant sa voix lui parvenait du tréfonds d’un lointain silence et il cessa de l’écouter. Les exigences de son corps tendu à l’extrême étouffaient la voix de Bessie. Dans la froide pénombre de la pièce, il avait l’impression de se trouver sur une immense roue tournante et que plus il tournait, plus il voulait tourner vite ; il lui semblait qu’en tournant plus vite il trouverait chaleur et sommeil et se débarrasserait de sa fatigue. Il n’avait plus conscience d’autre chose que de Bessie et de son propre désir. Insoucieux du froid, il repoussa la couverture sans même s’en rendre compte. Bessie avait les mains sur la poitrine de Bigger, ses doigts écartés en guise de protestation, cherchaient à le repousser. Il l’entendit proférer une douce plainte, qui semblait ne pas vouloir s’éteindre, même lorsqu’elle respirait ; une plainte qui lui parut en même temps venir de loin et que son oreille enregistrait sans qu’il l’écoutât. Maintenant, il le fallait. Poussé par une nécessité impérieuse, il piétinait impitoyablement ses gémissements de protestation tout en la plaignant profondément, tandis qu’au galop d’un cheval déchaîné, il

descendait une côte à pic sous un vent furieux. *Non, non, non, Bigger*. Alors la force du vent devint telle qu'il fut soulevé très haut dans les ténèbres, roulé, tordu, bousculé, très vaguement, à travers le hurlement du vent, il entendit : *non Bigger, non, non*. À un moment donné il était tombé, mais il n'en avait gardé aucun souvenir, et maintenant il gisait épuisé, les lèvres entrouvertes.

Il restait immobile, libéré de cette faim et de cette tension, et il entendait dans la nuit la plainte du vent qui dominait leurs deux souffles. Il se détourna d'elle et se remit sur le dos, les jambes largement écartées. Lentement, il sentit décroître la tension de son corps. Sa respiration se fit de moins en moins forte, de moins en moins oppressée et bientôt il ne l'entendit plus ; puis elle devint si lente et si régulière qu'il en perdit toute conscience. Il n'avait pas la moindre envie de dormir ; il reposait simplement, sentant Bessie toute proche. Dans les ténèbres, il tourna son visage vers le sien. Lentement, son haleine montait vers lui. Il se demanda si elle dormait ; quelque part, au fond de lui, il sentait obscurément qu'il ne demeurait là, couché, que pour attendre qu'elle s'endorme. Bessie ne figurait pas dans ses projets. Il se souvenait d'avoir aperçu deux briques par terre dans la pièce lorsqu'il y était entré. Il essaya de se rappeler leur position exacte, sans y réussir. Mais il était sûr qu'elles se trouvaient quelque part dans la pièce ; il lui faudrait les trouver, en trouver une au moins. Il eût été préférable de ne pas parler du meurtre à Bessie. Oh ! tant pis ; après tout, c'était de sa faute. Elle l'avait tellement embêté qu'il avait été forcé de lui dire. Et comment pouvait-il deviner qu'ils allaient repérer aussi vite les ossements de Mary dans le calorifère ? Il n'éprouvait aucun regret en revoyant l'image du calorifère enfumé et des ossements blancs. Il était resté à contempler ces ossements pendant près d'une minute sans être capable de réaliser qu'ils provenaient du cadavre de Mary. Il avait pensé qu'ils découvriraient sans doute la chose, mais d'une tout autre façon, et qu'à ce moment ils le mettraient en face de la preuve de son crime. Jamais il ne se serait imaginé qu'il pourrait ne pas reconnaître cette preuve lorsqu'il l'aurait sous les yeux.

Ses pensées revinrent à la pièce où ils se trouvaient. Et Bessie ? Il écouta sa respiration. Il ne pouvait l'emmener avec lui et il n'était pas question de la laisser derrière. Oui. Elle dormait. Il reconstitua en pensée les détails de la chambre tels qu'il les avait aperçus à la lueur de la torche, quand ils étaient entrés. La fenêtre était juste derrière lui, au-dessus de sa tête. La torche était par terre, à côté du revolver, il avait tourné la poignée de son côté afin de parer à toute éventualité. Mais il ne pourrait pas se servir du revolver, trop bruyant. Une brique, voilà ce qu'il lui fallait. Il se rappelait avoir soulevé la fenêtre sans grand effort. Oui, voilà ce qu'il pourrait faire ; balancer le corps par la fenêtre, dans l'étroite courette où personne ne le trouverait, tout au moins jusqu'à ce qu'il commençât, peut-être, à sentir.

Il ne pouvait pas l'abandonner là, et d'autre part il ne pouvait pas l'emmener. S'il l'emmenait, elle pleurerait tout le temps ; elle lui reprocherait tout ce qui s'était passé ; elle exigerait du whisky pour essayer d'oublier et il y

aurait des moments où il se trouverait dans l'impossibilité de lui en procurer. La pièce était plongée dans des ténèbres opaques et dans le silence : la ville n'existait pas. Il se mit doucement sur son séant, retenant son souffle, l'oreille aux aguets. La respiration de Bessie était profonde, régulière. Il ne pouvait pas l'emmener et il ne pouvait pas la laisser. Il étendit la main et saisit la torche. Il écouta encore ; son souffle était celui des dormeurs épuisés. En restant assis de la sorte, il la découvrait et il ne voulait pas qu'elle se refroidisse et s'éveille. Il remonta les couvertures ; elle dormait toujours. Du doigt, il appuya sur le bouton de la torche et une faible tache jaune s'anima sur le mur opposé. Vite, il la braqua sur le sol, de crainte d'interrompre son sommeil ; à ce moment, l'une des briques qu'il avait aperçues en entrant dans la pièce lui passa devant les yeux durant une fraction de seconde.

Tout son corps se contracta ; Bessie s'agitait. Sa respiration profonde et régulière avait cessé. Il écouta, mais n'entendit rien. À ce moment même, il voyait le souffle de Bessie comme un fil blanc lancé sur un vaste abîme noir, un fil auquel il était suspendu et qui, s'il continuait à s'effiloche ainsi, allait le projeter sur les rochers tout en bas. Et soudain son souffle reprit, une, deux ; une, deux. Il respira de nouveau, lui aussi, luttant à présent contre sa propre respiration afin de la contrôler, d'éviter de la réveiller avec ce bruit qui sortait de sa gorge. La peur qui l'avait saisi lorsqu'elle avait bougé lui fit réaliser qu'il lui faudrait faire vite et ne pas rater son coup. Il sortit avec précaution ses pieds de dessous les couvertures, puis attendit. Bessie respirait lentement, longuement, lourdement, régulièrement. Il leva le bras et la couverture tomba. Il se mit debout et ses muscles se détendirent lentement. Dehors, dans la nuit froide, le vent gémissait, puis se taisait comme un idiot abandonné au fond d'un puits noir et glacial. Il se retourna et centra le disque de lumière sur l'endroit où il pensait trouver le visage de Bessie. Oui, elle dormait. Son visage noir, mouillé de larmes, était paisible. Il éteignit la torche, se retourna vers le mur et ses doigts tâtonnèrent sur le plancher froid. Il trouva la brique, s'en empara et retourna vers le grabat sur la pointe des pieds. Le souffle de Bessie le guidait dans l'obscurité ; il s'arrêta devant ce qu'il pensait être sa tête. Il ne pouvait pas l'emmener et il ne pouvait pas la laisser, alors il lui fallait la supprimer. Il sauverait sa vie au prix de celle de Bessie.

Pour bien repérer l'endroit où il devait frapper, il alluma rapidement la torche, redoutant de la réveiller ; puis il l'éteignit, retenant dans ses yeux l'image de son visage noir et calme, plongé dans un profond sommeil.

Il se redressa et leva la brique, mais à cet instant précis, la réalité de tout cela lui échappa. Son cœur se mit à battre follement, comme s'il cherchait à briser ses côtes. Non ! Pas cela ! Son souffle gonfla sa poitrine et il fit jouer ses muscles, s'efforçant d'imposer sa volonté à son corps. Il fallait qu'il se secoue. Puis, aussi brutalement qu'elle s'était emparée de lui, la panique le quitta. Mais il lui faudrait demeurer là jusqu'à ce que revienne cette image, ce mobile, ce désir intense d'échapper à la police. Oui. Il fallait bien qu'il en soit ainsi. Le sentiment lui revint du fantôme blanc tout proche, de Mary qui se

consommait, de Britten, de la police qui le pourchassait. De nouveau, il était prêt. La brique était dans sa main. En pensée, sa main décrivit un arc rapide et invisible à travers la froide atmosphère de la pièce : bien au-dessus de sa tête, sa main s'arrêta en pensée et dans son imagination elle retomba là où il se figurait trouver la tête de Bessie. Il restait immobile, rigide. C'est ainsi qu'il *fallait* que les choses se passent. Puis il respira profondément, sa main qui étreignait la brique s'éleva d'un seul coup, s'arrêta une seconde, puis elle plongea dans le noir, accompagnée d'un grognement bref venu du fond de sa poitrine et atterrit avec un bruit mat. *Voilà !* Il y eut un vague sursaut de surprise, puis un gémissement. Non, pas cela ! Il brandit encore et encore la brique, jusqu'à ce qu'en tombant elle heurtât une masse humide qui cédait mollement, tout en résistant à chaque nouveau coup. Bientôt il eut l'impression de taper sur du coton imbibé d'eau, sur une substance spongieuse dont la seule activité consistait à arrêter la trajectoire de la brique. Il s'arrêta, les oreilles pleines de son propre souffle oppressé. Il était inondé de sueur, et glacé. Combien de fois il avait brandi la brique et frappé, il n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait, c'était que la pièce était silencieuse et glaciale et que sa besogne était accomplie.

Dans sa main gauche, il tenait toujours la torche, qu'il étreignait comme une bouée de sauvetage. Il avait envie de l'allumer et de voir si c'était vraiment chose faite, mais il ne le pouvait pas. Ses genoux étaient légèrement pliés, comme ceux d'un coureur en position de départ. La peur était de nouveau en lui ; il prêta l'oreille. Ne l'entendait-il pas respirer ? Il se pencha pour écouter. C'était sa propre respiration qu'il entendait ; il respirait si fort qu'il était incapable de dire si c'était son propre souffle ou celui de Bessie.

Ses doigts qui tenaient la brique commençaient à lui faire mal ; il l'avait serrée durant quelques minutes d'affilée de toute la force dont il était capable. Il avait conscience de la présence sur sa main de quelque chose de chaud et de poisseux et cette présence l'envahissait tout entier, elle irradiait une chaleur qui gagnait toute sa peau. Il avait envie de lâcher la brique, de se libérer de ce sang chaud qui s'infiltrait en lui avec une ampleur croissante. Alors une pensée effrayante le paralysa. Et si Bessie n'était pas placée comme il l'avait supposé d'après le choc de la brique ? S'il la trouvait, en allumant la torche, gisant là et le regardant de ses grands yeux ronds, avec sa bouche ensanglantée et entrouverte, terrifiée, stupéfaite, douloureuse et accusatrice ? Il sentit sur ses épaules un froid plus froid encore que celui qui régnait dans la pièce, comme un châte dont les fils eussent été tissés de glace. Cela devenait intolérable et quelque chose en lui exprima ce trop-plein de souffrance en un cri inarticulé : il se baissa jusqu'à ce que la brique eût rencontré le sol, puis il desserra les doigts, posa sa main sur son ventre, et l'essuya après son pardessus. Son souffle s'apaisa peu à peu ; bientôt il ne l'entendit plus et alors il eut la certitude que Bessie ne respirait plus.

La pièce était pleine de silence et de froid et de mort et de la longue plainte du vent dans la nuit.

Mais il lui fallait regarder. Il leva la torche à hauteur de ce qu'il pensait être l'emplacement de la tête et appuya sur le bouton. Vaste et diffuse, la lueur jaune surgit sur un coin du plancher nu ; il la déplaça, éclairant un fouillis de couvertures. Là ! Du sang, des lèvres, des cheveux et un visage tourné de côté avec du sang qui suintait lentement. Elle était encore tiède. Le moment était propice. Il éteignit la torche. Était-ce possible de la laisser là ? Non. Quelqu'un pourrait la découvrir.

Évitant son contact, il gagna l'extrémité du grabat, puis il se retourna dans l'obscurité. Il centra la lumière sur ce qui lui semblait être l'emplacement de la fenêtre. Il se dirigea vers la fenêtre et s'arrêta, s'attendant à être interpellé et à s'entendre demander des comptes. Non, il ne se passait rien. Il attrapa la vitre et la souleva lentement ; le vent lui balaya la figure. Il se retourna vers Bessie et projeta la lumière sur ce visage de sang et de mort. Il fourra la torche dans sa poche et s'approcha d'elle, avançant à pas comptés dans les ténèbres. Il fallait qu'il la prenne dans ses bras ; ses bras pendaient, inertes, le long de son corps et il restait planté là sans bouger. Il fallait tout de même l'enlever de là, l'amener jusqu'à la fenêtre. Il se pencha et glissa ses mains sous le corps de Bessie, s'attendant à toucher du sang ; il n'en toucha point. Alors il la souleva, et il entendit le vent hurler pour protester contre cet acte. Il s'avança vers la fenêtre et la souleva ; à présent qu'il s'y était mis, il expédiait la besogne. Il la tint au-dessus du vide, aussi loin que ses bras le lui permirent, puis lâcha tout. Dans sa chute, le corps heurta les murs de l'étroite courette, rebondit d'une paroi à l'autre, et finalement disparut dans les ténèbres. Il l'entendit toucher le fond.

Il braqua sa torche allumée sur le grabat, s'attendant un peu à y retrouver Bessie ; mais il ne vit qu'une mare de sang tiède, au-dessus de laquelle planait un mince voile de vapeur. Il y avait également du sang sur les oreillers. Il les prit et les jeta par la fenêtre dans la courette. C'était fini.

Il baissa la vitre. Il allait porter le grabat dans une autre pièce, il aurait voulu le laisser sur place, mais il faisait froid et il en avait besoin. Il roula les édredons et la couverture, ramassa le ballot et passa dans le vestibule. Soudain il se figea sur place, bouche bée. *Bonté divine* ! Nom de Dieu, oui, c'était dans la poche de sa robe ! À présent, son compte était bon. Il avait jeté Bessie dans la courette et l'argent était dans la poche de sa robe ! Que faire ? Devait-il descendre le reprendre ? L'angoisse l'étreignait. Non ! Il ne voulait pas la revoir. Il sentait que s'il revoyait jamais son visage, il succomberait à un sentiment intolérable de culpabilité. "Quelle idiotie, se dit-il, la balancer par la fenêtre avec tout ce fric dans sa poche." Il poussa un soupir, longea le couloir et pénétra dans une autre pièce. Eh bien, il lui faudrait se passer du fric, voilà tout. Il étala les couvertures par terre et s'enroula dedans. Sept cents le séparaient de l'inanition et de la police et des longues journées à venir.

Il ferma les yeux, aspirant au sommeil qui se refusait à lui. Pendant les derniers jours, il avait vécu si vite et si intensément qu'il lui fallait faire un effort pour croire à tout ce qui s'était passé. Le danger et la mort avaient été si

proches qu'il ne parvenait pas à sentir que c'était bien lui qui avait subi cette épreuve. Il résultait pourtant de tout cela, par-dessus tout ce qui s'était passé, un étrange sentiment de puissance, impalpable mais réel. C'était *lui* qui avait fait cela, C'était *lui* qui avait suscité tout cela. De toute son existence, ces deux meurtres étaient les seuls événements qui comptaient vraiment. Il vivait d'une vie véritable et profonde, quelle que fût l'opinion des autres qui le regardaient de leurs yeux aveugles. Jamais il n'avait eu l'occasion d'éprouver les conséquences de ses actes ! Jamais sa pensée n'avait été aussi libre qu'au cours de cette nuit et de cette journée de peur, de meurtre et de fuite.

Il avait tué deux fois, mais en vérité ce n'était pas la première fois qu'il tuait. Il avait tué bien des fois auparavant, mais ce n'était que durant ces deux derniers jours que cette impulsion avait revêtu la forme d'un meurtre véritable. Souvent il avait ressenti une fureur aveugle, alors il s'était retranché derrière son rideau ou son mur ou bien s'était disputé et battu. Et pourtant, chaque fois qu'il lui était arrivé de fuir ou de se battre, il avait toujours souhaité éprouver la satisfaction d'affronter cette chose dans toute son ampleur, combattre dans le vent et en plein jour, à la face de ceux qui ressentaient à son égard une haine telle, que l'ayant relégué dans un coin de la ville afin qu'il y pourrisse et qu'il y meure, ils pouvaient se tourner vers lui, comme l'avait fait Mary ce soir-là dans la voiture, et dire : "J'aimerais savoir comment vous vivez, vous autres noirs."

Mais que cherchait-il ? Que désirait-il ? Qu'aimait-il et que détestait-il ? Il ne le savait pas. Il y avait quelque chose qu'il *savait* et quelque chose qu'il *éprouvait* ; quelque chose que le *monde* lui dispensait et quelque chose qu'il avait, *personnellement* ; quelque chose s'étalait *devant* lui et quelque chose s'étalait *derrière* ; et jamais de toute son existence, avec sa peau noire, ces deux mondes, idée et sentiment, volonté et pensée, aspiration et satisfaction, ne s'étaient trouvés conjugués, jamais il n'avait éprouvé un sentiment de plénitude. Parfois, dans sa chambre ou sur le trottoir, le monde lui paraissait être un étrange labyrinthe, en dépit des rues droites et des murs carrés, un chaos que quelque chose en lui, il le sentait, aurait dû pouvoir comprendre, analyser, repérer. Mais le conflit n'était résolu que sous l'aiguillon de la haine. Il avait été formé à une telle école, dans le climat rétréci où il avait vécu, que seuls les injures et les coups de pied le faisaient se dresser et le rendaient capable d'une action quelconque – action futile parce que le monde était un adversaire trop coriace pour lui. Alors, il fermait les yeux et frappait aveuglément, atteignant ce qu'il pouvait, qui il pouvait, sans regarder ni se soucier de la chose ou de la personne qui lui rendait ses coups.

Par ailleurs, au fond de lui-même, et c'était ce qui lui rendait la vie si difficile, il ne voulait pas prétendre que c'était résolu, prétendre qu'il était heureux alors qu'il ne l'était pas. Il en voulait à sa mère à cause de sa façon d'être qui rappelait tellement Bessie. Chez Bessie, c'était le whisky ; chez sa mère c'était la religion. Il leur fallait une drogue. Il ne voulait pas s'asseoir sur un banc et chanter des cantiques ou rester à dormir dans un coin. C'était en

lisant les journaux ou les illustrés, en allant au cinéma ou en côtoyant la foule dans les rues, qu'il sentait ce qu'il voulait ; s'élever avec les autres et faire partie du monde, s'y perdre afin de se trouver lui-même. Avoir une chance de vivre comme les autres, malgré qu'il fût noir.

Il se tournait et se retournait en grognant sur son dur grabat. Il avait été pris, entraîné par un tourbillon d'idées et de sensations et lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit le jour derrière les carreaux sales, juste au-dessus de sa tête. Il se leva d'un bond et regarda au-dehors. Il ne neigeait plus et la ville, blanche, immobile, était une vaste étendue de toits et de ciel. Durant des heures, là dans le noir, il y avait songé, et à présent elle était là, toute blanche, immobile. Mais ses pensées lui avaient conféré une réalité qui n'était pas celle du grand jour. Tandis qu'il y songeait, étendu là dans le noir, elle lui avait semblé posséder quelque chose qui ne s'y trouvait plus, maintenant qu'il la contemplait au jour. Pourquoi ce monde blanc et froid ne s'élèverait-il pas comme un rêve merveilleux dans lequel il pourrait marcher, se sentir chez lui, dans lequel il saurait tout de suite ce qu'il fallait faire et ne pas faire ? Si seulement quelqu'un y était allé avant, avait vécu, souffert, y était mort – avait fait en sorte que l'on puisse comprendre ! C'était un monde trop rigide, pas encore racheté, il n'était pas réel de cette réalité qui était le sang chaud de la vie. Il avait l'impression qu'il y manquait quelque chose, une route qui, l'eût-il découverte, l'aurait mené à une certitude tranquille et à la sérénité. Mais pourquoi songer à cela, désormais ? Cette possibilité était à jamais disparue. Il avait assassiné par deux fois et s'était créé un monde neuf.

*

Il quitta la pièce, descendit l'escalier et alla regarder par une fenêtre du rez-de-chaussée. La rue était silencieuse ; il n'y avait pas de circulation. Les voies de tramways étaient recouvertes de neige. Le blizzard avait à coup sûr interrompu le trafic dans toute la ville.

Il vit une jeune fille se frayer un chemin dans la neige et s'arrêter devant un kiosque à journaux, au carrefour, un homme sortit à la hâte d'une boutique et lui vendit un journal. Pourrait-il dérober un journal pendant que l'homme se trouvait à l'intérieur ? La neige était si molle et si épaisse qu'il pourrait bien se faire pincer en voulant se sauver. Pourrait-il trouver une maison vide dans laquelle il se réfugierait après s'être emparé du journal ? Oui ; bonne idée. Il scruta attentivement la rue dans les deux sens ; personne en vue. Il sortit et le vent se plaqua sur son visage comme un fer rouge. Brusquement, le soleil apparut, si fort et si intense qu'il cacha sa tête comme s'il voulait esquiver un coup ; des millions de petites étincelles lui blessèrent les yeux. Il s'approcha du kiosque et aperçut un grand en-tête noir : ON RECHERCHE UN NÈGRE ASSASSIN D'UNE JEUNE FILLE. Oui ; ils étaient au courant. Il dépassa le kiosque, cherchant où il pourrait se cacher après avoir dérobé le journal. À l'angle d'une ruelle, il aperçut le trou béant d'une fenêtre, au rez-de-chaussée

d'une maison vide. Oui ; l'endroit était bon. Prudemment, il se traça un plan d'action ; il ne voulait pas qu'il soit dit qu'il en avait tant fait pour finir en se faisant pincer à voler un journal de trois *cents*.

Il s'approcha de la boutique et vit à l'intérieur l'homme qui fumait une cigarette, adossé au mur. Allons-y. Comme ça ! Il étendit la main et saisit un journal, et ce faisant, il se retourna et regarda l'homme qui le regardait, son menton noir barré par la zébrure blanche d'une cigarette. Avant même de s'être mis en route, Bigger se sauvait ; il sentit ses jambes tourner, démarrer, puis glisser dans la neige. Nom de Dieu ! Le monde blanc pencha fortement et le vent glacial lui balaya le visage. Il tomba à plat et des bribes de neige lui picotèrent les doigts. Il se releva, d'abord sur un genou puis sur les deux ; lorsqu'il fut sur ses pieds, il se retourna vers la boutique, tenant toujours son journal serré, étonné et furieux d'avoir été si maladroit. La porte de la boutique s'ouvrit. Il se sauva.

“Hé !”

Tandis qu'il se réfugiait dans la ruelle, il vit l'homme planté dans la neige qui le regardait, et il se rendit compte qu'il n'allait pas le poursuivre.

“Hé, là-bas !”

Il se hâta de gagner la fenêtre, jeta le journal à l'intérieur de la maison, se hissa sur le rebord et sauta. Il retomba sur ses pieds et resta debout à regarder par la fenêtre. La ruelle était blanche et silencieuse. Il ramassa son journal, traversa le vestibule, s'engagea dans l'escalier et après avoir allumé sa torche, il monta au deuxième étage, écoutant le mince écho de ses pas résonner dans la maison vide. Il s'arrêta et soudain pris de panique, la bouche grande ouverte, il tâta fébrilement sa poche. Oui ; il l'avait. Il croyait avoir perdu son revolver dans la neige en tombant, mais il était toujours là. Arrivé sur le palier, il s'assit et ouvrit son journal, mais il demeura un bon moment sans lire. Il écoutait craquer l'édifice sous les coups redoublés du vent qui balayait la ville. Oui ; il était seul ; il baissa les yeux et lut : DES REPORTERS DÉCOUVRENT CHEZ LES DALTON LES OSSEMENTS DE LA JEUNE FILLE DANS LE CALORIFÈRE. DISPARITION DU CHAUFFEUR NÈGRE. CINQ MILLE AGENTS DE POLICE CERNENT LES FAUBOURGS NOIRS. LES AUTORITÉS ESTIMENT QUE CE CRIME EST L'ŒUVRE D'UN SADIQUE. LE LEADER COMMUNISTE FOURNIT UN ALIBI VALABLE. LA MÈRE DE LA VICTIME S'ÉVANOUIT.

Il s'arrêta et relut la phrase : LES AUTORITÉS ESTIMENT QUE CE CRIME EST L'ŒUVRE D'UN SADIQUE. Ces mots l'excluaient totalement du monde. L'implication d'un crime de nature sexuelle équivalait à la sentence de mort. C'était le liquider avant même de l'avoir pris ; cela signifiait qu'il était déjà mort, car en lisant ces lignes, les blancs le tueraient dans leurs cœurs.

“Le mystère de l'enlèvement de Mary Dalton s'est brusquement éclairci. Il y a quelques heures à peine, un groupe de reporters de Chicago a découvert accidentellement, chez les Dalton, dans le bac à cendres du calorifère, un certain nombre d'ossements qui ont été identifiés comme provenant du cadavre de l'héritière disparue...”

“On ignore où le nègre se cache et une perquisition opérée chez lui, 3721

Indiana Avenue, au cœur de South Side, n'a fourni aucun renseignement à ce sujet. La police pense que Mlle Dalton a été assassinée par le nègre et que le corps de la jeune blanche fut brûlé pour faire disparaître les traces du crime. L'hypothèse d'un crime sexuel a été émise."

Bigger leva les yeux. Sa main droite était agitée de tics nerveux. Il fallait une arme à cette main. Il tira son revolver de sa poche et le garda dans sa main. Il poursuivit sa lecture :

"Un cordon de cinq mille agents, grossi de plus de trois mille volontaires, a immédiatement cerné la Ceinture noire. Le commissaire en chef Glenman a dit ce matin qu'il supposait que le nègre était encore dans la ville, toutes les voies menant à Chicago étant bloquées par une chute de neige qui bat tous les records.

"Hier soir, l'indignation atteignit son comble lorsque la nouvelle du meurtre et du viol commis par un nègre se répandit dans la ville."

"La police rapporte qu'il y eut nombre de vitres brisées dans le quartier noir. Tous les tramways, les autobus, les métros et les autos qui sortent du South Side sont arrêtés et fouillés. La police et les volontaires armés de fusils, de gaz lacrymogènes, de torches et de photos du tueur et munis d'un ordre de perquisition du maire, ont commencé ce matin à partir de la 18^e rue et fouillent méthodiquement les habitations noires. Ils fouillent les maisons abandonnées avec un soin tout particulier, les criminels noirs ayant, paraît-il, l'habitude de s'y cacher."

" Craignant pour la vie de leurs enfants, une délégation de parents blancs s'est rendue chez Horace Minton, Directeur général des Écoles urbaines, en le priant d'ordonner la fermeture de toutes les écoles, jusqu'à la capture du nègre assassin et sadique.

"De nombreux rapports nous informent que plusieurs nègres ont été assaillis et frappés dans divers secteurs du Nord et de l'Ouest.

"Dans les secteurs de Hyde Park et d'Englewood, des groupes de volontaires se sont organisés et ont offert leurs services au Commissaire en chef Glenman.

"Ce matin, Glenman a accepté l'aide de ces groupes. Il a constaté que l'insuffisance déplorable des effectifs de la police devant les vagues périodiques de criminalité noire rendait ces renforts nécessaires.

"Plusieurs centaines de nègres ressemblant à Bigger Thomas ont été appréhendés dans les lieux de plaisir du South Side et retenus pour vérification d'identité.

"Hier soir, dans un message radiodiffusé, M. Ditz, maire de Chicago, a mis les auditeurs en garde contre de possibles émeutes et exhorté le public à maintenir l'ordre. Tout a été mis en œuvre pour la capture de ce monstre", a-t-il précisé.

"On rapporte que plusieurs centaines de noirs employés en ville ont été congédiés. La femme d'un banquier bien connu a téléphoné à notre journal qu'elle avait renvoyé sa cuisinière, une négresse de peur qu'elle

n'empoisonne ses enfants”.

Bigger avait les yeux agrandis et les lèvres entrouvertes. Il parcourut rapidement le texte : “Les experts en graphologie à l’œuvre.” “Nulle part, chez les Dalton, on ne découvre les empreintes digitales d’Erlone.” “L’extrémiste est toujours entre les mains de la justice” et puis une autre phrase qu’il venait de lire lui coupa le souffle :

“La police n’est pas encore satisfaite des explications fournies par Erlone et reste convaincue de sa complicité avec le nègre ; elle a l’impression que l’élaboration du meurtre et de l’enlèvement fut trop habile pour être le fruit de l’imagination d’un nègre.”

À cet instant précis, il eut envie de sortir dans la rue, d’aller trouver le premier policier venu et de lui dire : “Non ! Jan ne m’a pas aidé ! Il n’est absolument pour rien dans tout ça ! C’est moi – moi qui l’ai fait !” Ses lèvres se tordirent en un sourire à la fois narquois et provocant.

Tenant son journal entre ses doigts raidis, il lisait des bribes de phrases : “Le nègre fut prié d’enlever les cendres... Il hésita à exécuter cet ordre... craignant que l’on ne découvre quelque chose... le sous-sol, enfumé... le drame de la confusion raciale-communiste... il est possible que la lettre de chantage soit l’œuvre des Rouges...”

Bigger leva les yeux. La maison était silencieuse, à part les craquements incessants provoqués par le vent. Il ne pourrait pas rester là. D’un instant à l’autre, ils allaient perquisitionner ce secteur. Il ne pouvait pas quitter Chicago ; toutes les routes étaient bloquées, les trains, les autobus et les autos étaient arrêtés et fouillés. Il aurait bien mieux fait de chercher à quitter la ville tout de suite. Il aurait dû se rendre ailleurs, à Gary, par exemple, dans l’Indiana, ou à Evanston. Il regarda le journal et y vit un plan du South Side en noir et blanc. Tout autour du tracé, il y avait une ombre d’environ trois centimètres de large. Sous la carte il y avait une ligne en petits caractères ;

La partie ombrée représente les secteurs fouillés par la police et les volontaires, à la recherche du meurtrier sadique. La partie blanche représente le secteur qui reste à fouiller.

Il était pris au piège. Il lui fallait s’éloigner de cette maison. Mais où aller ? Les maisons vides n’avaient d’intérêt qu’aussi longtemps qu’elles demeuraient dans le secteur non fouillé, et celui-ci rétrécissait rapidement. Il se souvint que le journal avait été imprimé la veille au soir. Cela signifiait que la partie blanche était en réalité bien plus réduite qu’elle ne l’était sur la carte. Il ferma les yeux, se livrant à un rapide calcul : Il se trouvait dans la 53^e rue et la chasse avait commencé la veille au soir dans la 18^e rue. S’ils avaient atteint la 28^e hier soir, ils avaient dû, depuis, aller de la 28^e rue à la 38^e rue. Ce soir, vers minuit, ils seraient à la 48^e rue, ou peut-être dans cette maison même.

Il songea aux appartements vides. Le journal n’en faisait pas mention. Il pourrait peut-être trouver un tout petit appartement dans une maison très habitée ? Ce serait de loin la cachette la plus sûre.

Il gagna l’autre bout du vestibule, braqua sa torche vers le plafond

crasseux et aperçut un escalier de bois qui menait jusqu'au toit. Il grimpa et se faufila le long d'un couloir étroit donnant sur une porte. Il s'acharna dessus à coups de pied ; elle céda peu à peu et finalement, elle s'ouvrit sur le soleil, la neige, et une longue bande de ciel. Le vent le mordit au visage et il reprit conscience de sa faiblesse et du fait qu'il était gelé. Combien de temps pourrait-il tenir ? Il se coula par la porte entrebâillée et se trouva debout dans la neige, sur le toit. Devant lui s'étendait une théorie de toits blancs inondés de soleil.

Il s'accroupit derrière une cheminée et regarda dans la rue. Au coin, il aperçut l'éventaire de journaux devant lequel se tenait l'homme qui l'avait interpellé. Deux noirs s'y arrêtrèrent et achetèrent un journal, puis ils pénétrèrent sous une porte cochère. L'un d'eux se penchait anxieusement sur l'épaule de l'autre. Leurs lèvres remuaient et ils indiquaient du doigt certains passages du journal et secouaient la tête tout en parlant. Ils se séparèrent brusquement et s'éloignèrent. Oui ; ils parlaient de lui. Peut-être que tous les noirs, hommes et femmes, parlaient de lui, ce matin ; peut-être qu'ils le haïssaient à cause de cette guerre qu'il avait déclenchée contre eux.

Il était resté si longtemps accroupi dans la neige qu'il découvrit, en cherchant à se lever, que ses jambes étaient comme mortes. La peur d'avoir les pieds gelés s'empara de lui. Il détendit plusieurs fois ses jambes pour rétablir la circulation puis, à quatre pattes, il gagna l'autre côté du toit. Juste sous lui, à l'étage inférieur, par une fenêtre démunie de store, il vit une chambre contenant deux lits aux draps sales et fripés. Dans l'un des lits, trois enfants noirs, tout nus, regardaient, de l'autre côté de la chambre, l'autre lit sur lequel gisaient un homme et une femme, tous deux noirs et nus au soleil. Le lit était agité de secousses rapides et les trois enfants regardaient. C'était un spectacle familier ; il avait vu ce genre de choses quand il était petit et qu'ils dormaient à cinq dans la même pièce. Bien souvent le matin, il s'était réveillé et avait regardé faire son père et sa mère. Il se détourna en se disant : "Cinq à pieuter dans une seule chambre et moi qui suis tout seul dans cette grande maison vide." Il retourna vers la cheminée en rampant, conservant dans ses yeux l'image vue à travers une vitre embuée de la chambre aux cinq personnages, tous noirs et nus à la lumière crue du soleil. L'homme et la femme étroitement enlacés, agités de mouvements saccadés, et les trois enfants regardant de tous leurs yeux.

La faim le prit aux entrailles ; une main de glace se coula dans sa gorge et, saisissant ses intestins, les noua en un nœud froid et serré qui le tordit de douleur. Le souvenir de la bouteille de lait que Bessie lui avait fait chauffer la veille au soir lui revint avec une force telle qu'il en eut presque le goût dans la bouche. S'il avait eu cette bouteille entre les mains, il aurait allumé son journal et tenu la bouteille à la flamme afin d'en chauffer le contenu. Il se vit en train de déboucher la bouteille blanche, avec les gouttes de lait chaud répandues sur ses doigts noirs, et puis levant la bouteille à hauteur de sa bouche, penchant la tête en arrière et buvant : Son estomac se contracta

lentement et il l'entendit gargouiller. Sa faim était une nécessité aussi impérieuse, aussi puissante que le besoin de respirer, aussi intime que les battements de son cœur. Il avait envie de tomber à genoux, de lever son visage vers le ciel et de dire : "J'ai faim !" Il avait envie de retirer ses vêtements et de se rouler dans la neige jusqu'à ce qu'un aliment quelconque s'infiltrât dans les pores de sa peau. Il avait envie de serrer quelque chose entre ses mains si fort qu'il en ferait de la nourriture. Mais bientôt, sa faim le quitta ; bientôt il s'en accommoda ; bientôt sa pensée abandonna l'appel désespéré de son corps pour se préoccuper uniquement du danger qui rôdait alentour. Il sentit quelque chose de dur au coin de ses lèvres et y porta les doigts ; c'était de la salive gelée.

Il repassa la porte à quatre pattes, traversa l'étroit corridor et descendit les marches décrépies qui conduisaient au vestibule d'entrée. Il alla se poster à la fenêtre par laquelle il était entré. Il lui fallait trouver un appartement vide dans une maison où il lui serait possible de se réchauffer ; il sentait que s'il ne réussissait pas très vite à se réchauffer, il s'allongerait par terre et fermerait les yeux. Puis il eut une idée ; il se demanda pourquoi il n'y avait pas songé auparavant. Il fit craquer une allumette et mit le feu à son journal ; tandis qu'il flambait, il tendit ses mains à la flamme. La chaleur qui pénétrait sa peau lui sembla venir de loin. Lorsque le journal se fut presque entièrement consumé, il le lâcha et l'éteignit sous ses pieds. Il pouvait au moins sentir ses doigts, maintenant. Au moins il savait qu'ils lui appartenaient. Même s'ils le faisaient souffrir.

Il escalada la fenêtre et lorsqu'il fut dans la rue, il prit la direction du nord en se mêlant aux passants. Personne ne le reconnut. Il cherchait une maison avec l'écriteau "À louer". Il fit deux pâtés de maisons sans en voir un seul. Il savait que les appartements vides étaient rares dans la Ceinture noire ; chaque fois que sa mère voulait déménager, il lui fallait insérer sa demande des mois à l'avance. Il se souvint qu'une fois, sa mère lui avait fait parcourir les rues deux mois durant, à la recherche d'un logement. Les agents de location lui avaient dit qu'il n'y avait pas suffisamment de logements pour les noirs, que la ville condamnait les maisons occupées par eux comme étant trop vieilles et dangereuses à habiter. Et il se souvint du jour où la police était venue pour les expulser, lui, sa mère et ses frère et sœur, d'un appartement sis dans une maison qui s'était effondrée deux jours après leur départ. Et il avait entendu dire que les noirs, bien qu'on ne leur proposât jamais de bonnes places, payaient deux fois plus cher le loyer que les blancs pour le même genre d'appartement. Il dépassa encore cinq pâtés de maisons sans voir une seule pancarte "À louer". Nom de Dieu ! Allait-il se faire geler à essayer de découvrir un endroit où se réchauffer ? Comme cela eût été facile pour lui de se cacher s'il avait pu se déplacer dans toute la ville ! "Ils nous tiennent encagés ici comme des bêtes fauves", se dit-il. Il savait que les noirs ne trouvaient pas à louer d'appartements en dehors de la Ceinture noire ; il leur fallait vivre de leur côté de la "ligne". Aucun agent de location blanc n'eût

consenti à louer un appartement à un noir ailleurs que là où il avait été décidé de faire vivre les noirs.

Il serra les poings. À quoi bon s'enfuir ? Il aurait dû s'arrêter là, au beau milieu du trottoir, et crier ce qu'il avait fait. C'était tellement inique que sûrement tous les noirs qu'il voyait là autour de lui, entreprendraient quelque chose ; tellement injuste que tous les blancs s'arrêteraient pour l'écouter. Mais il savait qu'ils se contenteraient de l'appréhender et de prétendre qu'il était fou. Il parcourait les rues, les yeux injectés de sang, à l'affût d'une cachette. Il s'arrêta à un croisement et vit un gros rat noir bondir devant lui dans la neige et disparaître par le trou d'une porte cochère. Bigger regarda pensivement le trou noir béant par lequel le rat avait gagné un asile sûr.

Il passa devant une boulangerie et eut envie d'y entrer pour s'acheter des petits pains avec ses sept *cents*. Mais la boulangerie était déserte et il eut peur d'être reconnu par le patron qui était blanc. Il attendrait de trouver une boutique tenue par des nègres, malgré qu'il sût qu'elles étaient peu nombreuses. Presque tout le commerce était entre les mains de Juifs, d'Italiens et de Grecs, dans les quartiers noirs. Les noirs n'avaient guère d'autre commerce que celui des pompes funèbres, les entrepreneurs blancs refusant de s'occuper des noirs décédés. Il s'arrêta devant la vitrine d'une épicerie à succursales multiples. Ici, la miche de pain coûtait cinq *cents*, mais de l'autre côté de la "ligne", là où demeuraient les blancs, elle n'en coûtait que quatre. Et à présent, moins que jamais, il pouvait se permettre de traverser cette "ligne". Il demeura debout à contempler les clients à travers la vitre. Devait-il y entrer ? Il le fallait. Il mourait d'inanition. "Ils nous sucent jusqu'au sang !" se dit-il. "Ils nous arrachent les yeux !" Il ouvrit la porte et se présenta au comptoir. La chaleur qui régnait dans la boutique l'étourdit ; il se retint au comptoir et reprit son équilibre. Ses yeux se brouillèrent et il vit flotter devant lui des multitudes de boîtes de conserves rouges, vertes, bleues et jaunes, qui s'étagaient en pyramides sur les rayons. Partout autour de lui, il entendait un léger murmure de voix d'hommes et de femmes.

"On s'occupe de vous, m'sieur ?"

"Un pain", dit-il à mi-voix.

"Rien d'autre, m'sieur ?"

"Non."

Le visage de l'homme s'éloigna puis se rapprocha ; il entendit le froissement du papier.

"Fait froid dehors, n'est-ce pas ?"

"Hum ? Oh ! oui, m'sieur."

Il déposa la pièce sur le comptoir, il eut une vision brouillée de la miche qu'on lui tendait.

"Merci. Au plaisir."

Il gagna la porte d'un pas incertain, serrant la miche sous son bras. Oh ! mon Dieu. Si seulement il pouvait être dans la rue ! À la porte, il se heurta à des clients qui entraient ; il s'écarta pour les laisser passer, puis repartit dans

le vent glacial, à la recherche d'un appartement vide. À chaque instant, il s'attendait à entendre brailler son nom, à se sentir empoigné par le bras. Il dépassa encore cinq pâtés de maisons avant de tomber enfin sur un immeuble à deux étages portant la pancarte "À louer". Les cheminées vomissaient de la fumée, ce qui indiquait qu'il ferait chaud à l'intérieur. Il s'approcha de la porte d'entrée, lut la petite notice placardée sur la vitre et vit que l'appartement ne donnait pas sur la rue. Il descendit la ruelle jusqu'à l'escalier de service et monta au premier. Il essaya une fenêtre ; elle s'ouvrit facilement. Il était en veine. Il se hissa sur le rebord de la fenêtre, l'escalada, se laissa tomber et se trouva dans une pièce bien chaude, une cuisine. Soudain il se raidit, l'oreille aux aguets. Il entendait des voix qui semblaient provenir de la pièce d'en face. S'était-il trompé ? Non. La cuisine n'était pas meublée ; personne ne devait y vivre. Il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la pièce voisine et vit qu'elle était vide également ; mais maintenant il entendait les voix plus distinctement encore. Il vit encore une autre pièce plus loin. À pas feutrés, lentement, il s'avança et jeta un coup d'œil. Cette chambre était vide aussi, mais le bruit des voix était si fort que les mots lui arrivaient distinctement. On se disputait dans l'appartement du devant. Les jambes écartées, la miché de pain dans les mains, il prêta l'oreille.

"Non, sans blague, Jack ! T'as le front d'me dire que si tu le tenais, ce nègre, t'irais le dénoncer aux blancs ?"

"Tu peux êt' tranquille que je l'ferais."

"Mais enfin, Jack, imagine qu'y soit pas coupab' ?"

"Pourquoi qu'il s'est sauvé, alors ?"

"Il avait p'têt' peur qu'on lui mett' le crime su' l'dos."

"Écoute donc, Jim. S'il était pas coupab', il n'avait qu'à rester là et encaisser le coup. Si j'savais où qu'il est, c'nèg' de malheur, je l'donnerais aux blancs pour plus les avoir à mes troussees."

"Mais enfin, Jack, t'sais bien que chaque fois qu'il y a un crime, quéq' part, *tous les noirs* sont coupables, pour les blancs."

"Ouais ; ça vient de c'qu'y en a trop qui se conduisent comme Bigger Thomas ; c'est pas aut' chose. Quand on agit comme Bigger Thomas, on ne fait que créer des histoi'."

"Mais qui est-ce qui crée des histoires, en ce moment. Jack ? Les journaux annoncent qu'on nous pourchasse comme des chiens enragés aux quat' coins de la ville. Ils se foutent pas mal d'attraper le vrai coupable ou non, pourvu que ce soit un des nôtr'. On est tous des bêtes malfaisantes pour eux ! Faut avoir du cran et leur tenir tête, à ces gens-là."

"Et se faire tuer ? Non, merci ! J'suis père de famille, moi. J'ai une femme et un gosse. J'suis pas assez fou pour aller chercher de la bagarre avec eux. C'est pas en abritant des assassins qu'on s' fera rend' justice..."

"Mais nous sommes *tous* des assassins pour eux, j'te dis !"

"Écoute, Jim. Moi, le travail, ça m'fait pas peur. Je retape les rues toute la journée avec ma pelle et ma pioche, quand j'ai de l'embauche. Mais le patron

m'a dit qu'y voulait pas me voir dans les rues avec tous ces blancs excités contre nous... Il dit qu'je m'ferais tuer. Alors il me met à la porte. Tu comprends, c't'espèce de sacré sale nèg' de Bigger Thomas m'a fait perd' ma place... Il a mis dans l'idée aux blancs qu'on est *tous* comme lui !”

“Mais voyons, Jack, puisque j'te dis qu'ils l'ont toujours pensé ? T'es un brave homme, mais ça les empêchera pas de faire une descente chez toi, non ? Eh ! foutre non ! On est tous des noirs et tant qu'à faire, y a qu'à se *comporter* comme des noirs, tu saisis ?”

“Oh ! Jim, j'comprends qu'on se foute en colère, mais faut regarder les choses en face. Ce type-là m'a fait perd' ma place. C'est pas juste ! Qu'est-ce qui va m'donner à manger, maintenant ? Si j'savais où cette espèce d'enfant de putain se cache, je ferais venir les flics et j'le donnerais comme un malprop' qu'il est !”

“Ben, pas moi ! J'aimerais mieux crever !”

“T'es piqué, mon vieux ! T'as donc pas envie d'avoir un foyer, une femme et des enfants ? Où que ça te mènera, la bagarre, veux-tu m'le dire ? Ils sont *plus* que nous. Ils pourraient nous tuer tous. Faut apprend' à viv' en bons termes avec les gens.”

“Quand les gens ne peuvent pas m'sentir, j'veux pas viv' en bons termes avec eux.”

“Mais faut bien *manger* ! Faut bien viv' !”

“J'm'en fous ! J'aimerais mieux crever !”

“Oh ! merde ! T'es piqué !”

“Tu peux dire c'que tu veux. Avant qu'y me forcent à dénoncer, c't'homme-là, j'aimerais mieux crever ! Crever, j'te dis !”

Il retourna à la cuisine sur la pointe des pieds et prit son revolver. Il allait rester et si les gens de sa race l'embêtaient, il s'en servirait. Il fit couler de l'eau, mit sa bouche sous le jet et l'eau fit explosion dans son estomac. Il tomba à genoux et se tordit de douleur. Bientôt cela se passa et il se remit à boire. Puis, lentement, afin de ne pas faire de bruit, il défit le papier qui enveloppait sa miche et mastiqua une bouchée de pain. Il était bon, du vrai gâteau ; il avait une saveur douceâtre et moelleuse qu'il n'avait jamais soupçonnée. En mangeant, sa faim lui revint, le tenaillant de toute son ampleur, alors il s'assit par terre et prit dans chaque main un bout de pain gros comme le poing ; la bouche gonflée, il se mit à travailler des mâchoires avec ardeur, sa pomme d'Adam tressautant à chaque bouchée avalée. Il ne s'arrêta que lorsque sa bouche fut si sèche que le pain adhéra à sa langue, formant une boule qu'il retint là, savourant le goût de la pâte.

Il s'étendit par terre et poussa un soupir. Il avait sommeil, mais au moment de s'endormir il sursauta et demeura dans un état de veille somnolente. Il finit par trouver le sommeil, puis il se redressa, réveillé à demi par un accès de peur inconscient. Il émit un grognement et ses mains battirent l'air pour repousser un ennemi invisible. Tout d'un coup, il se mit debout et fit quelques pas, les mains étendues devant lui, pour s'allonger à quelque distance du lieu

où il s'était primitivement couché. Il y avait deux Bigger : le premier était déterminé à trouver repos et sommeil à n'importe quel prix ; le second reculait devant des images lourdes de terreur. Il y eut une longue période durant laquelle il ne bougea pas ; il reposait sur le dos, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux et la bouche ouverte. Sa poitrine inspirait et expirait si lentement et si doucement qu'il semblait, durant les périodes où elle demeurerait immobile, qu'il ne respirerait plus jamais. Un pâle soleil éclaira son visage, faisant luire sa peau noire comme du métal terni ; le soleil se cacha et la pièce silencieuse s'emplit d'ombres profondes.

Il fut dérangé dans son sommeil par une pulsation rythmique qui s'était insinuée dans sa conscience ; il tenta de l'en chasser pour ne pas se réveiller. En guise de protection, sa pensée tissa la pulsation en un réseau d'images bénignes. Il se dit qu'il était au *Paris-Grill*, en train d'écouter le pick-up ; mais cela ne le satisfait pas. Alors, il imagina qu'il était chez lui, couché, et que sa mère chantait tout en battant le matelas et en le sommant de se lever. Mais cette image pas plus que les autres ne réussit à le tranquilliser. Tenace, la pulsation ne cessait pas, et il eut la vision de centaines d'hommes et de femmes noirs en train de battre du tambour avec leurs doigts. Mais cela n'était pas davantage une réponse satisfaisante. Il se tourna et se retourna sur le sol, puis d'un bond, il fut debout, le cœur battant, les oreilles assourdies par des chants et des cris.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors ; devant lui, quelques pieds plus bas, à travers une fenêtre, il vit une église faiblement éclairée. À l'intérieur, une foule de noirs, hommes et femmes, debout entre de longues files de bancs de bois, chantaient, battaient des mains en dodelinant de la tête. "Ah ! y leur faut la messe tous les jours d'la semaine", se dit-il. Il humecta ses lèvres et retourna boire au robinet. Où pouvait être la police ? Quelle heure était-il ? Il regarda sa montre et s'aperçut qu'elle s'était arrêtée ; il avait oublié de la remonter. Les chants qui montaient de l'église pénétraient sa sensibilité de leurs vibrations, le saturant de tristesse. Il essaya de ne pas écouter, mais ils s'infiltraient dans ses sensations, lui chuchotant d'autres moyens de vivre et de mourir, lui conseillant de se coucher et de dormir et de les laisser venir le prendre, l'incitant à croire que la vie n'était que larmes et qu'il fallait l'accepter ainsi. Il secoua la tête pour tenter de se libérer de la musique. Combien de temps avait-il dormi ? Que disaient les journaux, à présent ? Il lui restait deux cents ; c'était suffisant pour s'acheter le *Times*. Il ramassa ce qui restait de la miche de pain et la musique s'éleva en un chant de reddition, de résignation. *Sauve-toi. Sauve-toi. Et monte vers Jésus...* (11)

Il fourra le pain dans ses poches ; il le mangerait plus tard. Il s'assura de l'état de son revolver, écoutant machinalement : *Sauve-toi. Rentre au bercail. J'suis pas ici pour longtemps...* Il était dangereux de demeurer là, mais également dangereux de sortir. Le chant emplissait ses oreilles ; il était complet, total en soi et se riait de sa peur et de sa solitude, de son profond désir d'un sentiment de plénitude. La richesse du chant contrastait si vivement

avec la faim de Bigger, sa plénitude avec son vide intérieur, qu'il s'y dérobait tout en y réagissant. N'eût-il pas été mieux pour lui de vivre dans ce monde évoqué par la musique ? Il eût été facile d'y vivre, car c'était le monde de sa mère, humble, contrit, croyant. Cet univers avait un centre, une moelle, un axe, un cœur dont il avait besoin mais qu'il ne pourrait posséder qu'en posant sa tête sur un tapis d'humilité, en renonçant à vivre parmi les hommes. Et cela, il ne l'accepterait jamais.

Il entendit un tramway passer dans la rue ; le service avait repris. Une idée folle lui traversa le cerveau. Et si la police avait déjà fouillé ce secteur, s'ils ne l'avaient pas découvert ? Mais en raisonnant froidement, il savait que c'était impossible. Il tâta sa poche pour s'assurer que le revolver était bien là, puis il escalada la fenêtre. Une bouffée de vent froid le frappa au visage. "Il doit geler", se dit-il. Aux deux extrémités de la ruelle, les réverbères luisaient dans les ténèbres, réfléchissant d'énormes boules de lumière. Dans le lointain, le ciel était d'un bleu profond. Il gagna le bout de la ruelle et au croisement il prit le trottoir et se mêla à la foule des passants. Il s'attendait à ce qu'on lui défende de marcher là, mais personne ne le fit.

Au carrefour suivant, il vit un attroupement ; la peur le prit au ventre. Que faisaient-ils ? Il ralentit et vit que les gens entouraient un crieur de journaux. C'étaient des noirs et ils achetaient les journaux pour savoir comment les blancs s'y prenaient pour essayer de l'abattre. Il baissa la tête, s'avança et se glissa parmi la foule. Les gens discutaient avec animation. Prudemment, il tendit deux *cents* du bout de ses doigts glacés. Lorsqu'il se fut suffisamment approché, il vit que sa photo ornait le milieu de la première page. Il baissa la tête davantage, espérant que personne ne le verrait d'assez près pour le reconnaître.

"Le *Times*", fit-il.

Il fourra le journal sous son bras, se glissa hors de la foule et se dirigea vers le sud, à la recherche d'un appartement vide. Au coin suivant, il vit un écriteau "À louer" sur un édifice qu'il savait être divisé en tout petits logements. C'était cela qu'il lui fallait. Il s'avança vers la porte et se campa devant l'écriteau ; au quatrième étage, il y avait un appartement vide. Il prit la ruelle et s'engagea dans l'escalier de secours, derrière la maison, ses pieds broyant doucement la neige. Il entendit une porte s'ouvrir, il s'arrêta, prit son revolver, s'agenouilla dans la neige et attendit.

"Qui est là ?"

C'était une voix de femme. Puis il y eut le son d'une voix d'homme.

"Qu'est-ce qu'il y a, Hélène ?"

"J'ai cru entendre quelqu'un à la porte."

"Oh ! c'est les nerfs. C'est toutes ces histoires dans les journaux qui te rendent nerveuse."

"Mais je suis sûre d'avoir entendu quelqu'un."

"Oh ! vide les ordures et ferme ta porte. On gèle." Bigger s'aplatit contre l'édifice, dans l'obscurité. Il vit une femme surgir d'une porte, s'arrêter,

regarder alentour, elle fit quelques pas, jeta quelque chose dans la poubelle et rentra dans la maison. “Si elle m’avait vu, l’aurait fallu que j’les tue tous les deux”, se dit-il. Il monta au troisième sur la pointe des pieds et repéra deux fenêtres non éclairées. Il essaya de soulever le store de l’une et vit qu’il était gelé. Doucement, il le secoua jusqu’à ce qu’il eût cédé ; puis il le détacha et le posa dans la neige, sur le seuil. Il souleva la fenêtre centimètre par centimètre ; il respirait si fort qu’il se dit que les gens devaient sûrement l’entendre jusque dans la rue. Il se coula dans l’ouverture, tomba dans une pièce obscure et fit craquer une allumette. Le commutateur se trouvait à l’autre bout de la pièce ; il l’alluma. Il recouvrit l’unique ampoule avec sa casquette, puis il ouvrit son journal. Oui ; il y avait une grande photo de lui. Au sommet de la photo, de gros caractères annonçaient : SANS NOUVELLES DU CRIMINEL SADIQUE APRÈS 24 HEURES DE RECHERCHES. Dans une autre colonne il vit : 1000 LOGEMENTS NÈGRES FOUILLÉS. UN COMMENCEMENT D’ÉMEUTE EST RÉPRIMÉ AU CROISEMENT DE LA 47^e RUE ET DE HALSTED. Il y avait une autre carte du South Side. Cette fois la partie ombrée s’était élargie au nord et au Sud, ne laissant plus qu’un petit carré blanc au centre du rectangle formé par la Ceinture noire. Il demeurait debout à contempler ce minuscule carré blanc comme s’il scrutait le canon d’un fusil. Il était là sur cette carte, dans ce carré blanc, dans une chambre, à les attendre. Ses yeux immobiles fixaient un point par-dessus le journal. Il ne lui restait plus qu’à vendre sa vie le plus cher possible. Il examina encore la carte ; du nord, la police avait atteint la 40^e rue au sud ; et du sud, ils étaient remontés vers le nord jusqu’à la 50^e rue. Cela signifiait qu’il se trouvait quelque part entre les deux zones, à quelques minutes de là. Il lut :

“Hier soir et dans la journée d’aujourd’hui, huit mille hommes armés ont vainement fouillé des caves, de vieilles maisons et plus d’un millier de logements nègres pour essayer d’arrêter Bigger Thomas, le nègre de 24 ans qui a tué et violé la jeune Mary Dalton, dont les ossements furent découverts dimanche dernier dans un calorifère.”

Les yeux de Bigger parcoururent la page, s’arrêtant à ce qui lui semblait le plus important : “Le bruit a couru que le tueur avait été pris, nouvelle qui fut immédiatement démentie”, “avant la nuit, la police et les volontaires auront fouillé toute la Ceinture noire, opérant des descentes dans les nombreuses cellules communistes de la ville”, “l’arrestation de centaines de Rouges n’a fourni aucun élément nouveau à l’affaire”, “le Maire met le public en garde contre l’activité politique d’éléments douteux...” Puis :

“Un détail curieux fut mis en lumière aujourd’hui lorsqu’on apprit que l’appartement occupé par le tueur nègre appartenait à une firme dépendant de la Compagnie Immobilière Dalton.”

Il lâcha le journal ; il n’en pouvait plus. Ce qu’il devait retenir de tout cela c’était que huit mille blancs, armés de fusils et de grenades à gaz, le

pourchassaient dehors dans la nuit. À en croire ce journal, ils se trouvaient dans le voisinage. Pourrait-il atteindre le toit de cette maison ? Si c'était possible, il pourrait peut-être s'y tapir en attendant qu'ils fussent passés. Il songea à s'enfouir profondément dans la neige sur le toit, mais il savait que c'était impossible. Il tourna le commutateur et plongea la pièce dans les ténèbres. Allumant sa torche, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il était vide ; une lueur diffuse éclairait l'autre extrémité. Il éteignit la torche et, sur la pointe des pieds, les yeux au plafond, il chercha la trappe qui ouvrait sur le toit. Il finit par apercevoir deux marches de bois. Soudain, ses muscles se raidirent, comme si son corps, tel un pantin manœuvré par un fil de fer, avait reçu une secousse. Le ululement d'une sirène emplît le couloir. Et tout de suite il entendit des voix animées, chuchotantes, tendues. Quelque part plus bas, un homme s'écria :

“Les v'là !”

À présent, il ne lui restait plus qu'à monter ; s'aidant des marches de bois, il grimpa, cherchant à disparaître avant que quelqu'un ne s'amène dans le couloir. Il atteignit la trappe et la poussa avec sa tête. Elle s'ouvrit. Il agrippa quelque chose de solide dans les ténèbres et se hissa, faisant des vœux pour que la chose à laquelle il s'était accroché ne cède pas, pour ne pas dégringoler dans le couloir. Il demeura un instant accroupi, à bout de souffle. Puis il referma la trappe, et juste à ce moment il vit une porte s'ouvrir sur le couloir. Il était moins une ! La sirène hurlait à nouveau dans la rue, tout près. “Inutile d'essayer de s'échapper”, semblait-elle dire. “Inutile d'essayer de se cacher ; des hommes armés vont envahir tous les endroits où ma voix a pénétré.”

Il écouta ; des moteurs vrombissaient ; des cris montaient de la rue : des cris de femmes, des jurons d'hommes. La sirène s'éteignit, puis elle reprit, cette fois sur une note plus aiguë. Il avait envie de porter ses mains à sa gorge ; tout le temps qu'elle hurla, il eut l'impression d'étouffer. Il fallait qu'il monte sur ce toit ! Il alluma la torche et rampa le long d'un étroit passage jusqu'à ce qu'il eût atteint une issue. Il donna un coup d'épaule ; ce qui bouchait la porte céda si brusquement et si facilement qu'il eut un moment de recul. Il crut qu'on l'avait ouverte de l'extérieur et comme elle s'ouvrait il aperçut une étendue de neige étincelante de blancheur sur un fond de nuit noire que coupait une bande de ciel lumineux. Un pot pourri de sons assourdissants lui parvenait – klaxons, sirènes, cris – dont la force dépassait toute imagination. On sentait de la férocité dans ce vacarme qui jaillissait au-dessus des toits et des cheminées, mais sous ce plafond de bruit il entendait les voix basses et distinctes de la peur, des imprécations d'hommes et des cris d'enfants.

Oui ; ils le cherchaient dans chaque maison, à tous les étages et dans chaque chambre. Ils le voulaient. Ses yeux se levèrent brusquement à l'instant où un énorme pinceau de lumière jaune balayait le ciel. Un autre s'éleva, croisant le premier comme une épée. Puis un autre. Bientôt le ciel en fut rempli. Ils tournaient lentement, le cernant peu à peu ; barres de lumière qui

formaient une prison, un mur qui le séparait du reste du monde ; barres qui tissaient une mouvante muraille de lumière à l'intérieur de laquelle il n'osait pénétrer. À présent, il y était en plein ; c'était cela qu'il fuyait depuis cette nuit où Mme Dalton était entrée dans la pièce, provoquant en lui une peur telle que ses mains avaient agrippé l'oreiller avec des doigts d'acier, et privé d'air les poumons de Mary.

En dessous, il entendait un martèlement violent, lourd, pareil au bruit lointain du tonnerre. Il fallait absolument qu'il atteigne le toit ; il se hissa péniblement et tomba à plat ventre dans une neige douce et profonde, les yeux rivés sur un homme qui se trouvait sur un autre toit, de l'autre côté de la rue. Bigger regarda l'homme braquer une torche en tous sens. L'homme allait-il regarder dans sa direction ? La lueur de la torche révélerait-elle sa présence, à cette distance ? Il regarda l'homme tourner en rond pendant un moment, puis disparaître.

Il se leva rapidement et referma la trappe. S'il la laissait ouverte, cela ferait naître des soupçons. Puis il se remit à plat ventre et tendit l'oreille. Audessous, dans les étages, il entendait une cavalcade échevelée. Il lui semblait qu'une armée montait à l'assaut de l'escalier dans un bruit de tonnerre. À présent, il n'avait nulle part où se réfugier ; ou bien ils le trouveraient ou bien ils ne le trouveraient pas. Le grondement prit de l'ampleur et lui apprit que les hommes arrivaient au dernier étage. Il leva les yeux et regarda en tous sens, épiant les toits à droite et à gauche. Il ne voulait pas être pris par-derrière, à l'improviste. Il vit que sur sa droite, le toit n'était pas relié à celui sur lequel il était couché ; cela signifiait que personne ne pourrait venir le surprendre de par là. À sa gauche par contre, les deux toits étaient reliés par une sorte de longue piste glacée. Il leva la tête et regarda ; d'autres toits se trouvaient également reliés entre eux. Il pourrait y courir, courir sur cette neige et autour de ces cheminées jusqu'à ce qu'il atteigne la dernière maison avant le vide. Se suiciderait-il en se jetant du toit ? Alors ce serait fini. Il n'en savait rien. Il savait, par une sorte d'intuition presque mystique, que si jamais il se trouvait acculé, quelque chose en lui le pousserait à faire bien les choses : en l'occurrence à mourir dignement. Il entendit un bruit tout proche ; il se retourna juste à temps pour voir apparaître sur un toit à sa droite, d'abord un visage blanc, une tête, puis des épaules. Un homme se dressa, nettement découpé sur le fond mouvant des lumières jaunes. Il vit l'homme promener sur la neige un faisceau de lumière. Bigger leva son revolver et le braqua sur lui ; il s'était repéré par cette lumière, il tirerait. Que ferait-il après ? Il n'en savait rien. Mais la tache jaune ne l'atteignit pas. Il vit l'homme descendre ; les pieds d'abord, ensuite les épaules, puis la tête ; il était parti.

Il se décontracta ; du moins à sa droite le toit était-il sûr. Il attendait les bruits qui lui apprendraient que quelqu'un passait par la trappe. À mesure que les secondes s'écoulaient, le grondement venu d'en bas augmentait de volume, mais il ne pouvait dire si les hommes se rapprochaient ou s'éloignaient. Il attendit, la main crispée sur son revolver. Au-dessus de sa

tête, le ciel formait un ovale froid, d'un bleu profond, qui coiffait la ville comme une paume de fer gantée de soie. Le vent soufflait, fort, glacial, continu. Il avait l'impression d'avoir gelé, qu'on aurait pu le détailler en petits morceaux comme un bloc de glace. Pour savoir qu'il tenait toujours son revolver à la main, il lui fallait le regarder, car ses doigts étaient morts.

Et soudain, la peur le pétrifia. Des pieds martelaient le sol juste en dessous de lui. Ils étaient au dernier étage. Devait-il se sauver en direction du toit de gauche ? Mais il n'avait vu personne inspecter ce toit ; s'il courait, il risquait de tomber sur quelqu'un émergeant d'une autre trappe. Il se retourna brusquement, craignant une attaque par surprise ; mais il n'y avait personne. Le martèlement de pas s'accrut. Il colla son oreille à même la glace et écouta. Oui, on marchait dans le couloir ; ils étaient plusieurs, juste sous lui, près de la trappe. Il regarda encore le toit, à sa gauche, tenaillé par l'envie de courir s'y cacher ; mais il avait peur. Est-ce qu'ils montaient ? Il écouta ; mais les voix étaient si nombreuses qu'il ne pouvait discerner les mots. Il ne voulait pas être pris par surprise. Quoi qu'il advînt, il voulait descendre en regardant bien en face ceux qui allaient le tuer. Finalement, sous le chant de terreur de la sirène, les voix lui parvinrent, si proches qu'il entendait distinctement les mots : "Bon Dieu, c'que j'peux êt' fatigué !"

"J'ai froid !"

"J'ai l'impression que nous perdons not'temps."

"Dis donc, Jerry ! C'est toi qui vas sur le toit, ce coup-ci ?"

"Oui ; j'y vais."

"Il pourrait être à New York à l'heure qu'il est, ce maudit nègre."

"Oui. Mais vaut quand même mieux jeter un coup d'œil."

"Dis, t'as vu la petite chocolat, là-bas ?"

"Celle qu'était à moitié à poil ?"

"Oui."

"Oh ! dis donc, tu parles d'une mignonne, hein ?"

"Oui ; je m'demande ce que ces nègres ont besoin d'aller tuer des femmes blanches quand ils en ont d'aussi belles dans leur propre race..."

"Moi, j'te dis, mon vieux, si elle voulait me laisser rester avec elle, comment que j'laisserais tomber c'te foutue chasse à l'homme."

"Allez, viens. Donne-moi un coup de main. Tiens l'échelle. Elle a l'air toute vermoulue."

"Okay."

"Grouille. Voilà le capitaine qui s'amène."

Bigger se tenait prêt. Et brusquement il ne sut plus que faire. Il s'agrippa au rebord d'une cheminée qui se dressait tout près de la trappe. Fallait-il rester étendu ou debout ? Il se leva, s'appuyant de toutes ses forces contre la cheminée comme s'il avait voulu s'y incorporer. Son revolver était prêt dans sa main. L'homme montait-il ? Il regarda le toit sur sa gauche ; il était toujours désert. Mais s'il s'y précipitait il risquait de rencontrer quelqu'un. Il entendit des pas dans le passage. Oui, l'homme s'approchait. Il attendit que la

trappe s'ouvre. Il étreignit son revolver ; il le serrait si fort qu'il risquait de le faire partir sans le vouloir. Il avait si froid aux doigts qu'il ne pouvait mesurer la force avec laquelle il appuyait sur la détente. Puis, telle une étoile filante zébrant un ciel noir, une pensée terrible le traversa : ses doigts étaient peut-être trop gelés pour actionner la détente. Vite, il tâta sa main droite avec la gauche ; mais même ce geste ne lui apprit rien. Sa main droite était si froide qu'il ne sentit que le contact d'un morceau de chair froide contre un autre. Tant pis. Il fallait patienter. Il fallait qu'il ait confiance en lui-même ; sans plus.

La trappe s'ouvrit, d'abord légèrement, puis toute grande. Il la guettait, la bouche entrouverte, les yeux pleins de larmes sous la morsure de la bise. La trappe s'ouvrit toute grande, bouchant un moment sa vue ; puis elle retomba doucement sur la neige. Il vit la tête nue d'un blanc – le derrière de son crâne – s'encadrer dans l'étroite ouverture, s'estomper sur les mouvantes bandes de lumière. Puis la tête tourna légèrement et Bigger distingua nettement un profil blanc. Il observa l'homme qui, se déplaçant au ralenti comme une silhouette en gros plan sur un écran, émergeait du trou et se tenait debout, le dos tourné, une torche à la main. L'idée prit forme rapidement Tape dessus. Tape dessus ! Sur la tête. Que cela fût utile ou non, il n'en savait rien, c'était sans importance. Il lui fallait frapper cet homme avant qu'il ne braque cette lueur jaune sur lui et n'appelle les autres. La fraction de seconde pendant laquelle il aperçut la tête de l'homme lui parut durer une heure, une heure pleine de douleur, de doute, d'anxiété et d'incertitude, pleine de l'intense frémissement d'une vie vécue sur une pointe d'épingle. Il leva sa main gauche, saisit le revolver qu'il tenait dans sa main droite, le prit entre les doigts de sa main gauche, le retourna et le reprit dans sa main droite en le tenant par le canon ; tout cela fut exécuté d'un seul mouvement rapide et silencieux ; ses yeux observaient sans qu'un cil remuât. *Tape dessus !* Il le leva, très haut, en le tenant par le canon. C'est ça. *Tape dessus !* Ses lèvres avaient formé les mots cependant qu'il frappait avec un grognement qui était à la fois une imprécation, une prière et un gémississement.

Il ressentit le choc à travers tout son bras et ses muscles frémirent légèrement. Sa main s'arrêta à mi-course, à l'endroit où le métal de l'arme avait rencontré l'os du crâne ; elle s'arrêta glacée, immobile, comme prête à se lever pour de nouveau s'abattre. Presque à l'instant où le coup fut porté, le blanc émit un son qui ressemblait à un faible toussotement ; sa torche tomba dans la neige, éclair rapide d'une ultime lueur. L'homme tomba de tout son long sur le tapis de neige, sur le ventre, loin de Bigger, comme un homme qui sombre silencieusement dans un profond sommeil. Bigger eut conscience du cliquetis du métal contre l'os du crâne ; il demeurait dans ses oreilles, faible mais distinct. Comme un point net et brillant demeure devant les yeux après qu'une lumière s'est brusquement éteinte et que les ténèbres sont partout, le cliquetis de la poignée du revolver contre la tête de l'homme demeurait dans ses oreilles. Il n'avait pas bougé de place ; sa main droite était toujours tendue

et levée ; il la baissa, les yeux fixés sur l'homme, tandis que le cliquetis du métal contre l'os s'éteignait comme un murmure.

Le ululement de la sirène avait cessé sans qu'il s'en rendît compte ; puis il reprit et l'intervalle durant lequel il ne l'avait pas entendu semblait receler un danger terrible et furtif, comme si durant une angoissante minute, il s'était endormi à son poste devant l'ennemi. Il perça du regard le tourbillon des rayons lumineux et vit s'ouvrir une trappe sur le toit de gauche. Il se tint rigide, l'arme à la main, aux aguets, dans l'expectative. Si seulement l'homme pouvait ne pas l'apercevoir, une fois qu'il serait sur le toit ! Une tête apparut ; un blanc émergea de la trappe et se tint debout dans la neige.

Il recula ; quelqu'un rampait dans la soupente, juste sous ses pieds. Allait-il être coincé ? Issue de l'ouverture béante par laquelle s'était hissé l'homme qu'il avait frappé, une voix inquiète cria :

“Jerry !”

La voix lui parvint distinctement malgré la sirène et le fracas des voitures à incendie.

“Jerry !”

Maintenant la voix était un peu plus forte. C'était le compagnon de l'homme. Bigger se retourna vers le toit de gauche ; l'homme s'y trouvait toujours et décrivait des cercles avec sa torche. S'il voulait seulement se décider à partir ! Il fallait à tout prix qu'il s'éloigne de cette trappe. Si cet homme était venu pour chercher son compagnon et qu'il le découvrait étendu dans la neige, il hurlerait avant qu'il fût matériellement possible de le frapper. Il s'aplatit contre la cheminée, retenant son souffle. L'homme fit volte-face, se dirigea vers la trappe et s'y engagea. Il attendait le bruit que ferait la trappe en se refermant ; ce bruit lui parvint. À présent le toit était libre ! Il exhala une prière muette.

“Jerry !”

L'arme à la main, Bigger traversa le toit sur le ventre. Il gagna une petite élévation de brique à l'endroit où le parapet du toit plat rejoignait celui de l'autre toit. Il s'arrêta et regarda en arrière. L'orifice était toujours béant. S'il essayait de franchir le toit, l'homme sortirait-il de la trappe juste à temps pour l'apercevoir ? Il lui fallait risquer le coup. Il s'agrippa au parapet, se hissa dessus et demeura pendant un moment à plat ventre sur la glace, puis il se laissa couler de l'autre côté, en roulant sur lui-même. Il sentit de la neige sur son visage et dans ses yeux ; sa poitrine se souleva. Il rampa vers une autre cheminée et attendit ; il faisait si froid qu'il avait envie de se jeter dans la cheminée aux briques glacées afin de mettre un terme à son existence. De nouveau, il entendit la voix, cette fois très forte, insistante :

“Jerry !”

De derrière la cheminée, il risqua un œil. L'ouverture était toujours béante. Mais lorsqu'il entendit de nouveau la voix, il comprit que l'homme était sur le point d'émerger, car il distinguait le frémissement de sa voix comme s'il avait été à ses côtés.

“Jerry !”

Puis il vit apparaître le visage de l’homme ; il était collé à l’orifice comme un morceau de carton blanc et lorsque la voix retentit à nouveau, Bigger comprit qu’il avait aperçu son compagnon dans la neige.

“Jerry ! Mais dis donc !...”

Bigger leva son arme et attendit.

“Jerry...”

L’homme sortit du trou et se pencha sur son compagnon, puis il se précipita à l’intérieur en criant :

“Hé ! Hé !”

Oui ; l’homme allait répandre la nouvelle. Devait-il s’enfuir ? Pourquoi ne pas filer par la trappe d’un autre toit ? Non ! Il y aurait des gens dans les corridors et ils auraient peur ; ils pousseraient des cris en l’apercevant et on le pincerait. Ils seraient ravis de le livrer à la police et de mettre un terme à toute cette terreur. Il valait mieux courir vers des toits plus distants. Il se redressa ; puis, à l’instant précis où il allait s’élancer, il aperçut une tête dans l’orifice. Un autre homme en sortit et se pencha sur Jerry. Il était grand ; il se baissa sur le corps et parut poser sa main sur le visage de Jerry. Un autre vint le rejoindre. L’un des hommes braqua sa torche sur le corps de Jerry et Bigger en vit un se pencher et retourner le corps. La torche illumina le visage de Jerry. L’un des hommes courut jusqu’à l’extrême rebord du toit qui donnait sur la rue ; sa main se porta vers sa bouche et Bigger entendit un coup de sifflet bref et grêle. Le vacarme de la rue cessa ; la sirène s’arrêta ; mais les colonnes de lumière jaune tournoyaient toujours. Dans le silence de la soudaine accalmie, l’homme hurla :

“Cernez le pâté de maisons !”

Bigger entendit hurler en réponse :

“Vous avez trouvé des traces ?”

“J’ai cru qu’il est par ici !”

Un cri sauvage monta. Oui ; ils sentaient qu’ils brûlaient, à présent. Il entendit un autre coup de sifflet strident. Le calme revint, moins complet cette fois. Des cris de joie éperdue montaient dans l’atmosphère.

“Envoyez un brancard et une équipe !”

“Okay !”

L’homme fit demi-tour et retourna vers Jerry, étendu dans la neige. Bigger surprit des bribes de conversation :

“... Comment que c’est arrivé, à ton idée ?”

“M’a l’air d’avoir reçu un coup...”

“... Il est peut-être dans les parages...”

“Vite ! Jette un coup d’œil sur le toit !”

Il vit l’un des hommes se redresser et brandir une torche. Les rayons balayèrent le toit, l’éclairant comme en plein jour et il put voir que l’un des hommes tenait un revolver. Il lui fallait rejoindre d’autres toits avant que cet homme ou d’autres ne le trouvent. Ils se méfiaient et inspecteraient chaque

centimètre des toits de ces maisons. À quatre pattes, il rampa jusqu'au parapet voisin et se retourna ; l'homme était toujours debout, projetant sa torche en tous sens sur la neige. Bigger s'agrippa au parapet glacé, se hissa en s'aplatissant et roula par-dessus bord. Il ne pensait plus à présent à la force qui lui était nécessaire pour grimper et courir ; la peur d'être pris lui faisait oublier même le froid, oublier même qu'il n'avait plus de forces. Quelque chose en lui, issu des profondeurs de sa chair, de son sang, de sa moelle, le poussait à rassembler toute son énergie pour courir et pour s'esquiver dans un seul et unique but : Échapper à ces hommes à tout prix. Il rampait vers l'autre toit, dans la neige, à quatre pattes, lorsqu'il entendit l'homme qui hurlait ;

“Le voilà !”

Ces trois mots l'arrêtèrent ; toute la nuit il les avait attendus et lorsqu'ils vinrent il lui sembla que le ciel s'écrasait en silence sur lui. “À quoi bon courir ? Ne valait-il pas mieux s'arrêter, se dresser, lever les mains et se rendre ? Merde, non !” Il se remit à ramper.

“Arrêtez, là-bas !”

Un coup de feu retentit et siffla au-dessus de sa tête. Il se redressa et courut vers le parapet qu'il franchit d'un bond ; un deuxième bond le porta sur le parapet suivant. Il zigzaguait autour des cheminées afin de ne jamais rester assez longtemps exposé pour leur laisser le loisir de viser.

Il regarda plus loin et vit surgir des ténèbres quelque chose d'énorme, de rond et de blanc : une masse qui s'élevait directement de la neige du toit et qui se gonflait dans la nuit, illuminée par des lames jaunes et fureteuses. Bientôt, il ne lui serait pas possible de pousser plus loin, car il aurait atteint le point où le toit aboutissait au vide. Il se faufila entre les cheminées, glissant et dérapant sur la neige, l'esprit préoccupé de cette masse blanche et nébuleuse qu'il avait aperçue devant lui. Était-ce quelque chose qui pourrait lui servir ? Pourrait-il se hisser dessus ou derrière et les maintenir à distance ? Il tendait l'oreille tout en courant, s'attendant à ce qu'on lui tire dessus, mais il ne se produisait rien.

Devant le parapet il s'arrêta et se retourna : À la lueur sinistre des cinglantes lances de lumière, il aperçut un homme qui trébuchait dans la neige. Devait-il s'arrêter pour tirer ? Non ! D'un moment à l'autre, il en viendrait davantage et il ne ferait que perdre du temps. Il lui fallait trouver une cachette, une embuscade d'où il pourrait se défendre. Il courut vers un autre parapet, dépassant l'imposante masse blanche qui s'érigait à présent juste au-dessus de lui, puis il s'arrêta et cligna des yeux : très loin en bas, il y avait une mer de visages blancs et il se vit tomber, tourbillonner au sein de cet océan de haine bouillonnante. Il s'accrocha au parapet glacé en se disant que s'il avait couru plus vite, il serait tombé du toit, du troisième étage.

Il recula, tout étourdi. C'était la fin. Il n'y avait plus un seul toit où se réfugier. Il regarda ; l'homme approchait toujours. Bigger se redressa. La sirène n'avait jamais été si forte et les cris et les hurlements augmentaient sans cesse de volume. Oui ; ceux qui étaient dans la rue savaient que la police et les volontaires le cernaient sur les toits. Il se souvint du rapide coup d'œil

qu'il avait jeté sur la masse nébuleuse ; il leva les yeux. Juste au-dessus de lui, tout blanc de neige, il y avait un grand réservoir d'eau, au sommet plat et arrondi. Une échelle de fer, dont les minces échelons étaient revêtus de glace, brillait comme du néon dans le tourbillon des lames de lumière. Il s'y accrocha et grimpa. Il ne savait pas où il allait ; il savait seulement qu'il lui fallait se cacher.

Il atteignit le sommet du réservoir et trois balles rasèrent sa tête. Il se coucha sur le ventre, dans la neige. Il dominait toits et cheminées et voyait loin autour de lui. Tout près de là, un homme escaladait un parapet et plus loin, il y avait un petit groupe d'hommes aux visages blanchis et nettement mis en relief par les pinceaux de lumière. Des hommes sortaient de la trappe, au loin devant lui, il s'approchaient en se camouflant derrière les cheminées. Il leva son arme, mit en joue, visa, et tira ; les hommes s'arrêtèrent, mais aucun ne tomba. Manqué. Il tira encore. Personne ne tomba. Le groupe se dispersa et disparut derrière les parapets et les cheminées. Le bruit dans la rue monta comme un flux de joie étrange. Les coups de feu leur avaient sûrement fait croire qu'il était touché, capturé, ou mort.

Il vit un homme s'élancer à découvert en direction du réservoir d'eau ; Bigger tira de nouveau. L'homme se réfugia derrière une cheminée. Il l'avait manqué. Peut-être avait-il trop froid aux mains pour viser juste ? Peut-être ferait-il mieux d'attendre qu'ils se rapprochent ? Il détourna la tête juste à temps pour apercevoir un homme qui passait par-dessus le rebord du toit, du côté de la rue. L'homme escaladait une échelle qui avait été dressée au sol, contre le mur de l'immeuble. Il mit en joue, mais l'homme, échappant à son regard, était passé et avait disparu sous le réservoir.

Pourquoi ne réussissait-il pas à tirer droit et vite ? Il regarda devant lui et vit deux hommes courir sous le réservoir. Ils étaient trois sous le réservoir, maintenant. Ils le cernaient, mais s'ils voulaient le prendre, il leur faudrait s'exposer.

Un petit objet noir tomba dans la neige tout près de sa tête avec un sifflement, émettant une vapeur blanche, pareille à une plume emportée par le vent. Une grenade lacrymogène ! D'un geste de la main, il l'envoya rouler loin du réservoir. Elle fut suivie d'une autre qu'il rejeta également. Il fit de même pour les deux suivantes. Le vent qui s'était levé sur le lac soufflait avec violence. Il chassa le gaz de ses yeux et de ses narines. Il entendit un homme hurler :

“Arrêtez ! Le vent chasse le gaz ! Il rejette les grenades !”

Le tintamarre de la rue s'amplifia encore ; d'autres hommes émergèrent des trappes ouvrant sur la toiture. Il avait envie de tirer, mais se souvint qu'il ne lui restait plus que trois balles. Il tirerait lorsqu'ils seraient plus près et en garderait une pour lui-même. Ils ne l'auraient pas vivant.

“Descends de là, mon garçon !”

Il ne bougea point ; il attendait, couché, l'arme à la main. Puis, juste sous ses yeux, quatre doigts blancs s'accrochèrent au rebord glacé du réservoir

d'eau. Il serra les dents et frappa les doigts blancs avec la crosse de son revolver. Ils disparurent et il entendit un bruit sourd, tandis que le corps atterrissait sur le toit enneigé. À plat ventre, il attendit un nouvel assaut, mais il ne se passa rien.

“Inutile de te défendre, mon gars ! T'es pris ! Allons, descends !”

Il savait qu'ils avaient peur, et pourtant il savait que de toute manière ce serait bientôt fini : ils allaient le prendre ou l'abattre. Il fut étonné de ne pas avoir peur. Quelque part, au plus profond de lui-même, une fraction de sa pensée commençait à se détacher ; il se retirait derrière son rideau, son mur, et contemplait le spectacle avec de sombres regards de mépris. À présent, il était sorti de lui-même, il n'était plus qu'un spectateur ; il gisait sous un ciel hivernal éclairé de grands rayons de lumière tourbillonnante, écoutant des cris assoiffés et des hurlements avides. Il serra son arme, plein de défi, nullement effrayé.

“Dites-leur qu'ils se dépêchent avec le tuyau ! Le nègre est armé !”

Que voulaient-ils dire ? Il roula des yeux, cherchant une chose mouvante sur laquelle il pourrait tirer ; mais personne ne se montra. Il n'avait plus conscience de son corps ; il ne le sentait plus du tout. Il savait seulement qu'il était couché là, une arme à la main, entouré d'hommes qui voulaient le tuer. Puis il entendit un martèlement proche ; il regarda. Derrière une cheminée il vit s'ouvrir une trappe.

“Écoute bien, mon gars !” cria une voix éraillée. “On t'offre une dernière chance. Descends !”

Il demeura immobile. Qu'allait-il se passer ? Il savait qu'ils n'allaient pas tirer, car ils ne pouvaient pas le voir. Alors quoi ? Et tout en s'interrogeant, il sut ce que c'était : avec un furieux craquement un jet argenté s'élança sous les vives lumières, passa loin au-dessus de sa tête avec une force mauvaise et alla s'écraser sur le toit voisin dans un grondement assourdissant. Ils avaient actionné les lances à eau ; les pompiers s'étaient mis de la partie. Ils essayaient de le forcer à se découvrir. L'eau jaillissait de derrière la cheminée qui cachait la trappe ; mais jusqu'à présent l'eau ne l'avait pas touché. Au-dessus de lui, le jet torrentiel allait et venait en tous sens ; ils essayaient de le braquer sur lui. Et brusquement l'eau le heurta au côté comme un coup de bélier, lui coupant le souffle. Il ressentit dans les côtes une douleur qui s'étendit et l'absorba tout entier. L'eau cherchait à le repousser du toit du réservoir. Il s'agrippa furieusement, sentant ses forces faiblir. Sa poitrine se soulevait avec violence et sa souffrance était telle qu'il avait conscience qu'il lui faudrait bientôt lâcher prise sous l'incessant martèlement. Il se sentait gelé, frigorifié ; il avait l'impression que son sang tournait en glace. Il suffoquait, la bouche ouverte. C'est alors que les doigts qui tenaient le revolver desserrèrent leur étreinte ; il tenta de le ressaisir, mais s'aperçut qu'il ne pouvait plus. L'eau s'écarta de lui, le laissant épuisé, pantelant.

“Jette ton revolver, mon garçon !”

Il serra les dents. Telle une main géante, l'eau glaciale s'empara de

nouveau de son corps ; sa froideur l'enserrait comme l'étreinte d'un monstrueux boa constrictor. Ses bras lui faisaient mal. Il était derrière son rideau, à présent, et contemplait en spectateur son corps congelé sous l'effet de cette eau, balayé par des vents de glace. Puis le ruissellement s'éloigna de son corps.

“Jette ton revolver, mon garçon !”

Il se mit à trembler ; il lâcha tout à fait son arme. Eh bien, c'était la fin. Pourquoi ne venaient-ils pas le prendre ? Il s'accrocha aux rebords du réservoir, enfonçant les doigts dans la neige et la glace. Ses forces l'abandonnèrent. Il renonça. Il se retourna sur le dos et regarda faiblement le ciel, à travers le réseau mouvant de lumière. C'était fini. À présent, ils pouvaient le tuer. Pourquoi ne tiraient-ils pas ? Pourquoi ne venaient-ils pas le prendre ?

“Jette ton revolver, mon garçon !”

Ils voulaient son arme. Il ne l'avait pas. Il n'avait plus peur. Il n'avait plus assez de forces pour cela.

“Jette ton revolver, mon garçon !”

Oui ; prendre l'arme et leur tirer dessus, tirer jusqu'à la dernière balle. Lentement, il étendit la main et tenta de ramasser l'arme, mais ses doigts étaient trop raides. Quelque chose en lui se mit à rire, d'un rire amer et dur ; il riait de lui-même. Pourquoi ne venaient-ils pas le prendre ? Ils avaient peur. Il roulait des yeux, cherchant désespérément son arme. Puis, tandis qu'il la contemplait, le jet d'argent bouillonnant la heurta et l'envoya tourbillonner loin du réservoir ; elle disparut...

“Le voilà !”

“Descends, mon garçon ! Ton affaire est réglée !”

“Ne montez pas là-haut ! Des fois qu'il aurait un autre revolver !”

“Allons, descends, mon garçon !”

À présent, il n'était plus dans le coup. Il était trop faible, trop transi pour s'accrocher davantage au rebord du réservoir au sommet duquel il gisait, la bouche et les yeux grands ouverts, écoutant le vrombissement de l'eau au-dessus de lui. Puis l'eau le frappa de nouveau, au côté ; il sentit son corps glisser sur la couche traîtresse de glace et de neige. Il chercha encore à se cramponner, mais ce fut impossible. Son corps tournoya sur le parapet ; ses jambes battirent l'air. Puis il tomba. Il atterrit sur le toit, à plat ventre dans la neige, étourdi.

Il ouvrit les yeux et vit un cercle de visages blancs ; mais il n'était pas parmi eux ; réfugié derrière son rideau, son mur, il les considérait en spectateur. Il entendit des hommes qui parlaient ; leurs voix lui parvenaient de très loin.

“C'est bien lui !”

“Faites-le descendre dans la rue !”

“C'est grâce à l'eau qu'on l'a eu !”

“Il a l'air à moitié gelé !”

“C’est bon, descendez-le dans la rue !”

Il sentit que l’on traînait son corps sur la neige du toit. Puis on le souleva. On l’introduisit dans la trappe, par les pieds.

“Vous le tenez ?”

“Ouais. Laissez-le tomber !”

“Okay !”

Il tomba entre des mains brutales, dans le couloir obscur. Ils le traînaient par les pieds. Il ferma les yeux et sa tête ballotta durement sur des planches rugueuses. Ils le fourrèrent dans une dernière trappe et il comprit qu’il se trouvait à l’intérieur d’une maison, car il sentait de l’air chaud sur son visage. Ils l’avaient repris par les pieds et le traînaient le long du vestibule, sur un tapis lisse.

Il y eut un bref moment d’arrêt, puis ils repartirent et le traînèrent dans l’escalier ; sa tête heurtait les marches. Il replia ses bras trempés sous sa tête, pour se protéger ; mais bientôt les marches lui heurtèrent si fort les coudes et les bras que ses forces le quittèrent. Il s’abandonna, conscient seulement que sa tête heurtait douloureusement les marches. Il ferma les yeux et essaya de perdre connaissance. Mais le martèlement continuait dans son cerveau. Puis cela s’arrêta. Il était prêt de la rue ; il entendait les hurlements et les cris qui montaient vers lui comme le grondement de l’eau. À présent, il était dans la rue, on le traînait dans la neige. Ses pieds étaient maintenus en l’air par des poignes solides.

“À mort !”

“Lynchons-le !”

“Cet enfant de salaud de nègre !”

Ils lâchèrent ses pieds ; il était allongé dans la neige, à plat sur le dos. Autour de lui, le vacarme montait comme une marée. Il entrouvrit les yeux et vit une rangée menaçante de visages blancs.

“Tuez-le, ce gorille noir !”

Deux hommes lui écartèrent les bras, comme pour le crucifier ; ils mirent un pied sur chacun de ses poignets, les enfonçant profondément dans la neige. Ses yeux se fermèrent lentement et il fut absorbé par les ténèbres.

Troisième partie

LE DESTIN

À présent il n'y avait plus pour lui ni jour ni nuit ; il n'y avait qu'une longue étendue de temps, une longue étendue de temps qui était très brève ; et puis – la fin. À présent, il n'y avait personne au monde dont il eût peur, car il savait que la peur était inutile ; et il n'avait plus de haine pour personne, car il savait que la haine ne lui servirait de rien.

Bien qu'ils l'eussent transporté d'un commissariat de police à l'autre, bien qu'ils l'eussent menacé, persuadé, tyrannisé et injurié, il refusait obstinément de parler. La plupart du temps il demeurait assis, tête basse, à contempler le sol ; ou bien il s'étendait de tout son long sur le ventre, le visage enfoui dans le pli de son coude, comme il le faisait à présent, sur une couchette du commissariat de la 11^e rue, tandis qu'un pâle soleil de février dardait sur lui ses rayons obliques à travers les barreaux d'acier.

On lui apportait des aliments sur des plateaux et une heure plus tard, les plateaux étaient emportés, intacts. On lui donnait des paquets de cigarettes, mais ils demeuraient par terre fermés. Il refusait même l'eau qu'on lui donnait à boire. Il se contentait de demeurer couché ou assis, sans rien dire, sans remarquer ceux qui entraient ou sortaient de sa cellule. Lorsqu'ils voulaient le déplacer, ils le prenaient par le poignet et le conduisaient ; il n'offrait pas de résistance et marchait toujours en traînant les pieds, tête basse. Même lorsqu'on le saisissait au collet, son corps affaibli se prêtait aisément aux manipulations ; il regardait sans espoir ou sans ressentiment, ses yeux semblables à deux flaques paisibles d'encre noire dans son visage flasque. Personne ne l'avait vu à part les officiels et il n'avait demandé à voir personne. Pas une fois, durant les trois jours qui suivirent sa capture, l'image de ce qu'il avait fait ne lui était passée par l'esprit. Il avait relégué cette affaire tout au fond de lui, et elle gisait là, horrible et monstrueuse. Il n'était pas, à proprement parler, dans un état de stupeur, mais plutôt sous l'emprise d'une profonde résolution d'ordre physiologique qui lui dictait de ne réagir devant rien.

S'étant trouvé, à cause d'un meurtre non prémédité, dans une situation qui lui avait permis de déceler un ordre et une signification possibles dans ses rapports avec le monde environnant ; ayant accepté le fait qu'il était moralement coupable et responsable du meurtre parce que ce meurtre lui avait procuré, pour la première fois de sa vie, un sentiment de liberté ; ayant ressenti dans son cœur un obscur besoin de fraterniser avec son prochain et demandé l'argent de la rançon dans l'espoir d'assouvir ce besoin – ayant accompli tout cela et ayant échoué, il avait décidé de ne plus lutter. Par un acte suprême de sa volonté, émanant de l'essence de son être, il s'était

détourné de sa vie et de la longue file de conséquences désastreuses qui en était issue et considérait rêveusement le sombre visage des eaux vénérables sur lesquelles un esprit avait soufflé pour le créer, le sombre visage des eaux à partir desquelles il avait été primitivement conçu à l'image de l'homme, avec les besoins et les désirs obscurs des hommes ; et il éprouvait l'envie de retourner à ces eaux et de reposer au sein de l'éternité.

Et pourtant son désir de briser toute la foi qui était en lui reposait en soi sur un sentiment de foi. Ses sens lui dictaient que s'il était impossible de s'identifier aux hommes et aux femmes qui l'environnaient, il devait y avoir un moyen de s'identifier à quelque autre élément du monde des hommes au sein duquel il vivait. De cet état de renoncement surgissait en lui une nouvelle volonté de tuer. Mais cette fois, elle n'était pas braquée extérieurement, sur les autres, mais intérieurement, sur lui-même. Pourquoi ne pas tuer ce désir fantasque qui l'avait conduit à cette fin ? Il avait levé sa main et tué et il n'avait rien résolu, alors pourquoi ne pas faire l'inverse et tuer ce qui l'avait dupé ? Ce sentiment avait surgi de lui-même organiquement, automatiquement ; semblable à la coque pourrie d'une graine qui constitue l'humus d'où elle renaîtra plus tard.

Mais au fond de tout cela, et par-dessus tout, il y avait la peur de la mort devant laquelle il se trouvait nu et sans défense ; il lui fallait aller au-devant de sa fin, comme toute chose vivante sur cette terre. Et dans son attitude à l'égard de la mort, il y avait le fait déterminant qu'il était noir, inférieur, et méprisé. Passivement, il aspirait à une autre orbite entre les pôles de laquelle il lui serait possible de vivre encore ; à un mode de vie où se retrouverait cette tension de la haine et de l'amour qui était sienne. Au-dessus de lui, telles les étoiles d'un ciel de pleine lune, il y aurait une vaste configuration d'images et de symboles dont la magie et la puissance le soulèveraient et le feraient vivre si intensément qu'il en oublierait l'effroi d'être noir et inférieur, que même la mort n'aurait pas d'importance parce qu'elle serait une victoire. Ceci était nécessaire pour qu'il puisse de nouveau les regarder en face : il fallait à tout prix que naissent en lui une nouvelle fierté et une nouvelle humilité, humilité issue d'une identification neuve avec une partie du monde dans lequel il vivait ; cette identification devait être à la base d'un nouvel espoir qui lui tiendrait lieu de fierté et de dignité.

Mais peut-être cela n'arriverait-il jamais ; peut-être une pareille chose n'existait-elle pas pour lui ; peut-être lui faudrait-il rencontrer sa fin dans l'état où il était : engourdi, traqué, épuisé, avec, dans ses yeux, l'ombre du néant. Peut-être était-ce là tout ? Peut-être ces confuses suggestions, cette excitation, ce frémissement, cette ivresse – peut-être n'étaient-ils que de fausses lueurs qui ne menaient à rien. Peut-être avaient-ils raison de dire qu'une peau noire était une mauvaise chose, qu'elle recouvrait un animal simiesque. Peut-être avait-il simplement de la malchance, peut-être était-il marqué pour une fin sinistre, une plaisanterie obscène parmi un vacarme colossal de sirènes et de visages blancs et de fusées tourbillonnantes sous un

ciel glacial et velouté. Mais il lui était impossible de s'attarder sur cette impression ; ses sentiments ne l'avaient pas plutôt mené à cette conclusion que la conviction de l'existence d'une échappatoire subissait de nouveau en lui, forte, puissante et, dans sa condition présente, réprobatrice et paralysante.

Et puis un matin, un groupe d'hommes arriva, lui prit les poignets et le conduisit à la Morgue, dans une vaste pièce remplie de monde. Les yeux clignotants, il se détourna des lumières aveuglantes et entendit un vacarme assourdissant de voix surexcitées. La rangée compacte des visages blancs et la constante lueur des projecteurs des photographes augmenta sa stupeur, il regardait, l'air hébété. Désormais, l'indifférence ne saurait être un moyen de défense pour lui. Tout d'abord il crut que c'était le début du procès et s'apprêta à se replonger dans le néant de son rêve. Mais ce n'était pas une salle de tribunal. L'atmosphère eût été plus solennelle. Il éprouva une sensation analogue à celle qu'il avait éprouvée lorsque les reporters étaient arrivés dans le sous-sol des Dalton, le chapeau sur la tête, le cigare ou la cigarette au coin des lèvres, en posant des questions ; mais elle était bien plus intense à présent. Il y avait de l'ironie dans l'air, une ironie silencieuse et provocante. Ce n'était pas leur haine qui le fouettait ; c'était quelque chose de bien plus profond. Il se rendit compte que leur attitude à son égard avait dépassé le stade de la haine. Il discerna dans le son de leurs voix une certitude patiente ; il vit, posés sur lui, des regards empreints d'une calme conviction. Sans doute eût-il été incapable de le traduire en paroles, mais il les sentait non seulement résolus à le condamner à mort, mais décidés à ce que sa mort fût davantage qu'une punition ; il sentait qu'ils le considéraient comme un produit de ce monde noir qu'ils redoutaient et qu'ils voulaient mater à tout prix. L'attitude de la foule lui disait clairement qu'ils allaient utiliser sa mort comme un sanglant symbole de peur et la brandir aux yeux du monde noir. Et à cette idée, il sentait la révolte monter en lui. Il avait sombré jusqu'au point le plus bas qu'il fût possible d'atteindre avant de mourir, mais lorsqu'il sentit que sa vie était de nouveau menacée au point que sa mort n'allait être pour eux qu'un divertissement, qu'il allait devoir parcourir le chemin des ténèbres comme un lamentable pitre réduit à l'impuissance, il se rejeta dans l'action, ressuscité, prêt à la lutte.

Il essaya de remuer ses mains et s'aperçut qu'elles étaient reliées par des cercles de métal froid aux poignets blancs des policiers assis à ses côtés. Il se retourna ; il y avait un policier devant lui et un derrière. Il entendit un bref dé clic et ses mains furent libérées. Le murmure des voix s'amplifia et il se rendit compte que ses mouvements en étaient la cause. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur un visage blanc, légèrement levé. La peau de ce visage était comme tendue par l'angoisse et l'ovale blanc du visage était encadré de cheveux plus blancs encore. C'était Mme Dalton ; elle était assise et semblait attendre, ses frêles mains de cire croisées sur ses genoux. Et en regardant, Bigger se souvint de cet instant de terreur indicible durant lequel il était demeuré debout à côté du lit dans la pièce plongée dans les ténèbres bleues à

écouter son cœur battre contre ses côtes tandis que ses doigts sur l'oreiller comprimaient le visage de Mary pour l'empêcher de murmurer.

Assis à côté de Mme Dalton, M. Dalton ouvrait de grands yeux et fixait le vide. Il se tourna lentement et dévisagea Bigger, et Bigger baissa les yeux.

Il aperçut Jan : des cheveux blonds, des yeux bleus ; un visage décidé et plein de bonté qui le regardait bien en face. Et tout en revoyant la scène de la voiture, la honte l'envahit ; il sentit de nouveau la pression des doigts de Jan sur sa main. Et sa honte fit place à un furieux sentiment de culpabilité au souvenir de sa rencontre avec Jan sur le trottoir couvert de neige.

Il commençait à être las ; à mesure qu'il revenait à la vie, il prenait conscience de tout le poids de sa fatigue. Il jeta un coup d'œil sur ses vêtements ; ils étaient humides et fripés et les manches de sa veste étaient retroussées jusqu'au coude. Dans le creux de sa chemise ouverte, il entrevit sa peau noire. Soudain, il sentit une douleur lancinante aux doigts de sa main droite. Il avait deux ongles arrachés. Il n'arrivait pas à se rappeler comment c'était arrivé. Il essaya de remuer la langue et s'aperçut qu'elle était enflée. Ses lèvres étaient parcheminées et il avait une soif intense. Un vertige le prit. Lumières et visages se mirent lentement à tourner, comme un manège de foire. Il sombrait, traversant rapidement l'espace dans sa chute...

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était étendu sur un lit de camp. Un visage blanc se penchait sur lui. Il essaya de se soulever mais il fut repoussé.

“Hé, doucement, mon garçon. Tiens, bois ça.”

Un verre frôla ses lèvres. Fallait-il boire ? Mais cela ne changeait en rien les choses. Il avala un breuvage chaud ; c'était du lait. Lorsque le verre fut vide, il se coucha sur le dos et contempla le plafond blanc ; le souvenir de Bessie et du lait qu'elle lui avait fait chauffer s'empara fortement de lui. Puis la vision de sa mort lui revint et il ferma les yeux, s'efforçant d'oublier. Son ventre gargouillait ; il commençait à se sentir mieux. Il entendit un bourdonnement de voix. Il agrippa le bord du lit et s'assit.

“Alors, comment te sens-tu, mon garçon ?”

“Hein ?” grogna-t-il. C'était la première fois qu'il parlait depuis qu'ils l'avaient capturé.

“Comment te sens-tu ?”

Il ferma les yeux et détourna la tête, avec le sentiment qu'ils étaient blancs et qu'il était noir, qu'ils étaient ses ravisseurs et lui leur prisonnier.

“Il reprend connaissance.”

“Ouais. Il a dû se faire malmené par la foule.”

“Dis donc, petit gars ! Tu veux manger quelque chose ?”

Il ne répondit pas.

“Allez lui chercher quéqu' chose. Il n'sait pas c'qu'il veut.”

“Recouche-toi, mon garçon. Va falloir que tu retournes à l'interrogatoire cet après-midi.”

Il sentit leurs mains le repousser sur le lit. La porte se ferma ; il regarda autour de lui. Il était seul. La pièce était silencieuse. Il était retombé dans le

monde des hommes. Il n'avait rien fait pour cela ; c'était arrivé, voilà tout. Il était ballotté en tous sens par un flux de forces étranges qu'il ne parvenait pas à comprendre. Ce n'était pas pour sauver sa vie qu'il était sorti de son monde intérieur, ce qu'ils allaient lui faire lui était indifférent. Ils pouvaient le jeter à l'instant même sur la chaise électrique, il s'en moquait pas mal. Mais il voulait sauver sa dignité. Il ne voulait pas leur servir de divertissement. S'ils l'avaient tué cette nuit où ils l'avaient traîné dans l'escalier, leur force supérieure à la sienne eût été responsable de cet acte. Mais là il sentait qu'ils n'avaient aucun droit de rester assis à le regarder, de se servir de lui pour des fins personnelles.

La porte s'ouvrit et un agent lui apporta un plateau avec des aliments qu'il posa près de lui sur une chaise, puis il sortit. Il y avait un bifteck, des frites et du café. Avec précaution il coupa un morceau de viande et le porta à sa bouche. Elle avait si bon goût qu'il essaya de l'avalier avant même de l'avoir mâchée. Il s'assit au bord du lit et avança la chaise de façon à pouvoir atteindre ses aliments. Il mangeait si vite qu'il en avait mal aux mâchoires. Il s'arrêta et garda les aliments dans sa bouche, sentant ses glandes les enrober de leurs sécrétions. Lorsqu'il eut terminé, il alluma une cigarette, s'étendit sur son lit et ferma les yeux. Il sombra dans un sommeil tourmenté.

Puis brusquement, il se mit sur son séant. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu le journal. Que disaient-ils à présent ? Il se leva ; il vacillait, la pièce tanguait. Il était encore faible et étourdi.

Il s'appuya contre le mur et se dirigea lentement vers la porte. Prudemment, il tourna le bouton. La porte s'ouvrit et il aperçut la tête d'un policeman.

“Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?”

Il vit un gros revolver pendu à la hanche de l'homme. Le policier le prit par le poignet et le ramena vers son lit.

“Là ; t'énerve pas.”

“Je voudrais un journal”, dit-il.

“Hein ? Un journal ?”

“Je voudrais lire un journal.”

“Attends une minute. Je vais voir.”

Le policier sortit et revint bientôt avec une brassée de journaux.

“Tiens, mon garçon. On parle de toi dans tous.”

Il ne prit les journaux que lorsque l'homme eut quitté la pièce. Puis il étala la *Tribune* et vit : LE NÈGRE SADIQUE S'ÉVANOUIT DURANT L'ENQUÊTE. Alors, il comprit ; on l'avait mené à l'enquête. Il s'était évanoui et ils l'avaient conduit ici. Il lut :

“Accablé à la vue de ses accusateurs, Bigger Thomas, le criminel sadique noir, s'est dramatiquement évanoui ce matin au cours de l'enquête judiciaire du meurtre de Mary Dalton, la fille du milliardaire de Chicago.

“Sortant pour la première fois de sa stupeur depuis sa capture dans la nuit de lundi, le tueur noir se recroquevillait sur sa chaise, l'air terrifié, cependant

que des centaines de personnes essayaient de l'apercevoir.

"Il ressemble à un orang-outang", s'est écriée une jeune blanche horrifiée qui regardait emporter le tueur noir sur une civière après son évanouissement.

"Bien que le corps du tueur noir ne paraisse pas spécialement trapu, il donne une impression de force anormale. Il mesure environ un mètre soixante-quinze et sa peau est extrêmement foncée. Sa mâchoire inférieure est anormalement développée et rappelle celle des animaux de la jungle.

"Il a de longs bras qui lui pendent mollement jusqu'aux genoux. Il est facile d'imaginer comment cet homme, sous l'empire d'une obnubilante passion sexuelle, a maîtrisé la pauvre petite Mary Dalton, l'a violée, assassinée, décapitée, puis a fourré son corps dans le calorifère chauffé à blanc pour faire disparaître les traces de son crime.

"Il a de formidables épaules, très musclées, et se replie sur lui-même comme s'il s'apprêtait à vous bondir dessus. Il contemple le monde par en dessous avec un étrange et maussade regard, comme s'il voulait défier quiconque d'éprouver pour lui la moindre compassion.

"Dans l'ensemble, on a l'impression de se trouver devant un animal, un être n'ayant jamais subi les influences émollissantes de la civilisation moderne. Dans son langage comme dans ses attitudes, il n'offre pas le moindre trait commun avec le petit négro du sud, inoffensif, charmant, candide et souriant, si cher au cœur du peuple américain.

"Dès que le tueur fit son apparition à l'enquête, on entendit crier : "Lynchez-le ! À mort !"

"Mais la brute noire paraissait se désintéresser de son sort, comme s'il ne redoutait ni les enquêtes, ni les procès, ni même la grandissante certitude de la chaise électrique. Il s'est comporté comme s'il appartenait à un spécimen révolu de l'espèce humaine. Il paraissait déplacé dans la civilisation de l'homme blanc.

"Un gradé de la police, Irlandais d'origine, a fait la remarque suivante : "Je suis persuadé, a-t-il dit avec conviction, que pour des individus de cette espèce la mort est le seul remède possible."

"Durant trois jours, le négro a refusé toute nourriture. La police pense qu'il essaie de se laisser mourir de faim pour éviter la chaise électrique ou pour tenter d'attendrir le public.

"Hier, nous est parvenu un rapport en provenance de Jackson, Mississippi, concernant l'enfance de Bigger Thomas dans cette ville, rapport rédigé par Edward Robertson, rédacteur en chef du *Jackson Daily Star*. Voici le texte de son télégramme :

"Thomas est né dans une famille de négres pauvres, d'une espèce indolente, anormale. Il a été élevé ici et les gens du pays le considèrent comme un surnois, un menteur et un voleur incorrigible. Seule son extrême jeunesse a pu lui éviter le boulet des bagnards.

"L'expérience que nous avons ici à Dixie de ce type de négro dévoyé, nous a démontré que seule la peine de mort, infligée en public et avec une mise en

scène dramatique, peut avoir une influence sur la mentalité particulière de ces individus. Si le nègre Thomas avait vécu au Mississippi et commis un crime de cette espèce, aucune force au monde ne l'eût sauvé d'une mort infligée par les habitants indignés.

"Il est de mon devoir de vous informer que l'opinion générale ici est que Thomas, en dépit de la teinte foncée de sa peau, doit avoir une très faible dose de sang blanc dans les veines, mélange qui engendre communément des criminels incorrigibles.

"Ici dans l'État de Dixie, nous tenons les nègres à distance et nous leur faisons savoir qu'il n'est pas question pour eux de rester en vie s'ils se permettent de toucher une blanche, même s'il s'agit d'une femme de mœurs légères.

"Lorsque les nègres deviennent irritables sous le prétexte d'injustices imaginaires, rien ne les ramène plus vite au sens des réalités que l'action immédiate des habitants se chargeant eux-mêmes d'infliger à titre d'exemple, un sort mérité à un agitateur noir.

"Des crimes du type de celui commis par Bigger Thomas pourraient diminuer en nombre si l'on isolait les nègres dans certains jardins, terrains de jeux, cafés et moyens de transports. Cette séparation s'impose dans le domaine résidentiel. En isolant les noirs du contact des blanches, on diminue leurs possibilités d'agression.

"Nous autres gens du Sud nous pensons que le Nord encourage les nègres à s'instruire et à assimiler des notions trop compliquées pour leur organisme ; le résultat, c'est que les nègres du Nord sont la plupart du temps plus malheureux et plus inquiets que ceux du Sud. Si l'on maintenait le principe des écoles séparées, il serait relativement facile de limiter l'instruction des nègres en réglementant l'affectation des sommes d'argent destinées à leur éducation par le moyen des corps législatifs des villes, des comtés et de l'État.

"Un autre moyen psychologique de les isoler consisterait à leur inculquer certains principes, notamment l'obligation de marquer de la déférence à l'égard de la personne blanche avec laquelle ils se trouvent en contact. Ceci s'obtient en réglementant leur conversation et leurs agissements. Nous avons trouvé que la solution de ce problème était grandement facilitée par l'élément de peur constante que nous faisons intervenir dans nos agissements à l'égard des noirs."

Il abaissa le journal ; il ne pouvait plus continuer. Oui, bien sûr, ils allaient le tuer ; mais pas avant de s'être livrés à ce petit jeu à ses dépens. Il demeurait étrangement calme ; il essayait de prendre une décision ; il ne cherchait pas à raisonner mais à sentir. Devait-il se retirer derrière son mur ? *Pourrait-il* seulement y retourner, à présent ? Il sentit que c'était impossible. Mais l'effort qu'il se préparait à faire n'aurait-il pas les mêmes résultats que les précédents ? À quoi bon continuer et s'attirer des haines nouvelles ? Il s'étendit sur le lit, en proie à des sensations identiques à celles qu'il avait éprouvées la nuit où ses doigts s'étaient accrochés aux rebords gelés du

réservoir d'eau, à la lueur des projecteurs, sachant que des hommes étaient accroupis juste en dessous de lui avec des armes et du gaz lacrymogène, les oreilles pleines des hurlements des sirènes et des vociférations issues de dix mille gosiers assoiffés de sang...

Vaincu par la torpeur, il ferma les yeux ; puis les rouvrit brusquement. La porte s'ouvrit et il aperçut un visage noir. Qui était-ce ? Un homme de haute taille, élégamment vêtu, s'avança vers lui. Bigger se redressa et s'appuya sur son coude. L'homme vint jusqu'à lui, tendit une main sombre et toucha celle de Bigger.

“Mon pauvre petit ! Que le Seigneur ait pitié de toi.”

Il regarda fixement le complet noir de l'homme et se souvint de lui ; c'était le Révérend Père Hammond, le pasteur de la paroisse de sa mère. Et tout de suite, il fut sur ses gardes. Il se raidit et s'efforça d'annihiler toutes ses sensations. Il redoutait que le prédicateur n'éveille en lui des remords. Il avait envie de lui dire de s'en aller ; mais dans sa pensée, cet homme était tellement lié à sa mère et aux idées qu'elle préconisait, qu'il était incapable de parler. Il sentait qu'il ne pouvait différencier ce que cet homme évoquait en lui de ce qu'il venait de lire dans les journaux ; l'amour de ceux de sa race et la haine des autres lui procuraient le même sentiment de culpabilité.

“Comment que tu te sens, mon garçon ?” interrogea l'homme. Voyant qu'il ne répondait pas, il se hâta d'enchaîner. “Ta mère m'a demandé de venir te voir. Elle veut venir, elle aussi.”

Le prédicateur s'agenouilla sur le sol cimenté et ferma les yeux. Bigger serra les dents et raidit ses muscles ; il savait ce qui allait suivre.

“Seigneur Jésus, détourne tes yeux et regarde dans le cœur de ce pauvre pécheur ! Tu as dit que la miséricorde serait toujours Tienne et que si on l'implorait à genoux Tu la verserais dans nos cœurs jusqu'à ce qu'ils débordent ! Nous Te demandons aujourd'hui de nous accorder Ta grâce, Ô Seigneur ! Verse-la pour ce pauvre garçon qui a péché et qui en a grand besoin ! Et si ses péchés sont écarlates, lave-les, Seigneur, et rends-le blanc comme neige. Pardonne-lui tout ce qu'il a fait, Seigneur ! Que la lumière de Ton Amour le guide dans ces jours sombres ! Soutiens ceux qui essaient de l'aider, Seigneur ! Pénètre dans leurs cœurs et insuffle la pitié à leurs âmes ! Nous Te le demandons au nom de Ton fils Jésus qui est mort sur la croix en nous donnant Ton amour miséricordieux ! Amen...”

Bigger regardait fixement le mur blanc devant lui tandis que les paroles du prédicateur s'enregistraient automatiquement dans sa conscience. Sans écouter, il en connaissait la signification ; c'était la voix familière de sa mère disant la souffrance d'espoir, l'amour dans l'au-delà. Et il la haïssait parce qu'elle lui donnait le sentiment d'être condamné et coupable comme la voix de ceux qui le haïssaient.

“Mon fils...”

Bigger regarda le prédicateur et détourna les yeux.

“Oublie tout pour ne penser qu'à ton âme, mon fils. Chasse de ta pensée

tout ce qui n'est pas la vie éternelle. Oublie tout ce qu'ont dit les journaux. Oublie qu'tu es noir. Dieu voit plus profondément que ta peau. Il voit dans ton âme, mon fils. Il regarde la seule partie de toi qui est Sienne. Il veut que tu ailles à Lui et Il t'aime. Donne-toi à Lui, mon fils. Écoute, je vais t'dire pou'quoi je suis venu ici ; je vais t'raconter une histoi' qui va te réjouir le cœur..."

Bigger demeurait très tranquille ; il écoutait sans écouter. Si quelqu'un lui avait demandé par la suite de répéter les mots du pasteur, il en eût été incapable. Mais il sentait et comprenait leur signification. Tandis que le pasteur parlait, un vaste vide silencieux et noir s'ouvrait devant lui et les images évoquées par le pasteur voguaient au sein de ce vide et prenaient des proportions imposantes ; images familières que sa mère lui avait dispensées lorsque, enfant, il s'asseyait sur ses genoux ; images qui, tour à tour, éveillaient des impulsions depuis longtemps endormies, des impulsions qu'il avait refoulées et tenté de chasser de son existence. C'étaient ces images qui lui avaient autrefois montré des raisons de vivre, lui avaient expliqué le monde. À présent, elles s'étaient devant ses yeux, s'emparaient de ses émotions, l'envoûtaient par leur charme fait de stupeur et d'effroi.

... "une étendue interminable d'eaux profondes et murmurantes sur laquelle se déployaient les ténèbres et il n'y avait nulle forme, nul soleil, nulle étoile, nulle terre et une voix sortit des ténèbres et des eaux dociles et lentement une gigantesque boule tournante émergea et la voix dit *que la lumière soit* et la lumière fut et c'était une bonne lumière et la voix dit *que le ciel soit* et les eaux s'ouvrirent et il y eut un vaste espace au-dessus des eaux et des nuages s'y formèrent et comme un écho la voix résonna au loin et dit *que la terre soit* et avec un bruit de tonnerre les eaux refluerent, dévoilant des pics montagneux et il y avait des vallées et des rivières et la voix nomma *terre* le sol asséché et *mers* les eaux, et la terre porta de l'herbe et des arbres et des fleurs qui donnèrent des graines, lesquelles tombèrent dans la terre pour renaître et la terre fut illuminée par un million d'étoiles et pour le jour il y avait le soleil et pour la nuit il y avait la lune et il y eut des jours et des semaines et des mois et des années et la voix sortit du crépuscule et des créatures vivantes sortirent des eaux immenses, des baleines et toutes sortes de créatures vivantes et rampantes sur la terre, il y eut des bêtes et du bétail et la voix dit *je fais l'homme à mon image* et de la terre poussièreuse un homme surgit au soleil du jour et après lui une femme surgit au clair de lune et ils vécurent comme une seule chair et il n'y avait pas de Souffrance pas de Désir pas de Temps pas de Mort et la Vie était comme les fleurs écloses alentour dans le jardin de la terre et une voix sortit des nuages qui leur dit *ne mangez pas les fruits de l'arbre au centre du jardin, n'y touchez pas non plus, sinon vous mourrez...*"

Le bourdonnement de la voix du prédicateur s'éteignit. Bigger le regarda du coin de l'œil. Le visage du prédicateur était noir, triste et sincère, et lui inspirait un sentiment de culpabilité plus aigu encore que celui qu'avait

suscité en lui le meurtre de Mary. Il avait tué au plus profond de lui-même le portrait obsédant de la vie décrite par l'homme de Dieu, avant même d'avoir assassiné Mary ; cela avait été son premier meurtre. Et voici que le prédicateur venait l'agiter devant ses yeux comme un fantôme nocturne, éveillant en lui un sentiment d'exclusion, froid comme un bloc de glace. Pourquoi fallait-il qu'elle revienne le tourmenter, cette chose sur le visage de laquelle il avait plaqué un oreiller de crainte et de haine afin de l'étouffer ? Aux yeux de ceux qui voulaient le tuer, il n'était pas un être humain, il ne figurait pas dans ce tableau de la Création ; et c'est pourquoi il l'avait supprimée. Afin de vivre, il s'était créé un monde nouveau, et c'est pour cela qu'il allait mourir.

De nouveau les mots du prédicateur s'infiltrèrent dans le monde de sa sensibilité.

“Et sais-tu ce que c'était que cet arb', mon fils ? C'était l'arb' de la Connaissance. Ça lui suffisait pas à l'homme d'ê't' fait à l'image de Dieu, il a voulu savoir *pourquoi*. Et tout c'que Dieu lui demandait, c'était de s'épanouir comme les fleurs des champs, et viv' comme les petits enfants. L'homme a voulu savoir pourquoi il était tombé de la lumière dans les ténèb', de l'amour à la damnation, de la félicité à l'infamie. Et Dieu les a expulsés du Jardin et a dit à l'homme qu'il lui faudrait gagner son pain à la sueur de son front et a dit à la femme qu'elle enfanterait dans la douleur. Le monde s'est tourné contre eux et ils ont dû lutter pour viv'...”

... “L'homme et la femme marchaient parmi les arbres, envahis de crainte, cachant leur nudité, et derrière eux, très haut dans le crépuscule sur le fond de nuages un ange brandissant un glaive de feu les chassait du Jardin dans une nuit vengeresse, une nuit de vent glacial et de larmes et de douleur et de mort et l'homme et la femme prirent leurs aliments et les brûlèrent afin que la fumée montant au ciel invoque leur pardon...”

“Depuis des milliers d'années, mon fils, nous implorons Dieu de nous délivrer de cette malédiction. Dieu a entendu nos prières et a dit qu'il nous montrerait le chemin du repentir. Son Fils Jésus est descendu sur terre, Jésus s'est fait homme de chair et de sang, et il a vécu et il est mort en nous montrant la voie. Jésus a laissé les hommes le crucifier : mais Sa mort était une victoire. Il nous a montré que de viv' dans ce monde, c'était ê't' crucifié par lui. Ce monde-ci n'est pas not' demeure. La vie est une crucifixion de tous les jours. Il n'y a qu'un seul chemin de salut, mon fils, et c'est celui que Jésus nous a montré, le chemin de l'Amour et du Pardon. Sois comme Jésus. Ne résiste pas. Remercie Dieu d'avoir choisi pour toi ce moyen de retourner à Lui. C'est l'Amour qui doit te sauver, mon fils. Il faut que tu croies que Dieu accorde la vie éternelle pour l'Amour de Jésus. Mon fils, regarde-moi...”

La tête dans les mains, Bigger ne bougeait pas.

“Mon fils, promets-moi d'oublier toute colère et toute haine assez longtemps pour laisser l'Amour divin pénétrer dans ton cœur.”

Bigger resta silencieux.

“Promets-moi seulement d’essayer, mon fils.”

Bigger sentit que si le pasteur insistait, il allait bondir et lui taper dessus. Comment croire en cette chose qu’il avait tuée ? Il était coupable. Le pasteur se leva, poussa un soupir, et tira de sa poche une petite croix de bois munie d’une chaîne.

“Écoute, mon fils. Je tiens dans mes mains une croix de bois taillée dans un arb’. L’arb’ c’est le Monde, mon fils. Et sur cet arb’ est cloué un homme qui souffre. C’est cela la vie, mon fils. La souffrance. Comment peux-tu hésiter une seconde à croire en la parole de Dieu, quand je tiens devant tes yeux la seule chose qui donne un sens à ton existence ? Attends, regarde cette croix, mon fils, et laisse-toi gagner par la foi...”

Ils demeurèrent silencieux. La croix de bois pendait sur la peau noire de Bigger. Il sentait les paroles du pasteur, il sentait que la vie c’était de la chair clouée sur le monde, une âme ardente prisonnière des jours terrestres.

Il leva les yeux au bruit que fit la serrure. La porte s’ouvrit et la silhouette de Jan s’y encadra, hésitante. Bigger bondit, galvanisé par la peur. Le prédicateur se leva également, il recula d’un pas, s’inclina et dit :

“Bonjour, m’sieur.”

Bigger se demandait ce que Jan pouvait bien vouloir, à présent. N’était-il pas prisonnier, sur le point d’être jugé ? Jan ne tenait-il pas sa vengeance ? Bigger se raidit et vit Jan s’avancer au centre de la cellule et s’arrêter devant lui. Puis il se rendit compte tout à coup qu’il n’avait nul besoin de rester debout. Maintenant qu’il était en prison, Jan ne le frapperait pas. Il s’assit et baissa la tête ; la pièce était tranquille, tellement silencieuse que Bigger entendait clairement la respiration des deux hommes. Le blanc qu’il avait tenté de faire accuser à sa place se tenait devant lui et il demeurait assis, dans l’attente d’une explosion de fureur. Eh bien, pourquoi ne parlait-il pas ? Il leva les yeux ; Jan le dévisageait. Son regard se déroba. Mais le visage de Jan n’était pas fâché. Si Jan n’était pas fâché, que venait-il chercher ? Il le regarda de nouveau et vit les lèvres de Jan remuer, mais aucun son n’en sortit. Et quand finalement Jan parla, il le fit à voix basse avec de longues pauses entre les phrases ; Bigger avait l’impression d’écouter un monologue.

“Bigger, je ne trouverai peut-être pas les mots qu’il faudrait pour te dire ce que j’ai à te dire, mais je vais essayer... Pour moi, cette histoire a été un choc terrible. Il m’a fallu t... t... toute la semaine pour m’en remettre. On m’a mis en prison et j’avais beau me casser la tête, je n’arrivais pas à comprendre ce qui se passait... Je... je... je n’veux pas te tourmenter, Bigger. Je sais que tu l’es suffisamment. Mais il y a quelque chose que je tiens à te dire... Tu n’as pas besoin de me parler si tu ne veux pas, Bigger. Je crois savoir un peu ce qui se passe en toi en ce moment. Je ne suis pas stupide, Bigger ; je suis capable de comprendre, malgré que je n’aie pas eu l’air de comprendre, l’autre soir...” Jan s’interrompit, avala sa salive et alluma une cigarette. “Toujours est-il que tu m’as fichu une sacrée secousse... maintenant je comprends. J’étais un peu aveugle. Alors je... je voulais simplement te voir pour te dire que je ne t’en

veux pas... Je ne t'en veux pas et je voudrais que tu me permettes de t'aider. Je ne t'en veux pas d'avoir essayé de me coller cette affaire sur le dos... Peut-être avais-tu de bonnes raisons pour le faire... je n'en sais rien. Et peut-être, dans un certain sens, est-ce moi qui suis le vrai coupable..." Jan s'interrompit de nouveau, tira une longue bouffée de sa cigarette, rejeta lentement la fumée et se mordit nerveusement les lèvres. "Bigger, je n'ai jamais rien fait contre toi ou contre les tiens. Mais je suis un blanc et ce serait trop te demander de ne pas me haïr, alors que tous les blancs que tu vois te haïssent, toi. Je... je sais que mon... mon visage ressemble au leur, même si je ne sens pas comme eux. Mais je n'avais pas idée que nous étions tellement loin l'un de l'autre avant l'autre soir... Je comprends maintenant que tu m'aies menacé d'un revolver quand je t'ai attendu devant cette maison pour te parler. C'était la seule chose que tu pouvais faire ; mais je ne savais pas que la seule vue de mon visage blanc te donnait un sentiment de culpabilité, te condamnait..." Les lèvres de Jan restèrent entrouvertes mais aucun son n'en sortit plus ; son regard scrutait les recoins de la cellule.

Bigger resta silencieux, avec le sentiment qu'il se trouvait sur une grande roue aveugle actionnée par les rafales désordonnées d'un vent furieux. Le pasteur s'avança.

"Vous êtes m'sieur Erlone ?"

"Oui", fit Jan, se retournant.

"C'est rudement bien, c'que vous venez de dire là, m'sieur. Si quelqu'un a besoin d'aide, c'est bien ce pauvre garçon. J'suis le Révérend Hammond..."

Bigger vit Jan et le prédicateur échanger une poignée de main.

"Bien que cette histoire m'ait fait beaucoup de peine, cela m'a appris quelque chose", dit Jan s'asseyant et se tournant vers Bigger. "Cela m'a appris à mieux connaître les hommes, à voir plus profondément en eux. Cela m'a montré les choses que je connaissais, mais que j'avais oubliées... J'y ai perdu, mais j'y ai gagné, en même temps..." Jan tira machinalement sur sa cravate, et la pièce se tut, attendant qu'il poursuivît. "J'ai appris que tu peux à bon droit me haïr, Bigger. Je vois bien maintenant que tu ne pouvais pas faire autre chose ; c'était tout ce qui t'était laissé. Mais vois-tu, Bigger, à partir du moment où je dis que tu as le droit de me haïr, alors cela doit changer un peu les choses, tu ne crois pas ? Depuis ma sortie de prison, je n'arrête pas de réfléchir à cela, et je me dis que c'est moi qui devrais être en prison pour meurtre, à ta place. Mais ce n'est pas possible, Bigger. Je ne peux pas payer pour ce que cent millions d'hommes ont fait." Jan se pencha en avant et ses yeux fixèrent le sol. "Je ne viens pas te faire des avances, Bigger. Je ne suis pas venu ici pour me lamenter sur ton sort. Tu n'es probablement pas tellement plus à plaindre que tous ceux qui sont empêtrés comme moi dans les complications de ce monde. Je suis là parce que je veux tâcher d'être à la hauteur de ces idées qui me sont venues. Et ce n'est pas facile, Bigger. Cette fille que tu as tuée, je... je l'aimais. J'... j'aimais..." Sa voix se brisa et Bigger vit ses lèvres trembler. "J'étais en prison, rongé de chagrin en pensant

à Mary, et alors je me suis mis à penser à tous les noirs qui ont été tués, à tous les noirs qui se sont rongés de chagrin quand on leur a enlevé les leurs durant l'esclavage et depuis l'esclavage. Je me suis dit que s'ils avaient été capables de supporter une chose pareille, moi aussi je devais en être capable." Jan écrasa sa cigarette du bout de son soulier. "Tout d'abord, j'ai cru que tout ça était une histoire montée contre moi par le vieux Dalton et j'ai voulu le tuer. Et quand j'ai appris que c'était toi qui avais fait le coup, c'est toi que j'ai eu envie de tuer. Et alors j'ai pesé les choses. Je me suis rendu compte que si je tuais, il n'y avait pas de raison pour que cet état de choses cesse jamais. Je me suis dit : Je vais l'aider, ce gars-là, s'il veut bien me laisser faire."

"Que le Seigneur vous bénisse, mon fils", dit le pasteur.

Jan alluma une autre cigarette et en offrit une à Bigger ; mais Bigger refusa ; il avait toujours ses mains croisées devant lui et contemplait fixement le sol. Les mots de Jan étaient étranges ; jamais auparavant il n'avait entendu pareil langage. Le sens des paroles de Jan était si neuf pour lui qu'il ne provoquait en lui aucune réaction ; alors il resta assis, immobile, le regard fixe ; il était tellement surpris qu'il n'osait pas regarder Jan.

"Laisse-moi être avec toi, Bigger", reprit Jan. "Je peux combattre à tes côtés, poursuivre avec toi la lutte que tu as commencée. Je peux venir à toi du camp des blancs et me planter à tes côtés. Écoute-moi, j'ai un ami, un avocat. Il s'appelle Max. Il sait de quoi il retourne et voudrait t'aider. Tu ne veux pas lui parler ?"

Bigger comprit que Jan ne le tenait pas pour coupable.

Était-ce un piège ? Il regarda Jan et vit un visage blanc mais un visage honnête. Le blanc avait foi en lui, mais à peine s'en fut-il rendu compte qu'il se sentit de nouveau coupable ; cette fois d'une autre façon. Brusquement, ce blanc était venu à lui, avait écarté le rideau et pénétré dans la chambre de sa vie. Jan lui avait fait une déclaration d'amitié qui lui vaudrait la haine des autres blancs : une parcelle de rocher blanc s'était détachée de cette formidable montagne de haine blanche et avait roulé tout le long de la pente pour s'arrêter à ses pieds. Le verbe s'était fait chair. Pour la première fois de sa vie un blanc s'était révélé à ses yeux un être humain. Bourrelé de remords, il se rendait à l'évidence : Jan était humain, et il avait tué ce que cet homme aimait, il lui avait fait du mal. Il vit Jan comme si ses yeux venaient de subir une opération ou qu'on eût arraché du visage de Jan un masque déformant.

Bigger tressaillit nerveusement ; la main du prédicateur se posa sur son épaule.

"C'est pas que j'veuille me mêler de c'qu'est pas mes affaires, m'sieur", intervint le pasteur d'un ton de militant de la Foi, mais déférent, "mais ça n'avancera à rien de mêler le communisme à cette histoire, m'sieur. Je respecte énormément vos sentiments, m'sieur, mais c'que vous voulez faire là ne peut que déchaîner encore plus de haine de part et d'aut' ! Ce garçon n'a besoin que d'une chose, c'est d'être éclairé..."

"Mais il faut qu'il lutte pour sa vie", dit Jan.

“J’suis avec vous quand vous voulez changer le cœur des hommes”, répliqua le pasteur, “mais j’peux pas vous suiv’ quand vous voulez déchaîner encore plus de haine...”

Le regard de Bigger, déconcerté, allait de l’un à l’autre...

“Comment diable allez-vous changer le cœur des hommes quand les journaux n’arrêtent pas d’attiser la haine qui est au fond d’eux ?” demanda Jan.

“Dieu peut les changer !” dit le pasteur avec ferveur.

Jan se tourna vers Bigger.

“Tu ne veux pas laisser mon ami s’occuper de toi, Bigger ?”

Les yeux de Bigger firent le tour de la pièce, comme s’il cherchait un moyen de s’enfuir. Que pouvait-il dire ? Il était coupable.

“Oubliez-moi”, marmonna-t-il.

“Je ne peux pas”, dit Jan.

“Pour moi, c’est fini”, dit Bigger.

“Tu ne crois donc pas en toi-même ?”

“Non”, lâcha Bigger dans un souffle.

“Tu as cru suffisamment pour tuer. Tu as pensé que tu liquidais quelque chose, sans cela tu n’aurais pas tué”, dit Jan.

Bigger le regarda sans répondre. Cet homme croyait-il à ce point en lui ?

Jan se dirigea vers la porte. Un policeman l’ouvrit de l’extérieur. Bouche bée, Bigger demeurait assis, cherchant à pressentir ce qui résulterait pour lui de tout cela. Il aperçut dans l’ouverture de la porte une tête d’homme, une tête étrange et blanche aux cheveux argentés et au visage mince et pâle, une tête qui lui était inconnue.

“Entrez”, fit Jan.

“Merci.”

La voix était paisible, ferme, mais empreinte de bonté ; un vague sourire jouait au coin des lèvres minces de l’homme, un sourire qui semblait s’y trouver depuis toujours. L’homme entra ; il était grand.

“Comment ça va, Bigger ?”

Bigger ne répondit pas. De nouveau il se méfiait. Était-ce un piège ?

“Max, je vous présente le Révérend Hammond”, fit Jan.

Max serra la main du prédicateur, puis il se tourna vers Bigger.

“J’ai à te parler”, dit Max. “J’appartiens au Comité de Défense du Proletariat. Je veux t’aider.”

“J’ai pas d’argent”, dit Bigger.

“Je le sais. Écoute, Bigger, n’aie pas peur de moi. Et n’aie pas peur de Jan. Nous ne t’en voulons pas. Je veux te défendre devant le Tribunal. T’es-tu déjà adressé à un autre avocat ?”

Bigger regarda encore une fois Jan et Max. Ils avaient l’air d’être de bonne foi. Mais comment diable pourraient-ils bien lui venir en aide ? Il désirait qu’on l’aide mais n’osait penser qu’il se trouverait quelqu’un pour le faire, à présent.

“Non, m’sieur”, répondit-il dans un murmure.

“Comment t’a-t-on traité ? On t’a frappé ?”

“J’ai été malade”, dit Bigger, comprenant qu’il devait expliquer pourquoi il n’avait pas parlé ni mangé depuis trois jours. “J’ai été malade... J’sais pas.”

“Tu veux bien nous laisser prendre ta cause en main ?”

“J’ai pas d’argent.”

“Laisse cela. Écoute. On va te faire paraître devant les enquêteurs cet après-midi. Mais tu n’es pas forcé de répondre à leurs questions, tu comprends ? Je serai là et tu n’auras pas à avoir peur. Après l’interrogatoire on te conduira à la prison du Comté de Cook et je t’y retrouverai pour te parler.”

“Oui, m’sieur.”

“Tiens ; prends ces cigarettes.”

“Merci, m’sieur.”

La porte s’ouvrit et un homme de haute taille, au visage large et rond et aux yeux gris, s’avança d’un pas pressé. Max et le prédicateur s’écartèrent. Bigger fixa le visage de l’homme ; quelque chose dans ses traits aiguillonnait sa mémoire. Puis il se rappela : c’était Buckley, l’homme dont il avait vu placarder l’affiche par des ouvriers, quelques jours auparavant. Bigger écouta les hommes parler ; au ton des voix, il sentit qu’une hostilité profonde les divisait.

“Alors, vous voilà encore en train de fouiner, hein, Max ?”

“Ce garçon est mon client et il ne signera pas d’aveux”, fit Max.

“Qu’est-ce que vous voulez que je foute de ses aveux ?” demanda Buckley. “Nous avons suffisamment de preuves pour l’envoyer s’asseoir sur une demi-douzaine de fauteuils électriques.”

“Je veillerai à ce que ses droits soient sauvegardés”, fit Max.

“Que diable, mon vieux ! Vous ne pouvez rien pour lui.”

Max se tourna vers Bigger.

“Ne te laisse pas effrayer par ces gens, Bigger.”

Bigger entendit mais ne répondit pas.

“Du diable si j’veus comprends, vous autres Rouges !” fit Buckley. “Quel besoin avez-vous d’aller vous casser la tête pour ce rien du tout de noir ?” ajouta-t-il en se frottant les yeux.

“Vous craignez de ne pas pouvoir tuer ce garçon avant les élections d’avril, si nous prenons l’affaire en main, pas vrai, Buckley ?” demanda Jan.

Buckley fit brusquement volte-face.

“Mais pour l’amour du Ciel, pourquoi ne vous arrangez-vous pas pour dénicher quelqu’un qui vaille la peine qu’on le défende, une fois de temps en temps ? Quelqu’un qui serait capable d’apprécier le mal que vous vous donnez. Pourquoi faut-il que les Rouges que vous êtes fraient avec ce qu’il y a de plus bas... ?”

“C’est vous et les tactiques que vous employez qui nous ont forcés à défendre ce garçon”, dit Max.

“Comment ça ?” demanda Buckley.

“Si vous n’aviez pas traîné le nom du parti communiste dans cette affaire d’assassinat, je ne serais pas là”, dit Max.

“Eh ! bon Dieu, c’est la signature qu’il a mise au bas de la lettre de chantage...”

“Je m’en rends compte”, dit Max. “Ce sont les journaux qui lui ont donné cette idée. Je défends ce garçon parce que je suis convaincu que ce sont des hommes tels que vous qui ont fait de lui ce qu’il est maintenant. Sa tentative de mettre son crime au compte du parti communiste a été chez lui une réaction toute naturelle. Il avait entendu des hommes comme vous raconter tellement de mensonges sur les communistes qu’il les a crus. Si je parviens à faire comprendre aux habitants de ce pays les raisons qui ont poussé ce garçon à agir comme il l’a fait, je considère que j’aurai fait beaucoup plus que simplement le défendre.”

Buckley éclata de rire ; il coupa d’un coup de dents le bout d’un nouveau cigare, l’alluma et en tira quelques bouffées. Il s’avança jusqu’au milieu de la pièce, pencha sa tête de côté, retira le cigare de sa bouche et loucha sur Bigger.

“Eh ben, mon garçon, qu’est-ce qui t’aurait dit que tu deviendrais jamais quelqu’un d’aussi important ?...” Bigger avait failli accepter l’amitié de Jan et de Max, et maintenant cet homme était debout devant lui. Que valait une chose minuscule comme l’amitié de Jan et de Max en face d’un million d’hommes comme Buckley ?

“Je suis le procureur”, dit Buckley, en marchant de long en large. Il portait son chapeau en arrière. Un mouchoir de soie blanche sortait de la poche de son veston. Il s’arrêta près du lit, dominant Bigger de toute sa taille. Bigger se demandait s’ils allaient bientôt le tuer. La chaude haleine de l’espoir que Jan et Max lui avaient si délicatement insufflée se mua en givre sous le regard froid de Buckley.

“Mon garçon, j’ai un bon conseil à te donner. Je vais être franc avec toi : Je te dis tout de suite que tu n’es pas forcé de me parler si tu n’en as pas envie, et je te dis aussi que tout ce que tu me diras pourra être utilisé contre toi devant le Tribunal, comprends-tu ? Mais, mon garçon, tu *es fichu* ! C’est ce qu’il faut que tu te mettes dans la tête. Nous savons ce que tu as fait. Nous avons les preuves. Alors autant avouer tout de suite.”

“Ça, c’est une chose qui se décidera entre lui et moi”, dit Max.

Buckley et Max s’affrontèrent.

“Écoutez, Max, vous perdez votre temps. Vous n’avez pas une chance sur un milliard de le tirer de là. Personne ne peut commettre un assassinat chez des gens comme les Dalton et espérer en esquiver les conséquences. Ces pauvres parents viendront dans la salle du Tribunal s’assurer que ce garçon va bien *griller* sur le fauteuil ! Il a tué leur *seule* raison de vivre. Si vous voulez sauver les apparences, vous pouvez encore le faire ; vous n’avez qu’à partir avec votre copain, les journaux ne sauront pas que vous êtes venus...”

“Je me réserve le droit de décider si je dois ou non le défendre”, dit Max.

“Écoutez, Max. Vous croyez que j’essaie de vous bluffer, n’est-ce pas ?” demanda Buckley en se détournant pour se diriger vers la porte. “Attendez que je vous montre quelque chose.”

Un agent ouvrit la porte et Buckley dit :

“Faites-les entrer.”

“Très bien.”

Le silence régnait dans la cellule. Bigger, assis sur le lit, regardait par terre. Il détestait cela ; si quelque chose pouvait être fait pour lui, il tenait à le faire lui-même. Plus il voyait les autres se dépenser et plus il se sentait vide. Il vit l’agent ouvrir la porte toute grande. M. et Mme Dalton entrèrent à pas lents et restèrent debout. M. Dalton, livide, le regardait.

Bigger avait tellement peur qu’il esquissa un mouvement pour se lever, puis il se rassit ; ses yeux étaient ouverts mais ne voyaient rien. Il retomba sur sa couchette.

Buckley traversa prestement la pièce et serra la main de M. Dalton, puis se tournant vers Mme Dalton, il dit :

“Je suis terriblement désolé, madame.”

Bigger vit M. Dalton le regarder puis se tourner vers Buckley.

“Est-ce qu’il a dit qui était mêlé à cette histoire avec lui ?” demanda M. Dalton.

“Il vient seulement de reprendre ses sens”, dit Buckley. “Et maintenant il a un avocat.”

“C’est moi qui assure sa défense”, dit Max.

Bigger vit M. Dalton jeter un bref coup d’œil à Jan.

“Bigger, mon garçon, c’est de la folie de ne pas vouloir dire qui était avec toi dans cette affaire”, dit M. Dalton.

Bigger se raidit mais ne répondit pas. Max s’avança vers Bigger et posa une main sur son épaule.

“Je lui parlerai, monsieur Dalton”, dit Max.

“Je ne cherche pas à intimider ce garçon”, dit M. Dalton, “mais il est certain qu’il aurait avantage à révéler tout ce qu’il sait.”

Il y eut un silence.

Le prédicateur s’avança lentement, le chapeau à la main, et se tint devant M. Dalton.

“J’suis un prêcheur de l’Évangile, m’sieur”, fit-il. “Et j’ai bien de la peine pour c’qui est arrivé à vot’ fille. Je sais que vous faites beaucoup de bien, m’sieur. Jamais une chose pareille n’aurait dû vous arriver à vous.”

M. Dalton soupira et répondit d’une voix lasse :

“Merci.”

“Ce que vous avez de mieux à faire, c’est de nous aider”, dit Buckley à Max. “Un tort irréparable a été causé à deux personnes qui ont fait plus pour les noirs que quiconque ce soit d’autre.”

“Je compatis à votre douleur, monsieur Dalton”, dit Max. “Mais faire tuer

ce garçon ne vous avancera à rien, ni vous ni aucun d'entre nous."

"J'ai cherché à l'aider", dit M. Dalton.

"Nous voulions l'envoyer à l'école", dit Mme Dalton d'une voix à peine perceptible.

"Je sais", dit Max. "Mais ce sont des choses qui n'effleurent même pas le problème fondamental qui se pose ici. Ce garçon est issu d'un peuple opprimé. Même s'il a mal fait, cela doit être pris en considération."

"Je veux que vous sachiez que je n'ai pas de rancune en moi", dit M. Dalton. "Ce que ce garçon a fait n'influera nullement sur mes rapports avec les noirs. Tenez, aujourd'hui même, j'ai envoyé une douzaine de tables de ping-pong au club des Jeunes du South Side..."

"Monsieur Dalton !" s'exclama Max en s'avancant subitement. "Grands dieux, qu'est-ce que vous nous chantez là ! Croyez-vous qu'il suffise de tables de ping-pong pour empêcher les gens d'assassiner ? Vous ne *comprenez* donc pas ? Même après avoir perdu votre fille, vous allez continuer dans la *même* voie ? Vous n'accordez donc pas aux autres hommes autant de force de sentiment, autant de vitalité qu'à vous-même ! Est-ce que le *ping-pong* aurait pu vous empêcher d'amasser vos millions ? Ce que ce garçon demande, lui et des millions d'autres, c'est la possibilité de donner un sens à sa vie, pas des ping-pong..."

"Que voulez-vous que je fasse ?" demanda M. Dalton d'une voix impassible. "Vous voulez que je meure pour expier des souffrances que je n'ai pas causées ? Je ne suis pas responsable de l'état de choses qui règne en ce monde. Je fais tout ce qu'il est possible à un homme de faire. J'imagine que vous voudriez me voir prendre mon argent et le jeter aux millions qui ne possèdent rien ?"

"Non ; non, non... pas cela", dit Max. "Si vous réalisiez que des millions d'êtres vivent aussi intensément que vous, quoique d'une façon différente, vous comprendriez que ce que vous faites n'a pas de valeur. C'est le fond des choses qu'il faut..."

"Le communisme !" tonna Buckley avec une moue de dédain. "Allons, messieurs, assez d'enfantillages ! Ce garçon va jouer sa peau devant le Tribunal. Mon devoir est de faire respecter les lois qui gouvernent l'État..."

La voix de Buckley s'interrompt. La porte s'ouvrit et le policier passa la tête à l'intérieur.

"Qu'est-ce que c'est ?" demanda Buckley.

"La famille du détenu est là."

Bigger se sentit faiblir. Pas ça ! Pas ici ; *pas maintenant* ! Il ne voulait pas que sa mère entre maintenant, avec tout ce monde autour de lui. Il jetait des regards affolés, suppliants. Buckley l'observa, puis il se tourna vers le policeman.

"Ils ont le droit de le voir", dit Buckley. "Faites-les entrer."

Bien qu'il fût assis, Bigger sentit ses jambes trembler. Son corps et son esprit étaient si tendus que, lorsque la porte s'ouvrit, il se leva d'un bond et

resta debout au milieu de la pièce. Il vit le visage de sa mère ; il avait envie de courir vers elle et de la faire sortir. Elle restait debout, sans bouger, une main sur la poignée de la porte ; dans l'autre, elle serrait un carnet usagé qu'elle lâcha pour s'élancer vers lui ; elle l'étreignit en criant :

“Mon petit !...”

Le corps de Bigger était raidi de crainte et d'indécision. Il sentit les bras de sa mère l'entourer et, regardant par-dessus son épaule, il vit Véra et Buddy entrer d'un pas hésitant et regarder timidement autour d'eux. Derrière eux il aperçut Gus, G. H. et Jack ; tous trois restaient figés, bouche bée, tant ils avaient peur. Les lèvres de Véra tremblaient et Buddy serrait les poings. Buckley, le prédicateur, Jan, Max, M. et Mme Dalton étaient alignés derrière lui, le long du mur, observant silencieusement la scène. Bigger avait envie de faire volte-face et de les effacer de sa vue. À présent, il avait oublié les bonnes paroles de Jan et de Max. Il sentait que tous les blancs dans la pièce mesuraient l'étendue de sa faiblesse. Il s'identifiait à sa famille et sentait leur honte mise à nu sous les yeux des blancs. Tandis qu'il regardait ses frère et sœur et sentait les bras de sa mère l'enlacer, tout en sachant que Jack et G. H. et Gus se tenaient gauchement plantés dans l'embrasure de la porte et l'observaient avec incrédulité et désarroi – comme il prenait conscience de tout cela – Bigger sentit grandir en lui une folle et barbare conviction : *Ils devaient être contents !* C'était un sentiment étrange mais fort, qui venait du tréfonds de son existence. N'avait-il pas pris à son compte le crime d'être noir ? N'avait-il pas accompli l'acte qu'ils redoutaient par-dessus tout ? Alors ils n'avaient aucune raison de rester là à le plaindre, à le pleurer ; ils n'avaient qu'à le regarder et à rentrer chez eux, satisfaits, avec le sentiment qu'ils avaient été lavés de leur honte.

“Oh ! Bigger, mon fils !” gémit sa mère. “On était si tourmentés... Ça fait des nuits qu'on ne dort pas ! La police est chez nous tout le temps... Ils restent devant not' porte... Ils nous surveillent et nous suivent partout ! Fiston ! Mon fiston !...”

Bigger entendait ses sanglots ; mais que pouvait-il faire ? Elle n'aurait pas dû venir. Buddy s'approcha de lui en tripotant sa casquette.

“Écoute, Bigger ; si c'est pas toi qu'as fait le coup, t'as qu'à me le dire ; j'me charge d'eux. Je prends un revolver et j'en descends quatre ou cinq...”

Tous les occupants de la pièce en eurent le souffle coupé. Bigger tourna rapidement la tête et vit que les visages blancs alignés contre le mur étaient choqués et sidérés.

“Ne dis pas des choses pareilles, Buddy”, sanglota la mère. “Tu veux que je tombe morte ici ? Je n'en peux plus. Je te défends de parler de la sorte... Nous avons assez de misères comme ça...”

“Ne te laisse pas maltraiter, Bigger”, dit Buddy, d'un ton énergique.

Bigger aurait voulu les reconforter en présence des blancs, mais il ne savait comment s'y prendre. Il cherchait désespérément quelque chose à leur dire. La haine et la honte bouillonnaient en lui à l'égard de ces gens qui se

trouvaient derrière son dos ; il essaya de trouver des mots de défi, des mots qui leur feraient connaître qu'il avait un monde et une vie à lui, quoi qu'ils pussent penser. Et en même temps il aurait voulu que ces mots arrêtent les larmes de sa mère et de sa sœur, rendent le calme à son frère ; il aspirait à faire cesser ces larmes et cette colère parce qu'il savait qu'elles étaient futiles, que ces gens, alignés contre le mur derrière lui, étaient maîtres de sa destinée et de celle de sa famille.

“Oh ! M'man, ne te fais donc pas de mauvais sang”, dit-il, surpris de s'entendre parler ainsi ; une énergie bizarre, impérieuse, fébrile, s'était brusquement emparée de lui. “Je sortirai d'ici en un rien de temps.”

Sa mère lui jeta un regard incrédule. Bigger tourna encore une fois la tête et regarda d'un œil fiévreux et plein de défi les visages blancs alignés contre le mur. Ils le considéraient d'un air stupéfait. Les lèvres de Buckley esquissaient un pâle sourire. Jan et Max paraissaient consternés. Mme Dalton, aussi blanche que le mur, écoutait, bouche bée. Le pasteur et M. Dalton hochaient tristement la tête. Bigger savait que personne dans la pièce ne le croyait, excepté Buddy. Sa mère détourna la tête en pleurant. Véra s'agenouilla et cacha son visage dans ses mains.

“Bigger”, – sa mère lui parlait à voix basse, d'un ton calme, en lui prenant la tête entre ses mains tremblantes.

“Bigger, dis-moi. Y a-t-il quelq' chose, *n'importe quoi*, que je puisse faire pour toi ?”

Il savait que la question posée par sa mère avait été provoquée par ce qu'il venait de lui dire. Il savait qu'ils ne possédaient rien ; ils étaient si pauvres qu'ils vivaient de la charité publique. Il avait honte de ce qu'il avait fait ; il aurait dû être sincère avec eux. C'était une folle et sotte impulsion qui l'avait poussé à leur jouer la comédie de la force et de l'innocence. Peut-être qu'ils garderaient de lui le souvenir de ces paroles stupides, une fois qu'ils l'auraient tué. Les yeux de sa mère étaient tristes et sceptiques ; mais bons, patients, attendant sa réponse. Oui ; il lui fallait effacer ce mensonge, non seulement pour qu'ils sachent la vérité, mais aussi pour qu'il se rachète aux yeux de ces visages blancs alignés derrière son dos contre le mur blanc. Il était perdu ; mais il ne se laisserait pas abattre ; il ne mentirait pas, pas en présence de cette montagne blanche qui se dressait, menaçante, derrière lui.

“Non, rien, non. Mais ça ira”, murmura-t-il.

Il y eut un silence. Buddy baissa les yeux. Les sanglots de Véra redoublèrent. Elle avait l'air si minuscule, si désemparée. Elle n'aurait pas dû venir. Son chagrin était une accusation. Si seulement il pouvait la persuader de retourner à la maison. C'était précisément pour éviter d'éprouver cette haine, cette honte et ce désespoir qu'il s'était toujours montré dur et brutal envers eux ; et maintenant, il était sans défense. Son regard parcourut la pièce, et tomba sur Gus, G. H. et Jack. Voyant qu'il les regardait, ils s'avancèrent.

“Oh ! mon vieux Bigger, c'est moche”, fit Jack, les yeux fixés sur le sol.

“Ils nous ont ramassés aussi”, dit G. H., comme s'il voulait par là

réconforter Bigger. “Mais M. Erlone et M. Max nous ont fait sortir. Ils ont cherché à nous faire avouer des tas de trucs qu’on n’avait pas faits mais on n’a rien dit.”

“On n’ peut rien faire pour toi, Bigger ?” interrogea Gus.

“Non, ça va”, répondit Bigger. “Dites donc, en vous en allant, emmenez M’man, voulez-vous ?”

“D’accord, d’accord”, dirent-ils.

De nouveau, le silence se fit, silence insupportable aux nerfs exacerbés de Bigger.

“Alors, ç... ç... ça te plaît, les cours de couture, au Y.M.C.A., Véra ?” s’enquit-il.

Véra plaqua ses mains sur son visage.

“Bigger”, gémit sa mère, s’efforçant d’articuler à travers ses sanglots. “Bigger, mon chéri, elle ne veut plus aller à l’école. Elle dit que les aut’ filles la regardent et lui font honte...”

Il avait agi et vécu comme s’il avait été seul et maintenant il se rendait compte qu’il n’avait pas été seul. Ce qu’il avait fait causait de la souffrance à d’autres. Il aurait beau désirer qu’on l’oublie, ils ne pourraient pas l’oublier. Sa famille était une partie de lui-même, non seulement par le sang, mais aussi par l’esprit. Il s’assit sur le lit et sa mère s’agenouilla à ses pieds. Son visage était levé vers le sien ; ses yeux étaient vides d’expression, des yeux qui ne regardaient plus ici-bas puisque le dernier espoir terrestre avait disparu.

“Je prie pour toi, mon fils. C’est tout ce que j’peux faire, maintenant”, dit-elle. “Le Seigneur’ sait que j’ai tout fait pour toi, pour ta sœur et ton frère. J’ai lavé, récuré et repassé du matin au soir tous les jours que Dieu fait, avec tout ce qui restait de forces dans ma vieille carcasse. J’ai fait tout ce que j’ai cru qu’était bien, fils, et si j’ai oublié quéq’ chose, c’est parce que je ne savais pas mieux. C’est à cause que ta pauv’ vieille maman n’en savait pas plus, fils. Quand j’ai appris ce qu’était arrivé, j’m suis mise à genoux, j’ai tourné les yeux vers le Seigneur’ et j’lui ai demandé si je t’avais pas élevé comme il fallait. J’lui ai demandé de me laisser porter le poids de ta faute, si je t’avais fait tort. Mon pauv’ petit, ta pauv’ vieille mère ne peut plus rien faire, maintenant. J’suis vieille et un coup pareil, c’est trop pour moi. J’suis au bout de mon rouleau. Écoute, fils, ta pauv’ vieille maman te demande de lui promett’ une seule chose... Mon chéri, quand y aura personne avec toi, quand tu seras tout seul, mets-toi à genoux et raconte tout au bon Dieu. Demande-Lui de te guider. C’est tout ce qui te reste à faire. Mon fils, *promets-moi* que tu t’adresseras à Lui.”

“Amen !” entonna la voix fervente du prédicateur.

“Oublie-moi, M’man”, dit Bigger.

“Je n’peux pas t’oublier, fils. Tu es mon petit. Je t’ai mis au monde.”

“Oublie-moi, M’man.”

“Mon fils, je me fais du souci pour toi. Je ne peux pas m’en empêcher. Tu as ton âme à sauver. Je ne trouverais pas de repos sur cette terre si j’davais me

dire que tu nous as quittés sans demander du secours au bon Dieu. Bigger, nous en avons vu de dures dans notre existence, mais malgré tout, nous sommes toujours restés ensemble, pas vrai ?”

“Oui, M’man”, répondit-il dans un souffle.

“Eh bien, fils, il y a un endroit où que nous pourrions nous retrouver ensemb’ dans le grand devenir. Dieu a voulu qu’il en soit ainsi. Il a voulu qu’on ait un endroit où se retrouver, un endroit où on puisse viv’ sans avoir rien à craindre. Quoi qu’il puisse nous arriver ici-bas, nous pourrions nous retrouver au ciel, Bigger, ta vieille maman te supplie d’lui promett’ de prier.”

“Elle a raison, mon fils”, dit le pasteur.

“Oublie-moi, M’man”, répéta Bigger.

“Tu ne veux donc pas revoir ta vieille maman, fils ?”

Il se redressa doucement, leva ses mains et tenta d’effleurer le visage de sa mère et de lui dire oui ; et ce faisant, tout au fond de lui, quelque chose lui criait que c’était un mensonge, qu’il ne la verrait pas après qu’ils l’auraient tué. Mais sa mère était croyante ; c’était son dernier espoir, c’était ce qui l’avait soutenue durant ces longues années. Et à présent, elle l’était encore davantage à cause de cette peine qu’il lui infligeait.

Ses mains, finalement, touchèrent son visage et il dit en soupirant (sachant que cela ne serait jamais ; sachant que dans son cœur il n’avait pas la foi ; sachant que lorsqu’il serait mort, tout serait fini, à jamais) :

“Je prierai, M’man.”

Véra s’élança vers lui et l’étreignit. Buddy eut l’air reconnaissant lui aussi. Sa mère était si heureuse qu’elle ne put que redoubler ses pleurs. Jack, G. H. et Gus souriaient. Alors sa mère se leva et le prit dans ses bras.

“Viens ici, Véra”, dit-elle d’un ton larmoyant.

Véra s’approcha.

“Viens ici, Buddy.”

Buddy s’approcha.

“Et maintenant, prenez vot’ frère dans vos bras”, dit-elle.

Ils se tenaient debout, en pleurs, au milieu de la cellule, leurs bras noués autour de Bigger. Bigger avait un visage rigide, il les haïssait, et se haïssait lui-même et sentait comme autant de fers rouges, les regards de tous les blancs alignés contre le mur. Sa mère marmonna une prière, le prédicateur ânonna les répons.

“Seigneur’, nous voici réunis, pour la dernière fois, peut-être. Tu m’as donné ces enfants, Seigneur’, et Tu m’as dit de les élever. Si j’ai failli. Seigneur’, j’ai du moins fait de mon mieux (*Amen !*) Ça fait bien longtemps qu’y sont avec moi, ces pauv’ petits, et je n’ai qu’eux au monde. Je t’en supplie, Seigneur’, accorde-moi de les revoir après tout ce chagrin et cette souffrance dans ce monde-ci ! (*Écoute-la, Seigneur’ !*) Seigneur’, je t’en supplie, laisse-moi les revoir là où je pourrai les aimer en paix. Laisse-moi les revoir au-delà de la tombe ! (*Aie pitié. Seigneur’ !*) Tu as dit que Tu tiendrais compte des prières, Seigneur’, et c’est une grâce que je Te demande au nom de Ton fils.”

“Amen, et que Dieu vous bénisse, Sœu’ Thomas”, dit le pasteur.

Silencieusement, lentement, ils relâchèrent leur étreinte ; puis ils détournèrent leurs visages comme s’ils avaient honte de leur faiblesse en présence de la puissance qui les dominait.

“Et maintenant nous te laissons avec Dieu, Bigger”, dit sa mère. “N’oublie pas de prier, fils.”

Ils l’embrassèrent.

Buckley s’avança.

“Il est temps que vous partiez, madame Thomas”, dit-il. Il se tourna vers M. et Mme Dalton. “Je m’excuse, madame Dalton. Je ne voulais pas vous laisser là debout si longtemps, mais vous voyez comment ça se passe...”

Bigger vit sa mère se redresser brusquement et contempler fixement l’aveugle.

“C’est vous Mâme Dalton ?” fit-elle.

Mme Dalton eut un mouvement nerveux, elle leva ses mains blanches et transparentes et hocha la tête. Sa bouche s’ouvrit et M. Dalton l’entoura de son bras.

“Oui”, répondit à mi-voix Mme Dalton.

“Euh... madame Dalton, tenez, c’est par ici”, se hâta de dire Buckley.

“Non ; permettez”, dit Mme Dalton. “Qu’y a-t-il, madame Thomas ?”

La mère de Bigger courut s’agenouiller aux pieds de Mme Dalton.

“J’ vous en supplie, m’dame !” s’écria-t-elle d’une voix égarée. “J’ vous en supplie, empêchez-les de tuer mon enfant ! Vous qui savez ce que c’est que d’êr’ mère ! Oh ! Mâme Dalton, j’ vous en supplie... Nous habitons dans vot’ maison... On nous a dit qu’il fallait qu’on s’en aille... Nous n’avons rien à nous...”

Bigger était paralysé de honte ; il se sentait profané.

“M’man !” hurla-t-il, éprouvant plus de honte que de colère.

Max et Jan s’élancèrent vers la vieille femme et tentèrent de la relever.

“Calmez-vous, madame Thomas”, dit Max. “Venez avec moi.”

“Attendez”, dit Mme Dalton.

“M’dame, j’vous en supplie ! Ne les laissez pas tuer mon garçon. On ne lui a jamais donné sa chance dans la vie ! Ce n’est qu’un pauv’ enfant ! Empêchez-les de le tuer ! Je travaillerai pour vous durant le restant de mes jours ! Je ferai tout c’que vous voudrez, m’dame !” s’écria la mère d’une voix entrecoupée de sanglots.

Mme Dalton se pencha lentement, tâtonnant de ses mains tremblantes. Elle effleura la tête de la mère.

“Il n’est rien que je puisse faire, maintenant”, dit Mme Dalton, calmement. “Ce n’est plus en mon pouvoir. J’ai fait tout ce que j’ai pu, quand j’ai essayé de donner sa chance dans la vie à votre fils. Vous n’avez rien à vous reprocher. Il faut avoir du courage. Cela vaut peut-être mieux...”

“Si vous leur parlez, ils vous écouteront, m’dame”, sanglota la mère. “Dites-leur d’avoir pitié de mon fils...”

“Madame Thomas, il est trop tard pour que je puisse faire quoi que ce soit”, dit Mme Dalton. “Il ne faut pas prendre les choses ainsi. Vous devez penser à vos autres enfants.”

“Je sais combien vous pouvez nous haïr, m’dame ! Vous avez perdu vot’ fille...”

“Non, non... je n’ai pas de haine contre vous”, dit Mme Dalton.

La mère rampa vers M. Dalton.

“Vous êtes riche et influent”, dit-elle en sanglotant. “Épargnez mon enfant...”

Max se débattit avec la vieille femme et réussit à la relever. Bigger avait tellement honte de sa mère qu’il se mit à la haïr.

Il avait les poings serrés et les yeux lui cuisaient. Il sentait qu’il s’en fallait de peu qu’il ne se précipitât sur elle.

“Allons, allons, madame Thomas”, dit Max.

M. Dalton s’avança.

“Madame Thomas, nous ne pouvons rien faire”, dit-il. “L’affaire n’est plus entre nos mains. Nous pouvons vous aider dans une certaine limite, mais passé cette limite... Les gens doivent se protéger. Mais vous n’aurez pas à déménager. Je leur dirai de ne pas vous forcer à déménager.”

La négresse sanglotait. Elle finit par se calmer suffisamment pour dire :

“Merci bien, m’sieur. Dieu m’est témoin que je vous suis reconnaissante...”

Elle se retourna vers Bigger, mais Max la fit sortir. Jan s’empara du bras de Véra et la conduisit vers la porte. Sur le seuil il s’arrêta et se tourna vers Jack, G. H. et Gus.

“Vous allez dans le South Side, les gars ?”

“Oui, m’sieur”, répondirent-ils.

“Venez. J’ai une voiture en bas. Je vous emmène.”

“Oui, m’sieur.”

Buddy restait en arrière, regardant Bigger avec des yeux douloureux.

“Au revoir, Bigger”, dit-il.

“Au revoir, Buddy”, murmura Bigger.

Le pasteur passa devant Bigger et lui serra le bras.

“Dieu te bénisse, mon fils”, dit-il.

Tout le monde s’en alla, sauf Buckley. Bigger s’assit sur le lit, faible et anéanti. Buckley le dominait de toute sa taille.

“Alors, Bigger, tu te rends compte de ce que tu as fait ? Écoute-moi : je voudrais liquider cette affaire le plus tôt possible. Plus tu resteras en prison, plus ça créera de l’agitation, pour et contre toi. Et ça ne t’avancera à rien d’un sens comme de l’autre, quoi qu’en disent certains. Mon garçon, il ne te reste qu’une chose à faire, c’est de soulager ta conscience. Je sais que ces Rouges, Max et Erlone, t’ont raconté des tas d’histoires à propos de ce qu’ils allaient faire pour toi. Mais il ne faut pas les croire. Tout ce qu’ils cherchent, mon garçon, c’est à se faire de la réclame ; ils veulent se servir de toi pour faire

parler d'eux, comprends-tu ? Ils ne peuvent rien faire pour toi, *pas ça* ! Tu as affaire à la justice, à partir de maintenant ! Et si tu laisses ces Rouges te mettre un tas d'idées en tête, alors c'est ta propre vie que tu joues."

Buckley s'interrompit et ralluma son cigare. Il pencha la tête de côté, prêtant l'oreille.

"T'entends ?" fit-il à voix basse.

Bigger le regarda, intrigué. Il prêta l'oreille et entendit une faible rumeur.

"Viens voir, mon garçon. Je vais te montrer quelque chose", dit-il en prenant Bigger par le bras.

Bigger hésitait à le suivre.

"Viens. On ne te fera pas de mal."

Bigger le suivit au-dehors ; plusieurs policiers montaient la garde dans le couloir. Buckley le mena vers une fenêtre ; Bigger regarda à travers la vitre et vit que les rues étaient envahies par une foule de gens qui surgissaient de partout.

"Tu vois ça, mon garçon ? Tous ces gens voudraient bien te lyncher. C'est pourquoi je te demande d'avoir confiance en moi et de tout me dire. Plus tôt nous en aurons fini et mieux ça vaudra pour toi. Nous tâcherons de les empêcher de t'embêter. Mais tu ne vois donc pas que plus ils resteront longtemps dans les parages, plus ça nous sera difficile de les tenir en main ?"

Buckley lâcha le bras de Bigger et ouvrit la fenêtre ; un vent froid pénétra dans le local et Bigger entendit le grondement des voix. Involontairement, il recula. Allaient-ils forcer les portes de la prison ? Buckley referma la fenêtre et le ramena dans sa cellule. Il s'assit sur son lit et Buckley s'assit en face de lui.

"Tu m'as l'air d'un garçon intelligent. Tu vois dans quel pétrin tu t'es fourré. Raconte-moi tout. Ne te laisse pas rouler par ces Rouges qui voudront te faire dire que tu n'es pas coupable. Je te parle d'homme à homme, aussi franchement que si je parlais à mon propre fils. Signe une confession et liquidons cette histoire."

Bigger ne dit rien ; il regardait le plancher.

"Est-ce que Jan était mêlé à tout ça ?"

Bigger entendait vaguement le grondement des voix excitées de la populace à travers les murs de ciment.

"Il s'en est tiré grâce à un alibi. Dis-moi, est-ce qu'il s'est arrangé pour te faire payer les pots cassés ?"

Bigger perçut le fracas distant d'un tramway.

"S'il était dans le coup et qu'il t'ait laissé tomber, tu n'as qu'à déposer une plainte contre lui."

Bigger vit le bout noir et brillant des chaussures de l'homme ; la cassure des revers du pantalon ; le reflet limpide des lorgnons sur le nez long et busqué.

"Dis-moi, mon gaillard", dit Buckley d'une voix qui fit sursauter Bigger, "où est Bessie ?"

Les yeux de Bigger s'agrandirent. Il n'avait pensé qu'une fois à Bessie depuis qu'on l'avait pris. Sa mort ne comptait pas à côté de celle de Mary ; il savait qu'on le tuerait à cause de la mort de Mary, non pour celle de Bessie.

“Eh bien, mon gaillard, nous l'avons retrouvée. Tu l'avais assommée à coups de brique, mais elle n'est pas morte sur le coup...”

Les muscles de Bigger se détendirent ; d'un bond il fut sur ses pieds.

Bessie vivante ! Mais le bourdonnement de la voix n'avait pas cessé et il se rassit.

“Elle a essayé de sortir de la courette d'aération, mais elle n'a pas réussi. Elle est morte de froid. Complètement gelée. Nous avons retrouvé la brique avec laquelle tu l'as frappée. Et la couverture, le couvre-pied et les oreillers que vous aviez pris dans sa chambre. Nous avons trouvé dans son sac à main une lettre qu'elle t'avait écrite, mais qu'elle n'avait pas mise à la poste, et où elle te disait qu'elle ne voulait pas se charger de ramasser l'argent de la rançon. Alors, tu vois que nous te tenons. Allons, décide-toi, raconte-moi tout.”

Bigger ne dit rien. Il plongea son visage dans ses mains.

“Tu l'as violée, avoue ? Enfin, si tu ne veux pas parler de Bessie, alors parle-moi de cette femme que tu as violée et étranglée là-bas dans l'avenue de l'Université, l'automne dernier.”

L'homme essayait-il de l'effrayer ou croyait-il vraiment qu'il avait commis d'autres meurtres ?

“Tu ferais aussi bien de tout avouer, mon gaillard. Nous sommes au courant de tout ce que tu as fait. Et la jeune fille que tu avais assaillie à Jackson Park, l'été dernier ? Écoute-moi, mon garçon, pendant que tu dormais dans ta cellule et que tu t'obstinais à ne pas ouvrir la bouche, nous avons fait venir des femmes qui t'ont identifié. Et il y en a deux qui ont déposé des plaintes contre toi. L'une était la sœur de la femme que tu as tuée l'automne dernier, Mme Clinton. Et l'autre, Mlle Ashton, dit que tu t'es jeté sur elle l'été dernier, après avoir escaladé la fenêtre de sa salle de bain.”

“J'ai pas cherché d'histoires à aucune femme l'été dernier, ni en automne non plus”, dit Bigger.

“Mlle Ashton t'a reconnu. Elle a témoigné sous serment que c'était bien toi.”

“J'sais pas de quoi vous parlez.”

“Mais Mme Clinton, la sœur de la femme que tu as tuée l'automne dernier, est venue dans ta cellule et t'a identifié. Tu auras beau dire que ce n'est pas vrai, qui te croira ? Tu as tué et violé deux femmes en deux jours ; qui te croira quand tu diras que tu n'as pas violé et tué les autres ? Allons, mon garçon. Si tu ne parles pas, tu es perdu d'avance.”

“J'sais pas ce que vous voulez dire pour ce qui est des deux aut' femmes”, s'entêta Bigger.

Bigger se demandait ce qu'il savait réellement. Mentait-il au sujet des autres femmes dans l'espoir de le faire parler sur Mary et sur Bessie ? Ou bien

essayerait-il vraiment de lui imputer d'autres crimes ?

“Quand les journaux s'empareront de tout ce que nous savons sur toi, ton compte sera bon. Ce n'est pas moi qui invente ces choses-là, c'est la Police qui se renseigne sur toi et qui m'amène les rapports. Pourquoi ne veux-tu pas parler ? Est-ce que tu as tué les autres femmes ? Ou bien est-ce que quelqu'un t'a poussé à le faire ? Jan est-il mêlé à cette histoire ? Est-ce que les Rouges t'ont aidé ? Si Jan était dans le coup, tu es idiot de ne pas le dire.”

Bigger déplaça ses pieds et écouta le tintamarre lointain d'un autre tramway. L'homme se pencha en avant, empoigna le bras de Bigger et le secoua tout en parlant.

“Tu ne fais de tort qu'à toi-même en refusant de parler, mon garçon. Dis-moi... Mary, Bessie, la sœur de Mme Clinton et Mlle Ashton étaient-elles les seules femmes que tu aies violées ou tuées ?”

Les mots jaillirent de la bouche de Bigger.

“J'ai jamais entendu parler de Mam'zelle Clinton ou de Mam'zelle Ashton.”

“Tu n'as pas attaqué une jeune fille dans Jackson Park, l'été dernier ?”

“Non !”

“Tu n'as pas étranglé et violé une femme dans l'avenue de l'Université, l'automne dernier ?”

“Non !”

“Tu n'es pas passé par une fenêtre à Englewood en automne dernier et tu n'as pas violé une femme ?”

“Non ! Non ! Puisque j'veus dis que non !”

“Tu ne dis pas la vérité, mon garçon. Tu n'y gagneras rien à mentir, je te préviens.”

“J'dis la vérité !”

“Qui a eu l'idée de kidnapper la petite ? Jan ?”

“Il n'est pour rien là-dedans”, répondit Bigger, sentant chez l'homme un intense désir d'impliquer Jan dans cette affaire.

“Pourquoi t'obstiner à ne pas parler, voyons ? Au lieu de te faciliter les choses...”

Pourquoi ne pas parler et en finir ? Ils savaient qu'il était coupable. Ils avaient des preuves. S'il ne parlait pas ils diraient qu'il était l'auteur de tous les crimes imaginables.

“Pourquoi n'as-tu pas cambriolé la boutique à Blum avec tes copains, comme vous l'aviez projeté samedi dernier ?”

Bigger le regarda, surpris. Cela aussi, ils l'avaient découvert.

“Tu ne t'attendais pas à ce que je sois au courant de ça, hein ? J'en sais bien d'autres, mon gaillard. Je suis au courant du coup que tu as fait au Regal Cinema avec ton ami Jack, aussi. Tu te demandes comment je le sais ? C'est le directeur qui nous l'a dit au cours de l'enquête. Je sais très bien ce que font les gars de ton genre, Bigger. Allons, décide-toi. C'est toi qui as écrit cette demande de rançon, n'est-ce pas ?”

“Oui”, fit-il dans un soupir. “C’est moi.”

“Qui t’a aidé ?”

“Personne.”

“Qui devait t’aider à récolter l’argent ?”

“Bessie.”

“Allons, avoue. C’était Jan ?”

“Non.”

“Bessie ?”

“Oui.”

“Alors, pourquoi l’as-tu tuée ?”

Les doigts de Bigger tripotaient nerveusement un paquet de cigarettes ; il en prit une.

L’homme fit craquer une allumette et la lui offrit ; mais il se servit des siennes, sans paraître remarquer le geste de Buckley.

“Quand j’ai vu que j’pourrais pas avoir l’argent, je l’ai tuée pour l’empêcher de parler”, dit-il.

“Et tu as tué Mary aussi ?”

“Je ne voulais pas la tuer, mais maintenant ça n’a plus d’importance”, dit-il.

“Tu l’as possédée ?”

“Non.”

“Tu as possédé Bessie avant de la tuer. Le médecin l’a dit. Et maintenant tu voudrais me faire croire que tu n’as pas possédé Mary ?”

“C’est la vérité !”

“Et Jan ?”

“Non.”

“Jan n’a pas couché avec elle et toi après ?...”

“Non... Non !”

“Mais c’est bien Jan qui a écrit la lettre pour la rançon, n’est-ce pas ?”

“Non ; je vous dis que non.”

“C’est *toi* qui l’as écrite ?”

“Ouais.”

“Ce n’est pas Jan qui t’a conseillé de l’écrire ?”

“Non.”

“Pourquoi as-tu tué Mary ?”

Il ne répondit pas.

“Un instant, mon garçon. Ce que tu me racontes là ne tient pas debout. Tu n’avais jamais mis les pieds chez les Dalton avant samedi soir. Et pourtant, en une seule nuit, une jeune fille est violée, tuée, brûlée, et le lendemain soir une lettre de chantage est envoyée. Allons. Raconte-moi tout ce qui s’est passé et dis-moi qui t’a aidé.”

“Y avait personne d’aut’ que moi. Vous pouvez me faire tout ce que vous voudrez, vous ne me ferez pas dire des choses sur d’autres gens.”

“Mais tu as dit à M. Dalton que Jan était dans le coup, lui aussi.”

“J’essayais de lui mettre tout sur le dos.”

“C’est bon, alors, je t’écoute. Dis-moi ce qui s’est passé.”

Bigger se leva et s’approcha de la fenêtre. Ses mains étreignirent avec force les barreaux d’acier. Et comme il demeurait là, debout, il comprit qu’il ne pourrait jamais expliquer pourquoi il avait tué. Ce n’était pas qu’il ne voulût pas le dire, mais en le faisant, il lui faudrait mettre en lumière les conditions de son existence. Ce qui le préoccupait le plus, ce n’étaient pas les meurtres de Mary et de Bessie, c’était de savoir et de sentir qu’il ne pourrait jamais communiquer à personne les mobiles de ces actes. Ses crimes étaient connus, mais ce qu’il avait éprouvé avant de les commettre ne le serait jamais.

Il aurait volontiers admis qu’il était coupable s’il s’était dit qu’en le faisant il expliquait du même coup cette haine profonde, étouffante, qu’avait été sa vie, une haine qu’il n’avait pas désirée, mais qu’il n’avait pu s’empêcher de ressentir. Et pour cela, comment s’y prendre ? L’impulsion qui l’exhortait à essayer de le dire était aussi puissante que celle qui l’avait acculée au crime.

Il sentit une main sur son épaule ; il ne se retourna pas ; ses yeux s’abaissèrent et il vit scintiller les souliers noirs de l’homme.

“Je sais ce que tu ressens, mon garçon. Tu es noir et tu as l’impression que le monde a été injuste envers toi, hein ?” L’homme lui parlait à voix basse, doucement ; et Bigger, l’écoutant, le haïssait, car il savait que tout ce qu’il lui dirait était vrai. Appuyant sa tête lasse contre les barreaux d’acier, il se demandait comment cet homme pouvait savoir tant de choses sur lui et cependant être aussi impitoyablement contre lui. “Peut-être y a-t-il longtemps que cette question de couleur te travaille, hein, mon garçon ?” reprit la voix, toujours sur le même ton doux. “Tu t’imagines peut-être que je ne comprends pas ? Mais je comprends très bien. Je sais ce que ça doit faire comme l’impression de marcher dans les rues au milieu des gens, d’être habillé comme eux, de parler comme eux, et cependant d’être exclu comme un pestiféré uniquement pour une question de couleur de peau. Je connais ceux de ta race. Tiens, il y en a je ne sais combien qui votent pour moi là-bas dans le quartier du South Side, aux élections. J’ai une fois discuté avec un jeune noir qui avait violé et tué une femme, exactement comme tu as violé et tué la sœur de Mme Clinton...”

“Ce n’est pas vrai, je n’ai pas fait ça !” hurla Bigger.

“Pourquoi t’obstines-tu à répéter que tu ne l’as pas fait ? Si tu parles, peut-être que le juge t’en tiendra compte. Avoue et finis-en avec toute cette histoire. Ça te soulagera. Écoute bien, si tu me dis tout, je m’arrangerai pour te faire mettre en observation à l’hôpital, comprends-tu ? S’ils disent que tu es irresponsable, alors peut-être réussiras-tu à éviter le fauteuil...”

La colère s’empara de Bigger. Il n’était pas fou et il ne voulait pas qu’on le traite de fou.

“Je n’veux pas aller dans vot’ hôpital.”

“C’est un moyen de t’en tirer, mon garçon.”

“Je ne veux pas m’en tirer.”

“Allons, commence par le début. Quelle était la première femme que tu as tuée ?”

Il ne dit rien. Il avait envie de parler, mais il n’aimait pas cette ardeur impatiente qu’il décelait dans la voix de l’homme. Il entendit la porte s’ouvrir derrière lui ; il tourna la tête et vit un autre blanc pénétrer dans la cellule et les regarder d’un air interrogateur.

“Je pensais que vous aviez besoin de moi”, dit l’homme.

“Oui ; entrez”, dit Buckley.

L’homme prit un siège et posa sur ses genoux un crayon et du papier.

“Viens, Bigger”, dit Buckley en prenant Bigger par le bras. “Assieds-toi là et raconte-moi tout. Soulage-toi *une fois pour toutes*.”

Bigger aurait voulu dire ce qu’il avait ressenti lorsque Jan lui avait tenu la main ; ce qu’il avait ressenti lorsque Mary lui avait demandé comment vivaient les nègres ; l’excitation forcenée qui s’était emparée de lui durant la journée et la nuit qu’il avait passées chez les Dalton – mais les mots lui faisaient défaut.

“Tu es allé chez M. Dalton à cinq heures et demie l’après-midi, ce samedi-là, n’est-ce pas ?”

“Oui, m’sieur”, murmura-t-il.

Il parlait d’un ton détaché. Il retraça tous ses actes. Il s’arrêta à chaque question de Buckley et se demandait comment il pourrait établir un rapport entre ses actes et ses sentiments, mais les mots qui lui venaient étaient ternes et sans relief. Des blancs le regardaient, épiaient chacune de ses paroles, alors toutes les sensations de son corps s’évanouirent, exactement comme lorsqu’il s’était trouvé entre Jan et Mary dans la voiture. Quand il eut terminé, il se sentait plus perdu, plus abattu qu’au moment de sa capture. Buckley se leva ; l’autre blanc l’imita et lui tendit les papiers à signer. Il prit la plume. Et pourquoi ne pas signer ? Il était coupable. Il était perdu. Ils allaient le tuer. Personne ne pouvait l’aider. Ils étaient devant lui, penchés sur lui, ils le regardaient, ils attendaient. Sa main tremblait. Il signa.

Buckley plia lentement les papiers et les fourra dans sa poche.

Bigger jeta sur les deux hommes un regard interrogateur, désespéré. Buckley regarda l’autre blanc et sourit.

“Ça n’a pas été aussi dur que je l’aurais pensé”, dit Buckley.

“Un vrai phonographe, une fois démarré”, fit l’autre.

Buckley baissa les yeux sur lui et dit :

“Un petit noir tout frais débarqué du Mississippi, voilà c’que c’est. Il n’y a eu qu’à faire les gros yeux pour lui faire peur.”

Il y eut un bref silence. Bigger sentit qu’ils l’avaient déjà oublié. Puis il les entendit parler.

“Vous avez encore besoin de moi, chef ?”

“Non. Je vais au club. Tenez-moi au courant de ce qui se passera à l’enquête.”

“Okay, chef.”

“Au revoir.”

“À plus tard, chef.”

Bigger se sentait si vide et si abattu qu’il se laissa glisser au sol. Il entendit les pas des hommes qui s’éloignaient doucement. La porte s’ouvrit et se referma. Il était seul, profondément, irrémédiablement. Il se roula par terre en sanglotant, se demandant ce qui pouvait bien le posséder ainsi, et pourquoi il se trouvait là.

*

Allongé par terre, sur le dallage froid, il sanglotait ; mais en réalité il était debout et se redressait orgueilleusement, le cœur contrit, tenant sa vie entre ses mains et la considérant d’un œil méditatif et interrogateur. Il gisait sur le dallage froid, secoué de sanglots ; mais en réalité il s’efforçait, avec un zèle furieux, de pénétrer le tumulte des circonstances, sentant qu’elles contenaient une source de pitié capable d’étancher la soif de son cœur et de son esprit.

Il pleurait parce qu’une fois encore il s’était fié à ses sentiments et qu’ils l’avaient trahi. Pourquoi avait-il éprouvé ce besoin d’expliquer ses sentiments ? Et pourquoi n’entendait-il pas résonner l’écho de ses sentiments dans le cœur des autres ? Il lui arrivait parfois de le percevoir mais formulé sur un ton tel, qu’en sa qualité de noir, il lui avait toujours été impossible de l’accepter ou d’y répondre sans perdre la face aux yeux du monde au sein duquel il avait pris conscience de sa virilité. Il redoutait et haïssait le prédicateur parce que le prédicateur lui avait dit de s’incliner très bas et d’implorer cette pitié dont il savait avoir besoin ; mais jamais son orgueil ne lui permettrait de faire une pareille chose, pas ici-bas, pas tant que luirait le soleil. Et Jan ? Et Max ? Ils lui disaient de croire en lui-même. Une fois déjà, il s’était complètement livré aux sensations que sa vie lui avait procurées même jusque dans le meurtre. Il avait vidé la coupe de la vie sans y trouver de signification. Et pourtant la coupe était pleine à nouveau, attendant d’être vidée. Mais non ! Cette fois-ci, il ne serait pas aveugle ! Il sentait qu’il ne lui serait possible de bouger qu’en prenant comme tremplin ses propres sentiments ; il sentait que désormais la lumière lui était indispensable pour agir.

Peu à peu, davantage à cause d’une faiblesse grandissante que par sérénité d’âme, ses sanglots s’arrêtèrent et il resta étendu sur le dos, à regarder le plafond. Il avait avoué, et l’ombre d’une mort prochaine, publique, le hantait. Comment affronter la mort devant des spectateurs blancs qui disaient que seule la mort le punirait de leur avoir craché à la figure sa condition de noir ? Comment la mort pourrait-elle à présent être une victoire ?

Il poussa un soupir, se releva et s’étendit sur son lit, à moitié endormi. La porte s’ouvrit et quatre policemen s’approchèrent et se penchèrent sur lui ; l’un d’eux lui toucha l’épaule.

“Viens, mon gars.”

Il se leva et les interrogea du regard.

“On te remmène à l’enquête.”

Ils lui mirent les menottes et le conduisirent à l’ascenseur, dans le couloir. Les portes se refermèrent et il tomba dans le vide, debout entre quatre grands bonshommes muets et vêtus de blanc. L’ascenseur s’arrêta ; les portes s’ouvrirent et il vit une foule inquiète et entendit un bourdonnement de voix. Ils le firent passer par un couloir étroit.

“Le v’là c’t’enfant *de putain* !”

“Oh ! dis donc ! Ce qu’il peut êt’ *noir* !”

“À mort !”

Un coup violent l’atteignit à la tempe et il s’écroula. Les visages et les voix s’éloignèrent. La douleur battait dans son cerveau et sa joue droite était insensible. Il leva un coude pour se protéger, d’une secousse ils le mirent debout. Lorsqu’il eut retrouvé une vision nette des choses, il vit que les policiers se débattaient avec un grand maigre, un blanc. Les cris s’enflèrent en une immense clameur. Devant lui, un homme frappait sur une table avec un objet de bois qui avait la forme d’un maillet.

“Silence ! Sinon je fais évacuer toute la salle, sauf les témoins !”

La clameur s’apaisa. Les policiers poussèrent Bigger sur un fauteuil. Tout au long des quatre murs se déployait un voile compact de visages blancs. Il y avait partout des policiers ; ils bombaient le torse, le bâton à la main, l’insigne d’argent sur la poitrine, le visage rouge et sévère, leurs yeux gris et bleus aux aguets. À la droite de l’homme assis à la table, six hommes étaient assis sur des chaises, par rangs de trois, muets, tenant leur pardessus et leur chapeau sur leurs genoux. Bigger vit sur une table un tas d’ossements blancs et à côté, sous une bouteille d’encre, la lettre de chantage. Au milieu de la table se trouvaient des feuilles de papier blanc attachées par une agrafe de métal ; c’étaient les aveux qu’il avait signés. M. Dalton était là aussi, avec son visage pâle et ses cheveux blancs. Mme Dalton se tenait à son côté, immobile et droite, avec comme toujours son visage légèrement incliné et levé dans une attitude confiante. Puis il aperçut la malle dans laquelle il avait fourré le corps de Mary, la malle qu’il avait traînée dans les escaliers et portée à la gare. Ah ! Et puis aussi la lame noircie de la hache, ainsi qu’un minuscule morceau de métal arrondi. Bigger sentit qu’on lui tapait sur l’épaule, il se retourna ; Max lui souriait.

“Ne te tourmente pas, Bigger. Tu n’auras rien à dire, ici. Ça ne sera pas long.”

L’homme assis à la table frappa quelques coups de son maillet.

“Y a-t-il dans la salle un parent de la défunte, quelqu’un qui connaisse à fond l’histoire intime de la famille ?”

Un murmure s’éleva dans la salle. Une femme se leva à la hâte, se dirigea vers l’aveugle, lui prit le bras et la conduisit à un siège placé à l’extrême droite de l’homme à la table, en face des six hommes alignés sur deux rangs. “C’est sûrement Mme Patterson”, se dit Bigger, se rappelant la femme de

chambre de Mme Dalton dont Peggy avait parlé.

“Voulez-vous, je vous prie, lever la main droite ?”

La frêle main de cire de Mme Dalton se leva timidement. L’homme demanda à Mme Dalton de faire le serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et Mme Dalton répondit dans un souffle :

“Je le jure.”

Bigger avait adopté une attitude flegmatique, s’efforçant d’éviter de paraître effrayé aux yeux de la foule. Les nerfs tendus, il était suspendu aux paroles de la vieille femme. En réponse aux questions de l’homme, Mme Dalton dit qu’elle avait cinquante-trois ans, qu’elle habitait 4605 Drexel Boulevard, qu’elle était maîtresse d’école en retraite, la mère de Mary Dalton et l’épouse de Henry Dalton. Lorsque l’homme commença à l’interroger au sujet de Mary, un remous parcourut l’auditoire. Mme Dalton précisa que Mary avait vingt-trois ans et qu’elle était fille unique, qu’elle possédait un titre d’assurance sur la vie d’environ trente mille dollars, des biens immobiliers d’une valeur d’environ un quart de million de dollars, et qu’elle avait mené une vie active jusqu’au moment de sa mort. La voix de Mme Dalton était faible et tendre et Bigger se demanda s’il allait pouvoir supporter tout cela bien longtemps. N’eût-il pas été préférable de se dresser à la lueur fulgurante des projecteurs et de se laisser abattre ? Il les aurait ainsi frustrés de cette distraction gratuite, de cette passionnante chasse à courre.

“Madame Dalton”, dit l’homme, “je suis l’adjoint du coroner et ce n’est pas sans une profonde émotion que je me vois forcé de vous poser certaines questions. Mais je dois m’y résoudre, pour que nous puissions établir l’identité de la défunte...”

“Je comprends, monsieur”, dit Mme Dalton d’une voix éteinte.

Soigneusement, le magistrat prit sur la table le petit bout de métal ; il se tourna face à Mme Dalton, puis s’immobilisa. Le silence était tel dans la salle que Bigger entendait résonner sur le parquet les pas du magistrat qui s’avançait vers la chaise de Mme Dalton. D’un geste plein de délicatesse, il lui prit la main et dit :

“Je dépose entre vos mains un objet de métal que la police a retiré des cendres du calorifère qui se trouve dans le sous-sol de votre maison. Madame Dalton, je voudrais que vous tâtiez ce morceau de métal avec beaucoup d’attention et que vous me disiez si vous vous rappelez l’avoir déjà eu entre les mains.”

Bigger aurait voulu détourner les yeux, mais il ne le pouvait pas. Il observa le visage de Mme Dalton ; il vit trembler la main qui tenait le fragment de métal noirci. Bigger détourna la tête d’un mouvement saccadé. Une femme se mit à pleurer. Une vague de murmures souleva la salle. Le magistrat retourna rapidement à sa place et frappa sur la table du revers de sa main. La salle redevint silencieuse ; on n’entendait plus que la femme qui sanglotait. Bigger regarda Mme Dalton. De ses deux mains, elle palpait fébrilement le bout de métal ; puis elle eut un frémissement des épaules. Elle

pleurait.

“Vous le reconnaissez ?”

“Ou... ou... oui.”

“Qu’est-ce que c’est ?”

“U... une boucle d’oreille.”

“Quand l’avez-vous eue entre les mains pour la première fois ?”

Mme Dalton essaya de se maîtriser ; les joues ruisselantes de larmes, elle répondit :

“Quand j’étais jeune fille, il y a des années...”

“Pourriez-vous préciser ?”

“Il y a trente-cinq ans.”

“Elle vous a appartenu, autrefois ?”

“Oui ; elle faisait partie d’une paire, que j’avais.”

“C’est cela, madame Dalton. Il est hors de doute que l’autre boucle d’oreille a été détruite par le feu. Celle-ci est tombée à travers la grille du foyer dans le baquet à cendres. Et maintenant, madame Dalton, dites-moi... combien de temps cette paire de boucles d’oreilles vous a-t-elle appartenu ?”

“Pendant trente-trois ans.”

“Comment étaient-elles entrées en votre possession ?”

“Eh bien, ma mère m’en avait fait cadeau à ma majorité, et à mon tour j’en avais fait cadeau à ma fille à sa majorité...”

“C’est-à-dire, exactement ?”

“Quand elle a eu dix-huit ans.”

“Et quand les avez-vous données à votre fille ?”

“Il y a environ cinq ans.”

“Elle les portait constamment ?”

“Oui.”

“Êtes-vous sûre qu’il s’agit bien de ces mêmes boucles d’oreilles ?”

“Oui. Il ne peut pas y avoir d’erreur. C’est un bijou de famille. Il n’en existe pas de semblable. Ma grand-mère avait fait faire le modèle elle-même.”

“Madame Dalton, quand vous êtes-vous trouvée pour la dernière fois en la compagnie de la défunte ?”

“Dans la nuit de samedi... ou plus exactement, dimanche matin.”

“À quelle heure ?”

“Il était près de deux heures, je crois.”

“Où était-elle ?”

“Dans sa chambre ; dans son lit.”

“Aviez-vous l’habitude d’aller voir, je veux dire de rendre visite à votre fille à des heures aussi tardives ?”

“Non. Je savais qu’elle avait l’intention de se rendre à Detroit dimanche matin. Quand je l’ai entendue rentrer, j’ai voulu savoir pourquoi elle était restée dehors si tard...”

“Lui avez-vous parlé ?”

“Non. Je l’ai appelée à plusieurs reprises, mais elle ne m’a pas répondu.”

“L’avez-vous touchée ?”

“Oui ; légèrement.”

“Mais elle ne vous a pas parlé ?”

“À vrai dire, j’ai entendu comme un murmure...”

“Avez-vous pu reconnaître la voix ?”

“Non.”

“Madame Dalton, d’après vous, y avait-il une possibilité que votre fille fût morte, à ce moment, sans que vous vous en rendiez compte ?”

“Je ne saurais dire.”

“Savez-vous si votre fille était vivante lorsque vous lui avez adressé la parole ?”

“Je ne sais pas. Je présumais qu’elle l’était.”

“Y avait-il quelqu’un d’autre dans la chambre, à ce moment ?”

“Je ne sais pas. Mais j’éprouvais une impression bizarre.”

“Bizarre ? Qu’entendez-vous par là ?”

“Eh bien... je ne sais pas... je ne saurais dire pourquoi, mais je n’étais pas tranquille. Il me semblait que j’aurais dû faire quelque chose ou dire quelque chose. Mais je me répétais, pour me tranquilliser : Elle dort, voilà tout...”

“Si vous éprouviez de l’inquiétude, pourquoi avez-vous quitté la chambre sans avoir tenté de la réveiller ?”

Mme Dalton fit une pause avant de répondre ; sa bouche mince était grande ouverte et son visage était très incliné.

“J’ai senti une odeur d’alcool dans la chambre”, fit-elle à mi-voix.

“Et alors ?”

“J’ai pensé que Mary était ivre.”

“Aviez-vous déjà eu l’occasion de trouver votre fille en état d’ivresse ?”

“Oui ; et c’est pourquoi je l’ai crue ivre à ce moment. C’était la même odeur.”

“Madame Dalton, si quelqu’un avait abusé de votre fille, sexuellement parlant, tandis qu’elle était couchée sur le lit, croyez-vous que vous auriez pu le déceler d’une façon quelconque ?”

Un bourdonnement de voix monta dans la salle. Le magistrat rappela le public à l’ordre.

“Je ne sais pas”, répondit-elle dans un faible murmure.

“Quelques questions encore, si vous permettez, madame Dalton. Qu’est-ce qui a éveillé vos soupçons et vous a fait craindre qu’il ne fût arrivé quelque chose à votre fille ?”

“En allant dans sa chambre le lendemain matin, j’ai tâté le lit et me suis aperçue qu’elle n’avait pas dormi là. Ensuite, j’ai cherché dans son armoire et me suis rendu compte qu’elle n’avait pas pris les robes qu’elle s’était récemment commandées.”

“Madame Dalton, votre mari et vous avez fait don de fortes sommes d’argent aux œuvres et aux Institutions d’Enseignement pour les gens de couleur, n’est-ce pas ?”

“Oui.”

“Pourriez-vous nous dire approximativement combien ?”

“Plus de cinq millions de dollars.”

“Vous ne nourrissez aucun parti pris à l’égard de la race noire ?”

“Non ; pas le moindre.”

“Madame Dalton, veuillez je vous prie nous dire quelle fut la dernière chose que vous fîtes avant de quitter la chambre, alors que vous vous trouviez debout au pied du lit de votre fille, ce dimanche matin ?...”

“Je... je...” Elle s’interrompit, courba la tête et se tapota les yeux avec son mouchoir. “Je me suis agenouillée au pied de son lit et j’ai prié...”, dit-elle, d’une voix hachée par le désespoir.

La salle tout entière poussa un soupir. Bigger vit la femme raccompagner Mme Dalton à sa place. Bien des yeux, à présent, étaient fixés sur Bigger, des yeux d’un gris froid et des yeux bleus dont l’expression de haine forcenée était pire qu’une injure ou qu’une vocifération. Pour se débarrasser de ce regard multiple, il cessa de regarder bien que ses yeux demeuraient ouverts.

Le coronar se tourna vers les hommes alignés à sa droite et dit :

“Messieurs les jurés, y en a-t-il parmi vous qui aient été en relation avec la défunte ou d’un quelconque des membres de sa famille ?”

L’un des hommes se leva et dit :

“Non, monsieur.”

“Existe-il un motif quelconque qui puisse vous empêcher de rendre un verdict impartial et juste ?”

“Non, monsieur.”

“Quelqu’un a-t-il une objection à formuler à l’encontre du jury ou de la désignation d’un quelconque des jurés ?”

Il n’y eut pas de réponse.

“Au nom du coronar, je prie messieurs les jurés de se lever, de défiler devant cette table, et d’examiner les restes de la défunte, Mary Dalton.”

Les six hommes se levèrent en silence et passèrent devant la table ; chacun d’eux regarda les ossements blancs. Lorsqu’ils se furent rassis, le magistrat dit à voix forte :

“Et maintenant, la parole est à M. Jan Erlone !”

Jan se leva, s’avança d’un pas souple et fut invité à jurer de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité devant Dieu. Bigger se demanda si Jan allait maintenant se tourner contre lui. Il se demandait s’il pouvait vraiment avoir confiance en un blanc, même en celui-ci, qui lui avait spontanément offert son amitié. Il se pencha en avant pour écouter. Plusieurs fois on demanda à Jan s’il était étranger et Jan répondit négativement.

Le magistrat s’approcha de la chaise de Jan, pencha son torse en avant et demanda d’une voix forte :

“Croyez-vous à l’égalité sociale, en ce qui concerne les nègres ?”

Un frémissement parcourut la salle.

“Je crois à l’égalité de toutes les races...”, commença Jan.

“Répondez par *oui* ou par *non*, monsieur Erlone ! Vous n’êtes pas ici à une réunion électorale. Croyez-vous à l’égalité sociale pour les nègres ?”

“Oui.”

“Êtes-vous membre du parti communiste ?”

“Oui.”

“Dans quel état était Mlle Dalton lorsque vous l’avez quittée dimanche matin ?”

“Que voulez-vous dire ?”

“Était-elle ivre ?”

“Je n’irai pas jusqu’à dire qu’elle était ivre. Elle avait un peu bu.”

“À quelle heure l’avez-vous quittée ?”

“Vers une heure et demie, je crois.”

“Était-elle assise à l’avant de la voiture ?”

“Oui, elle était devant.”

“Était-elle à l’avant depuis le début de la soirée ?”

“Non.”

“Était-elle à l’avant quand vous avez quitté le restaurant ?”

“Non.”

“L’avez-vous mise vous-même sur le siège avant quand vous êtes descendu de la voiture ?”

“Non ; elle m’a dit qu’elle voulait s’asseoir devant.”

“Ce n’est pas vous qui lui avez *demandé* de le faire ?”

“Non.”

“Quand vous l’avez quittée, aurait-elle été capable de descendre seule de la voiture ?”

“Je le crois.”

“Tandis que vous étiez avec elle à l’arrière, vous êtes-vous livré à des actes susceptibles, disons, de l’étourdir... de l’affaiblir au point de la rendre incapable de descendre seule de l’auto ?”

“Non !”

“N’est-il pas vrai, monsieur Erlone, que Mlle Dalton n’était pas en état de se défendre et que vous l’avez vous-même *portée* sur le siège avant ?”

“Non ! Je ne l’ai pas *portée* sur le siège avant !”

La voix de Jan résonna dans toute la salle. Il y eut un bref bourdonnement de voix.

“Pourquoi avez-vous laissé une jeune fille blanche sans défense seule dans une voiture avec un nègre ivre ?”

“Je n’avais pas la moindre idée que Bigger était ivre et je ne considérais pas que Mary était sans défense ni qu’elle courait le moindre danger.”

“Vous était-il déjà arrivé de laisser Mlle Dalton seule en compagnie de nègres ?”

“Non.”

“Vous n’aviez jamais auparavant utilisé Mlle Dalton comme appât, je suppose ?”

Bigger fut surpris par un bruit derrière son dos. Il tourna la tête ; Max s'était levé.

“Monsieur le coroner, je sais qu'il ne s'agit ici que d'un interrogatoire préliminaire. Mais les questions posées n'ont pas le moindre rapport avec la cause ou les circonstances de la mort de la victime.”

“Monsieur Max, la plus large tolérance est de mise au cours de la présente audience. C'est au jury de décider si les témoignages soumis à la barre ont ou non des rapports avec l'affaire en cours.”

“Mais des questions de ce genre ne font qu'enflammer l'esprit du public.”

“Permettez, monsieur Max. Aucune des questions posées ici n'enflammera l'esprit du public autant que la mort de Mary Dalton, vous le savez très bien. Vous pouvez interroger les témoins autant qu'il vous plaira ; c'est votre droit. Mais je ne tolérerai pas que des gens de votre sorte viennent ici chercher à se faire une réclame gratuite.”

“Mais M. Erlone n'est pas accusé, monsieur le coroner !”

“Il est soupçonné de complicité dans le meurtre ! Et nous sommes ici pour rechercher qui a tué la jeune fille et les motifs du meurtre ! Si vous estimez que les questions ne sont pas formulées comme elles devraient l'être, il vous est loisible d'interroger le témoin, quand nous en aurons terminé. Mais ce n'est pas à vous de diriger les débats !”

Max se rassit. La salle était silencieuse.

Le coroner fit quelques pas de long en large avant de reprendre l'interrogatoire ; il serrait les lèvres, et son visage était cramoisi.

“Monsieur Erlone, n'avez-vous pas donné à ce noir des prospectus concernant le parti communiste ?”

“Si.”

“De quoi traitaient ces prospectus ?”

“Je lui ai remis des tracts sur le problème noir.”

“Des tracts préconisant l'égalité des blancs et des noirs ?”

“Des tracts qui expliquaient...”

“Est-ce qu'ils contenaient un appel à l'unité entre blancs et noirs ?”

“Mais... oui.”

“Est-ce que, en faisant l'éducation révolutionnaire de ce nègre ivre, vous lui avez dit qu'il pouvait se permettre d'avoir des relations sexuelles avec des femmes blanches ?”

“Non !”

“Avez-vous incité Mlle Dalton à avoir des relations sexuelles avec lui ?”

“Non !”

“Avez-vous serré la main à ce nègre ?”

“Oui.”

“Lui avez-vous demandé de vous serrer la main ?”

“Oui. C'est ce que n'importe quel homme digne de ce nom...”

“Bornez-vous à répondre aux questions, je vous prie, monsieur Erlone. Vos arguments communistes ne nous intéressent pas. Dites-moi, avez-vous

mangé à la même table que ce nègre ?”

“Parfaitement.”

“Vous l’avez *invité* à manger ?”

“Oui.”

“Mlle Dalton avait pris place à la table quand vous l’avez *invité* à s’asseoir ?”

“Oui.”

“Combien de fois aviez-vous mangé avec des nègres auparavant ?”

“Je ne sais pas. Très souvent.”

“Vous *aimez* les nègres ?”

“Je ne fais pas de distinction...”

“Aimez-vous les nègres, monsieur Erlone ?”

“Je m’oppose !” lança Max. “Quel rapport cela peut-il avoir avec le procès ?”

“Ce n’est pas à vous de diriger les débats !” tonna le coroner. “Je vous l’ai déjà dit ! Une femme a été lâchement assassinée. Le témoin que voici a mis la victime en relations avec la dernière personne qui l’ait vue vivante. Nous avons le droit de déterminer quelle a été l’attitude du témoin en question à l’égard de la jeune fille et de ce nègre !” Le coroner se tourna de nouveau vers Jan. “Et maintenant, monsieur Erlone, est-ce que vous n’avez pas prié ce nègre de s’asseoir *entre* Mlle Dalton et vous ?”

“Non ; il était déjà à l’avant.”

“Mais vous ne lui avez pas *demandé* de s’asseoir à l’*arrière*, n’est-ce pas ?”

“Non.”

“Et *pourquoi*, s’il vous plaît ?”

“Mais grands dieux ! Ce garçon est un être humain ! Pourquoi ne me demandez-vous pas...”

“Je vous pose les questions et vous y répondez. Et maintenant dites-moi, monsieur Erlone, auriez-vous proposé à ce nègre de coucher avec vous ?”

“Je refuse de répondre !”

“Mais vous n’avez pas refusé à ce nègre ivre le droit de coucher avec cette jeune fille, n’est-ce pas ?”

“Son droit d’entretenir des relations avec elle ou avec qui que ce soit n’était pas en question...”

“Avez-vous essayé de vous interposer entre ce nègre et Mlle Dalton ?”

“Je n’avais pas...”

“Répondez par oui ou par non !”

“Non !”

“Avez-vous une sœur ?”

“Oui, j’ai une sœur.”

“Où est-elle ?”

“À New York.”

“Est-elle mariée ?”

“Non.”

“Consentiriez-vous à ce qu’elle épousât un nègre ?”

“Cela ne me regarde pas.”

“N’avez-vous pas dit à ce nègre de vous appeler Jan au lieu de M. Erlone ?”

“Oui ; mais...”

“Bornez-vous à répondre aux questions !”

“Mais, M. le coroner, vous impliquez...”

“J’essaie de déterminer le motif du meurtre de cette innocente jeune fille !”

“Non ! Pas du tout ! Vous essayez d’inculper une race et un parti politique !”

“Nous ne vous demandons pas de déclarations ! Dites-moi, Mlle Dalton était-elle assez lucide pour vous dire au revoir quand vous l’avez laissée seule dans la voiture avec ce nègre ivre ?”

“Oui. Elle m’a dit au revoir.”

“Dites-moi... quelle quantité d’alcool avez-vous fait boire à Mlle Dalton ce soir-là ?”

“Je ne sais pas.”

“Qu’est-ce que c’était au juste ?”

“Du rhum.”

“Pourquoi avez-vous choisi du rhum ?”

“Pour rien. J’ai simplement acheté du rhum.”

“Était-ce dans le but de stimuler certaines... ardeurs physiques ?”

“Non.”

“Combien en avez-vous acheté ?”

“Un litre.”

“Qui l’a payé ?”

“Moi.”

“Cet argent provenait-il de la caisse du parti communiste ?”

“Non !”

“Il ne vous est pas alloué un budget pour vos frais de recrutement ?”

“Non !”

“Qu’est-ce que vous aviez bu avant l’achat de ce litre de rhum ?”

“Quelques verres de bière.”

“Combien ?”

“Je ne sais plus.”

“Vous ne vous rappelez pas grand-chose de ce qui s’est passé cette nuit-là, il me semble ?”

“Je vous dis tout ce que je me rappelle.”

“Tout ce que vous vous rappelez ?”

“Oui.”

“Est-ce possible que vous ne vous rappeliez pas certaines choses ?”

“Je vous dis tout ce que je me rappelle.”

“Étiez-vous trop ivre pour vous rappeler tout ce qui est arrivé ?”

“Non.”

“Vous saviez ce que vous faisiez ?”

“Oui.”

“Vous avez, de propos délibéré, abandonné Mlle Dalton alors qu’elle se trouvait dans cet état ?”

“Elle n’était dans aucun *état* !”

“À quel point était-elle ivre, après la bière et le rhum ?”

“Elle m’avait l’air de savoir ce qu’elle faisait.”

“Vous êtes-vous inquiété de savoir si elle était en état de se défendre ?”

“Non.”

“Cela vous importait-il ?”

“Naturellement.”

“En somme, quoi qu’il pût lui arriver, vous pensiez que c’était parfait.”

“Je pensais qu’elle était très bien.”

“Dites-moi simplement une chose, monsieur Erlone. À quel point Mlle Dalton était-elle ivre ?”

“Eh bien, elle était un peu gaie, si vous voyez ce que je veux dire.”

“Très en forme ?”

“Oui ; si vous voulez.”

“Accueillante ?”

“Je ne sais pas ce que vous voulez dire.”

“Aviez-vous lieu d’être satisfait quand vous l’avez quittée ?”

“Que voulez-vous dire ?”

“Vous aviez éprouvé du plaisir en sa compagnie ?”

“Mais oui.”

“Et lorsqu’on a pris son plaisir avec une femme, est-ce qu’il ne se produit pas généralement une dépression ?”

“Je ne vous comprends pas.”

“Il était tard, n’est-il pas vrai, monsieur Erlone ? Vous aviez envie de rentrer chez vous ?”

“Oui.”

“Vous ne vouliez pas rester avec elle plus longtemps ?”

“Non ; j’étais fatigué.”

“Alors vous l’avez laissée au nègre.”

“Je l’ai laissée dans la voiture. Je ne l’ai laissée à personne.”

“Mais le nègre était dans la voiture ?”

“Oui.”

“Et elle est montée devant avec lui ?”

“Oui.”

“Et vous n’avez rien fait pour l’en empêcher ?”

“Non.”

“Et vous aviez bu tous trois ?”

“Oui.”

“Et cela vous arrangeait de la laisser ainsi, en compagnie d’un nègre ivre ?”

“Où voulez-vous en venir exactement ?”

“Vous n’éprouviez aucune crainte à son sujet ?”

“Aucune.”

“Vous vous disiez, qu’étant ivre, elle éprouverait avec n’importe qui autant de satisfaction qu’elle en avait éprouvé avec vous ?”

“Non ; non... Pas dans ce sens-là : Vous détournez...”

“Répondez simplement à mes questions. Mlle Dalton avait-elle, à votre connaissance, déjà eu des relations sexuelles avec un noir ?”

“Non.”

“Avez-vous pensé que c’était pour elle une bonne occasion de commencer ?”

“Non ; non...”

“N’aviez-vous pas promis de vous mettre en rapport avec le nègre, et n’était-ce pas dans le but de vous assurer que sa gratitude le pousserait à s’inscrire au parti communiste ?”

“Je n’avais pas dit que je me mettrais en rapport avec lui.”

“Monsieur Erlone, êtes-vous bien sûr de n’avoir pas dit cela ?”

“Ah... oui ! Mais pas dans le sens où vous l’interprétez...”

“Monsieur Erlone, avez-vous été surpris en apprenant la mort de Mlle Dalton ?”

“Oui. Tout d’abord je n’arrivais pas à le croire. Je pensais qu’il devait y avoir erreur.”

“Vous ne vous attendiez pas à ce que ce nègre ivre aille si loin, n’est-ce pas ?”

“Je ne m’attendais à rien du tout.”

“Mais vous aviez dit à ce nègre de lire les tracts communistes, n’est-ce pas ?”

“Je les lui ai donnés.”

“Vous lui avez dit de les lire ?”

“Oui.”

“Mais vous ne vous attendiez pas à ce qu’il aille jusqu’à violer et tuer la jeune fille ?”

“Je ne m’attendais à rien de semblable.”

“C’est tout, monsieur Erlone.”

Bigger regarda Jan regagner son siège. Il savait ce que Jan ressentait. Il savait ce que le procureur avait derrière la tête en lui posant ces questions. Il n’était pas le seul objet de haine dans la salle. Que voulaient donc les Rouges, pour que le magistrat éprouvât tant de haine à l’égard de Jan ?

“M. Dalton est prié d’avancer”, dit le coroner. Bigger écouta M. Dalton raconter comme quoi il engageait toujours de jeunes chauffeurs noirs, surtout lorsque ces noirs étaient handicapés par leur pauvreté, leur ignorance, leurs infortunes ou leurs infirmités. M. Dalton précisa qu’il agissait ainsi dans

l'espoir de leur fournir une possibilité de suivre des cours et de venir en aide à leur famille. Il raconta comment Bigger était venu chez lui, combien il avait paru timide et effrayé, et combien sa famille avait été émue et touchée de cette attitude. Il dit qu'il n'avait pas pensé que Bigger pût être mêlé à la disparition de Mary et qu'il avait dit à Britten de ne pas l'interroger.

Puis il parla de la lettre de chantage au kidnapping et décrivit sa stupéfaction en apprenant la fuite de Bigger qui s'était de la sorte dénoncé.

Quand le coroner eut terminé son interrogatoire, Bigger entendit Max dire :

“Puis-je poser quelques questions ?”

“Certainement. Allez-y”, dit le coroner.

Max s'avança et se planta devant M. Dalton.

“Vous êtes président de la Société Immobilière Dalton, n'est-ce pas ?”

“Oui.”

“Votre Société est propriétaire de l'immeuble dans lequel la famille Thomas habite depuis trois ans, n'est-ce pas ?”

“C'est-à-dire... Ma Société détient les actions de la Société à laquelle appartient l'immeuble.”

“Je comprends. Comment s'appelle la Société en question ?”

“La Société Immobilière du South Side.”

“Voyons un peu, monsieur Dalton ; la famille Thomas vous a payé...”

“Pas à moi ! Ils paient un loyer à la Société Immobilière du South Side.”

“Vous détenez la majorité des actions de la Société Immobilière Dalton, n'est-il pas vrai ?”

“Eh bien... oui.”

“Et de son côté, ladite Société détient la majorité des actions de la Société Immobilière du South Side, n'est-ce pas ?”

“Oui.”

“Je crois donc pouvoir dire que la famille Thomas vous paie un loyer ?”

“Indirectement, oui.”

“Qui est-ce qui dicte leur ligne de conduite à ces deux Sociétés ?”

“Eh bien, c'est moi.”

“Pourquoi faites-vous payer à la famille Thomas et aux autres familles noires un loyer plus élevé qu'aux blancs, pour le même genre de maisons ?”

“Ce n'est pas moi qui établis l'échelle des loyers”, dit M. Dalton.

“Qui est-ce donc ?”

“Eh bien, c'est la loi de l'offre et de la demande qui réglemente la valeur des immeubles.”

“Monsieur Dalton, il a été dit tout à l'heure que vous donniez des millions de dollars pour l'éducation des noirs. Comment se fait-il que vous extorquiez à la famille Thomas la somme exorbitante de huit dollars par semaine pour une unique pièce non aérée, infestée de rats, dans laquelle quatre personnes doivent manger et dormir !”

Le magistrat se leva d'un bond.

“Je ne tolérerai pas que vous rudoyiez ce témoin ! Vous n’avez donc aucune pudeur ? Cet homme est un des citoyens les plus éminents et les plus respectés de la ville ! Et vos questions n’ont pas de rapport...”

“Elles *ont* un rapport !” s’écria Max. “Vous avez dit tout à l’heure que l’on avait toute latitude quant au choix des questions, ici ! J’essaie moi aussi de trouver le coupable ! Jan Erlone n’est pas le seul à avoir influencé Bigger Thomas. Il y en a eu beaucoup d’autres avant lui. J’ai autant le droit de déterminer dans quelle mesure *leur* attitude a influé sur sa conduite que vous de déterminer l’effet que l’attitude de Jan Erlone a eue sur lui !”

“Je consens à répondre à ses questions si cela doit nous éclairer”, dit tranquillement M. Dalton.

“Merci, monsieur Dalton. Et maintenant, dites-moi, comment se fait-il que vous ayez compté huit dollars de loyer à la famille Thomas pour une seule pièce dans un immeuble de rapport ?”

“Eh bien, il existe une crise du logement.”

“Dans tout Chicago ?”

“Non. Seulement ici, dans le South Side.”

“Vous avez des immeubles dans d’autres quartiers ?”

“Oui.”

“Alors pourquoi ne louez-vous pas ces immeubles aux noirs ?”

“Eh bien... Euh... Je... je... je ne crois pas qu’ils aimeraient habiter ailleurs.”

“Qui vous a dit cela ?”

“Personne.”

“Vous êtes arrivé tout seul à cette conclusion ?”

“Mon Dieu oui.”

“N’est-il pas vrai que vous *refusiez* de louer des maisons à des noirs lorsque ces maisons sont situées dans d’autres quartiers !”

“Mais, si.”

“Pourquoi ?”

“Eh bien, c’est une ancienne coutume.”

“Vous trouvez que cette... coutume est juste ?”

“Ce n’est pas moi qui l’ai inaugurée”, dit M. Dalton.

“Trouvez-vous que cette coutume soit juste ?” insista Max.

“Eh bien, je crois que les noirs sont plus heureux lorsqu’ils sont ensemble.”

“Qui vous a dit *cela* ?”

“Mais... personne.”

“Est-ce qu’ils ne sont pas d’un meilleur rapport lorsqu’ils sont ensemble ?”

“Je ne sais pas ce que vous voulez dire.”

“Monsieur Dalton, la politique pratiquée par votre Société ne tend-elle pas à maintenir les noirs dans les limites du South Side, dans un même quartier ?”

“Mon Dieu, c’est ainsi que les choses se passent. Mais ce n’est pas à moi

qui suis l'auteur..."

"Monsieur Dalton, vous donnez des millions pour aider les noirs. Puis-je savoir pourquoi vous ne leur comptez pas un loyer moins élevé pour ces réduits qui, entre parenthèses, sont de véritables pièges à incendie, et que vous ne portez pas ensuite ces diminutions en déduction de votre budget de bonnes œuvres ? Cela simplifierait votre comptabilité."

"C'est que ce serait immoral de leur compter un loyer moins élevé."

"Immoral !"

"Parfaitement Ce serait faire une concurrence illégale aux autres Sociétés."

"Est-ce qu'il existe un accord entre les agents d'immeubles relativement aux tarifs à appliquer aux noirs ?"

"Non. Mais il existe un code moral, qui réglemente ce genre d'affaires."

"Ainsi vous rendez à la famille Thomas une partie des bénéfices que vous lui avez soutirés sous forme de loyer, et cela dans le but d'alléger les souffrances de leurs existences frustrées, spoliées, et en même temps de soulager votre propre conscience."

"C'est là une déformation des faits, monsieur !"

"Monsieur Dalton, pour quelle raison versez-vous de l'argent aux œuvres d'enseignement pour les noirs ?"

"Je veux leur donner une chance dans la vie."

"Avez-vous déjà employé un des noirs que vous avez fait éduquer ?"

"Ma foi, non."

"Monsieur Dalton, pensez-vous que les conditions effrayantes dans lesquelles la famille Thomas était obligée de vivre entre les quatre murs d'un de vos immeubles, puissent être liées d'une façon quelconque avec la mort de votre fille ?"

"Je ne comprends pas ce que vous voulez dire."

"C'est tout", fit Max.

Après la déposition de M. Dalton, Peggy vint au prétoire, puis Britten, et ensuite une foule de médecins, de reporters, et de policemen.

"La parole est maintenant à Bigger Thomas !" dit le coroner d'une voix retentissante.

Une vague de voix excitées submergea la salle. Les doigts de Bigger s'accrochèrent aux bras de son fauteuil. La main de Max lui toucha l'épaule. Bigger se retourna et Max murmura :

"Reste assis."

Max se leva.

"M. le coroner ?"

"Oui ?"

"En qualité d'avocat de Bigger Thomas, je tiens à déclarer que mon client ne désire pas témoigner ici."

"Son témoignage aiderait à éclaircir les doutes qui peuvent subsister quant à la manière dont la victime a trouvé la mort", dit le coroner.

“Mon client est d’ores et déjà détenu et c’est son droit de refuser...”

“Très bien, très bien”, dit le coroner.

Max se rassit.

“Reste assis. Tout va bien”, dit-il à voix basse à Bigger.

Bigger respira et sentit son cœur battre à coups redoublés. Il souhaitait qu’un événement quelconque vînt détourner de lui tous ces visages blancs qui le dévisageaient. Finalement, les visages se détournèrent. Le magistrat s’approcha de la table et saisit la lettre de chantage d’un geste lent, interminable, délicat, spectaculaire.

“Messieurs”, dit-il en se tournant vers les six hommes assis sur les deux rangées de chaises, “vous avez entendu les divers témoignages. J’estime néanmoins que vous devriez avoir la possibilité d’examiner les pièces à conviction rassemblées par les services de la Police.”

Le magistrat tendit la lettre à l’un des jurés qui la lut et la passa à son voisin.

Tous les jurés examinèrent le sac, le couteau ensanglanté, la lame noircie de la hache, les tracts communistes, la bouteille de rhum, la malle et les aveux signés.

“Étant donné le caractère spécial de ce meurtre, et le fait que le corps de la victime a été pour ainsi dire entièrement détruit, j’estime nécessaire de soumettre à votre examen une pièce à conviction supplémentaire. Cela nous aidera à faire la lumière sur les circonstances de la mort de la victime.”

Il se tourna et fit un signe de tête aux deux personnages en veste blanche qui se tenaient près de la porte du fond. Un lourd silence planait sur la salle. Bigger se demanda combien de temps encore cela durerait ; il sentait qu’il ne pourrait bientôt plus le supporter. De temps en temps la pièce s’estompait et un léger vertige s’emparait de lui ; alors ses muscles se raidissaient et cela passait. Tout à coup, le bourdonnement des voix devint très fort et le magistrat rappela l’auditoire à l’ordre. Puis le tumulte se déchaîna. Bigger entendit une voix dire :

“Écartez-vous, allons !”

Il regarda et vit deux hommes en veste blanche pousser à travers la foule une table oblongue recouverte d’un drap. Qu’est-ce que c’est ? se demanda Bigger. Il sentit la main de Max se poser sur son épaule.

“Ne t’inquiète pas, Bigger. Ce sera vite fini.”

“Qu’est-ce qu’ils font ?” chuchota Bigger d’une voix oppressée.

Max demeura un long moment sans répondre. Puis il répondit d’une voix incertaine :

“Je ne sais pas.”

La table fut avancée jusqu’au milieu de la salle. Le coroner s’exprima d’une voix lente, profonde, passionnée :

“En tant que coroner adjoint, j’ai décidé, dans l’intérêt de la Justice, d’offrir, comme pièce à conviction, le cadavre violé et mutilé de la nommée Bessie Mears, ainsi que les témoignages des policiers et des médecins

concernant la cause et les circonstances de sa mort...”

La voix du magistrat se perdit dans le vacarme de la salle. Les policiers mirent deux bonnes minutes à ramener le calme en tapant avec leurs bâtons contre les murs. Bigger s'était figé dans une immobilité de pierre tandis que Max, qui s'était élancé devant lui, s'arrêtait devant la table.

“M. le coroner”, dit Max, “ce que vous faites là est proprement scandaleux ! Le spectacle indécent du cadavre de cette jeune fille constitue une véritable provocation, une incitation à l'émeute...”

“C'est au jury qu'il appartient d'en juger !” dit le coroner. “Et nous ne vous permettrons pas d'interrompre plus longtemps la procédure en cours ! Si vous persistez dans cette attitude, votre présence ne sera plus tolérée dans cette salle ! La loi m'autorise à produire telle pièce à conviction que je jugerai utile...”

Lentement, Max fit demi-tour et revint à sa place, tête basse, les lèvres pincées, le visage livide.

Bigger était brisé, désespéré. Ses lèvres s'entrouvrirent. Il se sentait glacé, engourdi. Il avait complètement oublié Bessie durant l'enquête concernant Mary. Il comprit ce qui se passait. En se servant du corps de Bessie comme témoignage et preuve du meurtre de Mary, on le présentait comme un monstre ; la haine du public ne ferait que s'accroître. La mort de Bessie n'avait pas été évoquée durant l'enquête et tous les visages blancs dans la salle exprimaient une surprise totale. Ce n'était pas parce qu'il estimait moins Bessie qu'il l'avait oubliée, mais c'était la mort de Mary qui lui avait fait le plus peur ; pas sa mort en soi, mais ce qu'elle signifiait pour lui, qui était noir. Maintenant, ils faisaient intervenir le corps de Bessie dans l'affaire afin de faire sentir à ces blancs et à ces blanches que seule une rapide suppression de sa personne ramènerait la sécurité en ville. Ils utilisaient le meurtre de Bessie pour le tuer parce qu'il avait tué Mary, pour le présenter sous un jour qui justifierait sa destruction par n'importe quel procédé. Bien qu'il eût tué une blanche et une noire, il savait que c'était pour la mort de la blanche qu'il serait puni. La négresse n'était qu'une pièce à conviction accessoire. Et il savait que le meurtre de Bessie laissait les blancs indifférents. Les blancs ne recherchaient jamais les noirs lorsqu'ils avaient commis un crime sur la personne d'un autre noir. Il avait même entendu dire que les blancs se frottaient les mains lorsqu'un noir en tuait un autre ; pour eux, c'était un noir de moins à combattre. Un noir ne commettait de crime que lorsqu'il avait mis un blanc à mal, tué un blanc ou endommagé ce qui appartenait aux blancs. Au bout d'un moment, il ne put s'empêcher de regarder et d'écouter ce qui se passait dans la salle. Ses yeux s'arrêtèrent sur la forme immobile qui gisait sous le drap et il éprouva pour Bessie morte plus de pitié qu'il n'en avait jamais éprouvé pour Bessie vivante. Il savait que Bessie, elle aussi, même morte, même tuée par lui, serait indignée de l'usage que l'on faisait de sa dépouille. Sa colère montait rapidement ; le même sentiment que Bessie lui avait souvent décrit lorsqu'elle revenait après avoir

passé de longues heures à travailler dans la fournaise des cuisines de blancs, le sentiment d'être tellement aux ordres des autres qu'on n'avait plus de sensibilité ni de pensées à soi. Non seulement il avait vécu où ils lui avaient dit de vivre, non seulement il avait fait ce qu'ils lui avaient dit de faire, non seulement il avait fait ces choses jusqu'à ce qu'il eût tué pour se libérer, mais après avoir obéi, après avoir tué, ils étaient encore les maîtres. Il leur appartenait, corps et âme ; qu'il fût plongé dans le sommeil ou éveillé. Leurs actions exigeaient la participation de l'intégralité de ses atomes. Elles donnaient à la vie sa couleur et dictaient les conditions de la mort.

Le magistrat usa de son maillet pour rétablir l'ordre, puis il se leva et se dirigea vers la table et d'un geste large, il découvrit le corps de Bessie. À la vue de cette chose noire et sanguinolente, Bigger eut un mouvement de recul involontaire et porta ses mains à ses yeux, et au même instant il entrevit l'éclair aveuglant des ampoules argentées. Ses yeux firent un effort pour rester fixés sur le mur du fond, car il sentait que s'il revoyait Bessie il se lèverait et balaierait la pièce d'un geste du bras pour essayer d'effacer la salle et ses occupants. Tous ses nerfs l'aidaient à regarder sans voir et à demeurer sourd à tout, au milieu du vacarme.

Il fut pris d'une douleur à la tête, juste au-dessus des yeux. Tandis que les minutes s'égrenaient lentement, son corps baignait dans une sueur froide. Il avait des pulsations douloureuses dans les oreilles ; ses lèvres étaient sèches et parcheminées ; il aurait voulu les humecter avec sa langue, mais n'y parvenait pas. La tension exigée pour écarter du champ de sa conscience la vision terrible de Bessie et le vacarme des voix lui interdisaient de bouger un muscle. Il demeurait assis, sculpté dans un invisible moule de ciment. Puis il n'y tint plus. Il se pencha en avant et enfouit son visage dans ses mains. Il entendit une voix lointaine qui partait d'une très grande hauteur...

"Le jury est invité à se retirer dans la salle voisine."

Bigger leva la tête et vit les six hommes se lever et sortir en file indienne par une porte du fond. On avait recouvert le corps de Bessie et il ne pouvait pas la voir. La rumeur des voix s'amplifia dans la salle et le magistrat dut rétablir l'ordre. Les six hommes reprirent lentement leurs places. L'un d'eux glissa au magistrat un feuillet de papier. Le magistrat se dressa, leva la main pour demander le silence et lut une longue suite de mots incompréhensibles pour Bigger. Néanmoins il en comprit certains passages :

"... La Mary Dalton a trouvé la mort dans la chambre à coucher de son domicile sis au n° 4605 du Drexel Boulevard, par étouffement et strangulation causés par des violences externes, lesdites violences ayant été subies par la défunte lorsqu'elle fut étranglée par les mains d'un certain Bigger Thomas, au cours d'un viol criminel..."

"... étant donné les circonstances, le jury considère qu'il s'agit d'un assassinat et demande que le Tribunal tienne Bigger Thomas à sa disposition en tant que meurtrier jusqu'à ce qu'il soit statué sur son cas..."

La voix parlait toujours, mais Bigger n'écoutait plus. Cela signifiait qu'il

allait rester en prison jusqu'à ce qu'il fût jugé et exécuté. Finalement, la voix du coroner se tut. La salle n'était qu'un énorme brouhaha. Bigger entendit marcher devant lui des hommes et des femmes. Il regarda autour de lui comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Max lui prit le bras.

“Bigger !”

Il tourna légèrement la tête.

“Je te verrai ce soir. On va t'emmener à la prison du comté de Cook. J'irai là-bas discuter de tout cela avec toi. Nous verrons ce qu'il est possible de faire. Entre-temps, ne te tourmente pas. Dès que tu le pourras, couche-toi et dors, tu m'entends ?”

Max le quitta. Il vit deux policiers pousser le corps de Bessie à travers la porte. Ceux qui étaient assis à ses côtés lui prirent les bras et lui passèrent les menottes. Deux autres policiers se mirent devant lui et deux derrière.

“Allons, viens.”

Deux policiers le précédaient, lui frayant un chemin au milieu de la foule compacte. Tous ces blancs et ces blanches se taisaient sur son passage, mais dès qu'il s'était éloigné, il entendait leurs voix monter. Ils le conduisirent dans le hall par la grande porte. Il crut qu'ils allaient le ramener d'où il venait et fit un mouvement en direction de l'ascenseur, mais ils le retinrent brutalement.

“Par ici !”

Ils le firent sortir dans la rue, par la porte principale. Un soleil jaune éclaboussait les trottoirs et les murs. Une masse énorme de gens peuplait les trottoirs. Le vent soufflait. Dans la rumeur aiguë des cris et des vociférations, il perçut quelques mots distincts :

“... lâchez-le, seulement... !”

“... faites-lui ce qu'il a fait à cette fille...”

“... on va se charger de lui...”

“... brûlez-le, ce sale macaque...”

Un passage étroit lui fut frayé sur le trottoir jusqu'à la voiture qui l'attendait. À perte de vue, il y avait des blancs en tunique bleue avec des étoiles d'argent sur la poitrine. Ils le calèrent étroitement sur le siège arrière de la voiture, entre les deux policiers dont les poignets étaient enchaînés aux siens par les menottes. Le moteur ronfla. Il vit devant lui une auto s'écarter du trottoir et partir dans le soleil, aux cris lugubres d'une sirène. Une autre suivit. Puis quatre encore. À la fin, celle dans laquelle il se trouvait se mit en route derrière les autres. Derrière lui, il entendit d'autres voitures démarrer dans une pétarade de moteurs parmi les hurlements de sirènes. Par la vitre il regarda les maisons, mais ne put repérer aucun coin familier. De chaque côté, des visages blancs le regardaient, bouche bée. Il ne tarda pas à se rendre compte qu'il filait en direction du sud. Les sirènes mugissaient si fort qu'il avait l'impression de chevaucher une vague de sons. Les voitures tournèrent dans State Street. À la 35^e rue, le quartier lui redevint familier. À la 37^e rue, il réalisa que sa maison se trouvait à deux rues de là, sur la gauche. Que pouvaient bien faire à cette heure sa mère, ses frère et sœur ? Et où étaient

G. H. et Gus ? Les pneus chantaient sur l'asphalte lisse. À chaque coin de rue on avait posté un policeman qui leur donnait la voie libre. Où l'emmenaient-ils ? Peut-être qu'ils allaient l'incarcérer dans le South Side ? Peut-être qu'ils l'emmenaient au commissariat de Hyde Park ? Ils atteignirent la 47^e rue et filèrent en direction de Cottage Grave Avenue. Ils atteignirent Drexel Boulevard et repartirent vers le nord. Il se raidit et se pencha en avant. M. Dalton habitait cette rue. Qu'allaient-ils faire de lui ? Les voitures ralentirent et s'arrêtèrent devant la grille des Dalton. Pourquoi l'amenaient-ils ici ? Il regarda la grande maison de brique, immobile et paisible, inondée de soleil. Il scruta les visages des deux policiers qui l'encadraient ; ils regardaient devant eux sans desserrer les dents. Tout le long des trottoirs s'alignaient des files de policiers en armes. À toutes les fenêtres des appartements environnants, il y avait des visages blancs. De toutes les portes, des gens accouraient vers la maison des Dalton. Un policier qui arborait une étoile dorée sur sa tunique s'approcha de la voiture, ouvrit la portière, lui lança un bref coup d'œil et dit en se tournant vers le chauffeur : "C'est bon, mes amis ; descendez-le."

Ils le firent avancer jusqu'au bord du trottoir. Une foule compacte peuplait les rues, les trottoirs, les pelouses et l'espace libre derrière les policiers alignés.

"C'est le nègre qui a tué Miss Mary !"

Ils lui firent franchir la grille et par l'allée, le conduisirent à l'escalier ; l'espace d'une seconde, il resta devant la porte d'entrée, cette porte devant laquelle il s'était tenu si humblement, la casquette à la main, un peu moins d'une semaine auparavant. La porte s'ouvrit et il fut conduit le long du vestibule jusqu'à l'escalier de service et de là au premier étage jusqu'à la porte de la chambre de Mary. Il avait l'impression de ne pas pouvoir respirer. Pourquoi l'avaient-ils amené ici ? Son corps était de nouveau trempé de sueur. Combien de temps allait-il pouvoir tenir sans s'évanouir ? Ils le menèrent dans la chambre. Elle était bondée de policiers armés et de journalistes qui brandissaient leurs réflecteurs. Il regarda autour de lui ; la pièce était exactement comme elle lui était apparue *cette nuit-là*. Il y avait le lit sur lequel il avait étouffé Mary. La pendule au cadran brillant surmontait la petite commode. Les mêmes rideaux pendaient aux fenêtres et les stores étaient encore baissés, comme ils l'étaient cette nuit-là, lorsqu'il avait reculé contre la fenêtre en voyant Mme Dalton dans sa robe blanche et vaporeuse, ses mains tendues devant elle, s'avancer à tâtons dans les ténèbres bleues. Il sentit les yeux des hommes braqués sur lui et son corps se raidit, tandis qu'une vague bouillante de honte et de colère le submergeait. L'homme à l'étoile dorée s'approcha de lui et lui parla doucement, à voix basse.

"Et maintenant, Bigger, sois sage. Ne te frappe pas, tu n'as rien à craindre. Tu vas prendre tout ton temps et nous montrer exactement ce qui s'est passé, cette nuit-là, tu comprends ? Et ne t'occupe pas si on prend des photos. Refais simplement tous les gestes que tu as faits l'autre nuit..."

La fureur s'alluma dans les yeux de Bigger. Tout son corps se raidit et il eut l'impression de grandir d'un seul coup.

"Allons, viens", dit l'homme. "On ne te fera pas de mal. N'aie pas peur."

Bigger bouillait de colère et d'indignation.

"Allons. Montre-nous ce que tu as fait."

Il demeura sans bouger. L'homme le prit par le bras et tenta de l'attirer vers le lit. Il eut un mouvement de recul, bandant ses muscles. Un collier de feu lui enserrait la gorge. Ses dents étaient tellement serrées qu'il eût été incapable d'articuler un mot. Il s'adossa au mur, les yeux baissés, le regard mauvais.

"Qu'est-ce qu'il y a donc, mon garçon ?"

Les lèvres de Bigger découvrirent ses dents. Puis il cligna des yeux ; les lampes s'allumèrent et il comprit tout de suite qu'ils avaient pris sa photographie, tandis qu'il avait le dos au mur et qu'il montrait hargneusement les dents.

"T'as peur, mon gars ? T'avais pourtant pas peur l'aut' nuit quand t'étais avec la petite, hein ?"

Bigger aurait voulu pouvoir reprendre assez de souffle pour crier : "Si, j'avais peur !" Mais qui l'eût cru ? Il affronterait sa mort sans essayer d'expliquer à des hommes de cette espèce ce qu'il avait ressenti cette nuit-là. Lorsque l'homme parla, son ton de voix avait changé.

"Allons, décide-toi, mon garçon. Nous avons été gentils avec toi, mais si tu nous pousses à bout, gare à toi ! À toi de choisir ! Va te mettre près du lit et montre-nous comment tu as violé et assassiné la jeune fille !"

"Je ne l'ai pas violée", articula Bigger, les lèvres durcies.

"Oh ! allons, t'as plus rien à perdre maintenant. Montre-nous ce que tu as fait."

"Je ne veux pas."

"Tu *dois* le faire !"

"*Non* je ne dois pas !"

"On va bien t'y *obliger* !"

"Vous ne m'obligerez à rien, sinon à mourir !"

En disant cela il aurait voulu que ces hommes l'abattent afin d'être débarrassé d'eux à jamais. Un autre homme à la tunique ornée d'une étoile dorée s'approcha.

"Laissez tomber. L'affaire est dans le sac. Son compte est bon."

"Tu crois ?"

"Mais bien sûr. Laissez donc !"

"C'est bon, les enfants. Rembarquez-le."

Ils refermèrent les menottes d'acier sur ses poignets et lui firent traverser le hall. Avant même que la porte d'entrée ne s'ouvrît, il entendit la rumeur assourdie des voix. Pour autant qu'il pouvait voir à travers les vitres de la porte, la rue était bondée de blancs qui attendaient au soleil sous la bise glacée. Ils lui firent passer la porte et la rumeur enfla, dès qu'il apparut, les

vociférations éclatèrent, de seconde en seconde plus assourdissantes. Environné de policiers, il fut mi-trainé, mi-porté à travers la foule jusqu'à la grille, vers la voiture qui attendait.

“Sale macaque !”

“Descendez-le, bon Dieu !”

Il sentit un jet chaud de salive sur son visage. Quelqu'un essaya de lui sauter dessus, mais les policiers attrapèrent l'agresseur et le firent reculer. Tandis qu'il avançait en trébuchant, un objet qui brillait dans l'air accrocha son regard ; il leva les yeux. De l'autre côté de la rue, dominant la foule, une croix enflammée se dressait au faîte d'un immeuble. Il comprit tout de suite que cette croix le concernait. Mais pourquoi brûlaient-ils une croix ? Tandis qu'il la regardait, il revit le visage suant du pasteur noir, ce matin-là dans sa cellule, alors qu'il lui parlait d'une voix fervente et solennelle de Jésus, de cette croix qui lui était destinée, car tout le monde en avait une, de Jésus humble parmi les humbles qui avait porté sa croix, montrant la voie, nous apprenant à mourir, à aimer et à vivre la vie éternelle. Mais il n'avait jamais vu de croix brûler ainsi en haut d'un toit. Les blancs voulaient-ils aussi lui faire aimer Jésus ? Il entendit le vent aviver les flammes. Non ! Ce n'était pas bien ; ils n'auraient pas dû brûler une croix. Les yeux agrandis par la stupeur, ses impulsions au point mort, il cherchait à se souvenir de quelque chose et restait planté devant la voiture, attendant d'être poussé à l'intérieur.

“Il l'a vue !”

“Il la regarde !”

Les visages et les yeux qui l'entouraient ne ressemblaient pas à ceux du prédicateur lorsqu'il avait invoqué Jésus. Son amour et Sa mort sur la croix. La croix dont il lui avait parlé n'était pas ardente, mais sanglante ; elle n'était pas militante, mais résignée. Elle lui avait fait éprouver une crainte respectueuse et une sorte d'émerveillement, pas un sentiment de peur et de panique. Elle lui donnait envie de s'agenouiller et de pleurer, mais cette croix-ci lui donnait envie de blasphémer et de tuer.

Soudain, il se souvint de la croix que le prédicateur lui avait passée autour du cou ; il sentit nichée contre sa peau, l'image de cette même croix qui flambait sous ses yeux, là-haut sur le toit, contre le fond bleu du ciel froid, dardant des langues de feu qui sifflaient furieusement sous les claques du vent glacial.

“Brûlez-le !”

“À mort !”

Il comprit ; cette croix n'était pas celle du Christ, mais la croix du Ku-Klux-Klan. Il avait la Croix du Sauveur autour du cou et ils en brûlaient une pour lui montrer combien ils le haïssaient. Non. Cela il ne le voulait pas ! Le pasteur l'avait-il trompé ? Il se sentait trahi. Il avait envie d'arracher la croix de sa poitrine et de la jeter. Il fut hissé dans la voiture et il se trouva assis entre deux policiers ; il regardait toujours avec appréhension la croix enflammée. Les sirènes hurlaient et les voitures traversèrent lentement les rues pleines de

monde et il sentait la croix contre sa poitrine, comme la menace d'un couteau contre son cœur. Ses doigts brûlaient du désir de l'arracher ; c'était un charme diabolique et noir qui lui apporterait sûrement la mort. Les voitures remontèrent State Street dans un hurlement de sirènes, puis obliquant vers l'ouest, elles s'engagèrent en file indienne dans la 26^e rue. Les gens s'arrêtaient sur les trottoirs pour regarder. Dix minutes plus tard ils stoppaient devant une énorme bâtisse blanche ; on lui fit monter des escaliers, longer des couloirs, puis on l'arrêta devant la porte d'une cellule. On le poussa à l'intérieur, on lui retira les menottes et la porte se referma sur lui. Les hommes s'attardaient, le dévisageant avec curiosité.

Haletant de rage, il arracha sa chemise sans se soucier de ceux qui le regardaient. Il saisit la croix et l'arracha brutalement. Il la jeta, avec une imprécation qui était presque un hurlement.

“Je n'en veux pas !”

Les hommes sursautèrent et le regardèrent avec stupéfaction.

“Ne jette pas ça, mon garçon, c'est ta *croix* !”

“Je peux mourir sans croix !”

“Dieu seul peut te venir en aide maintenant, mon garçon. Tu ferais bien de mettre ton âme en règle avec Lui !”

“J'ai pas d'âme !”

L'un des hommes ramassa la croix et la lui rapporta. “Tiens ; garde-la. C'est la croix de *Dieu* !”

“Ça m'est égal !”

“Oh ! laissez-le”, dit un des hommes.

Ils sortirent, laissant tomber la croix contre la porte de la cellule. Il la ramassa et la rejeta avec violence. Épuisé, il s'appuya contre les barreaux. Que lui voulaient-ils donc ? Un bruit de pas lui fit lever la tête. Il vit un blanc s'approcher, puis un noir. Il se redressa et se raidit. C'était le vieux pasteur qui avait prié pour son âme. Le blanc défit le verrou.

“Je ne veux pas de vous ici !” hurla Bigger.

“Mon fils !” fit le pasteur d'un ton de reproche.

“Je ne veux pas de vous !”

“Qu'y a-t-il, mon fils ?”

“Prenez vot' Jésus et allez-vous-en !”

“Mais voyons, mon fils ! Tu n'sais pas c'que tu dis ! Laisse-moi prier pou' toi !”

“Priez pour vous-même !”

Le gardien prit le prédicateur par le bras et montrant la croix qui gisait dans un coin, lui dit :

“Regardez, mon Révérend, il a jeté sa croix.”

Le prédicateur regarda la croix et dit :

“Ne crache pas au visage de Dieu, mon fils !”

“Si vous n'me laissez pas tranquille, c'est sur vous que j'vais cracher !” dit Bigger.

“Les Rouges lui ont fait la leçon”, dit le gardien, faisant pieusement le signe de la croix.

“C’est pas vrai ! C’est pas vrai, nom de Dieu !” s’écria Bigger. Son corps n’était plus qu’une croix flamboyante et les mots sortaient de ses lèvres avec une volubilité frénétique. “J’veus ai dit, que j’veulais pas de vous ! Si vous entrez ici, je vous tue ! Laissez-moi tranquille !” Impassible, le prédicateur se baissa et ramassa la croix.

Le gardien inséra la clé dans la serrure et la porte s’ouvrit. Bigger se précipita, attrapa les barreaux d’acier entre ses mains et repoussa la porte qui se referma bruyamment. Elle frappa le vieillard en pleine figure et l’envoya rouler sur le ciment. Le choc de l’acier contre l’acier se répercuta tout le long du corridor silencieux, en vagues successives qui s’en allaient mourir dans le lointain.

“Vaut mieux le laisser tranquille, pour l’instant”, fit le gardien. “Il a l’air d’être un peu énervé.”

Le prédicateur se releva lentement et ramassa son chapeau, sa Bible et la croix. Il demeura un moment à palper son visage meurtri.

“Eh bien, mon fils”, soupira le vieux pasteur, “j’té laisse seul avec Dieu.” Il laissa tomber la croix à l’intérieur de la cellule.

Puis il s’éloigna. Le gardien le suivit. Bigger était seul. L’intensité de ses émotions était telle qu’en réalité il ne voyait et n’entendait rien. Finalement, son corps brûlant et crispé se détendit. Il aperçut la croix, la ramassa d’un geste brutal et la garda un long moment entre ses doigts d’acier. Puis il la lança encore une fois à travers les barreaux de la cellule. Elle heurta le mur avec un cliquetis désolé.

*

Plus jamais il ne voulait éprouver un sentiment analogue à l’espoir. C’est de là que venait tout le mal ; il avait laissé parler ce prédicateur jusqu’à ce qu’il eût commencé à sentir qu’il se passerait peut-être quelque chose. Et il s’était passé quelque chose : la croix que le prédicateur lui avait suspendue autour du cou avait été brûlée sous ses yeux.

Lorsque sa rage se fut calmée, il se releva. À travers ses yeux embués, il vit des hommes qui le regardaient derrière les barreaux des autres cellules. Il entendit un murmure de voix assourdies et à cet instant son cerveau enregistra, sans amertume – comme un homme sortant de chez lui pour aller à son travail constate qu’il fait beau – le fait que même ici, dans la prison du comté de Cook, nègres et blancs étaient relégués dans des groupes de cellules distincts. Il se coucha sur sa paillasse, les yeux clos, et l’obscurité le calma un peu. De temps à autre ses muscles tressaillaient sous le coup de cet ouragan de passion qui l’avait balayé. Quelque chose s’était durci en lui, quelque chose qui le poussait à ne plus jamais avoir confiance en quoi que ce fût ou en qui que ce fût. Pas même en Jan. Ou en Max. Sans doute étaient-ils de bonne foi ;

mais désormais, à partir de la minute présente, tout ce qu'il penserait ou ferait devait venir de lui et de lui seul. Des croix qui risquaient de s'enflammer à même sa peau, il n'en voulait pas.

Ses sens embrasés s'apaisaient peu à peu. Il ouvrit les yeux. Il entendit des coups légers contre le mur proche. Puis un bref chuchotement :

“Dis donc, le nouveau !”

Il se mit sur son séant, se demandant ce qu'on lui voulait.

“T'es pas le type qui s'est fait poisser pour l'affaire Dalton ?”

Il serra les poings. Il se recoucha. Il n'avait pas envie de leur parler. Ils étaient d'une espèce différente. Il sentait qu'ils ne se trouvaient pas là à cause de crimes semblables aux siens. Il ne voulait pas parler aux blancs parce qu'ils étaient blancs et il ne voulait pas parler aux nègres parce qu'il avait honte. Ceux de sa race seraient trop curieux de savoir. Il demeura étendu un long moment, la cervelle vide, et puis il entendit s'ouvrir la porte d'acier. Il leva les yeux et vit entrer un blanc porteur d'un plateau de nourriture. Il s'assit et l'homme s'avança et posa le plateau à côté de lui.

“Ton avocat t'envoie ça, petit gars. T'as un bon avocat, tu sais”, fit l'homme.

“Dites, j'pourrais pas voir un journal”, fit Bigger.

“Ben, c't'à-dire...”, fit l'homme ne se grattant la tête. “Oh ! et puis, j'm'en fous. Mais si ; mais si. Tiens, prends le mien, je l'ai fini. Eh ! dis donc, ton avocat va t'apporter des vêtements. Il m'a dit de te le dire.”

Bigger ne l'entendait pas ; il négligea le plateau et ouvrit le journal. Il tendit l'oreille, attendant que la porte se ferme. Lorsqu'elle eut résonné, il se pencha pour lire, puis il s'immobilisa en songeant avec étonnement aux façons cordiales de l'homme qui venait de sortir. Durant un court instant, le temps que l'homme était resté dans sa cellule, il ne s'était pas senti traqué, il n'avait rien redouté. L'homme avait eu une attitude normale. C'était quelque chose qu'il n'arrivait pas à comprendre. Il approcha le journal de ses yeux et lut : LE TUEUR NOIR SIGNE L'AVEU DE SES DEUX CRIMES. À L'ENQUÊTE IL SE DÉTOURNE À LA VUE DU CADAVRE MUTILÉ DE LA JEUNE FEMME. DEMAIN, MISE EN ACCUSATION. LES ROUGES ASSURENT LA DÉFENSE DU TUEUR. ILS PLAIDERONT PROBABLEMENT NON COUPABLE. Ses yeux parcoururent le journal, cherchant une indication sur le sort qui lui était réservé.

“... l'assassin se verra sans aucun doute infliger la peine suprême en châtiment de ses crimes... sa culpabilité est amplement démontrée... le doute subsiste quant aux autres crimes qu'il peut avoir commis... le tueur agressé à l'enquête...”

Puis :

“Exprimant son opinion au sujet du fait que la défense du sadique noir était assumée par les communistes, M. David A. Buckley, procureur d'État, nous a déclaré : “Que pouvez-vous attendre d'autre, de la part d'une bande

pareille ? Je suis d'avis qu'il faut s'en débarrasser complètement. Je suis convaincu qu'en approfondissant l'activité des Rouges dans ce pays, vous seriez à l'origine de nombre de crimes impunis."

"Interrogé sur les répercussions du procès Thomas sur les élections d'avril prochain, M. Buckley détacha délicatement l'œillet rose qu'il portait à sa boutonnière et fit en riant le geste de chasser les reporters."

Un long hurlement retentit. Bigger lâcha le journal, sauta du lit et se précipita vers les barreaux de sa porte pour voir ce qui se passait.

Au bout du corridor, il vit six blancs aux prises avec un nègre à peau brune. Ils le traînaient par les pieds et s'arrêtèrent devant la cellule de Bigger. Voyant la porte s'ouvrir, Bigger recula vers sa paillasse, bouche bée. L'homme gigotait et se tordait entre les mains des blancs, cherchant désespérément à se libérer.

"Lâchez-moi, lâchez-moi", braillait-il sans répit.

Les hommes le prirent à bras-le-corps et le jetèrent à l'intérieur de la cellule, ils refermèrent la porte et partirent. L'homme demeura un moment allongé par terre, puis il se ramassa et se précipita vers la porte.

"Rendez-moi mes papiers !" hurla-t-il.

Bigger vit que les yeux de l'homme étaient injectés de sang ; il avait de l'écume aux commissures des lèvres. La sueur faisait luire son visage brun. Il agrippait les barreaux avec une frénésie telle que lorsqu'il criait, tout son corps vibrait. Il semblait tellement bouleversé que Bigger se demanda pourquoi les autres ne lui donnaient pas ses affaires. Instinctivement, il prenait parti pour lui.

"Ça ne se passera pas comme ça !" brailla-t-il.

Bigger s'approcha et mit sa main sur son épaule.

"Dis donc, qu'est-ce qu'ils t'ont pris ?" demanda-t-il.

L'homme, sans se soucier de lui, continuait à crier :

"Je vous signalerai au Président, vous m'entendez ! Rendez-moi mes papiers ou faites-moi sortir d'ici, salauds de blancs ! Je sais ce que vous voulez ! Vous voulez détruire toutes mes preuves ! Mais vous ne réussirez pas à dissimuler vos crimes ! Je les étalerai aux yeux du monde entier ! Je sais pourquoi vous me mettez en prison ! C'est le Professeur qui vous l'a dit ! Mais ça ne se passera pas comme ça..."

Bigger l'observait, fasciné, effrayé. Il avait le sentiment que l'homme prenait trop à cœur cette histoire de papiers perdus. Et pourtant son émotion avait l'air sincère ; elle l'affectait et forçait sa sympathie.

"Revenez ici !" hurlait l'homme. "Rendez-moi mes papiers ou je vous ferai révoquer par le Président !..." Quels papiers lui avaient-ils pris ? À quel Président faisait-il allusion dans ses cris ? Et de quel Professeur s'agissait-il ? Dominant les cris de l'homme, Bigger entendit une voix l'appeler d'une autre cellule :

"Hé, le nouveau !"

Bigger évita l'homme enragé et gagna la porte.

“Il est marteau !” dit un blanc. “Dis-leur de l'enlever de ta cellule. Il est capab' de te tuer. Il est devenu maboul à force d'étudier à l'Université. Il écrivait un bouquin sur la vie des gens de couleur et il dit qu'on lui a volé tout ce qu'il avait ramassé comme preuves. Il dit qu'il a été au fond des choses et qu'il sait pourquoi les noirs sont maltraités, et qu'il va le dire au Président et que tout va changer. Il est *piqué*, comprends-tu ? Il jure que c'est son professeur de l'Université qui l'a fait enfermer. Les flics l'ont ramassé ce matin alors qu'il se baladait en caleçon. Il était là, au bureau de Poste, qui attendait... Il avait demandé à voir le Président...”

Bigger retourna en courant vers sa paillasse. Sa peur de mourir, sa haine et sa honte s'étaient évanouies devant la terreur qu'il éprouvait à l'idée que cet homme pourrait se précipiter brusquement sur lui. Accroché aux barreaux, l'homme criait toujours. Il avait à peu près la taille de Bigger. Bigger éprouvait le sentiment bizarre que sa propre fatigue était un fil mince comme un cheveu sur lequel ses sensations se maintenaient en équilibre, et que la frénésie de l'homme allait l'aspirer dans sa furie tourbillonnante. Il s'étendit sur sa paillasse et se cacha la tête dans ses bras, déchiré par une indicible anxiété, écoutant les cris de l'homme malgré le besoin qu'il avait de leur échapper.

“Vous avez peur de moi !” hurla l'homme. “C'est pour ça que vous m'avez fait enfermer ici ! Mais je le dirai quand même au Président ! Je lui dirai que vous nous forcez à vivre dans le South Side dans de telles conditions qu'il y en a un sur dix parmi nous qui est fou ! Je lui dirai que vous liquidez toutes vos marchandises gâtées en les revendant dans les faubourgs noirs plus cher qu'on ne vous les achèterait ailleurs ! Je lui dirai que vous nous faites payer des impôts, mais que vous refusez de construire des hôpitaux ! Je lui dirai que les écoles sont tellement bondées qu'elles sont un foyer de corruption et n'engendrent que des invertis ! Je lui dirai que nous sommes toujours les derniers embauchés et les premiers congédiés ! Je dirai au Président et à la Société des Nations...”

Dans les autres cellules, les hommes se mirent à vociférer.

“Ta gueule, espèce de sonné !”

“Emmenez-le !”

“Foutez-le dehors !”

“Tu nous emmerdes !”

“Vous ne me faites pas peur !” hurla l'homme. “Je vous connais ! On vous a mis là pour me surveiller !”

Les hommes rugirent en chœur. Mais bientôt un groupe d'hommes habillés de blanc arrivèrent en courant avec un brancard. Ils ouvrirent la porte de la cellule et se saisirent de l'homme qui hurlait ; ils lui passèrent une camisole de force, le jetèrent sur le brancard et l'emportèrent. Bigger se mit sur son séant et resta là à regarder fixement le vide, l'air éperdu. Il entendit des voix qui se hélaient de cellule en cellule.

“Eh, dis ! Qu’est-ce qu’ils lui ont fauché ?”

“Rien. Il est piqué !”

Finalement, le calme revint. Pour la première fois depuis qu’il avait été pris, Bigger sentit le besoin d’une présence physique à laquelle il pourrait se raccrocher. Il fut heureux d’entendre le déclic du verrou. Il s’assit ; la silhouette d’un gardien se pencha sur lui.

“Viens. Ton avocat est là.”

On lui mit les menottes, on le conduisit le long du corridor jusqu’à une petite pièce où se trouvait Max, on lui retira les menottes et on le fit entrer d’une poussée ; il entendit la porte se refermer derrière lui.

“Assieds-toi, Bigger. Alors, comment ça va ?”

Bigger s’assit sans répondre, sur l’extrême bord de la chaise. La cellule était exigüe. Une seule ampoule l’éclairait. Il y avait une fenêtre à barreaux. Un profond silence régnait dans la pièce. Max était assis en face de lui ; leurs regards s’affrontèrent et Bigger baissa les yeux. Il avait l’impression de tenir sa vie entre ses mains désespérément crispées, attendant que Max lui dise ce qu’il fallait en faire ; et il s’en voulait à cause de cela. Un désir organique de cesser de vivre, de cesser d’exister, s’empara de lui. Ou bien il était trop faible ou bien le monde était trop fort, il ne savait pas. Sans cesse il avait essayé de créer un monde pour y vivre et sans cesse il avait échoué. Et de nouveau, il attendait qu’on lui dise quelque chose ; une fois de plus il était tout prêt à agir, à s’engager. Allait-il encore au-devant de la haine et de la peur ? Et Max, que pouvait-il pour lui, à présent ? Même si Max y mettait tout son cœur, des milliers de mains blanches n’allaient-elles pas lui barrer la route ? Pourquoi ne pas lui dire de retourner chez lui ? Ses lèvres tremblaient, tant il avait envie de lui dire de s’en aller ; mais les mots ne venaient pas. Il sentait que même lui parler de la sorte, ce serait indiquer son désespoir, et par là exposer son âme nue à plus de honte encore.

“Je t’ai acheté des vêtements”, dit Max. “Quand on te les donnera demain matin, mets-les. Il faut que tu sois correct lorsque tu te présenteras devant le tribunal.” Bigger resta silencieux ; une seconde, son regard se posa sur Max, puis il détourna les yeux.

“À quoi penses-tu, Bigger ?”

“À rien”, murmura-t-il.

“Écoute-moi, Bigger. Je voudrais que tu me parles de toi, que tu me donnes le plus de détails possible...”

“Monsieur Max, tout c’que vous ferez, c’est du temps de perdu !” lâcha Bigger d’une traite.

Max lui jeta un regard perçant.

“C’est vraiment comme cela que tu veux prendre les choses, Bigger ?”

“Ya pas d’aut’ façon de les prendre.”

“Je veux être franc avec toi, Bigger. Je ne vois pas d’autre issue pour toi que de plaider coupable. Nous pouvons faire appel à l’indulgence du tribunal et obtenir la prison à perpétuité !”

“J’aime mieux mourir !”

“Allons donc. Il faut que tu vives.”

“Pour quoi faire ?”

“Tu ne veux donc pas lutter ?”

“Qu’est-ce que je peux faire ? Ils me tiennent.”

“Il ne faut pas que tu meures de cette façon, Bigger.”

“Mourir d’une façon ou d’une autre, qu’est-ce ça peut me faire ?” dit-il. Mais sa voix s’étrangla dans sa gorge.

“Écoute, Bigger. Le mur de haine qui se dresse en ce moment contre toi, tu l’as affronté toute ta vie. Et à cause de cela, tu *dois* lutter. S’ils peuvent t’exterminer, alors ils pourront en exterminer d’autres, aussi.”

“Ouais”, murmura Bigger, les mains mollement posées sur ses genoux, les yeux fixés à terre. “Mais j’ai pas une seule chance de gagner.”

“Tout d’abord, Bigger : As-tu confiance en moi ?” Bigger sentit la colère le gagner.

“Vous ne pouvez plus rien faire pour moi, monsieur Max”, dit-il, en le regardant droit dans les yeux.

“Mais est-ce que tu as confiance en moi, Bigger ?” demanda encore une fois Max.

Bigger détourna les yeux. Il songeait que Max lui rendait difficile la tâche de lui dire de partir.

“Je ne sais pas, monsieur Max.”

“Bigger, je sais que mon visage est blanc”, dit Max. “Et je sais que presque tous les visages blancs à qui tu aies jamais eu affaire dans ton existence te détestaient, même si leur visage blanc n’en savait rien. Tout homme blanc considère comme un devoir d’obliger un noir à garder ses distances. La plupart du temps, il ne sait même pas pourquoi, mais il le fait tout de même. C’est ainsi que sont les choses, Bigger. Mais je tiens à ce que tu saches que tu peux te fier à moi.”

“C’est pas la peine, monsieur Max.”

“Tu veux que je me charge de ta défense ?”

“Vous ne pouvez rien pour moi. Ils me tiennent.” Bigger savait que Max essayait de lui faire sentir qu’il avait accepté son point de vue et cela faisait naître en lui le même complexe que lorsque Jan lui avait serré la main dans la voiture. Cela lui redonnait ce sentiment aigu et dur de sa couleur et aussi la honte et la crainte qui allaient de pair avec ce sentiment ; et en même temps, il s’en voulait de cela. Il avait confiance en Max. Max ne prenait-il pas à sa charge une chose qui le ferait détester par les autres blancs ! Mais il ne croyait pas que Max réussirait à lui faire voir les choses sous un angle qui lui permettrait d’affronter la mort. Il se demandait si Dieu Lui-Même serait capable de lui en fournir une image, maintenant. Dans l’état où il était, ils seraient obligés de le traîner à la chaise électrique comme ils l’avaient traîné dans les escaliers, la nuit où ils l’avaient pris. Il ne voulait pas qu’on se mêlât de ses sentiments ; il avait peur de tomber dans un nouveau piège. S’il laissait

voir à Max qu'il avait foi en lui, s'il agissait conformément à cette foi, cela ne se terminerait-il pas comme chaque fois qu'il s'était engagé sur la même voie ? Il voulait croire ; mais il avait peur. Il sentait qu'il aurait dû faciliter sa tâche à Max ; mais comme toujours, lorsqu'un blanc lui parlait, il se trouvait dans un *no man's land*. Il demeura affalé sur sa chaise, tête basse et ne regardait Max que lorsque les yeux de Max n'étaient pas posés sur lui.

"Tiens. Prends une cigarette, Bigger." Max donna du feu à Bigger, puis il alluma la sienne ; ils restèrent un moment à fumer. "Bigger, je suis ton avocat. Je veux te parler franchement. Tout ce que tu me diras restera strictement confidentiel..."

Bigger regarda Max droit dans les yeux. Le blanc lui faisait de la peine. Il vit que Max avait peur qu'il ne parle pas. Et il n'avait aucune envie de faire de la peine à Max. Max était penché en avant dans une attitude résolue. "Eh bien, dis-lui. Parle. Finis-en et que Max s'en aille."

"Oh ! je me fiche de ce que j'ai pu faire ou dire ; maintenant..."

"Oh ! non, tu ne t'en fiches pas", riposta vivement Max.

L'espace d'une seconde une envie de rire s'empara de Bigger, puis elle disparut. Max cherchait à l'aider et il lui fallait mourir.

"Mettons que je ne m'en fiche pas...", lâcha Bigger en traînant ses mots.

"Si tu te fiches de ce que tu peux faire ou dire, pourquoi as-tu refusé de reconstituer le crime là-bas ?"

"J'aurais rien fait pour eux."

"Pourquoi."

"Je ne sais pas, monsieur Max."

"Bigger, tu ne sais donc pas qu'ils en haïssent d'autres, aussi ?"

"Qui ça ?"

"Ils haïssent les syndicats. Ils haïssent tous ceux qui essaient de s'organiser. Ils haïssent Jan."

"Pas autant que les noirs", dit Bigger. "Ils ne traitent pas les gens des syndicats comme moi."

"Oh ! si, Bigger. Tu crois cela parce que la couleur de ta peau leur permet de te repérer, de t'isoler, de t'exploiter plus facilement. Mais ils en font autant à d'autres. Ils me haïssent parce que j'essaie de t'aider. Ils m'écrivent des lettres où ils me traitent de sale juif."

"Tout ce que j'sais, c'est qu'ils m'en veulent à mort", dit Bigger avec une grimace d'amertume.

"Bigger, le procureur m'a donné une copie de ta confession. Dis-moi, est-ce que tu lui as dit la vérité ?"

"Ouais. Y avait rien d'autre à faire."

"Mais dis-moi, Bigger. Qu'est-ce qui t'a poussé à le faire ?"

Bigger poussa un soupir, haussa les épaules et aspira une longue bouffée de sa cigarette.

"Je ne sais pas", répondit-il ; de la fumée s'échappait lentement de ses narines.

“Tu l’avais prémédité ?”

“Non.”

“Quelqu’un t’a aidé ?”

“Non.”

“Est-ce qu’il y avait longtemps que tu pensais à faire quelque chose comme cela ?”

“Non.”

“Comment est-ce arrivé ?”

“C’est arrivé, tout simplement, monsieur Max.”

“Tu le regrettes ?”

“À quoi bon le regretter ? Ça ne servirait à rien.”

“Tu ne vois vraiment pas quelle raison a bien pu te pousser à le faire ?”

Bigger regardait droit devant lui, les yeux agrandis et brillants. Sa conversation avec Max avait ressuscité en lui ce besoin de parler, de raconter, d’essayer d’expliquer ses sentiments. Une vague d’exaltation le souleva. Il sentait qu’il aurait dû pouvoir étendre ses mains nues et mouler dans le vide les raisons concrètes, solides, qui l’avaient poussé à tuer. Il les sentait à ce point. À cette seule condition, il pourrait se détendre ; il s’assiérait et attendrait qu’on lui dise de marcher à la chaise électrique. Et il y marcherait.

“Monsieur Max, je ne sais pas. J’étais comme perdu. Je ressentais tellement de choses d’un coup.”

“L’as-tu violée, Bigger ?”

“Non, monsieur Max. Ça, jamais. Mais personne ne me croira.”

“En avais-tu eu l’intention, avant que Mme Dalton n’entre dans la chambre ?”

Bigger secoua la tête et se frotta nerveusement les yeux. Il avait en quelque sorte oublié la présence de Max dans la pièce. Il s’efforçait de percevoir la trame de ses propres sentiments, de traduire leur signification.

“Oh ! j’sais pas. J’dis pas que j’en avais pas un peu envie. Ouais, c’est probab’. J’étais saoul ; elle aussi, et j’en avais envie.”

“Mais l’as-tu violée ?”

“Non. Mais tout le monde dira que je l’ai fait. À quoi bon ? J’suis noir. Ils disent que les noirs font ça. Alors que je l’aie fait ou pas, ça revient au même.”

“Tu la connaissais depuis combien de temps ?”

“Quelques heures.”

“Tu l’aimais bien ?”

“Moi, *l’aimer* ?”

La voix de Bigger éclata si brusquement que Max sursauta. D’un bond, Bigger se mit debout ; ses yeux s’agrandirent, ses mains tremblantes se portèrent à son visage et s’arrêtèrent à mi-course.

“Non ! Non ! Bigger...”, fit Max.

“Si je *l’aimais* bien ? Je la *haïssais* ! Dieu m’est témoin que je la haïssais !” s’écria-t-il.

“Assieds-toi, Bigger !”

“Et je la hais à l’heure qu’il est, malgré qu’elle soit morte ! Dieu sait que je la hais...”

Max l’attrapa et le força à se rasseoir.

“Ne t’énerve pas, Bigger. Allons... calme-toi !” Bigger se calma, mais ses yeux erraient à travers la pièce. Finalement, il baissa la tête, entrelaçant ses doigts. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes.

“Tu dis que tu la haïssais ?”

“Oui ; et je regrette pas qu’elle soit morte.”

“Mais que t’avait-elle fait ? Tu m’as dit que tu la connaissais à peine.”

“Je ne sais pas. Elle m’avait rien fait, à moi.” Il s’interrompit et d’un geste fébrile passa une main sur son front. “Elle... C’était... Oh ! bon Dieu, j’sais pas. Elle me posait un tas de questions. C’était sa façon d’être, de me parler, qui me faisait la détester. Je me sentais moins qu’un chien. J’étais dans une telle colère que j’en aurais pleuré...” Sa phrase finit par un murmure plaintif. Il passa sa langue sur ses lèvres. Il était pris dans un réseau de souvenirs vagues, d’associations d’images. Il revit sa petite sœur Véra, assise sur le bord d’une chaise, en train de pleurer parce qu’il lui avait fait honte en la regardant il la vit se lever et lui lancer son soulier à la tête. Il branla la tête, perplexe. “Oh ! monsieur Max, elle voulait que je lui raconte comment vivent les noirs. Elle s’est installée à l’avant, à côté de moi...”

“Mais voyons, Bigger, on ne hait pas les gens pour cela. Elle était simplement gentille avec toi...”

“Gentille ! Quelle blague ! Elle était pas gentille avec moi...”

“Comment cela ? Elle te considérait comme un être humain, un homme comme les autres.”

“Monsieur Max, on s’ comprend plus, nous deux. C’que vous appelez gentil, c’est pas gentil du tout. Je n’savais rien de cette femme, moi. Tout c’que je savais, c’est qu’on nous tue à cause de femmes comme elle. Nous ne vivons pas dans le même monde. Et v’là que tout d’un coup elle s’amène et elle se conduit comme ça avec moi.”

“Bigger, tu aurais dû essayer de comprendre. Elle se conduisait avec toi de la seule manière qu’elle connaissait.”

Bigger jetait des regards sombres tout autour de la pièce, cherchant une réponse. Il savait que ses actes ne paraissaient pas logiques et renonçait à en fournir une explication logique. Pour répondre à Max, il décida de se fier à ses sentiments.

“Eh ben, moi, je m’suis conduit avec elle de la seule manière que j’ connaissais. Elle était riche. Toute la terre lui appartient, à elle et à ses pareils. Ils n’vous laissent rien faire d’aut’ que ce qui leur plaît...”

“Mais voyons, Bigger, *elle* te voulait du bien, elle cherchait à t’aider !”

“On ne l’aurait pas dit, à sa façon d’agir.”

“*Comment* aurait-elle dû agir, d’après toi ?”

“Oh ! j’sais pas, monsieur Max. Les blancs et les noirs sont des étrangers

les uns pour les autres. On ne sait pas c'qui se passe dans la tête de l'autre. C'est possib' qu'elle ait voulu êt' gentille ; mais elle ne le montrait pas. Pour moi, elle était exactement comme tous les aut' blancs..."

"Mais on ne peut pas lui en vouloir de cela, Bigger."

"Elle a la même couleur de peau que les autres", dit-il pour se défendre.

"Je ne comprends pas, Bigger. Tu dis que tu la haïssais et en même temps tu admets avoir eu envie d'elle pendant que tu étais dans la chambre et que vous étiez ivres tous les deux..."

"Ouais", dit Bigger en secouant la tête et en s'essuyant la bouche d'un revers de la main. "Ouais, c'est drôle, n'est-ce pas ?" Il tira sur sa cigarette. "Ouais ; j'ai idée que c'est parce que je savais qu' j'aurais pas dû. J'ai idée que c'est parce que tout le monde dit que les noirs font ça de toute façon. Monsieur Max, vous savez ce que certains blancs disent que nous faisons, nous aut' noirs ? Ils disent que nous violons les blanches quand nous avons la chaude-pisse, et ils disent que nous faisons ça parce nous croyons qu'en violant une blanche, ça nous guérira. Voilà c'que *racontent* certains blancs et ils le *croient*. Mais enfin, monsieur Max, quand les gens disent des choses pareilles sur vous, on est foutu avant de venir au monde. À quoi bon ? Ouais ; j peux bien le dire que ça m'avait donné des idées d'êt' seul dans la chambre avec elle. Ils disent que nous faisons des choses comme ça, et ils le disent pour pouvoir nous tuer. Ils tracent une ligne et puis ils vous disent de rester de vot' côté de la ligne. Ils se foutent pas mal qu'il n'y ait pas de pain de vot' côté. Vous pouvez crever, ils s'en moquent. Et après ils disent des choses comme ça sur vous, et si vous faites mine de vouloir sortir de derrière vot' ligne, ils vous tuent. Ils se disent qu'à ce moment-là, ils doivent vous tuer. Oui ; c'est vrai que j'en avais envie et c'est peut-êt' justement parce qu'ils racontent des choses comme ça. C'était peut-êt' pour ça."

"Tu veux dire que tu voulais les défier ? Tu voulais leur montrer que tu osais t'attaquer à eux, que tu t'en fichais ?"

"Je ne sais pas, monsieur Max. Mais qu'est-ce que j'avais à perdre ? J'savais bien qu'un jour ou l'aut' ils finiraient par m'avoir pour un motif quelconque. Suffit qu'un doigt blanc se braque sur moi et mon compte est bon, comprenez-vous ?"

"Mais, Bigger, quand Mme Dalton est entrée dans la chambre, pourquoi ne lui as-tu pas tout simplement dit ce qui se passait ? Tu te serais épargné toutes ces histoires..."

"Monsieur Max, j'vous donne ma parole que quand je m'suis retourné et que j'ai vu cette femme s'avancer vers le lit, j'ai rien pu faire. Je vous jure que je n'savais plus ce que j'faisais..."

"Tu veux dire que tout s'est brouillé, qu'il s'est produit un trou ?"

"Non, non... je savais très bien ce que j'faisais, c'est pas ça. Mais je n'y pouvais rien. Voilà ce que j'veux dire. C'était comme si un autre homme était entré dans ma peau et s'était mis à agir à ma place..."

"Bigger, dis-moi, est-ce que tu éprouvais plus de désir pour Mary que pour

les femmes de ta propre race ?”

“Non. Mais on dit ça. C’est pas vrai. Je la haïssais à ce moment-là et je la hais encore maintenant.”

“Mais pourquoi as-tu tué Bessie ?”

“Pour l’empêcher de parler. Monsieur Max, après avoir tué cette blanche, ça ne m’était plus difficile de tuer quelqu’un d’autre. Il ne m’a pas fallu réfléchir beaucoup pour tuer Bessie. Je savais qu’il fallait que je la tue, alors je l’ai tuée. Fallait que je l’écarte de mon chemin...”

“Tu haïssais Bessie ?”

“Non.”

“Tu l’aimais ?”

“Non. J’avais peur, c’est tout. J’étais pas amoureux de Bessie. C’était mon amie. J crois pas avoir jamais été amoureux de personne. J’ai tué Bessie pour essayer de sauver ma peau. Faut bien avoir une amie, alors j’avais pris Bessie. Et je l’ai tuée.”

“Bigger, dis-moi. Quand as-tu commencé à haïr Mary ?”

“Aussitôt qu’elle m’a parlé, aussitôt que je l’ai eu vue. Je crois bien que je la haïssais avant de l’avoir vue...”

“Mais *pourquoi* ?”

“Je vous l’ai dit. Qu’est-ce qu’ils nous permettent de faire, elle et ses pareils, voulez-vous me le dire ?”

“Mais, qu’aurais-tu voulu faire, au juste ?”

Bigger poussa un soupir et tira sur sa cigarette.

“Oh ! rien, j’y pense. Rien. Mais je suppose que j’aurais voulu pouvoir faire tout ce que font les aut’ gens.”

“Et parce que tu ne le pouvais pas, tu éprouvais de la haine pour elle ?”

Cette fois encore, Bigger sentit que ses actes n’étaient pas logiques, et il se référa de nouveau à ses sentiments pour fournir une réponse aux questions de Max.

“Monsieur Max, à la longue on se fatigue de s’entendre dire ce qu’on doit faire et ce qu’on ne doit pas faire. On décroche un petit boulot par-ci, un petit boulot par-là ; on cire des chaussures, on balaie les rues ; n’importe quoi... On ne gagne pas de quoi se nourrir. On s’attend à êt’ remercié à tout moment. Il arrive un moment où on n’espère même plus rien du tout. On continue simplement à se remuer sans arrêt et à faire ce que les aut’ vous commandent de faire. On n’est plus un homme. On travaille du matin au soir pour que le monde continue à rouler et que les aut’ puissent vivre. Vous savez une chose, monsieur Max, je vois les blancs comme...”

Il s’interrompit. Max se pencha en avant et le toucha.

“Continue, Bigger.”

“Eh bien, tout leur appartient. Ils vous étouffent, ils vous balaient de la face de la terre. Ils sont comme Dieu le père...” Il avala sa salive, ferma les yeux et soupira. “Ils ne vous laissent même pas sentir c’que vous voulez sentir. Ils sont tout le temps à vos trousses, ils vous laissent si peu de répit

qu'on ne sent plus qu'une seule chose : ce qu'ils vous font... Ils vous tuent avant qu'on ait le temps de mourir."

"Mais voyons, Bigger, je t'ai demandé ce que c'était que tu avais envie de faire au point d'en venir à les haïr parce qu'ils t'empêchaient de le faire ?"

"Rien. J'ai idée que j'avais rien envie de faire."

"Mais tu disais que ces gens comme Mary et ses pareils ne vous laissaient jamais rien faire."

"Pourquoi est-ce que je voudrais faire quoi que ce soit ? Je suis foutu d'avance. J'suis noir. J'ai pas d'instruction. J'suis noir et c'est eux qui font les lois, un point c'est tout."

"Qu'est-ce que tu aurais voulu être ?"

Bigger demeura silencieux un long moment. Puis il se mit à rire silencieusement, sans remuer les lèvres ; ses poumons s'étant dilatés, trois brèves expirations s'exhalèrent de ses narines.

"Dans le temps, j'voulais être aviateur. Mais ils n'ont pas voulu que j'aille à l'école où qu'on apprend à le devenir. Ils ont bâti une école supérieure et puis ils ont tracé une ligne tout autour et ils ont dit qu'il n'y avait que ceux qui habitaient en dedans de la ligne qu'avaient le droit d'y aller. Ça éliminait tous les jeunes gens de couleur."

"Quoi encore ?"

"Eh bien, j'ai une fois eu envie d'aller dans l'Armée."

"Pourquoi ne t'es-tu pas engagé ?"

"Oh ! bon Dieu ! C'est une armée à la "Jim Crow (12)". Ils ne prennent des noirs que pour leur faire creuser des latrines. Et dans la Marine, tout ce que j'aurais pu faire, c'était laver la vaisselle et récuser les planchers."

"Y a-t-il autre chose que tu aies eu envie de faire ?"

"Oh ! j'sais pas. À quoi ça rime, maintenant ? J'suis lessivé, foutu. Ils me tiennent. Mon compte est bon."

"Parle-moi de ce que tu crois que tu aurais aimé faire."

"J'aimerais êt' dans les affaires. Mais à quoi voulez-vous qu'un noir arrive, dans les affaires ? Nous n'avons pas d'argent. Nous n'avons pas de mines à nous, pas de chemins de fer, ni rien. Ils ne veulent pas qu'on en ait. Ils nous forcent à rester dans not' coin..."

"Et tu ne voulais pas y rester ?"

Bigger leva les yeux ; ses lèvres s'amincirent. Un orgueil fébrile se lisait dans ses yeux injectés de sang :

"Non, j'voulais pas", dit-il.

"Écoute donc, Bigger. Tu m'as parlé de toutes ces choses que tu ne pouvais pas faire. Mais tu as fait quelque chose. Tu as commis ces crimes. Tu as tué deux femmes. Que diable pouvais-tu bien espérer en tirer ?"

Bigger se leva et plongea ses mains dans ses poches. Il s'appuya contre le mur, les yeux vagues. Il avait encore oublié la présence de Max.

"Je ne sais pas. C'est peut-être de la folie ce que j'vais vous dire. J'vais peut-être passer à la chaise électrique à cause de ça. Mais ces femmes que j'ai

tuées, ça ne me tracasse pas du tout. Pendant un bout de temps je m'suis senti libre. Je faisais quelque chose. C'était mal, mais je me sentais très bien. Peut-être que Dieu me fera payer ça. Qu'Il le fasse, j'ai rien à dire. Mais j'me tracasse pas. Je les ai tuées parce que j'avais peur et que j'étais en rage. Seulement, toute ma vie, j'ai eu peur et toute ma vie j'ai ragé ; mais après avoir tué la première, je n'avais plus peur, du moins pendant un bout de temps."

"De quoi avais-tu peur ?"

"De tout", dit-il dans un souffle, en cachant sa tête dans ses mains.

"As-tu jamais espéré quelque chose, Bigger ?"

"Pour quoi faire ? J'aurais pas pu l'avoir. J'suis noir", murmura-t-il.

"Tu n'as jamais eu envie d'être heureux ?"

"Si ; sans doute", répondit-il, en redressant le torse.

"De quelle façon, t'imaginais-tu pouvoir être heureux ?"

"Je ne sais pas. J voulais faire des choses. Mais y avait pas moyen. J voulais faire ce que faisaient les gosses de blancs que je voyais à l'école. Y en avait qu'allaient à l'Université. D'autres qui entraient dans l'Armée. Mais moi j'pouvais pas."

"Et cependant, tu aurais voulu être heureux ?"

"Ouais, bien sûr. Tout le monde a envie d'être heureux, je suppose."

"Pensais-tu que tu le serais, un jour ?"

"Je ne sais pas, j'allais simplement me coucher le soir et j'me levais le matin. Je vivais au jour le jour. Je m'disais que peut-être je le serais."

"Comment ?"

"Je le sais pas", fit-il d'une voix qui était presque un gémissement.

"Comment t'imaginais-tu le bonheur ?"

"Je ne sais pas. En tout cas, pas comme ça."

"Tu devrais tout de même avoir une idée de ce que tu voulais, Bigger."

"Eh ben, monsieur Max, si j'avais été heureux, j'aurais pas tout le temps eu envie de faire des choses que j'savais bien n'avoir pas le droit de faire."

"Et pourquoi avais-tu tout le temps envie de les faire ?"

"C'était plus fort que moi. Ça doit être pareil pour tout le monde, je suppose. Alors j'étais pareil aux autres. Ç'aurait peut-être tout arrangé si j'avais pu faire ce que j'voulais. Je n'aurais plus eu peur. Et je n'aurais peut-être plus été tout le temps en rage, tout le temps en train de maudire les gens ; et peut-être que je me serais senti dans mon assiette, comme qui dirait."

"Allais-tu quelquefois au club des Jeunes du South Side, là où M. Dalton a envoyé les tables de ping-pong ?"

"Ouais ; mais qu'est-ce qu'on peut foutre avec des tables de ping-pong ?"

"As-tu l'impression que le club t'ait empêché de mal faire ?"

Bigger dressa la tête.

"Empêché de mal faire ?" dit-il, répétant la question de Max. "Non ; c'est là qu'on combinait tous nos coups durs."

"Es-tu jamais allé à l'église, Bigger ?"

“Ouais, étant petit. Mais y a longtemps de ça.”

“Tes parents étaient pieux ?”

“Ouais ; ils étaient tout le temps à l’église.”

“Pourquoi as-tu cessé d’y aller ?”

“Ça m’plaisait pas. C’était du temps de perdu. Oh ! on n’y faisait pas aut’ chose que de chanter, brailler et prier tout le temps. Et ça ne les a jamais avancés à rien. Tous les noirs le font, mais ils n’en retirent aucun profit. Puisque les blancs ont tout.”

“T’es-tu déjà senti heureux, à l’église ?”

“Non. J’voulais pas. Y a que les pauvres qui se trouvent heureux à l’église.”

“Mais tu es pauvre, Bigger.”

Cette fois encore une lueur d’orgueil, amère et fébrile passa dans le regard de Bigger.

“Pas à ce point-là”, fit-il.

“Mais tu m’as dit que si tu te trouvais parmi des gens qui ne te haïssaient pas et que tu ne haïssais pas, tu pourrais être heureux. Personne ne te haïssait à l’église. Tu ne te sentais pas chez toi, là ?”

“J’avais envie d’être heureux dans ce monde, pas en dehors du monde. Ce genre de bonheur-là ne m’intéressait pas. Les blancs, ça leur plaît qu’on ait de la religion ; ça leur permet de faire ce qu’ils veulent de nous.”

“Tout à l’heure tu as dit que Dieu te punirait peut-être d’avoir tué ces deux femmes. Est-ce que cela signifie que tu crois en Dieu ?”

“Je ne sais pas.”

“Tu n’as pas peur de ce qui t’arrivera après ta mort ?”

“Non. Mais je ne veux pas mourir.”

“Ne savais-tu pas que tu encourais la peine de mort en tuant cette femme blanche ?”

“Si ; je le savais. Mais j’avais l’impression qu’elle me tuait, moi, alors ça m’était égal.”

“Si tu pouvais trouver le bonheur dans la religion, maintenant, est-ce que tu le voudrais ?”

“Non. Je mourrai assez tôt comme ça. Si j’étais dévot, je serais déjà mort.”

“Mais l’église promet la vie éternelle.”

“Ça, c’est pour ceux qui sont coulés, qu’ont plus rien dans le ventre.”

“Tu trouves que la vie a été injuste envers toi, n’est-ce pas ?”

“Ouais ; mais j’demande à personne de me plaindre. Ça, jamais. Je suis noir. On ne donne pas leur chance aux noirs, alors j’ai risqué la mienne et j’ai perdu. Mais maintenant je m’en fous. Ils me possèdent et mon compte est bon.”

“As-tu le sentiment, Bigger, que d’une manière quelconque, quelque part, dans un temps indéterminé, tu auras l’occasion de te rattraper, de te dédommager de tout ce dont tu as été privé sur cette terre ?”

“Oh ! bon Dieu non ! Une fois qu’ils m’auront attaché sur le fauteuil et

qu'ils auront envoyé le jus, je serai lessivé pour de bon."

"Bigger, j'ai quelque chose à te demander au sujet de ta race. As-tu de l'affection pour les tiens ?"

"Je ne sais pas, monsieur Max. On est tous des noirs et les blancs nous traitent tous pareil."

"Mais ceux de ta race font quelque chose pour toi. Il y a des noirs qui guident les tiens, des chefs."

"Ouais ; je sais. J'en ai entendu parler. Ils sont très bien, j suppose."

"Tu n'en connais aucun ?"

"Non."

"Bigger, est-ce qu'il y a beaucoup de jeunes noirs comme toi ?"

"J'ai idée que oui. Tous ceux que j'connais ne possèdent rien et ne savent pas où ils vont échouer."

"Pourquoi n'as-tu pas été trouver un de ceux qui sont à la tête de ton peuple pour lui dire ce qui se passait en toi et en vous tous ?"

"Oh ! quelle blague, monsieur Max. Ils ne m'auraient pas écouté... Sont riches, malgré que les blancs les traitent presque comme ils me traitent, moi. Y sont quasiment comme les blancs, quand ils ont affaire à des types comme moi. Ils disent que c'est les gars comme moi qui les empêchent d'être bien avec les blancs."

"En as-tu déjà entendu faire un discours ?"

"Ouais ; bien sûr. Au moment des élections."

"Qu'est-ce que tu en pensais ?"

"Oh ! j'sais pas. Sont tous pareils. Ils voulaient être élus. Ils voulaient de l'argent, comme tout le monde. C'est un jeu, monsieur Max, alors ils le jouent."

"Pourquoi ne l'as-tu pas joué ?"

"Moi ? Bon Dieu, mais je ne sais rien. Je ne possède rien. Personne ne ferait attention à moi. J'suis juste un noir qui n'a rien à lui. J'ai été qu'à l'école communale. Et la politique, c'est que des grosses légumes, des types qui sortent du collège."

"Tu n'avais pas confiance en eux ?"

"J'ai pas idée qu'ils tenaient à c'qu'on ait confiance en eux. Ils voulaient se faire élire. Ils vous payaient pour qu'on vote pour eux."

"Tu as déjà voté ?"

"Ouais ; j'ai voté deux fois. J'avais pas l'âge, alors je m'suis fait passer pour plus vieux que je n'étais pour toucher mes cinq dollars."

"Ça ne te faisait rien de vendre ta voix ?"

"Non ; pourquoi ça m'aurait fait quéq' chose ?"

"Tu ne croyais pas que la politique pourrait te rapporter quelque chose ?"

"Ça me rapportait cinq dollars aux élections."

"Bigger, est-ce que des blancs t'ont déjà parlé des syndicats ?"

"Non ; personne d'aut' que Jan et Mary. Mais elle n'aurait pas dû... De toute façon, c'que j'ai fait, c'était plus fort que moi. Et pour Jan... J'ai idée

que j’lui ai fait une belle vacherie en signant “Rouge” au bas de la lettre.”

“Crois-tu qu’il soit ton ami, maintenant ?”

“Ben... il n’est pas contre moi. Il ne s’est pas retourné contre moi quand on l’a interrogé, aujourd’hui. J’ai pas qu’il me déteste comme les autres. Mais j’imagine qu’il doit m’en vouloir à cause de Miss Dalton, malgré tout.”

“Bigger, avais-tu jamais pensé que tu en arriverais là ?”

“Ben, à vrai dire, monsieur Max, ça me fait l’effet d’ê’t’ une chose toute naturelle que de me voir là en face du fauteuil électrique. Maintenant que j’y pense, il me semble qu’il devait finir par m’arriver quelque chose de ce genre.”

Ils demeurèrent silencieux. Max se leva et poussa un soupir. Bigger observait Max pour essayer de lire ses pensées, mais le visage de Max était livide et sans expression.

“Eh bien, Bigger”, dit Max. “Nous allons plaider non coupable demain devant la Chambre des Mises en Accusation. Mais quand nous passerons en jugement, nous changerons de tactique et nous plaiderons coupable en demandant l’indulgence du Tribunal. Ils veulent hâter le procès ; il se peut qu’il passe dans deux ou trois jours. Je tâcherai de faire comprendre au juge tes sentiments et ce qui les a motivés. Je tâcherai de l’amener à te condamner à la prison à perpétuité. Je ne vois rien d’autre, étant donné les circonstances. Je n’ai pas besoin de te dire ce qu’ils éprouvent pour toi, Bigger. Tu es un noir, ne l’oublie pas. N’espère pas trop. C’est un vrai raz de marée de haine que tu as déchaîné et je vais essayer de le repousser en partie. Ils demandent ta vie ; ils crient vengeance. Ils croyaient t’avoir assez bien encagé pour t’empêcher de faire ce que tu as fait. Et maintenant, ils sont furieux parce que tout au fond d’eux-mêmes, ils sentent que c’est eux qui t’ont poussé à le faire. Quand les gens sentent cela, ils est inutile de chercher à raisonner avec eux. Et puis, aussi, tout dépendra en grande partie du juge que nous aurons. N’importe quel groupe de douze blancs de l’État d’Illinois est sûr de te condamner d’avance ; on ne peut pas se fier à un jury. Enfin, je ferai de mon mieux, Bigger.”

Ils restèrent silencieux, Max lui donna une autre cigarette et en prit une lui-même. Bigger observait la tête blanche de Max, son visage allongé, ses yeux doux et tristes, d’un gris profond. Il sentait que Max était bon, il avait de la peine pour lui.

“Monsieur Max, à vot’ place, je ne me ferais pas de mauvais sang. Si tous les gens étaient comme vous, peut’êt’ que je ne serais pas là. Mais vous ne pouvez plus rien y changer, maintenant. Ils vont vous haïr pour avoir voulu m’aider. Je suis foutu. Ils me tiennent.”

“Oh ! pour me haïr, ils ne s’en priveront pas”, dit Max. “Mais je suis de taille à leur tenir tête. Toute la différence est là. Je suis juif et ils me détestent, mais je sais pourquoi et je sais me défendre. Mais il y a des moments où on ne peut pas gagner, de quelque manière qu’on lutte ; c’est-à-dire, on ne peut pas gagner si on n’a pas le temps matériel de se préparer. Or, ils nous pressent en

ce moment. Mais ne te fais pas de souci parce que je m'attire leur haine en prenant ta défense. C'est justement la peur de provoquer cette haine qui empêche beaucoup de blancs d'essayer de te défendre, toi et les tiens. Avant de lutter pour toi, il faut d'abord que je lutte contre eux." Max écrasa son mégot. "Je dois m'en aller", dit-il. Il se retourna et considéra Bigger. "Comment te sens-tu, Bigger ?"

"Je ne sais pas. J'suis là assis, comme vous me voyez, à attendre qu'ils viennent me chercher pour me conduire au fauteuil. Et je ne sais pas si je serai capable de marcher ou non."

Max détourna la tête et ouvrit la porte. Un gardien s'approcha et saisit Bigger au poignet.

"À demain matin, Bigger", lui cria Max.

De retour dans sa cellule, Bigger demeura debout sans bouger au milieu de la pièce. À présent il ne rentrait plus ses épaules et ses muscles n'étaient plus crispés. Il respirait doucement, curieux de sentir son corps et ce souffle frais et pacifique. C'était comme s'il essayait d'écouter les battements de son cœur. Il était plongé dans le silence et les ténèbres. Il ne se souvenait pas de s'être jamais senti aussi détendu. Tandis que Max lui parlait, il n'y avait pas pensé. Il ne l'avait senti qu'après le départ de Max. Là, il s'était rendu compte qu'il venait de lui parler comme il n'avait jamais parlé à personne ; ni à lui-même. Et d'avoir parlé avait soulagé ses épaules d'un lourd fardeau. Et subitement il fut pris d'un violent accès de colère. Max m'a eu ! Mais non. Max ne l'avait pas forcé à parler ; il avait parlé de plein gré, poussé par l'excitation, par une sorte de curiosité à l'égard de ses propres sentiments. Max n'avait rien fait d'autre que d'écouter et de lui poser des questions. Sa colère s'apaisa et la peur s'empara de lui. S'il devait se trouver dans une pareille confusion lorsque son heure sonnerait, ils seraient à *coup sûr* obligés de le traîner jusqu'à la chaise électrique. Il lui fallait prendre une décision ; pour y marcher, à cette chaise, il lui fallait se cuirasser d'espoir ou de haine. Tomber entre les deux signifierait pour lui vivre et mourir dans un brouillard de crainte.

Pour l'instant, son équilibre ne tenait qu'à un fil, mais il n'y avait personne pour le faire avancer ou reculer, personne pour lui donner l'impression qu'il avait une quelconque valeur – personne d'autre que lui-même. Il passa ses mains sur ses yeux, cherchant à débrouiller les sensations qui l'agitaient. Il vivait au creux d'un état de conscience qui était comme une parcelle mince et dure logée au plus profond de lui-même ; il sentait le temps qui passait ; les ténèbres alentour vivaient, respiraient. Et il y était plongé, cherchant à ce que son corps goûte à nouveau la saveur de ce court moment de répit qu'il avait connu après avoir parlé à Max. Il s'assit sur la paillasse ; il fallait absolument qu'il débrouille tout cela.

Pourquoi Max lui avait-il posé toutes ces questions ? Il savait que Max avait besoin de faits pour le défendre ; mais dans les interrogations de Max, il avait senti une compréhension de sa vie, de ses sentiments, de sa personne,

que jamais auparavant il n'avait rencontrée. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Avait-il eu tort ? Avait-il ouvert la porte à de nouvelles trahisons ? Il avait l'impression d'avoir été pris au dépourvu. Mais ceci – cette confiance ? Il n'avait pas le droit d'être fier ; et pourtant il avait parlé à Max comme un homme qui *possède* quelque chose. Il avait dit à Max qu'il n'avait pas voulu de la religion, qu'il ne s'était pas tenu à sa place. Il n'avait pas le droit de sentir ces choses, pas plus qu'il n'avait le droit d'oublier qu'il allait mourir, qu'il était noir, qu'il était un assassin. Il n'avait pas le droit d'oublier cela, pas même l'espace d'une seconde. Et pourtant il l'avait oublié.

Il se demanda s'il était possible après tout que tout le monde ici-bas éprouve les mêmes sentiments. Ceux qui le haïssaient avaient-ils en eux cette chose que Max avait vue en lui, la chose qui avait poussé Max à lui poser ces questions ? Et quel était le mobile qui poussait Max à l'aider ? Pourquoi Max affrontait-il cette vague de haine blanche pour l'aider ? Pour la première fois de sa vie, ses sensations s'étaient élevées assez haut pour lui permettre d'entrevoir de vagues rapports qu'il n'avait jamais soupçonnés. À supposer que cette montagne menaçante de haine blanche ne fût pas une montagne, mais un grouillement de gens, de gens comme lui, et comme Jan – alors un immense espoir s'ouvrait devant lui, un espoir qu'il n'eût jamais cru possible, en même temps d'un désespoir dont il savait qu'il ne pourrait jamais supporter la profondeur. Une forte et pressante réaction prenait forme en lui, le mettant en garde contre cette chose toute nouvelle qu'il venait de voir et de sentir, l'avertissant qu'elle ne pourrait le mener qu'à une autre impasse, et davantage de haine et de honte.

Et pourtant il ne voyait et ne sentait qu'une seule vie et cette vie était davantage que le sommeil, qu'un rêve ; l'existence, c'était la seule chose qu'il y eût dans la vie. Il savait qu'il ne se réveillerait pas plus tard, après sa mort, pour penser avec mélancolie à la simplicité et à la sottise de son rêve. La vie qu'il voyait était brève et cela l'aiguillonnait. Il fut saisi d'une ardeur fébrile. Il se mit debout au milieu de la cellule et fit un effort pour se considérer par rapport aux autres hommes, chose qu'il avait toujours redouté de faire, tant sa pensée était souillée par la haine que l'on éprouvait à son égard. Aidé par le sentiment nouveau de sa propre valeur, fût-il obscur et fugitif, qui lui était venu grâce à sa conversation avec Max, il essaya d'y voir clair et se dit que puisque Max avait pu discerner en lui l'homme caché sous ces actes violents et cruels, sous la peur, la haine et le meurtre, la fuite et le désespoir, alors lui, Bigger, haïrait aussi, *s'il était à leur place*, comme en cet instant il *les* haïssait et comme eux *le* haïssaient. Pour la première fois de sa vie, il sentait un sol ferme sous ses pieds et il aurait voulu l'y tenir.

Il était fatigué, fiévreux, et il avait sommeil mais il ne voulait pas se coucher tant que cette lutte ferait rage en lui. D'aveugles impulsions surgissaient dans son corps et son intelligence s'efforçait à les rendre compréhensibles en lui fournissant des images en guise d'explication. Pourquoi cette haine et cette peur existaient-elles ? Tandis qu'il était planté

tout frémissant au milieu de la cellule, une image sombre, vaste, fluide, s'éleva et flotta devant lui ; il vit une vaste prison tentaculaire pleine de minuscules cellules noires habitées par des hommes ; chaque cellule contenait une jarre de pierre et une croûte de pain et il était impossible d'aller d'une cellule à l'autre et il y avait des cris et des imprécations et des hurlements de douleur et personne ne les entendait parce que les murs étaient épais et que l'obscurité régnait. Pourquoi y avait-il tant de cellules dans le monde ? Mais était-ce vrai ? Il voulait croire, mais il avait peur. Oserait-il se flatter à ce point ? Allait-il tomber raide mort s'il se faisait l'égal des autres, même en imagination ?

Il était trop faible pour tenir debout. Il se rassit sur le bord de sa paillasse. Comment savoir si ce sentiment était vrai, si d'autres l'éprouvaient ? Comment s'initier à la vie lorsqu'on était sur le point de mourir ? Lentement, il leva ses mains dans l'obscurité et ses doigts faiblement écartés demeurèrent suspendus dans l'espace. S'il tendait ses mains, et que ses mains fussent des fils électriques et son cœur une batterie leur communiquant vie et chaleur, s'il tendait les mains pour toucher d'autres personnes, s'il les tendait à travers ces murs de pierre et sentait d'autres mains reliés à d'autres cœurs – s'il faisait cela, y aurait-il une réponse, un choc ? Non qu'il désirât que ces cœurs lui communiquent leur chaleur, il n'en demandait pas tant. Il voulait simplement s'assurer qu'ils étaient là, vivants, prêts à le comprendre ! Rien que cela et pas davantage ; et cela eût été suffisant, amplement suffisant. Et dans ce contact qui serait une preuve d'intérêt mutuel, il y aurait union, identité ; il y aurait une unité qui aiderait à vivre, une plénitude qui, durant toute sa vie, lui avait été refusée.

Une autre impulsion née d'un besoin désespéré surgit en lui, sa pensée l'enroba dans l'image d'un soleil aveuglant dardant ses chauds rayons sur la terre tandis qu'il était debout au milieu d'une grande foule, des blancs, des noirs et toutes sortes d'hommes et les rayons du soleil faisaient se fondre toutes les différences, les couleurs, les habits, et drainaient vers le soleil ce qu'il y avait de bon et de commun à tous...

Il s'étira de tout son long sur sa paillasse et poussa un grognement. Était-ce stupide de penser toutes ces choses ? Étaient-ce la peur et la faiblesse qui faisaient naître en lui ce désir, à présent que la mort était proche ? Comment cette idée qui le touchait si profondément, qui s'emparait si brutalement de ses émotions, pouvait-elle être fausse ? Pouvait-il ainsi se fier à des sensations brutes, pures ? Mais ce n'était pas nouveau ; toute sa vie il avait éprouvé de la haine en se basant sur des sensations brutes.

Pourquoi ne pas accepter ceci ? Avait-il tué Mary et Bessie et causé des tourments à sa mère et à ses frère et sœur et affronté le spectre de la chaise électrique pour n'aboutir qu'à cette découverte ? Avait-il donc toujours été aveugle ? Mais à présent, il n'y avait plus moyen de le savoir. Il était trop tard...

Cela lui serait égal de mourir, à présent, s'il pouvait seulement découvrir

ce que tout cela signifiait, ce qu'il était par rapport aux autres hommes et à la terre sur laquelle il vivait ? Y avait-il une lutte commune à tous qu'il n'avait pas su voir ? Et si c'était le cas, n'était-ce pas la faute des blancs ? N'étaient-ce pas ceux qu'il fallait haïr, même à présent ? C'était possible. Mais cela ne l'intéressait plus de les haïr, maintenant. Il lui fallait mourir. Il était plus important pour lui de comprendre ce que signifiaient cette soudaine exaltation, cette excitation nouvelle.

Il sentait qu'à présent, il avait envie de vivre – non pour échapper au châtement de ses crimes – mais pour savoir, pour voir si c'était vrai, et pour les sentir plus profondément ; et s'il lui fallait mourir, pour mourir en ayant compris. Il sentait qu'il perdait tout s'il lui fallait mourir sans ressentir ces émotions dans leur plénitude totale, sans avoir une certitude. Mais maintenant, il n'y avait plus moyen. Il était trop tard.

Il porta ses mains à son visage et toucha ses lèvres tremblantes. Non... Non... Il courut à la porte et attrapa les froides barres d'acier dans ses mains brûlantes et s'y accrocha, le corps raidi. Son visage reposait contre les barreaux et il sentit des larmes couler le long de ses joues. Ses lèvres humides avaient un goût de sel. Il tomba à genoux et sanglota : "Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas mourir..."

*

Bigger avait été traduit devant la Chambre des Mises en Accusation et poursuivi par ladite chambre ; il avait été accusé de meurtre et avait plaidé non coupable, et son jugement avait été renvoyé aux assises – tout cela en moins d'une semaine. Par un matin gris, il gisait sur sa paillasse et regardait d'un air absent les barreaux d'acier noirs de la prison du comté de Cook.

Dans une heure, il allait être traduit devant le tribunal et là, ils lui diraient s'il devait vivre ou mourir, et quand. Il ne lui restait que quelques minutes avant l'ouverture des débats et l'obscur désir de posséder la chose que Max avait évoquée en lui demeurait sa raison d'être. Il sentit qu'il lui *fallait* à tout prix la posséder maintenant. Comment affronter ce tribunal de blancs sans quelque chose pour le soutenir ? Depuis cette nuit où il était demeuré seul dans sa cellule, tout imprégné de cette magie issue de sa conversation avec Max, il se trouvait plus que jamais exposé aux brûlantes rafales de la haine.

Il avait des moments amers où il aurait aimé ne jamais avoir senti ces possibilités, où il aurait voulu retourner derrière son rideau. Mais c'était impossible. Par deux fois, on l'avait attiré au-dehors et pris au piège. D'abord en l'emprisonnant pour meurtre, puis en le privant des expédients émotionnels qui lui eussent permis d'affronter sa mort.

S'efforçant à retrouver ce moment intense, il avait essayé de parler à Max, mais Max était préoccupé, tout à la plaidoirie qu'il préparait en vue de le sauver de la mort. Mais Bigger voulait sauver sa *propre* vie. Et pourtant il savait que dès qu'il essayait de traduire ses sentiments en paroles, sa langue se

refusait à articuler. Souvent, lorsqu'il se retrouvait seul après le départ de Max, il demeurait songeur, se demandant s'il n'existait pas des mots qui seraient les mêmes pour lui et pour les autres, des mots qui évoqueraient chez les autres une flamme identique à celle qui le consumait.

Il considérait le monde et les gens qui l'environnaient sous l'angle d'une vision double ; l'une représentait la mort ; il se voyait seul, attaché à la chaise électrique, attendant que le courant lui traverse le corps ; l'autre représentait la vie ; il était debout parmi une foule d'hommes, perdu dans l'enchevêtrement de leurs existences, avec l'espoir d'en sortir transformé, libéré de sa peur. Mais jusqu'à présent, il n'avait qu'une certitude, celle de sa mort ; seule était visible la haine tenace des visages blancs, seuls demeuraient la même cellule obscure, les longues heures de solitude, les barreaux froids.

Sa volonté de croire en une nouvelle image du monde l'avait-elle amené à se conduire comme un imbécile, accumulant étourdiment horreur sur horreur ? Sa vieille haine n'était-elle pas un meilleur moyen de défense que cette poignante incertitude ? N'allait-il pas être trahi par un espoir impossible ? Sur combien de fronts simultanés un homme pouvait-il lutter ? Pouvait-il mener une lutte intérieure et une lutte extérieure ? Pourtant, il sentait qu'il ne pouvait combattre pour sa vie avant d'avoir gagné la bataille qui faisait rage en lui.

Sa mère, Buddy et Véra étaient venus le voir et il leur avait encore menti en leur disant qu'il priait, qu'il était en paix avec le monde et les hommes. Mais ce mensonge n'avait servi qu'à lui faire éprouver plus de honte à l'égard de lui-même et plus de haine pour eux. Son mensonge avait été une erreur, car il aspirait sincèrement à cette certitude dont sa mère parlait, qu'elle invoquait à genoux, mais il ne pouvait pas l'obtenir aux conditions auxquelles il sentait qu'il lui fallait souscrire, s'il voulait la posséder. Après leur départ, il dit à Max de ne plus les laisser revenir.

Quelques instants avant l'ouverture des débats, un gardien pénétra dans sa cellule et lui donna un journal.

"De la part de votre avocat", fit-il en partant.

Il déplia la *Tribune* et ses yeux tombèrent sur un gros titre : L'ARMÉE MISE À CONTRIBUTION AU PROCÈS DU TUEUR NOIR. L'armée ? Il se pencha en avant et lut : LE SADIQUE SERA PROTÉGÉ CONTRE LA FUREUR DE LA FOULE. Il parcourut la colonne :

" Craignant des manifestations de violence, le Gouverneur H. M. O. Dorsey a convoqué deux régiments de la Garde Nationale de l'Illinois pour maintenir l'ordre durant le procès de Bigger Thomas, le tueur sadique. La nouvelle nous est venue ce matin directement du "Capitole de Springfield."

Ses yeux tombèrent sur certaines phrases : "Le ressentiment grandit à l'égard du tueur", "l'opinion publique réclame la peine de mort", "le secteur nègre de la ville en proie à la terreur", "atmosphère tendue dans toute la ville".

Bigger poussa un soupir et resta songeur. Ses lèvres étaient largement entrouvertes ; il secoua lentement la tête. N'était-il pas stupide de prêter

l'oreille lorsque Max parlait de lui sauver la vie ? N'accroissait-il pas l'horreur de sa propre fin en s'efforçant de poursuivre un espoir aussi *mince* ? Cette voix de haine, n'avait-elle pas résonné longtemps avant sa naissance ; ne se ferait-elle pas entendre longtemps après sa mort ?

Il continua sa lecture, s'arrêtant à certaines phrases : "le tueur noir sait parfaitement qu'il est menacé de la chaise électrique", "il passe la majeure partie de son temps à lire les récits de son crime dans les journaux et à manger les excellents repas qui lui sont envoyés par ses amis communistes", "le tueur est peu sociable", "le maire félicite la police pour son courage", et "l'accusation a constitué un dossier considérable."

"En ce qui concerne l'état mental du nègre, le docteur Calvin H. Robinson, médecin légiste, a fait la déclaration suivante : "Thomas est sans aucun doute beaucoup plus intelligent et plus malin que nous ne le croyons. Sa tentative de rejeter le crime et la lettre de chantage sur le dos des communistes et la fermeté avec laquelle il nie avoir violé la jeune blanche nous portent à le soupçonner capable de nombre d'autres méfaits."

"Des professeurs de psychologie de l'Université de "Chicago précisent ce matin que les femmes blanches exercent sur les noirs une fascination particulière. Ils trouvent", nous a dit l'un de ces professeurs qui a demandé que son nom ne soit pas mêlé publiquement au procès, "les blanches plus attirantes que les femmes de leur propre race. C'est plus fort qu'eux, il n'y a rien à faire."

"On dit que Boris A. Max, l'avocat communiste du nègre, plaidera non coupable et tâchera d'obtenir l'élargissement de son client en faisant traîner les débats."

Bigger lâcha le journal, s'étira de tout son long sur sa paillasse et ferma les yeux. C'était toujours la même chose. À quoi bon lire ?

"Bigger ?"

Max était debout à la porte de la cellule. Le gardien ouvrit la porte et Max entra.

"Alors, Bigger, comment te sens-tu ?"

"Oh ! ça va", marmonna-t-il.

"Nous partons pour le tribunal."

Bigger se leva et jeta un coup d'œil distrait à la cellule.

"Tu es prêt ?"

"Oui...", soupira Bigger. "Je suppose que oui."

"Écoute, mon petit. Ne t'inquiète pas. Prends les choses calmement."

"Est-ce que je serai assis à côté de vous ?"

"Bien sûr. À la même table. Je serai là d'un bout à l'autre du procès. Alors, n'aie pas peur."

Un gardien les accompagna au-dehors. Une haie d'agents bordait le corridor. Le silence régnait. Il fut mis entre deux policiers et ses poignets furent attachés aux leurs. Derrière les barreaux, des visages blancs et noirs l'observaient. Il marchait d'un pas raide entre les deux policiers ; il y en avait

six devant lui et il en entendit d'autres marcher derrière. Ils le conduisirent à un ascenseur qui le déposa dans un passage souterrain. Ils suivirent un long tunnel très étroit ; l'écho de leurs pas résonnait fortement dans le silence ambiant. Ils atteignirent un autre ascenseur, y montèrent et traversèrent un hall bondé de policiers et de badauds surexcités. En passant devant une fenêtre, Bigger eut le temps d'apercevoir une grande foule de gens que maintenait une haie serrée de soldats en kaki. Oui, c'étaient les troupes et la foule exaspérée dont le journal avait parlé.

On le fit entrer dans une pièce. Max se dirigea vers une table. Dès qu'on lui eut retiré les menottes, Bigger s'assit, flanqué des deux policiers. Avec douceur, Max posa sa main droite sur le genou de Bigger.

"Plus que quelques minutes", dit Max.

"Oui", murmura Bigger. Ses yeux étaient mi-clos : sa tête était légèrement inclinée de côté et ses yeux fixaient un point dans l'espace, au-delà de Max.

"Attends", dit Max. "Arrange ta cravate."

Bigger tirailla nonchalamment son nœud de cravate.

"Dis-moi ; tu seras peut-être obligé de dire quelque chose ; rien qu'une fois..."

"Dans la salle du Tribunal, vous voulez dire ?"

"Oui ; mais je..."

De terreur, les yeux de Bigger s'agrandirent.

"Non !"

"Mais écoute, mon petit..."

"J'veux rien dire."

"J'essaie de te sauver la vie..."

Bigger n'était plus maître de ses nerfs ; d'une voix démente, il se mit à crier :

"Ils vont me tuer ! *Vous le savez*, qu'ils vont me tuer !"

"Mais il le faut, Bigger. Écoute-moi..."

"Vous ne pouvez pas vous arranger pour que je ne sois pas forcé de parler ?"

"Il ne s'agit que d'un mot ou deux. Quand le juge te demandera ce que tu veux plaider, réponds coupable."

"Faudra que je m'lève ?"

"Oui."

"Je ne veux pas."

"Mais tu ne comprends donc pas que j'essaie de te sauver la vie ? Je te demande simplement de m'aider un tout petit peu..."

"Si vous voulez que j'vous dise... ça m'est égal. Vous ne pourrez pas me sauver."

"Il ne faut pas prendre les choses comme cela, voyons..."

“J’y peux rien.”

“Encore une chose : la salle sera comble, comprends-tu ? Aussitôt entré tu iras tout droit t’asseoir. Tu seras à côté de moi. Et montre au juge que tu t’intéresses à ce qui se passe.”

“J’espère que M’man ne viendra pas.”

“Je lui ai demandé de venir. Je veux que le juge la voie”, dit Max.

“Ça va être un coup terrible pour elle.”

“C’est pour toi que nous faisons tout cela, Bigger.”

“Je l’mérite pas, allez...”

“C’est une question qui dépasse ta personne, Bigger. Dans un certain sens, ce sont tous les noirs d’Amérique qui passent en jugement aujourd’hui.”

“Ils me tueront, de toute façon.”

“Pas si nous luttons. Pas si nous leur montrons l’existence qu’on t’a forcé de mener.”

Un policeman s’approcha de Max, et dit, en lui touchant légèrement l’épaule :

“Le juge vous attend.”

“Très bien”, fit Max. “Viens, Bigger. Allons-y. Ne te laisse pas aller.”

Ils se levèrent et furent entourés de policiers. Bigger longea un vestibule aux côtés de Max et franchit la porte avec lui. Il vit une salle immense bondée d’hommes et de femmes. Puis il aperçut un petit groupe de visages noirs, dans un coin de la salle, derrière une balustrade. Il entendit un bourdonnement de voix. Les deux policemen repoussaient la foule, leur frayant un chemin à Max et à lui. Bigger avançait lentement, sentant la main de Max qui le tirait par la manche de sa veste. Ils gagnèrent le devant de la salle.

“Assieds-toi”, murmura Max.

Comme Bigger s’asseyait, il fut aveuglé par la lueur des lampes argentées ; on le photographiait encore. Sa pensée et son corps étaient si tendus que ses lèvres en tremblaient. Il ne savait que faire de ses mains ; il avait envie de les fourrer dans les poches de son veston ; mais cela demandait un trop grand effort et risquait d’attirer l’attention. Elles reposaient, grandes ouvertes, sur ses genoux. Il y eut un moment d’attente, long et pénible. Derrière lui, les voix bourdonnaient toujours. Un soleil pâle dardait ses rayons jaunes à travers de hautes fenêtres.

Il regarda autour de lui. Oui ; sa mère et ses frère et sœur étaient là qui le dévisageaient. Ses anciens camarades d’école étaient venus en grand nombre. Il y avait un et même deux de ses professeurs. Et il y avait G. H., Jack, Gus et Doc. Bigger baissa les yeux. C’étaient ceux devant lesquels il avait crâné, joué les durs, dans le temps : des gens qu’il avait provoqués. À présent, il était sur la sellette et eux le contemplaient comme une bête curieuse. Ils devaient se dire qu’ils avaient raison, qu’il avait tort. Et soudain la sensation familière, brûlante et suffocante, le reprit aux entrailles et à la gorge. Pourquoi ne le fusillaient-ils pas tout simplement, pourquoi n’en finissaient-ils pas ? De toute façon ils allaient le tuer, alors pourquoi lui faire subir tout cela ? Il tressauta au

son de la voix profonde et caverneuse d'un homme qui frappait violemment sur une table de bois.

“Messieurs, la Cour...”

Tout le monde se leva. Bigger sentit la main de Max sur son bras et se leva en même temps que lui. Un homme au visage livide, drapé dans une longue robe noire, surgit de la porte du fond et s'assit derrière une sorte de haute balustrade formant pupitre ; “voilà le juge”, se dit Bigger en se glissant sur son siège.

“Oyez, oyez...” Bigger perçut le son de la voix caverneuse. Il saisissait des bribes de phrases : “... la présente honorable Section du tribunal correctionnel du Comté de Cook... actuellement en session... suivant le rôle... Président : l'Honorable Alvin C. Hanley...” Bigger vit le juge regarder Buckley puis tourner son regard vers Max et lui. Buckley se leva et s'avança jusqu'à la balustrade ; Max l'imita. Pendant un moment, ils parlèrent au juge à voix basse, puis ils retournèrent à leurs places. Un homme qui était assis juste en dessous du juge marmotta plutôt qu'il ne lut un long papier, d'une voix si pâteuse que Bigger ne comprit que la moitié des mots.

“... acte d'accusation n° 666-938... le Ministère Public de l'État d'Illinois contre Bigger Thomas... les jurés de la Chambre des Mises en Accusation, choisis, sélectionnés et assermentés pour ledit Comté de Cook, portent accusation contre Bigger Thomas d'avoir violé et infligé des sévices de nature sexuelle sur le corps... strangulation à la main... l'a étouffée jusqu'à ce que la mort s'ensuive et à fait disparaître le corps par incinération dans un calorifère... avec un coutelas et une hache, a séparé la tête du corps... lesdits actes commis sur la personne de Mary Dalton et contrairement aux termes de la loi existante et applicable en la matière à l'encontre de la paix et de la dignité du peuple de l'État d'Illinois...”

L'homme prononçait sans cesse le nom de Bigger et Bigger avait l'impression d'être prisonnier d'une grande et délicate machine dont les rouages continuaient à fonctionner en dépit des obstacles. L'homme répétait sans cesse qu'il avait tué Mary et Bessie ; qu'il avait décapité Mary ; qu'il avait frappé Bessie à coups de brique ; qu'il avait violé Mary et Bessie ; qu'il avait fourré Mary dans le calorifère ; qu'il avait jeté Bessie dans la courette d'aération et qu'il l'avait laissée mourir de froid ; qu'il était demeuré chez les Dalton pendant que le corps de Mary se consumait et qu'il avait envoyé la lettre de chantage à l'enlèvement. Lorsque l'homme eut achevé, un murmure de stupéfaction s'éleva dans l'auditoire et Bigger vit tous les visages se braquer sur lui. Le juge rappela le public à l'ordre et demanda :

“Le défenseur est-il disposé à déposer des conclusions en réponse à cette accusation ?”

Max se leva :

“Oui, Votre Honneur, l'accusé Bigger Thomas plaide coupable.”

Bigger perçut aussitôt le bruit d'une commotion. Il tourna la tête et vit plusieurs hommes se frayer un chemin à travers la foule en direction de la

porte. Il savait que c'étaient des journalistes. Le juge rappela de nouveau l'auditoire à l'ordre. Max essaya de poursuivre mais le juge l'interrompit.

“Une minute, monsieur Max. Il nous faut rétablir l'ordre.”

Le calme revint dans la salle.

“Votre Honneur”, dit Max, “après avoir longuement réfléchi, j'ai décidé de présenter une motion au tribunal afin de retirer les conclusions contestant la culpabilité et de leur substituer des conclusions plaidant coupable.”

“Les lois de l'État d'Illinois autorisent la présentation de preuves en vue de l'obtention d'une atténuation de la peine et je demanderai d'être autorisé à présenter au tribunal, au moment propice, des témoignages relatifs à l'attitude mentale et émotive de ce garçon, afin d'établir le degré de responsabilité qui lui incombe dans ces crimes. Je désire également présenter des témoignages concernant son âge, et enfin je désire obtenir du tribunal qu'il considère les conclusions de culpabilité présentées par ce garçon comme preuve en faveur de l'atténuation de la peine...”

“Votre Honneur !”

“Permettez-moi de terminer”, dit Max.

Buckley s'avança, le visage congestionné.

“Vous ne pouvez pas plaider à la fois la culpabilité et l'aliénation mentale. Si vous soutenez que Bigger Thomas est irresponsable, le Ministère Public demandera un jugement devant un jury...”

“Votre Honneur”, dit Max. “Je ne soutiens pas que ce garçon soit légalement irresponsable ; je tenterai de montrer, par l'analyse des faits, l'attitude mentale et émotionnelle de ce garçon et de dégager la mesure de sa responsabilité dans ses crimes.”

“Dans ce cas, vous plaidez l'irresponsabilité mentale !” hurla Buckley.

“Je ne plaide pas l'aliénation mentale.”

“Un homme est fou ou bien il ne l'est pas”, répliqua Buckley.

“Il y a des degrés d'irresponsabilité”, dit Max. “Les lois de l'État d'Illinois autorisent la présentation de témoignages susceptibles d'établir le degré de responsabilité. La loi permet également la présentation de témoignages en vue de l'atténuation de la peine.”

“Le Ministère Public présentera des témoins et des preuves pour établir la responsabilité légale de l'accusé”, dit Buckley.

Il y eut une longue discussion que Bigger ne comprit pas. Le juge fit venir les deux avocats et ils discutèrent durant plus d'une heure. Pour finir, ils regagnèrent leur place ; le juge regarda Bigger et lui dit :

“Accusé, levez-vous !”

Une brusque chaleur envahit tout son corps. Comme lorsqu'il s'était penché sur le lit et que la forme blanche s'était approchée ; comme lorsqu'il s'était trouvé coincé dans la voiture entre Jan et Mary ; comme lorsqu'il avait vu arriver Gus dans la salle de billard de Doc – il se sentit terriblement contracté, tendu, sous l'emprise d'une peur si puissante qu'elle le poussait à l'action.

À ce moment, il lui sembla que n'importe quel acte au monde eût été préférable à celui de se mettre debout. Il aurait voulu bondir de sa chaise et lancer quelque chose de lourd à la tête du juge, pour en finir, pour faire cesser cette lutte inégale. Max lui prit le bras.

“Lève-toi, Bigger.”

Il se leva en se tenant au bord de la table ; ses genoux tremblaient à tel point qu'il les sentait se dérober sous lui. Le juge le contempla un long moment avant de parler. Derrière lui, Bigger entendit le bourdonnement des voix. Le juge rappela l'assistance à l'ordre.

“En quelle classe étiez-vous quand vous avez quitté l'école ?” demanda le juge.

“En huitième”, murmura Bigger, étonné par cette question.

“Si vous plaidez coupable,” dit le juge, et il s'arrêta, “le tribunal peut vous condamner à mort”, et il s'arrêta encore. “Ou bien le tribunal peut vous condamner à la détention à perpétuité”, et après un autre arrêt : “Le tribunal peut vous condamner à la prison pour une durée de plus de quatorze ans.”

“Avez-vous bien compris ce que je viens de vous dire ?”

Bigger regarda Max ; Max fit un signe d'assentiment.

“Parlez”, dit le juge. “Si vous ne comprenez pas ce que je viens d'exprimer, dites-le.”

“O-o-ou-oui ! m'sieur, j' comprends”, murmura-t-il.

“Et maintenant que vous comprenez ce qui peut en résulter, êtes-vous toujours décidé à plaider coupable ?”

“O-o-ou-oui ! m'sieur”, murmura-t-il encore, sentant que tout ceci était un rêve délirant et intense qui se terminerait bientôt, d'une façon quelconque.

“C'est tout. Vous pouvez vous rasseoir”, dit le juge.

Il se rassit.

“Le Ministère Public est-il prêt à présenter ses preuves et ses témoins ?” demanda le juge.

“Nous le sommes, Votre Honneur”, fit Buckley en se levant et en se tournant vers le juge et la foule.

“Votre Honneur, mon exposé sera bref. Je n'ai pas besoin de décrire à cette Cour les détails horribles de ces lâches forfaits. Le nombre des témoins à charge, les aveux faits et signés par le défendeur et les témoignages concrets, révéleront plus éloquemment que je ne saurais le faire le caractère monstrueux de cette injure lancée à la face de Dieu et des hommes. Pour plus d'une raison, je préfère qu'il en soit ainsi, car certains éléments de ce crime hideux sont tellement fantastiques, tellement incroyables, ils présentent un caractère tellement bestial, tellement étranger à notre conception de l'existence, que je me sens dans l'incapacité de les communiquer à la Cour.

“Jamais, au cours de ma longue carrière de magistrat, je ne me suis encore trouvé devant un cas qui m'ait aussi fermement dicté mon devoir. Il ne saurait être question ici d'interprétations évasives, théoriques, ou fantaisistes de la loi.” Buckley s'arrêta, fit du regard le tour de la salle, puis s'avança vers la

table et y prit un couteau dont Bigger s'était servi pour trancher la tête de Mary. "Ce cas est aussi bien défini que le couteau de boucher que voici, le couteau qui a tranché la gorge d'une innocente jeune fille !" hurla Buckley. Il s'interrompit et prit sur la table la brique dont Bigger s'était servi pour frapper Bessie dans la maison abandonnée. "Votre Honneur, ce cas est aussi concret que cette brique, la brique dont les coups ont fait éclater la cervelle d'une malheureuse !" Buckley regarda encore une fois la foule qui peuplait la salle d'audience. "Ce n'est pas souvent", poursuivit Buckley, "qu'un élu du peuple trouve massée derrière lui la foule des citoyens qui l'ont choisi pour le poste qu'il occupe, attendant qu'il applique rigoureusement la loi..." Un silence sépulcral plana sur la salle. Buckley se dirigea vers la fenêtre, et d'un geste de la main, il l'ouvrit.

Le grondement furieux de la populace envahit la salle. L'assistance s'agita.

"À mort !"

"Tuez-le tout de suite !"

"Lynchez-le !"

Le juge rappela le public à l'ordre.

"Si cela ne cesse pas, je ferai évacuer la salle !" dit-il.

Max se leva.

"Je m'oppose !" dit Max. "Ceci est de la plus haute irrégularité. En fait, c'est une tentative d'intimidation du tribunal."

"Opposition admise", dit le juge. "Procédez d'une manière qui soit plus digne de votre fonction auprès de cette Cour, monsieur le Procureur."

"Je m'excuse, Votre Honneur", dit Buckley, s'avançant et s'épongeant le visage avec son mouchoir. "J'étais sous le coup d'une forte émotion. Je voulais simplement expliquer au tribunal l'urgence de cette situation..."

"Le tribunal est prêt à vous entendre", dit le juge.

"Très bien, très bien, Votre Honneur", fit Buckley. "Quels sont ici les points de litige ? La mise en accusation met clairement en évidence un crime à l'occasion duquel le défendeur a décidé de plaider coupable. La défense soutient et voudrait faire admettre par le tribunal que le seul fait de déposer des conclusions plaidant coupable à cette accusation doit être accepté comme preuve en faveur de l'atténuation de la peine.

"Au nom des familles éplorées de Mary Dalton et de Bessie Mears, et des habitants de l'État d'Illinois qui sont massés par milliers derrière cette fenêtre, attendant l'issue des débats, je dis que de tels subterfuges, de pareilles fourberies, ne doivent pas détourner cette Cour de son devoir et bafouer la loi !

"Un homme commet deux des crimes les plus horribles de toute l'histoire de la civilisation américaine ; il les confesse ; et son avocat voudrait nous faire croire que parce qu'il plaide coupable après s'être joué de la justice, après avoir essayé d'assassiner les représentants de la Justice, son plaidoyer doit être considéré comme une déposition destinée à adoucir son châtimement !

"Je dis, Votre Honneur, que c'est insulter la Cour et les gens intelligents de

l'État d'Illinois ! Si de tels crimes permettent ce genre de plaidoirie, si la vie de ce scélérat est épargnée à cause d'une pareille plaidoirie, je démissionnerai de mon poste et je dirai à ces gens, massés dans les rues, que je ne suis plus en mesure de protéger leurs vies et leurs biens. Je leur dirai que nos tribunaux, débordés par un sentimentalisme bêtant, ne sont plus capables de sauvegarder l'ordre public ! Je leur dirai que nous avons abandonné la lutte pour la civilisation !

“Ayant décidé de plaider coupable, l'avocat de la défense précise qu'il demandera à la Cour de croire que les conditions de vie mentale et émotionnelle de l'accusé sont telles qu'il n'est pas entièrement responsable de ces viols et de ces meurtres, qui sont l'œuvre d'un lâche. Il demande à la Cour d'imaginer l'existence, pour la pensée et le sentiment humains, d'un *no man's land* de fiction. Il nous dit que cet homme est assez sain d'esprit pour commettre un crime, mais pas assez pour être jugé pour le crime qu'il a commis ! Jamais, dans toute ma carrière, je n'ai entendu exprimer en termes juridiques un tel cynisme, un pareil calcul, jamais je n'ai vu montrer un tel sang-froid dans une tentative pour bafouer la loi et se soustraire à la justice ! Je prétends qu'il n'en sera *pas* ainsi !

“L'accusation soutient que cet homme doit être jugé par un jury, si la défense continue à le prétendre irresponsable. Et si dans ses conclusions la défense se borne à plaider coupable, alors l'accusation requiert la peine de mort pour ces abominables crimes.

“Au moment qu'il plaira à ce tribunal, je présenterai des pièces à conviction et des témoignages qui démontreront que cet accusé est sain d'esprit et responsable de ces crimes sanguinaires.”

“Votre Honneur... !” cria Max.

“Vous aurez toute latitude de plaider pour votre client !” hurla Buckley. “Laissez-moi terminer !”

“Y voyez-vous une objection ?” demanda le juge en se tournant vers Max.

“Parfaitement !” répondit Max. “J'hésite à interrompre M. le Procureur, mais l'impression qu'il essaie de donner, c'est que je prétends que ce garçon est irresponsable. Ceci *n'est pas* vrai. Votre Honneur, permettez-moi de dire, une fois encore, que ce malheureux garçon, Bigger Thomas, présente des conclusions plaidant coupable.”

“Je m'oppose !” hurla Buckley. “Je m'oppose à ce que l'avocat de l'accusé parle de lui en d'autres termes que ceux qui sont mentionnés dans l'acte d'accusation. Des expressions telles que “Bigger” et “ce pauvre garçon” ne sont utilisées qu'à dessein d'éveiller la sympathie...”

“Opposition admise”, dit le juge. “À l'avenir, l'accusé sera désigné dans les termes de l'acte d'accusation. Monsieur Max j'estime qu'il serait souhaitable que vous permettiez au procureur de poursuivre.”

“Je n'ai rien d'autre à dire, Votre Honneur”, dit Buckley. “Si la Cour le désire, je suis prêt à faire venir les témoins.”

“Combien en avez-vous à produire ?” demanda Max.

“Soixante”, répondit Buckley.

“Votre Honneur”, dit Max, “Bigger a plaidé coupable. L’audition de soixante témoins ne me paraît pas indispensable.

“J’ai l’intention de prouver que l’accusé est sain d’esprit, qu’il était et qu’il est responsable de ces horribles forfaits”, dit Buckley.

“Le tribunal les entendra”, décida le juge.

“Votre Honneur”, dit Max, “permettez que je mette les choses au point. Comme vous le savez, le laps de temps qui m’a été accordé pour préparer la défense de Bigger Thomas a été une telle brièveté qu’il est sans précédent dans les annales des assises. La date de la présente audience a été précipitée dans le but de juger ce garçon au moment où la fureur populaire est à son paroxysme.

“Dessaisir ce tribunal et renvoyer l’affaire devant un autre ne servirait de rien. L’État d’Illinois tout entier est en proie à une véritable hystérie collective. Étant donné les circonstances, je me suis trouvé en demeure d’agir conformément à mon devoir, plutôt que de suivre les conseils dictés par la sagesse. Si celui qui est accusé de meurtre n’était pas un nègre, le procureur n’eût pas hâté de la sorte le jugement et demandé la peine de mort.

“L’État a cherché à susciter l’impression que je vais plaider la démente. Ceci est *faux*. Je ne ferai venir aucun témoin à la barre. C’est *moi* qui témoignerai pour Bigger Thomas. Je fournirai des arguments pour démontrer que son extrême jeunesse, sa vie mentale et émotive, et les raisons pour lesquelles il a plaidé coupable, devraient et doivent contribuer à l’adoucissement de sa peine.

“M. le Procureur a cherché à faire croire que j’ai tenté d’introduire un élément de surprise pour influencer la Cour en conseillant à mon client de présenter des conclusions plaidant coupable. Il a cherché à faire naître l’idée qu’il y a un piège légal dissimulé dans le fait de présenter des preuves pour obtenir une atténuation de la peine de ce garçon. Mais les tribunaux de l’Illinois se sont trouvés devant nombre de cas similaires. Celui de Loeb et Leopold, pour n’en citer qu’un. C’est une procédure régulière assurée par les lois éclairées de l’État d’Illinois. Allons-nous refuser à ce garçon, sous prétexte qu’il est pauvre et noir, cette protection, cette possibilité de se faire entendre et comprendre que nous avons si volontiers accordés à d’autres ?

“Votre Honneur, je ne suis pas un lâche, mais je ne saurais réclamer la mise en liberté de ce garçon, demander qu’on lui donne une chance de vivre pendant que la populace hurle derrière cette fenêtre. Je demande ce qu’il est *de mon devoir* de demander. Je demande, en m’élevant au-dessus des cris frénétiques, que la vie lui soit épargnée !

“D’après la loi d’Illinois relative aux conclusions plaidant coupable d’un assassinat, le tribunal peut infliger la peine de mort, la détention à perpétuité ou pour une durée de quatorze années au minimum. En vertu de cette loi, le tribunal peut entendre des preuves concernant l’aggravation ou l’atténuation de la peine. Le but de la loi est de permettre au tribunal de rechercher

pourquoi un homme a tué et de faire de ce “pourquoi” la mesure de l’atténuation de la sanction.

“J’ai remarqué que M. le Procureur ne s’est pas attardé sur les raisons pour lesquelles Bigger Thomas a tué ces deux femmes. “La populace attend, dit-il, alors tuons-le.” Son principal argument est celui-ci : si ce n’est pas nous qui le tuons ce sera la populace.

“Il n’a pas discuté le mobile du crime de Bigger Thomas parce qu’il ne *pouvait pas* le faire. Son avantage est d’agir vite, avant que les gens aient le temps de réfléchir, avant que les faits aient été entièrement mis en lumière ; si les gens avaient le temps de réfléchir, il ne resterait pas planté là, à crier qu’il faut appliquer la peine de mort !

“Quel est donc le mobile qui a poussé Bigger Thomas ? Il n’y en a point, du moins pas dans le sens que les lois actuelles confèrent à ce mot, Votre Honneur. J’approfondirai cette question dans mes conclusions. C’est à cause de la nature quasi instinctive de ces crimes que je dis qu’il importe de connaître la vie mentale et sentimentale de ce garçon avant de statuer sur son sort. Mais, puisque l’État aiguise l’appétit de la populace en présentant à la barre une quantité de témoins totalement superflue, puisque l’État excite l’opinion publique avec les détails hideux des forfaits de ce garçon, j’attendrai que M. le Procureur dise au tribunal *pourquoi* Bigger Thomas a tué.

“Ce garçon est jeune, non seulement en années, mais aussi dans son attitude à l’égard de la vie. Il n’a pas l’âge de voter. Habitant le secteur de la Ceinture noire, il est plus jeune que la plupart des garçons de son âge, car il n’est pas entré en contact avec la vie dans tout ce qu’elle peut offrir de variété, de profondeur. Ses émotions n’ont trouvé que deux échappatoires : le travail et la sexualité – et il les a connues sous leurs aspects les plus pervers et les plus dégradants.

“Je demanderai à cette Cour d’épargner la vie de ce garçon et ma confiance en ce tribunal est assez grande pour que j’aie foi en son consentement.”

Max se rassit. Les murmures bourdonnaient dans la salle.

“L’audience est suspendue pour une heure, les débats reprendront à une heure de l’après-midi”, dit le juge.

Flanqué de deux policiers, Bigger retraversa le hall bondé. Il passa devant une fenêtre et aperçut encore une fois la foule maintenue à distance par des cordons de troupes. On le mena dans une pièce où il trouva sur une table un plateau avec des aliments. Max était là qui l’attendait.

“Viens t’asseoir, Bigger. Mange quelque chose.”

“Je n’ai envie de rien.”

“Allons donc. Il faut que tu reprennes des forces.”

“J’ai pas faim.”

“Tiens ; prends une cigarette.”

“Non.”

“Tu veux un verre d’eau ?”

“Non.”

Bigger s’assit sur une chaise, se penchant en avant, s’accouda à la table et enfouit son visage dans le creux de ses bras. Il était las. Maintenant qu’il n’était plus dans la salle d’audience, la tension terrible provoquée par la discussion dont son existence avait été l’objet, se faisait sentir. Maintenant que s’étaient envolées toutes ces pensées vagues, cette exaltation qu’il avait ressentie relativement à ce moyen de vivre et de mourir qu’il cherchait désespérément, la peur et l’angoisse étaient les seuls sentiments qu’il fût capable d’éprouver dans cette salle de tribunal. Au bout d’une heure, on le ramena dans la salle. Il se leva comme les autres à l’arrivée du juge, puis il se rassit.

“Qu’on appelle les témoins à charge”, dit le juge.

“Bien, Votre Honneur”, dit Buckley.

Le premier témoin était une vieille femme que Bigger n’avait jamais vue. Pendant l’interrogatoire, il entendit Buckley l’appeler Mme Rawlson. Bigger vit Buckley lui tendre la boucle d’oreille qu’il avait vue à l’enquête, et la vieille femme raconta la manière dont ces boucles d’oreilles avaient été transmises de mère en fille, de génération en génération. Lorsque Mme Rawlson eut terminé, Max dit qu’il ne tenait pas à l’interroger, qu’il n’interrogerait aucun témoin à charge. On amena Mme Dalton à la barre et elle répéta ce qu’elle avait dit à l’enquête. M. Dalton expliqua une fois de plus pourquoi il avait pris Bigger à son service ; il reconnut Bigger comme “le jeune noir qui est venu travailler chez moi”. Peggy le reconnut également et dit à travers ses sanglots : “Oui, c’est bien lui.” Ils dirent tous qu’il s’était conduit comme un garçon très calme et sain d’esprit.

Britten raconta comment il avait été amené à soupçonner Bigger d’être mêlé à la disparition de la jeune fille ; et il ajouta : “Ce jeune nègre est aussi sain d’esprit que moi.” Un journaliste raconta comment la fumée du calorifère avait causé la découverte des ossements de Mary. Bigger entendit Max se lever après la déposition du journaliste.

“Votre Honneur”, dit Max, “j’aimerais connaître le nombre des journalistes qui doivent encore défiler à la barre.”

“J’en ai encore quatorze”, dit Buckley.

“Votre Honneur”, fit Max, “ceci est totalement superflu puisque nous avons déposé des conclusions plaidant coupable.”

“Je vais vous prouver que ce tueur est sain d’esprit !” hurla Buckley.

“Qu’ils fassent leur déposition”, dit le juge. “Continuez, monsieur Buckley.”

Quatorze journalistes parlèrent de la fumée et des ossements et affirmèrent que le comportement de Bigger avait été identique à celui de “n’importe quel autre nègre de son âge”. À cinq heures, il y eut une suspension d’audience et des aliments furent apportés sur un plateau à Bigger, dans une petite pièce où six policiers montaient la garde. Il se sentait l’estomac tellement noué qu’il ne put avaler qu’une tasse de café. À six heures, il était de retour dans la salle

d'audience. La nuit tombait et on alluma l'électricité. Le défilé des témoins cessa de paraître réel aux yeux de Bigger. Cinq blancs vinrent à la barre spécifier que l'écriture de la lettre de chantage était bien la sienne ; qu'elle était identique à celle qu'ils avaient examinée en consultant "ses devoirs dans les fichiers des écoles qu'il avait fréquentées". Un autre blanc affirma que les empreintes digitales de Bigger avaient été relevées sur la porte "de la chambre de Mlle Dalton." Puis six docteurs vinrent confirmer que Bessie avait été violée. Quatre jeunes noires, serveuses au "Poulailler de chez Ernie", le reconnurent comme étant "le jeune noir qui avait dîné ce soir-là avec un blanc et une blanche". Elles dirent qu'il s'était comporté comme quelqu'un de "calme et de sain d'esprit". Ensuite, deux blanches, deux institutrices, vinrent à la barre dire que Bigger était "peu doué, mais parfaitement sain d'esprit". Les témoins finissaient par se confondre. Bigger cessa de s'intéresser à eux. Il regardait dans le vide. Par moments, il entendait la plainte assourdie de la bise hivernale qui soufflait dehors. Il était trop épuisé pour se réjouir, quand l'audience fut levée. Avant qu'on ne le reconduisît à sa cellule, il interrogea Max :

"Combien de temps ça va durer ?"

"Je ne sais pas, Bigger. Il faut que tu aies du courage et que tu tiennes jusqu'au bout."

"J'voudrais bien que ça soit fini."

"C'est ta vie qui se joue, Bigger. Il faut lutter."

"Ils peuvent bien me faire ce qu'ils voudront, ça m'est égal. J'voudrais que ça soit fini."

Le lendemain matin, ils le réveillèrent, lui donnèrent à manger et le ramenèrent au tribunal. Jan vint à la barre et répéta ce qu'il avait dit à l'enquête. Buckley n'essaya pas de mêler Jan au meurtre de Mary. G. H., Gus et Jack racontèrent comment ils volaient aux étalages des boutiques et des marchands de journaux ; ils décrivirent la bagarre qui avait eu lieu le matin où ils avaient projeté de cambrioler le vieux Blum. Doc raconta que Bigger avait lacéré le tapis de son billard et dit que Bigger était "méchant et sournois, mais sain d'esprit". Seize policemen reconnurent en lui "l'homme que nous avons capturé, Bigger Thomas". Ils dirent qu'un homme "aussi habile, à se soustraire à la justice ne pouvait être que sain d'esprit". Un représentant des tribunaux d'enfants raconta que Bigger avait fait un séjour de trois mois dans une maison de correction à la suite d'un vol de pneus.

L'audience fut suspendue ; au cours de l'après-midi, cinq médecins vinrent déclarer qu'ils estimaient que Bigger était "sain d'esprit, mais taciturne et indiscipliné". Buckley exhiba le coutelas et le sac que Bigger avait cachés dans la poubelle et informa le tribunal qu'il avait fallu fouiller les dépotoirs de la ville pendant quatre jours pour les trouver. On exhiba la brique dont il s'était servi pour frapper Bessie ; puis la torche ; les tracts communistes ; le revolver ; la boucle d'oreille noircie ; le fer de la hache ; les aveux qu'il avait signés ; la lettre de chantage ; les vêtements de Bessie maculés de sang ; les

oreillers et les couvertures souillés ; la malle et la bouteille de rhum vide qui avait été trouvée dans la neige, près du trottoir. On exhiba les ossements de Mary et les femmes dans l'auditoire se mirent à pleurer. Ensuite douze ouvriers apportèrent le calorifère des Dalton en pièces détachées et le remontèrent sur une plate-forme géante. Les gens dans la salle s'étant levés pour regarder, le juge les fit asseoir.

Buckley fit ramper une jeune fille blanche de la taille de Mary à l'intérieur du calorifère "pour prouver irrémédiablement qu'il pouvait et avait contenu et consumé le corps de l'innocente Mary Dalton, et pour montrer que la tête de la malheureuse étant trop volumineuse pour y être fourrée, le nègre sadique l'avait tranchée". Buckley se servit d'une pelle de fer provenant de chez les Dalton pour montrer comment les ossements avaient été sortis du calorifère ; il expliqua comment Bigger, "profitant de l'émotion générale, s'était astucieusement faufilé dans l'escalier et avait pris la fuite". Essuyant la sueur qui ruisselait sur son visage, Buckley dit :

"L'accusation demande un moment de repos, Votre Honneur."

"Monsieur Max", dit le juge, "vous pouvez appeler vos témoins."

"La défense ne conteste pas les preuves produites", dit Max. "En conséquence, je renonce au droit d'appeler des témoins. Comme je l'ai déjà dit, je présenterai au moment venu des conclusions au nom de Bigger Thomas."

Le juge fit connaître à Buckley qu'il pouvait conclure.

Une heure durant, Buckley commenta les témoignages, s'étendit sur la signification des pièces à conviction et conclut par ces mots :

"Il ne reste plus qu'à mettre en doute les facultés morales et intellectuelles de l'humanité, si les preuves et témoignages présentés par l'accusation ne suffisent pas à contraindre ce tribunal à condamner à mort Bigger Thomas, ce violeur de femmes."

"Monsieur Max, serez-vous prêt à défendre l'accusé demain ?" demanda le juge.

"Oui, Votre Honneur."

De retour dans sa cellule, Bigger se laissa tomber sur la paille. "Ça sera bientôt fini", se dit-il. Le lendemain serait peut-être le dernier jour ; il le souhaitait. Il avait perdu le sentiment du temps ; à présent, le jour et la nuit se confondaient.

Le lendemain matin, il était réveillé lorsque Max pénétra dans sa cellule. En route pour le tribunal, il se demanda ce que Max allait dire à son sujet. Max était-il vraiment capable de lui sauver la vie ? Tout en ruminant cette pensée, il la rejetait de son esprit. S'il évitait de nourrir des pensées d'espoir, son sort, quel qu'il fût, lui paraîtrait normal. Tandis qu'on le conduisait dans le couloir, il regarda par les fenêtres et vit que la populace et les troupes étaient toujours massées autour du Palais de Justice. L'édifice était toujours bourré d'une foule grondante. Les policiers durent lui frayer un passage.

Il eut un frisson de terreur en constatant qu'il était le premier à la table.

Max se trouvait quelque part derrière, perdu dans la foule. C'est alors qu'il sentit plus fort que jamais ce que Max avait fini par signifier à ses yeux. À présent, il était sans défense. Qu'y avait-il pour empêcher ces gens de franchir les balustrades et le traîner dans la rue, maintenant que Max n'était plus là ? Il s'assit, sans oser se retourner, ayant conscience d'être le point de mire de tous les yeux. La présence de Max pendant le procès lui avait fait sentir qu'il y avait quelque part, dans cette foule qui le regardait avec tant d'insistance et de ressentiment, une chose à laquelle il pourrait se raccrocher, s'il réussissait seulement à l'atteindre. L'espoir que Max lui avait fait entrevoir durant leur première conversation était toujours en lui, comme une braise. Mais il ne voulait pas risquer d'enflammer cette braise, maintenant, pas avec un pareil procès, pas après les mots de haine prononcés par Buckley. Il ne cherchait pas non plus à l'éteindre ; il l'entretenait, il la considérait comme son ultime refuge.

Lorsque Max apparut, Bigger vit que son visage était pâle et tiré. Il avait les yeux cernés. Max posa sa main sur le genou de Bigger et dit :

“Je ferai tout ce que je pourrai, mon petit.”

L'audience reprit et le juge dit :

“Êtes-vous prêt, monsieur Max ?”

“Oui, Votre Honneur.”

Max se leva, passa sa main dans ses cheveux blancs et gagna le devant de la salle. Il se tourna à demi vers le juge et Buckley, regardant la salle par-dessus la tête de Bigger. Il se racla la gorge.

“Votre Honneur, jamais au cours de ma carrière je n'ai été plus fermement convaincu de la sincérité d'une cause. Je sais que ce que j'ai à dire aujourd'hui a trait à la destinée de toute une nation. Mon plaidoyer n'est pas seulement en faveur d'un seul homme et d'un seul peuple. Dans un certain sens, il est peut-être heureux que l'accusé soit l'auteur de l'un des crimes les plus sombres que nous puissions évoquer, car s'il nous est possible de délimiter le cadre de la vie de cet homme et de découvrir ce qui lui est arrivé, s'il nous est permis de comprendre combien subtiles et fortes néanmoins sont les mailles de la chaîne qui lient son existence à la nôtre – si nous le pouvons, dis-je, nous aurons peut-être découvert la clé de notre avenir, ce point de vue, exceptionnel, accessible à tous les hommes, à toutes les femmes de ce pays, d'où il leur sera possible de constater combien nos espoirs et nos craintes d'aujourd'hui sont inextricablement liés à nos triomphes et aux fatalités de demain.

“Votre Honneur, il n'est pas dans mes intentions de manquer de respect à ce tribunal, mais il me faut être honnête. La vie d'un homme est en jeu. Et cet homme n'est pas seulement un criminel, c'est un noir. Et en tant que noir, il se présente devant ce tribunal avec un handicap, quelles que soient nos prétentions à rendre la justice selon le principe que tous les hommes sont égaux devant la loi.

“Cet homme est *différent*, même si son crime ne diffère qu'en ampleur des

crimes similaires. Les forces complexes de la société ont sélectionné ici pour nous un symbole, un symbole qui est un test. Les préjugés humains ont coloré ce symbole, comme un microbe sélectionné pour un examen au microscope. La haine infatigable des hommes nous a fourni le recul psychologique qui nous permettra de considérer ce symbole minuscule par rapport à l'ensemble de notre organisme social malade.

“Je prétends, Votre Honneur, que le seul fait de comprendre Bigger Thomas équivaldra à libérer des impulsions figées dans un étau de glace, à tirer des ténèbres les formes rampantes de la crainte et de la terreur pour les exposer à la lueur de la raison, à démasquer ce rituel inconscient de la mort auquel, tels des somnambules, nous avons participé comme en rêve, avec négligence et détachement.

“Mais, je ne demanderai rien d'excessif, Votre Honneur. Je ne suis pas magicien. Je ne dis pas que si nous comprenons la vie de cet homme nous résoudrons tous nos problèmes, ni que lorsque nous disposerons de tous les faits, nous saurons automatiquement comment réagir. La vie n'est pas aussi simple. Mais j'affirme que si, lorsque j'en aurai terminé, vous sentez qu'il est nécessaire d'infliger la peine de mort, votre choix aura été délibéré. Ce que je désire, c'est mettre en relief aux yeux du tribunal, par la discussion des faits, les deux voies qui nous sont ouvertes et leurs conséquences inévitables. Et alors, si nous décidons la mort, ce sera en connaissance de cause, et si nous accordons la vie à l'inculpé, que ce soit sans arrière-pensée ; mais quel que soit notre choix, sachons où nous allons ; sachons quelles en seront les conséquences pour nous et pour ceux que nous jugeons.

“Votre Honneur, je voudrais vous laisser entendre que je ne suis pas insensible au lourd fardeau de responsabilités que je vous inflige, par la manière dont j'ai assumé la défense de la vie de ce garçon et par ma résolution de plaider coupable. Mais, étant donné les circonstances, que pouvais-je faire d'autre ? J'ai passé des nuits sans dormir, à essayer de trouver un moyen de vous décrire à vous et au monde les causes et les raisons pour lesquelles ce jeune noir est assis ici, après avoir spontanément avoué son crime. Comment, me suis-je dit, pourrais-je montrer de façon simple et puissamment évocatrice, avec des arguments tirés de bon sens, ce qui est arrivé à ce garçon, alors que des milliers d'artistes l'ont déjà dépeint en traits sinistres dans des milliers de journaux et de magazines. Oserais-je, étant aussi profondément conscient de sa race et de ses antécédents, mettre son sort entre les mains d'un jury choisi non pas parmi ses pairs, mais parmi des hommes d'une race étrangère et hostile à la sienne ; d'un jury dont l'esprit a déjà subi l'influence de la presse nationale ; une presse qui a déjà décidé de sa culpabilité et qui, dans d'innombrables éditoriaux, a suggéré la peine qui devait lui être infligée !

“Non ! C'était impossible ! Alors je me présente aujourd'hui devant la Cour, rejetant le jugement devant un jury, présentant volontairement des conclusions plaidant coupable et demandant, à la faveur des lois de cet État,

que la vie de ce garçon soit épargnée pour des raisons qui, j'en suis persuadé, touchent aux fondements mêmes de notre civilisation.

“Il est dans les habitudes de la Cour de suivre la voie tracée par la moindre résistance et de s'en tenir aux suggestions du Procureur en disant : “La mort !” Et ce serait la fin de ce procès. Mais ce ne serait pas la fin de ce crime ! C'est pour cela qu'il faut que la Cour agisse autrement.

“Il est des moments, Votre Honneur, où la réalité revêt un caractère moral au point qu'il devient impossible de suivre les chemins battus de l'opportunisme. Il est des moments où les fins de l'existence sont tellement enchevêtrées que le bon sens nous crie de nous arrêter et de les démêler avant de passer outre.

“Voyons l'ambiance de ce procès : Les citoyens sont-ils en toute lucidité décidés à ce que les lois soient appliquées ? Que la peine soit infligée en fonction de l'offense ? Que le coupable et le coupable seul soit puni ?

“Non ! On a accumulé au cours de ce procès tous les partis pris, toutes les préventions possibles et imaginables. Les autorités ont délibérément excité l'opinion publique, à tel point qu'il a fallu appliquer la loi martiale. N'écoutant que leur conscience corrompue, les journaux, imités en cela par la partie plaignante, ont fait courir le bruit ridicule que le parti communiste était en quelque sorte mêlé à ces deux crimes. Ce n'est qu'hier seulement, devant ce tribunal, que le procureur a renoncé à soutenir que Bigger Thomas était coupable d'avoir commis d'autres crimes, crimes qu'il n'a pas été en mesure de prouver.

“La poursuite de Bigger Thomas a servi de prétexte pour terroriser toute la population noire, arrêter des centaines de communistes, perquisitionner aux organes centraux des syndicats et des organisations ouvrières. Certes, le ton de la presse, le silence de l'Église, l'attitude des plaignants et l'excitation systématique de l'opinion publique sont de nature à indiquer que le but cherché est *plus* que la simple vengeance d'un crime.

“Pourquoi les esprits sont-ils à ce point surchauffés ? Quelle est la cause de toute cette agitation ? Est-ce le crime de Bigger Thomas ? Aimait-on les noirs hier, les déteste-t-on aujourd'hui à cause de son forfait ? A-t-on opéré des perquisitions dans les syndicats et les groupements ouvriers pour la seule raison qu'un noir a commis un crime ? Ces ossements blancs sur la table sont-ils seuls responsables de ce frémissement d'horreur qui a secoué le pays ?

“Votre Honneur, vous savez que non. Tous les facteurs déterminants de cette folie collective existaient bien avant que vînt au monde Bigger Thomas. Les noirs, les ouvriers et les syndicats étaient détestés hier tout autant qu'ils le sont aujourd'hui.

“Des crimes plus horribles et plus féroces encore ont été commis dans cette ville. Des gangsters ont tué, ont été relâchés et ont pu continuer à tuer. Mais rien de tout cela n'a jamais suscité une émotion semblable à celle-ci.

“Votre Honneur, la populace n'est pas venue ici spontanément ! On l'a *incitée* à venir ! Jusqu'à la semaine dernière, ces gens vivaient tranquillement

chez eux.

“Qui donc, alors, a transformé cette haine latente en furie ? Quels sont ceux dont cette populace irréflechie, égarée, sert les intérêts ?

“Le procureur le sait, car il a promis aux banquiers du Loop qu’il ferait cesser les démonstrations en faveur de l’indemnité de chômage, s’il était réélu ! Le gouverneur de cet État le sait, car il a promis sur son honneur au Groupement des Industriels de faire intervenir l’armée contre les ouvriers qui se mettraient en grève ! Le Maire le sait, car il a dit aux commerçants de la ville qu’il allait restreindre le budget, qu’il n’imposerait pas les nouvelles taxes destinées à soulager la misère des masses nécessiteuses !

“À l’origine de ce désir furieux de supprimer immédiatement la vie d’un homme comme on mouche une chandelle, il y a un sentiment de culpabilité ! La haine et l’impatience qui font vibrer la populace rassemblée dans les rues, au-delà de cette fenêtre, cachent de la peur. Tous, la foule et ses meneurs, ceux qui tirent les ficelles et ceux qui ont peur, les chefs et leurs sous-ordres favoris – tous ils savent et sentent que leurs vies ont été édifiées sur une accumulation de torts historiques causés à un grand nombre d’êtres humains, des gens qu’ils ont saignés à blanc pour satisfaire leurs goûts de loisir et de luxe ! Ils se sentent aussi coupables que ce garçon que l’on juge aujourd’hui. La peur, la haine et le sentiment de culpabilité sont l’essence de ce drame !

“Votre Honneur, pour ce garçon et pour moi-même, j’aimerais plaider en faveur d’une nature plus digne d’intérêt. J’aimerais pouvoir soutenir que l’amour, l’ambition, la jalousie, le goût de l’aventure ou quelque autre impulsion romanesque sont à la base de ces deux meurtres. Si la possibilité m’était donnée de prêter au malheureux acteur de ce drame fatal des sentiments plus élevés, ma tâche serait moins lourde et j’aurais confiance dans l’issue du procès. J’aurais pour moi de pouvoir m’adresser à des hommes liés par un idéal commun, de pouvoir faire appel à leur pitié et à leur compréhension dans leur jugement d’un de leurs frères égaré et tombé dans la lutte. Mais je n’ai pas le choix en cette matière. Ce n’est pas moi qui ai tissé la trame de cette toile, c’est la vie.

“Nous nous trouvons aux prises avec les éléments bruts de l’existence, émotions, impulsions et attitudes non encore passées au creuset de la science et de la civilisation. Nous avons affaire ici à l’injustice initiale qui, lorsque nous l’avons commise, était compréhensible et inévitable ; et puis nous nous trouvons aux prises avec le sentiment de culpabilité qui a découlé comme une longue traînée noire, de cette injustice, un sentiment de culpabilité issu d’une faute que les intérêts égoïstes et la peur ne nous ont pas permis de racheter. Et nous sommes aux prises ici avec des bourrasques brûlantes de haine engendrée chez d’autres que nous par cette injustice initiale, et avec les crimes monstrueux et horribles qui procèdent de cette haine, une haine qui s’est infiltrée au plus profond des cœurs, qui a modifié les fibres les plus profondes et les plus délicates de la sensibilité d’une multitude d’êtres. Nous avons affaire ici à un bouleversement qui intéresse des millions d’êtres, un

bouleversement si vaste qu'il confond l'imagination ; si gros de conséquences tragiques que nous préférons fermer les yeux pour éviter de le voir ou d'y penser ; un bouleversement dont l'origine remonte à si loin que nous voudrions essayer de le classer parmi les phénomènes naturels et, avec un zèle faussement vertueux et une conscience trouble, nous efforcer de l'y tenir une fois pour toutes.

“Nous trouvons ici, des deux côtés de la barricade, chez les blancs comme chez les noirs, chez les ouvriers comme chez les employeurs, des hommes et des femmes dont l'esprit est obnubilé par des concepts de bien et de mal tellement démesurés, tellement pesants, qu'ils finissent par présenter un aspect et une structure monstrueux. Lorsque des situations semblables se présentent, les hommes ne se rendent plus compte qu'ils sont face à face avec d'autres hommes ; ils se figurent qu'ils affrontent des montagnes, des raz de marée, des océans : toutes ces forces de la nature dont le caractère et la dimension créent, par rapport au train-train quotidien d'une vie urbaine, une tension inusitée de l'esprit et des émotions. Et pourtant cette tension existe à l'état latent dans la vie urbaine qu'elle sape et sert tout à la fois du seul fait de son existence.

“Permettez-moi, Votre Honneur, avant de continuer ma plaidoirie qui est à la fois un acte d'accusation et un appel à l'indulgence, d'insister sur le fait que je *ne dis pas* que ce garçon est victime d'une injustice, pas davantage que je ne demande à ce tribunal de le plaindre. Ce n'est pas le but que je vise, lorsque je prends parti pour lui en tant qu'individu, et pour sa cause. Ce n'est pas seulement pour vous parler de souffrance que je suis ici, aujourd'hui, même si les lynchages et les bastonnades de nègres sont chose fréquente dans l'ensemble de notre pays. Si vous ne réagissez qu'à cette partie de mon exposé, je dirai que vous vous êtes laissé, comme lui, aveugler par vos émotions, et ce jeu malhonnête se poursuivra, comme une rivière sanglante se jette dans une mer plus sanglante encore. Bannissons de nos esprits la pensée que nous nous trouvons devant une victime infortunée de l'injustice. Le concept de l'injustice lui-même repose sur la revendication de l'égalité, et ce garçon ne réclame rien. Si vous sentez ou pensez qu'il réclame quelque chose, alors vous aussi vous êtes aveuglé par un sentiment aussi terrible que celui que vous condamnez en lui, et ceci, sans raisons aussi valables. Le sentiment de culpabilité qui a causé la peur et l'hystérie collectives est la contrepartie de sa propre haine.

“Je vous conjure plutôt de considérer un mode de vie mené parmi nous, un mode de vie rabougri et déformé, mais possédant ses propres lois et ses propres exigences, l'existence d'hommes issus de la glèbe, préparée par la volonté collective mais aveugle de cent millions d'âmes. Je vous supplie de reconnaître la vie humaine sous un déguisement étranger au nôtre, mais issu d'un sol labouré et semé par nos mains à tous. Je vous demande de reconnaître les lois et procédés issus d'une telle condition, de les comprendre et d'essayer de les modifier. Si nous ne faisons rien de cela, pourquoi affecter

l'horreur ou la surprise lorsqu'une vie frustrée s'exprime dans la peur, dans la haine et dans le crime ?

“Car c'est la vie qui se manifeste là, une vie étrange et nouvelle ; étrange parce que nous en avons peur ; nouvelle, parce que nous avons détourné les yeux de son cours. Voilà donc cette vie comprimée et qui ne s'exprime pas, d'après nos principes de bien et de mal, mais selon ceux qu'elle tire de son propre accomplissement. Les hommes sont des hommes et la vie est la vie, et il nous faut les prendre tels qu'ils sont ; et si nous voulons les modifier, il nous faut les prendre tels qu'ils existent.

“Votre Honneur, il me faut encore exprimer des idées générales, car il faut mettre en lumière le milieu dans lequel ce garçon a vécu, milieu qui a lourdement influencé sa conduite. Nos ancêtres ont atterri sur ces rives et affronté une terre sauvage et dure. Ils sont venus ici avec, au fond de leur cœur, un rêve bâillonné ; ils sont venus de terres lointaines où l'on avait désavoué leurs personnalités comme nous avons désavoué la personnalité de ce garçon. Ils venaient des villes du vieux continent où la vie était dure. C'étaient des colonisateurs et ils se trouvaient en face d'un dilemme : ou bien vaincre cette terre sauvage, ou bien être vaincus par elle. Un regard sur la masse imposante d'édifices, de rues et d'usines suffit à nous montrer que leur conquête fut totale. Mais pour leurs conquêtes, ils se sont *servis* d'autres hommes, ils ont fait usage de leurs vies. Comme un mineur se sert d'une pique, ou le menuisier d'une scie, ils ont soumis la volonté des autres à la leur. Pour eux, les vies étaient des instruments et des armes qu'ils utilisaient contre une terre et un climat hostiles.

“Je ne fais pas le procès de leurs mœurs. Je n'en parle pas pour vous apitoyer sur le sort des noirs qui furent esclaves pendant deux siècles et demi. Il serait stupide à présent de considérer le passé sous l'angle de l'injustice. Ne soyons pas naïfs : les hommes font ce qu'ils sont obligés de faire, même lorsqu'ils ont l'impression d'être conduits par la main de Dieu, même lorsqu'ils croient accomplir la volonté de Dieu. Ces hommes luttèrent pour leur vie et leur choix, en cette manière, était mince. Ce fut le rêve impérial de l'âge féodal qui incita les hommes à l'esclavage. Exaltés par la volonté de commander, ils n'auraient pu bâtir d'aussi vastes empires s'ils n'avaient fermé les yeux sur le fait qu'ils étaient des êtres humains comme eux, ces hommes dont la vie leur était nécessaire pour construire. Mais l'invention et la généralisation de la machine ont rendu l'esclavage des hommes économiquement impossible, et l'esclavage a pris fin.

“Permettez-moi, Votre Honneur, de m'attarder encore un moment sur le danger qu'il y aurait à considérer ce garçon du point de vue de l'injustice. Si j'en faisais une victime de l'injustice, cela impliquerait automatiquement un appel à votre pitié ; et si l'on tient absolument à considérer ce garçon sous l'angle de la pitié, il sera submergé par un sentiment de culpabilité si profond qu'il ressemblera à s'y méprendre à la haine.

“Les hommes détestent par-dessus tout se sentir coupables, et si vous leur

donnez ce sentiment, ils essaieront désespérément de se justifier par tous les moyens possibles ; mais, n'y parvenant pas, et n'entrevoyant aucune solution immédiate susceptible d'arranger les choses sans qu'il en coûte à leurs vies et à leurs biens, ils finiront par tuer ce qui fait naître en eux ce sentiment de culpabilité qui les condamne. Et ceci est vrai de tous les hommes, qu'ils soient noirs ou blancs ; c'est un besoin puissant et bizarre, mais généralisé.

"Cette peur d'être coupable donne le ton à l'accusation et au public dans ce procès. Au fond de leur cœur, ils sentent qu'un tort a été infligé, et quand un nègre commet un crime à leur égard, ils s'imaginent avoir sous les yeux la preuve horrible de ce tort. Alors les riches, les victimes de l'attaque, anxieux de protéger leurs profits, disent à leurs coupables mercenaires : "Effacez ce fantôme !" Ou bien ils disent, comme M. Dalton : "Faisons quelque chose pour cet homme, pour qu'il ne nous en veuille pas." Mais il est trop tard.

"Si l'on n'avait condamné que dix ou vingt noirs à l'esclavage, nous pourrions appeler cela de l'injustice ; mais il y en eut des centaines et des milliers. Si cet état des choses avait duré deux ou trois ans, nous pourrions parler d'injustice ; mais il a duré près de trois cents ans. Une injustice qui dure depuis trois longs siècles et qui frappe des millions d'êtres répartis sur des milliers de milles carrés, n'est plus une injustice ; c'est un fait accompli de l'histoire. Les hommes s'adaptent à leur sol ; ils créent leurs propres lois ; leurs propres notions de bien et de mal. Employant les mêmes procédés pour gagner leur vie, ils adoptent une attitude commune à l'égard de l'existence. Leur langage même est modelé et coloré par leur condition, par les souffrances qu'ils doivent endurer. Votre Honneur, l'injustice efface un mode de vie, mais un autre le remplace avec ses droits, ses besoins, ses aspirations propres. Ce qui se passe ici, aujourd'hui, ce n'est pas une injustice mais de *l'oppression* ; on essaie d'étrangler, d'écraser une nouvelle forme de vie. Et c'est cette forme de vie nouvelle qui s'est développée ici, au sein de notre société, qui nous rend perplexes ; cette vie qui s'exprime, comme une racine se développe sous une pierre, en un langage que nous qualifions de criminel. À moins de saisir ce problème sous l'angle de cette réalité nouvelle, lorsqu'un homme, vivant dans de semblables conditions, commet un acte que nous dénommons crime, nous ne pouvons apaiser notre sentiment de culpabilité et notre rage qu'en commettant à notre tour un nouveau crime.

"Ce garçon ne représente qu'un aspect minuscule d'un problème dont la réalité affecte plus d'un tiers de la nation. Tuez-le ! Supprimez-le ! Cela n'évitera pas les meurtres, chaque fois que le mécanisme délicat et inconscient des questions raciales se détraquera. Comment la justice peut-elle désavouer les existences de millions d'êtres et espérer néanmoins être rendue avec succès ? Croyons-nous donc à la magie ? Croyez-vous qu'en brûlant une croix vous allez effrayer les foules, paralyser leur volonté, leurs impulsions ? Pensez-vous que les jeunes filles blanches en Amérique seront plus en sécurité parce que vous aurez tué ce garçon ? Non ! Je vous affirme solennellement qu'elles ne le seront pas. Le plus sûr moyen de vous assurer de

nouveaux meurtres, c'est de tuer ce garçon. Dans votre rage, vous sentant coupables, faites sentir à des milliers d'hommes et de femmes noirs que les barrières sont plus hautes, plus resserrées ! Tuez-le et grossissez le torrent de lave prisonnière qui va un jour se déverser, non pas en un seul crime, maladroit, accidentel, individuel, mais en une formidable cataracte d'émotions qui échappera à votre contrôle. Ce qui importe, ce que ce tribunal doit avant tout garder présent dans sa mémoire, en décidant du sort de ce garçon, c'est que, bien que le crime ait été accidentel, les émotions qui se sont déchaînées à cette occasion étaient *déjà* présentes ; ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la vie même de ce garçon était une manière de crime ; que son crime était commis bien avant le meurtre de Mary Dalton ; que sa nature accidentelle a pris la forme d'une déchirure violente dans le voile derrière lequel il vivait, une déchirure qui a permis à son ressentiment, au sentiment qu'il éprouvait d'être un étranger, de surgir et de trouver une forme objective et concrète.

“Obsédés par notre sentiment de culpabilité, nous avons cherché à éloigner un cadavre de nos yeux. Nous avons délimité une petite parcelle de terre et nous l'avons enterré. Nous disons à nos âmes, au plus profond de la nuit noire, qu'elle est morte et que nous n'avons aucune raison d'avoir peur, de nous sentir mal à l'aise.

“Mais le cadavre revient et saccage nos demeures ! Nous découvrons nos filles assassinées et brûlées ! Et nous disons : “À mort ! À mort !”

“Mais, Votre Honneur, je dis, moi : “Arrêtez ! Voyez ce que vous faites !” Car le cadavre n'est pas mort ! Il vit encore ! Il s'est installé dans les forêts vierges de nos grandes villes, au milieu de la végétation luxuriante, étouffante des faubourgs ! Il a oublié notre langage ! Pour pouvoir vivre, il a aiguisé ses griffes ! Sa peau est devenue dure et calleuse ! Il a acquis des instincts de haine et de furie qui nous dépassent ! Ses mouvements sont imprévisibles ! La nuit, il quitte son repaire et se glisse vers les quartiers civilisés ! Et à la vue d'un visage plein de bonté, il ne fait pas le beau, il ne se couche pas sur le dos les quatre pattes en l'air, pour se faire chatouiller et caresser. Non ! Il bondit et tue !

“Oui, Mary Dalton, une jeune fille souriante et pleine de bonnes intentions, est venue trouver Bigger Thomas pour lui offrir son aide. M. Dalton, éprouvant vaguement le sentiment d'une injustice sociale, voulait l'employer pour que sa famille mange à sa faim et que ses frère et sœur aillent à l'école. Mme Dalton a essayé de l'aider pour qu'il puisse mener une vie décente ; elle voulait l'envoyer en classe et lui faire apprendre un métier. Mais lorsqu'ils ont tendu leurs mains secourables, la mort a frappé ! Aujourd'hui ils pleurent et attendent leur revanche ! La roue sanglante continue à tourner !

“Je n'éprouve que sympathie à l'égard de ces bons parents à cheveux blancs. Mais à M. Dalton, qui est agent immobilier, je dis aujourd'hui : “Vous louez des maisons aux nègres de la Ceinture noire et vous refusez de les loger ailleurs. Vous avez confiné Bigger Thomas dans ce maquis. Vous avez obligé ce garçon qui a tué votre fille à lui demeurer étranger de même que vous

l'avez rendue étrangère à ce garçon.”

“Les rapports existant entre la famille Thomas et la famille Dalton étaient ceux d'un locataire vis-à-vis de son propriétaire, d'un client vis-à-vis d'un marchand, de l'employé vis-à-vis de son patron. La famille Thomas s'est appauvrie et la famille Dalton s'est enrichie. Et M. Dalton, homme de bien, a essayé d'arranger les choses en donnant de l'argent. Mais, cher monsieur, l'or ne suffisait pas ! Les cadavres ne se laissent pas acheter ! Dites-vous ceci, monsieur Dalton : “J'ai offert ma fille en sacrifice au bûcher et cela n'a pas suffi pour refouler dans sa tombe cette chose qui me hante.”

“Et à Mme Dalton, je dis ceci : “Votre philanthropie était aussi tragiquement aveugle que vos pauvres yeux !”

“Et à Mary Dalton, si elle peut m'entendre, je dis ceci ; “Je suis ici aujourd'hui, pour essayer de donner un sens à votre *mort* !”

“Permettez, Votre Honneur, que je pénètre davantage le sens de la vie de Bigger Thomas. En lui et chez les hommes de son espèce, il y a la même chose qu'il y avait en nos ancêtres lorsqu'ils débarquèrent sur ces rives étrangères, voici des centaines d'années. Nous avons eu de la chance. Eux, pas. Nous avons découvert une terre qui exigeait de nous ce que nous pouvions lui donner de meilleur, de plus profond et nous avons bâti une nation puissante et redoutée. Nous y avons mis et y mettons encore toute notre âme. Mais nous leur avons dit : “Ce pays appartient aux blancs !” Eux sont encore à la recherche d'une terre qui exige d'eux ce qu'ils ont de meilleur, de plus profond à donner.

“Votre Honneur, considérez seulement l'aspect physique de notre civilisation, combien elle est attirante, éblouissante ! Comme elle excite les sens ! Comme elle fait miroiter aux yeux de tous le bonheur à portée de la main ! Comme nous sommes constamment, irrésistiblement influencés par la publicité, la radio, la presse, le cinéma ! Mais en y réfléchissant, n'oubliez pas que pour beaucoup d'êtres tout cela n'est que dérision ! Ces brillantes couleurs exaltent peut-être nos cœurs, mais pour beaucoup d'êtres, ce sont des provocations quotidiennes. Imaginez un homme qui marche au milieu de cette scène, qui en est partie intégrante et qui sait néanmoins qu'il ne peut *pas* y participer.

“Nous avons préparé le meurtre de Mary Dalton, et nous venons aujourd'hui déclarer à l'audience : “Nous n'y sommes pour rien !” Mais il n'est pas un maître d'école qui ne sache pas que c'est faux, car ils connaissent tous les restrictions imposées à l'éducation des noirs. Les autorités savent que c'est faux, car elles ont prouvé par leurs actes leur intention d'imposer à Bigger Thomas et à ses congénères des règles rigides. Tous les agents immobiliers savent que c'est faux, car ils se sont mis d'accord pour faire vivre les noirs dans les ghettos des villes. Votre Honneur, nous qui sommes assis aujourd'hui dans cette salle d'audience, nous sommes des témoins. Nous connaissons tous les faits ; nous en sommes en partie responsables.

“Mais, dira-t-on, si ce garçon pensait qu'on lui avait causé un préjudice,

pourquoi ne s'est-il pas présenté devant une cour de justice, pour demander à ce que l'on remédie à l'injustice commise à son égard ? Pourquoi a-t-il jugé bon de faire lui-même la loi ? Votre Honneur, avant d'avoir commis un meurtre, ce garçon ne se figurait pas, il ne se figure toujours pas avoir été lésé par quiconque. Et pour ne rien vous celer, la vie qu'il a menée a engendré en lui un état d'esprit tel, qu'il attend moins de ce tribunal que vous ne sauriez l'imaginer.

“Votre Honneur, le crime de ce garçon ne fut pas un acte de représailles commis par un homme lésé contre celui qu'il croyait responsable. S'il en était ainsi, ce cas serait simple. Il s'agit ici d'un homme qui s'est trompé sur toute une race, qui l'a prise pour une structure naturelle de l'univers et dont les actes à l'égard de cette race sont en accord avec cette erreur. Il a tué Mary Dalton fortuitement, sans réfléchir, sans prévoir, sans mobile conscient. Mais une fois son forfait accompli, il a accepté son crime. Et c'est en cela que la chose est importante. Ce fut le premier acte délibéré de toute son existence ; c'est la chose la plus significative, la plus excitante, la plus bouleversante qui lui soit jamais arrivée. Il l'a accepté parce qu'elle le libérait, parce qu'elle lui donnait la possibilité de choisir, d'agir, parce qu'elle lui donnait l'occasion d'agir et de sentir que ses actes avaient du poids.

“Nous nous trouvons ici aux prises avec une impulsion surgie des profondeurs de l'être. Il ne s'agit pas ici de l'attitude de l'homme vis-à-vis de l'homme, mais de son attitude lorsqu'il sent qu'il lui faut se défendre ou s'adapter à l'ensemble du monde des hommes dans lequel il vit. Ce qu'il faut avant tout comprendre ici, c'est l'importance, non de ceux qui ont fait du mal à ce garçon, mais de sa vision du monde, et des raisons pour qu'une telle vision lui ait fait, sans préméditation, supprimer la vie d'une autre si vite et d'une manière si instinctive que, malgré le caractère accidentel de son acte, il a pu dire après avoir commis son crime : “Oui, je l'ai commis. Il le fallait.”

“Je sais que de nos jours il est de mode pour un criminel de dire : “Je ne savais plus ce que je faisais.” Mais ce garçon ne le dit pas. Il dit le contraire. Il dit qu'il savait ce qu'il faisait mais qu'il sentait qu'il *fallait* qu'il le fasse. Et il dit qu'il ne regrette pas ce qu'il a fait.

“Les hommes ont-ils des regrets lorsqu'ils tuent à la guerre ? Est-ce qu'elle compte, la personnalité du soldat qui se rue sur vous du haut du parapet d'une tranchée ?

“Non ! Vous tuez pour qu'on ne vous tue pas ! Et après une guerre victorieuse, vous retournez dans un pays libre, tout comme ce garçon qui, les mains souillées par le sang de Mary, sentait qu'il était libre pour la première fois de sa vie.

“Multipliez Bigger Thomas par treize millions, en faisant la part des diversités d'ambiance et de tempéraments, et en tenant compte du fait que beaucoup de noirs subissent l'influence de l'église, et vous avez la psychologie du monde noir. Mais dès que vous les considérez comme un tout, dès que votre œil abandonne l'individu pour englober la masse, une nouvelle

qualité surgit. Pris collectivement, ils ne sont pas simplement douze millions d'individus ; en réalité ils constituent une nation séparée, abrutie, dépossédée, et maintenue en captivité *au sein* de la nation américaine, sans droits politiques, sociaux ou économiques, sans droits de propriété.

“Croyez-vous qu'il vous suffise d'en tuer un – même si vous le faisiez chaque jour – pour semer une terreur telle parmi les autres qu'elle les empêche à jamais de tuer ? Une politique aussi stupide n'a jamais réussi et ne réussira jamais. Plus vous tuerez, plus vous désavouerez, isolerez et séparerez, et plus ils chercheront une forme et un mode de vie différents, aveuglément, inconsciemment. Et de quels éléments cette vie différente sera-t-elle constituée, avec quels éléments se forgeront-ils une existence nouvelle, vivant organiquement dans les mêmes villes, dans les mêmes quartiers que nous ? De quoi, je vous le demande, leur vie sera-t-elle faite, sinon de ce que nous sommes, de ce que nous possédons ?

“Votre Honneur, il y a quatre fois plus de noirs aujourd'hui aux États-Unis qu'il y en avait à l'origine dans les Treize Colonies, lorsqu'ils se sont libérés du servage. Ces douze millions de noirs, conditionnés par nos conceptions comme nous l'étions par les conceptions européennes lorsque nous sommes arrivés ici, luttent âprement, alors qu'ils sont de toutes parts entourés de frontières, pour obtenir ce sentiment d'être chez eux que nous avons si ardemment cherché à conquérir nous-mêmes, jadis. Et, si l'on compare les deux luttes, la leur se livre dans des conditions infiniment plus rudes. S'il est possible de comprendre ce qu'ils cherchent, nul, à coup sûr, n'est plus qualifié que nous pour le comprendre. Ce vaste courant de vie, endigué et embourbé, cherche sa voie vers cet accomplissement que nous désirons tous, mais qu'il est impossible d'exprimer en mots. Lorsque nous avons dit que les hommes étaient “assurés de certains droits inaliénables, entre autres, la vie, la liberté et la poursuite du bonheur”, nous ne nous sommes pas arrêtés pour définir “le bonheur”. Voilà ce qu'il y a d'inexprimé dans notre poursuite, ce que nous n'avons jamais cherché à traduire en mots. Voilà pourquoi nous disons : “Que chacun serve Dieu à sa manière.”

“Nous connaissons pourtant certains caractères apparents de ce bonheur que nous cherchons. Nous savons que les hommes sont heureux lorsqu'ils sont absorbés dans une tâche, pris par un devoir défini, tâche ou devoir qui tour à tour justifient et sanctionnent leur humble labeur. Nous savons que ceci peut revêtir de nombreux aspects : en religion, c'est l'histoire de la création de l'homme, de sa chute et de sa rédemption, contraignant l'homme à ordonner son existence d'une certaine manière : tout cela défini à l'aide de symboles et d'images cosmiques qui absorbent l'âme dans un sentiment de plénitude. Dans le domaine de l'art, de la science, de l'industrie, de la politique et de l'action sociale, cela peut prendre une autre forme. Mais ces douze millions de noirs ne peuvent accéder à aucun de ces modes d'expression parfaitement cristallisés, exception faite de la religion. Et nombre d'entre eux ne connaissent la religion que dans sa forme la plus primitive. Le climat tendu

des centres urbains a pratiquement paralysé l'impulsion religieuse, en tant que mode de vie, aussi bien pour eux que pour nous.

“Sentant au fond d’eux-mêmes la capacité d’être, de vivre, d’agir, de déverser la vie de leur âme dans un moule concret avec cette ferveur intense qui est l’un des caractères de leur race, ils se glissent à travers les rouages complexes de notre civilisation comme des spectres gémissants ; ils gravitent comme des planètes embrasées détachées de leurs orbites ; ils se flétrissent et meurent comme des arbres arrachés à leur sol natal.

“Votre Honneur, n’oubliez pas que l’homme peut mourir de ne pas s’être réalisé tout comme il peut mourir de faim ! Et qu’il est capable d’*assassiner* pour cela aussi ! N’avons-nous pas bâti une nation, n’avons-nous pas fait la guerre et conquis au nom d’un rêve ? Et quel rêve ? Précisément le rêve de réaliser nos personnalités et ensuite d’assurer la sécurité de ces personnalités enfin réalisées.

“Mais Bigger Thomas a-t-il réellement *assassiné* ? Au risque d’offenser la sensibilité de ce tribunal, je pose la question sous l’angle des idéaux qui régissent *notre* existence ! Objectivement, oui, sans doute, c’était un meurtre. Mais pour lui, ce n’était *pas* un meurtre. Si meurtre il y a, quel en est donc le mobile ? L’accusation a crié, tempêté et menacé, mais n’a pas dit *pourquoi* Bigger Thomas avait tué ! Elle ne l’a pas dit parce qu’elle l’ignore. La vérité, Votre Honneur, c’est qu’il n’y avait pas de mobile dans le sens où nous l’entendons vous et moi, où la juridiction actuelle l’entend. La vérité, c’est que ce garçon *n’a pas* tué ! Bien sûr, Mary Dalton est morte. Bigger Thomas l’a étouffée jusqu’à ce que mort s’ensuive. Bessie Mears est morte. Bigger Thomas l’a frappée avec une brique dans un immeuble abandonné. Mais a-t-il assassiné ? A-t-il tué ? Écoutez-moi : ce que Bigger Thomas a fait ce samedi soir dans cet immeuble abandonné, ce qu’il avait fait auparavant, le samedi matin chez les Dalton, ces actes ne sont qu’un minuscule aspect de ce qu’il avait fait durant toute sa vie ! Il *vivait* de la seule manière dont il savait vivre, de la seule manière dont nous l’avons condamné à vivre. Les actes qui ont eu pour résultat la mort de ces deux femmes étaient aussi instinctifs et inévitables que le fait de respirer ou de cligner des yeux. C’étaient des actes de *création*.

“Permettez-moi de vous en dire davantage. Avant le procès, les journaux et l’accusation ont dit que ce garçon avait commis d’autres crimes. C’est vrai. Il est coupable de crimes nombreux. Mais vous pourrez chercher jusqu’au jour du jugement dernier, vous n’en trouverez pas la moindre preuve. Il a commis plusieurs assassinats, mais il n’y a point de cadavres. Souffrez que je vous l’explique : le *crime* est à la base de l’attitude de ce garçon à l’égard de la vie ! La haine et la peur que nous lui avons inspirées, ancrées par notre civilisation jusque dans la trame même de sa conscience, dans sa chair et dans son sang, dans le fonctionnement permanent de sa personnalité, sont devenues la justification de son existence.

“Chaque fois qu’il se trouve en contact avec nous, il tue. C’est une réaction physiologique et psychologique, qui monte du plus profond de son

être. Chacune de ses pensées est un meurtre en puissance. Exclu de notre société et non assimilé par elle, aspirant cependant à satisfaire des impulsions similaires aux nôtres, mais privées de ces objectifs et moyens d'expression qui sont l'œuvre d'une société constituée depuis des siècles, chaque jour au lever du soleil comme à la tombée de la nuit, il s'est rendu coupable d'actions subversives. Chaque mouvement de son corps est une protestation inconsciente. Chacun de ses désirs et de ses rêves, si intimes et si personnels soient-ils, est un complot, une conspiration. Chacun de ses regards est une menace. *Son existence même est un crime contre l'État !*

“Et voici ce qui s'est passé : cette nuit-là, il y avait une jeune fille blanche sur un lit et un noir penché sur elle, fasciné par la peur et plein de haine ; une aveugle est entrée dans la pièce et ce noir a tué la jeune fille pour ne pas être surpris dans une situation qui, il le savait, lui vaudrait de *notre* part la peine de mort. Mais ceci n'est *qu'un* aspect de la question. Il était poussé au meurtre autant par la peur que par sa soif de sensations, d'exaltation ! C'était sa manière à lui de *vivre* !

“Votre Honneur, dans notre aveuglement, nous avons si bien arrangé et organisé la vie des hommes, que les papillons qui gisent au fond de leurs cœurs vont voler vers des flammes dévorantes et incompréhensibles !

“Je n'ai pas expliqué les rapports qui existaient entre Bessie Mears et ce garçon. Je ne l'ai pas oubliée. J'ai négligé de la mentionner jusqu'à présent parce qu'elle occupait une place négligeable dans la conscience de Bigger Thomas. La qualité de ses rapports avec cette malheureuse révèle la qualité de ses rapports avec le monde. Mais Bigger Thomas n'est pas jugé ici pour le meurtre de Bessie Mears. Et il le sait. Qu'est-ce à dire ? La vie d'une négresse ne vaut-elle pas celle d'une blanche, aux yeux de la justice ? Si, peut-être, en théorie. Mais dans la terreur de sa fuite, Bigger ne pensait pas à Bessie. Il ne le pouvait pas. L'attitude de l'Amérique à l'égard de ce garçon réglait ses rapports les plus intimes avec ceux de sa race. Après avoir tué Mary Dalton, il a tué Bessie Mears pour qu'elle se taise, pour sauver sa vie. Après avoir tué Mary Dalton, il n'y avait plus de place en lui pour autre chose que pour la peur qu'il éprouvait à l'idée d'avoir tué une blanche. Il était incapable de réagir à la mort de Bessie ; sa conscience était conditionnée par la peur qui planait comme une menace au-dessus de sa tête.

“Mais, objectera-t-on peut-être, n'aimait-il pas Bessie ? N'était-elle pas son amie ? Oui ; elle était son amie. Il lui fallait une amie, alors il avait pris Bessie. Mais il ne l'aimait pas. L'amour est-il possible dans la vie de l'homme que je viens de vous décrire ? Voyons un peu. L'amour ne repose pas sur la seule sexualité et c'était la seule chose qui existât dans ses rapports avec Bessie. Il aurait voulu davantage, mais les circonstances de leurs deux vies ne le permettaient pas. Et du reste leur caractère à tous deux l'excluait. L'amour procède de rapports stables, d'expériences partagées, de la loyauté, de la dévotion, de la confiance. Ni Bigger ni Bessie ne connaissaient cela. Que pouvaient-ils espérer ? Aucune vision commune ne liait leurs deux cœurs ; nul

espoir partagé ne dirigeait leurs pas sur une voie commune. Bien qu'ils fussent liés par leur intimité, ils étaient étonnamment seuls. Ils dépendaient physiquement l'un de l'autre et ils détestaient cette dépendance. Les courts moments qu'ils passaient ensemble étaient consacrés à la vie sexuelle. Ils s'aimaient autant qu'ils se haïssaient ; peut-être se haïssaient-ils même davantage qu'ils ne s'aimaient. La sexualité réchauffe les racines profondes de l'être ; c'est la terre d'où surgit l'arbre d'amour. Mais ces arbres-ci n'avaient pas de racines, c'étaient des arbres qui ne vivaient que grâce à la chaleur du soleil et les rares chutes de pluie sur un sol caillouteux. Des esprits désincarnés peuvent-ils aimer ? Il n'y avait entre eux que de brusques accès d'exaltation physique ; c'est tout.

“Votre Honneur, ce garçon est-il le seul à se sentir lésé et bafoué ? Est-il une exception ? Ou bien en est-il d'autres ! Il en est d'autres, Votre Honneur, des milliers d'autres, noirs et blancs, et c'est pourquoi notre avenir est assombri par des images de violence. La rancune, les aspirations contrariées, refoulées, se manifestent tous les jours dans ce pays, avec plus ou moins d'intensité, plus ou moins consciemment. La conscience de Bigger Thomas et celle de millions d'hommes plus ou moins semblables, blancs et noirs, sont, étant donné la pression que nous avons exercée sur eux, les sables mouvants sur lesquels reposent les fondations de notre civilisation. Qui sait si quelque choc léger, rompant l'équilibre délicat entre l'ordre social et les aspirations déchaînées, ne causera pas l'écroulement de nos gratte-ciel ? Cela vous paraît-il extravagant ? Je vous assure que ce ne l'est pas davantage que cette populace et ces troupes dont la présence et la fureur coupable font présager quelque chose que nous n'osons même pas *imaginer* !

“Votre Honneur, Bigger Thomas était prêt à voter pour n'importe quel homme qui l'eût tiré de ce marécage de peur et de haine, et à le suivre. Si la populace derrière ces murs a peur *d'un seul* homme, qu'éprouvera-t-elle le jour où des *millions* d'hommes se dresseront ? Quand viendra-t-il, l'homme qui prononcera les mots qu'il faut dire à ces millions d'êtres pleins de ressentiment : les mots être, agir, vivre ? Le tribunal est-il assez naïf pour croire qu'ils n'oseront pas courir un risque encore moins grand que Bigger ? Ne nous occupons pas de ce passage de la confession de Bigger Thomas où il dit qu'il a tué accidentellement, qu'il n'a pas violé la jeune fille. En vérité, cela n'a pas d'importance. Mais ce qui importe c'est qu'il était coupable *avant* que d'avoir tué ! C'est pourquoi sa vie s'est si vite et si naturellement organisée, dirigée, pourquoi elle a acquis un sens nouveau lorsque la chose s'est produite. Qui sait seulement quand un autre “accident” se produira, un “accident” dans lequel seront impliqués des millions d'hommes, et qui sera pour nous le jour fatal ?

“La question de cette puissance qui va se développer avec le temps, voilà le point crucial de la minute présente.

“Votre Honneur, il n'est pas impossible qu'une nouvelle guerre civile déchire les États-Unis. Et s'il faut considérer l'incompréhension du public

pour la vie de ce garçon comme une indication de la façon dont les riches se méprennent sur la conscience actuelle de millions d'opprimés, alors en vérité il pourrait bien y avoir une guerre civile.

“Je ne propose pas d’essayer aujourd’hui de résoudre le problème entier devant ce tribunal. Ceci n’entre pas dans mes attributions, et par ailleurs, je ne crois même pas que je m’en sentirais capable. Mais nous pouvons cependant décider de la mort ou de la vie de ce garçon en nous basant sur un état de choses existant. Ce sera du moins une indication, cela prouvera que nous avons ouvert les yeux et que nous *savons* ! Et de voir et de savoir impliquera que nous sommes conscients, que nous savons que la vie de ce seul homme, répétée à dix millions d’exemplaires, nous la trouverons inévitablement devant nous dans les jours à venir.

“Je vous demande d’épargner la vie de ce garçon, de le condamner à la détention à perpétuité. Que signifierait la prison pour Bigger Thomas ? Elle présenterait pour lui des avantages qu’il n’a jamais connus dans sa vie d’homme libre. L’envoyer en prison serait davantage qu’un acte de pitié. Pour la première fois, vous lui donneriez *vie*. Pour la première fois, il se trouverait dans l’orbite de notre civilisation. Il aurait une identité quand même ce ne serait qu’un numéro. Pour la première fois il aurait des rapports bien définis avec le monde. Et cet édifice dans lequel il passerait le temps qui lui reste à vivre serait le plus beau qu’il eût jamais connu. En l’envoyant en prison, vous reconnaîtriez pour la première fois qu’il a une personnalité. Les longues années noires et vides qu’il aurait devant lui constitueraient pour son esprit et pour ses sentiments le seul objet durable et sûr à partir duquel il lui serait possible de donner une signification à son existence. Les autres détenus seraient les premiers hommes avec lesquels il pourrait entretenir des rapports d’égal à égal. Les barreaux d’acier qui le sépareraient de la société seraient pour lui un refuge contre la haine et la peur.

“Je vous le dis, Votre Honneur, donnez sa vie à ce garçon. Et en faisant cette concession, nous maintenons les deux principes essentiels de notre civilisation, ces deux grands principes sur lesquels nous avons fondé la plus formidable puissance de toute l’histoire – la personnalité et la sécurité – la conviction que l’individu est intact et que ce qui le soutient l’est également.

“N’oublions pas que la grandeur de notre vie moderne, nos voies ferrées, nos génératrices, nos paquebots, nos avions, nos aciéries, ont fleuri à partir de ces deux concepts, ont grandi à partir du rêve que nous fîmes de créer des assises invulnérables sur lesquelles il serait possible à l’homme et à son âme de vivre en sécurité.

“Votre Honneur, ce tribunal et ces troupes ne sont pas les véritables agents de la sécurité publique. Leur présence même est la preuve que nous laissons la paix nous filer entre les doigts. L’ordre public est la conséquence de la confiance publique ; c’est la croyance en la sécurité de *tous* et pour *toujours*.

“Lorsque les riches réclament l’usage et le déploiement de la force, l’exécution et la vengeance immédiate, c’est pour protéger un petit coin de

sécurité privée contre les millions d'êtres pleins de rancune auxquels ils ont filouté cette sécurité, ces millions d'êtres dans le cœur desquels vit encore un vague rêve d'espoir et de sécurité.

“Votre Honneur, au nom de tout ce que nous sommes, au nom de notre foi commune, je vous demande d'épargner la vie de ce garçon ! De toutes mes forces, je vous en supplie, non seulement afin que vive ce jeune noir, mais aussi pour que nous ne perdions pas la vie !”

Bigger entendit résonner dans la salle d'audience les derniers mots de Max. Lorsque Max se rassit, il vit que ses yeux étaient battus et las. Il avait la respiration haletante. Il n'avait pas compris la plaidoirie, mais il en avait partiellement saisi le sens au ton de voix de Max. Subitement, il sentit que sa vie ne valait pas l'effort accompli par Max pour la sauver. Le juge donna un coup de marteau sur la table pour annoncer la suspension d'audience. La salle n'était que rumeurs lorsque Bigger se leva. Les policiers le conduisirent dans une petite pièce et restèrent debout à monter la garde. Max entra et s'assit près de lui, silencieusement, tête baissée. Un agent apporta un plateau chargé de nourriture et le posa sur la table.

“Mange, mon petit”, fit Max.

“J'ai pas faim.”

“J'ai fait tout ce que j'ai pu”, dit Max.

“Vous en faites pas pour moi”, dit Bigger.

Bigger ne se préoccupait pas de savoir si la plaidoirie de Max lui avait ou non sauvé la vie. Il caressait, plein d'orgueil, la pensée que Max lui avait consacré cette plaidoirie, à lui tout seul, et pour lui sauver la vie. Ce n'était pas la signification de son plaidoyer qui le rendait fier, mais le simple fait qu'il eût plaidé. Cela en soi était quelque chose. Les aliments refroidissaient sur le plateau. À travers une fenêtre entrouverte, Bigger entendit le grondement de la populace. Bientôt il allait retourner dans la salle et entendre le réquisitoire de Buckley. Alors ce serait fini, sauf pour ce que dirait le juge. Et lorsque le juge aurait parlé, il saurait s'il allait vivre ou mourir. Il inclina sa tête sur ses mains et ferma les yeux. Il entendit Max se lever, gratter une allumette et allumer une cigarette.

“Tiens, prends une cigarette, Bigger.”

Il en prit une et Max lui tendit du feu ; il aspira profondément la fumée et se rendit compte qu'il n'avait pas envie de fumer. Il garda la cigarette entre ses doigts et la fumée passa en volutes devant ses yeux injectés de sang. Lorsque la porte s'ouvrit, il tourna brusquement la tête.

“L'audience reprend dans deux minutes !”

“Très bien”, dit Max.

Flanqué des deux policiers, Bigger retourna dans la salle d'audience. Il se leva à l'entrée du juge puis se rassit.

“La parole est au Ministère Public.”

Bigger tourna la tête et vit Buckley se lever. Il était vêtu de noir et portait une minuscule fleur rose à la boutonnière. Rien qu'à son expression et à son

comportement, l'implacable assurance qui émanait de toute sa personne, Bigger se sentit perdu. Quelles chances avait-il contre un homme pareil ? Buckley s'humecta les lèvres, balaya du regard la foule au-dehors, puis se tourna vers le juge.

“Votre Honneur, nous vivons dans un pays de droit vivant. La loi personnifie la volonté du peuple. En tant qu'agent et serviteur de la loi, en tant que représentant de la volonté du peuple, je suis ici pour veiller à ce que la volonté du peuple soit exécutée fermement et sans délai. J'ai l'intention d'y veiller, et si elle n'est pas exécutée, ce sera en dépit de mes protestations les plus solennelles et les plus véhémentes.

“Comme membre de la Magistrature Debout de l'Illinois, je me présente devant ce tribunal pour demander que force pleine et entière reste à la loi, que la peine de mort, la seule peine dans nos lois qui soit redoutée des assassins, soit appliquée dans cette affaire dont l'importance n'échappe à personne.

“Je la réclame avec insistance, dans le but de protéger notre société, nos foyers, et ceux que nous aimons. Je la réclame parce qu'il est de mon devoir de magistrat de veiller, dans la mesure de mes capacités, à ce que la loi soit justement appliquée, à ce que la sécurité humaine et le caractère sacré de la vie soient préservés, à ce que l'ordre social soit respecté, à ce que l'on prévienne et punisse le crime.

“Je représente les familles de Mary Dalton et Bessie Mears et cent millions d'hommes et de femmes, fonctionnaires et ouvriers de ce pays, tous respectueux de la loi. Je représente les forces qui permettent aux Arts et aux Sciences de fleurir en toute liberté dans l'ordre et la paix, enrichissant par là nos vies à tous.

“Je ne salirai pas la dignité de ce tribunal ni la cause du peuple en essayant de répondre aux idées stupides, étrangères, communisantes et dangereuses, qui ont été mises en avant par la défense. Et je ne connais qu'un seul moyen de s'opposer à cette façon de penser, c'est d'infliger la peine capitale à ce misérable scélérat de Bigger Thomas !

“Ma voix est peut-être dure lorsque je dis : *Condamnez-le à mort et que justice soit faite en dépit des appels spécieux faits à votre pitié !* Mais ce que je dis en vérité, c'est que la loi est douce lorsqu'elle est appliquée pour protéger un million de professions honorables, pour protéger l'enfant, les vieux, les impotents, les aveugles et les sensibles contre les hommes de proie qui ne connaissent aucune loi, qui ne savent ni se contrôler ni raisonner.

“Ma voix est peut-être cruelle lorsque je dis : *L'accusé mérite la peine de mort pour les crimes qu'il a avoués !* Mais ce que je dis en vérité, c'est que la loi est assez forte et généreuse pour nous permettre d'être assis aujourd'hui dans cette salle d'audience et de juger ce cas avec un intérêt dénué de passion, sans trembler de peur à l'idée qu'en cet instant même quelque monstre noir, mi-singe mi-homme, puisse être occupé à forcer les fenêtres de nos demeures pour violer, assassiner et brûler nos filles !

“Votre Honneur, je dis que la loi est sainte ; qu'elle est la base de toutes les

valeurs que nous chérissons. Elle nous permet de considérer comme chose établie le sentiment de la valeur de nos personnes et à partir de là, d'orienter nos énergies vers des fins plus hautes et plus nobles !

“L'homme a quitté le royaume de la bête dès qu'il a senti qu'il lui était possible de penser et de sentir en toute sécurité, sachant que la loi sacrée avait remplacé son fusil et son coutelas.

“Je dis que la loi est sainte parce qu'elle fait de nous des humains ! Et malheur aux hommes – et à la civilisation des hommes ! – qui, égarés par la pitié ou la peur, affaiblissent la solide structure de la justice qui assure l'harmonie de vos vies terrestres.

“Votre Honneur, je déplore que la défense ait brandi le hideux étendard de la haine raciale et de la haine des classes. Je sympathise avec ceux dont les cœurs ont été peïnés, lorsque M. Max, avec un incroyable cynisme, s'est attaqué à nos coutumes sacrées. Je plains cet homme à l'esprit malade et faussé. C'est un triste jour pour la civilisation américaine, que celui où un blanc essaie d'empêcher la justice de frapper un monstre de bestialité qui a ravi et fait succomber l'une des plus belles, des plus délicates fleurs de notre pays.

“Tous les hommes dignes de ce nom aux États-Unis devraient s'évanouir de joie devant cette occasion qui leur est offerte d'écraser avec leur talon la tête haineuse de ce lézard noir, de l'empêcher de continuer à ramper sur le ventre et de cracher son venin mortel !

“Votre Honneur, j'hésite littéralement à raconter cet horrible crime. Je ne puis en parler sans me sentir en quelque sorte contaminé. Un crime sanguinaire seul à ce pouvoir ! Tant il est imprégné d'une contagion repoussante !

“Un homme riche et plein de bonté, qui habite Chicago depuis plus de quarante ans, envoie chercher au bureau de bienfaisance un jeune nègre qui puisse servir de chauffeur à sa famille. Cet homme spécifie qu'il demande un garçon handicapé soit par sa race, soit par sa pauvreté et ses charges familiales. Les autorités compétentes consultent leurs fiches et choisissent une famille noire qui, à leur avis, mérite d'être aidée de la sorte ; cette famille, c'est la famille Thomas, résidant, alors comme présentement, 3721 Indiana Avenue. Une assistante sociale informe la mère que sa famille sera rayée des listes de secours et que son fils sera placé chez un employeur privé. La mère, une chrétienne laborieuse, y consent. Les autorités envoient en temps voulu un papier au fils aîné de la famille, Bigger Thomas, ce monstre enragé que nous jugeons aujourd'hui, lui enjoignant de se présenter à son employeur.

“Quelles furent les réactions de cet astucieux bandit en apprenant qu'il avait l'occasion de subvenir à son existence et à celles des siens ? Est-ce qu'il montra de la reconnaissance ? Est-ce qu'il fut content de se voir offrir un emploi que dix millions d'Américains eussent accepté en tombant à genoux pour remercier le Ciel ?

“Non ! Il maudit sa mère ! Il déclare qu'il ne voulait pas travailler ! Il avait

envie de traîner dans les rues, de voler les marchands de journaux, les boutiques, de fréquenter des femmes et des bouges, d'aller au cinéma et de se mêler aux prostituées ! Voilà la réaction de ce tueur inhumain lorsque se manifesta sur sa route l'esprit de charité chrétienne d'un homme qu'il n'avait jamais vu !

“Sa mère a beau le persuader, le supplier, cette brute épaisse reste insensible aux appels de cette malheureuse femme, usée par une vie de labeur. L'avenir de sa sœur, une jeune écolière, le laisse indifférent. Le fait que cet emploi aiderait également son frère à continuer ses études ne modifie en rien l'attitude de Bigger Thomas.

“Mais subitement, après trois jours de persuasion de la part de sa mère, il accepte. Quelques-uns de ses arguments l'avaient-ils enfin touché ? Avait-il commencé à comprendre son devoir vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de sa famille ? Non ! Telles n'étaient pas les considérations qui avaient poussé ce fauve à sortir de sa tanière ! Il n'accepte que lorsque sa mère lui dit que le bureau de bienfaisance va leur supprimer leurs rations alimentaires s'il refuse d'accepter. Il convient d'aller travailler, mais défend à sa mère de lui adresser la parole, tant il s'estime outragé d'avoir à gagner sa vie à la sueur de son front. C'est la faim qui le contraint à sortir, et il le fait de mauvaise grâce, furieux, brûlant d'envie de continuer à traîner dans les rues et à voler comme il l'avait fait auparavant, ce qui lui avait déjà valu un séjour dans une maison de correction.

“Après être allé au cinéma, ce samedi matin, il se rendit chez les Dalton. Il y fut reçu avec une extrême bonté. On lui donna une chambre ; on lui dit qu'en plus de son salaire hebdomadaire, on lui donnerait de l'argent de poche. On le fit asseoir et manger. On lui demanda s'il voulait retourner à l'école et apprendre un métier. Mais il s'y refusa. Dans sa pensée et dans son cœur – si l'on peut dire d'un monstre pareil qu'il possède un cœur et une pensée ! – il n'y avait pas de place pour un avenir honorable.

“Moins d'une heure après son arrivée dans la maison, il rencontre Mary Dalton qui lui demande s'il veut faire partie d'un syndicat. M. Max, dont le cœur saigne pour la classe ouvrière, ne nous a pas dit pourquoi son client en avait éprouvé du ressentiment.

“Quelles noires pensées ce nègre machiavélique a-t-il bien pu nourrir en apercevant cette jeune blanche si confiante ? Nous n'avons aucun moyen de les connaître et peut-être ce rebut d'humanité qui aujourd'hui implore notre pitié, agit-il sagement en ne les révélant pas. Mais il nous est permis de les imaginer ; il nous suffit de considérer les actes auxquels il s'est livré par la suite et d'en tirer les conjectures qui s'imposent.

“Deux heures plus tard, il conduisait Mlle Dalton au Loop. Ici se situe le premier malentendu de cette affaire. L'opinion courante est que Mlle Dalton désobéissait à sa famille en se faisant conduire au Loop au lieu de se rendre à l'Université. Mais ceci n'est pas du ressort de notre juridiction ; c'est une question qui reste à débattre entre Mlle Dalton et son Dieu. Ses parents

admettent qu'elle s'y est rendue contrairement à leur désir, mais Mary Dalton était majeure et faisait ce que bon lui semblait.

“Ce nègre conduit donc Mlle Dalton au Loop où elle retrouve un jeune blanc de ses amis. De là, ils se rendent à un café du South Side où ils dînent. Se trouvant dans le quartier nègre, ils invitent le chauffeur à partager leur repas. Ils conversent avec lui. Ils commandent des alcools pour eux et pour lui.

“Ensuite, il conduit le couple à Washington Park et les y promène deux heures durant. Vers deux heures du matin, le jeune ami de Mlle Dalton la quitte pour aller retrouver des camarades. Mlle Dalton demeure seule dans la voiture avec ce nègre pour lequel elle n'a eu que des bontés. À partir de ce moment, nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, car nous ne possédons que le maigre témoignage de cette sombre canaille et je suis convaincu qu'il ne nous a pas tout dit.

“Nous ne savons pas quand, exactement, Mlle Dalton a été assassinée. Mais nous savons ceci : sa tête était complètement détachée de son corps ! Nous savons que les deux tronçons ont été fourrés dans le calorifère et brûlés !

“Grands dieux ! Nous n'osons imaginer les scènes effroyables qui ont dû se dérouler ! Comme l'attaque de ce meurtrier fou de désir a dû être rapide, imprévue ! Comme la pauvre enfant a dû tenter de se débattre pour échapper à ce monstre furieux ! Comme elle a dû supplier, à genoux, ruisselante de larmes, pour tenter d'échapper au contact de cet horrible individu ! Votre Honneur, ce monstre infernal, n'a-t-il pas brûlé le corps pour détruire les preuves d'outrages plus *atroces* encore que le viol ? Cette bête perfide devait savoir que si les marques de ses dents eussent jamais été visibles sur la chair innocente de ses seins blancs, l'honneur d'être assis devant ce tribunal ne lui eût jamais été accordé ! Ô Christ de souffrance, il n'est pas de mots pour exprimer un forfait aussi noir, aussi horrible !

“Et la défense veut nous faire croire que ceci est un acte de *création* ! C'est miracle que du ciel, le Seigneur n'ait pas noyé cette voix mensongère dans un “Non !” formidable ! Il y a de quoi vous figer le sang dans les veines, lorsqu'on entend un homme excuser ce crime lâche et bestial sous prétexte qu'il fut “instinctif” !

“Le lendemain matin, Bigger Thomas emporte la malle de Mlle Dalton, non terminée, à la gare de La Salle Street et se prépare à l'expédier comme s'il ne s'était rien passé, comme si Mlle Dalton était toujours en vie. Mais dans la soirée, on découvrait les ossements de Mlle Dalton dans le calorifère.

“Le fait d'avoir brûlé le corps et d'avoir porté la malle à la gare indique clairement une chose, Votre Honneur, il indique que le viol et le meurtre furent *prémédités*, qu'une tentative fut faite pour détruire les preuves du crime, afin de pouvoir en tirer le bénéfice de la rançon. Si Mlle Dalton avait été tuée “par accident” comme ce nègre a voulu pathétiquement nous le faire croire, lorsqu'il a fait ses premiers “aveux”, pourquoi aurait-il brûlé son corps ? Pourquoi, sachant qu'elle était morte, a-t-il porté sa malle à la gare ?

“Il n’y a qu’une seule réponse à cela ! Il avait projeté le viol, le crime et la demande de rançon ! Il a brûlé le corps pour effacer les preuves du viol ! Il a porté la malle à la gare pour gagner du temps, pour se ménager le temps de brûler le corps et de préparer la lettre de chantage à l’enlèvement. Il l’a tuée par ce qu’il l’avait *violée* ! Je vous le dis, Votre Honneur, le crime essentiel, c’est le *viol* ! Tout tend à le prouver !

“Sachant que la famille avait fait appel à des détectives privés, le nègre essaie de détourner les soupçons. En d’autres termes, il lui était égal de voir un innocent payer pour son crime. Lorsqu’il n’a plus la possibilité de tuer, il commence à mentir ! Il essaie de rejeter le blâme sur un ami de Mlle Dalton qu’il croit vulnérable en raison de ses opinions politiques. Il raconte qu’il les a menés tous deux jusqu’à la chambre de Mlle Dalton. Il prétend qu’on lui avait dit de rentrer chez lui et de laisser l’automobile toute la nuit dehors, dans l’allée couverte de neige. Voyant que la vérité commence à percer sous ses mensonges, il change son fusil d’épaule. Il essaie de ramasser la forte somme !

“A-t-il fui la scène de son crime pendant que les détectives menaient leur enquête ? Non ! Froidement, sans éprouver le moindre remords, il demeure chez les Dalton ; il mange, il dort, profitant de l’aveugle bonté de M. Dalton qui s’oppose à ce qu’on l’interroge en alléguant que ce n’est qu’un pauvre garçon qui a besoin qu’on le *protège* !

“Qu’on le protège ? Il a autant besoin d’être protégé qu’un serpent à sonnettes !

“Et tandis que les parents remuent ciel et terre pour retrouver leur fille, ce vampire rédige une lettre de chantage au kidnapping, demandant dix mille dollars pour le retour de Mlle Dalton *saine et sauve* ! Mais la découverte des ossements dans le calorifère met un terme à cet ignoble rêve !

“Et la défense veut nous faire croire que cet homme était poussé par la peur ! La peur a-t-elle jamais poussé un homme à de pareils calculs ?

“Ici encore, nous n’avons que le maigre témoignage de ce monstre pour poursuivre le récit de ses turpitudes. Il s’enfuit et se rend chez une jeune fille, Bessie Mears, avec laquelle il a depuis longtemps une liaison. Là, il se passe quelque chose de particulièrement odieux. Il avait effrayé la jeune fille pour la contraindre à l’aider à récolter l’argent de la rançon, et lui a fait garder l’argent qu’il avait volé sur le cadavre de Mary Dalton. Eh bien, cette malheureuse, il l’a tuée. Et maintenant encore, ma pensée vacille quand je me dis qu’un tel meurtre a pu être engendré par un cerveau humain. Il réussit à convaincre la jeune fille qui l’aimait profondément – quoi qu’en dise M. Max, ce communiste, cet athée, qui a essayé de nous faire croire le contraire ! – il essaie donc de convaincre cette jeune fille qui l’aimait, de s’enfuir avec lui. Ils se cachent dans un immeuble abandonné. Et là, pendant qu’au-dehors la tempête de neige fait rage, il viole et il assassine de nouveau, soit *deux fois* en moins de vingt-quatre heures !

“Votre Honneur, je le répète, la chose dépasse ma compréhension ! Durant

ma longue carrière, j'ai eu affaire à nombre de meurtriers, mais jamais je n'ai encore rencontré quelque chose de semblable. Ce forcené était tellement acharné à tuer qu'il en a oublié la seule chose qui aurait pu l'aider à fuir : l'argent, qu'il avait dérobé au cadavre de Mary Dalton et qui se trouvait dans la poche de la robe de Bessie Mears. Il a pris le corps violé de cette malheureuse ouvrière et l'a jeté du quatrième étage dans la courette d'aération. Les docteurs nous disent que la jeune fille n'était pas morte lorsqu'elle toucha le fond ; elle mourut de froid par la suite, essayant de sortir de là !

“Votre Honneur, je vous fais grâce des horribles détails de ces meurtres. Les témoins vous ont tout dit.

“Mais je demande au nom des habitants de cet État que la peine de mort soit infligée à cet homme en punition de ses crimes !

“Je vous le demande, afin que d'autres n'en accomplissent pas de semblables, afin de sauvegarder la sécurité des gens paisibles et laborieux. Votre Honneur, des millions d'êtres attendent votre sentence ! Ils attendent que vous leur disiez que la loi de la jungle ne règne pas dans cette ville ! Ils veulent que vous leur disiez qu'ils n'ont pas besoin d'affûter leurs couteaux, de charger leurs armes pour se défendre eux-mêmes. Ils attendent, Votre Honneur, derrière cette fenêtre ! Rassurez-les, afin que, d'un cœur paisible, ils puissent échafauder des projets d'avenir ! Enlevez-leur ce doute à cause duquel, ce soir, un million de cœurs s'arrêtent, un million de mains tremblent en verrouillant la porte !

“Lorsque les hommes accomplissent leurs devoirs quotidiens, un crime aussi sombre et aussi sanguinaire que celui-ci les paralyse. Plus le crime est horrible, plus la ville où il se produit est plongée dans la stupeur et le désarroi ; et plus les habitants de cette ville se sentent désespérés.

“Redonnez confiance aux survivants de ce drame, afin de nous permettre de poursuivre notre route et de récolter les riches moissons de la vie. Votre Honneur, au nom de Dieu Tout-Puissant, je vous supplie de nous prendre en pitié !”

La voix de Buckley résonna comme un coup de tonnerre dans les oreilles de Bigger et il comprit le sens de la grosse rumeur qui se produisit à la fin du réquisitoire. Au fond de la salle, plusieurs journalistes se ruaient vers la porte. Buckley essuya sa face rubiconde et se rassit. Le juge rétablit l'ordre, et dit :

“L'audience est suspendue pour une heure.”

Max se leva précipitamment.

“Votre Honneur, c'est impossible... Est-il dans vos intentions... Il nous faut davantage de temps... Vous...”

“Le verdict sera prononcé dans une heure”, dit le juge.

Il y eut des cris. Bigger vit les lèvres de Max remuer, mais ne put comprendre ce qu'il disait. Lentement le calme revint dans la salle. Bigger vit que l'expression était tout autre sur les visages des hommes et des femmes. Il sentit que la chose avait été décidée. Il sentit qu'il allait mourir.

“Votre Honneur”, dit Max, la voix brisée par l’émotion. “À notre avis, un examen approfondi des dépositions et des discussions contradictoires nécessiterait davantage...”

“Le tribunal se réserve la faculté de déterminer le temps qui est nécessaire, monsieur Max”, dit le juge.

Bigger comprit qu’il était perdu. Ce n’était plus qu’une question de temps, de formalités.

Il ne sut pas comment il avait regagné la petite pièce ; mais quand il s’y retrouva, il aperçut le plateau avec les aliments intacts. Il s’assit et regarda les six policemen qui l’entouraient. Ils avaient des revolvers. Devait-il essayer d’en subtiliser un pour mettre un terme à son existence ? Mais son cerveau n’avait plus la force de réagir d’une manière positive à l’idée d’auto-destruction. Il était paralysé de terreur.

Max entra, s’assit et alluma une cigarette.

“Alors, mon petit, nous n’avons plus qu’à attendre. Cela va durer une heure.”

Des coups ébranlèrent la porte.

“Ne laissez pas entrer ces reporters ici”, dit Max à un des policiers.

“Okay.”

Les minutes passaient L’attente crispait le cœur de Bigger. Il savait que Max n’avait rien à lui dire et il n’avait rien à dire à Max. Il lui fallait attendre ; sans plus ; attendre une réponse qu’il connaissait avec certitude. Sa gorge se serra. Il avait le sentiment d’avoir été berné. Pourquoi avaient-ils fait ce procès, s’il fallait qu’il se terminât ainsi ?

Max ne dit rien, Bigger appuya sa tête sur la table et ferma les yeux. Il aurait voulu que Max s’en aille. Max avait fait tout son possible. Maintenant il devrait rentrer chez lui et l’oublier.

“Eh ben, j’ai idée que mon compte est bon”, dit Bigger dans un soupir, autant pour lui-même que pour Max.

“Je ne sais pas”, fit Max.

“Moi, je sais”, dit Bigger.

“Attendons, nous verrons bien.”

“Il va trop vite à se décider. Je sais que je vais mourir.”

“Je suis désolé, Bigger. Pourquoi ne manges-tu pas ?”

“J’ai pas faim.”

“Ce n’est pas encore terminé. Je peux demander au Gouverneur...”

“C’est pas la peine. Ils me tiennent.”

“On ne sait jamais.”

“Moi je le sais.”

La porte s’ouvrit.

“Le juge sera prêt dans cinq minutes.”

Max se leva. Bigger contempla son visage las.

“C’est bon. Allons, viens, mon petit.”

Encadré par deux policiers, Bigger suivit Max dans la salle d’audience. Le

juge entra avant qu'il ait eu le temps de s'asseoir. Il resta debout jusqu'à ce que le juge se fut assis, puis se laissa glisser faiblement sur sa chaise. Max se leva pour parler, mais d'un geste le juge lui imposa silence.

“Accusé, levez-vous.”

Il y eut un bruit assourdissant dans la salle et le juge dut rappeler l'auditoire à l'ordre. Les jambes tremblantes, Bigger se leva avec le sentiment de vivre un cauchemar.

“Avez-vous une déclaration à faire pour votre défense avant que le tribunal ne prononce votre sentence ?”

Il essaya d'ouvrir la bouche pour répondre, mais se trouva dans l'impossibilité de le faire. Même s'il avait pu parler, il ne savait pas ce qu'il aurait trouvé à dire. Il secoua la tête, les yeux pleins de larmes. Un silence de mort planait sur la salle d'audience. Le juge humecta ses lèvres et saisit une feuille de papier, le froissement du papier brisa le silence.

“Étant donné le désarroi sans précédent de l'opinion publique, le devoir du tribunal est clair”, fit le juge. Puis il s'arrêta.

Bigger saisit à tâtons le rebord de la table ; il s'y cramponna.

“Dans l'accusation d'homicide volontaire N° 666-938, la sentence de la Cour est que Bigger Thomas sera exécuté le vendredi à minuit au plus tard, de la manière prescrite par les lois de l'État d'Illinois.

“Le tribunal déclare que votre âge est de vingt ans.

“Le shérif peut se retirer avec le prisonnier.”

Bigger avait compris chaque mot et il ne paraissait pas réagir aux mots, mais à l'expression du visage du juge. Il restait planté là sans bouger, à regarder fixement le visage blanc du juge. Puis il sentit une main se poser sur sa manche ; Max l'obligeait à se rasseoir. Le vacarme des cris emplissait la salle. Le juge martela la table. Max était debout, essayant de dire quelque chose ; le tintamarre était tel que sa voix se perdit et que Bigger ne réussit pas à saisir un mot. On lui mit les menottes et on les ramena à sa cellule, en le faisant passer par le couloir souterrain. Il se coucha sur sa paille et tout au fond de lui, quelque chose lui dit : À présent c'est fini... Tout est fini...

Un peu plus tard la porte s'ouvrit et Max entra et s'assit doucement sur la paille, près de lui. Bigger tourna son visage contre le mur.

“Je verrai le Gouverneur, Bigger. Tout n'est pas perdu...”

“Allez-vous-en”, murmura Bigger.

“Il faut que tu...”

“Non. Allez-vous-en...”

Il sentit la main de Max sur son bras ; puis Max partit. Il entendit le fracas de la porte d'acier et comprit qu'il était seul. Il ne bronchait pas ; il gisait immobile, conscient qu'en restant immobile, il s'évitait de sentir et de penser, et c'était ce qu'il désirait par-dessus tout. Lentement, son corps se détendit. Dans les ténèbres et le silence, il se mit sur le dos et croisa les mains sur sa poitrine. Un gémissement de désespoir agita ses lèvres.

Il chassa la nuit et le jour de sa pensée, dans un acte de légitime défense : eût-il songé au lever du soleil ou au crépuscule, à la lune ou aux étoiles, aux nuages ou à la pluie, qu'il serait mort mille fois avant qu'on ne l'emmène à la chaise électrique. Afin d'accoutumer son esprit à l'idée de la mort, il transforma le monde extérieur à sa cellule en une vaste contrée grise où ne régnaient ni la nuit ni le jour, peuplée d'hommes et de femmes étranges qu'il ne parvenait pas à comprendre ; et cependant il eût ardemment désiré se mêler à leurs existences avant de partir.

Il ne mangeait plus ; il se contentait de faire descendre la nourriture dans son gosier sans y goûter, pour éviter la torture de la faim, pour éviter le vertige. Et il ne dormait plus ; par moments, il fermait les yeux sans s'occuper de l'heure, il les rouvrait par la suite pour reprendre sa méditation. Il voulait se libérer de tout ce qui le séparait de sa fin, de cette découverte totale et terrible que sa vie se terminait sans avoir de signification, sans que rien fût réglé, sans que ses impulsions contradictoires fussent résolues.

Sa mère, ses frère et sœur étaient venus le voir et il leur avait dit de rester à la maison, de ne pas revenir, de l'oublier. Le prédicateur noir qui lui avait donné la croix était venu et il l'avait renvoyé. Un prêtre blanc avait essayé de le persuader de prier et il lui avait jeté une tasse de café bouillant au visage. Depuis, le prêtre avait rendu visite à d'autres prisonniers mais ne s'était pas arrêté pour lui parler. Ceci avait suscité en Bigger un sentiment de sa valeur presque aussi fort que celui que Max avait réveillé en lui durant leur longue conversation. Il sentait qu'il avait dans un sens obligé le prêtre à reconnaître sa personnalité sur un plan inhabituel, en l'éloignant et en l'obligeant à s'interroger sur les raisons pour lesquelles il refusait les consolations de la religion. Max lui avait dit qu'il allait voir le Gouverneur, mais depuis il était sans nouvelles de lui. Il n'espérait rien de cette visite. Dans ses pensées et dans ses sentiments, il la considérait comme un événement extérieur à sa vie, incapable de l'influencer ou d'en modifier le cours.

Mais il voulait voir Max et parler encore avec lui. Il se remémorait la plaidoirie de Max et se souvenait avec gratitude de son ton généreux et passionné. Mais le sens de ses mots lui échappait. Il pensait que Max savait ce qu'il éprouvait et, avant de mourir, il désirait une fois encore lui parler et sentir aussi intensément que possible ce que signifiaient sa vie et sa mort. À présent, c'était le seul espoir qui lui restait. S'il devait avoir une ferme conviction, elle lui viendrait de lui-même.

Il avait le droit d'écrire trois lettres par semaine, mais il n'avait écrit à personne. Il n'avait rien à dire à personne, car il ne s'était jamais entièrement donné à qui que ce fût, à quoi que ce fût, si ce n'est au meurtre. Que pourrait-il dire à sa mère et à ses frère et sœur ? De l'ancienne équipe, seul Jack avait été son ami et il n'avait jamais été aussi intime avec Jack qu'il l'aurait voulu. Et Bessie était morte ; il l'avait tuée.

Lorsqu'il était fatigué de ruminer ses sentiments, il se disait que c'était lui qui avait tort, qu'il ne valait rien. S'il avait réellement pu se forcer à le croire, c'eût été une solution. Mais il ne parvenait pas à se convaincre. Ses sentiments réclamaient une réponse que sa pensée se refusait à lui fournir.

Toute sa vie durant il n'avait eu l'impression de vivre, il n'avait été lui-même, que lorsqu'il avait éprouvé des besoins assez impérieux pour l'obliger à lutter ; et à présent, dans sa cellule, il sentait avec plus d'acuité que jamais combien la vie avait été impitoyable à son égard. Le mur noir de la mort se dressait, plus proche, plus menaçant à mesure que les heures s'écoulaient, comme autrefois la montagne blanche l'avait recouvert de son ombre. Mais à présent, il ne pouvait pas frapper aveuglément ; la mort était un adversaire d'une nature différente et autrement plus fort.

Bien qu'il fût allongé sur sa paillasse, ses mains tâtonnaient à travers la ville des hommes, à la recherche de quelque chose qui pût s'accorder avec les sentiments qui couvaient en lui. Ce tâtonnement était un désir forcené de savoir. Désespérément, sa pensée cherchait à intégrer ses sentiments au monde environnant mais il était toujours dans l'ignorance. Seul son corps noir gisait là sur la paillasse, trempé d'une sueur d'agonie.

S'il n'était rien, si c'était là tout, alors pourquoi ne réussissait-il pas à mourir sans faiblesse ? Qui était-il, qu'était-il donc, pour que cette interrogation éveille en lui une souffrance telle qu'elle en devenait de la peur ? Cette étrange impulsion vivrait-elle donc toujours en lui quand il ne se trouvait rien d'extérieur pour l'affronter et pour l'expliquer. Qui était-ce, qu'était-ce donc qui avait suscité en lui cette inquiétude ? À quoi rimait cette éternelle recherche de quelque chose qui n'existait pas ? Pourquoi ce gouffre noir qui le séparait du monde ? Ici, un sang rouge et généreux et là, le ciel bleu et froid ; et jamais une plénitude, une identité, une rencontre des deux.

Était-ce *cela* ? Était-ce simplement cet état de fièvre, était-ce sentir sans savoir, chercher sans trouver ? C'était donc là tout ce qu'il y avait ? L'explication, la signification, la fin ? Tandis qu'il éprouvait ces sentiments, qu'il se posait ces questions, les minutes passaient. Il maigrissait et tout le sang rouge de son corps se condensait dans ses yeux.

Puis ce fut la veille de son dernier jour. Plus que jamais, il désirait converser avec Max. Mais que lui dire ? Oui ; le comique de la chose c'est qu'elle était tellement impalpable qu'il ne pouvait la traduire en mots ; et pourtant, elle réglait chaque seconde de ce qu'il lui restait à vivre.

Le lendemain, à midi, un gardien s'approcha de sa cellule et fourra un télégramme à travers les barreaux. Il s'assit et l'ouvrit :

SOIS COURAGEUX. ÉCHOUÉ GOUVERNEUR. FAIT L'IMPOSSIBLE. À BIENTÔT.
MAX.

Il roula le télégramme en boule et le jeta dans un coin.

Il lui restait jusqu'à minuit à vivre. Il avait entendu dire que six heures avant son exécution ils lui donneraient d'autres vêtements, l'emmèneraient

chez le coiffeur puis à la cellule des condamnés à mort. L'un des gardiens lui avait dit de ne pas s'en faire : "Huit secondes après t'avoir sorti de ta cellule, et bandé les yeux, tu seras mort, mon gars." Eh bien, ce serait supportable. Il avait fait son plan : il banderait ses muscles, fermerait les yeux et retiendrait son souffle et ne penserait absolument à rien. Et quand le courant passerait, tout serait fini. Il se recoucha sur sa paillasse et contempla la minuscule ampoule d'un jaune étincelant qui brillait au plafond au-dessus de sa tête. Elle contenait un feu mortel. Si seulement ces minuscules spirales de chaleur, à l'intérieur du globe de verre, s'enroulaient maintenant autour de lui – si seulement quelqu'un attachait des fils à son lit de fer tandis qu'il s'endormait – si seulement ils consentaient à le tuer pendant qu'il était profondément endormi... Il dormait d'un sommeil tourmenté lorsqu'il entendit la voix d'un garde.

"Thomas, voici votre avocat !" Il balança ses pieds au sol et s'assit. Max était debout derrière les barreaux. Le gardien défit le verrou et Max entra. Quelque chose poussait Bigger à se lever, mais il demeura assis. Max s'avança jusqu'au milieu de la cellule et s'arrêta. Ils se regardèrent pendant un moment.

"Hello, Bigger."

Silencieusement, Bigger lui serra la main. Max était devant lui, tranquille, blanc, solide, réel. Sa présence tangible semblait démentir toutes les pensées et les espoirs vagues que Bigger avait tissés autour de lui au cours de ses méditations. Il était content que Max soit venu, mais il était désespéré.

"Comment te sens-tu ?"

Pour toute réponse, Bigger poussa un profond soupir.

"Tu as reçu mon télégramme ?" demanda Max en s'asseyant sur la couchette.

Bigger fit un signe affirmatif.

"Je suis désolé, mon petit."

Il y eut un silence. Max était à ses côtés. L'homme qui l'avait poussé à la recherche d'un vague espoir était là. Eh bien, pourquoi ne parlait-il pas à présent ? C'était sa chance, sa dernière chance. Il leva timidement son regard vers Max ; Max le regardait, Bigger détourna les yeux. Ce qu'il avait envie de dire était plus fort en lui lorsqu'il se trouvait seul ; et bien qu'il imputât à Max les sentiments qu'il désirait si ardemment comprendre, il ne pourrait en parler à Max que lorsqu'il aurait oublié sa présence. Puis, la peur de ne pas être capable de parler de cette fièvre qui le consumait sema en lui la panique. Il fit un effort désespéré pour se maîtriser, il ne voulait pas perdre cette impulsion qui le poussait à parler ; c'était tout ce qu'il possédait au monde. Et la seconde suivante, il eut le sentiment que tout cela était stupide, inutile, vain. Il cessa de se forcer, et au même instant il s'entendit parler, la gorge serrée, dans un murmure tendu, involontaire ; il se fiait au son de sa voix plutôt qu'au sens de ses mots pour expliquer ce qu'il voulait dire.

"Vous en faites pas pour moi, monsieur Max. C'est pas d'vot' faute, ce qui

m'arrive... Je sais que vous avez fait tout c'que vous avez pu..." Envahi par un sentiment de futilité, il laissa sa phrase en suspens. Un court silence s'ensuivit, et brusquement, il lâcha : "F...f... fallait s'y attendre, j... j'l'avais cherché..." Il se leva, le cœur gonflé, mû par un désir de parler. Ses lèvres remuèrent, mais aucun mot ne vint.

"Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Bigger ?"

Bigger regarda les yeux gris de Max. Comment communiquer à cet homme le sentiment de ce qu'il désirait ? Si seulement il avait pu lui dire ? Avant d'avoir pris conscience de son geste, il était à la porte, étreignant les froids barreaux d'acier dans ses mains crispées.

"J... j... je..."

"Quoi donc, Bigger ?"

Lentement, Bigger fit demi-tour et revint vers la paillasse. Il était de nouveau debout devant Max, sa main droite levée, sur le point de parler. Puis il s'assit et baissa la tête.

"Qu'y a-t-il, Bigger ? Veux-tu que je fasse quelque chose pour toi, dehors ? Un message à remettre à quelqu'un ?"

"Non", fit-il dans un souffle.

"Qu'est-ce qui te tourmente ?"

"Je ne sais pas."

Il ne pouvait pas parler. Max étendit le bras et posa sa main sur son épaule, et Bigger comprit par cet attouchement que Max ne savait pas, qu'il ne se doutait pas de ce qu'il désirait, de ce qu'il essayait de dire. Max était sur une autre planète très loin dans l'espace. Y avait-il un moyen de faire tomber ce mur isolant ? Il regardait comme un fou autour de la cellule, essayant de se rappeler où il avait entendu les mots qui viendraient à son aide. Aucun ne lui revenait en mémoire. Il avait vécu en dehors de la vie des hommes. Leurs moyens de communiquer, leurs symboles et leurs images lui avaient été refusés. Et pourtant, Max lui avait appris à croire qu'au fond, tous les hommes vivaient comme lui et sentaient comme lui. Et entre tous les hommes qu'il avait rencontrés, Max sûrement devait savoir ce qu'il essayait d'exprimer. Max l'avait-il quitté ? Est-ce que Max, sachant qu'il allait mourir, l'avait déjà écarté de ses pensées et de ses sentiments, l'avait déjà désigné pour la tombe ? Vivait-il déjà dans le monde des morts ? Ses lèvres tremblaient et ses yeux s'embuèrent. Oui ; Max l'avait quitté. Max n'était pas un ami. Il fut pris de fureur. Mais il savait que la fureur était inutile.

Max se leva et se dirigea vers une lucarne ; un pâle rayon de soleil tomba sur sa tête blanche. Et Bigger, en le regardant, aperçut ce rayon de soleil pour la première fois depuis bien des jours et, à cette vue, la cellule tout entière avec ses quatre murs étroits, prit une réalité écrasante. Il baissa les yeux et se regarda ; le rayon jaune du soleil qui zébrait son torse pesait aussi lourdement que du plomb sur sa poitrine.

Dans un halètement convulsif, il se pencha en avant et ferma les yeux. À présent, ce n'était pas une montagne blanche qui s'estompait au-dessus du lit ;

Gus ne sifflait pas *The Merry Go-Round Broke Down* (13) en pénétrant dans la salle de billard de Doc pour l'obliger à cambrioler Blum ; il n'était pas penché sur le lit de Mary tandis que s'approchait le fantôme blanc ; ce nouvel adversaire ne le faisait pas se contracter, il sapait toute son énergie et le laissait sans forces. Dans un sursaut d'énergie, il leva la tête et fit un effort désespéré, décidé à sortir de sa tombe, résolu à imposer à Max la réalité de son existence.

“J’suis content de vous avoir connu avant de faire le saut !” lâcha-t-il tout d’une traite, criant presque ; là-dessus il se tut, car ce n’était pas là ce qu’il avait voulu dire.

Max se retourna et le regarda ; mais son regard était distrait, dénué de cette profonde compréhension que Bigger recherchait avec tant d’avidité.

“Moi aussi, je suis content de t’avoir connu, Bigger. Je suis désolé que nous devions nous quitter ainsi. Mais je me fais vieux, mon petit. Je n’en ai plus pour longtemps non plus...”

“J’ai repensé à toutes ces questions que vous m’aviez posées...”

“Quelles questions ?” demanda Max, revenant s’asseoir sur la couchette.

“Ce soir-là...”

“Quel soir, mon petit ?”

Max ne *savait* même pas ! Bigger eut l’impression qu’on venait de le gifler. Oh ! qu’il avait donc été stupide de nourrir son espoir sur un sol aussi mouvant ! Mais, à présent, il fallait *obliger* Max à comprendre !

“Quand vous m’avez demandé de vous parler de moi, de vous dire tout...”

“Ah !”

Il vit Max baisser les yeux et froncer les sourcils.

“Vous m’avez demandé des choses que personne ne m’avait jamais demandées avant. Vous saviez que j’étais deux fois assassin, mais vous m’avez traité comme un homme...”

Max le scruta du regard et quitta la paillasse. Pendant un moment, il demeura debout devant Bigger et Bigger fut sur le point de croire que Max savait, comprenait ; mais ce que Max lui dit lui révéla que le blanc essayait une dernière fois de le réconforter devant la mort.

“Tu es un être humain, Bigger”, dit Max d’un ton las. “C’est terrible de parler de ces choses-là à quelqu’un qui est prêt à mourir...” Il s’interrompit. Bigger savait qu’il cherchait des mots pour le consoler, et il n’en voulait pas. “Bigger”, dit Max, “dans le travail que je fais, je considère le monde sous un angle où il n’y a ni blancs, ni noirs, ni civilisés, ni sauvages... Lorsque des hommes s’efforcent de transformer l’existence sur terre, ces choses insignifiantes ne comptent plus. On ne les voit plus. Elles n’existent plus, c’est simple. On les oublie. Si je t’ai parlé comme je l’ai fait, Bigger, c’est parce que tu m’as fait sentir à quel point les hommes ont envie de vivre...”

“Mais par moments, je voudrais que vous ne m’ayez pas posé ces questions”, dit Bigger d’un ton qui contenait autant de reproche pour Max que pour lui-même.

“Que veux-tu dire, Bigger ?”

“Ça m’a donné à penser et quand je me suis mis à penser j’ai commencé à avoir un peu peur...”

Max éteignit fermement les épaules de Bigger ; puis ses doigts relâchèrent leur étreinte et il retomba sur la paillasse ; mais ses yeux n’avaient pas quitté le visage de Bigger. Oui ; à présent, Max savait. Dans l’ombre de la mort, il voulait que Max lui parle de la vie.

“Monsieur Max, comment est-ce que je pourrai mourir ?” demanda Bigger, comprenant, au moment même où les mots s’échappaient de ses lèvres, que de savoir vivre équivalait à savoir mourir.

Max se détourna de lui et marmonna :

“On meurt toujours seul, Bigger.”

Mais Bigger ne l’avait pas entendu. Le désir impérieux de parler, de raconter, était encore en lui ; ses mains étaient levées en l’air et lorsqu’il parla, il tenta d’impliquer par le ton de sa voix ce *qu’il* voulait entendre, ce dont *il* avait besoin.

“Monsieur Max, après cette soirée, je m’suis vu moi-même, comme qui dirait. Et en même temps j’ai vu les autres, aussi.” La voix de Bigger s’éteignit ; il écoutait l’écho de ses propres paroles dans son cerveau. Il lut de la stupéfaction et de l’horreur sur le visage de Max. Bigger comprenait que Max eût préféré ne pas l’entendre parler ainsi ; mais c’était plus fort que lui. Il lui fallait mourir et il lui fallait parler. “Eh ben, c’est assez marrant, monsieur Max. C’est pas que j’essaie d’esquiver ce qui va m’arriver.” Bigger s’énervait. Sa voix monta. “Je sais que j’vais y passer. J’vais mourir. Bon, eh ben, ça, maintenant ça va, c’est réglé. Mais dans le fond, j’ai jamais voulu faire de mal à personne. C’est la pure vérité, monsieur Max. J’ai fait du mal à des gens parce que j’pouvais pas faire autrement, voilà tout. Ils me serraient de trop près ; ils n’voulait pas m’laisser de place. Des tas de fois j’ai essayé de ne plus penser à eux, mais j’pouvais pas. Ils n’voulait pas me laisser tranquille...” Les yeux de Bigger s’ouvraient tout grands, et son regard ne voyait rien ; il poursuivit d’une voix fébrile : “Monsieur Max, je ne voulais pas faire c’que j’ai fait. J’essayais de faire aut’chose. Mais on aurait dit que j’pouvais jamais y arriver. Toujours, j’avais envie de quelque chose, mais je sentais que jamais personne ne me permettrait de l’avoir. Alors je me suis bagarré contre eux. Je les trouvais méchants alors j’ai fait le méchant.” Il s’interrompit une seconde, puis l’aveu s’échappa de ses lèvres dans un chuchotement : “Mais, j’suis pas méchant, monsieur Max. J’suis même pas un tout petit peu méchant...” Il se leva. “Mais... Je... je ne pleurerai pas quand ils m’emmèneront à la chaise électrique. Seulement en de... de... dedans de moi, ça sera comme si je pleurais... Je sentirai et je penserai qu’ils ne m’ont pas connu et que moi je ne les ai pas connus...” Il s’élança vers la porte de fer, empoigna les barreaux et les secoua désespérément, comme s’il cherchait à les desceller de leur socle en ciment. Max le rejoignit et le prit par les épaules.

“Bigger”, dit Max d’une voix désolée.

Bigger s’immobilisa et s’appuya faiblement contre la porte.

“Monsieur Max, je sais que ceux qui m’ont envoyé ici pour y mourir me haïssaient ; ça, je le sais, monsieur Max. Mais, vous croyez qu... qu... qu’ils étaient pareils à m... moi, qu’ils cherchaient qu... qu... qu’éq’ chose comme moi, et que quand j’serai mort ils diront comme moi j’dis maintenant qu’ils ne voulaient faire de mal à personne... qu... qu’eux aussi essayaient d... d... d’avoir qu’éq’ chose ?...”

Max ne répondit pas. Bigger vit naître dans les yeux du vieil homme une expression indécise, perplexe.

“Dites-moi, monsieur Max. Vous croyez qu’ils cherchaient qu’éq’ chose ?”

“Bigger !” supplia Max.

“Répondez-moi, monsieur Max.”

Max secoua la tête et marmonna :

“Tu me demandes de te dire des choses que je ne peux dire...”

“Mais j’veux *savoir* !”

“Tu vas mourir, Bigger...”

La voix de Max s’éteignit. Bigger savait que le vieil homme n’avait pas voulu dire cela ; il l’avait dit parce que Bigger l’y avait poussé, l’y avait contraint. Un moment encore, ils restèrent silencieux, puis Bigger murmura :

“C’est pour ça que j’veux savoir... J’ai idée que c’est parce que je sais que j’vais mourir que j’ai tant envie de savoir...”

Le visage de Max était de cendre. Bigger eut peur qu’il ne parte. Ils se dévisagèrent par-dessus un abîme de silence. Max poussa un soupir.

“Viens voir, Bigger”, dit-il.

Il suivit Max à la fenêtre et vit au loin les faîtes des immeubles du Loop, inondés de soleil.

“Tu vois tous ces immeubles, Bigger ?” demanda Max en passant son bras sur les épaules de Bigger. Il parlait très vite, comme s’il voulait façonner une matière chaude et malléable, mais qui se refroidirait vite.

“Ouais, j’les vois.”

“Tu as vécu dans l’un d’eux, autrefois, Bigger. Ils sont faits de pierre et d’acier. Mais ce n’est pas la pierre ni l’acier qui les fait tenir debout. Sais-tu ce qui les fait tenir debout, Bigger ? Sais-tu ce qui empêche ces bâtiments de s’écrouler, Bigger ?”

Bigger le regardait, sidéré.

“C’est la foi. Si les hommes cessaient de croire en eux-mêmes, ils s’écrouleraient. C’est le cœur des hommes qui les a érigés, Bigger. Des hommes comme toi. Des hommes qu’on affamait, qu’on laissait dans le besoin, et ces bâtiments n’arrêtaient pas de grandir et de s’étendre. Tu m’as dit une fois que tu avais voulu faire un tas de choses. Eh bien, c’est ce même désir qui fait tenir ces bâtiments debout...”

“Vous voulez dire... Vous parlez de ce que je disais ce soir-là, quand je vous ai dit que j’avais envie de faire un tas de choses ?” Bigger parlait d’une voix douce, avec des inflexions enfantines d’émerveillement avide.

“Oui. Ce que tu ressentais, ce que tu cherchais, c’est cela qui fait tenir ces bâtiments debout. Quand des millions d’hommes désirent intensément des choses, alors ces bâtiments croissent et s’étendent. Mais ces bâtiments ne croissent plus, ne se développent plus, Bigger. Ils appartiennent à quelques hommes, et ces hommes les tiennent serrés dans leurs mains, les complimentent, et les bâtiments ne peuvent plus alimenter les rêves des hommes comme toi, Bigger... Ceux qui vivent à l’intérieur de ces bâtiments commencent à douter, exactement comme tu l’as fait, Bigger. Ils n’ont plus la foi. Ils ont l’impression de vivre dans un monde qui n’est plus le leur. Ils sont inquiets, nerveux, comme toi, Bigger. Ils ne possèdent rien. Ils n’ont pas d’espace pour y croître et se développer. Ils vont dans les rues, ils restent plantés là devant ces bâtiments et ils regardent sans comprendre...”

“M... m... mais pourquoi ils m’en veulent ?” demanda Bigger.

“Les hommes à qui appartiennent ces maisons ont peur. Ils veulent conserver leurs biens, même au prix de la souffrance des autres. Et pour les conserver, ils jettent d’autres hommes dans la boue en les traitant de bêtes. Mais ces hommes, des hommes comme toi, Bigger, se fâchent et luttent pour réintégrer ces bâtiments, pour vivre encore. Tu as tué, Bigger. C’était une erreur. Ce n’était pas comme cela qu’il fallait t’y prendre. Il est trop tard maintenant pour que tu... travailles avec... d’autres qui essaient de... croire et de rendre la vie au monde... Mais il n’est pas trop tard pour croire en ce que tu ressentais, pour comprendre ce que tu ressentais...”

Bigger regardait dans la direction des immeubles ; mais sans les voir. Il essayait de réagir au tableau brossé par Max, de comparer cette image à celle qu’il avait sentie, toute sa vie durant.

“J’ai toujours voulu faire quelque chose”, murmura-t-il.

Ils restèrent silencieux et Max se ne remit à parler que lorsque Bigger l’eut regardé. Max ferma les yeux.

“Bigger, tu vas mourir. Et si tu meurs, meurs libre. Tu t’efforces de croire en toi. Et chaque fois que tu essaies de trouver un moyen de vivre, c’est ton propre cerveau qui se met en travers de ton chemin. Et sais-tu pourquoi ? C’est parce que les autres ont dit que tu étais mauvais et t’ont forcé à vivre dans de mauvaises conditions. Quand un homme s’entend rabâcher ça aux oreilles sans arrêt et qu’il regarde autour de lui et voit que la vie *est réellement* mauvaise, alors il commence à douter de son propre jugement. Ses sentiments le poussent en avant et son esprit, empoisonné par ce que les autres lui ont dit, lui commande de reculer. Pour obtenir des gens qu’ils aient la foi et qu’ils luttent, il faut leur faire croire à ce qu’ils ont ressenti dans l’existence, leur faire comprendre que leurs sentiments sont tout aussi valables que ceux des autres.

“Bigger, les gens qui te haïssent sentent exactement comme toi, seulement ils sont de l’autre côté de la barricade. Tu es noir, mais ce n’est qu’un aspect de la question. Le fait que tu sois noir leur permet de te repérer plus facilement. Pourquoi font-ils cela ? Ils veulent des choses de la vie, tout

comme toi, et ils ne sont pas difficiles sur le choix des moyens pour les obtenir. Ils embauchent des gens et ils ne les paient pas suffisamment ; ils prennent aux gens ce qui leur appartient et là-dessus ils échafaudent leur puissance. Ce sont eux qui gouvernent et qui réglementent la vie. Ils s'arrangent de façon à pouvoir faire toutes ces choses sans que les autres puissent se défendre. Ils s'attaquent plus volontiers aux noirs qu'aux autres parce qu'ils prétendent que les noirs sont des êtres inférieurs. Mais tu sais une chose, Bigger ? Ils prétendent que *tous* ceux qui travaillent sont des êtres inférieurs. Et les riches ne veulent pas que les choses changent ; ils y perdraient trop. Mais tout au fond d'eux-mêmes, ils sentent comme toi, Bigger, et pour pouvoir conserver ce qu'ils ont, ils se forcent à croire que les travailleurs ne sont pas tout à fait des êtres humains. Ils font ce que tu as fait, Bigger, quand tu as refusé de t'attendrir sur Mary. Mais des deux côtés les hommes veulent vivre ; les hommes luttent pour vivre. Qui sera le vainqueur ? Eh bien, ce sera le côté qui sera le plus près de la vie, qui la sentira le plus profondément, le côté le plus humain et qui aura le plus d'hommes. C'est pourquoï..."

La tête de Max eut un sursaut de stupeur lorsque Bigger se mit à rire.

"Oh ! pour croire en moi, ça, j'y crois... Je n'ai rien d'autre... Je dois mourir..."

Il s'approcha de Max. Max était appuyé contre la fenêtre.

"Monsieur Max, rentrez chez vous. Ne vous inquiétez pas pour moi. Ça ira bien... Ça a l'air drôle, monsieur Max, mais quand je réfléchis à c'que vous dites, je comprends c'que je voulais, dans un sens. Ça me fait penser que, dans un sens, j'avais raison..." Max ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais la voix de Bigger couvrit la sienne. "J'ai pas envie de pardonner à personne et je ne demande à personne de me pardonner. Je ne verserai pas de larmes. Ils n'ont pas voulu me laisser vivre, alors j'ai tué. C'est p't'êt' pas juste de tuer, et j'ai idée qu'au fond je ne cherchais pas vraiment à tuer. Mais quand je pense à tout ce qui a motivé mes crimes, je commence à sentir ce que j'avais, ce que je suis..."

Bigger vit que Max s'éloignait à reculons, comprimant ses lèvres. Mais il sentit qu'il avait réussi à faire comprendre à Max comment il voyait les choses à présent.

"Je ne voulais pas tuer !" s'écria Bigger. "Mais ce qui m'a amené à tuer, c'est *ça que je suis* ! Ça devait être bien ancré en moi pour me pousser à tuer ! Il a fallu que je le ressente rudement fort pour assassiner..."

Max leva une main pour toucher Bigger, mais son geste demeura inachevé.

"Non ; non ; non... pas ça, Bigger, pas ça...", implora-t-il d'une voix éperdue.

"Ce qui m'a amené à tuer, ça devait être qu'éq' chose de bien !" La voix de Bigger exprimait une angoisse frénétique. "Ça devait êt' bien. Quand un homme tue, c'est pour quelque chose... Je ne savais pas que j'étais vraiment au monde avant d'avoir senti les choses assez profondément pour tuer à cause

de ces choses... C'est la vérité, monsieur Max. Je peux le dire, maintenant, puisque je vais mourir. Je sais très bien c'que je dis et je sais que ça peut paraître insensé. Mais j'ai tout mon bon sens. Je me sens très bien quand je vois les choses de cette façon..."

Les yeux de Max s'étaient emplis de terreur. À plusieurs reprises, il eut des mouvements nerveux, comme pour s'approcher de Bigger ; mais il demeura sur place.

"Je me sens très bien, monsieur Max. Tout ce que j'vous demande, c'est d'aller voir M'man et de lui dire de ne pas se faire de mauvais sang, vous comprenez ? Dites-lui que j'allais très bien et que je pleurais pas..."

Les yeux de Max étaient humides. Lentement, il tendit sa main. Bigger la serra.

"Adieu, Bigger", dit-il calmement.

"Adieu, monsieur Max."

Tâtonnant comme un aveugle, Max chercha son chapeau ; il le trouva et l'enfonça sur sa tête. Il chercha la porte, détournant son visage. Puis il glissa son bras à travers les barreaux et fit signe au gardien. Lorsqu'on l'eut fait sortir, il resta un instant immobile, adossé à la porte d'acier. Bigger attrapa les barreaux à pleines mains.

"Monsieur Max..."

"Oui, Bigger ?" – sans se retourner.

"Je me sens très bien. Pour de vrai, j'vous jure."

"Adieu, Bigger."

"Adieu, monsieur Max."

Max s'éloigna le long du couloir.

"Monsieur Max !"

Max s'arrêta mais ne se retourna pas.

"Dites... Dites "hello" à monsieur... à Jan..."

"Entendu, Bigger."

"Adieu !"

"Adieu !"

Il restait cramponné aux barreaux. Puis il eut un faible sourire, un sourire amer, un peu forcé. L'écho métallique d'une porte d'acier qui se fermait vibra dans le lointain.

POSTFACE

Naissance d'un roman nègre

Je n'ai pas la prétention de m'imaginer que je puisse m'expliquer sur mon propre livre, *Un Enfant du Pays*. Mais je vais essayer de m'expliquer, autant que je le puis, sur ses sources, sur les matériaux dont il fut fait, et sur mon propre changement, au cours de longues années, à l'égard de ces matériaux.

Un roman d'imagination représente essentiellement la fusion de deux extrêmes : expression la plus intime et profonde de faits de conscience, transcription en termes d'événements les plus objectifs possibles et les plus habituellement connus. C'est par sa nature et sa texture même quelque chose à la fois de personnel et de public. L'auteur, tandis qu'il essaie de mettre cartes sur table, est déconcerté, poursuivi, par la conviction que son imagination est une espèce de moyen d'échange public : ce qu'il a lu, éprouvé, pensé, vu, ce qu'il s'est rappelé, est transposé sous des formes aussi impersonnelles qu'un vieux billet de banque.

Plus l'auteur serre de près ses raisons d'écrire, plus il en vient à regarder son imagination comme une espèce de ciment spontané qui colle ses faits l'un à l'autre, et ses émotions comme une espèce d'obscur artisan qui les dessine et a toujours presque sur le bout de la langue quelque chose qui pourrait expliquer tout cela. D'ordinaire, il finit par traiter de quelque chose qui en est très loin, et provoque par là le scepticisme et le soupçon chez les gens avides d'explication directe.

Cependant, l'auteur brûle d'expliquer ; mais, à l'instant où il s'y essaie, ses mots hésitent, car il se heurte à l'inexplicable révolte de ses propres émotions. Les émotions sont subjectives et il ne peut les communiquer qu'en leur donnant un vêtement objectif ; et comment peut-il jamais avoir la présomption de savoir qu'il revêt l'émotion exacte des beaux habits qui conviennent ? Il est toujours gêné par l'idée que peut-être n'importe quel vêtement objectif est aussi bon que n'importe quel autre pour n'importe quelle émotion.

Et, à l'instant où il déguise une émotion, son esprit est arrêté par l'énigme de cette émotion déguisée, et il reste là à scruter anxieusement les obscures profondeurs de sa vie incommunicable. À son corps défendant, il arrive à cette conclusion qu'expliquer son livre c'est expliquer sa vie, et il sait que cela est impossible. Pourtant, quelque curieux, capricieux motif le presse de fournir la réponse, parce que sa dignité d'être vivant est mise au défi d'éclaircir quelque chose en lui d'incompris.

Aussi, dès le début, je dis franchement qu'il y a des phases d'*Un Enfant du Pays* que je ne dois pas essayer d'expliquer. Il y a des sens de mon livre dont je n'avais pas conscience tant qu'ils ne s'étaient pas littéralement déversés sur

le papier. J'esquisserai à grands traits la façon dont je suis entré *sciemment* en possession des matériaux dont est construit *Un Enfant du Pays*, mais il y aura bien des choses que j'omettrai, non pas que je le veuille, mais simplement faute de les connaître.

La naissance de Bigger Thomas remonte à mon enfance, et il n'y eut pas seulement un, mais de nombreux Bigger, plus que nous n'en pourrions, moi compter, et vous soupçonner. Mais permettez-moi de commencer par le premier Bigger, que j'appellerai Bigger n° 1.

Quand j'étais un gosse nu-tête et nu-pieds à Jackson, Mississippi, il y avait un garçon qui nous terrorisait, moi et tous mes compagnons de jeux. Si nous jouions à des jeux, il s'amenait et nous chipait nos ballons, nos raquettes, nos toupies, nos billes. Nous restions plantés là à faire la grimace, à renifler, à essayer de refouler nos larmes, à supplier pour ravoir nos jouets. Mais Bigger refusait, nous n'exigions jamais qu'il nous les rendît ; nous avions peur et Bigger était méchant. Nous l'avions vu cogner sur des garçons quand il était en colère et nous ne voulions pas courir ce risque. Nous ne rattrapions nos jouets qu'en le flattant et en lui donnant le sentiment qu'il nous était supérieur. Alors, peut-être, si c'était dans son idée, il condescendait à nous les jeter et puis donnait à chacun de nous un rapide coup de pied par-dessus le marché, simplement pour nous faire sentir son parfait mépris.

Telle était la façon de vivre de Bigger n° 1. Sa vie était une perpétuelle provocation d'autrui. En tout temps, il n'en faisait qu'à sa tête, à tort ou à raison, et ceux qui le contrariaient devaient se battre avec lui. Et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il avait coincé quelqu'un et le tenait à sa merci. On aurait cru qu'alors se manifestait le sens le plus profond de sa misérable existence.

Je ne sais quel fut le sort de Bigger n° 1. Son arrogante personnalité est engloutie quelque part dans l'amnésie de mon enfance. Mais je soupçonne que sa fin fut violente. En tout cas, il a marqué dans ma vie ; peut-être était-ce parce que j'aspirais secrètement à être comme lui et que j'avais peur. Je ne sais.

Si je n'avais connu qu'un seul Bigger, je n'aurais pas écrit *Un Enfant du Pays*. Le suivant, je l'appellerai Bigger n°2 ; il avait environ dix-sept ans, et il était plus grossier que le premier Bigger. Mais j'avais grandi moi-même, il me faisait un peu moins peur. Et la rudesse de ce Bigger n°2 ne me visait pas, ni les autres nègres, mais les blancs qui régnaient dans le Sud. Il achetait vêtements et nourriture à crédit et refusait de les payer. Il était logé dans les sales cabanes des propriétaires blancs et refusait de payer son loyer. Naturellement, il n'avait pas d'argent, mais nous non plus. Nous n'avions pas le strict nécessaire et nous crevions de faim, mais lui, jamais. Quand nous lui demandions pourquoi il se conduisait ainsi, il nous disait (comme si nous étions des petits dans un jardin d'enfants) que les blancs avaient tout et qu'il n'avait rien. De plus, il nous disait que nous étions des imbéciles de ne pas prendre ce qu'il nous fallait tandis que nous étions des vivants sur la terre.

Nous écoutions et approuvions en silence. Nous souhaitions le croire et faire comme lui, mais nous avions peur. Nous étions des nègres du Sud et nous avions faim, et nous voulions vivre, mais nous aimions encore mieux nous serrer la ceinture que de risquer un conflit. Bigger n° 2 voulait vivre et il vivait : il était en prison, la dernière fois que j'ai entendu parler de lui.

Il y eut Bigger n° 3, que les blancs appelaient un « mauvais nègre ». Il portait sa vie dans ses mains, à la lettre. À une certaine époque, mon métier fut de contrôler les billets dans un cinéma nègre (tous les cinémas de Dixie sont « *Jim Crow* (14) » ; il y a des cinémas pour blancs et des cinémas pour noirs) et souvent Bigger n° 3 se présentait à l'entrée et me pinçait durement le bras avant d'entrer. Plein de rancune, je frottais en silence mon bras meurtri. Bientôt le patron arrivait et me demandait comment ça marchait. Je montrais le théâtre obscur et disais : « Bigger est entré. — Est-ce qu'il a payé ? demandait le patron. — Non, monsieur », répondais-je. Le patron abaissait les coins des lèvres et disait entre ses dents : « On le tuera un de ces jours, ce sale nègre. » Et l'épisode en restait là. Mais plus tard Bigger n° 3 fut tué à l'époque de la prohibition : pendant qu'il livrait de l'alcool à un client, un flic blanc lui tira dans le dos.

Et puis, il y eut Bigger n°4 dont la seule loi était la mort. Les lois « *Jim Crow* » du Sud n'étaient pas pour lui. Mais en les bafouant, les maudissant et les violant, il savait que quelque jour il devrait payer sa liberté. Son esprit de révolte lui faisait enfreindre tous les tabous et en conséquence il oscillait toujours entre des extrêmes d'excitation et de dépression. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il avait déjoué quelque stupide usage, et il n'était jamais plus mélancolique que lorsqu'il ruminait sur l'impossibilité d'être jamais libre. Il n'avait pas de métier, car il regardait comme un esclavage de creuser des fossés pour cinquante *cents* par jour. « J'peux pas vivre de ça », disait-il. Souvent je le trouvais lisant un livre ; il s'arrêtait et parodiait les singeries des blancs avec une blague un peu triste et désabusée. En général, sa mimique finissait par un état de dépression et ces mots : « Les blancs ne veulent rien nous laisser faire. » Bigger n°4 fut envoyé à l'asile de fous.

Ensuite, il y eut Bigger n° 5, qui prenait toujours les autobus « *Jim Crow* » sans payer et s'asseyait où il lui plaisait. Je me rappelle qu'il entra, un matin, dans un autobus (tous les autobus de Dixie sont partagés en deux compartiments : un compartiment est pour les blancs et porte l'écriteau : « *Pour blancs* » ; l'autre est pour les nègres, avec l'écriteau : « *Pour gens de couleur* ») et alla s'asseoir dans le compartiment blanc. Le contrôleur vint lui dire : « Allez, le nègre. Va à ta place. Tu sais donc pas lire. » Bigger répondit : « Non, j'sais pas lire. » Le contrôleur prit une colère : « Sors de là. » Bigger tira son couteau, l'ouvrit, le tint nonchalamment dans sa main et répliqua : « Sors-moi. » Le contrôleur devint tout rouge, cligna, serra les poings et s'écarta, bégayant : « Foutu rebut de la terre. » Un petit conciliabule de blancs furieux eut lieu à l'avant de la voiture et les nègres assis dans le compartiment « *Jim Crow* » surprirent ces mots : « C'est ce nègre de Bigger Thomas, vous

ferez mieux de le laisser tranquille. » Les nègres éprouvèrent un violent accès d'orgueil et l'autobus continua sa course sans incident. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Bigger n° 5, mais je peux le deviner.

Ces Bigger Thomas étaient les seuls nègres que j'aie connus à violer méthodiquement les lois « *Jim Crow* » dans le Sud et à s'en tirer triomphalement, du moins pour un peu de temps. À l'occasion, les blancs qui leur comprimaient l'existence leur faisaient terriblement payer leur impuissance. On leur tirait dessus, on les pendait, on les estropiait, on les lynchait, et, d'une manière générale, on leur faisait la chasse jusqu'à ce que mort s'ensuivît où qu'ils fussent nâtes.

Il y avait bien des variations à ce genre de conduite. Plus tard, je rencontrai d'autres Bigger Thomas qui ne réagissaient pas à l'existence de ghettos noirs avec ce maximum de violence. Mais avant de prendre Bigger Thomas comme point de départ pour examiner des types plus atténués, je ferai bien d'analyser avec plus de précision le milieu qui produisait ces hommes, sans quoi le lecteur aura l'impression erroné que la méchanceté était innée, organique, en eux.

Dans le Dixie, il y a deux mondes, le monde blanc et le monde noir, et ils sont séparés physiquement. Il y a les écoles blanches et les écoles noires, les églises blanches et les églises noires, les magasins blancs et les magasins noirs, les cimetières blancs et les cimetières noirs, et, autant que je puis le savoir, un Dieu blanc et un Dieu noir...

La séparation s'accomplit après la Guerre de Sécession grâce à la terreur du Ku-Klux-Klan, qui par le feu, le pillage, le massacre, balaya les nègres récemment libérés hors du Sénat américain, de la Chambre des Représentants, du Parlement de nombreux États et de toute la vie publique, sociale, économique du Sud. Le motif de cette attaque fut simple et urgent. La violence de l'impérialisme avait arraché le noir de sa patrie africaine pour le placer ironiquement sur les plus fertiles plantations du Sud ; et, quand le noir fut libéré, il se trouva en surnombre par rapport aux blancs dans beaucoup de ces fertiles régions.

Il s'ensuivit une lutte amère et sauvage pour priver le noir du droit de vote ; car, s'il avait eu l'occasion de voter, il aurait automatiquement dominé les plus riches contrées du Sud et avec elles les destins sociaux, politiques, économiques, du tiers de la République. Quoique le Sud fasse politiquement partie de l'Amérique, le problème auquel il se heurtait lui était particulier, et la lutte entre blancs et noirs après la Guerre de Sécession était essentiellement une lutte pour le pouvoir, qui s'étendait sur treize États et mettait en jeu des dizaines de millions d'existences.

Mais interdire le vote au noir ne suffisait pas pour le tenir en échec ; il fallait compléter la privation de droits civiques par toute une armature de règles, de tabous, de pénalités, destinée non seulement à assurer la paix (c'est-à-dire la soumission complète), mais à rendre impossible toute menace réelle. Si les nègres avaient habité un même territoire, tout en étant séparés de la

masse de la population blanche, ce programme d'oppression n'aurait pas pris une forme si brutale et violente. Mais la guerre naquit entre des gens qui étaient des voisins, dont les maisons se touchaient, dont les terrains de culture étaient adjacents. Par conséquent, les fusils et la privation des droits ne suffisaient pas pour forcer le voisin noir à garder ses distances. Le voisin blanc décida de limiter le contingent d'éducation que le voisin noir pourrait recevoir, il décida de l'exclure de la police et des forces de sécurité locales, de lui assigner une résidence séparée, de le mettre à part dans les endroits publics, de restreindre son accès aux professions et emplois, et de construire une immense, solide idéologie de supériorité raciale qui justifiât n'importe quel acte de violence contre lui pour défendre la domination blanche, et enfin de lui apprendre à espérer peu et à accepter ce peu sans regimber.

Mais, parce que les noirs étaient en contact étroit avec la civilisation même qui cherchait à les exclure, parce qu'ils ne pouvaient s'empêcher de réagir en quelque façon à ses excitants et à ses récompenses, et parce que la tonalité même de leur conscience répercutait en fait les efforts acharnés de cette civilisation dominatrice, l'oppression déposait en eux des myriades de réactions variées, allant d'une rébellion absolument aveugle à une soumission douce et détachée de ce monde.

Dans l'ensemble cet équilibre, quelque précaire qu'il fût, n'avait guère été entamé depuis la Guerre de Sécession, sauf dans ces régions du Sud qui avaient été industrialisées ou urbanisées. Si instables et tendues sont les relations entre les parties que, si un nègre se révolte contre la règle et le tabou, il est lynché et la raison du lynchage porte habituellement le nom de « viol », mot clef qui s'est chargé de significations si abominables qu'il soulève la populace n'importe où dans le Sud en un instant, aujourd'hui encore.

J'en viens maintenant aux variétés du type Bigger Thomas. Certains nègres, soumis aux conditions d'existence que j'ai dites, devenaient croyants, avec l'idée que Jésus rachèterait le vide de cette existence, et que, plus amère aurait été la vie dans le présent, plus heureuse elle serait dans l'au-delà. D'autres, se raccrochant à l'instant de liberté entr'aperçu après la Guerre de Sécession, employaient mille ruses et stratagèmes pour conquérir de haute lutte leurs droits. D'autres encore traduisaient leurs épreuves et leurs aspirations sous des formes naïves et terrestres – blues, jazz, swing – et, sans nulle direction intellectuelle, essayaient d'inventer à leur usage une nourriture compensatrice. Beaucoup travaillaient sous un soleil brûlant et ensuite assommaient d'alcool leur fiévreuse souffrance. Puis il y avait ceux qui luttaien pour avoir une éducation, et, quand ils l'avaient obtenue, avec ses avantages financiers, en jouissaient à la manière de leurs oppresseurs bourgeois. D'ordinaire, ils marchaient la main dans la main avec les riches blancs et ils aidaient à maintenir dans l'ordre leurs frères gémissants, car c'était la plus sûre ligne de conduite. Ceux-là s'appelaient des dirigeants. Pour vous donner une idée de la façon dont ces dirigeants étaient en complet accord avec les oppresseurs, je peux vous dire que j'ai vécu les dix-sept premières

années de ma vie dans le Sud sans même entendre raconter ni voir un seul acte de rébellion, de la part d'aucun nègre, sauf les Bigger Thomas.

Mais pourquoi Bigger se révoltait-il ? On n'en peut donner aucune explication fondée sur une règle de conduite ferme et bien définie. Mais deux facteurs psychologiques dominèrent constamment dans sa personnalité. D'abord, par quelque caprice du sort, il s'était détaché de la religion et de la culture traditionnelle de sa race. Ensuite, il essayait de réagir et de répondre à l'appel de la civilisation dominatrice dont l'éclat lui arrivait par les journaux, les magazines, la radio, le cinéma, et simplement par le spectacle et le bruit impressionnant de la vie quotidienne en Amérique. Pour bien des raisons, il devait forcément se poser comme un type social à part.

En grandissant, je me familiarisai avec les conditions qui produisent les Bigger Thomas, et leurs nombreuses variétés, n'importe où je les saisisais dans le monde nègre. Ce n'était pas, comme je l'ai déjà dit, aussi criant ou excessif que sur le cliché original, mais c'était, au moins, comme un cliché négatif avant qu'on l'ait développé.

Quelquefois, dans les territoires les plus éloignés du Mississippi, j'entendais un nègre dire : « Si seulement je n'avais pas à vivre de cette façon ! J'ai l'impression que je vais éclater. » Puis la colère passait, il retournait à son travail et tâchait de suffire avec quelques sous à la vie de sa femme et de ses enfants.

Quelquefois, j'entendais un nègre dire : « Bon Dieu, si seulement j'avais un drapeau et un pays à moi ! » Mais cette humeur s'envolait bientôt et il suivait son chemin, bien tranquillement.

Quelquefois j'entendais un ancien soldat nègre dire : « Pourquoi foutre est-ce que je suis allé me battre à la guerre ? On m'a mis à part, même quand j'offrais ma vie pour mon pays. » Mais lui aussi, comme les autres, oubliait bientôt, repris sous la dure meule de la lutte pour le pain.

J'ai même entendu des nègres, dans des moments de colère et d'amertume, célébrer la conduite des Japonais en Chine, non qu'ils aient cru en l'oppression (ils sont eux-mêmes objet d'oppression), mais parce que tout à coup ils sentaient le vide de leur existence en voyant les visages bronzés des généraux japonais dans les suppléments illustrés des journaux du dimanche. Ils rêvaient à ce que serait la vie dans un pays où ils pourraient oublier leur couleur et assumer des responsabilités dans les actes essentiels de la vie nationale.

J'ai même entendu des nègres dire que peut-être Hitler et Mussolini n'avaient pas tort, étaient très bien ; que peut-être Staline était très bien. Ils n'exprimaient nullement par là un point de vue intellectuel sur les forces aux prises dans le monde, mais ils avaient seulement l'impression que ces hommes « faisaient des choses », phrase chargée de plus de sens que les simples mots n'en indiquent. En parlant ainsi, ils avaient derrière la tête un intense et sauvage désir (parce que comprimé) : celui d'être admis, de s'identifier, de se sentir des vivants comme les autres, de se procurer

l'oublieuse exultation d'être pris dans le va-et-vient des événements, d'éprouver la profonde et saine satisfaction organique de faire un travail en commun avec d'autres.

Avant d'aller habiter Chicago, je n'avais pas sérieusement pensé à écrire mon Bigger Thomas. Deux expériences se combinèrent pour me faire comprendre que Bigger était un symbole plein de sens et prophétique. Premièrement, du fait que je ne subissais plus la pression quotidienne du milieu sudiste je devenais apte à prendre conscience de mes propres sentiments. Deuxièmement, mon contact avec le mouvement ouvrier et son idéologie me fit voir Bigger avec lucidité, et reconnaître sa signification.

Je fis cette découverte que Bigger Thomas n'était pas noir tout le temps. Il était blanc aussi, et il y avait littéralement des millions de Bigger, partout. Étendre le sens de la personnalité de Bigger devint le pivot de ma vie. Cela changea la texture de mon existence. J'eus la sensation vague tout d'abord, puis la conviction croissante et de plus en plus nette qu'il y avait un vaste bourbier de vie humaine en Amérique. C'était comme si j'avais mis une paire de lunettes dont la vertu équivalait à celle d'un rayon X me permettant de voir plus profond dans la vie des hommes. Toutes les fois que je prenais un journal, je n'avais plus l'impression de lire les faits et gestes des blancs seulement (les nègres sont rarement mentionnés dans la presse, à moins qu'ils n'aient commis quelque crime), mais d'assister à une complexe lutte pour la vie dans mon pays, lutte où j'étais englobé. Je sentais aussi que le plan d'oppression dans le Sud n'était qu'une dépendance d'un mécanisme de profits commerciaux beaucoup plus vaste et, à bien des égards, plus impitoyable et plus impersonnel.

Les luttes et les objectifs des syndicats ouvriers commencèrent à prendre beaucoup de sens pour moi. De l'afflux des marchandises, à travers le monde, qui faisait monter et descendre les salaires, venait une fascination. Les déclarations des gouvernements étrangers, leurs politiques, leurs programmes et leurs actes, je les calculais et soupesais en fonction des existences qui m'entouraient. J'étais littéralement renversé quand, lisant les études des révolutionnaires russes, j'y voyais décrire des choses comme les « énergies vivantes des masses », les « locomotives de l'histoire », les « conditions nécessaires préalables à la révolution », et ainsi de suite. J'approchais de toutes ces nouvelles révélations à la clarté de Bigger Thomas, de ses espoirs, de ses craintes et de ses désespoirs. Et je commençais à percevoir des liens qui allaient loin, et à pressentir avec crainte et gêne des possibilités d'alliance entre le nègre américain et d'autres peuples qui se trouvaient ses parents par leur prise de conscience.

Tandis que mon esprit progressait dans cette voie générale et abstraite, il se nourrissait d'exemples encore plus concrets et saisissants empruntés à des Bigger Thomas. Le milieu urbain de Chicago, avec sa vie plus stimulante, faisait réagir ces Bigger Thomas encore plus violemment que dans le Sud. Mieux que jamais, je commençais à voir et à comprendre les éléments locaux

qui déterminaient ces comportements outrés. Non que Chicago imposât aux nègres une ségrégation pire que dans le Sud, mais Chicago avait plus à offrir, Chicago avec son côté matériel, bruyant, grouillant, plein d'une atmosphère de puissance et de réalisation. Là, il y avait une vision provocante de possibilités, de quoi obséder beaucoup plus l'esprit que la ségrégation qui y était la loi, et arracher à Bigger une réaction de révolte plus marquée que dans le Sud.

C'est ainsi que les images concrètes et les notions de rapports abstraits se renforçaient mutuellement, chaque série ajoutant du sens à l'autre, et toutes deux procurant à ma sensibilité une chance de réussir à comprendre la situation. Le processus ressemblait à un pendule en mouvement, chaque aller et retour émettant une petite touche de signification, chaque oscillation achevant de développer l'obscur négatif que le Sud m'avait imprimé dans l'esprit.

Pendant cette période, les ombres et nuances qui complétaient mon image de Bigger ne provenaient pas tant de la vie nègre que de celle des blancs que je rencontrais et que j'apprenais à connaître. Je commençai à pressentir qu'ils avaient leur propre comportement à la Bigger Thomas, un type de comportement produit par un plus subtil et général sentiment de frustration. Les vagues de crimes, les lubies et toquades idiotes, les changements instantanés du goût public, l'hystérie et les paniques, tout cela avait longtemps été des mystères pour moi. Mais maintenant j'y revenais et sentais la morsure et la pression de l'ambiance qui leur attribuait leur niveau et leur mode particulier d'existence. Je commençais à sentir en mon esprit la tension intérieure des gens que je rencontrais. Je ne veux pas dire par là que d'après moi l'environnement crée la conscience (je suppose que c'est Dieu qui en est responsable, s'il existe un Dieu), mais j'estimais en tout cas et j'estime encore que l'environnement crée les instruments à travers lesquels s'exprime l'organisme et selon que cet environnement sera perverti ou harmonieux, le mode de vie et le comportement seront affectés par des tensions meurtrières ou s'épanouiront dans l'ordre et la satisfaction.

Laissez-moi donner des exemples de la façon dont je commençais à développer cet obscur négatif de Bigger. J'ai rencontré des écrivains blancs qui me faisaient entendre leur écho, qui me disaient comment les blancs réagissaient devant cette sinistre perspective d'Amérique. Et, tandis qu'ils parlaient, je traduais leurs paroles en termes de la vie de Bigger. Mais, ce qui importait plus encore, j'ai lu leurs romans. Là, pour la première fois, j'aperçus des moyens et trouvai des techniques pour mesurer valablement les effets de la civilisation américaine sur la personnalité des individus. Je m'emparai de ces techniques, de ces façons de voir et de sentir, je les retournai, je les ployai, je les adaptai, jusqu'à en faire mes propres façons de saisir la vie recluse des zones noires. Cette association avec des écrivains blancs maintint vivant mon espoir de peindre la vie des nègres par des fictions, car ma race ne possédait aucune œuvre de fiction traitant de tels problèmes, ne fournissait aucune toile

de fond à aucune expérience de critique aussi aiguë, aucun roman qui pénétrât avec une volonté aussi profonde et intrépide jusqu'aux obscures racines de la vie.

Voici des exemples de la manière dont je m'y pris pour tirer de mes lectures un assemblage de renseignements sur Bigger.

Il y a dans mes souvenirs de lecture une brochure intéressante sur l'amitié de Gorki et Lénine en exil. Ce texte montrait Lénine et Gorki se promenant dans une rue de Londres. Lénine se tournait vers Gorki et disait en montrant du doigt : « Ceci, c'est *leur* Big Ben » ; « Ça, c'est *leur* Abbaye de Westminster » ; « C'est *leur* bibliothèque ». Et aussitôt, agacé, provoqué par un effort de mémoire, mon esprit s'arrêta pour associer diverses expériences de ma vie, fort disparates, mais significatives. Tout d'abord, rien ne venait, pourtant je demeurais convaincu d'avoir déjà entendu une fois, quelque part, le sens de ces paroles. Puis, dans un subit transport de satisfaction d'être arrivé à connaître un peu mieux le monde où je vivais, je me dis finalement : « Mais c'est Bigger. Mais c'est la réaction de Bigger Thomas ! »

Dans les deux cas, le sentiment profond d'une exclusion était identique. L'impression de voir les choses avec une crudité douloureuse et injustifiable répondait à une expérience qui, je l'apprenais, outrepassait les limites de nation et de race. C'était ce sentiment insupportable : percevoir et comprendre tant de choses, et pourtant vivre sur un plan de réalité sociale où l'aspect d'un monde qui n'est ni votre œuvre, ni votre bien, vous frappait, vous aveuglait par quelque chose d'objectif et de tangible ; cela me fit saisir ce que représentait l'impulsion révolutionnaire dans ma vie et dans celles des gens qui m'entouraient ou qui étaient au loin.

Je me revois lisant un passage d'un livre sur l'ancienne Russie, et qui disait : « Nous devons être prêts à faire des sacrifices sans fin, si nous voulons pouvoir renverser le tzar. » Et, de nouveau, je me disais : « J'ai déjà entendu cela une fois, quelque part. » Et de nouveau, j'entendais Bigger Thomas, très loin, il y a très longtemps, disant à quelque blanc qui essayait de le gruger : « Je vous tuerai et j'irai en enfer pour la peine. » Tout en vivant en Amérique, j'entendais venir de la lointaine Russie d'amers accents, le calcul tragique de ce qu'il en coûterait de vie et de souffrance à un homme pour vivre comme un homme dans un monde qui lui refusait le droit de vivre avec dignité. Les actes et les sentiments d'hommes distants de dizaines de milliers de kilomètres m'aidaient à comprendre les humeurs et les impulsions de ceux qui marchaient par les rues de Chicago et de Dixie.

Je ne dis pas que j'aie entendu les gens parler de révolution dans le Sud quand j'y étais gosse. Mais j'ai entendu les chuchotements, les murmures, les grondements qui, un jour ou l'autre, sous quelque excitation, deviendront sûrement révolte ouverte, à moins que ne changent les conditions qui produisent les Bigger Thomas.

En 1932, une autre source d'information me fut dramatiquement ouverte et j'aperçus des données d'une nature surprenante qui m'aidèrent à clarifier la

personnalité de Bigger. Du moment où Hitler s'empara du pouvoir en Allemagne et se mit à opprimer les Juifs, j'essayai de ne pas perdre le fil des événements. Et en d'innombrables occasions je fus saisi de découvrir, soit du côté des fascistes, soit du côté des opprimés, des réactions, des humeurs, des paroles, des attitudes qui me rappelaient fortement Bigger, qui m'aidaient à faire ressortir plus clairement les contours nébuleux du négatif qui reposait au fond de mon esprit.

Je lisais tout ce qui avait trait au mouvement fasciste en Allemagne et que je pouvais trouver sous ma main ; et, de page en page, je rencontrais et reconnaissais des types familiers d'émotions. Ce qui me frappait avec une force particulière, c'était la préoccupation nazie de construire une société où il existerait entre tous les hommes (les hommes allemands, bien entendu) *une* solidarité d'idéaux, *une* circulation continue de croyances, de concepts et d'hypothèses fondamentaux. Je ne fais pas allusion ici à l'idée courante de pensée enrégimentée, je parle des hypothèses et des idéaux implicites, presque inconscients ou pré-conscients, selon lesquels agissent et vivent des nations et des races entières. Et, tout en lisant ces pages nazies, je repensais à un prédicateur nègre dans le Sud parlant d'une vie future, une vie où la couleur de la peau humaine n'aurait pas d'importance, une vie où chaque homme saurait ce qu'il y a tout au fond du cœur de son prochain. Et il me semblait entendre Bigger Thomas arrêté au coin d'une rue d'Amérique et exprimant ses doutes torturants et ses suspicions chroniques, de la façon suivante : « Je fais confiance à personne. Tout ça c'est une combine et ils pensent tous qu'à rafler ce qu'ils peuvent. Si on avait un vrai chef, on pourrait peut-être faire quelque chose. » Et je savais que j'étais encore sur la piste de Bigger, encore au milieu de la lutte moderne pour la solidarité entre hommes.

Quand les nazis alléguaient la nécessité d'un vie fortement rituelle et symbolique, j'entendais Bigger Thomas dans le quartier nègre de Chicago, disant : « Tu vois, ce qu'il nous faudrait, c'est un chef comme Marcus Garvey. Il nous faut une nation, un drapeau, une armée à nous. Nous autres gens de couleur, nous devrions nous organiser en groupes et avoir des généraux, des capitaines, des lieutenants, et ainsi de suite. Nous devrions prendre l'Afrique pour avoir un foyer national. » Je savais, en écoutant ces paroles puériles, qu'un blanc en sourirait avec dérision. Mais je ne pouvais sourire, car la vérité qu'il y avait dans ces simples paroles, je l'avais apprise par les faits de ma propre vie. Le profond besoin que traduisaient ces idées puériles illuminait d'un éclair tout le sombre paysage intérieur de l'esprit de Bigger. Ces paroles me disaient que la civilisation qui avait donné naissance à Bigger ne contenait pas de nourriture spirituelle ; elle n'avait créé aucune culture qui pût exiger et retenir loyalisme et foi, elle avait sensibilisé cet homme et l'avait laissé en plan, libre d'errer par les rues de nos villes, à l'état de tourbillon enflammé roulant des impulsions indisciplinées et débordées. Le résultat de ces observations fut de me sentir plus que jamais un étranger à la civilisation où je vivais, et plus que jamais résolu à créer avec des mots un système d'images et

de symboles dont la tendance pût enrôler les sympathies, le loyalisme et les aspirations de millions de Bigger Thomas dans tous les pays et toutes les races...

Mais, par-dessus tout, j'étais, en tant qu'écrivain, séduit par la similitude des tensions émotives chez le Bigger américain, le Bigger de l'Allemagne nazie et le Bigger de l'ancienne Russie. Tous les Bigger Thomas, blancs et noirs, m'apparaissaient tendus, apeurés, anxieux, hystériques et fiévreux. Du lointain de l'Allemagne nazie et de l'ancienne Russie m'étaient venus des éléments de connaissance ; ils m'apprenaient que certaines expériences modernes créaient des types de personnalités pour qui n'existaient pas les lignes de démarcation raciales et nationales ; que ces personnalités véhiculaient un germe de drame plus universel que je n'en avais jamais rencontré ; que c'était, pour la plupart, des hommes et des femmes dupés dans un monde dont les hypothèses fondamentales ne pouvaient plus être acceptées sans contrôle : un monde en proie aux luttes de classes et de nations, un monde d'où les valeurs métaphysiques avaient disparu ; un monde où Dieu n'existait plus en tant que point de convergence quotidien pour les existences humaines, un monde où les hommes ne pouvaient plus garder de foi dans un suprême au-delà. C'était un monde survolté dont la normale était conflit et action, un monde où l'étroitesse des dimensions et de la vision poussait impérieusement les hommes vers les satisfactions organiques, un monde qui n'existait que sur le seul plan de la sensation animale.

C'était un monde où des millions d'hommes vivaient et se conduisaient comme des ivrognes, prenaient une raide gorgée de vie forte pour atteindre un moment de surexcitation, pour vibrer d'une primitive exultation de réalisateurs, qui, bientôt, se dissipant, les laissait retomber. Avidement, ils prenaient une nouvelle gorgée pour ne pas voir la morne platitude des choses, et puis une autre encore, et plus forte cette fois-ci, et alors ils trouvaient que leur vie avait un sens. Je dirai, au figuré, qu'ils devenaient bientôt des alcooliques chroniques, des gens qui vivaient de violence, au cours d'actes et de sensations excessifs, de noyade quotidienne dans une perpétuelle frénésie nerveuse.

De ces données, je tirai mes premières conclusions sur Bigger ; je sentis que Bigger, produit américain, enfant de ce pays, portait en lui les potentialités et du communisme et du fascisme. Je ne veux pas dire que le jeune nègre que j'ai dépeint dans *Un Enfant du Pays* soit un communiste ou un fasciste. Il n'est ni l'un ni l'autre, mais il est le produit d'une société disloquée ; c'est un être dépossédé et déshérité ; il est tout cela et il vit au milieu de la plus grande abondance terrestre qui soit possible et il cherche à tâtons une voie de salut. Qu'il suive quelque chef hystérique qui promettra imprudemment de remplir le vide qui est en lui, ou qu'il en vienne à une entente avec ses millions de camarades de travail syndiqués ou menés à la révolution, cela dépendra de la tournure des événements en Amérique. Mais étant donné son état émotif, sa tension, sa peur, sa haine, son impatience, le

sentiment qu'il a d'être exclu, le désir de violence qui le tourmente, sa soif d'émotion et d'éducation, Big Thomas, conditionné par son tempérament, ne se montrera pas un soutien bien ardent ni même modéré du statu quo.

La différence qu'il y a entre la tension de Bigger et celle d'un Allemand, c'est que, par suite de l'instruction restreinte que l'Amérique impose à sa population nègre dans l'ensemble, la tension de Bigger est à l'état naissant et inarticulée. Et la différence qu'il y a entre l'aspiration de Bigger à une identité personnelle et le principe russe d'auto-déterminisme, c'est que, sous l'effet de l'oppression américaine qui n'a pas permis que se forment parmi les nègres des concepts profonds de solidarité, Bigger est encore en état de colère et de haine individuelles. Là, me disais-je, il y a du drame ! Qui sera le premier à mettre en mouvement ces Bigger Thomas d'Amérique, noirs et blancs ?

Longtemps, je jouai avec l'idée d'écrire un roman où surgirait un Bigger Thomas nègre, telle une figure symbolique de la vie américaine, figure qui contiendrait la prophétie de notre avenir. Je sentais très vivement qu'il contenait en lui, à un plus haut degré qu'aucun autre type contemporain, l'esquisse des actes et des sentiments qui nous confronteraient sur une vaste échelle dans les jours à venir. Et, de même qu'en parcourant un laboratoire de recherches médicales on voit des bocaux d'alcool contenant des portions anormalement grossies ou déformées du corps humain, ainsi je voyais et je sentais que les conditions de vie dans lesquelles les nègres sont forcés de vivre en Amérique contiennent à l'état d'embryon les préfigurations psychiques de la façon dont une grande partie du corps politique réagirait sous une pression éventuelle.

Ainsi, ayant acquis cette connaissance de moi-même et du monde, pourquoi ne pas essayer de résoudre sur le papier le problème de ce qui arrivera à Bigger ? Pourquoi, semblable au savant dans son laboratoire, ne pas me servir de mon imagination pour inventer des situations d'éprouvette, y mettre Bigger, et, guidé par ce que j'avais espéré et craint, appris et retenu, traduire sous forme de fiction un énoncé et une solution de ce problème ?

Mais plusieurs choses s'opposaient à ce que je me misse au travail. Comme Bigger lui-même, j'avais conscience qu'un censeur mental – produit des craintes qu'un nègre éprouve à vivre en Amérique – se tenait derrière moi, vêtu de blanc, m'avertissant de ne pas écrire. Les avertissements de ce censeur, mon mécanisme mental les traduisait de la manière suivante : « Que penseront les blancs si je trace le portrait d'un jeune nègre de cette sorte ? Ne diront-ils pas immédiatement : « Vous voyez, ne vous avons-nous pas toujours dit que les nègres étaient comme ça ? Regardez maintenant, voilà qu'un des leurs est venu dessiner le tableau à notre place ? » Je sentais que, si je traçais un portrait fidèle de Bigger il y aurait de nombreux réactionnaires blancs qui essaieraient d'en faire quelque chose qui n'avait pas été dans mon intention. Et cependant – et c'était ce qui rendait la chose difficile – je savais que je ne pouvais pas écrire sur Bigger avec conviction si je ne le dessinais pas tel qu'il est, c'est-à-dire rancunier envers les blancs, maussade, colère, ignorant,

émotivement instable, déprimé ou inexplicablement exalté par moments et incapable même de s'unir avec les membres de sa propre race par suite du manque d'organisation intérieure que l'oppression des Américains a engendré en lui. Et les blancs ne méconnaîtraient-ils pas Bigger et, doutant de son authenticité, ne diraient-ils pas : « Cet homme prêche la haine contre toute la race blanche » ?

Plus j'y pensais et plus je me convainquais que, si je ne décrivais Bigger comme je le voyais et comme je le sentais, si je n'essayais pas de faire de lui une personnalité vivante et en même temps un symbole de tout ce que je sentais et voyais en lui de plus vaste, je réagirais par là comme Bigger lui-même réagissait ; c'est-à-dire que j'agirais par *peur* si je me laissais contraindre et paralyser par la pensée de ce que diraient les blancs.

Tout en considérant Bigger et ce qu'il signifiait, je me disais en moi-même : « Il faut que j'écrive ce roman, non seulement pour que d'autres le lisent, mais aussi pour me libérer *moi-même* de ce sentiment de honte et de peur. » En fait, avec le temps, le roman s'empara si bien de moi que l'écrire devint une nécessité, une manière de vivre.

Une autre pensée m'empêchait d'écrire : que diraient mes propres camarades blancs et noirs du parti communiste ? C'est là ce qui me désorientait le plus. La politique est un jeu ardu et restreint. Ses objectifs représentent les désirs et les aspirations amalgamés de millions d'êtres ; ils sont définis d'une façon rigide et simple, et l'esprit de la majorité des politiciens s'immobilise et se fige par la pratique des manœuvres quotidiennes. Comment créer des schèmes à ce point complexes et étendus de pensées et de sentiments associés, des trames arachnéennes de rêves et de concepts politiques, sans passer pour un contrebandier de la réaction, ou un idéologue brouillon, ou l'instigateur d'un funeste individualisme ?

Bien que j'eusse à cœur l'idéal collectiviste et prolétarien, j'arrivai à résoudre ce problème en me persuadant que l'honnêteté en politique, et la sincérité du sentiment qui féconde l'imagination créatrice, devraient pouvoir trouver un terrain d'entente d'où fussent exclues la crainte, les suspicions, les querelles. De plus, et ce qui est plus important, je m'affermis à la pensée qu'il était indifférent de voir les politiciens accepter ou rejeter Bigger. Telle que je la concevais, ma tâche consistait à me libérer moi-même de ce fardeau d'impressions et de sentiments en les refondant sous l'image d'un Bigger que je rendrais *vrai*. Enfin je sentais en jeu un droit plus urgent et plus profond que celui qui relève de la politique et de la race, un droit *humain*, le droit de penser et de sentir sincèrement. C'est la pensée de ce droit personnel et humain, surtout, qui influait fortement sur moi, car j'incline par tempérament à satisfaire les exigences de mes propres idéaux plutôt qu'à réaliser les espoirs d'autrui. C'est ce besoin obscur qui, au début, m'avait poussé vers le mouvement ouvrier ; en cédant à ce besoin je ne faisais qu'obéir à ce que je sentais être les lois de mon propre développement.

Une autre pensée me retenait et m'empêchait d'écrire. Elle a trait à ma

propre race. Je me demandais : « Que penseront de moi les docteurs, les dentistes, les hommes de loi, les banquiers, les industriels nègres, et nos instituteurs, nos travailleurs sociaux, si je fais un tel portrait de Bigger ? » Je savais par une vieille et pénible expérience que les nègres des classes moyennes et des professions libérales sont ceux de ma race qui plus que les autres rougissent de Bigger et de tout ce qu'il représente. Ayant eux-mêmes échappé de justesse au type de réaction Bigger Thomas – et conservant même encore des traces de lui à l'intérieur de leur personnalité craintive – ils trouveraient très désagréable qu'on leur rappelât publiquement les abîmes de déchéance au-dessus desquels ils jouissent de leur vie bourgeoise. Ils ne désireraient pas du tout que les gens, surtout les blancs, puissent penser que leur manière de vivre était, ne fût-ce qu'effleurée, par quelque chose d'aussi sombre et brutal que Bigger.

Leur attitude envers la vie et l'art peut se résumer en un seul paragraphe : « Mais, monsieur Wright, il y en a tant parmi nous qui ne sont pas comme Bigger. Pourquoi ne pas peindre dans votre roman les meilleurs traits de notre race, quelque chose qui montre aux blancs ce que nous avons fait en dépit de l'oppression ? Vous ne devriez laisser paraître ni colère ni amertume. Vous devriez sourire quand un blanc vient à vous et ne jamais lui laisser croire que vous êtes mesquin au point de le haïr de ce qu'il a fait pour nous écraser ! Oh ! avant tout, vous devriez sauvegarder votre amour-propre ! »

Mais Bigger l'emporta sur toutes ces revendications ; il l'emporta, parce que je sentais que j'étais sur la trace d'un gibier plus excitant et plus exaltant. Ce que Bigger signifiait m'avait requis parce que je sentais de tout mon être qu'il était plus important que ce qu'aucune personne blanche ou noire dirait ou essaierait de faire de lui, plus important qu'aucune analyse politique destinée à l'expliquer ou à le nier, plus important même que mon propre sentiment de crainte, de honte, de doute.

Mais Bigger n'était toujours pas sur le papier. Longtemps j'avais écrit sur lui de tête, mais j'avais encore à le mettre sous forme d'image, à en faire un symbole animé revêtu de la seule forme de vie que mon pays natal m'avait permis de connaître intimement, la vie de ghetto du nègre américain. Pourtant la raison fondamentale de mon hésitation était qu'un problème beaucoup plus complexe avait surgi pour me harceler. Bigger, tel que je le voyais et sentais, relevait de nombreuses réalités qui faisaient mauvais ménage, il combinait en lui bien des plans de vie différents.

Tout d'abord, il y avait sa vie personnelle et privée, cette vie intime si difficile à saisir et à fixer sous forme de fiction, ce cœur même de l'individu, qui se dérobe à l'analyse. Ce donné individuel de notre conscient qui est différent en chacun de nous. J'avais à régler les rêves de Bigger, ses fugitives sensations de l'instant, ses aspirations, ses visions, ses réactions émotives profondes.

Et puis je me heurtai à ce côté par où il apparaît double, vague, flottant, cet élément si essentiel en tous les nègres et en tous les blancs, que je savais

ne pouvoir le traiter par écrit qu'après en avoir éprouvé la signification dans ma propre existence. Bigger était attiré et repoussé par la vie américaine. C'était un Américain, puisqu'il était un enfant du pays ; mais c'était aussi un nègre nationaliste dans un certain sens vague, puisqu'il ne lui était pas permis de vivre comme un Américain. Tel était son mode de vie et le mien ; ni Bigger ni moi, nous n'appartenions complètement à l'un des deux camps.

Apercevant ce dédoublement de la conscience sociale en Bigger, je donnais le pas au nationalisme non que je fusse d'accord avec Bigger dans sa haine intense et sauvage des blancs, mais parce que sa haine l'avait placé, tel un animal aux abois, dans une position où il était éminemment symbolique et explicable. En d'autres termes, son complexe nationaliste était pour moi un concept au moyen duquel je pouvais mieux que d'aucune autre façon saisir sa vie et la signification totale de cette vie. J'essayai d'aborder les confus sentiments nationalistes d'un Bigger hargneux et sur la défensive, en faisant appel à mes propres sentiments conscients et renseignés. Pourtant, Bigger n'était pas assez nationaliste pour avoir besoin d'une religion ou de la culture traditionnelle propre à sa race. Ce qui rendait la conscience sociale de Bigger des plus complexes, c'est le fait qu'il était là, flottant entre deux mondes qui ne le réclamaient ni l'un ni l'autre : entre la puissante Amérique et sa propre sphère de vie étriquée – et je me vouai à faire sentir au lecteur ce « no man's land ». Tout ce que je pouvais dire de Bigger, c'est qu'il éprouvait le besoin d'une vie complète et qu'il agissait en conséquence, voilà tout.

Par là-dessus et au-delà de tout cela, il y avait ce côté américain de Bigger, qui est notre héritage à tous, reçu à force de regarder et d'écouter, d'aller à l'école, de connaître les espoirs et les rêves de nos amis, ce côté dont l'Américain du peuple ne parle jamais parce que pour lui cela va de soi.

Chez des millions de gens, les convictions profondes de la vie ne sont jamais ouvertement mises en cause ; elles se sentent, s'impliquent dans les espoirs et les craintes qui y font facilement et indirectement allusion. Nous vivons dans un idéalisme qui nous fait croire que la Constitution est un bon texte de gouvernement, que la Déclaration des Droits est un bon principe légal et humain pour la sauvegarde de nos libertés civiques, que chaque individu doit avoir la possibilité de se réaliser, de rechercher son but propre, sa destinée particulière, non interchangeable. Je ne dis pas que Bigger savait ces choses dans les termes dont j'en parle ; je ne dis pas que de telles pensées lui étaient jamais entrées dans la tête. Sa vie émotive et mentale ne fut jamais à ce point consciente. Mais il savait tout cela émotivement et intuitivement, car ses émotions et ses désirs étaient évolués, et il s'imprégnait de ces choses comme la plupart d'entre nous, en baignant dans l'atmosphère mentale et émotive de notre époque. Tout cela, que Bigger avait en lui, mais endigué, enterré, latent, j'avais à l'extérioriser sous forme de fiction.

Il y avait encore un autre plan de sa vie que je me sentais tenu d'expliquer et d'exposer, un plan qui échappe à l'analyse autant qu'il est difficile à formuler par écrit. Là encore, je devais me laisser guider par mes propres

sentiments, car la vie de Bigger n'offrait rien d'explicite sur ce sujet. Quelque part dans les ténèbres de notre existence, et surtout chez certains, on dirait que flotte un élément primitif, fait de peur sans objet et situé hors du temps et de l'espace, remontant peut-être à notre naissance (selon qu'on adopte ou non une vue freudienne de la personnalité), peur qui exerce sur nous une influence impérieuse et hors de toute proportion avec sa nature obscure et incertaine. Puis, accompagnant cette *première peur*, il y a une sorte de réflexe, un besoin d'extase, de soumission complète et de confiance. Là se trouvent à la fois les sources de la religion et de la rébellion. Et chez un garçon comme Bigger, jeune, ignorant, dont la vie subjective s'enveloppait des guenilles de la « culture » américaine, cette peur et cette extase primitives restaient nues, exposées, sans le soutien d'une religion, ou d'un organisme de gouvernement, ou d'un schème social dont les idéaux ultimes pussent finalement gagner son amour et sa confiance ; privé de l'appui d'une profession, il était ainsi en proie à chaque souffle banal de l'instant et de la circonstance.

Il y avait encore un autre plan de réalité dans la vie de Bigger, un plan implicitement politique. J'ai déjà dit que Bigger avait des impulsions analogues à celles que j'avais ressenties moi-même devant les grands bouleversements de la Russie et de l'Allemagne. Eh bien, de quelque manière, il fallait faire sentir ces impulsions politiques au lecteur, les exprimer dans le vocabulaire des faits et gestes quotidiens de Bigger, sans perdre de vue le risque probable de passer pour propagandiste quand on n'aimerait pas le sujet de mon livre.

Puis il me fallait décrire et faire connaître, hélas ! une fois de plus les rapports de Bigger avec l'Amérique blanche du Nord et du Sud, rapports dont chaque nègre porte les cicatrices quelque part dans son corps et son esprit.

J'avais aussi à montrer ce que l'oppression avait fait des rapports de Bigger avec les siens, comment elle l'avait séparé d'eux, comment elle l'avait frustré, comment l'oppression semble réduire ou étouffer chez la victime ces qualités de caractère précisément, qui seules lui permettraient de lutter efficacement contre l'opresseur.

Puis il y avait la cité fabuleuse où vivait Bigger, une cité indescriptible, monstrueuse, hurlante, malpropre, bruyante, crue, nue, brutale ; une cité d'extrêmes avec étés torrides et hivers au-dessous de zéro ; des blancs et des noirs ; la langue anglaise et des langues étrangères ; des gens nés ailleurs et des indigènes ; une pauvreté infecte et un luxe tapageur, un idéalisme élevé et un cynisme coriace. Une cité si jeune qu'en pensant à sa courte histoire l'esprit, voyageant à reculons dans le temps, est arrêté abruptement par d'arides étendues de savane balayées par le vent ; mais aussi une cité assez vieille pour avoir retenu, dans les demeures de ses longues rues rectilignes, les symboles et les images de la destinée séculaire de l'homme, des vérités aussi anciennes que les montagnes et les océans, des drames aussi éternels que l'âme même de l'homme ; une cité autour de laquelle tournent les pôles du pays ; mais, dans cette cité, des nuages de fumée noire masquent le soleil

durant sept mois de l'année ; dans cette cité, par un beau matin embaumé de mai, on respire la puanteur des abattoirs ; et ses habitants se sont à tel point accoutumés aux gangsters, aux meurtres, à la concussion, qu'ils ont de bonne foi oublié qu'un gouvernement peut préserver quelque simulacre de bienséance.

Bien que j'eusse mûrement réfléchi à toutes ces choses, Bigger n'était toujours pas écrit. Deux incidents, pourtant, se produisirent dans ma vie, qui accélérèrent le mouvement, me mirent au travail devant ma machine à écrire et firent cesser l'habitude que j'avais prise de composer mentalement Bigger tout en me promenant par les rues.

Le premier incident fut que je trouvai un emploi au Club des Jeunes de South Side, institution qui essayait de détourner des milliers de Bigger Thomas des bistrotts et des trottoirs du quartier nègre. Là, sur une vaste échelle, j'eus l'occasion d'observer Bigger, toutes ses humeurs, ses faits et gestes, les endroits qu'il fréquentait. Là je sentis pour la première fois que les gens riches qui me payaient se souciaient fort peu de Bigger, et qu'au fond leur charité n'était inspirée que par un motif égoïste. Ils me payaient pour que j'amuse Bigger avec le ping-pong, les billes, la natation, la pelote basque, les échecs, et qu'ainsi, il n'errât point par les rues au grand dommage des propriétés blanches contiguës au quartier nègre. Je ne condamne pas en soi les clubs de jeunes ni le ping-pong ; mais ces petits bouche-trous étaient complètement inaptes à combler l'abîme de vide séculaire que la civilisation américaine avait creusé chez ces Bigger. Je sentais que j'étais une sorte de policier déguisé et j'avais ce travail en horreur.

Je me donnais beaucoup de mal avec ces Bigger et, quand venait l'heure de rentrer chez moi, je disais tout bas, de sorte que personne ne l'entendait : « Allez-y les gars, prouvez aux salauds qui vous ont donné ces jeux que la vie est plus forte que le ping-pong. Montrez-leur qu'un corps vivant et plein de sang est plus résistant et plus chaud qu'ils ne le soupçonnent, même si ce corps s'enveloppe d'une peau noire qu'ils méprisent dans leur for intérieur... »

Ils ne s'en privèrent pas, comme en témoignent abondamment les registres de la police de Chicago. C'était la seule façon dont je pouvais supporter de faire un travail que je haïssais ; pendant un instant, je m'autorisais à éprouver, par procuration, les mêmes sentiments que Bigger – pas trop, juste un petit peu, mais n'empêche, je les éprouvais.

Le deuxième événement qui me poussa à entreprendre l'histoire de Bigger fut plus personnel et plus subtil. J'avais écrit un livre de nouvelles, publié sous le titre *Les Enfants de l'Oncle Tom*. Quand les comptes rendus de ce livre parurent, je compris que j'avais commis une erreur d'une incroyable naïveté. Je m'aperçus que j'avais écrit un livre que même les filles de banquiers pouvaient lire en versant quelques larmes et en ayant du coup bonne conscience. Je me jurais que si jamais j'écrivais un autre livre, personne ne pleurerait en le lisant ; il serait si dur, si analytique qu'il faudrait l'affronter

sans pouvoir se consoler par les larmes. Et c'est dans cet esprit que je me mis au travail avec une résolution farouche.

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais guère pris le temps de réfléchir à l'intrigue d'*Un Enfant du Pays*, car c'était là un problème qui ne m'avait jamais préoccupé. J'avais passé des années à me familiariser avec Bigger, avec ce qui l'avait façonné, ce qu'il représentait ; aussi, lorsque le temps fut venu d'écrire ce fut précisément ce qui l'avait façonné, ce qu'il représentait qui constituait l'intrigue même. Mais les divers éléments de sa vie devaient être exprimés en termes imaginatifs, termes connus et acceptables du lecteur moyen, termes qui, dans le cours du récit, auraient une influence sur ses conceptions de l'existence et sur ses convictions les plus profondément ancrées. Ce fut facile. Dès que je commençai à écrire, l'intrigue se mit en place, pour ainsi dire. Je n'essaye pas de simplifier ou de donner au processus un aspect trop subtil. Au fond, ce qui s'est passé est facile à expliquer.

N'importe quel nègre ayant vécu dans le Nord ou le Sud a un nombre incalculable de fois entendu parler d'un jeune noir raflé dans la rue et expédié en prison pour y être inculpé de « viol ». Ceci arrive si souvent que dans mon esprit, c'est devenu le symbole représentatif de la position incertaine du nègre en Amérique. Jamais une seconde le doute ne m'a effleuré quant à la réalité sociale ou la situation dramatique dans lesquelles je plaçais Bigger, quant à la vie pour ainsi dire expérimentale que j'avais inventée pour évoquer ses réactions les plus profondes. La vie avait créé et recréé sans trêve cette intrigue, au point que je la connaissais par cœur. Ces événements se répétaient si souvent que j'en étais à la moitié de la première version d'*Un Enfant du Pays* lorsqu'une affaire similaire à celle dont Bigger était le héros éclata et fit la une des journaux de Chicago. (Nombre d'articles de journaux et certains des incidents d'*Un Enfant du Pays* ne sont que des versions romancées de l'affaire Robert Nixon et de faits divers tirés du *Chicago Tribune*.) En vérité, *Un Enfant du Pays* venait à peine d'être publié lorsque Hugo L. Black, juge de la Cour Suprême, donna à la nation un compte rendu long et éloquent des méthodes employées par la police américaine avec les jeunes noirs.

Laissez-moi décrire cette situation type : une vague de crime balaye une ville et la population réclame à cors et à cris la protection de la police. Des voitures de patrouille quadrillent le ghetto noir et embarquent le premier adolescent apparemment sans famille et sans domicile. Il est incarcéré durant peut-être une semaine, sans inculpation ou libération sous caution, sans avoir le droit de communiquer avec qui que ce soit, y compris sa famille. Au bout de quelques jours, ce garçon « avoue » tout ce qu'on lui demande d'avouer, n'importe quel crime récent qui, opportunément, n'a pas été élucidé. Pourquoi avoue-t-il ? Quand il a été cuisiné nuit et jour, pendu par les pouces, suspendu par les pieds d'une fenêtre du vingtième étage, et roué de coups (qui ne laissent aucune trace – les flics ont mis au point une technique pour ce faire), il signe tout ce qu'on lui présente, généralement sous la promesse qu'il ne passera pas sur la chaise électrique. Et, bien entendu, il est quand même

exécuté ou condamné à la prison à vie. Si vous croyez que je fabule, mettez-vous bien avec un flic blanc qui travaille dans un quartier noir et demandez-lui comment ça se passe.

Quand un jeune noir est ainsi jeté en prison, il est presque impossible de faire quelque chose pour lui. Même les avocats noirs les mieux disposés trouvent difficile de le défendre, car l'adolescent terrifié plaidera coupable un jour et non coupable le lendemain, selon le degré de pression et de persuasion que l'on fera peser sur lui, dans un camp comme dans l'autre. Les parents même du garçon sont terrorisés ; parfois, la crainte que leur inspirent la police et ses méthodes d'intimidation les font hésiter à reconnaître que le garçon fait partie de la famille.

L'attitude de l'Amérique envers ces jeunes garçons a été telle que si l'un d'eux est arrêté et confronté dans une cellule de la prison à dix flics blancs, il est paralysé au point d'avouer n'importe quoi. Ces pratiques sont si éloignées de ce que le citoyen américain moyen rencontre dans sa vie quotidienne qu'il lui faut un énorme effort d'imagination pour les croire réelles ; et pourtant, ce même citoyen moyen, avec sa gentillesse, son sens américain du fair-play, sa bonne volonté, se ligueraient sans doute avec la populace contre une respectable famille noire si elle voulait emménager dans son immeuble pour échapper au ghetto, à ses terreurs et à ses interdits...

Ceci dit, lorsque je m'assis à ma machine à écrire, je n'arrivais pas à travailler. Je ne pouvais trouver un bon début pour le livre. Je savais exactement quel genre d'émotion je voulais faire naître chez le lecteur dans cette première scène, mais je n'arrivais pas à trouver le type d'événement concret qui engendrerait le thème général du livre, qui donnerait, sous des formes variées, la note qui allait résonner à travers tout le récit, qui expliquerait au lecteur la personnalité de Bigger et le poids de l'environnement qui pesait sur lui heure après heure. Je m'y repris sans succès vingt ou trente fois ; je décidai alors que si je ne pouvais pas écrire la première scène, j'allais m'attaquer à la suivante. Je commençai donc en réalité à rédiger l'épisode de la salle de billard.

Venons-en maintenant à l'écriture proprement dite. Durant toutes ces années au cours desquelles j'avais rencontré tous ces divers Bigger Thomas, je n'avais pas consciemment accumulé du matériel en vue de les décrire ; je n'avais pas noté ce qu'ils disaient ou faisaient. Leurs actions avaient simplement au fil des jours produit certaines impressions sur ma sensibilité, impressions qui se cristallisaient et se figeaient en groupes et en associations de souvenirs, d'attitudes, d'humeurs, d'idées. Je n'avais pas conscience du processus, mais dans l'exaltation que j'éprouvais à écrire ce livre la tension émotionnelle que je subissais, tous ces éléments remontaient à la surface, emmêlés, soudés, noués ensemble, me distrayant par la simple variété et puissance de leur signification et de ce qu'ils suggéraient.

Ayant conçu le thème dans sa totalité, je me donnai tout entier à l'histoire. M'efforçant de capturer certaine phase de la vie de Bigger qui ne me venait

pas facilement à l'esprit, je prenais autant de notes que je pouvais. Puis je lisais et relisais ce que j'avais écrit, ajoutant chaque fois un mot, une phrase, un paragraphe, jusqu'à ce que j'aie l'impression d'avoir exprimé toutes les nuances d'une réalité dont je sentais obscurément l'existence. À chacune de ces relectures, de ces remaniements, il me semblait réunir des faits et des facettes de l'existence qui essayaient de m'échapper. C'était un exercice de concentration ; je m'efforçais de fixer mon attention sur cette prodigieuse accumulation de faits que la science, la politique, l'expérience, la mémoire et l'imagination faisaient déferler sur moi. Et alors, tandis que j'écrivais, des correspondances nouvelles et exaltantes surgissaient, nées de l'émotion, télescopant et scellant des faits étrangers en une vérité connue et ressentie. Telle était l'origine de la joie profonde du travail : sentir à l'intérieur de mon corps même que je déboucherais sur de nouvelles catégories affectives, des jalons inconnus d'émotions, que je foulais un sol inexploré, établissant des relations neuves interconceptuelles, créant à l'aide de mots des effets, jusqu'à l'ultime seconde, inédits et inédits. Cela avait sur moi un impact vivifiant et tonique ; mes sens, à l'affût, étaient sans cesse à la recherche d'autres correspondances. Je sentais la fièvre monter en moi tandis que je travaillais. C'est ainsi que je conçois l'écriture : une façon de vivre chargée de signification.

Le premier jet du roman fut écrit en quatre mois, d'un seul trait, et couvrait près de 576 pages. Tout comme un homme se lève le matin pour gagner sa vie en allant creuser des fossés, je travaillais quotidiennement. Je pensais à quelque principe abstrait conditionnant la conduite de Bigger et aussitôt, mon esprit le traduisait en un acte que j'avais vu Bigger accomplir, un acte que j'espérais suffisamment familier au lecteur américain pour qu'il le trouvât crédible. Mais tout en écrivant scène après scène, je n'étais guidé que par un seul critère : exprimer la vérité telle que je la voyais et la ressentais. À savoir, objectiver en mots ce que la vie m'avait fait pressentir, sous forme d'actions, de scènes et de dialogues. Si une scène me paraissait peu plausible, je ne la déchirais pas, mais me demandais : « Est-elle suffisamment révélatrice de ce que j'estime être la réalité malgré son irréalisme ? » Si j'estimais que c'était le cas, je la conservais. Dans le cas contraire, je la déchirais. Le degré de moralité dans mon écriture dépendait du degré de vie et de vérité que je pouvais exprimer sur la page imprimée. Par exemple, il y a une scène dans *Un Enfant du Pays* où Bigger se trouve dans une cellule avec un prédicateur noir, Jan, Max, l'avocat général, Mr. Dalton, Mrs Dalton, la mère de Bigger, son frère, sa sœur, Al, Gus et Jack. J'écrivais cette scène tout en sachant invraisemblable que tant de personnes aient été autorisées à entrer dans la cellule d'un meurtrier, mais je voulais que ces gens dans cette cellule provoquent chez Bigger une violente réaction émotionnelle. Je gardais donc la scène. J'estimais que le message transmis par cette scène au lecteur était *plus important que sa réalité apparente ou sa plausibilité*.

J'étais toujours, en travaillant, à la fois lecteur et écrivain ; je concevais

une action et en même temps je la jugeais. J'essayais d'écrire de façon à ce que les aspects objectifs et subjectifs de la vie de Bigger soient perçus dans le même instant. Et je m'efforçais en permanence de *rendre*, et *dépeindre*, pas seulement de raconter l'histoire. S'il faisait froid, je ne me contentais pas de le dire, je voulais que le lecteur ressente le froid. En écrivant de cette façon, j'étais contraint parfois d'utiliser une technique de courant de conscience, puis d'avoir recours au monologue intérieur pour ensuite passer à un état de rêve et arriver enfin à une description prosaïque de ce que Bigger disait, faisait et ressentait. Je m'apercevais alors qu'il m'était impossible de dire ce que je voulais dire sans intervenir en mon propre nom ; mais quand cela m'arrivait, je m'efforçais toujours de conserver le climat de l'histoire, expliquant tout uniquement selon les termes de la vie de Bigger et, si possible, selon le rythme de la pensée de Bigger (bien que j'eus recours à mes propres mots). En d'autres occasions, pour la plaidoirie de l'avocat ou les articles de journaux, s'il s'agissait de ce que Bigger entendait ou voyait de loin, j'exprimais ce que les autres disaient ou pensaient de lui. Mais toujours, du début à la fin, c'était l'histoire de Bigger, sa panique, sa fuite, en un mot son destin que je m'efforçais de décrire. J'écrivais en étant intimement convaincu (je ne sais pas si j'ai tort ou raison ; je sais simplement que c'est ainsi que je le ressens) que la trame essentielle de toute œuvre de fiction sérieuse repose sur la prédestination des personnages et les aspects sociaux, politiques et personnels de cette prédestination.

En écrivant, j'observais presque à mon insu nombre de principes régissant l'art du roman et qui, comme je l'avais compris en lisant les œuvres d'autres écrivains, me paraissaient nécessaires pour concevoir un livre bien construit. La majeure partie du roman est écrite au présent ; je voulais donner au lecteur l'impression que l'histoire de Bigger se déroulait maintenant, comme une pièce de théâtre sur scène ou un film sur l'écran. L'action suit l'action, comme dans un match de boxe. Chaque fois que c'était possible, je décrivais la vie de Bigger en gros plans, au ralenti, donnant la notion du passage du temps. J'avais depuis longtemps la conviction que c'était la meilleure façon d'« enfermer » l'esprit du lecteur dans un monde nouveau, d'effacer toute réalité en dehors de ce que je lui racontais.

Et puis, autant que je pouvais, je limitais le roman à la description de ce que Bigger voyait, ressentait et pensait, même lorsque j'apportais davantage que cela au lecteur. J'estimais que cette méthode obtenait un effet plus saisissant, donnait une image plus subtile du personnage, de sa façon particulière d'exister, de la conscience qu'il en avait. D'un bout à l'autre, un seul point de vue : celui de Bigger. Ceci contribuait également, dans mon esprit, à créer une plus riche illusion de la réalité.

J'intervenais le moins possible dans le récit, car je voulais que le lecteur ne sente aucun obstacle entre lui et Bigger ; l'histoire était une *première* spéciale donnée dans son propre théâtre privé.

Je décrivais de longues scènes dans lesquelles il se passait le plus de

choses possibles dans un court laps de temps ; ce procédé, d'après moi, créait des effets plus denses et plus riches.

De même, je m'efforçais d'unifier le contexte dans lequel baignait toute l'histoire. Ce contexte changeait parfois, évidemment, mais j'essayais de sensibiliser en permanence le lecteur aux forces et aux éléments contre lesquels luttait Bigger.

Et comme je m'étais imposé comme limites de décrire seulement ce que Bigger voyait et ressentait, je ne donnais pas aux autres personnages plus de réalité que Bigger ne leur en voyait lui-même.

En toute honnêteté, c'est tout ce que je peux expliquer au sujet de ce livre. Si j'essayais de justifier certaines scènes et certains personnages, de dire pourquoi tels épisodes furent décrits de telle façon, je déformerais les faits afin d'être agréablement intelligible.

Tout le reste du livre provenait de mes réactions émotionnelles aux matériaux utilisés et n'importe quel lecteur honnête en sait autant que moi à ce sujet ; à condition, bien sûr, de laisser les matériaux influencer ses émotions et son imagination comme ils influencèrent les miennes. Pendant que j'écrivais, pour une raison ou une autre, une image, un symbole, un personnage, une scène, un état d'âme, une émotion évoquait son contraire, son parallèle, sa complémentarité et son ironique contrepartie. Pourquoi ? Je l'ignore. Mes émotions et mon imagination aiment simplement travailler ainsi. On peut expliquer la vie jusqu'à un certain point, et pas au-delà. Du moins, pas encore.

La première version achevée, je m'aperçus que je ne pouvais trouver à mon livre de fin satisfaisante. J'y amenais Bigger droit à la chambre à gaz. Mais j'estimais que deux meurtres suffisaient bien pour un seul roman. Je supprimai donc la scène finale et me creusai de nouveau la tête pour la première. Je n'avais pas de chance. Le livre était presque terminé, mais le commencement et la fin manquait. Alors un soir, en désespoir de cause – j'espère ne pas révéler ici les secrets les plus inavouables de mon métier – je sortis pour aller acheter une bouteille. L'alcool aidant, je commençai à me souvenir d'une foule de détails jusqu'alors oubliés. Le fait, par exemple, que Chicago était infesté de rats. Je me rappelai avoir vu beaucoup de rats dans les rues, avoir entendu parler d'enfants noirs mordus par les rats dans leurs lits. Au début, je rejetai l'idée de décrire Bigger bataillant avec un rat dans sa chambre. J'avais peur que le rat ne vole la vedette. Mais le rat me hantait ; il se présentait à moi sous nombre d'aspects attrayants. Alors, m'imposant de ne dévoiler dans la scène avec le rat que Bigger, sa famille, leur petite pièce et les relations qui existaient entre eux, je laissai apparaître le rat et il joua son rôle.

Je supprimai de nombreuses scènes en retravaillant sur le livre. Le simple fait de relire ce que j'avais écrit m'amena à développer des thèmes qui n'avaient été qu'ébauchés dans la première version. Par exemple, tout le thème de la culpabilité qui se retrouve d'un bout à l'autre d'*Un Enfant du Pays* fut introduit dans le récit après que la première version ait été achevée.

Je trouvai enfin comment terminer le livre ; de la même façon qu'il avait commencé, montrant Bigger vivant dangereusement, prenant sa destinée en main, acceptant ce que la vie avait fait de lui. L'avocat, Max, fut placé dans la cellule de Bigger à la fin pour témoigner de l'horreur morale – ou que j'estimais telle – de la vie d'un noir aux États-Unis.

Écrire *Un Enfant du Pays* fut pour moi une expérience exaltante, captivante et même romantique. Enrichi par tout ce que j'ai appris en écrivant ce livre, avec toutes ses imperfections, ses erreurs, ses virtualités, je me lance dans un nouveau roman, traitant cette fois de la position des femmes dans la société américaine moderne. Ce livre puise également ses racines dans mon enfance, tout comme Bigger, car en recueillant diverses impressions sur ce personnage, j'en recueillais également d'autres de toutes sortes qui m'incitaient à réfléchir et à m'interroger. Certaines expériences feront rejaillir de nouveaux feux des cendres rougeoyantes qui couvaient au plus profond de moi-même. Il fait bon vivre quand on ressent cette possibilité en soi. La vie se suffit alors à elle-même. Les joies de l'existence se trouvent dans le fait d'exister.

Je ne sais pas si *Un Enfant du Pays* est un bon ou un mauvais livre. Et je ne sais pas si le livre auquel je travaille en ce moment sera bon ou mauvais. En réalité, peu m'importe. Le seul fait de l'écrire m'apportera plus de satisfaction et de joies profondes que les louanges ou les critiques de qui que ce soit.

J'estime avoir de la chance de pouvoir écrire des romans aujourd'hui, alors que le monde entier est dans les affres de la guerre et des bouleversements. Des romanciers américains plus anciens, Henry James et Nathaniel Hawthorne, se plaignaient amèrement de l'aridité et de la platitude de la vie qui les entourait. Je crois que, s'ils vivaient encore, ils se sentiraient plus à l'aise à cet égard dans l'Amérique moderne. Il est exact que nous n'avons point une grande Église en Amérique ; que nous ne pouvons nous vanter de nos traditions nationales, que notre armée n'est pas mieux qu'une armée de mercenaires, qu'il n'y a chez nous aucun groupe dont les valeurs humaines soient acceptables à tout le pays ; que nous n'avons ni riches symboles, ni rituel coloré. Nous n'avons qu'une civilisation industrielle, avide d'argent. Mais les nègres incarnent un passé suffisamment tragique pour satisfaire la faim spirituelle chez un James lui-même, et l'oppression des nègres projette sur notre vie nationale une ombre assez dense et assez pesante pour suffire même aux sombres méditations d'un Hawthorne. Et si Poe vivait, il n'aurait pas à inventer l'horreur : ce serait l'horreur qui l'inventerait.

Richard Wright
New York, 7 mars 1940

(Traduit de l'anglais par Andrée Valette et Raymond Schwab.)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BLACK BOY. Jeunesse noire (Folio n° 965)

LE TRANSFUGE (Folio n° 1089)

UNE FAIM D'ÉGALITÉ (Folio n° 3783)

UN ENFANT DU PAYS (Folio n° 1855)

LES ENFANTS DE L'ONCLE TOM (Folio n° 1960)

FISHBELLY (Folio n° 2044)

HUIT HOMMES (Folio n° 2076)

L'HOMME QUI VIVAIT SOUS TERRE, nouvelle extraite du recueil *Huit hommes* (Folio 2 € n° 3970)

L'HOMME QUI A VU L'INONDATION suivi de LÀ-BAS, PRÈS DE LA RIVIÈRE, nouvelles extraites du recueil *Huit hommes* et de *Enfants de l'oncle Tom* (Folio 2 € n° 4641)

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

RITE DE PASSAGE, coll. Page Blanche

Au Mercure de France

BON SANG DE BONSOIR (Folio n° 206)

Impression CPI Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 12 mars 2009.

Dépôt légal : mars 2009.

1^{er} dépôt légal dans la collection : décembre 1987.

Numéro d'imprimeur : 090811/1.

ISBN 978-2-07-037855-5.

Imprimé en France.

-
- 1 *Life is like a mountain railroad*
With an engineer that's brave
We must make the run successful
From the cradle to the grave.
 - 2 *States Attorney* : Procureur de la République élu par la municipalité.
 - 3 *Trader Horn*.
 - 4 Le manège de chevaux de bois s'est détraqué.
 - 5 Quartier de Chicago.
 - 6 *Ernie's Kitchen Shack*.
 - 7 *La Ceinture noire*.
 - 8 *Ligue des Jeunesses Communistes américaines*.
 - 9 *Swing low, sweet chariot*.
Coming for to carry me home...
 - 10 *Red*.
 - 11 Célèbre "spiritual" nègre : Littér. : Dérobe-toi aux tentations et viens à Jésus.
Steal away, Steal away. Steal away to Jesus..
Steal away, Steal away home. I ain't got long to stay here...
 - 12 Littéralement : pied-de-biche, étau. Jim Crow laws : lois instituant la ségrégation des nègres dans les tramways, les endroits publics, etc.
 - 13 Le manège de chevaux de bois est détraqué.
 - 14 Jim Crow : discrimination et ségrégation vis-à-vis des noirs.